

Fusion

Baggott, Julianna

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Par l'auteur de Pure
Julianna Baggott

Fusion



“ Ils attendent son retour.
Il veut leur défaite.
Qui aura raison du Dôme? ”



JULIANNA BAGGOTT

Fusion

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laurent Strim

Pour mon père, Bill Baggott. Merci de m'aider à construire des mondes, en particulier le monde original de mon enfance.

PROLOGUE

WILDA

Étendue sur une fine couche de neige, elle voit la terre grise rejoindre le ciel gris, et elle comprend qu'elle est de retour. L'horizon semble marqué de coups de griffe, mais ce ne sont que trois arbres rabougris. On dirait une rangée d'agrafes, accrochant la terre au ciel.

Elle reprend son souffle, subitement, avec un léger retard, comme si quelqu'un essayait de le lui voler et qu'elle le ramenait dans sa gorge.

Elle se redresse en position assise. Elle est encore petite, une fillette de dix ans seulement. Elle a l'impression d'avoir perdu beaucoup de temps, mais ce n'est pas le cas. Pas vraiment. Pas des années. Des jours peut-être, voire des semaines.

Elle rajuste son épais manteau autour de ses flancs. Il est imperméable. Elle touche les boutons d'argent. En dessous, une écharpe fait deux fois le tour de son cou. Qui l'a habillée ? Qui a fait deux tours avec l'écharpe ? Elle observe ses bottines (bleu sombre avec de gros lacets, neuves) et ses mains enveloppées dans des gants, chaque doigt enfermé dans un cocon serré.

Sur son vêtement repose une boucle de sa chevelure roux foncé, éclatante. L'extrémité de chaque cheveu est épaisse, comme s'il venait d'être coupé.

Elle remonte la manche du manteau, dénudant son bras. Ainsi qu'il apparaissait sous la lampe brillante, l'os ne présente plus de déformation. Il n'y a pas de crêtes de plastique formant des boursofflures à la surface de la peau. Celle-ci n'est pas piquetée d'échardes. Pas même un grain de beauté ni une tache de rousseur. Sa peau est blanche - comme devrait l'être la neige, peut-être plus blanche encore. Elle n'a jamais vu de neige réellement blanche de ses propres yeux. Les veines bleu clair courent sous le blanc. Elle passe la peau tendre de l'intérieur de son poignet contre sa joue, puis contre ses lèvres. De la peau douce sur de la peau douce.

Elle regarde autour d'elle, consciente qu'ils sont proches : elle sent l'électricité de leurs corps, emplissant l'air. Elle se souvient comment c'était quand ils l'ont sortie de sa bande de gamins perdus ; sans père, sans mère, ils dormaient dans un appentis de fortune près du marché. Elle ne sait pas très bien pourquoi ils l'ont choisie elle, soulevée dans les airs, agrippée. L'un la tenait dans ses bras et sautait par-dessus les décombres, tandis que

les autres bondissaient autour d'eux. Il haletait comme un train à vapeur, mécaniquement. Ses jambes s'activaient de haut en bas. Le vent la faisait pleurer, aussi le visage anguleux au-dessus d'elle était-il flou. Elle n'était pas effrayée, mais maintenant elle l'est. Ils sont ici, leurs corps puissants bourdonnant telles d'énormes abeilles, mais ils la laissent derrière eux. Elle se sent comme un enfant dans un conte de fées. Dans les histoires de sa mère (elle avait une mère, autrefois), il y avait un forestier qui était supposé rapporter le cœur d'une fille à une reine maléfique, mais il ne pouvait s'y résoudre. Un autre ouvrait le ventre d'un loup pour sauver les gens que la bête avait mangés. Les forestiers étaient forts et bons. Mais ils abandonnaient parfois des filles dans les bois, des filles qui devaient ensuite se débrouiller seules.

Il neige un peu. Elle se met lentement debout. Le monde vacille comme s'il s'était soudain alourdi. Elle tombe à genoux, puis entend des voix dans la forêt, deux personnes qui marchent dans sa direction. Même à cette distance, elle distingue les cicatrices rouges sur leurs visages. L'une d'elles est affligée d'un boitement. Elles pointent des sacs.

Elle tire l'écharpe sur son nez et sa bouche. Elle est censée être trouvée. « Nous voulons que ce soit une enfant trouvée. » C'était une voix d'homme, chevrotant à travers un haut-parleur. C'était le chef, bien qu'elle ne l'ait jamais vu. Willux, Willux, murmuraient les gens - des gens à la peau lisse et qui n'avaient fusionné avec rien. Ils allaient et venaient tranquillement autour de son lit, entouré de poteaux métalliques auxquels étaient suspendus des poches transparentes, remplies d'un liquide qui s'écoulait goutte à goutte dans des tubes, au milieu de petites machines émettant des bips et de fils électriques. C'était comme d'avoir des pères et des mères, en trop grand nombre pour se les rappeler tous.

Elle se souvient de la large lampe dans la pièce, de son ampoule éblouissante, si brillante et proche qu'elle lui tenait chaud. Elle se souvient qu'elle a d'abord passé sa main sur sa peau et que, lorsqu'elle a touché son ventre, lui aussi était lisse. Son nombril (la chose que sa mère appelait toujours le bouton de son ventre et les voix dans la pièce, son ombilic) avait disparu. Elle fait remonter sa main sous son manteau et sa chemise et la passe sur son abdomen. Comme la fois précédente, il n'y a qu'une étendue de peau, rien que de la peau.

« Guérie », ont dit les voix derrière des masques blancs, mais elles étaient inquiètes. « Un succès, tout de même. » Certains voulaient la garder en observation.

Elle va pour appeler les figures lointaines équipées de sacs, mais sa bouche ne s'ouvre pas complètement. C'est comme si ses lèvres étaient cousues sur les côtés - les extrémités scellées.

Et que dirait-elle ? Rien ne lui vient à l'esprit. Les mots tournoient dans

sa tête. Ils butent sur sa langue pâteuse. Elle ne peut en aligner deux, ni les prononcer. Finalement, elle pousse un cri, mais les seules paroles qui se forment dans sa bouche sont : « Nous voulons ! » Elle ignore pourquoi. Elle tente à nouveau d'appeler à l'aide, mais crie une fois encore : « Nous voulons ! »

Elles s'approchent, deux jeunes femmes. Ce sont des cueilleuses ; elle le devine aux verrues et aux cicatrices sur leurs mains. Elles ont touché quantité de bulbes, de baies et de champignons vénéneux. L'une d'elles, à la place de deux de ses doigts, a des dents en argent, telles celles d'une fourchette ancienne. C'est celle qui boite, et son visage, bien que rouge foncé et d'aspect brûlé, est étrangement joli. Surtout à cause de ses yeux, qui ont une lueur orangée de métal en fusion - teints par l'éblouissante lumière des bombes. Elle est aveugle. Elle saisit le bras de sa compagne et lance : « Qui es-tu ? » On dirait un cri d'oiseau. La fille a entendu des oiseaux dans la pièce brillante, enregistrés et diffusés par les haut-parleurs invisibles. Un roucoulement, pense-t-elle, puis elle entend d'autres oiseaux, dans la forêt. Ceux-ci produisent le genre de sons avec lesquels elle a grandi - pas des notes claires et douces, mais des raclements et des grattements.

Les deux jeunes femmes ont peur d'elle. Peuvent-elles déjà deviner qu'elle est différente ?

Elle veut leur dire son nom, mais il lui échappe. Les seuls mots qu'elle a en tête sont Fleur du feu. C'est ainsi que sa mère l'appelait parfois ; née du feu et de la destruction, elle a pris racine et a poussé. Elle n'a jamais connu son père, mais elle est quasiment sûre qu'il a disparu dans le feu et la destruction.

Et soudain, son nom apparaît : Wilda. Elle est Wilda.

Elle pose la main sur le sol froid. Elle veut leur expliquer qu'elle est neuve. Elle veut leur expliquer que le monde a changé à jamais. Elle dit : « Nous voulons que notre fils. » Les mots la stupéfient. Pourquoi a-t-elle dit ça ?

Les deux jeunes femmes se tournent l'une vers l'autre. L'aveugle dit : « De quoi ? Le fils de qui ? »

La deuxième a une cicatrice qui lui descend le long de la joue, comme si une natte avait fusionné avec son visage, avant d'être recouverte de peau. Elle déclare : « Elle n'a pas toute sa tête. »

« Qui es-tu ? » demande à nouveau la première.

La fille répond : « Nous voulons que notre fils. » Ce sont les seuls mots qu'elle peut prononcer.

Les cueilleuses inspectent soudain les alentours, même celle qui ne voit

pas. Elles perçoivent le son des synapses électriques, qui crépitent dans l'air. Les créatures qui l'ont enlevée sont agitées. « Il y en a beaucoup, fait observer la femme à la cicatrice en forme de tresse, les yeux écarquillés. Ils la protègent. Tu les sens ? Ils ont été envoyés par nos Gardiens pour veiller sur elle.

— Des anges », dit l'aveugle.

Elles s'apprêtent à retourner sur leurs pas.

Mais alors Wilda retrousse sa manche et découvre son bras - si blanc qu'il semble luire. « Nous voulons, répète-t-elle lentement, que vous nous rendiez notre fils. »

PREMIÈRE PARTIE

PRESSIA

PAPILLONS DE NUIT

Le hall d'entrée du quartier général de l'ORS est faiblement éclairé par quelques lampes à huile artisanales suspendues aux poutres apparentes du haut plafond. Les survivants dorment sur des tapis et des couvertures, recroquevillés les uns contre les autres pour se tenir chaud. Leurs corps retiennent une chaleur humide collective, bien que les grandes fenêtres n'aient pas été obturées. Leurs châssis vides sont bordés de lambeaux de rideaux de gaze. La neige entre et volette dans la pièce, comme si des centaines de papillons de nuit y étaient attirés par la promesse de tubes de verre lumineux contre lesquels se précipiter.

Il fait sombre au-dehors, mais c'est presque le matin, et certains parmi les lève-tôt commencent à ouvrir les yeux. Pressia a de nouveau veillé toute la nuit. Parfois, elle est si absorbée par son travail qu'elle en perd la notion du temps. Elle tient un bras mécanique qu'elle vient de fabriquer avec des bouts de ferraille qu'El Capitan lui a rapportés - une pince en argent, un coude muni d'un roulement à billes, un vieux fil électrique pour l'attacher et des lanières de cuir qui ont été mesurées pour faire le tour du mince biceps de l'amputé. Un gosse de neuf ans dont les cinq doigts ont fusionné ensemble, presque palmés - inutiles. Elle chuchote son nom d'une voix rauque : « Perlo ! Tu es là ? »

Elle avance au milieu des survivants, qui changent de position en marmonnant. Elle entend un miaulement aigu. « La ferme ! » lance une femme. Pressia voit quelque chose se tordre sous le manteau de cette dernière, puis une tête de chat noire et soyeuse apparaît contre son cou. Un bébé pleure. Quelqu'un pousse un juron. Une chanson s'élève d'une gorge masculine, une berceuse... Les filles fantômes, les filles blafardes, les filles fantômes. Qui peut les sauver de ce monde ? De ce monde ? Le fleuve est large, le courant tournoie, le courant crie, le courant tournoie... Le bébé se calme. La musique opère toujours, elle apaise les gens. Nous sommes des malheureux, mais nous sommes encore capables de ça - des chansons qui s'élèvent à l'intérieur de nous. Elle aimerait que ceux du Dôme le sachent. Nous sommes brutaux, certes, mais également capables d'une tendresse, d'une bonté, d'une beauté frappantes. Nous sommes humains, remplis de défauts, mais toujours bons, n'est-ce pas ?

« Perlo ? » insiste-t-elle, serrant le bras artificiel sur son sein. Parfois, dans de telles foules, elle cherche maintenant son père - même si elle ne se souvient pas de ses traits. Avant de mourir, sa mère lui a montré les cinq tatouages animés de pulsations sur sa poitrine - l'un appartient au père de la jeune fille, preuve qu'il a survécu aux Détonations. Bien sûr, il ne se trouve pas ici. Il n'est sans doute pas même sur ce continent - ou ce qu'il en reste. Mais elle ne peut s'empêcher de scruter le visage des survivants à la recherche de quelqu'un qui lui ressemble un peu - des yeux en amande, des cheveux noirs brillants. Elle ne peut s'empêcher de chercher, si irrationnelle que soit l'idée qu'elle le trouvera un jour. Elle a traversé tout le hall et arrive devant un mur couvert d'affiches. La griffe noire, qui autrefois terrorisait les survivants, a fait place au visage d'El Capitan - l'air sévère et la mâchoire volontaire. Elle parcourt du regard la rangée d'affiches, les yeux de l'homme tous alignés, son frère Helmud comme une petite masse dans son dos. Au-dessus de sa tête, on lit : vous êtes capable et fort ? rejoignez-nous. la solidarité nous sauvera. L'officier a trouvé ce slogan et il en est fier. Dans leur partie inférieure, de petits caractères annoncent la fin des Fêtes de la Mort (les équipes de soldats de l'ORS chargées d'abattre les faibles et de rassembler leurs corps dans un champ ennemi) et de la conscription obligatoire à seize ans. Aux volontaires, El Capitan promet le Pain sans Peur. Peur de quoi ? L'ORS a un passé sombre. Les gens étaient capturés et mis en détention, on leur désapprenait à lire, on se servait d'eux comme cibles vivantes...

Tout cela est révolu. Les affiches ont fonctionné. Il y a à présent plus de recrues que jamais. Elles échouent là en provenance de la ville, en haillons et affamées, brûlées et fusionnées. Parfois, elles se présentent par familles entières. Il explique à Pressia qu'il doit commencer à en renvoyer certaines. « Ce n'est pas l'État-providence. J'essaie de mettre sur pied une armée, ici. » Mais, jusque-là, elle l'a toujours convaincu de les laisser toutes rester.

« Perlo ! » murmure-t-elle, longeant le mur, laissant sa main glisser par-dessus les bords ondulés des affiches. Où est-il ? Les rideaux ont l'air de ruer vers l'intérieur du hall. La neige est aspirée au-dedans comme si la vaste salle inspirait profondément.

Une famille a tendu une couverture sur un bâton, créant une sorte de tente pour arrêter le vent. Quand elle était petite, elle avait l'habitude de monter des tentes, dans l'arrière-boutique du salon de coiffure incendié, avec une chaise, la canne de son grand-père et un drap. Elle y jouait à la maîtresse de maison avec sa meilleure amie, Fandra. Son grand-père les appelait des tentes pour chiots, et Fandra et elle poussaient de petits aboiements. Il riait si fort que le ventilateur

dans sa gorge s'emballait. Elle ressent un pincement au cœur - pour le vieil homme et pour son amie, tous les deux morts, ainsi que pour son enfance, morte également.

De l'autre côté des fenêtres, des gardes surveillent l'intervalle d'une quinzaine de mètres qui entoure le quartier général de l'ORS, car les membres des Forces spéciales, lâchés par le Dôme, sont de plus en plus nombreux. Quelques semaines plus tôt, on les a aperçus en train de bondir dans les bois - leurs silhouettes de colosses renforcées par une musculature animale, leur peau recouverte d'une matière synthétique pour le camouflage. Ils sont agiles, quasiment silencieux, incroyablement rapides et forts, et bien équipés : leurs armes sont incrustées dans leur corps. Ils traversent les Champs de Ruines comme des flèches, foncent entre les arbres, parcourent les rues à la vitesse de l'éclair - calmes et furtifs, effectuant des balayages de routine dans toute la ville. Ils veulent avant tout Partridge, le demi-frère de Pressia. Celui-ci est protégé par les Mères, de même que Lyda - une Pure, comme lui, qui a été envoyée par le Dôme et manipulée comme un pion - et Illia, qui était l'épouse du chef de l'ORS, son tordu de mari, qu'elle a tué. On dispose de bribes d'informations à leur sujet grâce à de vagues rapports adressés par les soldats de l'ORS, qui ont tous très peur des Mères. L'un de ces rapports précise que ces dernières apprennent à Lyda à se battre. Ce n'est qu'une fille du Dôme nullement préparée aux déserts cendreaux, encore moins à la vie avec les Mères, qui peuvent être tendres et loyales, mais aussi barbares. Comment tient-elle le coup ? D'après un autre rapport, Illia ne tiendrait pas le coup, elle. Pendant toutes ces années, elle a vécu bien à l'abri dans la ferme, et maintenant ses poumons sont pris d'assaut par les tourbillons de cendres.

Tous ceux qui ont assisté aux derniers instants de la mère de Pressia doivent être sur leurs gardes. Ce sont eux qui connaissent la vérité à propos du Dôme et de Willux, et peut-être possèdent-ils quelque chose que ce dernier continue à chercher - les ampoules. Bradwell et El Capitan ont raflé tout ce qu'ils ont pu dans le bunker de sa mère après sa disparition. Partridge a les ampoules à présent, et il les garde à l'abri, plein d'espoir. Elles seraient très importantes pour Willux - grâce à elles, à un autre ingrédient et à la formule pour les mélanger, il pourrait sauver sa propre vie. Les ampoules sont puissantes, certes, mais ici, à l'extérieur, elles sont trop dangereuses et imprévisibles pour être utiles. Ce sont des souvenirs.

Combien de temps encore les Mères pourront-elles cacher Partridge ? Assez longtemps pour que son père meure ? C'est le grand espoir : qu'Ellery Willux meure bientôt, et que Partridge soit en mesure de renverser le Dôme de l'intérieur. Parfois, Pressia a le sentiment qu'ils

sont tous maintenus dans un état d'attente, conscients que quelque chose doit céder, et qu'alors seulement le futur prendra forme.

Cricri bat des ailes dans la poche de son pull. Elle glisse la main à l'intérieur et caresse du doigt le dos de la cigale mécanique. « Chut..., souffle-t-elle. Tout va bien. » Elle ne voulait pas la laisser dans sa petite chambre, toute seule. Ou bien était-ce qu'elle ne voulait pas rester seule elle-même ?

« Perlo ! Perlo ! »

Et, finalement, elle entend le gamin. « Ici ! Je suis ici ! » Il se précipite vers elle, slalomant entre les survivants. « Tu l'as terminé ? »

Pressia s'agenouille. « Voyons si ça va. » Elle passe la sangle de cuir autour de son bras, la fixe grâce aux lacets en cordon électrique. La main fusionnée du garçon peut donner des tapes. Elle l'incite à exercer une pression sur un petit levier.

Perlo fait un essai. La pince s'ouvre, puis se ferme. « Ça marche. » Il ouvre et referme la pince rapidement, encore et encore.

« Ce n'est pas parfait, commente-t-elle, mais ça aidera, je pense.

— Merci ! » Il s'exclame si fort que quelqu'un sur le sol, non loin de là, lui intime de se taire. « Tu pourrais peut-être fabriquer quelque chose pour toi, chuchote-t-il, en fixant la tête de poupée. Je veux dire, peut-être y aurait-il quelque chose... »

Elle incline la tête de poupée, si bien que ses paupières clignent - l'une est légèrement collée par la cendre, aussi son clic est-il plus lent, décalé avec l'autre. « Je ne crois pas que rien puisse être fait pour moi, mais je me débrouille. »

La mère du garçon l'appelle à voix basse. Il se retourne brusquement, levant son bras triomphalement, et file le lui montrer.

Et alors retentit un lointain coup de feu, une détonation suivie de vibrations. Pressia s'accroupit instinctivement et plonge la main dans sa poche pour protéger Cricri. Elle la prend et la serre contre son sein. La mère de Perlo attire son fils près d'elle. Pressia sait qu'il s'agit probablement d'un soldat de l'ORS qui vise des ombres mouvantes. Les tirs isolés ne sont pas inhabituels. Mais cela n'empêche pas sa poitrine de se contracter dans la région du cœur. Perlo, sa mère, un coup de feu... ces choses se mélangent et elle se souvient du poids du fusil dans ses bras, de l'avoir soulevé, d'avoir visé, fait feu. Encore maintenant, elle a les oreilles qui bourdonnent et elle voit s'élever la brume sanglante. Elle lui remplit la vue. Des fleurs rouges devant ses yeux, comme celles qui jaillissent du sol dans les Champs de Ruines. Elle a appuyé sur la détente, mais à présent elle ne sait plus si c'était

la bonne chose à faire. Elle ne parvient pas à s'éclaircir les idées à ce sujet. Sa mère est morte. Morte.

Elle marche rapidement, longeant les bords du hall, les affiches qui s'étalent interminablement. Elle tient Cricri délicatement dans sa paume. Quand elle arrive à une fenêtre, elle observe au-dehors, timidement.

Du vent. De la neige. Les nuages tels des amas de cendre courant à travers le ciel. Elle discerne une étoile brillante (une rareté) et, en dessous, la lisière de la forêt, les arbres cassants, recroquevillés et courbés. Elle distingue les uniformes des soldats, et le reflet occasionnel d'un fusil, les fins voiles de leur souffle s'élevant dans le froid au-dessus de la pente. Elle voit le visage de sa mère étendue sur le sol de la forêt, puis il est effacé. Disparu.

Au-delà des soldats, ses yeux tâtonnent à travers les arbres. Y a-t-il quelque chose, là dehors - quelque chose qui voudrait entrer ? Elle imagine les combattants des Forces spéciales tapis dans la neige. Ont-ils seulement besoin de dormir ? Ont-ils, en partie, du sang froid, sous leurs peaux couvertes d'une fine mousseline de glace ? Tout est calme, étrangement, pourtant il y a une sorte d'énergie lovée sur elle-même. Il a neigé voici trois jours (une poudre légère au début, plus dense par la suite) et, maintenant, la pelouse est recouverte de plus de cinq centimètres de glace, sombre et vitreuse, tandis que les flocons continuent à tomber.

Elle sent quelqu'un lui saisir le coude. Elle se retourne. C'est Bradwell, la double cicatrice qui remonte le long de sa joue, ses cils noirs, ses lèvres charnues gercées par le froid. Elle regarde sa main, rouge et rugueuse. Les larges jointures de ses doigts sont marquées de cicatrices et belles. Comment des jointures peuvent-elles être belles ? Pressia se pose la question. C'est comme si le garçon les avait inventées.

Mais entre eux, ce n'est plus pareil.

« Tu m'as entendu t'appeler ? » demande-t-il.

Elle a l'impression qu'il lui parle depuis sous l'eau. Autrefois, alors que la ferme brûlait, elle a eu le courage de lui faire promettre de leur trouver une maison pour tous les deux, mais c'était uniquement parce qu'elle ne croyait pas vraiment que ce moment se prolongerait. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Ça va ? Tu as l'air hébétée.

— Je devais juste apporter un bras à un gamin, et il y a eu un coup de feu. Mais ce n'était rien. » Elle n'avouera pas qu'elle voit du rouge feu exploser devant ses yeux, pas plus qu'elle ne reconnaîtra sa peur

de tomber amoureuse de lui. C'est une chose qui ne fait pour elle aucun doute : tous ceux qu'elle a aimés dans sa vie sont morts. Sachant cela, comment pourrait-elle aimer Bradwell ? Elle le fixe et les mots résonnent dans sa tête : Ne l'aime pas. Ne l'aime pas.

« Tu n'as pas dormi ? s'enquiert-il.

— Non. » Elle remarque que ses cheveux sont dressés en bataille sur sa tête. Ils ont tous les deux la faculté de disparaître pendant plusieurs jours. Lui est complètement obsédé par les six Boîtes noires qui ont émergé des restes carbonisés de la ferme, et passe pour cette raison des jours et des jours terré dans l'ancienne morgue, dont il a fait son séjour au quartier général. Pressia est absorbée par la fabrication des prothèses. Lui a toujours envie de comprendre le passé, tandis qu'elle se consacre à aider les gens ici et maintenant. « Toi aussi tu es resté debout toute la nuit ?

— Euh, oui. On dirait. C'est le matin ?

— Presque.

— Alors, oui. J'ai fait un pas décisif avec l'une des Boîtes noires. Elle m'a mordu.

— Mordu ? » Cricri bat des ailes nerveusement dans sa paume.

Il lui montre une petite piqure sur son pouce. « Pas fort. Ce n'est peut-être qu'un avertissement. Elle m'aime bien, maintenant, je crois. Elle s'est mise à me suivre dans la morgue comme un petit chien. » La jeune fille avance à travers la salle, passant devant de nouvelles affiches de recrutement d'El Capitan, et Bradwell la suit. « Je les ai étudiées séparément, puis réunies. Elles contiennent des informations sur le passé (pour autant que je peux en juger) mais elles ne sont pas connectées pour les transmettre. Ce ne sont pas des espions du Dôme, ni rien de ce genre, ce dont je devais avoir le cœur net. Si elles ont jamais eu ces capacités, elles les ont perdues. » Il est lancé, mais Pressia ne s'intéresse pas aux Boîtes noires. Elle est lasse de le voir essayer de prouver l'exactitude de la théorie de ses parents sur une conspiration du Dôme, sa version de la vérité, l'Histoire de l'Ombre, et tout ça. « Et celle-ci, je ne peux l'expliquer... celle-ci est différente. C'est comme si elle me connaissait.

— Qu'as-tu fait pour qu'elle te morde ?

— J'étais en train de parler.

— De quoi ?

— Je ne pense pas que tu veuilles le savoir. »

Elle s'arrête et le dévisage. Il fourre ses mains dans ses poches. Les oiseaux dans son dos agitent leurs ailes, inquiets. « Bien sûr que je

veux le savoir. C'est ainsi que tu as débloqué la Boîte, non ? C'est important. »

Il prend une profonde inspiration, et retient un instant son souffle. « OK alors, je délirais à ton sujet. »

Bradwell et elle n'ont jamais parlé de ce qui s'est passé à la ferme. Elle se rappelle la façon dont il l'a tenue, la sensation de ses lèvres contre les siennes. Mais ce genre d'amour n'est-il pas condamné ? L'amour est un luxe. Il la contemple à présent, la tête inclinée, ses yeux rivés aux siens. Elle sent une vague de chaleur la traverser. Ne l'aime pas. Elle n'arrive même pas à le regarder. « Oh ! fait-elle. Je vois.

— Non, tu ne vois pas. Pas encore. Viens avec moi. » Il la conduit le long d'un couloir, avant de tourner. Et là, assise à côté de la porte, attendant patiemment, se trouve une Boîte noire. Elle a à peu près la taille d'un petit chien, effectivement - le type que son grand-père appelait un terrier, et qui aime tuer les rats.

« Je lui ai dit d'attendre, et elle a attendu, déclare Bradwell. Voici Fanny. »

Cricri pointe son nez hors de la paume de Pressia pour voir par elle-même. « Est-ce qu'elle sait s'asseoir et donner la patte ?

— Je crois qu'elle en sait vachement plus que ça. »

PARTRIDGE

SCARABÉE

Le cellier a une odeur de flaque d'eau et de champignons. Des moisissures rouge vif parsèment le sol de terre battue et les murs. Au pied de ceux-ci sont alignés les bocalx des Mères, où d'étranges légumes macèrent dans le vinaigre. Mère Hestra, lourdement armée, marche au-dessus de sa tête. Chacun de ses pas lui rappelle qu'il est enfermé dans une cave. Parfois, il a l'impression que ce sont des battements de cœur qu'il entend, et qu'il est prisonnier dans la cage thoracique d'une énorme Bête.

Il n'a pas vu Lyda depuis six jours. Le temps est difficile à mesurer alors qu'il est seul, penché sur les cartes du Dôme qu'il a tracées, avec seulement une fissure dans une porte pour compter les heures d'une journée irrégulièrement ponctuée par les maigres repas que lui servent les Mères - de pâles bouillons, des racines blanches et, parfois, une bouchée de viande.

Il se dit que ce n'est pas mieux en surface - les restes dévastés de la banlieue, dont il ne subsiste pas grand-chose. Mais, bon Dieu, il se sent pris au piège et, pire que cela, il y a l'ennui ! Les Mères lui ont donné une vieille lampe afin qu'il ait assez de lumière pour travailler, et elles lui ont procuré de grandes feuilles de papier, des crayons et du contreplaqué qu'il a installé sur le sol et utilise comme plateau de bureau. Il dresse des cartes, cherchant à se souvenir de tous les détails des plans qu'il a mémorisés pour sortir du Dôme, essayant de les fixer par le dessin aussi vite que possible. Mais heure après heure, minute après minute, bruit de pas après bruit de pas... l'ennui devient insupportable.

La vérité est qu'il est obligé de s'en remettre à la protection des Mères, au moins jusqu'à ce qu'il décide d'une stratégie. Une partie de lui-même veut attendre que son père meure. Ce dernier s'affaiblit. Plusieurs décennies d'amélioration cérébrale lui ont causé une paralysie agitante et une dégénérescence de la peau. La mère de Partridge lui a dit que c'étaient là des signes de Dégénérescence Cellulaire Rapide. Bientôt, le corps de l'homme s'arrêtera de fonctionner, ce qui pourrait être le moment idéal pour un retour. Le Dôme le respecterait probablement en tant qu'héritier de Willux. Celui-ci a dirigé en monarque, après tout.

Cependant, l'autre partie de lui-même voudrait renverser son père tandis qu'il est encore vivant, le battre pour la bonne cause. Les habitants du Dôme ne méritent-ils pas de connaître la vérité à propos de ce qu'a fait leur dirigeant ? S'il peut leur apporter cette vérité et leur expliquer qu'il existe une autre façon de vivre (dans laquelle ils ne seraient pas de simples moutons suivant les ordres de son père, dans laquelle ils ne tiendraient pas les survivants pour d'infâmes malheureux qui méritent leur sort), ils choisiront celle-là plutôt que l'actuelle. Partridge en est certain.

Il doit trouver un moment avec Lyda pour établir un plan. Il a l'impression qu'ils rentreront nécessairement ensemble.

En attendant, il se concentre sur l'achèvement des cartes, malgré l'enfermement solitaire, la force brutale de l'ennui, les moisissures, la nourriture rationnée et, du fait qu'il est dépouillé de toute arme, le sentiment affreux de dépendre des Mères, qui le traitent comme un enfant et, simultanément, un dangereux criminel. Elles le considèrent toujours comme l'ennemi, tout particulièrement parce qu'il vient du Dôme ; c'est un Mort (un homme, mais, pire, un homme du Dôme) et on ne peut lui faire confiance.

Les femmes sont intéressées par les cartes, raison pour laquelle elles lui ont fourni le matériel, mais Partridge entend les remettre à El Capitan. C'est le seul cadeau qu'il puisse faire. Elles ne seront peut-être jamais utiles : quelles sont les chances de l'officier d'arriver un jour à former une armée capable de renverser le Dôme ? Pourtant, c'est une chose à laquelle il peut contribuer. Tandis qu'il travaille aux cartes, il laisse son esprit ressasser tout ce que sa mère lui a dit avant de mourir. Il a couché par écrit chaque mot qu'il a pu se rappeler ; chacun semble contenir une information, être codé.

Il pose son crayon, ouvre et ferme son poing. Il a une crampe dans la main, jusque dans son auriculaire en partie sectionné, qui en cicatrisant est devenu rouge vif. Il frotte ses doigts les uns contre les autres, sentant la douceur du sérum cireux dans lequel les Mères l'ont récemment baigné, en prévision d'un voyage imminent. Ce sérum, à base d'extrait de camphre et de cire d'abeille, est censé retenir son odeur et la masquer. Sa peau est ferme et brillante. On raconte que les Forces spéciales ont un excellent odorat, de même que certaines Bêtes et Poussières. Les femmes ne gardent jamais Partridge et Lyda au même endroit trop longtemps. Elles cherchent à les protéger, certes, mais, ainsi que Mère Hestra l'a expliqué au garçon, elles ne peuvent pas non plus prendre le risque que les Forces spéciales s'approchent trop de lui, les mettant tous en danger. La vie nomade est la meilleure solution.

Il se demande si Lyda a été baignée dans le sérum, elle aussi. Il redoute en permanence qu'un jour elle ne soit pas du voyage vers la prochaine destination. Pour l'instant, elle l'a toujours été. Il tente d'imaginer la sensation de sa peau noyée dans cette matière cireuse.

À côté de lui, sur le sol, est posée la boîte à musique de sa mère, qu'il a d'abord trouvée dans le casier de cette dernière aux Archives des Pertes Personnelles - Bradwell l'avait mise au feu dans le sous-sol de la boucherie. Cependant, il a fait en sorte que Partridge puisse la récupérer. Le garçon aux oiseaux est plus sentimental qu'il ne pensait et, quand il s'agit d'héritage parental, il se laisse attendrir. Partridge a essuyé la suie sur la boîte, mais ses rouages restent noirs. Comme toutes ses pièces sont en métal, elle fonctionne encore, bien que les notes soient fausses et un peu assourdies. C'est la seule chose que les Mères lui ont permis de garder - peut-être parce qu'elles-mêmes sont des mères. Il prend la boîte, la remonte, la fait jouer - le tintement dans l'air humide qui sent le renfermé. Sa mère lui manque. Elle lui a manqué pendant une si grande partie de son enfance qu'il a fini par s'y accoutumer. C'est peut-être la raison pour laquelle Lyda lui manque autant. Des années de pratique.

Lorsque les notes s'arrêtent, il pose les yeux sur la plus récente de ses cartes, une coupe transversale des trois étages supérieurs du Dôme (Sup. 1, Sup. 2, Sup. 3), ainsi que des trois sous-sols (Inf. 1, Inf. 2 et Inf. 3), incluant une section des énormes générateurs de courant. Le rez-de-chaussée est appelé Zéro - là se trouve l'académie, où il a passé le plus clair de son temps.

Il regrette l'académie avec une irrépressible nostalgie. Il ne devrait pas souhaiter être de retour au dortoir, à traîner avec Hastings, à supplier Arvin Weed de lui passer ses notes, à espérer pouvoir éviter la horde (un groupe de garçons qui le détestent copieusement), mais c'est le cas. Il regrette jusqu'à ses cours. Il pense à Glassings, son professeur d'histoire, quand il l'a pris à part dans le couloir, à l'entrée du bal. Partridge s'apprêtait à voler le couteau, aussi, rétrospectivement, c'est le moment où il aurait pu revenir en arrière, poursuivre sa vie habituelle.

Ça ne s'est pas passé ainsi. Pour une raison ou une autre, il a échoué ici, impuissant.

L'ironie, c'est qu'il a les ampoules, l'œuvre de la vie de sa mère - elles sont puissantes. Son père a tué pour elles - le grand-père adoptif de Pressia, son propre fils aîné et la femme qu'il était supposé aimer, la mère de Partridge.

Les ampoules lui rappellent ce que celle-ci désirait qu'il devienne - un révolutionnaire, un leader.

Il s'approche des bœufs de vinaigre des Mères et en ramasse un, le troisième en partant du coin. Dessous, il y a un trou profond et étroit, d'où s'échappent quelques scarabées. Il passe la main à l'intérieur et en tire un paquet bien serré, couvert d'un peu de moisissure. Il l'emporte sur son lit de camp et déballe les quatre ampoules, qui sont fixées à des seringues, avec des capuchons en plastique rigide sur les aiguilles. Après l'incendie de la ferme, Bradwell et El Capitan les ont prises dans le bunker de sa mère, en même temps que tout ce qui pouvait être utile - ordinateurs, radios, médicaments, vivres, armes, munitions. Ensuite, il leur a paru intelligent de scinder le groupe en deux - l'officier, Helmut, Bradwell et Pressia sont allés au quartier général ; et Lyda, Partridge et Illia avec les Mères, parce qu'elles sont les plus à même de tenir le garçon caché et de résister à une attaque. Si un groupe était découvert par les Forces spéciales, au moins les autres pourraient continuer. Bradwell et El Capitan ont conservé le gros des affaires récupérées dans le bunker, mais Partridge a dissimulé les ampoules sous sa veste.

Il vérifie chacune d'elles. Elles sont froides au toucher. Sa mère l'a emmené au Japon alors qu'il était bébé, sur l'insistance de son père, car les Japonais étaient à la pointe de la nanotechnologie biomédicale pour réparer les lésions causées par les explosions nucléaires, et plus spécialement pour créer des cellules autogénérées capables de se déplacer à l'intérieur du corps.

Très jeune, son père a commencé à recourir aux stimulants cérébraux (en telles quantités qu'il a enflammé ses synapses à force de décharges électriques) et maintenant il présente les symptômes caractéristiques de la Dégénérescence Cellulaire Rapide : la paralysie agitante et la dégénérescence de la peau, que suivent d'ordinaire la défaillance organique et la mort. Il n'est pas le seul. Partridge se rappelle comment, dans le Dôme, quiconque est malade, vieux ou épuisé est rapidement conduit dans une aile bouclée du centre médical. Au cours des dernières semaines, il a pris conscience d'une vérité très sombre : la DCR finira par affecter les Forces spéciales et tous les garçons de l'académie qui ont pris des stimulants cérébraux, y compris lui-même.

Avant de mourir, sa mère lui a expliqué que si on combine ce qu'il y a dans ces ampoules avec une autre substance, selon une certaine formule (qui a disparu), la mixture obtenue peut inverser le cours de la DCR. À ce moment, il était bien trop submergé par ses émotions (il ne l'avait pas revue depuis qu'il était petit) pour saisir pleinement le sens de ses paroles. Toutefois, à présent, lorsqu'il s'en souvient, il essaie de se concentrer dessus, en particulier sur les trois choses nécessaires pour lutter contre la DCR (le contenu de ces ampoules, un

autre ingrédient dont elle a dit que quelqu'un travaillait dessus, et la formule pour les assembler).

Sa mère lui a montré une liste de personnes vivant à l'intérieur du Dôme et qui étaient de leur côté, parmi lesquelles figurent les parents d'Arvin Weed, le père d'Algrin Firth, et même Durand Glassings. Ils font partie d'un réseau interne. Quand Lyda a été envoyée au-dehors comme appât pour attirer Partridge, un membre du réseau lui a glissé à l'oreille un message : Dis au cygne que nous attendons. Lorsque le garçon a répété cela à sa mère, elle a susurré : « Le cygne - Cygnus », ce qu'il ne comprend toujours pas.

Elle lui a dit que le liquide dans ces ampoules contient un puissant régénérateur cellulaire. Mais également que le sérum est difficile à manipuler, imparfait, dangereux.

Levant une des seringues dans la faible lumière du jour, il se demande à quel point, exactement, ce liquide est difficile à manipuler, imparfait, dangereux. Que se passerait-il, par exemple, s'il touchait la peau d'une créature vivante ? Il désire en faire l'expérience. L'idée lui trotte dans la tête et rien ne peut l'en dissuader

Pour commencer, il a besoin de quelque chose de vivant sur quoi tester le sérum.

Un scarabée.

Il s'approche à nouveau des bords et en attrape un rapidement. Cette fois encore, quelques insectes prennent la fuite, mais il arrondit sa paume par-dessus l'un d'eux. Il a un dos vert brillant et une tête rouge vif surmontée de cornes semblables à des épines. Ses pattes se déploient, hérissées de piquants. Il le retient là jusqu'à ce qu'il lui chatouille les doigts.

« Désolé, murmure-t-il. Sincèrement. »

Il l'emporte sur le contreplaqué, ouvre la boîte à musique, le pousse doucement dedans et rabat le couvercle. Il l'entend gratter à l'intérieur. Il aimerait qu'Arvin Weed, le petit génie de l'académie, soit là. Dieu ! Qu'il regrette de n'avoir pas été plus attentif lors des TP !

Il ramasse une des seringues, en ôte le capuchon. L'aiguille brille. Il est conscient que cela signifie qu'il perdra une goutte. Une seule, se dit-il à lui-même. Seulement une.

Il renverse la boîte. Le scarabée se met à trotter sur le contreplaqué, mais il le saisit entre deux doigts et le maintient délicatement en place.

Tandis que ses pattes frétilent, sans le mener nulle part, le coléoptère fait sortir de sous ses ailes une queue qui s'incurve vers le

haut et se termine par un dard oscillant. Ses petits yeux ronds et noirs semblent humides. Partridge considère l'aiguille, commence à appuyer sur le piston, quand il sent le dard entrer dans sa chair. Son pouce et son index, posés de part et d'autre de la carapace qui protège le dos de l'animal, sont rapidement parcourus de sensations de coups d'épingle. La brûlure remonte dans sa main et lui arrache un cri, mais il ne lâche pas prise.

Aussi vite que possible, il dirige l'aiguille vers le scarabée, mais sa main est si engourdie par la douleur que l'insecte lui échappe. Ce dernier traverse la planche avec un cliquetis, mais une épaisse goutte de liquide tombe sur une de ses pattes arrière. Celle-ci devient molle, comme si elle était prise dans un piège. Il se traîne à l'écart.

Le cri a alerté Mère Hestra. Elle frappe à la porte du cellier. « C'était quoi, ce bruit ?

— Rien ! » Partridge, dont les mains brûlantes sont à présent couvertes de taches, emballe les seringues ; il rampe jusqu'au bocal, le soulève et glisse son paquet dans le trou. Le scarabée disparaît sous le contreplaqué, dans les ténèbres.

La porte s'ouvre en grand et avec fracas. La garde se tient à contre-jour, dans la lumière du soir. « C'était quoi, ce bruit ?

— Ce n'est qu'un chant de l'académie. Ça devient parfois trop silencieux, ici. » Il se frotte la main, puis s'interrompt. Il veut éviter de nouvelles questions.

La femme a un corps massif. Son fils de cinq ans, Syden, est définitivement fusionné à sa jambe. Elle porte des fourrures cousues ensemble et adaptées à la forme de son corps, avec un trou pour la tête tavelée du gamin, juste au-dessus de sa hanche. La plupart des Mères sont des Groupies, fusionnées à leurs enfants, et Partridge ne s'y est jamais habitué. Pendant les Détonations, elles tenaient leurs rejetons dans leurs bras ou les protégeaient des éclairs aveuglants, penchées sur eux, s'occupant d'eux. Il ne peut imaginer d'être stoppé dans sa croissance de cette façon, de ne plus grandir, d'être à jamais emprisonné sur place, aux confins du corps maternel. Le visage de Syden a commencé à prendre de l'âge. Vieillira-t-il ainsi ?

Mère Hestra lui lance un regard de colère. Sur une de ses joues, des mots semblent tracés au fer rouge - un texte à l'envers gravé sur sa peau par la fournaise des Détonations, tel un tatouage noirci. Partridge ne s'autorise pas à le fixer suffisamment longtemps pour le déchiffrer. Il ne veut pas être impoli. « Eh bien ! Arrête ça ! ordonne-t-elle.

— J'allais justement dormir, de toute manière.

— Bien. Nous partons dans la matinée. Je passerai te chercher à la première heure.

— Lyda et Illia viennent aussi ? » Il préférerait que la seconde ne les accompagne pas. Elle est cinglée. Il ne peut le lui reprocher. Elle a été enfermée à l'écart dans la ferme, trompée par son mari, forcée de cacher ses cicatrices sous un bas destiné à donner l'illusion d'une seconde peau. Récemment, elle a recommencé à s'emmailoter dans des bouts de tissu - parce qu'elle a honte de sa peau ? Ou est-ce simplement une habitude ? Elle a assassiné son mari en lui plantant un scalpel dans le dos, et ça l'a tourneboulée pour de bon. Lyda est la seule qu'il souhaite voir. Lyda.

« Lyda, oui. Illia ? Je l'ignore.

— Où allons-nous ?

— Je ne peux pas le dire. » Et là-dessus, elle disparaît. La porte du cellier se referme en claquant. Pendant un instant, la nouvelle accapare toute son attention. Fini la prison. Demain, il verra Lyda. Tout sera différent, bientôt ; ça approche. Il le sent. Dieu ! Elle lui manque.

C'est alors qu'il entend le grincement, grave et lourd. Puis il y a un bruit, comme celui d'une pelle contre la terre. Mais ce n'est pas ça non plus - un puissant raclement.

Il a le sentiment de ne pas être seul.

La boîte à musique de sa mère est sur le sol. Il tend la main pour la saisir et découvre la longue serre noire, au bout d'une tige (la patte d'un insecte, un insecte énorme) émergeant depuis sous le contreplaqué. C'est trop gros pour être la patte du scarabée. Cependant, le grincement se poursuit.

Il pose la main sur la planche et commence à la soulever. La patte se rétracte, disparaît.

Il prend sa respiration et tire d'un coup si sec sur le contreplaqué que celui-ci se retourne ; il lui arrive d'oublier qu'on a accru ses forces par un codage.

Le scarabée est là. Sa queue bat contre sa carapace, ses ailes se convulsent frénétiquement et inutilement ; ce sont ses efforts pour respirer qui produisent le raclement.

L'une de ses pattes est hérissée de piquants, épaisse, énorme.

Le liquide de l'ampoule a agi. Les cellules de la patte n'étaient pas endommagées, aussi, n'ayant pas de traumatisme à réparer, elles ont construit par-dessus les tissus sains, avec une rapidité incroyable ; même les piquants sont disposés selon un ordre parfait. Et, pour

quelque raison, cela lui paraît familier - la délicate reconstruction d'un membre de petite taille ? A-t-il déjà entendu parler d'une chose pareille ?

Il ne veut pas le toucher. Sa main le cuit toujours. *Difficile à manipuler, imparfait, dangereux.* C'est ainsi que sa mère a qualifié le sérum. La patte est agitée de mouvements incontrôlables, creusant une marque de griffe dans la terre.

Et il sent un étrange sentiment de puissance l'envahir. Il a provoqué cela avec une minuscule et unique goutte de liquide. Un martèlement résonne dans sa tête et ses oreilles bourdonnent. Qu'a ressenti le vieux quand les Détonations ont frappé - explosion de lumière après explosion de lumière, une pulsation aveuglante tout autour de la Terre ?

Mon Dieu, pense-t-il. Et si son père avait aimé le pouvoir que tout cela représentait ? S'il s'était senti enivré par ce pouvoir ? S'il avait eu la sensation que ce moment infinitésimal se dilatait de manière exponentielle, à l'infini, à l'intérieur de lui ? Les ailes de l'insecte se referment étroitement contre son corps. La patte a encore quelques spasmes, après quoi l'animal l'enfonce dans le sol, tel un poignard, et pousse dessus pour se redresser. Les petites pattes remuent vivement sous lui, tandis que la grosse se contracte, puis s'étire. Il bondit en l'air et bat des ailes. Sa patte est trop lourde pour que ses ailes puissent la porter. Il retombe sur le sol mais le membre hypertrophié est là pour amortir sa chute. Il se contracte, bondit en avant, bat des ailes, retombe, se contracte, bondit en avant...

Le scarabée n'est plus ce qu'il était quelques instants auparavant.

C'est une nouvelle espèce.

EL CAPITAN

BLEU

Il a neigé par intermittence, et maintenant ça recommence. La neige se déverse du ciel avec un frémissement, s'amoncelant légèrement entre les arbres et les buissons obscurs, se posant sur les ramures noueuses. Un grand nombre de branches ont développé d'épais manteaux de fourrure dans le froid de cet automne. El Capitan fait remonter ses doigts le long de la branche grêle d'un arbuste, et la voilà ! Pas un simple enrobage crépu d'aspect végétal. Non, une fourrure duveteuse, du genre de celle qu'on trouverait sur le ventre d'un chaton. « C'est la survie du mieux adapté ? demande-t-il à son frère Helmud, le poids à jamais enraciné dans son dos.

— Du mieux adapté », murmure ce dernier. Il regarde par-dessus une épaule d'El Capitan, puis oscille vers l'autre. Il a l'air anxieux, aujourd'hui.

« Arrête de bouger !

— De bouger. »

L'officier a donné des choses à son frère pour lui occuper les mains. Helmud a toujours eu les mains qui s'agitaient. Autrefois, c'était parce qu'il façonnait en secret un lasso pour étrangler son frère, mais ensuite il lui a sauvé la vie. Après cela, El Capitan a décidé de lui faire confiance. Il n'avait pas le choix. Il lui a donné un petit canif et des choses à tailler. « Tu es sûr de ce que tu fais ? » s'est un jour étonné Bradwell. Il a répondu : « Bien sûr. C'est mon frère ! » Mais le couteau pourrait bien être un test, comme s'il disait : *Vas-y. Tu veux me tuer ? T'es sûr ? Je vais te faciliter la tâche.* Parfois, quand il se penche en avant, une petite bourrasque de copeaux s'abat sur le sol. Aujourd'hui, Helmud taille, presque furieusement.

El Capitan s'assied sur la grosse racine d'un arbre et pose son fusil entre ses bottes. Ils sont partis sans prendre de petit déjeuner, et maintenant, il est affamé. D'une feuille de papier sulfurisé, il sort un sandwich fait avec les entames d'un pain. Il préfère les entames - bien fermes sous la dent. Il déclare : « C'est l'heure de manger, mon frère. »

Il est habitué aux constantes répétitions de Helmud : généralement, ce n'est qu'un écho dénué d'intelligence. Il arrive cependant que les mots aient une signification. Et cette fois, Helmud répète la phrase un

peu différemment. « C'est l'heure de manger mon frère », dit-il, comme s'il voulait dévorer El Capitan. C'est une petite blague, pour que celui-ci reste sur ses gardes.

« Eh bien, eh bien, voilà qui n'est pas très aimable, Helmud. N'est-ce pas ?

— N'est-ce pas ?

— Je ne devrais même pas partager ce sandwich avec toi. Tu en as conscience ? » Avant qu'ils n'aient affaire à Pressia, il n'aurait pas partagé, mais il a un peu changé. Il le perçoit dans tout son corps, comme si le changement survenait cellule par cellule. Il se demande si Helmud le remarque lui aussi, étant donné qu'ils ont tant de cellules en commun. Ce n'est pas qu'il soit devenu tout à coup gentil. Non, il éprouve toujours une rage ardente, quasi permanente dans sa poitrine. Ce serait plutôt en rapport avec le fait d'avoir un projet, que quelque chose vaut d'être protégé. Est-ce Pressia elle-même ? Il se peut que ça commence par elle mais, non, ça va bien au-delà de ça.

Il arrache un gros morceau de son casse-croûte, sans oublier le petit bout de viande entre les entames. Il le tend à Helmud. Il doit le partager avec lui. Leurs cœurs pompent un sang commun et, s'il contribue à renverser le Dôme (il aimerait vivre pour voir arriver ce jour), il a besoin de son frère à son côté et en bonne santé. Etre cruel avec lui, c'est comme l'être avec lui-même. Et peut-être est-ce le cas. El Capitan se détestait cordialement avant de rencontrer Pressia, mais ça s'est un peu calmé. Il se voyait tel un enfant abandonné. D'abord par son père - un quelconque pilote expulsé de l'armée de l'air pour maladie mentale. Il a essayé de l'imiter (étudiant tout ce qu'il pouvait sur les avions à réaction), comme si cela le rendrait digne d'avoir un père. Ensuite, sa mère est morte. On aurait dit qu'il ne méritait d'avoir aucun de ses parents. Il est devenu un peu fou lui-même, mais il n'est pas obligé de rester coincé là-dessus. N'est-ce pas ? Pressia discerne quelque chose de valable en lui, et elle pourrait bien avoir raison. « Tu vois comme je suis gentil ? demande-t-il.

— Je suis gentil. »

Il s'est mis en route plus tôt ce matin pour suivre les pulsations électriques. Il n'aime pas la façon dont elles semblent se rapprocher du quartier général par cercles concentriques.

Il lui ont échappé jusque-là. Mais à présent, il est certain de sentir quelque chose. Bien qu'il ne puisse comprendre le sens des pulsations, il est capable de dire quand leur rythme s'accélère, signifiant que l'une d'elles a envoyé un certain signal et que les autres lui répondent.

Il remballa les restes du sandwich, les fourra dans son sac, et se

dirige vers les pulsations. Il aperçoit un ensemble de traces de pas dans la neige - s'entrecroisant les unes avec les autres et indiquant des piétinements. Quelques silhouettes se pressent dans le lointain. Il les suit à une distance respectueuse.

Il parvient à une clairière et s'immobilise. Quelques membres des Forces spéciales se sont regroupés. Ils sont beaux et forts - presque majestueux. Certains sont massifs, d'autres tout en muscles. Ils n'ont pas l'air de souffrir du froid, comme si leur seconde peau était réglée pour les isoler. Ils ont un odorat surdéveloppé. L'un d'eux lève la tête et tend les narines, flairant El Capitan et Helmud, puis rive ses yeux dans ceux de l'officier, qui ne bouge pas, mais ne se raidit pas non plus. Il ne veut pas donner l'impression d'avoir peur.

Il a noté au cours des dernières semaines que ceux-ci ne sont pas aussi robustes que les soldats qu'il a affrontés dans les bois aux côtés de Helmud, Bradwell et Lyda. Ils ne semblent pas aussi achevés, comme si les modifications de leur organisme avaient été précipitées. Ils ne sont pas aussi agiles. Il leur arrive de tituber. Ils paraissent moins à l'aise avec les armes incluses dans leurs bras. Quand ils se réunissent ainsi, on croirait qu'ils ont besoin les uns des autres, d'intimité - à la manière des humains.

Alertés par le premier de façon invisible, les trois autres regardent également Helmud et El Capitan. Ils ne lui disent jamais un mot, bien qu'il les sache doués de la parole. C'est comme s'ils acceptaient sa présence en tant que partie intégrante de l'environnement, au même titre que le cra-cra occasionnel d'un oiseau aux ailes tordues et au bec métallique, ou le cri, semblable à celui d'un bébé humain, d'un animal pris dans l'un des pièges de l'officier. Ils ne sont pas à sa recherche. Ce n'est pas la raison pour laquelle ils sont là. C'est Partridge qu'ils veulent. Il en est certain, et il craint qu'ils ne soient également intéressés par Pressia - elle est la demi-sœur de Partridge, et elle pourrait être utile au Dôme, en particulier pour attirer son frère à l'intérieur.

Il aimerait leur parler. Il sait qu'ils sont programmés pour être loyaux envers le Dôme, mais, lorsqu'ils se sont battus près du bunker, l'un d'eux s'est rebellé, le frère de Partridge, Sedge. Ils sont humains, au niveau le plus profond. Il devine qu'un simple contact serait d'une grande aide. Il attendait le bon moment.

Il s'avance hors du couvert et s'agenouille dans la neige, où le froid et l'humidité transpercent son pantalon. Il ouvre les bras, en un geste de supplication. Il incline la tête, en guise de salut.

Il distingue des bruits de pas qui s'éloignent rapidement, de branches cassées. Il relève la tête, et ils ont disparu.

Il s'accroupit sur les talons. « Merde !

— Merde ! renchérit Helmud.

— Ne parle pas comme ça. C'est une mauvaise habitude. »

Il se remet debout. Mais alors, il entend quelque chose derrière lui. Il fait lentement passer son fusil devant sa poitrine. Il se retourne.

Un membre des Forces spéciales se tient seul au milieu du chemin, à moins de dix mètres de lui. Il ne l'a jamais vu auparavant. Il n'émet pas de pulsations graves, qui se répercuteraient sur ses semblables aux alentours. Intéressant. Peut-être ne veut-il pas que les autres sachent qu'il est ici.

Il est grand, et c'est le soldat des Forces spéciales le plus mince qu'ait vu El Capitan. En fait, son visage a gardé son humanité - et pas seulement les yeux, qui ont toujours l'air humains chez eux, mais aussi la finesse de la mâchoire, du nez et des narines. Ses épaules et ses cuisses sont puissantes mais ce n'est pas une armoire à glace. Il est doté de deux armes incrustées dans ses avant-bras, encore brillantes de graisse - jamais utilisées.

Celui-ci est un bleu.

Il observe El Capitan avec lassitude.

L'officier lève lentement la main. « Écoutez, ne nous énervons pas, gardons notre calme.

— Calme, répète Helmud, taillant nerveusement dans son dos.

— Que voulez-vous ? »

La créature rejette le front en arrière, renifle l'air.

« Vous désirez quelque chose à manger ? Si j'avais su que vous viendriez, j'en aurais pris davantage. »

L'autre secoue la tête. Il se penche vers le sol, balaie les feuilles mortes sur le chemin, dégageant la terre nue, cendreuse. Il se redresse, puis lève un pied. Un large poignard émerge brusquement de la pointe de sa botte. El Capitan tressaille, se demandant s'il va se faire éventrer, mais alors la créature enfonce la lame dans la terre, relève le menton, dirigeant son regard à travers le sous-bois, et commence à graver un mot. El Capitan est presque sûr que ses yeux et ses oreilles sont sur écoute - comme ç'a été le cas pour Pressia à un moment. Il a déjà joué à ce jeu. On cherche à lui communiquer quelque chose sans que cela soit enregistré.

Sous le mot, la créature semble dessiner une sorte de symbole.

Il est trop loin pour pouvoir le lire. En plus, c'est à l'envers.

Le soldat des Forces spéciales recule, fait quelques bonds entre les arbres, s'accroche à un tronc - étêté, vidé de son cœur par des insectes.

El Capitan fait un timide pas en avant. Il considère le soldat, qui scrute toujours la futaie. Il contourne le mot et se le lit à lui-même : *hastings*. Est-ce un nom ? Un lieu ? Le mot *bataille* lui vient à l'esprit. N'y a-t-il pas un quelconque rapport entre *Hastings* et la guerre. Il sait qu'il ne doit pas prononcer le mot à haute voix. Il fixe le symbole. C'est une croix, ce qui correspond à la manière dont le Dôme concluait son Message, juste après les Détonations, sur de petits bouts de papier qui tombaient du ciel. Une croix avec un cercle autour du centre.

« J'ignore ce qu'il me veut », dit l'officier à son frère.

Le soldat bondit de l'arbre et se met à courir. Cependant, il s'arrête aussitôt.

« Il nous indique de le suivre.

— Suivre. »

El Capitan hoche le chef et emboîte le pas à son guide à travers la forêt, sur plus d'un kilomètre, à vive allure. Il débouche dans une clairière qui surplombe la ville, ou ce qui était la ville. De cette hauteur, on voit bien comment celle-ci a été réduite aux Champs de Ruines, aux marchés noirs, aux carcasses des anciens bâtiments, à une grille de passages et de rues sans nom.

Il cherche le soldat du regard. Il a disparu. L'officier est essoufflé. Le cœur de Helmud bat vite également, mais peut-être seulement parce que celui de son frère a pompé leur sang avec tant de force. « Nom de Dieu, marmonne El Capitan. Pourquoi m'amener ici ?

— M'amener ici. »

Il voit aussi le Dôme, la courbe blanche sur la colline lointaine, sa croix qui scintille à travers le ciel empli de cendres. « Pensait-il que je ne savais pas d'où il venait ? » Il se frotte les yeux avec les jointures de ses doigts.

« D'où il venait », fait Helmud, et il désigne du doigt, au-delà de la zone désolée, semi-désertique, qui entoure la coupole, un groupe de gens portant du bois et le disposant sur le sol glacé.

« Des cinglés qui essaient d'édifier quelque chose devant le Dôme ?

— Devant le Dôme ? »

Pourquoi à cet endroit ? Est-ce là ce que le soldat souhaitait qu'il voie ? Si oui, pourquoi ? Il observe la façon dont les gens bougent. Ils sont organisés, acheminant leurs fardeaux au fil de rangées bien ordonnées, telles des fourmis. « Je n'aime pas ça. On dirait qu'ils

veulent construire un feu.

— Feu. »

El Capitan lève les yeux vers le Dôme. « Pourquoi diable feraient-ils cela ? »

PRESSIA

SEPT

La morgue est froide et nue avec seulement une longue table en acier. Depuis la dernière fois qu'elle est venue ici, il y a quelques semaines, Bradwell n'a fait qu'étaler davantage de papiers et de livres. Des parties du manuscrit inachevé de ses parents sont disposées en piles. Sur le mur, il a collé le Message, un original que le grand-père de Pressia a conservé pendant des années. Elle le lui a donné après qu'il est retourné au salon de coiffure pour récupérer ce qu'il restait. C'est lui l'archiviste, après tout.

Nous savons que vous êtes là, nos frères et sœurs.

Un jour, nous sortirons du Dôme pour vous rejoindre dans la paix.

Pour l'heure, nous vous observons de loin, avec bienveillance.



Quand le Message est tombé pour la première fois de la coque d'un vaisseau aérien, dans les jours qui ont suivi les Détonations, il a dû apparaître comme une promesse. À présent, il ressemble à une menace.

Bradwell fait glisser une lourde barre contre la porte -un verrou artisanal fixé à la paroi.

« C'est un bel endroit que tu as là », dit-elle.

Il va jusqu'à sa paillasse et arrange les couvertures. « Je n'ai pas à me plaindre. »

Pressia s'approche de la table et remarque la clochette qu'elle lui a offerte à la ferme. Elle l'a trouvée dans le salon de coiffure incendié juste avant de partir de chez elle. Elle n'a pas de battant. Elle est placée sur une coupure de journal qui doit avoir survécu à la catastrophe, probablement dans la malle des parents de Bradwell. Ce document n'est pas aussi noirci et imprégné de cendre que d'autres. Le

garçon en a pris bien soin. Il a toujours pris soin des choses du passé. Après l'assassinat de ses parents (abattus dans leur lit), qui a précédé les Détonations, il a retrouvé leur malle, l'a mise à l'abri dans une pièce blindée, secrète. Elle est remplie de leur travail inachevé (ils tentaient de renverser Willux), ainsi que de choses qu'il a préservées - de vieux magazines, des journaux, des emballages. Elle a été fourrée sous un évier en inox piqué de rouille. La clochette cache en partie le titre de l'article. On lit : la noyade... jugée accidentelle. Sur une photo, un jeune homme en uniforme, le visage de marbre, fixe l'objectif. Bradwell utilise la clochette comme presse-papier. Ne signifie-t-elle rien de plus pour lui ?

La jeune fille s'assure que Cricri va bien. Elle la sort de sa poche et la pose sur la table. La cigale ouvre les yeux et regarde autour d'elle.

La Boîte noire passe devant ses pieds. « C'est un peu comme un animal domestique, tu as raison.

— J'avais un chien autrefois.

— Tu ne m'en avais jamais parlé.

— Je l'ai raconté à Partridge alors que nous étions à ta recherche dans les Terres fondues. Un ami de la famille, Art Walrond, a persuadé mes parents de m'en offrir un. Il leur a expliqué qu'un enfant unique a besoin d'un chien. Je l'ai appelé Art Walrond.

— C'est un nom bizarre pour un chien.

— J'étais un gamin bizarre.

— Mais quand Art Walrond, l'ami de la famille, et Art Walrond, le chien de la famille, se trouvaient tous les deux dans la même pièce au même moment, et que tu ordonnais : " Assieds-toi, Art Walrond", lequel des deux obéissait ?

— C'est une question philosophique ?

— Peut-être. » Et ça a l'air de nouveau presque normal entre eux. Peut-être peuvent-ils être amis, le genre d'amis qui échangent des plaisanteries.

Il s'incline en avant et tapote la Boîte noire sur la tête comme si c'était un animal domestique. « Ce n'est pas tout à fait comme dans mon souvenir. » Elle aimerait pouvoir l'imaginer petit, avec un chien, bizarre comme il prétendait l'être. Elle aimerait en savoir plus sur elle-même petite. Elle a passé une grande partie de son enfance à essayer de se rappeler des choses qui ne sont jamais arrivées, la vie que son grand-père a inventée pour elle. Mais ce n'était même pas son grand-père ; c'était un étranger qui l'a secourue et adoptée. Ce mensonge a-t-il été difficile pour lui ? Peut-être avait-il eu une femme et des enfants

qui étaient morts et était-elle censée remplacer ces pertes. Il a disparu, maintenant, aussi ne le saura-t-elle jamais.

Si les Détonations ne s'étaient jamais produites, elle aurait aimé rencontrer Bradwell - une réalité sans poing-tête-de-poupée, ni cicatrices, ni oiseaux incrustés, avant toutes les pertes. Ils auraient pu échanger leur premier baiser sous le gui - un truc dont son grand-père lui a parlé un jour.

De l'autre côté de la table, la pièce se prolonge sur de petites portes carrées, réparties en trois rangées de trois -une rangée par paroi, neuf portes en tout. Elle s'avance vers elles, poussée par la curiosité. Elle touche l'une des poignées.

« C'est là qu'ils conservaient les corps, dit Bradwell. Et la table métallique servait aux autopsies. »

La mort. Pressia revoit le visage de sa mère - là, puis disparu. Elle retire sa main et considère le mur opposé, avec ses parpaings fissurés à travers lesquels on aperçoit la terre qui pèse contre l'autre côté. « C'est une morgue. Évidemment, on y conservait des cadavres, fait-elle, plus pour elle-même que pour lui.

— Et c'est encore le cas de temps à autre. »

Elle tente de dédramatiser. « Je suppose que c'est comme d'avoir un camarade de chambre.

— Un peu. Je n'en ai eu qu'un seul jusqu'ici.

— Qui ?

— Un gosse qui est mort dans les bois. Tu veux faire sa connaissance ? »

On dirait qu'un intrus a fait une apparition soudaine. « Il est encore là ?

— Des soldats ont trouvé son corps au cours d'une patrouille. C'est Cap qui l'a descendu ici. Il veut savoir ce qui l'a tué. Et ils recherchent la famille pour qu'elle vienne l'identifier.

— Et s'il n'avait pas de famille ?

— J'imagine que ce sera le travail d'un bleu de l'enterrer. » Il tire sur une des poignées. Elle s'attend à découvrir le corps du garçon. « Il se trouve qu'une morgue est également l'endroit parfait pour boucler des Boîtes noires. » Tandis que le long tiroir coulisse, elle découvre qu'il est occupé par les cinq autres Boîtes. Elles sont silencieuses, toutes lumières éteintes. Devant chacune est collé un morceau de papier couvert de notes. Chacun a un intitulé : il a donné un nom aux Boîtes - Alfie, Barb, Champ, Dickens, Elderberry, dans l'ordre

alphabétique. Fanny est sur le sol, bourdonnant près des talons de Bradwell. Cricri s'envole de la table et vient battre des ailes autour d'elle. Au bout d'un petit bras qui s'étend depuis la face supérieure de la Boîte, l'objectif d'une caméra semble saisir des images de la cigale mécanique.

« Tu étais obligé de leur donner un nom ?

— C'est plus facile pour parler avec elles. J'ai grandi seul. Je peux engager la conversation avec n'importe quoi. » Ces paroles offrent à Pressia un aperçu de ce qu'a été son enfance. À l'âge de dix ans, il vivait dans le sous-sol d'une boucherie et se débrouillait par lui-même. La solitude lui pesait. Comment aurait-il pu en être autrement ? « Leur nom n'a guère d'importance, cependant. Ces cinq-là sont toutes identiques à l'intérieur ; elles sont conçues pour résister à des conditions extrêmes de chaleur, de pression et de radioactivité. Elles ont des prises. » Il en prend une et montre à la jeune fille une série de petits trous. « Je les ai déconnectées à l'aide d'un des chalumeaux bricolés par Cap, et ensuite... » Il saisit trois bouts de fil de fer et les introduit simultanément dans les trous, une opération délicate. « Voilà. » Le couvercle de la Boîte noire se relève vers l'arrière avec un vrombissement, découvrant à l'intérieur une masse métallique de couleur rouge et de forme ovale.

« Qu'est-ce que c'est ?

— C'est l'endroit où est stockée l'information. C'est le cerveau. Il répond à des ordres simples. Ouverture de l'œuf ! »

L'œuf rouge émet un ronronnement. De petites portes de métal coulissantes se rétractent, révélant des puces, des fils électriques, un vaste réseau de connexions semblables à des synapses.

« C'est son cerveau. Une vraie merveille. » Il attrape l'œuf, le retourne dans sa main. « Il contient une bibliothèque entière de données.

— Les bibliothèques, murmure Pressia, intimidée. C'étaient des bâtiments où on conservait des livres, des pièces et des pièces pleines de livres, avec des gens qui s'occupaient des livres.

— Les bibliothécaires.

— J'en ai entendu parler. » Elle avait du mal à se les représenter. « Et on pouvait emporter les livres chez soi si on promettait de les rapporter.

— Exactement, confirme Bradwell. J'avais une carte de bibliothèque quand j'étais petit. Avec mon nom tapé à la machine près de ma photo. » Pendant un court instant, il paraît nostalgique. Pressia est

jalousie de ses souvenirs. Elle s'est bâti une enfance avec ce que lui a raconté son grand-père, et à présent elle doit démonter ce monde, le désapprendre. Elle aimerait pouvoir se rappeler quelque chose d'aussi simple qu'une carte de bibliothèque avec son nom et sa photo. Elle pense à son véritable nom. Emi - deux sons qui frémissent brièvement entre ses lèvres. Brigid - comme le brisement de la glace sur un lac gelé. Imanaka - le bruit de bâtonnets entrechoqués. Qui Emi Brigid Imanaka était-elle censée devenir ?

Peut-être cette version d'elle-même, Emi, aurait-elle pu s'abandonner à son amour pour Bradwell. Elle ne le peut pas, pas quand, selon toute évidence, cela signifierait le perdre.

Le garçon reporte son attention sur les Boîtes. « Il fallait que je l'ouvre pour activer l'œuf, mais maintenant on peut le laisser à l'intérieur. Elle répondra à toutes les questions qui te passeront par la tête. » Il repose l'œuf. « Fermeture ! » L'œuf se referme et le couvercle de la Boîte se rabat par-dessus.

« Que lui as-tu demandé ?

— Pour commencer, ce qu'elle était.

— Et ? »

Il se penche sur la Boîte. « Qu'est-ce que tu es ? » Une succession de clics s'échappe de l'objet et un globe oculaire mécanique, qui ressemble à une caméra, émerge de sa face supérieure. Un rayon lumineux jaillit au-dessus de l'œil, et une image de l'œuf lui-même apparaît et tourne dans l'air. Une voix d'homme jeune récite un bref historique des appareils enregistreurs, incluant les Boîtes noires, qui étaient généralement peintes en orange ou en rouge pour qu'on puisse les reconnaître facilement sur le lieu d'un accident. « La présente Boîte fait partie d'une série de Boîtes noires identiques, un projet approuvé par le gouvernement et financé au niveau fédéral dans le but d'enregistrer l'histoire de la culture et diverses informations d'ordre culturel en cas d'apocalypse - nucléaire ou autre. » Suivent des données chiffrées concernant son boîtier d'aluminium, sa protection contre les températures élevées, sa carapace d'acier inoxydable, ses tubes de nanotechnologie résistant aux radiations.

« Ouah ! s'exclame Pressia.

— Elles contiennent des images d'art et des films, de la science, de l'histoire, de la culture populaire. Tout. »

L'idée de ce tout lui donne presque le vertige. « L'Avant, fait-elle, impressionnée.

— Elles renferment une version de l'Avant. Une version numérisée,

épurée. L'information n'est pas nécessairement la vérité.

— Mon grand-père m'expliquait le fonctionnement de l'univers en déplaçant des pierres en cercles sur le sol -le soleil, les planètes, les étoiles. Il faisait semblant de s'y connaître parce que, lorsque ce n'était pas le cas, il sentait que cela m'inquiétait.

— Qu'est-ce que l'univers ? » demande Bradwell à la Boîte noire.

Un nouveau rayon lumineux évasé montre des planètes et des lunes tournant autour du Soleil, des constellations parsemant le ciel. Pressia tend la main vers une lune, s'attendant à la pousser, mais ses doigts passent au travers. Cricri agite ses ailes et glisse à travers l'image elle aussi, avant d'atterrir sur ses pieds fourchus et de se retourner, troublée. « C'était ce que mon grand-père s'efforçait d'expliquer. L'univers.

— Plutôt difficile à reproduire avec des pierres sur le sol. »

Elle se sent perdue. Il y a tellement de choses qu'elle ignore, qu'elle ne peut même pas imaginer. « C'est stupéfiant ! La quantité d'information à laquelle nous avons accès. Ça peut réellement changer la vie des gens. Les données médicales, la technologie, la science seront à notre portée. Nous pourrions faire vraiment évoluer les choses.

— Il y a encore plus que ça, Pressia.

— Que veux-tu dire ? Comment peut-il y avoir plus que tout ?

— Ces Boîtes ne savent que ce qu'on leur a fait ingérer, et toutes ont suivi le même régime. Sauf Fanny. Elle est différente. » Bradwell ramasse la Boîte noire à ses pieds. « Chacune d'elles porte un numéro de série sur sa face inférieure. Mais Fanny a seulement un symbole de copyright. » Il la retourne, lui montrant un C grossier, trois lignes entourées d'un cercle.

Pressia passe son doigt dessus. « Qu'est-ce qu'un copyright ?

— C'est un symbole pour marquer la propriété. Il était largement utilisé dans l'Avant, mais était habituellement suivi d'une année. Ce n'est pas le cas de celui-ci. »

Elle fait pivoter la Boîte de quatre-vingt-dix degrés. « Ça pourrait aussi être un U dans un cercle. » Elle la fait tourner à nouveau, de cent quatre-vingts degrés cette fois. « Ou un carré incomplet, ou une table.

— Les Boîtes noires ne sont pas simplement des boîtes de couleur noire. Cette appellation désigne tout dispositif ou processus conçu en termes d'entrées et de sorties, quand on ne peut pas voir comment ce qui entre est traité, ce qui se passe à l'intérieur. Une boîte blanche ou une boîte en verre, ce sont des choses où on peut mettre de l'information et surveiller ce qu'elle devient.

— Le Dôme est une Boîte noire.

— De notre point de vue, oui. De même pour le cerveau humain. »

De même pour toi, pense-t-elle. De même pour moi. Elle se demande si deux êtres humains peuvent jamais être des boîtes blanches l'un pour l'autre.

Il pose la Boîte sur la table. « Fanny est un imposteur. Elle est supposée aller avec les autres, mais elle a été fabriquée à l'intention d'un public différent. Néanmoins, elle ne transmettra pas ses informations à n'importe qui. Un certain mot l'a fait s'allumer, puis elle m'a parlé. » Il met ses mains dans ses poches et baisse la tête. « Dois-je répéter ce que je disais ? À ton sujet ? Je veux dire, il s'agit seulement pour nous de comprendre ce qui s'est passé. Rien d'autre, d'accord ?

— D'accord. » Elle cherche à gagner du temps. « Mais d'abord, elle s'est allumée et t'a parlé. Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a dit sept.

— Le chiffre sept ?

— Elle a répété sept encore et encore, ensuite elle a cessé et a fait des bips comme si elle attendait une réponse, tandis qu'une horloge égrenait les secondes, après quoi elle s'est tue. *Le temps est écoulé*, comme dans un jeu télévisé.

— Un jeu télévisé ? » Elle sait que c'est une référence à l'Avant, mais ça ne lui revient pas.

« Tu sais, les jeux télévisés où les gens répondaient aux questions posées par un animateur équipé d'un micro pour gagner des prix tels que des sets de bagages ou des jet-skis, alors que le public leur criait des conseils et applaudissait furieusement. Il y en avait un dans lequel les concurrents recevaient une décharge électrique à chaque mauvaise réponse. Les gens adoraient ça.

— C'est vrai, les jeux télévisés ! » s'exclame-t-elle, faisant mine de s'en souvenir. *C'est quoi, un jet-ski ?* « Mais qu'est-ce qu'on en a à faire, que cette Boîte-là s'ouvre ou non ? Nous avons tout ce que nous pourrions souhaiter avec les cinq autres.

— Fanny recèle des secrets. Elle a été programmée pour les garder soigneusement. »

Pressia secoue la tête. « Tu veux découvrir la vérité, le passé, de nouvelles leçons de l'Histoire de l'Ombre ? Tu n'en sais pas déjà assez ?

— Bien sûr que non ! Combien de fois devrai-je te répéter que nous

devons comprendre à fond le passé, sous peine d'être condamnés à le reproduire ? Et si nous réussissons à comprendre Willux, l'ennemi, alors... »

La jeune fille est furieuse : « Nous pouvons améliorer la vie des gens avec ce qu'il y a dans ces Boîtes, mais toi, tu préfères courir après le mystère, la vérité cachée ? OK, super. Alors, recommence. Demande-lui de recommencer le jeu télévisé. »

Bradwell hoche la tête et se passe les mains dans les cheveux. « C'est bien le problème. J'ai oublié ce que j'ai dit exactement. Je pourrais essayer de reconstituer le fil de mes paroles ? Tu es sûre que c'est ce que tu veux ?

— Évidemment. » La provoquerait-il ?

« Eh bien, je... divaguais... à propos de toi. C'était au milieu de la nuit et j'étais en train... de te décrire... de parler de ton apparence physique - tes yeux sombres, leur forme, comme ils ont l'air limpides parfois, et je parlais de l'éclat de tes cheveux, et de la brûlure autour de ton œil. J'ai mentionné ta main, celle qui a disparu, en précisant qu'elle n'a pas réellement disparu, qu'elle existe toujours à l'intérieur de la poupée, que celle-ci fait tout autant partie de toi que quoi que ce soit d'autre. »

Le rouge monte aux joues de Pressia. Pourquoi évoque-t-il ses cicatrices, sa difformité ? S'il était amoureux d'elle, sa vision n'effacerait-elle pas ces défauts ? Ne verrait-il pas uniquement ce qu'il y a de mieux en elle ? Elle se détourne de lui et considère les rangées de Boîtes. Leurs lumières clignotent faiblement, de légers scintillements.

« J'ai peut-être mentionné tes lèvres », reprend-il.

La pièce est silencieuse à présent.

Le feu de ses joues se répand dans sa poitrine. Elle prend le pendentif au cygne entre ses doigts et le tortille nerveusement. « Très bien, il a donc dit sept. Qu'est-ce que ça peut faire ? Concentrons-nous sur les bonnes Boîtes. Laissons celle-ci garder ses secrets. »

Bradwell se rapproche d'elle et lui prend délicatement le poignet. Il observe le collier. Sa main est rêche mais chaude. « Attends ! J'ai aussi évoqué le pendentif, la façon dont il tombe parfois, juste dans le creux entre tes clavicules. Le pendentif au cygne. »

La Boîte noire s'allume. Elle émet une alarme constituée d'une courte série de bips et dit : « Sept, sept, sept, sept, sept, sept, sept. » Ils la fixent tous deux avec des yeux ronds. Les bips se poursuivent, accompagnés du tic-tac des secondes, puis s'interrompent.

« Cela a un rapport avec ma mère », déclare Pressia. Sa mère lui a dit beaucoup de choses qu'elle n'a pas comprises. Elle parlait rapidement, comme par abréviations. La jeune fille ne lui a pas demandé d'éclaircissements parce qu'elle présumait qu'elle aurait le temps plus tard d'entendre tout ce qu'elle avait besoin de savoir. Toutefois, elle se rappelle l'importance du cygne comme symbole et les Sept. « La Crème de la crème, se souvient-elle. C'était un vaste et important programme de recrutement des jeunes les plus intelligents qu'ils pouvaient trouver. Et à partir de ce groupe, ils en ont fait un autre encore plus élitiste, de vingt-deux - au sein duquel Willux en a réuni sept. C'était quand ils avaient notre âge. Très tôt.

— Les Sept.

— Le cygne était leur symbole. » Pressia marche à travers la pièce. « Rappelle-toi, je t'ai dit qu'ils se sont fait faire des tatouages, quand ils étaient encore ensemble, et jeunes, et idéalistes, une rangée de six tatouages puisant au-dessus de leur propre cœur, qui constituait la septième pulsation. » Trois des battements cardiaques s'étaient arrêtés, mais pas celui de son père. Elle a conscience qu'elle devrait simplement être contente de le savoir en vie. Elle ne devrait pas désirer ardemment le voir, mais elle ne peut s'en empêcher. Parfois, tout ce qu'elle souhaite, c'est sortir, partir à sa recherche. Même en ce moment, y penser lui fait battre le cœur plus fort, tout comme les tatouages.

Bradwell, El Capitan et Partridge se sont raccrochés à ces pulsations. Elles signifient qu'il y a d'autres survivants, peut-être d'autres civilisations, au-delà des Terres mortes. Mais où ? Pour Pressia, c'est une affaire personnelle.

Elle se dirige vers Fanny, se penche au-dessus d'elle, et la fixe : « Cygne », fait-elle, et l'autre redémarre, répète le mot sept, à sept reprises, lance ses bips. « Elle nous demande un mot de passe - ou bien sept.

— Tu connais leurs noms ? »

Elle secoue la tête. « Pas tous. »

« Cygne », dit Bradwell.

Quand la Boîte en a fini avec ses sept et que les bips reprennent, il poursuit : « Ellery Willux ». Une lumière verte clignote dans une rangée de voyants proche de l'objectif de la caméra. « Aribelle Cording ». Un autre point vert s'allume.

« Hideki Imanaka », ajoute la jeune fille, et ce nom également est accepté par Fanny. Elle a si rarement prononcé le nom de son père à voix haute, que cette lueur verte a un air d'affirmation. Il existe

vraiment. C'est son père. Elle se sent plus optimiste qu'elle ne l'a été depuis longtemps.

« Et les autres ? » s'enquiert le garçon.

Elle secoue la tête. « Caruso nous aurait été utile. Il aurait su. » Caruso vivait dans le bunker avec sa mère.

Quand El Capitan et Bradwell y sont retournés après l'incendie de la ferme, ils envisageaient de le convaincre de venir avec eux. Mais il a mis fin à ses jours. Bradwell n'a jamais dit comment, et Pressia ne le lui a pas demandé. « J'aurais aimé qu'il sache combien il pouvait nous aider. S'il l'avait su, peut-être ne se serait-il pas...

— Caruso était-il l'un d'entre eux ?

— Non.

— Essaie de te rappeler.

— Je ne peux pas ! » Elle se prend le front entre les mains. « Je ne sais même pas si elle a dit tous les noms. » Sa tête est vide, mis à part l'image de la mort de sa mère - son crâne, la brume sanglante.

« Si nous parvenons à obtenir ces mots de passe, qui sait à quoi nous aurons accès ?

— Non ! » Elle est en colère à présent. « Nous devons nous focaliser sur ce que nous pouvons faire maintenant, aujourd'hui, pour ces gens. Ils souffrent. Ils ont besoin d'aide. Si nous nous laissons happer par le passé, nous tournons le dos aux survivants.

— Le passé ? » Bradwell est furieux. « Le passé n'est pas seulement le passé. C'est la vérité ! Il faut que les gens du Dôme rendent des comptes pour ce qu'ils ont infligé au monde. Il faut que la vérité éclate.

— Pourquoi ? Pourquoi devons-nous continuer à combattre le Dôme ? » Elle a renoncé à la vérité. « Quelle est l'importance de la vérité, face à toute cette souffrance et toutes ces pertes ?

— Pressia. » La voix du garçon s'adoucit. « Mes parents sont morts en essayant d'établir la vérité !

— Ma mère aussi est morte. Et je dois la laisser partir. » Elle s'avance vers lui. « Laisse tes parents partir. »

Il longe les tiroirs et s'immobilise devant le dernier. « Tu devrais voir le gamin mort.

— Non ! Bradwell... »

Il saisit une poignée à hauteur de poitrine. « Je veux que tu le voies.

»

Elle inspire profondément. Il tire sur la poignée, et le tiroir s'ouvre. Elle vient se placer à côté de lui.

Le gosse a environ quinze ans, le torse nu, le bas du corps enveloppé dans un drap. La couleur de sa peau a viré au bleu sombre, ses lèvres sont violettes, comme s'il avait mangé des mûres. Ses mains sont recourbées autour de son cou, telles des griffes tordues, et l'un de ses pieds dépasse hors du drap. Il a des cheveux courts, bruns. Le plus frappant est la barre argentée incrustée dans sa poitrine, qui s'étend d'un côté à l'autre de sa cage thoracique. C'était un petit garçon quand les Détonations ont frappé, un petit garçon sur un tricycle. Le guidon est moucheté de rouille. Il s'arrondit autour de son torse comme une paire de côtes supplémentaire. La peau attachée au métal est fine, presque comme une sangle.

Pressia ferme les paupières. Elle enserre ses propres flancs entre ses bras. « Que lui est-il arrivé ?

— Personne ne sait. » Il remonte le bord inférieur du drap. Le garçon n'a qu'une jambe. La deuxième a disparu récemment. La zone de rupture est si déchiquetée, avec l'os à nu, que la jeune fille en a le souffle coupé. « Sa jambe a explosé, et il a saigné à mort. » Bradwell s'avance vers un banc de cuisine près de l'évier, ramasse une petite boîte en carton, et l'apporte à Pressia. La seule chose qu'elle est capable d'imaginer, c'est un cœur humain, qui bat toujours.

Il soulève le couvercle. La boîte est remplie de bouts de métal et de plastique. L'un des morceaux possède une charnière qui relie deux autres pièces métalliques brisées, plus petites - chacune d'environ vingt-cinq millimètres de long. « On a retrouvé ce truc près de son corps. Certains éclats étaient encore fichés dans ce qu'il restait de sa jambe.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Nous l'ignorons. » Il referme le couvercle et considère le cadavre. « Le Dôme a fait ça. Ils ne s'en vont pas. Les Forces spéciales deviennent seulement plus agressives, plus affamées. Je ne tourne pas le dos à qui que ce soit, Pressia. Nous devons trouver un moyen de les repousser. »

LYDA

BAIGNOIRES MÉTALLIQUES

La pièce est dépouillée, avec seulement deux grandes baignoires métalliques d'aspect industriel et deux chaises, éclairées par la lumière crépusculaire qui entre par les fenêtres cabossées. Elles avaient l'habitude de se laver le soir mais, au cours des dernières heures, elles ont été confinées dans leurs chambres. Les Forces spéciales bourdonnaient dans les environs, aussi le bain a-t-il été retardé.

Illia est restée dans la pièce car elle ne peut être nue devant quiconque. Elle répugne même à dévoiler son visage, à présent drapé dans un tissu gris, tandis qu'elle se recroqueville dans la baignoire. Alors qu'on fait entrer Lyda dans la pièce, elle dit : « Tu es ici.

— Toi aussi », répond la jeune fille, et elle ne veut pas simplement dire ici physiquement, mais émotionnellement aussi. Les bains étaient au départ une recommandation pour Illia. Les Mères ont peur que la cendre des Terres fondues ne se soit accumulée dans ses poumons et que des bactéries n'y prolifèrent. Elle a besoin de repos et de soins particuliers.

Cependant, il y a cinq nuits, quelque chose de miraculeux s'est produit. Illia, qui avait été si absente et silencieuse, s'est soudain animée, comme dans un accès de fièvre. Elle a commencé à raconter à Lyda des histoires, d'étranges histoires, sans noms de personnes ni de lieux, à propos de la femme et de l'homme, des mythes ou des souvenirs, peut-être issus de sa propre enfance.

La jeune fille a parlé des progrès d'Illia à Mère Hestra, qui les a qualifiés de guérison. Lyda adore ça. Le mot guérison n'était jamais utilisé au centre de rééducation. Au contraire de sa propre mère, celles qui sont ici sont féroces, mais aussi féroce ment tendres. Ironiquement, pour la première fois de sa vie, elle se sent davantage protégée qu'elle l'a jamais été dans la bulle protectrice du Dôme.

Chaque jour depuis la guérison, elles se sont baignées avec l'espoir que ça continue. Et ça a continué. Pendant la journée, Illia est une lumière affaiblie, toussotant dans une chambre à part, mais le bain la change.

« Ce n'est pas de l'eau dans le tien, ce soir », dit-elle. Sa voix est humble et douce, un peu rauque par manque d'entraînement. « C'est

autre chose. »

L'une des Mères a expliqué à Lyda qu'elle devait s'y immerger complètement. « Le sérum doit recouvrir chaque parcelle de ton corps, chaque cheveu sur ta tête. » Il y a dans l'air une odeur de sirop et de médicament. Elle ôte sa cape et la suspend au dossier d'une chaise. Elle plonge ses doigts dans le bain trouble et chaud. Ils deviennent luisants et sèchent rapidement, se revêtant d'un étrange film.

« Elles disent que ça masquera l'odeur humaine, poursuit Illia. C'est plus sûr pour voyager demain.

— Quelle impression ça fait ?

— Il y a de l'eau dans le mien. Je ne peux pas y aller et n'en ai aucune envie.

— Moi non plus ! » Lyda a envie de voir Partridge, désespérément, mais elle se sent bien ici. Elles ont commencé à lui enseigner le combat et la chasse. Ses muscles se sont renforcés. Elle vise bien. Elle a appris à rester à l'affût en silence. C'est dangereux mais curieusement paisible. Même à présent, en se déshabillant, elle n'éprouve pas de honte comme lorsqu'elle était dans le vestiaire des filles à l'académie. Elle se sent bien dans sa peau, et c'est agréable. Elle plie ses vêtements sur la chaise et enjambe le bord de la baignoire, avant de se plonger dans l'étrange mixture.

« J'aimerais mieux mourir ici, reprend sa compagne.

— Tu es malade, non mourante. » Lyda ne veut pas parler de mort. Dans le Dôme, celle-ci était rarement mentionnée. Le mot lui-même n'était pas correct. Son père a été emmené sous escorte au centre médical, dans l'aile des quarantaines, au premier signe de maladie, et elle ne l'a jamais revu. La maladie et la mort sont honteuses, et elle se demande aujourd'hui si son père, tel Willux, a pris des produits dopants qui l'ont épuisé. Ton père s'est éteint, lui a dit sa mère. S'est éteint.

« Raconte-moi une histoire ! Je les attends toute la journée. » C'est une demi-vérité. Les histoires lui font peur également. Il y a dans la manière de raconter d'Illia quelque chose qui évoque la fatalité - ce n'est pas une histoire qui va finir bien.

« Pas ce soir.

— Tu m'as dit la dernière fois que la femme travaillait comme gardienne du savoir dans le lieu tranquille, et que l'homme est venu la prier de protéger la graine de vérité, une graine qui germerait dans le monde à venir. Quelle est la suite ?

— T'ai-je dit que la femme est tombée amoureuse de l'homme ?

— Oui. Et que c'était comme si son cœur tournoyait. » Lyda comprend. C'est ce quelle ressent quand elle pense à Partridge, plus spécialement quand elle l'imagine en train de l'embrasser.

— T'ai-je dit que l'homme l'aimait ?

— Oui, c'est là qu'on en était. Il voulait l'épouser. »

Illia secoue la tête. « Il ne peut pas l'épouser.

— Pourquoi ?

— Il va mourir.

— Mourir ?

— Et elle ne peut mourir avec lui. Elle doit survivre parce qu'elle est la gardienne de la connaissance, elle possède la graine de vérité. Celle-ci contient des secrets.

— Quel genre de secrets ?

— Des secrets qui pourraient les sauver tous. »

L'histoire est-elle vraie ? Se déroule-t-elle dans l'Avant ? « Et comment meurt-il ?

— Il est mort. Et elle meurt à l'intérieur.

— Qu'arrive-t-il à la graine de vérité ? » Lyda est anxieuse. Elle veut se persuader que ce n'est qu'une histoire, mais elle n'en est pas certaine.

« Elle épouse quelqu'un qui a été choisi pour survivre, afin que la graine de vérité puisse vivre. Elle épouse un homme qui a des relations. La Fin approche. »

Un frisson parcourt la jeune fille. Illia parle d'elle-même. L'homme qui a des relations doit être en réalité

Ingership - son mari, celui qu'elle a tué. Ne raconte-t-elle pas l'histoire de cette façon parce qu'elle ne peut regarder la vérité en face, ce qui permet sa guérison ? « Parle-moi de la Fin, chuchote Lyda.

— Une explosion du soleil. Tout est devenu chatoyant. Tout s'est ouvert brutalement, comme si les objets et les humains étaient emplis de lumière. C'était la plus lumineuse entrée dans les ténèbres.

— Et la gardienne a survécu ? »

À présent, la femme la considère à travers le voile sur ses yeux. « Je suis ici, n'est-ce pas ? Je suis ici. »

Lyda opine du chef. Bien sûr. Mais si l'autre a conscience d'être la gardienne, pourquoi présenter les choses ainsi ? « Illia, fait-elle. Pourquoi ne dis-tu pas simplement : Je suis tombée amoureuse d'un

homme ? Pourquoi ne pas me dire carrément tout ? Tu n'as pas confiance en moi ?

— Et si je n'étais pas celle que tu crois ? Une bonne petite ménagère, emmaillotée dans son bas. Une petite ménagère battue qui n'a jamais rien su, n'a eu aucun passé, n'a jamais connu l'amour, n'a eu aucun pouvoir ? » Elle lève ses bras, brillants et mouillés, les poings serrés. « Tu ne connais pas la différence entre ces cicatrices et celles-ci ? Non ? Tu ne connais rien aux cicatrices ! » Ses bras sont couverts de pustules et de marques - une rangée de brûlures le long de l'un, une pulvérisation de tessons sur l'autre.

La jeune fille approuve de la tête. « C'est vrai.

— Je suis la gardienne ! Alors, où est la graine ? Hein ? Je te le demande. Où est cette bon sang de graine, maintenant ? » Illia est furieuse. Elle agite ses poings en l'air.

« Je l'ignore, répond Lyda. Je suis désolée. J'ignore de quoi tu parles. J'ignore ce que ça signifie. » Elle s'agrippe au rebord de la baignoire. « Dis-le-moi. Dis-moi ce que ça signifie.

— Je ne pouvais pas remettre la vérité à des morts. Je devais la conserver. » Sa voix paraît lointaine et empreinte de frayeur.

« Quels morts ? Qui ?

— Il y en avait tellement...

— Illia ! Je veux que tu m'expliques ce que ça veut dire. Je veux que tu me racontes la véritable histoire. Raconte-la-moi. Pour ton bien et pour le mien. Déballe tout.

— Et à présent, je ne peux mourir sans avoir accompli mon devoir, avant de l'avoir transmise. Je ne peux pas mourir avant, Lyda. » Elle observe cette dernière comme si elle eût préféré mourir. La jeune fille ne comprend pas. « Je ne peux pas mourir, gémit-elle, comme si elle confessait une profonde tristesse. Pas encore.

— Tu ne meurs pas, Illia. Dis-moi ce qui t'est arrivé. Dis-le-moi, s'il te plaît. Ne parle pas de mourir.

— Ne parle pas de mourir ? Tu veux que je parle d'amour. C'est la même chose, ma fille. La même chose. »

La pièce retombe dans le silence. Lyda se ratatine dans la baignoire et ferme les yeux, pour ne plus voir que les bras mouillés d'Illia - la pulvérisation de débris dans l'un et l'alignement étonnamment régulier de marques sur l'autre. C'est la régularité des cicatrices qui la trouble. Les Détonations ont causé des fusions et des plaies aléatoires, pas des rangées ordonnées. Elle pense à Ingership. Elle sait quelle est la différence entre les deux types de marques, après tout. Certaines

proviennent des Détonations. Les autres sont le résultat de tortures, de neuf ans de tortures.

Elle entend Illia marmonner pour elle-même, maintenant. Elle reprend brutalement sa respiration, aspirant le foulard dans sa bouche. D'abord, elle dit : La vérité me manque. Art me manque. Art me manque. La vie vaudrait d'être vécue si j'avais Art. La jeune fille ne connaît personne du nom de Art. Illia se met ensuite à parler de la mort : Je veux mourir ! Je veux la mort. Mais la gardienne ne peut mourir. La gardienne ne peut mourir avant d'avoir rempli son rôle. La gardienne doit trouver la graine. Ce n'est plus un mythe, ni même une histoire ; c'est plutôt une sorte de mantra ou de prière.

Mais une sombre prière, une terrifiante prière. Lyda ferme les yeux - le sérum doit couvrir chaque parcelle de son corps, chaque cheveu sur sa tête, a expliqué la Mère. Elle glisse vers le bas, heurtant le métal avec sa colonne vertébrale. Sous l'eau, tout est silencieux. Elle a l'impression d'être retenue par le sérum, par la baignoire. Sa respiration bloquée commence à lui brûler les poumons. Encore une simple seconde de paix, pense-t-elle. Juste une.

PARTRIDGE

FROID

Partridge est fin prêt pour le départ. Les plans sont roulés dans son sac à dos, la boîte à musique est dans la poche de son manteau et les ampoules sont glissées sous une bande de tissu découpée dans ses draps et enroulée autour de son ventre. Pourtant, quand la porte du cellier s'ouvre bruyamment, le matin, il est saisi par le jour poussiéreux et la bouffée d'air froid qui se déversent dans la pièce.

« C'est l'heure ! » crie Mère Hestra.

Il a à peine dormi. Le scarabée s'est traîné dans un coin et a été secoué de spasmes, jusqu'à ce qu'il trouve un trou de souris et y disparaisse. L'image reste gravée dans son esprit - l'énorme patte. Mais même sans cette pulsation derrière ses paupières, il n'aime pas dormir car il rêve qu'il retrouve sa mère à l'académie, encore et encore : son corps amputé, ensanglanté, sous les gradins qui bordent les terrains de sport, dans la bibliothèque à l'atmosphère ouatée et, pire que tout, dans le laboratoire scientifique -comme si son professeur attendait qu'il la dissèque. Il est sûr qu'elle est morte, mais alors un œil cligne. Mieux vaut ne pas trop dormir.

Il gravit le petit escalier de bois. Le vent souffle en rafales. Le ciel est traversé d'écharpes sombres et tournoyantes. C'était autrefois un joli quartier - des rangées de maisons couleur crème, qui ont aujourd'hui l'aspect d'ossements blanchis.

Il découvre Lyda debout à l'angle d'une maison écroulée. Sa cape bat autour de ses hanches, elle tient une lance à l'extrémité de laquelle est fixée une lame acérée. Elle le regarde d'abord avec un air effarouché, mais aussitôt après un sourire vient illuminer son visage. Elle aussi a la peau brillante à cause du sérum. Ses yeux bleus sont baignés de larmes - parce qu'elle est heureuse de le voir, ou parce qu'il y a du vent ? Ses cheveux poussent, un fin duvet sur sa tête. Cette coupe permet à Partridge de mieux discerner son beau visage. Il brûle de courir vers elle, de la soulever dans ses bras, de l'embrasser. Cependant, Mère Hestra risquerait de prendre cela pour une agression et de passer à l'attaque. Les deux jeunes gens n'ont pas le droit d'être seuls. C'était encore une condition -protection totale pour la fille.

Il sourit et lui adresse un clin d'œil. Elle répond de même.

Lyda s'approche de Mère Hestra et ébouriffe la tignasse de Syden.

La femme déclare : « Nous voyagerons en file indienne.

— Illia ne vient pas ? s'enquiert Partridge.

— La cendre dans ses poumons lui a fait attraper une maladie. Elle restera ici dans l'espoir d'une éventuelle guérison.

— Est-ce qu'elle a été vue par un médecin ?

— Quel médecin vont-elles appeler ? réplique Lyda d'un ton abrupt.

— C'est une nouvelle victime des Morts, commente froidement Mère Hestra, en fixant le garçon. Ils ont créé la cendre, qui a rendu ses poumons malades. Il est probable qu'un jour elle en mourra. Un meurtre de plus.

— Je ne suis pas un Mort, se défend Partridge. J'étais un gosse à l'époque des Détonations. Vous le savez bien.

— Un Mort est un Mort. Mettez-vous en ligne. »

Lyda est derrière Mère Hestra, et Partridge ferme la marche, mais il est à moins d'un mètre de la jeune fille. Il se sent léger. Son cœur tambourine dans sa poitrine. « Salut », murmure-t-il.

Elle passe une main derrière son dos et l'agite.

« Tu me manques », souffle-t-il.

Elle lui jette un coup d'œil par-dessus l'épaule et sourit.

« Taisez-vous ! » lance la femme. Comment l'a-t-elle entendu ?

Il voudrait lui parler des ampoules, de la patte du scarabée, de l'étrange impression que tout cela lui est plus ou moins familier. Il nous faut un plan, a-t-il envie de lui dire. C'est comme ça qu'ils se sont retrouvés ensemble la première fois, après tout - son plan était de voler le couteau à l'exposition sur la Vie domestique, elle avait les clés de la vitrine des couteaux. Il ne peut pas rester ici, sous la garde des Mères, pour le reste de sa vie. Et ils n'ont nulle part où s'enfuir, Lyda et lui. Ils sont coincés. A-t-elle le même sentiment, elle aussi ? Il le faut.

Ils quittent les Terres fondues, en direction des Terres mortes, qui sont désolées, venteuses et dangereuses. Il imagine de quoi ils ont l'air - Mère Hestra vêtue de fourrures, boitant sous le poids de son fils, Lyda avec sa cape tourbillonnante, et lui qui surveille nerveusement de côté et d'autre.

Sans arme, il est vulnérable et inutile. La femme porte, attaché dans son dos, un sac de cuir avec des fléchettes de jardin. Il aimerait avoir quelque chose, n'importe quoi, en fait. Il s'est habitué aux différents

crochets et couteaux de boucher de Bradwell. Au fond, il se sent curieusement soulagé à la pensée que, alors qu'il était encore dans le Dôme, il a reçu un codage particulier pour renforcer ses muscles - force, rapidité, agilité. L'étrange gratitude qu'il éprouve à l'égard de son père, pour l'avoir bourré de médicaments, lui tord l'estomac.

Les Terres mortes, qui s'étendent devant eux, ont été brûlées pendant les Détonations. Elles ont été mises à nu, et le sont toujours - ni arbres ni végétation, seulement les restes d'une autoroute disloquée, des voitures rongées par la rouille, du caoutchouc fondu, des postes de péage effondrés.

Partridge se frotte le visage, contracté par le froid. Il serre les poings. Sa main piquée par le scarabée est toujours raidie par la douleur. Le froid irradie à travers ses os, jusque dans l'extrémité perdue de son auriculaire, ce qui paraît impossible, mais il en jurerait.

Ils doivent être prudents, désormais. Des colonnes vertébrales s'arquent dans le sable, qui s'élève en spirales. Les Poussières sont des créatures qui, pendant les Détonations, ont fusionné avec la terre et les décombres, et à présent elles ratissent le terrain. Couvertes d'une croûte terreuse, pierreuse, sableuse, elles offrent toutes les tailles et toutes les formes. Elles surgissent du sol en une fraction de seconde, peuvent vous encercler et vous attaquer. Mais elles connaissent les Mères. Elles les craignent.

Lyda a ralenti, laissant s'accroître la distance qui la sépare de Mère Hestra, si bien qu'elle laisse Partridge se rapprocher. À dessein ? Il force le pas.

« Il y avait le même froid mordant, quand nous étions petits ? s'enquiert-il.

— J'avais une parka bleue et des mitaines cousues à mes manches pour ne pas les égarer. Nous devrions être attachés. Afin de ne jamais se perdre. » Elle s'arrête. Il continue à marcher jusqu'à elle. Elle observe brièvement leur guide, avant de se tourner vers lui. Il l'embrasse. Il ne peut s'en empêcher. Elle effleure rapidement sa joue - leurs peaux enduites de cette pommade cireuse leur procurent une sensation insolite. « Il y a du nouveau, dit-elle, avec Illia.

— Quoi ?

— Elle sait des choses. Elle prétend qu'elle ne peut pas mourir avant d'avoir joué son rôle. Elle parle sans cesse de la graine de vérité.

— Est-ce que c'est une hallucination ou quelque chose dans ce genre ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je ne sais pas. » Lyda se retourne et avance à grands pas pour

regagner sa place dans la file, avant que Mère Hestra n'ait l'occasion de leur hurler dessus.

La femme s'immobilise au sommet d'un remblai. En contrebas se trouvent une station d'essence démantibulée et un panneau d'affichage à moitié englouti par le gable. « Restez ici. Je vous appellerai quand la voie sera sûre. »

Partridge observe la tête de son fils qui pendouille à son flanc, alors qu'elle descend la pente menant à la chaussée défoncée. « Je ne m'y fais toujours pas.

— À quoi ?

— Aux enfants fusionnés au corps de leurs mères. C'est... comment dire ? dérangent.

— Je trouve que ça fait du bien de voir des enfants, pour une fois », rétorque la jeune fille. Dans le Dôme, à cause du manque de ressources, seuls certains couples sont autorisés à procréer. Néanmoins, cet échange semble creuser un fossé entre eux. « Il y avait tellement d'enfants dans l'Avant, ajoute Lyda. Disparus ! » L'Avant, c'est une expression utilisée par les malheureux. Prend-elle déjà les habitudes et le langage des Mères ? Le changement le met mal à l'aise. Elle est la seule qui le comprenne vraiment, ici. Et si elle devenait l'une d'entre elles ? Il se dégoûte de penser ainsi (elles, nous) mais c'est enraciné en lui.

« Es-tu heureuse, ici ? »

Elle croise à nouveau son regard. « Peut-être.

— Ce n'est peut-être pas que tu es heureuse ici. Mais juste que tu es heureuse en général. Tu sais, une de ces personnes qui se mettent à siffloter dès le réveil. » Elle ne peut pas réellement être heureuse pour la raison qu'elle se trouve ici, n'est-ce pas ?

« Je ne sais pas siffler.

— Lyda. » La force de sa voix le surprend lui-même. « Je ne veux pas revenir en arrière. Mais c'est inévitable.

La maison, ce n'est dorénavant plus un lieu. » Il entend la voix de son père disant : Partridge, c'est fini. Tu es des nôtres. Rentre à la maison. Il n'y a pas de maison.

« Si ce n'est pas un lieu, alors qu'est-ce que c'est ? »

Il essaie d'imaginer l'endroit où ils sont avant qu'il ne soit dévasté et que le vent ne l'ensevelisse sous le sable. « Un sentiment, répond-il.

— De quoi ?

— Comme quelque chose de parfait qui serait simplement hors de

portée. Quelque chose de volé. Quelque chose qui était simple. » Il avise Mère Hestra et Syden qui se dirigent vers le prochain remblai. Elle peut leur faire signe de les suivre d'une seconde à l'autre. « Je sais ce qu'il y a dans les ampoules. J'ai fait ma petite expérience.

— Une expérience ?

— J'ai vu ce truc faire grandir des cellules, les multiplier. J'ai aspergé la patte d'un scarabée et elle a grossi, grossi. Mon père veut ce qu'il y a dans ces ampoules, et je sais maintenant à quel point c'est puissant...

— Comme ce gamin qui a gagné le premier prix à la fête des sciences l'an dernier.

— Quoi ? Qui ?

— Je ne connais pas son nom. C'était celui qui gagnait toujours, tous les ans.

— Arvin Weed ?

— Oui ! C'est bien lui.

— Pourquoi diable Weed a-t-il été récompensé ?

— Tu y es allé ?

— Ouais, je crois. Je me rappelle vaguement avoir traîné autour des stands avec Hastings.

— J'étais dans une équipe qui avait mis au point un nouveau type de détergent spécial peaux sensibles.

— Super !

— Ne te moque pas de moi.

— Désolé. Je n'ai rien préparé pour la fête, pas même un volcan avec du bicarbonate de soude.

— Eh bien, Arvin Weed exposait comment il avait fait repousser la patte d'une souris qui avait été prise dans un piège.

— C'est une blague ? » Mais alors ça lui revient : Hastings a dit quelque chose de sarcastique, du genre : « Félicitations, Arvin, tu as découvert la souris à trois pattes et demie. Une espèce incroyable. » Weed a eu un regard noir et, tandis que l'autre s'éloignait d'un bond, il a attrapé Partridge par le bras et l'a encouragé à s'intéresser à son expérience, affirmant qu'elle pouvait sauver des vies.

« Sauver les vies des souris à trois pattes et demie ? »

Ce souvenir lui cause un choc. « Seigneur, chuchote-t-il. Il a déjà trouvé ! Donc, le Dôme a déjà accès au contenu de ces ampoules.

Quand mon père m'a fait suivre jusqu'au bunker de ma mère, ce sont les deux autres éléments qu'il recherchait - l'ingrédient manquant et la formule. Il avait déjà une étape d'avance. Il possède l'une des trois choses dont il a besoin pour inverser le cours de sa Dégénérescence Cellulaire Rapide et sauver sa vie. » C'est une course, tout à coup, et son père est en train de gagner. Sa mère lui a dit que Willux avait conscience que les stimulants cérébraux le rattraperaient, mais qu'il espérait découvrir une solution et, ensuite, devenir immortel. « Et si mon père ne mourait jamais ?

— Tous les pères meurent. »

Il pense à la grosse patte noire et musclée du scarabée. « Mon père n'est pas comme les autres. » Il saisit la main de Lyda. Elle paraît surprise de la soudaineté de son geste. « Il nous faut un plan pour retourner dans le Dôme, découvrir la vérité une fois que nous y serons. »

Elle le fixe, les yeux larmoyants de peur.

« Ça va aller, la rassure-t-il.

— Ça n'a pas été le cas pour Sedge », fait-elle remarquer.

Pendant des années, le père de Partridge l'a laissé croire que son frère aîné s'était suicidé. En réalité c'est lui-même qui l'a tué, son propre fils. Combien de fois Partridge a-t-il imaginé Sedge introduisant le canon d'une arme dans sa bouche ? C'était un mensonge. Mais à présent, son frère est vraiment mort. Partridge, c'est fini. Tu es des nôtres. Rentre à la maison. Il déteste, tout spécialement, le ton sur lequel ces paroles ont été prononcées - la voix de son père s'adoucissant, comme s'il l'aimait, comme s'il pouvait jamais comprendre une telle chose. Ce ne sera jamais fini. Il n'est pas des leurs. Il n'y a pas pour lui de maison.

« Il serait capable de te tuer. Tu en as conscience ? »

Le garçon hoche la tête. « Oui. »

Une Poussière s'élève soudain depuis le sol, si près du pied de Lyda que la terre s'éboule et que la jeune fille perd l'équilibre.

La vision améliorée de Partridge lui permet d'analyser la situation avec netteté. Tandis que les mâchoires de la Poussière s'ouvrent, il bondit et, à mi-hauteur, décoche un coup de pied dans la tête rocheuse de l'assaillante. Le craquement sous sa botte est bon signe.

Lyda est déjà sur ses jambes, lance à la main.

La Poussière a maintenant les yeux rivés dans ceux du garçon. « Viens ! la presse-t-il. Viens ! » Son corps brûle de servir au combat. Son cœur cogne dans sa poitrine ; ses muscles sont bandés comme des

ressorts, prêts à se relâcher brusquement.

Cependant, Mère Hestra crie quelque chose depuis la crête située de l'autre côté de l'autoroute, attirant l'attention de la créature. Comme celle-ci se retourne, la femme lui lance une fléchette de jardin, d'une main experte, et l'atteint à la tempe, en plein dans le mille. La Poussière s'affaisse.

Partridge hurle : « Pourquoi as-tu fait ça ? Je l'avais ! »

Lyda s'approche du corps de la Poussière, dont la partie encore vivante disparaît dans la terre comme à travers un tamis, retire la fléchette et essuie le sang noirâtre sur sa jupe. « Tu l'avais vraiment ?

— Bien sûr. »

Elle secoue le front, comme pour le réprimander. « J'aurais pu m'en occuper seule. »

Partridge laisse échapper un profond soupir. « Tu vas bien ?

— Très bien. » Elle époussette sa cape. Il y a dans son regard un air qu'il ne reconnaît pas.

Mère Hestra leur fait signe de venir d'un geste de la main et, lorsqu'ils sont suffisamment près, Lyda crie : « C'est encore loin ?

— Deux ou trois kilomètres. Restez alignés. Ne parlez pas. »

Ils progressent en silence pendant ce qui leur paraît être des heures, jusqu'à ce qu'ils parviennent à une rangée de prisons en ruine - deux d'entre elles sont toujours debout. Leurs structures d'acier et leurs fondations se sont maintenues, mais le reste est écroulé. En face des geôles se trouvent les vestiges d'une sorte d'usine. Une cheminée se dresse encore vers le ciel, tandis que les deux autres sont à terre, abattues comme des arbres, brisées par le choc.

Mère Hestra s'arrête devant une longue cicatrice en zigzag, qui court sur le sol, et une plaque métallique montée sur deux charnières artisanales. Elle scrute les lointaines carcasses d'acier. Il doit y avoir une Mère, là-haut, quelque part, postée en sentinelle, car elle lève le bras et semble attendre un signe. Partridge considère les structures mais ne voit pas âme qui vive. Mère Hestra doit finalement avoir reçu un quelconque feu vert. Ils font quelques pas de plus et elle déclare : « Nous y sommes. » Elle tire la plaque de métal en luttant contre la poussée du vent.

L'ouverture donne sur un tunnel sombre.

« Qu'y a-t-il là-dessous ? s'enquiert Lyda.

— Le métro. Nous avons su qu'il était ici en suivant le trajet de la ligne qui desservait la banlieue. Pendant les Détonations, les voies

souterraines se sont soulevées. » Partridge imagine les wagons repoussant vers le haut des monceaux de terre, créant cette déformation du terrain. « Quand nous avons découvert cette déchirure du sol, nous savions ce qu'il y avait en dessous et nous avons creusé un trou pour y descendre.

— Il n'y avait pas des gens pris au piège, en bas ? s'étonne Lyda en fouillant du regard la cavité en pente.

— Ils étaient morts depuis longtemps quand nous les avons trouvés. Nous leur avons offert des sépultures convenables. Notre Bonne Mère voulait les honorer pour nous avoir procuré quelque chose dont nous avions besoin. Les Terres mortes recèlent des trésors. Il faut souvent creuser pour les faire siens. »

Lyda rampe à l'intérieur sur les mains et les genoux. Partridge n'est pas aussi pressé. Si les gens ne sont pas morts sur le coup, ils ont été enterrés vivants. Il se tourne vers la femme : « Honneur aux dames ? »

Elle secoue la tête. « Après toi. »

Il se met à quatre pattes, sur le sol dur et froid. La Mère, qui est à présent derrière lui, claque la porte. Le tunnel est plongé dans l'obscurité.

Puis, soudain, une lueur brille au bout du passage. Le visage de Lyda apparaît, baigné dans une lumière dorée. « C'est parfait ! s'exclame-t-elle et, l'espace d'un instant, le garçon imagine que son enfance entière l'attend au-delà du tunnel - les œufs de Pâques, les dents de lait, son père simple architecte travaillant dur, un bureaucrate entre deux âges, sa mère enfournant des vêtements humides dans la bouche ouverte du sèche-linge. Une maison, ce qu'on lui a volé. Parfait, comme si la perfection eût jamais existé.

EL CAPITAN

BÛCHER

El Capitan descend péniblement la pente. En dépit des ronces qui s'accrochent à son pantalon comme de petites griffes, il ne ralentit pas son allure. Le vent est mordant, mais il est surexcité. Hastings. Ce n'est peut-être ni une bataille ni rien de ce genre, mais tout simplement le nom du soldat. L'idée ne lui est pas venue dès le départ car il ne se représente pas les membres des Forces spéciales comme étant suffisamment humains pour porter des noms ; mais bien sûr ils ont été jadis des gosses normaux - en fait, mieux que normaux. Ils se sont révélés être les gosses les plus privilégiés du monde.

Ou bien l'officier était-il censé reconnaître une quelconque signification ? Peut-être s'agit-il d'une sorte de message codé. Malheureusement, il n'a jamais été bon avec les mots. Il a toujours préféré les armes, les machines et l'électricité.

« Hastings », fait-il à voix haute. Helmud reste muet. Il doit être endormi. Face au froid, il a rentré le menton derrière les épaules de son aîné et ramené ses longs bras décharnés contre lui. De loin, El Capitan ressemble peut-être à un homme, un homme seul. Il imagine Pressia le voyant ainsi. Elle regarde parfois son frère quand ils discutent, mais pas à la manière des autres, pas en épiant une difformité. Elle le regarde plutôt comme s'il participait à la conversation. Cependant, il aimerait bien qu'elle le voie lui seulement, pour une fois. Juste lui seul.

Il se demande si Hastings va se montrer de nouveau, s'il va lui donner de véritables informations. Bon sang, pense-t-il, et si j'avais un informateur ? Quelqu'un de l'intérieur ? Il songe à mettre Bradwell et Pressia au courant, mais l'idée de savoir quelque chose qu'ils ignorent lui plaît - un petit sentiment de pouvoir.

Il se rapproche des survivants qui sont en train de construire le bûcher et constate qu'ils ont amassé des bouts de bois, traîné jusque-là des bûches fendues, disposé de menus branchages afin de pouvoir allumer un grand feu, bien que le bois paraisse vert et humide. Il y a quelques hommes avec des charrettes à bras. Ils l'observent du coin de l'œil mais continuent à avancer.

Trois filles sont assises par terre, en train d'inventer une chanson. Ce sont toutes des « Post » - nées dans l'Après, et pourtant, comme

tous les « Post », elles sont difformes. Les Détonations ont touché les cellules jusque dans leur ADN. Nul n'a été épargné - pas même les générations qui ont suivi. L'une des filles a la tête tondue de près, peut-être récemment épouillée, ce qui laisse apparaître les bosses de son crâne, penché sur le côté comme s'il y avait plus qu'un simple cerveau à l'intérieur. Une autre fille a une épaule qui fait saillie vers l'avant sous son manteau. Toutes les trois ont la peau tachetée et les yeux étirés.

Quand elles l'aperçoivent, elles se lèvent et inclinent le front. L'uniforme de l'ORS a été longtemps associé à la peur, et il n'y peut pas grand-chose, aussi se sert-il de cette peur. C'est parfois un atout.

« Repos ! » fait-il. La fille à l'épaule qui dépasse relève la tête et se met à trembler, effrayée par Helmud, qui vient sans doute de se réveiller. « Ce n'est que mon frère. »

L'un des hommes s'approche. Il a le ventre ballonné, peut-être une tumeur qui a élargi ses flancs. « Nous ne voulons de mal à personne. Nous sommes là pour le plus grand bien de tous.

— J'étais juste curieux de voir ce qui se passe par ici, réplique El Capitan, ramenant son fusil devant lui.

— Nous avons reçu des nouvelles. »

Une grande fille, plus âgée celle-ci, avec une tresse de peau sur le côté du visage, s'écrie : « Elle est réelle ! Ils peuvent nous sauver. Elle est la preuve vivante. Je suis l'une de celles qui l'ont trouvée. C'est vrai. Pas loin d'ici.

— Attendez ! dit El Capitan. On dirait que vous voulez faire un feu.

— Feu, répète Helmud, et tous restent bouche bée.

— Nous voulons qu'ils sachent que nous l'avons trouvée et que nous avons amené ces trois-là en guise de présent, explique la jeune femme à la tresse de peau. Nous les mettrons en ligne et attendrons.

— Celle du milieu est à moi, déclare l'homme aux flancs élargis, en désignant la fille au crâne tondu.

— Qui avez-vous trouvé là-bas ? s'enquiert El Capitan.

— Trouvé là-bas ? ajoute Helmud.

— La fille avec le Nouveau Message, répond la jeune femme. La preuve qu'ils peuvent tous nous sauver.

— Quand l'avez-vous trouvée ?

— C'est le troisième jour saint.

— Et qui peut nous sauver, exactement ? » El Capitan pose la

question, mais il connaît la réponse. Le Dôme a envoyé un message par l'intermédiaire d'un enfant. Est-ce la raison pour laquelle Hastings l'a conduit ici ?

Son interlocutrice sourit ; la tresse sur sa joue se retrousse. Elle tend la main en direction du Dôme. « Les Bienveillants, dit-elle. Nos Gardiens. » Il a déjà entendu ce genre de discours - les partisans du Dôme, ceux qui confondent Willux et les siens avec des dieux et le Dôme avec le ciel.

Il frotte le canon de son arme, histoire de leur rappeler qu'il n'y a pas que le Dôme avec lequel il faut compter. « Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, fait-il posément. Je vais devoir vous demander de vous disperser.

— Mais nous préparons la Fille du Nouveau Message pour le bûcher », proteste la jeune femme. Son visage est rouge, comme si elle avait été frappée. Ses yeux regardent dans le vide.

« Allez-vous la brûler ?

— La brûler ? » murmure Helmud. El Capitan entend le canif de son frère s'ouvrir.

« Nous allons la vénérer et l'adorer. Et nous espérons qu'ils prendront les autres. » Elle se balance tout en parlant et le bas de sa jupe frôle ses mollets, pâles et tachés de cendre.

L'officier observe à nouveau les trois filles. Elles louchent et penchent la tête. Elles ne manifestent aucun effroi, ce qui l'inquiète.

« Les anges, intervient l'homme aux flancs élargis, ne sont jamais loin. »

La jeune femme renchérit : « N'entendez-vous pas le bourdonnement de leurs esprits sacrés ?

— Les Forces spéciales ? Ce n'est pas un bourdonnement sacré, je vous le garantis.

— Garantis, approuve Helmud.

— Vous ne croyez pas, insiste la jeune femme, mais ça viendra. »

Il pointe son arme sur un homme qui pousse une brouette. « Que diriez-vous de m'amener la fille, maintenant !

— Maintenant », chuchote son frère.

La jeune femme fixe l'homme à la brouette.

Celui-ci opine du chef.

« Elle est en ville, sous bonne garde, assure la femme. Je peux vous montrer. » Elle se dirige vers l'autre côté des bois. El Capitan la suit.

Elle tourne la tête vers lui. « Elle est réelle, je vous assure. Elle est la preuve. Elle vous le confirmera elle-même. »

Cependant, à peine a-t-elle fini sa phrase que ses yeux se portent en arrière de lui et s'agrandissent. « Regardez ! »

Il n'a pas envie de regarder. Ce ne peut être rien de bon. Helmud se cabre dans son dos, pivotant sur lui-même pour voir ce qu'il y a derrière eux. L'officier inspire profondément et se retourne à son tour.

Au-delà du bûcher, l'énorme masse du Dôme se dresse sur une colline, les dominant de toute sa hauteur, tandis que sa croix perce des nuées sombres comme du charbon. Au début, il ne distingue rien d'inhabituel, à part quelques points noirs. Puis, il se rend compte que les points se déplacent. Ils ont des pattes. Ce ne sont pas des points mais de petites créatures semblables à des araignées, qui rampent hors d'une petite ouverture située à la base du Dôme. Luisantes et robotisées, elles se doublent et sautent les unes pardessus les autres.

« Ils nous envoient des cadeaux !

— Je ne crois pas. Non, pas des cadeaux, rétorque El Capitan.

— Pas des cadeaux. »

Même à cette distance, il jurerait qu'il perçoit le cliquetis de leurs corps métalliques, le bruissement du sable sous leurs pieds pointus. Des créatures malfaisantes. Il devra en informer Bradwell et Pressia. « Nous n'avons pas beaucoup de temps, dit-il à la jeune femme. Allons-y. »

Pendant le trajet, il apprend qu'elle s'appelle Margit. Elle parle sans cesse, explique comment elle ramassait des champignons et a découvert la fille avec son amie aveugle, mais il l'écoute à peine. Quand elle ralentit, il la pousse dans le dos avec son fusil. Combien de temps mettront les araignées-robots pour atteindre la ville ? Leurs pattes étaient courtes, mais rapides.

Ils parcourent d'un pas vif des rues bordées de bicoques édifiées avec des pierres empilées, du contre-plaqué et des bâches. La cité est en état de décomposition permanente - l'infecte puanteur de la mort, l'écœurante maturation des corps, la viande rissolant sur des brochettes.

En longeant les Champs de Ruines, El Capitan compte les filets de fumée, par habitude. Chaque filet qui s'élève entre les décombres représente une cavité habitée de Poussières ou de Bêtes, qui se nourrissent de survivants qu'elles ont entraînés sous terre. Il a perdu beaucoup d'hommes dans cette zone.

Il guette la présence des Forces spéciales qui patrouillent en ville. Il

n'y en a pas, ce qui le met mal à l'aise. Se sont-elles retirées parce qu'elles étaient prévenues de l'arrivée des araignées ?

Margit le mène à un ponceau gardé par des Groupies - deux hommes aux torses réunis et une femme, dont la moitié du corps est mêlée au dos de l'un des hommes. C'était peut-être des étrangers, précipités les uns contre les autres par les Détonations alors qu'ils étaient à un arrêt d'autobus, ou dans une file d'attente à la banque. Au moins, El Capitan, lui, est fusionné à quelqu'un qu'il connaît. De la famille.

L'une des Groupies est munie d'une chaîne, une autre d'une pierre, et la femme derrière eux lance des regards de colère par-dessous une capuche sombre. Elles avisent le fusil, l'uniforme, et reculent un peu.

La jeune femme leur explique : « Il veut la voir de ses propres yeux. »

Elles acquiescent de la tête et s'écartent du passage.

Le ponceau est affaissé d'un côté mais paraît solide. L'officier et sa guide sont trop grands pour se tenir debout, aussi se baissent-ils pour entrer et progressent-ils courbés. Le dos de Helmud frotte contre le haut du tunnel. Il pousse un gémissement.

« Arrête de te plaindre, maugrée son frère.

— Plaindre. »

El Capitan aperçoit une lampe à huile de fabrication artisanale et quelques personnes tassées autour. Il s'immobilise et lance à Margit : « Je veux la voir seule. Sans tous ceux-là.

— Elle est trop précieuse.

— C'est vraiment dommage.

— Est-ce que deux d'entre nous peuvent rester avec vous ? Celles qui l'ont trouvée ? Nous nous tairons. »

Il considère les visages marqués par les ombres. « Très bien, mais faites sortir les autres.

— Autres », clairotte Helmud, comme s'il était meilleur qu'eux parce qu'il a le droit de rester. Mais où irait-il, de toute façon ?

Margit s'avance. Ils discutent brièvement, puis se dispersent, passant précipitamment devant l'officier.

En plus de la jeune femme, il n'y a plus que deux silhouettes, assises sur le sol - l'une plus grande que l'autre, une cueilleuse aveugle et la fille.

Tandis qu'El Capitan s'approche, Margit dit : « Cet homme veut te

parler. Il veut connaître la vérité. »

Il fait passer son fusil dans le dos de Helmud et s'agenouille. Sous la lampe, il discerne mieux les yeux de l'aveugle - brûlés par les Détonations. Il y a beaucoup de gens affligés d'une telle infirmité. Les cataractes ne sont pas d'une blancheur laiteuse comme celle de sa grand-mère dans l'Avant. Non, ces yeux semblent rougeoier, plus félins qu'humains.

« Cette fille est sacrée ! déclare la femme. Les anges ont veillé sur elle jusqu'à notre arrivée, puis ils nous l'ont laissée pour que nous nous en occupions. » Elle tend le bras et touche la pâle figure de l'enfant.

Cette dernière a un hoquet et se met à pleurer.

« Sa voix... n'est pas la même que la nôtre. On l'a rendue Pure. Elle n'est pas du tout rauque. C'est un son de cloche !

— C'est parce qu'elle a été rendue neuve ! s'exclame Margit. Elle est la Fille du Nouveau Message, qui nous sauvera tous !

— Je peux peut-être t'aider, dit El Capitan à l'intéressée. Je l'espère, du moins. »

La petite lève la tête vers lui, repousse les mèches qui tombent sur son visage, blanc et crémeux comme du lait.

« Vous dites qu'on l'a rendue Pure ? questionne l'officier.

— Pure ? répète Helmud en se penchant en avant.

— Remontez ses manches, suggère Margit. Voyez de vos propres yeux, si c'est ce dont vous avez besoin pour croire.

— Je n'en ai pas besoin », s'enorgueillit l'aveugle.

El Capitan examine d'abord la fille, puis lui prend le poignet. Elle ne semble pas terrorisée. Elle a même plutôt l'air de le supplier. Il relève sa manche, dévoilant une peau immaculée. Incrédule, il retrousse l'autre manche. Le bras est également sans défaut. « Elle n'est pas née dans le Dôme ? Ce n'est pas une Pure ?

— Elle était mutilée et vivait avec des gosses abandonnés. Certains de ces orphelins l'ont reconnue, précise Margit.

— Quel est ton nom ? » demande l'officier à la gamine.

Elle ne bouge pas, ne prononce pas un mot.

« Elle s'appelle Wilda. Les orphelins l'ont nommée ainsi, et elle a approuvé de la tête.

— Récite-lui le Nouveau Message », dit l'aveugle, caressant la chevelure brillante de la petite.

Celle-ci joint les doigts, les pose sur son menton et se recroqueville.

« Qu'y a-t-il, dis-moi ? » l'interroge El Capitan.

La main de son frère apparaît par-dessus son épaule. Il tient un petit bateau, taillé dans le bois. Bon sang, pense-t-il, Helmud a fabriqué ça ? L'objet est si délicat qu'il en a la gorge serrée. Ses yeux s'emplissent de larmes et il ferme les paupières.

Le bateau est un cadeau. La fille l'accepte, le prend dans ses mains.

« Dis-moi, fait Helmud. Dis-moi. »

PRESSIA

ÉLÈVE OFFICIER

« As-tu posé aux Boîtes des questions personnelles ? demande Pressia à Bradwell. Tu sais, au sujet de tes parents. » Ils sont en train de manger de la viande en conserve jaunâtre sur le côté dégagé de la table métallique.

Il hoche la tête. « Ouais. »

Fanny est posée par terre, près du radiateur qui envoie de temps en temps une pauvre bouffée de chaleur humide, ses pattes rétractées à l'intérieur de son corps. Ses voyants sont faibles. La jeune fille s'approche et s'agenouille près d'elle. « Elle aime se tenir au chaud ?

— Je crois qu'elle pompe de l'énergie, en fait. Elle semble attirée par les prises, la lampe que j'utilise pour lire et le radiateur quand il commence à ronfler. J'ignore comment elle s'y prend, mais cela explique qu'elle puisse survivre. »

— Et les autres ?

— Chaque fois que je les laisse sortir du tiroir, elles font la même chose. »

Aussitôt qu'il mentionne le tiroir, Pressia revoit le cadavre bleui du gamin. Elle ne parvient pas à chasser de son esprit l'image du corps étendu sur le plateau. Elle se remémore brièvement tous les morts qu'elle a vus au cours des derniers mois. Elle frissonne. « Donc, tu penses toujours à tes parents ?

— Maintenant plus que jamais.

— Pourquoi ?

— Je me rapproche d'eux, au lieu de m'en éloigner. Ingership a affirmé que Willux les connaissait. Ils sont encore reliés à ce monde - par leur travail, pour tenter de stopper Willux, et par moi. C'est comme avec ta mère, n'est-ce pas ? Elle est toujours ici. Le cygne, les Sept. Tout est entremêlé, mais le sens nous échappe.

— Je suppose.

— Je ne suis pas comme El Capitan. Il veut renverser le Dôme. Quant à Partridge, il veut se venger de son père. Pour ma part, je veux seulement que tout le monde apprenne la vérité.

— Je suis désolée pour ce que j'ai dit tout à l'heure. Je sais que tes parents ont tout risqué pour la vérité. Je veux connaître la différence entre ce qui est réel et ce qui a été inventé et nous a été présenté comme la vérité. » Mais ces paroles n'ont pas pour elle la même signification que pour Bradwell. La vérité qui lui l'intéresse concerne le monde entier. Elle souhaite seulement découvrir la vérité à son propre sujet. C'est un désir qui paraît bien égoïste - petit et mesquin. Emi Brigid Imanaka. Ce ne sont que trois mots. Et Pressia Belze est un mensonge.

Il s'exclame : « Bien », mais quand elle lève les yeux sur lui, il la regarde de telle façon qu'elle est presque sûre qu'il ne la croit pas vraiment. Peut-être sait-il très bien ce qu'elle désire. « Vas-y. Interroge Fanny à propos de ta mère et de ton père. »

Elle pose doucement la main sur la face supérieure de la Boîte. « Tu crois ?

— Seulement si tu le veux.

— J'ai l'impression que ce pourrait être trompeur. » Elle retire sa main. « Je voudrais me souvenir d'eux par moi-même, mais je ne pense pas que ce soit possible. Pourquoi est-ce que je ne me rappelle pas les Détonations ?

— L'as-tu jamais souhaité ?

— J'en ai besoin. Je veux dire, ma mémoire doit percer un tunnel à travers cette période pour accéder à l'Avant. J'ai l'impression que c'est comme la porte fermée d'un grenier. Si je l'ouvre, je retrouverai les choses que mon esprit a recouvertes d'un voile depuis les Détonations et peut-être même, plus au fond du grenier, des souvenirs de ma mère et de mon père.

— Tu sais, j'ai pensé à ça l'autre jour : tu parlais japonais. Tu as vécu là-bas, élevée par ton père et ta tante. La langue est en toi, profondément enfouie.

— C'est probable, mise sous clé, comme le reste.

— C'était peut-être lié. Il n'y avait pas de mots pour ce qui était en train de se passer. Tu ne pouvais appréhender tout ça.

— Je connaissais les paroles de la chanson que ma mère me chantait à propos d'une fille sur une véranda, avec sa robe soulevée par le vent.

— Ce n'est pas bien inquiétant, comme souvenir.

— Tu veux dire que je n'ai pas le courage de me rappeler les choses les plus dures ?

— Je veux seulement dire que... » On frappe à la porte. Fanny

s'allume, son moteur revient à la vie en ronflant.

« Bradwell ! » crie une voix d'homme.

Le garçon s'avance vers l'entrée. « Qui est-ce ?

— Nous avons reçu des nouvelles d'El Capitan. C'est important. »

Il lève la barre et fait un pas dans le couloir.

Pressia devine au ton des voix que le message est urgent. Quelque chose ne va pas. Son estomac se noue. Elle observe la rangée de voyants, alignés comme une série d'yeux sur le dos de Fanny. Sept cygnes nagent, songe-t-elle, mais elle ignore totalement d'où cette pensée lui vient. La Boîte la fixe, tel un chien qui ne sait exécuter qu'un seul tour.

Elle s'agenouille, s'incline en avant et murmure : « Tu me parlerais de mes parents, si je t'interrogeais ? » En prononçant ces mots, elle se demande si elle a peur de ce qu'elle pourrait apprendre. N'en retirera-t-elle pas que des regrets ? N'y a-t-il pas des informations qu'elle préfère ignorer ? Elle est une bâtarde, après tout, un secret.

Fanny se soulève. L'un de ses bras jaillit, saisit une fine mèche de cheveux de la jeune fille, et l'arrache d'un coup sec.

« Ouille ! s'exclame Pressia, se redressant et se frottant la tête. Qu'est-ce qui te prend ? » Les cheveux disparaissent comme du fil rapidement enroulé par un moteur à l'intérieur de la Boîte. Stupéfaite, elle recule, se cognant dans la table de métal et heurtant la clochette qui tombe sur le côté, avant de rouler et de tomber bruyamment sur le sol.

Elle la ramasse et s'apprête à la remettre en place, mais juste avant, ses yeux se posent sur l'article de journal. Le titre est à présent lisible dans son intégralité : LA NOYADE D'UN ÉLÈVE OFFICIER INTERNATIONAL JUGÉE ACCIDENTELLE. Le nom du garçon apparaît sous sa photographie - L'ÉLÈVE OFFICIER IVAN NOVIKOV. Elle saisit l'article, qui explique que cet exercice d'entraînement était une opération internationale. La Crème de la crème d'un certain nombre de pays a été réunie dans un effort diplomatique destiné à renforcer les échanges interculturels. D'après ce que comprend Pressia, il s'agissait d'une branche de la Crème de la crème, regroupant les jeunes les plus doués du globe, ce qui explique que son père japonais ait été invité. Ivan Novikov était originaire d'Ukraine. Son visage a l'air hagard, comme celui d'un revenant, mais peut-être est-ce seulement parce qu'elle le sait mort depuis longtemps. Il est beau et sérieux. Sous l'article, il y en a un autre, UN ÉLÈVE OFFICIER RÉCOMPENSÉ DE L'ÉTOILE D'ARGENT POUR HÉROÏSME. Il y a une autre photo, mais cette fois c'est un visage qu'elle reconnaît - bien

qu'il soit plus jeune, ses yeux plus sombres et plus vifs. L'ÉLÈVE OFFICIER ELLERY WILLUX. Elle parcourt le texte. Willux, dix-neuf ans, a tenté de sauver l'élève officier Novikov dans un accident à l'entraînement. « C'est dommage, car le garçon [Novikov] n'allait pas très bien depuis quelque temps, a déclaré l'officier Decker. Il commençait tout juste à se sentir mieux. C'était son premier bain de la saison. » Il y a eu des funérailles et, plus tard dans la même journée, la cérémonie de remise de médaille. Son regard s'attarde sur une citation bien précise. « C'est une triste journée, mais l'héroïsme est récompensé », a commenté l'élève officier Walrond.

Walrond, comme Arthur Walrond, l'ami de la famille qui a convaincu les parents de Bradwell de lui offrir un chien - un chien nommé Arthur Walrond ? Appartenait-il à la Crème de la crème ? Est-ce dans ce camp d'entraînement que Willux, sa mère et son père se sont rencontrés pour la première fois ? Était-ce avant ou après qu'ils furent devenus les Sept ? Pourquoi Bradwell ne lui a-t-il rien mentionné de tout ça ?

Elle repose les deux articles tels qu'elle les a trouvés, avec la clochette par-dessus. Fanny s'approche d'elle en bourdonnant. Elle s'écarte. La Boîte s'arrête et ses voyants adressent comme un clin d'œil espiègle. Puis elle geint. Elle semble se plaindre. Est-elle en train de s'excuser ?

Pressia baisse la tête. « Que nous veux-tu ? » fait-elle.

Fanny ne prononce pas un mot. Peut-être n'est-elle pas programmée pour vouloir. Comprend-elle ce que sont le désir et la peur ?

Bradwell rentre dans la pièce. « Tu parles à une boîte ? Elles ne sont pas si mauvaises compagnes, tu vois ? »

Elle est confuse. « Que dit El Capitan ?

— Je vais le rencontrer près des Champs de Ruines. Il y a cette fille. Un cas étrange. Et des araignées. Un truc à propos d'araignées.

— Il ne veut pas que je vienne aussi ?

— C'est trop dangereux, dehors.

— Je t'accompagne. Je veux aider.

— Cap me tuerait si je te laissais venir.

— On me garde ici pour mon propre bien, ou alors je suis prisonnière ?

— Tu connais la réponse. Cap désire uniquement...

— Si je me sens prisonnière, je le suis. »

Le garçon fourre ses mains dans ses poches et soupire.

« Je ne suis pas fragile. » Mais elle n'est pas certaine que ce soit vrai. Y aurait-il maintenant une fissure au fond d'elle-même - elle a appuyé sur la détente ; sa mère est morte. Et si oui, cette fissure pourra-t-elle jamais guérir ?

Il relève le front, croise son regard. « C'est trop tôt.

— Tu oublies quelque chose. » Elle reconnaît cette voix - douce mais ferme.

« Quoi ?

— Je prends mes propres décisions, et ça ne dépend pas de toi. »

LYDA

WAGON DE MÉTRO

Enfant, Lyda n'a jamais pris le métro. Les mauvais éléments l'empruntaient - les révolutionnaires, les malades et les pauvres, que Dieu n'aimait pas assez pour les gratifier de richesses. Les films de la Vague Rouge de la Vertu montraient des scènes où l'on débusquait la lie dans les tunnels du métro. Son père adorait ces films, ainsi que les jeux vidéo qui allaient avec.

Pendant, elle ne s'attendait pas à ce qu'un wagon de métro ressemble à ça. Le sol est incliné, jonché de débris et d'éclats de verre. Les fenêtres fêlées présentent des dessins de toile d'araignée. Le reste de la voiture est intact -les sièges orange en plastique, les tubes argentés, le plan des lignes et les affiches publicitaires sous le Plexiglas fissuré. La lampe transforme toute chose en ombre mouvante, comme s'il y avait des fantômes à l'affût derrière les sièges.

« Ainsi, nous allons vivre là-dedans, commenta-t-elle. Combien de temps ? »

Mère Hestra essaie de réparer la guirlande de Noël que les siennes ont suspendue et branchée sur une petite batterie. Les lumières clignent. « Je l'ignore. Plusieurs jours ou plusieurs semaines. Jusqu'à ce que nous n'y soyons plus en sécurité. »

Partridge et Lyda passent si près l'un de l'autre que leurs coudes se frottent. Lyda jette un coup d'œil sur leur gardienne. Elle n'a rien vu.

« Que mangerons-nous ?

— J'ai pris des provisions pour quelques jours. Ensuite, quelqu'un en apportera d'autres. »

La jeune fille a peur de parler à son ami. Il veut qu'ils retournent au Dôme, qu'ils établissent un plan ? Il est attiré en arrière - c'est ainsi qu'elle pense au Dôme, comme à une chose qu'elle a laissée derrière elle, le passé, un autre monde. Comment pourrait-elle y retourner ? Elle, en revanche, est attirée par Partridge. Elle se rapproche de lui, levant la lampe vers une publicité pour une ligne de joyeux produits de nettoyage - faites reluire votre maison ! et une limonade aux bulles souriantes. Celle d'à côté représente simplement une jeune femme regardant par une fenêtre, besoin d'aide ? Il y a un numéro de téléphone. « Crois-tu qu'elle est dépressive ? suicidaire ?

— Ou enceinte et non mariée ? » chuchote le garçon. Elle rougit. Il est impossible d'être enceinte sans être mariée. N'est-ce pas ? « Peut-être que ceux qui répondaient ne s'en souciaient pas. Ils avaient une solution unique pour tout.

— Les asiles, chuchote Lyda. Que penses-tu au sujet d'Illia ? Elle m'a raconté cette histoire à propos d'un homme qui rencontre une femme et d'une graine de vérité. On dirait de la pure invention, mais ça n'en est pas.

Je suis sûre... » Elle s'arrête à mi-phrase. Les yeux de Partridge scrutent son visage. « Quoi ?

— Seigneur ! Combien de temps allons-nous être bouclés ici ? Je ne le supporterai pas - pas avec toi dans le même espace. »

La remarque la pique au vif. « Que veux-tu dire ?

— Être aussi proches et ne pas avoir le droit de t'embrasser ? »

Son cœur tressaille. Elle se couvre le visage avec les mains, puis susurre : « C'est pareil pour moi. » Ils ont été surveillés toute leur vie, comptés comme du bétail, mis en rang, enseignés à lire en groupe, à tourner les pages à l'unisson - dans l'Avant et au Dôme. Aussi leur paraît-il cruel de se retrouver ici, où tout est sauvage et libre, et, au lieu d'être libres eux-mêmes, d'être sous surveillance, une fois de plus.

Elle pose sa main sur le Plexiglas, et il l'imite. De son auriculaire, elle touche le sien, celui qui est blessé - preuve de la sauvagerie des Mères. Bien qu'elle soit désolée pour lui, elle aime la barbarie de leurs protectrices. Elle aime sentir le poids de la lance dans sa main, le son sourd qu'elle émet quand elle frappe la cible. Après son enfance d'émotions contenues, la constante répression de la colère, le déni de la peur, la honte de l'amour, la barbarie lui semble honnête.

« Un mètre entre vous deux, s'il vous plaît. Un mètre ! » leur ordonne Mère Hestra. Partridge lève les mains, comme pour signifier : Aucun contact. Promis ! Les deux s'écartent l'un de l'autre.

La femme a expliqué à Lyda que, si on les laisse entre eux, il lui fera des « avances indésirables », voire « du mal ». Mais la jeune fille aimerait lui répondre qu'elle se trompe. Elle a toujours eu plus de sentiments pour le garçon qu'il n'en a pour elle. Elle aimerait être seule avec lui, embrasser ses lèvres, promener ses mains sur sa peau, et qu'il promène ses mains sur la sienne. Elle sait ce que font les couples mariés quand ils sont seuls - ou ce qui se dit, du moins. À l'école, on tient les filles loin de tout ça. Un cœur heureux est un cœur en bonne santé - voilà ce qui passe pour un cours d'hygiène, couvrant toutes les questions se rapportant au corps.

« Travaillons aux plans, suggère Partridge. Il faut qu'ils soient terminés avant... »

Avant quoi ?

« Mère Hestra ? Lyda peut-elle m'aider pour les plans ? »

La femme est en train d'envoyer un petit morceau de nourriture dans la bouche de Syden. Elle réfléchit un instant et, finalement, acquiesce d'un signe de tête.

Il tire les cartes de son sac à dos et les étale sur une portion du sol où les débris ont été balayés. « Peut-être devrais-tu commencer par dessiner le tien ? » Il se dirige vers la publicité sur comment astiquer votre maison. Il enlève quelques éclats de Plexiglas, jusqu'à parvenir à attraper un bord de l'affiche et la tirer à lui. Il la lui tend. Le dos est vierge.

Elle considère Partridge. Il nous faut un plan pour retourner dans le Dôme.

C'est ce qu'il a dit. Nous. Tous les deux ensemble. C'est ce qu'elle espérait entendre, en un sens, non ? Elle a été éduquée pour devenir une épouse, un nous, et avec qui l'être mieux qu'avec Partridge ? Néanmoins, en ce moment, elle l'observe et songe qu'il n'y a rien de tel qu'un nous. Chacun d'entre nous est un individu. Curieux qu'elle prenne conscience de cela ici, parmi les Mères, parmi ceux qui sont fusionnés ensemble. Mais c'est ainsi : chacun est seul, pour la vie, et ce n'est peut-être pas une mauvaise chose.

Elle se sent engourdie, soudain, comme si le froid s'était introduit entre ses côtes. Elle saisit l'affiche et balaie des yeux l'intérieur du wagon, et c'est comme si celui-ci était une cage thoracique et qu'ils étaient les différentes cavités d'un cœur en train de battre. Elle a l'impression qu'elle pourrait mourir ici. Piégée et palpitante. C'est la raison pour laquelle certaines fenêtres ont les fêlures en toile d'araignée - des gens les ont martelées avec leurs poings dans l'espoir de sortir.

Il n'y avait pas d'issue possible.

PRESSIA

BONHOMME DE NEIGE

Bradwell conduit, courbé en avant afin de ne pas appuyer sur les oiseaux qui bruissent sous sa chemise. Elle aime contempler ses mains sur le volant, rouges et couvertes d'écorchures. Il tripote les boutons du chauffage, mais aucune chaleur ne sort. Il met en route les essuie-glaces pour chasser la cendre et les flocons de neige. Il n'y en a qu'un qui fonctionne. Il bat de côté et d'autre du pare-brise comme une queue coupée. Fanny, qui est posée entre eux sur le siège, lève un de ses bras grêles, bougeant à l'unisson avec le balai, comme si celui-ci était une main qu'on agite et qu'elle lui réponde. Pressia vérifie que Cricri va bien, au chaud dans sa poche.

Elle passe sa paume sur le poing-tête-de-poupée et considère Bradwell, les cicatrices jumelles qui courent sur sa joue. « Comment t'es-tu fait ces cicatrices ? »

Il porte la main à son visage et touche les marques. « Des Groupies, répond-il. Elles m'ont attaqué par surprise et ont failli me tuer. Mais ton grand-père a fait du bon boulot, n'est-ce pas ?

— J'ai toujours espéré qu'il parviendrait à me réparer.

— Te réparer ? » Il jette un bref coup d'œil sur la poupée. « Oh !

— Et les oiseaux ? Tu n'as jamais eu envie que quelqu'un se pointe et propose de les enlever, comme par magie ?

— Non.

— Jamais ? Pas une seule fois ? Tu n'as jamais voulu qu'ils disparaissent ? Juste pour te sentir libéré d'eux ? »

Il secoue le chef. « Les gens qui sont morts sur le coup, partout sur cette terre, et ceux qui ont succombé lentement des suites de leurs brûlures, de leurs maladies et de leurs intoxications, ils sont libérés de tout, n'est-ce pas ? Les oiseaux signifient que j'ai survécu. Ça me va très bien.

— Je ne te crois pas.

— Rien ne t'y oblige.

— Peut-être est-ce différent parce que tu ne peux pas les voir. » Elle réfléchit un instant. « Tu les as déjà vus ?

— Je n'ai pas l'habitude de me déshabiller entre des miroirs en pied.

— Sais-tu seulement de quelle sorte d'oiseaux il s'agit ? »

Il hoche la tête. « Des oiseaux aquatiques. Des sternes, je crois. Je n'en suis pas sûr. »

Pour quelque raison, ces paroles la réconfortent, la consolent. Bradwell aussi ignore les choses les plus fondamentales à son propre sujet. Ils sont des étrangers l'un pour l'autre, mais pour eux-mêmes également. « Ça me plaît, dit-elle.

— Quoi ?

— Le fait que tu ignores quelque chose. Tu devrais essayer plus souvent.

— Serais-tu en train de me traiter de monsieur Je-sais-tout ?

— Si tu l'étais, tu le saurais.

— Ce qui prouve qu'il n'en est rien. »

Il tourne dans une ruelle non loin de l'ancienne maison de Pressia. Celle-ci aimait fouiller les ruines en quête de pièces de mécanismes, faire du troc sur les marchés clandestins, tout ce qui lui permettait de sortir de l'arrière-boutique du salon de coiffure où elle vivait avec son grand-père ; cependant, à présent, elle n'aime plus les espaces ouverts. Ils lui donnent l'impression d'être exposée au danger. Tout a un air un peu factice. Quand elle parcourait ce quartier, elle était quelqu'un d'autre.

Ils débouchent dans une rue. Le salon de coiffure se trouve un peu plus loin. C'est la première fois qu'elle y revient depuis la mort de sa mère. Ce qui la surprend le plus, c'est à quel point les choses ont peu changé, quand tout a changé pour elle. Cette simple idée la perturbe : son grand-père est parti, et elle est encore ici. Elle se sent coupable d'être toujours en vie.

Ils longent la carcasse éventrée du salon. Devant, quelqu'un a fabriqué un bonhomme de neige - noirci, couvert de suie. Chacune de ses trois parties est parsemée de détrit (de petites pointes de métal, des éclats de verre, des cailloux) pour avoir été roulée dans la rue. Il a un peu fondu. Fatigué, il penche sur le côté.

« Arrête-toi ! s'écrie-t-elle. Juste une seconde.

— Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle met sa main en visière contre la vitre de la voiture et scrute l'intérieur de la boutique à travers la devanture soufflée par l'explosion - le vieux poteau rayé, fondu et déformé, et la rangée de

miroirs brisés et de chaises démolies, excepté la dernière, encore intacte.

Elle se rappelle un rêve de son enfance, par une nuit de fièvre, où elle comptait les poteaux électriques - dans le rêve, c'était son métier. Cependant, au lieu de un, deux, trois, elle murmurait *ichi, ni, san...* Certains pylônes étaient enflammés ; d'autres, noircis, étaient déjà tombés, tandis que leurs fils sectionnés pendaient, mais elle savait qu'elle ne devait pas les toucher. Quelqu'un d'autre le faisait, et il s'écroulait à terre en crépitant, avant de devenir tout mou. Il y avait également un corps sans tête. Un chien sans pattes. Et une brebis ébouillantée - pelée, d'un rouge sombre. Elle ne ressemblait plus vraiment à une brebis.

« La dernière fois que j'étais ici, j'ai ramassé cette clochette, celle que je t'ai donnée, fait Pressia. Pourquoi l'utilises-tu comme presse-papier ?

— Elle maintient en place des choses qui sont importantes pour moi. Tu voulais que je m'en serve, non ? » Elle continue à fixer le bonhomme de neige fondu.

« Des choses si importantes que tu ne m'en as pas parlé ? s'enquiert-elle, jouant avec les boutons de la radio morte.

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Arthur Walrond, Willux, le cadet décédé ? » Elle le regarde droit dans les yeux.

« C'est juste un truc que j'ai découvert, mais je ne sais pas ce que tout cela signifie. Pas encore. » Il soupire. « On peut y aller, maintenant ? El Capitan m'attend. »

Elle observe le bonhomme de neige une seconde encore

- son corps bulbeux de glace, de métal, de verre et de gravier. L'un de ses yeux glisse le long de sa joue.

« Il est comme nous », remarque Bradwell.

Elle peut trouver de la beauté dans les plus infimes détails de ce monde ténébreux, mais ça ? « Ça me touche trop profondément, confie-t-elle.

— Je ne connais pas grand-chose à l'art, mais je suppose que c'est censé produire cette impression, parfois. »

Pressia voit alors une forme grimper sur l'épaule du bonhomme de neige. « Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Une araignée ? » s'étonne le garçon.

Un second arachnide (épais et métallique) file comme une flèche

devant le véhicule. « Une autre, s'exclame-t-elle.

— Et d'autres encore ! » renchérit-il en désignant deux qui escaladent les blocs de la chaussée défoncée, comme des crabes, et une cinquième sur une canalisation de drainage.

Il passe en marche avant d'un coup sec et démarre en trombe. « C'est de ça que voulait parler El Capitan ? Des araignées-robots ? »

Plusieurs d'entre elles rampent sur le rebord d'une vitrine fêlée.

« Elles sont toutes identiques, note Pressia. Et de fabrication récente. Elles doivent provenir du Dôme. Il n'y a pas d'autre explication. » Elle s'agrippe à son siège alors que la voiture cahote avec fracas par-dessus des nids-de-poule.

« Tu sais ce qu'elles font, n'est-ce pas ? » demande Bradwell d'un ton sinistre.

Son cœur se soulève. Elle reconnaît le métal noir, les articulations à roulement à billes au niveau des pattes. « Le gamin mort à la morgue.

— L'une de ces choses lui a arraché la jambe.

— El Capitan aurait pu nous donner un peu plus d'infos sur elles.

— Peut-être ignore-t-il ce dont elles sont capables. Pour l'instant, du moins. » Il se tourne brièvement vers elle. « Contente d'être venue ? »

Elle aime mieux se trouver ici qu'au quartier général. Elle a besoin d'être à nouveau dehors, dans le monde. Elle doit prouver qu'elle n'est pas fragile - peut-être se le prouver à elle-même en premier lieu.

Ils franchissent une ornière, puis se garent. El Capitan se tient debout près d'un mur de brique écroulé, les bras minces de Helmud accrochés à son cou.

Pressia et Bradwell sortent du véhicule. Ils inspectent tous les deux le sol à la recherche d'araignées.

La rue est déserte, à l'exception d'une Groupie - deux gros hommes fusionnés et, légèrement derrière eux, une femme - qui se tient au côté de l'officier. Il y a par ici quelque chose de profondément familier - l'agglutinement d'appentis et de cabanes bâchées, l'atmosphère enfumée, le saupoudrage quasi permanent de cendres. Ça sent comme à la maison, une odeur âcre et soufrée dans l'arrière-gorge de la jeune fille. Ça lui rappelle l'enfance, et elle a le droit d'être nostalgique : même une enfance saccagée et gâchée peut être un objet de regret.

« Qu'est-ce que Pressia fout ici ? s'emporte El Capitan.

— Pressia, dit Helmud avec un sourire.

— Salut, Helmud, répond celle-ci, avant de poursuivre à l'intention

de l'officier : Merci pour l'avertissement au sujet des araignées. On aura droit à une description un peu plus précise, la prochaine fois ?

— Quoi ? Tu t'attendais à des faucheux ? » riposte l'autre, et il se rend compte aussitôt qu'il a été méchant. La jeune fille sait qu'il fait de gros efforts pour s'améliorer, mais ce n'est pas facile. « Pardon, marmonne-t-il.

— Des faucheux, répète Helmud d'un ton admiratif.

— Elles sont mortelles, Cap, intervient Bradwell. Tu es au courant ?

— Mortelles ?

— Le gosse qu'on a trouvé dans la forêt, tu te souviens de l'aspect de sa jambe ? Des crochets dans sa chair ? Il pourrait bien avoir été tué par un prototype, tu sais, un petit matériel expérimental. »

Helmud se penche en avant, examinant l'expression de son frère, peut-être pour évaluer sa peur.

« Bon, nous avons d'autres problèmes, ici. » El Capitan craque une allumette et la jette dans un seau métallique rempli d'un tas de vêtements. « Assurez-vous que tout ceci soit réduit en cendre », ordonne-t-il à la Groupie. Il marche à grands pas jusqu'à l'ouverture du ponceau. « Pas de mouvement brusque. Prenez garde aux araignées. La plupart ne sont pas parvenues jusqu'ici, mais elles arrivent. »

Une fois à l'intérieur, Pressia se rappelle le conduit d'irrigation. Son grand-père l'y a emmenée pendant une nuit pluvieuse, en lui expliquant qu'elle devrait se cacher là après s'être enfuie par le fond du placard. Elle était censée s'y réfugier la nuit où elle est allée chez Bradwell, quand elle a rencontré Partridge - ou a été guidée jusqu'à lui. Si elle s'était cachée dans ce conduit, serait-elle encore cette autre fille qui faisait de la récupération à travers la ville ? Son grand-père serait-il encore son grand-père ? Serait-il encore en vie ?

« Ça va ? » lui chuchote Bradwell. Elle doit avoir l'air ahurie.

« Bien, dit-elle, en refoulant son émotion.

— La fille est une survivante, une "Post", continue El Capitan. Le Dôme s'est emparé d'elle, en a fait une Pure, l'a ramenée. Elle est porteuse d'un message.

— En a fait une Pure ? murmure Pressia. Ce n'est pas possible.

— À présent, ça l'est.

— Ça l'est ! » Helmud a les yeux qui brillent.

Un frisson parcourt le dos de la jeune fille. Il est possible de faire de quelqu'un un Pur ?

Ils s'approchent de deux jeunes femmes de l'âge de Pressia et d'une fillette, recroquevillée contre le mur. L'officier leur en présente une qui a un morceau de peau torsadé sur le côté du visage, Margit. L'autre est une amie de la première, qui est aveugle. El Capitan ne lui donne pas de nom. « Des adoratrices du Dôme », lâche-t-il avec dégoût.

L'aveugle se défend : « Que voudriez-vous que nous adorions à la place ? »

Bradwell hait les adorateurs du Dôme. Il contre-attaque : « Le Dôme est votre ennemi, pas votre dieu. »

Margit réplique : « Quand vous entendrez le Nouveau Message, vous changerez d'avis. »

Le garçon ouvre la bouche, mais Pressia lui saisit le bras. « Laisse tomber. » Elle s'avance vers la fille - pâle, avec des yeux clairs et des cheveux roux foncé.

« Elle s'appelle Wilda, précise l'officier. J'ai brûlé ses vêtements en cas de surveillance quelconque. »

L'intéressée porte une vieille robe inadaptée à sa taille, qui bâille en dessous de son cou et dont les manches sont retroussées au-dessus de ses coudes. Pressia n'a jamais vu d'autre Pur que Partridge et Lyda. Parce que celle-ci est plus jeune, elle paraît doublement Pure et vulnérable. Elle voudrait la protéger, peut-être à cause de la façon dont elle l'observe, avec un air si désespéré et solitaire.

« Une fille qui est une Pure sans l'être ?

— Quoi qu'elle soit, elle détient un Nouveau Message en provenance du Dôme.

— La vérité ! » clame Margit.

Wilda tient entre ses mains un petit bateau. « Qu'est-ce que c'est ? » s'informe Pressia.

Helmud crie : « La vérité !

— C'est un bateau. Helmud l'a sculpté dans le bois. Il le lui a offert. »

Pressia contemple l'esquif miniature. « J'aime bien ton bateau, fait-elle à la fille. Beau travail, Helmud. Je ne te savais pas sculpteur. » L'autre baisse le nez, pris d'une soudaine timidité.

El Capitan s'accroupit, déséquilibré par le poids de son frère sur son dos. « Répète-le pour eux. Dis-leur. »

Helmud secoue la tête. Il ne veut pas entendre.

La petite balaie la pièce du regard. « Nous voulons que vous nous rendiez notre fils. » Ses lèvres restent en partie jointes, comme si elle ne pouvait ouvrir complètement la bouche.

Pressia opine du chef pour l'encourager à poursuivre.

« Cette fille est la preuve vivante que nous pouvons vous sauver tous », reprend Wilda, avant de faire disparaître ses lèvres derrière une ligne mince et serrée, le menton rentré contre la poitrine. Pressia est effrayée de voir un visage aussi parfait refléter autant d'angoisse. Ses joues rougissent et se contractent. Ses lèvres semblent aussi dures que des phalanges. Pourtant, elle continue à parler. « Si vous ignorez notre requête, nous tuerons nos otages... » Elle ferme les paupières, agite violemment la tête d'arrière en avant. Elle ne veut plus rien dire, mais les mots se pressent dans sa gorge, actionnent ses lèvres. « Un par un. » Elle commence à lever la main droite, mais elle agrippe son propre poignet, interrompant elle-même son geste, et se met à sangloter.

« Ça suffit », déclare Pressia. Elle se tourne vers El Capitan et Margit. « Dites-lui qu'elle peut arrêter.

— Arrêter ! glapit Helmud en se frottant les oreilles.

— Mais c'est impossible, rétorque l'officier. Elle n'est pas programmée pour s'arrêter. »

Bien que Wilda fixe la jeune fille avec de grands yeux implorants, elle lutte toujours avec elle-même et parvient à tracer au centre de sa poitrine une petite croix, qu'elle entoure ensuite d'un cercle.

« Le Nouveau Message, soupire El Capitan d'un ton las.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Ils peuvent nous sauver tous ? » Pressia n'a jamais eu la chance de devenir une fille comme ça - sans cicatrices, ni marques, ni fusions.

Cela lui a été refusé. Ils ont fait de celle-ci une Pure. Pourrait-elle retrouver elle-même sa Pureté ? Pourrait-elle un jour revoir sa main - sa main réelle, nue ? La brûlure en forme de croissant sur son visage pourrait-elle être effacée ? Et les oiseaux de Bradwell ? Et si El Capitan et Helmud pouvaient redevenir des personnes indépendantes ?

« Les otages, Pressia ! s'écrie Bradwell. Ils vont tuer des gens. » Elle a honte d'avoir tout d'abord pensé à redevenir Pure, mais elle n'apprécie pas non plus la manière dont il la reprend. Il s'appuie à la paroi incurvée du ponceau et a un geste de désapprobation.

Margit dit : « Ils vont nous sauver. Les otages vont être rendus neufs !

— Neufs, glisse Helmud à Pressia. Neufs !

— Le Dôme ne va pas enlever des gens pour les rendre tout beaux tout neufs ! proteste Bradwell.

— Les araignées, dit Pressia. C'est comme ça que les gens seront pris en otages et tués. C'est pour cela qu'elles sont ici.

— Si nous leur livrons leur fils, ils peuvent nous rendre tous Purs ! affirme l'aveugle.

— Partridge », fait El Capitan à mi-voix.

La fille se lève, titube un instant, puis se dirige vers l'entrée.

« Wilda ! » appelle Pressia.

Margit court jusqu'à la petite et lui tord le bras. « Tu ne peux aller nulle part. Tu dois leur dire de nous sauver ! »

Pressia lance à la jeune femme : « Laisse-la ! Tu la terrifies ! »

L'autre lâche le coude de la petite. Celle-ci ramène promptement son bras contre sa poitrine, le frotte et hurle : « Nous voulons que vous nous rendiez notre fils ! » mais ses paroles sonnent plus comme un reproche que comme un message.

L'aveugle se relève péniblement et vacille comme si elle était ivre. « On peut nous rendre Purs ! C'est comme dans la Première Bible. Dieu nous a donné son fils unique. Nous devons le lui rendre ! »

— Cessez de vénérer nos oppresseurs ! s'indigne Bradwell. Vous savez pourquoi vous êtes aveugle ? Ce sont eux les responsables. Ce sont eux qui ont provoqué tout ça ! »

La femme siffle entre ses dents : « Quelle preuve avez-vous ? J'ai le Dôme lui-même ! J'ai cette fille ! Cette fille Pure ! »

— Cette fille Pure », répète Helmud d'une voix pleine d'espoir. Pense-t-il que le Dôme peut le sauver ? Le séparer de son frère et faire de lui un Pur ? Pressia aimerait beaucoup croire qu'elle peut être rendue Pure, toute belle et toute neuve, selon l'expression de Bradwell. « Cette fille Pure ! »

« La ferme, Helmud ! » beugle El Capitan, et alors toutes les voix deviennent si fortes qu'elles résonnent contre les parois du passage - même Helmud mugit contre son frère : « La ferme ! La ferme ! La ferme ! »

Wilda clôt les paupières et s'égosille : « Cette fille est la preuve vivante que nous pouvons vous sauver tous ! Nous pouvons vous sauver tous ! Si vous ignorez notre requête, ignorez notre requête ! Nous tuerons nos otages, un par un. » Elle dessine ensuite une croix sur sa poitrine et l'inscrit dans un cercle en appuyant au point de se faire mal.

Le silence revient.

La petite rouvre les yeux. Pressia s'approche d'elle et s'assied sur ses talons. Wilda considère la poupée, lui caresse la tête. La jeune fille la lui abandonne et elle la berce, en même temps que le bras de Pressia, en se balançant d'arrière en avant et en s'apaisant. « Nous voulons que vous nous rendiez notre fils. Cette fille est la preuve. » Elle grimpe sur le giron de Pressia.

Celle-ci la berce comme elle a bercé la poupée. « Chhh... ! Tout va bien. » Elle a mémorisé le premier Message, celui écrit sur de petits bouts de papier qui sont tombés un jour en voletant depuis une sorte de vaisseau aérien. Elle le récite : « Nous savons que vous êtes là, nos frères et sœurs. Un jour, nous sortirons du Dôme pour vous rejoindre dans la paix. Pour l'heure, nous vous observons de loin, avec bienveillance. »

La petite hoche la tête. Elles parlent le même langage.

L'aveugle s'interroge : « Que se passe-t-il ?

— Chut ! lui intime Margit. Tais-toi !

— La croix, dit Pressia d'une voix étouffée. Avec une couronne autour du centre. Elle est du même genre que celle qui est imprimée à la fin du premier Message. » Elle se tourne vers Bradwell. « Elles sont presque identiques, à certains égards, pas vrai ?

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas. Elles semblent avoir les mêmes dimensions, la même forme. Tu comprends ? »

El Capitan les interrompt : « Trente-deux.

— Trente-deux ? demande Bradwell.

— Mots. Chaque message comporte exactement trente-deux mots.

— Ça va aller ! chuchote Pressia à Wilda en frictionnant son dos étroit.

— Ça va aller ! » gazouille Helmud.

Serrant fortement la poupée contre elle, la fille fait à voix basse : « Nous voulons que vous nous rendiez notre fils.

— Je sais. Nous allons prendre soin de toi. »

EL CAPITAN

ARAIGNÉES

Bradwell soulève la fille, qui est toujours agrippée au poing-tête-de-poupée de Pressia, tandis que l'aveugle le maudit et le griffe : « Elle est à nous ! Lâchez-la !

— Dégage ! » rugit Pressia, et elle repousse la femme. Ils emportent rapidement l'enfant.

Margit vocifère contre El Capitan : « Laissez-nous tous être Purs ! Vous connaissez leur fils ! Je sais que vous le connaissez ! Livrez-le ! Si vous ne le livrez pas, nous l'attraperons nous-mêmes !

— Pas de menaces !

— Ce n'est pas une menace ! »

L'aveugle demande : « Le Message n'a-t-il pas ouvert votre cœur ?

— Ne vous occupez pas de mon cœur !

— Mon cœur ! ajoute Helmud.

— Livrez-leur leur fils ! » s'époumone Margit.

Son amie pousse des hurlements. « Pures ! Nous pouvons être Pures !

— Pures ! Pures ! » lui répond Helmud, comme si c'était un cri de ralliement.

Margit attrape la chemise de ce dernier et tire dessus de toutes ses forces. El Capitan ramène son arme devant

lui et la braque sur elle. « Ne me donne pas une raison de tirer. J'ai la gâchette facile. Rappelle ta copine également.

— Nous sommes prêtes à mourir pour le Nouveau Message !

— Tuez-nous ! renchérit l'aveugle.

— Vraiment ? » Il arme son fusil. Les deux femmes deviennent silencieuses. L'aveugle connaît les bruits d'une arme à feu. Helmud se blottit dans le dos de son frère, écrase une de ses joues contre sa nuque.

Margit prend la main de son amie. « Jazellia, les anges veilleront sur elle à chacun de ses pas ! Aie confiance ! »

La voix de Bradwell leur parvient depuis l'entrée : « Les araignées ! Elles sont arrivées ! »

L'officier et les deux cueilleuses sortent du ponceau en courant. Les arachnides sont partout. Les Groupies ont disparu. Les vêtements décolorés, calcinés, fument. Pressia et Bradwell, qui tient Wilda serrée contre sa poitrine, se précipitent jusqu'à la voiture. Le bateau sculpté de Helmud saute des mains de la fillette et tombe dans la neige. Pas question de retourner le chercher. Ils claquent les portières, tandis que les robots cliquettent sur le capot.

L'un d'eux s'avance trop près d'El Capitan. Il fait feu, le manque.

L'aveugle hurle. Margit déclare : « C'est le Dôme qui a envoyé ces créatures. Le Dôme est bon ! » Elle aperçoit tout à coup une araignée qui trotte sur une pierre, avec de petits mouvements rapides. Elle tend le bras vers elle.

« Non ! » s'écrie l'officier.

Mais il est trop tard. L'araignée se ramasse, avant de bondir. Elle plante ses pattes pointues dans le bras de la jeune femme. Les prunelles de celle-ci s'écarchissent, alors qu'un point lumineux rouge clignote sur le corps bulbeux de son attaquante. Le robot se met à produire des bips - longs, lents et répétés. Du sang s'écoule dans la manche de Margit. Son visage blêmit. « Elle m'a choisie ! » Dans sa voix se mêlent la joie et la douleur.

Une autre araignée décrit des cercles tout près de la jambe de l'aveugle. El Capitan tire, rate à nouveau. « Courez ! Ou je vous descends ! Allez, allez, allez !

— Allez », répète Helmud.

L'aveugle prend son amie par les bras. Elles font volte-face et détalent. L'officier fonce vers la voiture. Sur la banquette arrière, Pressia tient la petite, qui garde les yeux rivés sur ceux de la poupée ; elle est peut-être en état de choc.

« Monte ! » crie Bradwell depuis le siège du chauffeur. Il emballe le moteur.

El Capitan avise le bateau sur le sol. Il peut l'atteindre, il en est presque sûr. « Je devrais ramasser ton foutu bateau, Helmud. C'est toi qui as fabriqué ce beau bateau !

— Monte ! » lui enjoint Helmud, jetant son poids en direction de la portière.

Une araignée grimpe sur la pointe de la botte de l'officier. Il fait un bond. Décharge son arme. Un panache de terre s'élève du trou creusé par la balle. Il saisit la poignée de la portière arrière au moment précis

où un jeune homme accourt vers lui en poussant des cris. Une araignée est incrustée dans sa cuisse ; sa jambe de pantalon est noire de sang. Trop tard pour toi, pense El Capitan. Peut-être est-il trop tard pour eux tous. Son armée n'est pas prête. Elle ne le sera probablement jamais. Le Dôme a envoyé de petites araignées pour les éliminer.

Il décide de laisser le type ici. Que peut-il faire ? Mais Pressia jaillit du véhicule et se rue vers l'inconnu.

« Laisse-le ! Il y a des araignées partout ! » L'officier ordonne à Bradwell de surveiller la fillette. Il rejoint Pressia à la hâte.

« Nous ne pouvons rien pour lui. Il faut y aller.

— Nous pouvons l'aider ! » Elle effleure du bout des doigts le dos de l'araignée, où rougeoie une horloge digitale : 00:00:06... 00:00:05. « C'est un compte à rebours.

— À rebours ! braille Helmud comme si c'était un ordre. À rebours, à rebours ! »

El Capitan ceinture Pressia, la soulève et court. Son frère se cramponne à son cou. L'araignée tient une longue note finale. Il plonge.

Le robot vrillé dans la jambe du jeune homme explose.

Ses oreilles bourdonnent. Sa vision est obscurcie. Son épaule lui donne l'impression d'être rentré dans un mur. Il a le souffle coupé. Helmud gémit.

La jeune fille pose ses mains sur sa poitrine. « El Capitan ? Est-ce que tu m'entends ? » Sa voix est ténue et lointaine.

« Ouais », répond-il d'un ton bourru, tandis que le visage de Pressia (son visage intact) lui apparaît. Elle tend le bras par-dessus son épaule pour s'occuper de Helmud.

Elle essaie de les remettre debout. L'officier se relève si vite que sa vision se voile à nouveau pendant une seconde. Pressia veut le soutenir mais il la repousse. « Je vais bien. » Elle se dirige sans plus tarder vers la voiture, en tournant la tête pour s'assurer qu'il la suit. C'est ce qu'il fait, bien qu'il ait les jambes lourdes comme du plomb.

« Ne regarde pas ! entend-elle Bradwell crier, peut-être à la fillette. Ne regarde pas ! »

Helmud lui fait écho, enfouissant son visage dans le dos de son frère. « Ne regarde pas ! » Mais El Capitan se retourne et regarde - le corps carbonisé, les vêtements en flammes, la fumée qui s'élève dans les airs.

Il pose ses mains sur la carrosserie du véhicule pour garder son

équilibre. Il appuie un instant son front contre la glace, le verre froid.

« Dépêche-toi, Cap ! s'impatiente Bradwell.

— Dépêche-toi », dit Helmud.

Il sent un choc contre le talon de sa botte. Il entrevoit quelque chose remuer maladroitement sous sa jambe de pantalon - une araignée est montée sur lui. Il saisit son fusil et se frappe le mollet avec la crosse, mais les pattes de l'intruse lui percent la peau et s'enfoncent dans le muscle. Il se sent mal, mais se redresse, tandis que le sang ruisselle dans sa botte. Ne regarde pas ! s'enjoint-il. Ne regarde pas ! Les autres sont dans la voiture et l'appellent. Ils ne voient pas la partie inférieure de son corps, aussi remonte-t-il le bas de son pantalon, et là, au-dessus de sa botte, dans le gras du mollet, se trouve une araignée-robot. Son dos noir arrondi présente un chronomètre, qui affiche : 07:13:49... 07:13:48... 07:13:47. Le temps qu'il leur reste à vivre, à lui et son frère, mesuré en heures, minutes, secondes.

« Bon Dieu, jure-t-il.

— Dieu, répète Helmud sur un ton suppliant. Dieu, Dieu, Dieu ! »

PRESSIA

PAVILLON DE JARDIN

C'est comme si la ville avait développé une couche de peau amovible - une gaze noire cliquetante qui recouvre toute chose visible - les immeubles inclinés, les murs effondrés, les toits de contreplaqué sur les appentis bricolés. Pressia ferme les yeux, mais le cliquètement est aussi fort que si un million de poupées battaient des paupières.

Bradwell enclenche brusquement la marche avant, tourne le volant d'un coup sec, tandis que les araignées éclatent et craquent sous les pneus. Par chance, elles n'explorent pas ; elles sont vraisemblablement programmées pour ne sauter qu'une fois rivées à la chair, ce qu'elles font avec une grande habileté. Les survivants chancellent et se hèlent les uns les autres. Certains courent et grimpent où ils peuvent. D'autres écrasent les robots avec des briques. D'autres encore renoncent et une demi-douzaine d'araignées ou plus sont fixées sur leur corps, telles d'épaisses tiques noires.

Wilda est placée entre Pressia et El Capitan et son frère, sur la banquette arrière. Fanny semble donner un spectacle lumineux pour détourner la fillette de la glace. La jeune fille la prévient que parfois la Boîte noire mord et tire les cheveux. Et en effet, l'instant d'après, elle voit Fanny gratter le bras de la petite, mais pas trop fort, sans vraiment laisser de marques. L'enfant ne paraît pas en être gênée. Elle se replonge dans le spectacle lumineux.

« Le Dôme veut récupérer Partridge. Que vous nous rendiez notre fils... Que diable allons-nous faire ? s'inquiète El Capitan.

— Partridge ne peut se livrer lui-même, répond Pressia. Ce serait une condamnation à mort.

— C'est le fils de Willux, rappelle Bradwell. Cela comporte des privilèges.

— Quel autre choix avons-nous ? fait l'officier. Va-t-il les laisser tous mourir, un par un ?

— Il faut que nous allions le trouver, déclare Pressia.

— Avant que les adorateurs du Dôme ne mettent la main sur lui. Ils affirment vouloir le livrer mais ils sont complètement fous. Ils sont capables de le brûler et de disperser ses cendres à la faveur du premier

coup de vent.

— Les Mères entendent tout. Elles sont les premières à être au courant de tout », dit Bradwell, en engageant le véhicule dans une ligne droite. Les araignées sous les roues émettent des bruits d'os brisés. « Elles sauront que nous arrivons avant même que nous nous montrions.

— OK, alors », soupire El Capitan. Il est resté pâle depuis l'explosion.

« Merci de m'avoir ramenée saine et sauve, murmure Pressia.

— Ce n'était rien. Ce n'est même plus la peine d'y penser.

— Y penser », chuchote Helmud.

Wilda lève les yeux vers la jeune fille : « Nous voulons que vous nous rendiez notre fils. » Elle devine qu'elle est épuisée.

Elle lui tapote l'épaule. « Pose ta tête sur mes genoux. »

La fillette s'allonge contre elle, lève les bras. Elle lui laisse serrer la poupée contre sa poitrine, avant de fermer les paupières. Elle songe à la berceuse que sa mère lui chantait - les traits de celle-ci lui apparaissent intérieurement. La brume sanglante. Elle songe à El Capitan la sauvant de l'explosion. N'aurait-elle pu faire la même chose pour sa mère ? Il y avait certainement quelque chose qu'elle aurait pu faire. Elle se penche vers l'oreille de Wilda et fredonne la chanson qui lui revient subitement à l'esprit, celle que chantait l'homme dans le hall d'entrée bondé et envahi par la neige, au quartier général de l'ORS.

Les filles fantômes, les filles blafardes, les filles fantômes.

Qui peut les sauver de ce monde ? De ce monde ?

Le fleuve est large, le courant tournoie, le courant crie, le courant tournoie.

Elles pataugent dans l'eau pour guérir, refermer leurs plaies, guérir.

Mortes noyées, leur peau toute pelée, leur peau toute perlée, leur peau toute pelée.

Son grand-père lui racontait qu'elle allait au jardin d'enfants dans une école de filles, avec une jupe écossaise plissée, un chemisier blanc et un col à la Peter Pan. Elle sait qui était Peter Pan - un garçon qui ne vieillissait jamais. Était-ce son enfance ? Son grand-père l'avait-il volée à quelqu'un d'autre ? Cette chanson évoque les filles d'un pensionnat qui ont survécu aux Détonations et ont marché jusqu'au fleuve en entonnant l'hymne de leur école. Certaines étaient aveugles car elles étaient couchées dans l'herbe, contemplant le ciel, quand la

catastrophe a illuminé celui-ci - du moins est-ce ce que les gens prétendent. Elles se sont regroupées près du fleuve. Certaines ont pataugé dedans. L'eau leur faisait du bien car elle apaisait leurs brûlures, même si elle avait été chauffée par les explosions. Leur peau a pris un aspect parcheminé, a pelé au niveau de leurs bras, s'est retroussée comme un col de dentelle à la base de leur cou. À la fin, on les reconnaissait à leur uniforme, qui était tout ce qui subsistait d'elles.

Elles avancent aveugles, chantant, se lamentant, chantant.

Au point que nos oreilles bourdonnent, nos oreilles hurlent, nos oreilles bourdonnent.

D'après la suite de l'histoire, les gens voulaient les sauver, mais les filles s'y refusaient. Elles voulaient mourir ensemble, et c'est ce qu'elles ont fait, en chantant.

Il leur faut un saint et un sauveur, un saint et un navigateur, un saint et un sauveur.

Elles chasseront et hanteront cette rive à jamais, chasseront et hanteront cette rive à jamais.

Dans certaines versions, elles ont fusionné avec les arbres qui se dressent toujours au bord du fleuve. Dans d'autres, elles se sont transformées en Poussières et errent sur les berges, et si vous vous approchez trop, elles vous dévoreront. D'autres versions encore les font fusionner avec des animaux et se changer en renardes ou en oiseaux aquatiques. Mais jamais personne ne parvient à les ramener à leur ancienne vie.

Les filles fantômes, les filles blafardes, les filles fantômes.

Qui peut les sauver de ce monde ? De ce monde ?

Le fleuve est large, le courant tournoie, le courant crie, le courant tournoie.

Quand elle avait l'âge de Wilda, Pressia pensait souvent aux filles fantômes, parcourant la rive en uniforme dépenaillé et collerette de peau pelée, un détail si grotesque qu'il ne pouvait qu'être vrai à son sens. Elle tente de se remémorer une histoire plus joyeuse à raconter à la petite, mais la respiration de cette dernière s'est approfondie. Des rêves font clignoter ses paupières. La jeune fille se demande à quoi ils ressemblent. N'a-t-elle pas été dans le Dôme ? Qu'a-t-elle vu là-bas ? Un sourire fugitif se dessine sur ses lèvres, pour disparaître aussitôt. Elle a cessé de s'agripper à la poupée. Pressia pose sa main sur la sienne et sent une légère vibration. Ce n'est pas seulement la voiture cahotant sur la route, mais un frémissement - venu de l'intérieur

même de la fillette.

Et elle pense à Willux, à son tremblement, résultat d'années de prise de stimulants cérébraux, qui si tout se passe bien entraîneront sa mort prochainement. Mais elle se revoit tout à coup, avec une sensation de malaise, en train de demander à sa mère, dans le bunker, pourquoi celle-ci ne lui a pas administré de traitement pour l'immuniser contre les stimulants, pourquoi ils n'ont pas répandu les médicaments qu'elle avait mis au point dans l'eau du robinet. Sa mère a expliqué que la dose nécessaire pour un adulte pouvait être létale pour un enfant. Elle ne pouvait immuniser Partridge que contre une seule forme de codage, et elle avait choisi le codage comportemental. Elle désirait qu'il conserve sa volonté propre. Alors, pourquoi n'avait-elle rien donné à sa fille ? Eh bien, c'est juste qu'elle était trop jeune. C'était trop risqué.

Qu'ont-ils fait à Wilda pour la rendre Pure ? Le remède est-il une nouvelle maladie, telle la Dégénérescence Cellulaire Rapide de Willux ? Endommage-t-il son organisme ? Ce frémissement est-il un signe avant-coureur ?

Une heure plus tard, Bradwell se gare sur une colline, entre deux maisons écroulées, en bordure des Terres fondues. Ils dominent les empreintes laissées par d'anciens dallages, des trous tapissés de ciment lézardé qui furent jadis des piscines (circulaires, ovales, en forme de haricot), des carcasses de voitures incendiées et les taches indistinctes que forment des installations sportives fondues. Les rues semi-circulaires se déploient en éventail dans la cuvette poussiéreuse des Terres mortes.

Bradwell sort et fait les cent pas devant la voiture. El Capitan et Helmud descendent à leur tour et s'asseyent sur le capot. Pressia reste avec Wilda, qui dort, les poignets fléchis sur la poitrine, frissonnant, de manière presque imperceptible. Mais elle se met alors à remuer, se redresse droit comme un piquet sur son siège et articule : « La preuve que nous pouvons vous sauver tous ? » Elle regarde par la glace.

« Nous attendons de l'aide », l'informe la jeune fille. La petite saisit la poignée de la portière et la secoue. « Veux-tu voir où nous sommes ? »

Elle fait oui de la tête.

Pressia débloque la porte. Elles descendent du véhicule et considèrent les Terres fondues en contrebas, la suie qui les traverse en draps noirs tourbillonnants. « On a un signe d'elles ? s'enquiert Pressia.

— Pas encore, répond Bradwell.

— On ne peut pas savoir si elles se présenteront comme protectrices ou comme guerrières, fait remarquer El Capitan. C'est la loterie. »

Wilda se dirige vers l'une des maisons écroulées.

« Appelez-nous si vous les apercevez », dit Pressia en suivant la fillette.

Les deux autres acquiescent, ainsi que Helmud, perdu dans la contemplation du paysage.

Elle ne lâche pas sa protégée d'un pouce, l'accompagnant jusqu'à l'arrière d'une maison où se trouve l'empreinte d'une piscine. Le côté le plus profond est encombré de meubles de jardin et de ce qui dut être un jour un pavillon - fendu et couvert de cendres. Il penche sur le côté comme une crinoline de guingois. Wilda s'assied sur le rebord du côté le moins profond, se laisse glisser vers l'avant et atterrit sur le fond du bassin.

« Attends ! » lance la jeune fille. Elle descend à sa suite. La petite marche jusqu'au pavillon et s'installe jambes croisées sur le sol. Elle la rejoint. « C'est comme jouer au papa et à la maman. Tu aimes ça ? »

L'autre fait signe que oui.

« Je me demande, poursuit Pressia en extirpant Cricri de sa poche et en la laissant voltiger autour d'elles, si les enfants jouent au papa et à la maman dans le Dôme. » Si vous ne cherchiez pas constamment un vrai foyer (sûr et heureux), si vous viviez dans ce genre d'endroit, auriez-vous encore besoin de jouer au papa et à la maman ? Pendant un bref instant, elle s'imagine en train de préparer à manger dans une cuisine pimpante, et que Bradwell est là à l'aider. La tête de poupée est fusionnée à son poignet. Les oiseaux nichent toujours dans le dos du garçon. Non. Ça ne peut pas marcher. En fait, l'idée qu'ils puissent se trouver tous les deux dans une cuisine pimpante la terrifie. Voilà qui ne peut attirer que le malheur et la perte.

Wilda la fixe, l'air très surprise. « Si vous ignorez notre requête, nous tuerons nos otages.

— Tu veux dire qu'ils étaient méchants ? C'était effrayant là-bas ? »

La petite regarde dans le vide et fait lentement non du chef.

« C'était bien ? »

Nouveau signe de négation.

« Ce n'était ni effrayant ni bien. C'était comment, alors ? »

Wilda s'allonge, ferme les paupières, les rouvre, les clignant comme si une vive lumière brillait au-dessus d'elle.

Elle presse ensuite les bouts de ses doigts contre son pouce, les

écarte, les joint à nouveau - suggérant que quelqu'un est en train de parler au-dessus de sa tête. Elle répète son geste avec l'autre main. Une autre personne qui parle. Les mains se tournent vers elle, puis l'une vers l'autre. La discussion reprend.

« Tu étais un spécimen plutôt qu'une otage ? Un cobaye ? »

Oui. La fillette se rassied, replie ses jambes contre sa poitrine et appuie son menton sur ses genoux.

« Tu n'as rien vu de plus, comment ils vivaient ou ce qu'il y avait dans leurs maisons, par exemple ? »

Non. Wilda semble au bord des larmes, aussi Pressia change-t-elle de sujet. « Tu sais nager ? »

Regard interrogateur.

La jeune fille s'allonge et fait semblant de nager sur le dos. « J'ignore si j'ai jamais réellement appris, avoue-t-elle. C'est drôle. C'est une chose que je devrais savoir sur moi, tu ne penses pas ? »

La petite s'étend sur le dos à son tour et imite ses mouvements de nage.

Elles entendent alors un bruit sourd, les bottes de Bradwell retombant du côté peu profond de la piscine. Il s'approche.

« On les a vues. Pas très loin d'ici. Qu'est-ce que vous faites, toutes les deux ? »

— On nage. Qu'est-ce qu'on pourrait faire d'autre ? On est dans une piscine », répond Pressia.

Il entre dans le pavillon en baissant la tête. « Bien sûr, approuve-t-il avec un sourire.

— Tu sais nager ? »

Il opine du chef.

Elle se redresse. « Dommage que l'élève officier n'ait pas su, lui. »

Il tourne son regard vers elle.

« J'ai lu les articles de presse à la morgue.

— Tu fouillais ?

— Tu les cachais ?

— Non.

— Alors je ne fouillais pas. Pourquoi les as-tu sortis ? »

Wilda se lève et entreprend de donner la chasse à

Cricri, qui danse autour de sa tête.

« Après les funérailles de mes parents, je les ai trouvés dans un petit sac en plastique, au fond de leur malle. Ils montaient un dossier pour renverser Willux. Ils ont pensé qu'ils tenaient peut-être une piste.

— Mais Willux a été récompensé de l'Étoile d'argent pour avoir essayé de sauver l'élève officier. Quel genre de chose louche espéraient-ils trouver ?

— Je ne le saurai jamais vraiment.

— Dans l'un des articles, Walrond qualifie la tentative de Willux d'héroïsme. Peut-être Walrond et Novikov étaient-ils membres des Sept. Ma mère m'a dit que l'un d'eux est mort jeune, juste après qu'ils eurent reçu les tatouages.

— Pour ce qui est de Novikov, je l'ignore, mais Walrond n'en faisait pas partie.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— Je le sais, c'est tout.

— Tu veux dire que tu suis ton instinct, au mépris de la raison et des faits ? »

Il fait un signe de protestation. « J'ai mené mon enquête. Après l'assassinat de mes parents, j'ai exploré toutes les pistes. Le jour des Détonations, ma tante m'a ordonné de rester près de la maison. Mon oncle bricolait la voiture. Ils étaient à l'intérieur, attendant ma réponse. Mais j'étais loin de me douter de ce qui les guettait ce jour-là. Je leur ai promis de ne pas m'éloigner, malgré quoi je suis allé à bicyclette jusqu'aux terrains d'entraînement. C'est là que j'étais quand les Détonations ont frappé. Pourquoi crois-tu que j'ai des oiseaux aquatiques dans le dos ? Je fuyais le reflet de la lumière sur la rivière. Mon vélo a fusionné avec l'arbre contre lequel je l'avais appuyé. Ça m'a pris des heures pour rentrer chez mon oncle et ma tante, où je les ai trouvés en état de choc et moribonds. Ça a duré des jours et des jours. Tu sais déjà tout ça. J'étais en mauvais état, et il y avait le chat mort dans la boîte, le moteur, la façon dont il l'a suppliée de tourner la clé.

— Oui. » Elle l'imagine seul près d'une rivière, hébété par la lumière blanche intense, la douleur aiguë des brûlures et la sensation de coups de poignard dans son dos. « Je suis désolée.

— À propos de quoi ? Je ne veux pas plus de ta pitié que toi de la mienne.

— Très bien. Alors donne-moi une bonne raison pour laquelle Arthur Walrond ne peut pas faire partie des Sept. Une seule.

— Parce que s'il était l'un des Sept, cela signifierait qu'il est devenu

ami avec mes parents uniquement pour leur soutirer des informations. Cela signifierait que c'était un agent double, et qu'il a pu jouer sur les deux tableaux, ce qui aurait entraîné le meurtre de mes parents. Et même, dans cette stupide coupure de presse, croyait-il à ce qu'il déclarait au journaliste, ou était-il déjà en train de mystifier tout le monde ? Y avait-il bien eu héroïsme, ou connaissait-il la vérité au sujet de l'élève officier ? »

Elle observe le garçon. Son regard se perd à travers la charpente inclinée du pavillon. Ses yeux sont injectés de sang, ses joues rouges et striées de cendres. « Quelle vérité ?

— C'était un assassinat.

— Et encore ?

— Le premier de Willux. »

Elle se souvient de la photographie granuleuse d'Ivan Novikov - son sérieux, son air hagard. Elle soupire.

« Novikov et Walrond étaient en relation avec Willux à l'époque de la création des Sept, en relation étroite. Ce sont deux noms importants. On ne peut le nier.

— Il était gentil avec moi. Tu comprends ? »

Elle acquiesce. « Ça ne veut pas dire qu'il était entièrement bon, en permanence, avec tout le monde.

— On devrait y aller. Les Mères sont probablement arrivées. »

Wilda tient Cricri dans ses paumes. Elle donne la cigale à Pressia, qui la remet dans sa poche. Ils se hissent hors du bassin. La jeune fille jette un coup d'œil en arrière et essaie de se représenter à quoi ce lieu ressemblait avant les Détonations - l'eau bleue, le pavillon, grand et blanc, avec des rideaux de gaze. Qui vivait cette vie ?

« Elles sont là, lui annonce son ami.

— Un par un », dit la fillette, et elle trace le signe de la croix sur sa poitrine, comprimé dans un cercle.

El Capitan a posé son arme à terre. Il est à genou, incliné à leurs pieds. Helmud s'est ratatiné pour ne plus former qu'un sac de peur dans son dos. Et Pressia a la réponse à sa question. L'une des Mères se tient devant elle - couverte de cicatrices, de brûlures, un enfant fusionné à ses épaules, les jambes enroulées et noyées dans sa taille. Elle est harassée, coriace et amaigrie. Les Mères ont vécu ces vies, autrefois. Elles avaient des maisons avec des piscines et des pavillons. Ceci est la terre dont elles ont hérité.

Wilda enveloppe le poing-tête-de-poupée de la jeune fille dans sa

main et chuchote : « Nous voulons que vous nous rendiez notre fils ? Cette fille ? » Pressia est certaine qu'elle veut dire : Qui est-ce, et que va-t-il nous arriver maintenant ?

EL CAPITAN

LES GARÇONS DES SOUS-SOLS

Ils sont à présent dans un coin plus chic des Terres fondues. Les empreintes des maisons sont plus vastes et un plus grand nombre d'entre elles ont des piscines, aujourd'hui de simples cratères de ciment effrité. Les Mères ont consenti à les mener jusqu'à Partridge, mais Bradwell et El Capitan ont dû laisser leurs armes. L'officier a fermé la voiture avec son fusil à l'intérieur. Les femmes ont seulement permis à Bradwell d'attacher Fanny à son sac à dos, car Pressia les a convaincues que ce n'était pas une bombe mais une sorte de bibliothèque.

El Capitan ressent une brûlure au mollet. Les pattes de l'araignée-robot sont plantées profondément dans le muscle, au voisinage de l'os. Chaque fois qu'il relève le pied, sa douleur est avivée et des élancements montent dans sa jambe. Cela lui rappelle l'atroce brûlure qui a suivi les Détonations, quand Helmud a été fusionné à lui. La douleur lui chuchote : « Tu te souviens de moi ? Tu te souviens de cette souffrance ? Tu la sens toujours ? »

Le matin de la catastrophe lui revient en mémoire. Son frère était un gosse bavard, intelligent et drôle - plus intelligent que lui, pour sûr. La dernière chose qu'El Capitan lui a dite ? « Cesse de faire le débile, Helmud. Cesse de faire ton putain de débile. » L'autre était à l'arrière de la moto et lui conduisait. Ils allaient fouiller les bennes à ordures d'une épicerie. Helmud avait prévu de faire diversion en chantant. Le fait est qu'il avait une belle voix. Leur mère affirmait qu'il y avait Dieu dans cette voix. Leur maman les avait déjà quittés, à ce moment-là, et elle leur manquait à tous deux.

Et à présent ? Helmud est un putain de débile, et toutes ces années à les maintenir en vie tous les deux seront bientôt terminées. Ils vont disparaître dans cinq heures, vingt-trois minutes et quinze secondes - d'après sa dernière vérification. C'est étrange de connaître l'instant exact de votre mort. Un petit mystère en moins dans votre vie.

À un certain moment, lui et Helmud partiront de leur côté, comme parfois les chiens s'éloignent pour mourir.

La Mère qui les conduit s'immobilise et leur fait signe d'approcher. « Il y a quelque chose qui cloche. »

Une flèche de fabrication artisanale s'enfonce dans le sol près de leurs pieds. Une autre bondit par-dessus un socle de béton. « Les garçons des sous-sols ! crie la femme. Fuyez ! »

Les garçons des sous-sols ? De quoi diable s'agit-il ? Et, par pitié, pense l'officier, tout sauf courir. Ses jambes sont en feu. Bon Dieu. Il n'y arrivera peut-être pas. Pressia saisit promptement la fillette dans ses bras et détale. Bradwell est à son côté. El Capitan tente de les suivre, mais il est gêné par la douleur. Il sent ce qui subsiste des cuisses de son frère : leurs muscles se contractent comme s'il était un cheval que son cavalier éperonne. « Du calme, Helmud ! Seigneur !

— Seigneur ! »

À l'avant, la Mère a plongé derrière un réservoir d'eau attaqué par la rouille et renversé sur le côté, près d'un muret. Quelques nouveaux traits gémissent à travers les airs. Elle tire de son barda une section de tuyau métallique et une boîte de fléchettes, probablement empoisonnées. Elle vise un couvercle relevé à proximité des ruines basses d'une maison, de l'autre côté de la rue.

Il court jusqu'à elle et se recroqueville sur lui-même, dos au réservoir. « C'est quoi, les garçons des sous-sols ? » Il agrippe sa cuisse en grimaçant.

« Ils étaient ados quand les Détonations ont frappé. Ils étaient rentrés de l'école, leurs parents travaillaient, et ils ont survécu bien à l'abri dans les sous-sols, où ils s'adonnaient à des jeux vidéo. Nous avons essayé de nous occuper d'eux mais ils veulent préserver leur autonomie. La chaleur a parfois soudé leurs mains à des manettes en plastique. Ils les ont découpées mais il en reste des bouts dans leurs paumes. Ils possèdent des armes qu'ils ont fabriquées eux-mêmes.

— Ah !

— Ce sont des snipers au teint blafard, terrés dans les zones souterraines. D'après la rumeur, certains d'entre eux, qui constituent une bande indépendante, auraient tué quelques-uns de ces Marchands de Mort, les auraient dépouillés de leurs armes et seraient maintenant lourdement équipés.

— Les Marchands de Mort ? Vous voulez dire les Forces spéciales ? C'est bien trouvé. » Il lui adresse un regard amical et s'exclame : « C'est vraiment dommage que nous ayons dû laisser nos propres armes ! »

Elle le fixe d'un air soupçonneux.

« Comment dire ? J'aimerais pouvoir vous aider », précise-t-il avec un sourire.

Elle farfouille sous ses lourdes jupes, dans des poches invisibles. « Vous savez vous servir d'une sarbacane ? »

— C'est tout un art. » Il en a tâté au cours de ses chasses passées. « Je dois être un peu rouillé. »

Elle brandit un second tuyau et un jeu de fléchettes. « Attention, le prévient-elle. Elles sont empoisonnées. » Les prunelles bleues de son fils sont braquées sur lui.

« Je ferai attention ! »

— Attention ! » répète son frère.

Il jette un œil sur le côté du réservoir et voit une ombre vaciller près du socle de béton de l'autre côté de la rue. Il porte le tuyau à ses lèvres et souffle au moment précis où une tête pâlotte apparaît. Le projectile écorche l'oreille du garçon des sous-sols. Celui-ci applique sa main contre son oreille et le sang dégouline sur son cou. Il disparaît.

« Bien ! approuve la Mère.

— Bien », lui répond Helmud, un peu comme s'il la saluait.

Ils progressent depuis un ancien jacuzzi jusqu'à un mur édifié avec des pavés et des dalles, puis jusqu'à une camionnette bousillée, démantibulée. Ils abattent leurs adversaires l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient quitté leur territoire. El Capitan a l'impression que sa jambe est en feu.

Bradwell, Pressia et la petite se cachent derrière un garage à deux places effondré.

« La voie est libre », déclare leur guide.

Pressia dit à El Capitan : « Tu as boité tout le long du chemin. » Elle le surveillait ?

« Une crampe musculaire. Je vais bien.

— Je vais bien, ajoute Helmud, comme si la question s'adressait aussi à lui.

— Ne vous écartez pas de ce chemin. Plein ouest, ordonne la Mère.

— Vous ne venez pas avec nous ? s'étonne l'officier. Je trouvais que nous formions une bonne équipe. »

La femme retire sa veste. Son épaule présente une éraflure. « Nous ne sommes pas les seules à savoir manier le poison. Laissez-nous. Nous n'y arriverons jamais.

— Nous irons chercher de l'aide ! » promet Pressia.

El Capitan sait qu'il ne peut se porter volontaire pour chercher du

secours. Il risquerait d'exploser en cours de mission. Pas le temps.

« Non. On nous retrouvera. Les Mères viendront à notre rescousse.

— Cricri ! s'exclame Bradwell. Elle peut voir les choses d'en haut, comme un oiseau, et repérer les autres Mères. Les attirer ici. »

Pressia tire la cigale de sa poche. « Devons-nous lui attacher un mot ?

— Laisse-la simplement s'envoler, lui conseille la femme, s'asseyant et posant sa paume sur le crâne de son enfant. Elles comprendront. »

Pressia tient Cricri dans sa main. « Va chercher de l'aide. Trouve les Mères, conduis-les jusqu'ici. » Elle lève la main et l'insecte mécanique prend son envol, battant des ailes, s'éloignant dans l'air chargé de cendres.

« Partez, maintenant. Tout ira bien pour vous.

— Vous en êtes sûre ? » s'enquiert El Capitan.

Elle cligne de l'œil à son intention. « Non, je ne suis sûre de rien. »

PARTRIDGE

COUPLE PAR COUPLE

Au cours des dernières heures, Partridge et Lyda ont travaillé assidûment à leurs cartes. La seconde a ajouté des détails concernant l'académie des filles, le centre de rééducation, la rue où elle vivait autrefois, ses jardins et ses boutiques.

Partridge a l'impression d'être redevenu un enfant, avec un projet d'arts plastiques étalé sur le sol, à plat ventre face à son amie. Il voudrait que ce moment dure toujours - la guirlande clignotant au-dessus de leurs têtes, Mère Hestra racontant une histoire à Syden au sujet d'un renard, et Lyda penchée sur sa tâche. La femme les laisse échanger des murmures.

« Je viens de prendre conscience que c'est bientôt Noël », commence la jeune fille.

Dans le Dôme, ils se font mutuellement des cadeaux très simples - pas besoin de créer une abondance de biens avec des ressources et un espace limités. Les femmes sont encouragées à confectionner des tabliers et des dessous-de-plat (même si personne ne fait beaucoup de cuisine), à tricoter des écharpes (même si la température du Dôme est contrôlée) et à fabriquer des bijoux ornés de perles que les hommes achètent à l'une d'elles pour les offrir à une autre - des colliers de perles identiques passant de main en main.

« Je suis bien content de savoir que nous allons le rater, dit Partridge. La dernière fois, mon père m'a fait cadeau de chemises de bureau - de toutes les couleurs.

— Je regretterai la façon dont les jeunes enfants découpent des flocons de neige en papier et les collent sur les fenêtres.

— Je restais avec mon professeur de sciences, M. Hollenback, et sa famille. Nous allions au zoo.

— Tu ne rentrais pas chez toi ?

— Mon père était toujours débordé. Une fois Sedge disparu, à quoi cela aurait-il rimé ? »

Elle baisse les yeux sur son plan. Se sent-elle désolée pour lui ? Il n'essayait pas de susciter la compassion. « Comment était le zoo, à Noël ? » demande-t-elle.

On y emmenait si souvent les garçons de l'académie en sortie scolaire que Partridge en est venu à le détester. Même les deux gamins de Hollenback semblaient partager son sentiment. Julby se plaignait de son ballon dégonflé et Mme Hollenback insistait pour que Jarv, le petit dernier de deux ans, imite les cris des animaux. « Le lion fait : Rrr... ! » Mais Jarv refusait - que ce fût par entêtement ou bien parce qu'il était trop petit. Partridge abhorrait l'odeur de Javel des détergents, l'air éteint des bêtes et les gardes avec leurs fusils anesthésiants. « C'était pire à Noël - comme si les animaux eussent dû être joyeux. Mais ils ne sont jamais joyeux, et que connaissent-ils de Noël ? » Lyda opine du chef. « Tu sais que beaucoup de gens appellent le zoo le "Deux par deux" ? » C'est une référence à l'arche de Noé qui a perduré. « Mes amis appellent ça la "cage dans la cage", parce que c'est le sentiment que ça donne - un groupe d'animaux en cage regardant un autre groupe d'animaux en cage.

— Un Noël, se souvient Lyda, avant que mon père ne disparaisse, il m'a donné une boule à neige avec des enfants sur un traîneau. Il m'a dit de la secouer. Je l'ai fait. Et la neige s'est élevée en tourbillonnant. » Elle s'interrompt.

« Et alors ?

— Tout ce que je savais, à cet instant, c'était que j'étais une fille dans un Dôme, secouant un Dôme avec une fille dedans.

— C'est ainsi que je me suis toujours senti au zoo. Un garçon dans une cage observant des animaux dans des cages. »

Elle penche la tête et sourit tristement. « Le cérémonial de l'hiver va nous manquer. »

Il se rappelle avoir dansé avec elle sous les banderoles et les étoiles factices. « J'aimerais te donner à manger un de ces petits-fours, chuchote-t-il.

— Je vais te faire un cadeau, déclare-t-elle.

— Quel genre de cadeau ?

— Je vais y réfléchir. »

On frappe à l'entrée du tunnel qui descend jusqu'à la voiture de métro, et il comprend que ce moment de grâce est terminé. Il le sait au type de coups - forts, pressants, annonceurs de mauvaises nouvelles. « Ne bougez pas ! » leur ordonne Mère Hestra, avant de se diriger vers la trappe de secours en boitant, Syden pendillant sur son côté.

Partridge se traîne en avant sur les coudes, tel un soldat, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un centimètre entre son visage et celui de la jeune

filles. Il incline la tête vers la sienne et l'embrasse. Elle a les lèvres douces et tendres. « Des flocons de neige en papier, lui susurre-t-il. C'est tout ce qu'il faut pour te rendre heureuse ? » Ils s'embrassent à nouveau.

« Oui, répond-elle sur le même ton. Et toi. » Elle l'embrasse. « Ceci. »

La trappe s'ouvre, la lumière se déverse à l'intérieur du wagon. Il y a un bruissement. Lyda s'écarte brusquement et se replonge sur sa carte en souriant.

Mère Hestra réapparaît. « On a intercepté un message, annonce-t-elle, secouant la terre sur ses vêtements. Les vôtres sont ici.

— Les nôtres ? s'étonne Partridge.

— Quelque chose va de travers en ville. Des problèmes causés par le Dôme. Je vais vous quitter ; je dois partir en renfort.

— Nous quitter ? s'écrie Lyda.

— Qui est ici ? » s'enquiert le garçon.

Le bruit s'amplifie dans le passage alors que la Mère s'éloigne. Une voix dit : « Où diable est-ce que cela nous mène ? »

Un écho assourdi lui répond : « Mène. »

El Capitan déboule, bottes les premières. « Nous y voilà ! » s'écrie-t-il, maculé de boue et de cendres. Il tend la main vers le dossier d'un des sièges et s'affale dessus avec un grognement.

« Qui ça, nous ? » l'interroge Partridge. Difficile de savoir si cela signifiait lui et Helmud ou bien quelqu'un d'autre encore.

Bradwell émerge à son tour du tunnel, suivi de Pressia.

La sœur de Partridge. Sa sœur !

Ils sont tout crottés, noirs de suie, essoufflés.

Pressia se retourne avec un geste de sollicitude. Et derrière elle apparaît une petite fille. Elle est pâle, avec des yeux écarquillés et des cheveux roux flamboyants - une enfant du Dôme ? Une Pure ? Pendant un instant, il songe à nouveau à Noël - les filles de l'académie, flanquées de leurs chaperons, chantant gaiement dans les couloirs du dortoir des garçons. Mais ils ne sont pas ici pour chanter. Un frisson d'excitation parcourt les membres de Partridge. Il ignorait qu'une partie de lui-même attendait leur arrivée - pour les libérer des Mères ? Il veut sortir.

Cependant, dans le même temps, son estomac se noue. Il y a quelque chose qui cloche. « Ça ne va pas, n'est-ce pas ?

— Non, confirme Bradwell, secouant la tête. Et content de te revoir,

moi aussi. »

En quelques minutes, la voiture est en effervescence. Lyda fournit de la nourriture et de l'eau à tout le monde, puisant dans leurs provisions, mais c'est nécessaire. Les nouveaux venus sont défaits. Partridge ne peut détacher ses yeux de Pressia. Il voit sa mère dans ses taches de rousseur, la façon dont elle incline la tête quand elle sourit et la gentillesse avec laquelle elle conduit la fillette jusqu'à un siège, murmurant à celle-ci quelque chose qui la fait sourire, même si elle semble effrayée. Qui est cette fille sans marques ni fusions ?

Lyda lui glisse à l'oreille : « Est-ce que c'est une Pure ? »

Il hausse les épaules.

Il s'approche de sa sœur. Doit-il la prendre dans ses bras ? Ça n'a pas l'air d'être son genre. Elle tient la main de la petite. « Comment vas-tu ? » lui demande-t-il à voix basse. Rêve-t-elle de leur mère comme lui-même le fait, condamné à découvrir son corps sans vie partout où il va ? Avouerait-elle avoir de tels rêves ? Il en doute. Elle retient les choses à l'intérieur. Pourtant, elle sait ce que c'est que d'avoir retrouvé sa mère après avoir cru pendant des années qu'elle était morte, seulement pour se la voir enlever à nouveau. S'ils n'en parlent jamais, ce n'en est pas moins une chose qu'ils ont en commun.

« Ça a été. » Elle n'a visiblement aucune envie d'entrer dans les détails.

« J'essaie de ne pas trop y penser. » Il considère comme une lâcheté d'appeler « y » le meurtre de sa mère et de Sedge. « Désolé, balbutie-t-il, sans bien connaître le motif de ses excuses - peut-être le passé lui-même. Mon intention n'était pas...

— C'est OK. » Elle est sincère - un pardon.

« Cap, regarde ça. » Bradwell désigne les plans sur le sol.

L'officier prête attention aux dessins, de même que Helmud, penché par-dessus son épaule. « C'est toi qui les as faits ? demande-t-il à Partridge.

— Lyda m'a aidé. Ils sont loin d'être parfaits, mais je pense qu'ils peuvent être utiles, un jour, si...

— C'est à ça que ça ressemble, à l'intérieur ? » El Capitan s'agenouille avec une grimace. Qu'ont-ils dû affronter pour arriver jusque-là ?

« Ils ne sont pas encore finis.

— Pourquoi êtes-vous ici ? s'enquiert Lyda.

— Tout a changé, lui répond Pressia.

— Changé ? » demande Partridge.

Bradwell détache une des Boîtes noires qui était dans son dos et la branche sur le générateur d'électricité alimentant la guirlande de Noël, dont la luminosité diminue aussitôt. « Nous avons des choses à vous communiquer et des questions à vous poser.

— Et... » Pressia jette de brefs coups d'œil autour d'elle, ne sachant trop par où commencer. « Voici Wilda. » La fillette relève le front. Ce n'est pas une Pure. Il y a chez elle quelque chose d'étrange qu'il ne peut définir.

Bradwell s'assied, se frotte les mains. « Des adoratrices du Dôme l'ont trouvée près de la forêt. Elles prétendent que les Forces spéciales l'ont déposée là. »

L'officier gratte le sang séché sur sa jambe de pantalon.

« Que se passe-t-il, bon sang ? Les Forces spéciales ? fait Partridge.

— C'est un soldat des Forces spéciales qui m'a conduit jusqu'à la fille. » El Capitan est blême. « Il a écrit une sorte de message. Juste un mot. Hastings.

— Hastings ?

— Comme Silas Hastings ? demande Lyda à Partridge.

— Vous le connaissez ?

— C'était mon camarade de chambre. Seigneur ! Ils ont commencé avec lui ! Dans quel état était-il ? »

El Capitan se frotte le genou comme s'il était douloureux. « Encore très humain. Je pouvais discerner la personne réelle dans ses yeux. Est-il digne de confiance ?

— Ce n'était pas le plus endurant ni le plus fiable, mais il est loyal. » Il revoit son camarade au bal, grand et gauche, baratinant une fille. « Les stimulants changent les gens mais, s'il le peut, il nous aidera.

— Nous aurons besoin de toutes les aides possibles.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Des aides pour quoi faire ? »

Pressia dit : « Wilda a un Nouveau Message du Dôme, de ton père.

— Mon père ? Comment le sais-tu ? » Il a conscience d'avoir l'air sur la défensive.

« Le Message possède la même structure que le premier, intervient El Capitan. Trente-deux mots et une croix avec un cercle.

— La croix celtique, précise Lyda. C'est irlandais.

— Les Forces spéciales l'ont emmenée dans le Dôme. Refaite à neuf.

»

Partridge saisit une barre et s'assied à son tour. « Refaite à neuf ?

— C'était une malheureuse, explique Pressia.

— Seigneur, ils ont ce qu'il leur faut, non ? Si mon père est en mesure d'inverser les effets des fusions, il est capable de se reconstruire lui-même. Il a déjà vraisemblablement régénéré ses propres cellules. J'ai fait cette expérience avec les ampoules. » Il soulève sa chemise et leur montre les ampoules fixées autour de sa taille. « Elles sont dangereuses, ainsi que m'a mère l'a dit, mais si mon père peut... » Il se courbe vers l'avant, observant la peau parfaite de l'enfant. « S'il peut faire ça, il peut se réparer lui-même, n'est-ce pas ? » Il les considère tous. « Il peut vivre pour l'éternité !

— Non », réplique Pressia. Elle pose la main de la fillette à plat sur la sienne. La petite tremble. Elle a déjà un début de paralysie agitante, comme le père de Partridge. « Elle est jeune. Rappelle-toi pourquoi notre mère n'a pu t'immuniser que contre un seul aspect de ton codage ? Et pourquoi elle n'a pu m'administrer aucun traitement ? Je n'avais qu'un an et demi de moins. »

Son frère approuve de la tête. C'était trop dangereux, mais il préfère se taire devant Wilda. Elle semble suffisamment terrifiée comme ça.

« Dans le Dôme, on ne donne pas de stimulants aux garçons avant qu'ils n'aient dix-sept ans, dit Lyda. Pour les filles, ce peut être encore plus tard.

— La Dégénérescence Cellulaire Rapide », lâche Partridge. Plus vous êtes jeune quand vous démarrez les stimulants, pire en sont les effets. Son père a commencé tôt (à l'adolescence) et il a continué les stimulants cérébraux à haute dose pendant des dizaines d'années. La fillette n'a jamais que... ? Neuf ans ? Elle tremble déjà. Combien de temps va-t-elle tenir ? Des mois, des semaines, des jours ? « Comment a-t-il pu faire une chose pareille ? » La colère lui soulève la poitrine.

« Il ignore comment annuler les effets secondaires, conclut El Capitan.

— S'il parvient à le découvrir, ajoute Pressia, il pourrait sauver sa propre vie, et... » Elle lance un coup d'œil à Bradwell. Elle n'a pas besoin d'achever sa phrase. Partridge comprend. Son père serait capable de défaire toutes leurs fusions, de les rendre tous Purs, sans conséquences fâcheuses.

« Tout ce que je sais, c'est qu'elle est un messenger, fait Bradwell. Le genre de messenger dont ton père savait qu'il retiendrait ton attention.

— Quel est le Message ? » s'enquiert Lyda.

La petite enfouit sa tête dans le bras de Pressia. « Ça va. Tu n'es pas obligée de le répéter. »

El Capitan récite : « *Nous voulons que vous nous rendiez notre fils. Cette fille est la preuve vivante que nous pouvons vous sauver tous. Si vous ignorez notre requête, nous tuerons nos otages... Un par un.* » Il trace alors une croix celtique sur sa poitrine avec son doigt.

« Où trouvent-ils des otages ? »

Bradwell pousse un soupir. « Ils ont envoyé dans la ville des araignées-robots qui se sont logées dans le corps des gens - ils sont pris en otages. Si nous ne leur livrons pas Partridge, ils continueront à faire exploser les araignées et à tuer les gens.

— Ils ont déjà commencé ? » demande l'intéressé à sa sœur.

Elle hoche le chef.

Voilà donc ce que personne n'osait lui apprendre. Il éprouve une légère sensation de vertige. Lyda émet un petit bruit. S'est-elle mise à pleurer ? Il se refuse à la regarder. Si ce n'était pas pour lui, elle serait en train de mener une petite vie tranquille dans le Dôme, à fabriquer des dessous-de-plat pour Noël.

« Elles courent à travers toute la ville. Nous en avons vu une sauter. La personne a explosé. Volatilisée - tout simplement volatilisée ! » Les traits d'El Capitan se tordent comme si ce souvenir le faisait souffrir. « Et une autre a été retrouvée morte dans la forêt.

— Volatilisée ! renchérit Helmud.

— Les adorateurs du Dôme délirent totalement au sujet de cette fille. Ils pensent qu'elle est sacrée, reprend Bradwell.

— Elle a l'air d'une Pure. » Lyda fixe Wilda.

« Pourquoi faut-il que nous persistions à utiliser ce mot ? » marmonne Bradwell entre ses dents.

Pressia le foudroie du regard.

« Ils offrent le salut et la damnation pour le même prix. » L'officier se penche en avant, les coudes sur les genoux. Lui et son frère ont le visage livide, recouvert d'un vernis de sueur et d'une croûte de cendre.

Partridge s'incline vers la fillette. « Est-ce qu'ils t'ont placée dans une sorte de moule ? Ils ont introduit des médicaments dans ton corps à travers des tubes ? »

La petite fait signe que oui et trace une croix avec un cercle sur sa poitrine.

« Est-ce que ça s'est passé exactement comme ils le souhaitent ? »

Elle secoue la tête négativement.

« Qu'est-ce qui s'est mal passé ? »

Wilda regarde Pressia. Elle prend sa main et l'applique contre son ventre, avant de la faire glisser dans un sens puis dans l'autre. La jeune fille retire sa main instinctivement.

« Ils ont poussé trop loin sa guérison. » Elle lève les yeux vers son frère. « Elle n'a pas de nombril. »

Un frisson descend la colonne vertébrale du garçon. Le wagon de métro est plongé momentanément dans le silence. Wilda embrasse Pressia qui la serre contre elle.

Finalement, Bradwell se tourne vers Partridge et dit : « Est-ce que tu vas te rendre ? »

Le second se souvient du sentiment qu'il a éprouvé quand sa mère lui a révélé qu'un groupe de gens dans le Dôme attendait un mot du cygne pour se révolter, pour faire de lui, Partridge, leur chef. C'est lui qui était censé diriger la rébellion de l'intérieur. Retourner dans le Dôme serait-il un aveu de défaite ? Ou au contraire serait-ce une chance de prendre le pouvoir - ainsi que sa mère l'en jugeait capable ? Il veut renverser son père, oui, et donner au moins une chance aux gens de choisir une vie meilleure. Mais a-t-il l'âme d'un chef ? Par où commencerait-il ?

Lyda fond en larmes. « Il ne peut pas se rendre. Il doit y avoir une autre solution. Peut-être quelqu'un peut-il parler à son père.

— Tout à fait, parlons à son père. Parce que c'est un homme si raisonnable ? fait Bradwell d'un ton sarcastique.

— Elle ne veut pas envoyer Partridge en mission suicide, intervient Pressia. Elle n'a pas tort. »

Bradwell se passe la main dans les cheveux, frustré. « Si quelqu'un a une autre idée, je suis tout ouïe. Mais mieux vaut se dépêcher. »

Personne ne prononce un mot.

« Ce n'est pas une mission suicide. Willux ne le tuera pas, affirme El Capitan. S'il désirait sa mort, il nous aurait déjà tous fait sauter à l'heure qu'il est. S'il y a une chose qu'il maîtrise à la perfection, c'est bien la destruction. »

Partridge se tourne vers Lyda, qui tend la main et serre la sienne si fortement que leurs paumes deviennent chaudes. Avec elle à son côté, il pourrait y arriver, non ? Il semblerait que ce soit son destin. Pas moyen de l'éviter. « J'aurais aimé finir les plans. Il manque encore quelques détails, des détails cruciaux. Il vous faudra les points d'accès

au système de filtration de l'air. Et plus de renseignements sur la façon dont Lyda est sortie, ce quai de chargement qu'elle a vu. La voie pour entrer. Si je disposais de plus de temps, je pourrais dessiner tout ça.

— Plus de temps... » La voix d'El Capitan retombe.

« Temps, répète Helmud.

— Nous avons aussi besoin de toi pour jeter un œil à la Boîte, dit Bradwell. Tu te souviens des noms des Sept ?

— On a le temps pour ça ? s'enquiert Pressia. Nous devons le conduire à la surface et aux Forces spéciales le plus vite possible.

— Si un jour nous renversons le Dôme, cela sauvera des vies. Tu ne comprends donc pas ? »

El Capitan a une mine épouvantable, les traits tirés et douloureux. Il fronce les sourcils et respire avec lenteur et difficulté. « Parfois, les gens ont envie de sacrifier leur vie pour le bien de tous, déclare-t-il. Nous ne pouvons pas l'exiger d'eux, mais la vérité est que certains diront : Tentons au moins notre chance. Note les points les plus intéressants, et examine la Boîte. Le moindre détail a son importance.

»

LYDA

BOULE A NEIGE

Lyda passe la Boîte noire à Partridge, délicatement, comme un bébé - ou plutôt peut-être comme une bombe. Bradwell les informe que les cinq autres Boîtes sont de véritables encyclopédies, d'énormes bibliothèques d'information, toutes identiques. Mais celle-ci est différente. « Retourne-la », fait-il.

Partridge obéit, et Lyda effleure du doigt un petit symbole.

« Les autres ont des numéros de série, tandis que celle-ci a un copyright, non daté.

— Ça peut être beaucoup de choses, rectifie Pressia. Laisse-les le découvrir sans les influencer.

— À moins qu'il ne s'agisse d'un pi, suggère Partridge. Trois virgule quatorze. Dans un cercle. » Lyda se demande ce que cela signifie. Un pis ? Dans un cercle ? Il s'agit sans doute d'une des nombreuses choses qui sont enseignées aux garçons de l'académie et non aux filles.

« Quoi qu'il en soit, cette Boîte est liée à ta mère, dit Bradwell à Partridge. Elle a une signification. »

Le second regarde sa sœur. « Notre mère ? Pourquoi ?

— Lorsqu'on prononce le mot cygne », commence Pressia, mais elle est coupée par Fanny, qui s'illumine et accomplit son rituel. « Sept, sept, sept... » Partridge est si surpris qu'il manque lâcher la Boîte.

Quand tout est fini, y compris les bips, Pressia explique : « Elle veut les noms des Sept. Tu les connais ?

— Elle ne nous les a pas tous révélés. »

Lyda voit un fin bras métallique sortir de la Boîte. Il est doté à son extrémité d'une pointe acérée et brillante. « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

La pointe se dresse et perce rapidement la peau du poignet de Partridge. Du sang perle. Le garçon saisit le bras de Fanny et la tient en suspension, comme un rat par la queue. « Bon Dieu, qu'est-ce que c'était que ça ?

— C'est juste sa façon de faire connaissance, plaisante Bradwell.

— J'avais bien besoin de ça en ce moment ! » Partridge rend la

Boîte au garçon aux oiseaux et tamponne le sang avec sa manche.

« Quels noms avez-vous ? » s'enquiert Lyda. Elle se penche vers la Boîte, mais pas trop près. Elle ne veut pas être piquée.

« Aribelle Cording, Willux, Hideki Imanaka, répond Pressia. Il y avait aussi celui qui est mort jeune. Nous pensons qu'il s'appelait Novikov.

— Et Kelly, ajoute Partridge. Bertrand Kelly et Avna Gosh. J'ai noté tout ce que ma mère nous a dit et dont j'ai réussi à me souvenir.

— Kelly et Gosh, répète sa sœur.

— Ça fait donc six. Qui est le septième ? » demande El Capitan. Il paraît secoué, pâle comme un mort. Est-il malade ? A-t-il de la fièvre ?

Pressia fixe Bradwell avec un air d'espoir, les sourcils levés. C'est comme si elle attendait qu'il prononce un nom - le mettant au défi en quelque sorte. Lyda s'interroge sur ce qui s'est passé entre eux.

Bradwell baisse les yeux.

« C'est probablement Art Walrond, déclare Pressia.

— Dieu ! J'espère que ce n'est pas Walrond, gémit Bradwell en louchant vers Partridge avec un air accusateur. S'il a été compromis là-dedans avec ton père depuis le début, je n'y survivrai pas. Pas Art. Pas lui.

— Art, fait Lyda, repensant aux mots d'Illia. Art me manque.

— Que veux-tu dire ?

— Illia. Elle a dit qu'elle aimerait mourir, mais qu'elle n'a pas rempli son rôle. » Elle considère la Boîte dans les mains de Bradwell. « Elle m'a raconté une histoire à propos d'un homme et d'une femme, qui sont amoureux. Il lui a donné la graine de vérité afin qu'elle la protège. Après le décès de l'homme, la femme est devenue la gardienne de la vérité. Elle a dû se marier avec quelqu'un qui survivrait aux Détonations, de sorte que la graine puisse survivre, et elle ne peut mourir avant de l'avoir transmise à la bonne personne. Elle m'a confié ce matin : Art me manque. C'était elle la femme de l'histoire. Et si Art était l'homme ? Et Ingership celui qu'elle a épousé juste pour survivre ? Et si la vérité se trouvait dans cette Boîte noire ? Peut-être travaillait-elle pour le programme financé par le gouvernement et entrait-elle les informations dans les Boîtes. Peut-être Art l'a-t-il rencontrée là.

— Et qu'il s'est servi d'elle. C'était un coureur de jupons.

— Non, ils s'aimaient.

— Cela a-t-il de l'importance ? s'impatiente Partridge.

— Pour moi, oui, rétorque Bradwell. Rappelle-toi à la ferme. Illia a dit que je lui faisais penser à un petit garçon qu'elle connaissait autrefois.

— Peut-être n'était-ce pas un petit garçon comme toi, avance Pressia.

— Peut-être était-ce moi. » Il s'assied pesamment. Lyda ne sait pas grand-chose de lui, mais elle imagine son sentiment face à l'éventualité que plus personne au monde ne se souvienne de lui avant les Détonations -pas une seule personne. C'est le genre de solitude à laquelle on a envie de mettre un terme. Les oiseaux dans son dos deviennent silencieux. « Quelle vérité ? Quelle foutue vérité gardait-elle pour Art Walrond, hein ? »

Pressia se tourne vers Fanny. « Cygne ! »

La Boîte s'illumine et dit Sept, sept fois et, alors qu'elle commence à faire bip, ils lui fournissent les noms - Ellery Willux, Aribelle Cording, Ivan Novikov, Hideki Imanaka, Bartrand Kelly, Avna Gosh. Fanny accepte chacun d'entre eux avec une lumière verte.

« Arthur Walrond », finit par lâcher Bradwell.

Et voilà que la dernière diode s'allume. Wilda tend la main et attrape celle de Pressia.

Ils attendent... quoi ? Lyda est dans l'incertitude, mais rien ne se produit. Les lumières de Fanny faiblissent.

« C'est tout ? s'étonne Pressia.

— Quoi ? » s'exclame El Capitan.

Helmud lui fait écho d'un ton attristé.

« Non ! s'écrie Bradwell, abasourdi. Ce n'est pas possible.

— Je suis d'avis que c'est juste une boîte, dit Partridge. Peut-être une partie du passé devrait-elle simplement rester dans le passé.

— Je suppose que c'est sensé dans la bouche de quelqu'un qui a survécu dans une jolie petite bulle flambant neuve, avec une gentille petite école, des copains, et une petite amie complètement folle de lui.

— Ferme-la. Je n'ai pas besoin d'un sermon.

— Et je ne suis pas folle de lui », proteste Lyda, serrant les mâchoires. Partridge la dévisage. L'a-t-elle surpris ? Une partie d'elle-même le souhaite.

« Nous n'avons pas le temps de nous bagarrer, intervient El Capitan.

— Non, fait Bradwell, se levant et s'approchant de Partridge avec un air de menace. C'est lui ! Fanny ne dévoilera pas ses secrets devant le

fil de Willux - pas si Art Walrond a programmé la Boîte.

— Peut-être surestimes-tu un peu Walrond, suggère Pressia. Tu crois que Fanny sait qui nous sommes et qui sont nos parents ? C'est dingue.

— Non, ça ne l'est pas, reconnaît Partridge, observant son poignet. Elle a prélevé un peu de mon sang.

— Et elle a pris quelque chose de moi aussi, dit Bradwell. Le bout de mon pouce.

— Elle m'a tiré les cheveux », se remémore Pressia, tenant quelques fines mèches entre ses doigts.

À cet instant, des bruits de pas résonnent au-dessus de leurs têtes.

« Nous allons peut-être manquer de temps », fait observer l'officier.

Mère Hestra ouvre brutalement l'accès au tunnel, descend dans le wagon et annonce : « Elles arrivent.

— Qui ? Les Forces spéciales ? »

La femme et Syden hochent la tête. « Et elles arrivent vite. »

Partridge saisit un plan. Il sort un de ses crayons. « Ici. » Il trace un X, puis une ligne qui s'enfonce loin dans le centre médical, situé au Zéro. Il griffonne le nombre de ventilateurs du système d'aération, leur nombre de pales, les barrières de filtration, les intervalles de temps entre les arrêts des ventilateurs - trois minutes et quarante-deux secondes. « Lyda, indique-leur où tu penses que se trouve le quai de chargement. »

Elle n'en est pas sûre. « Ici, je crois. Il y avait une colline et je voyais des bois au loin. Alors, attendez, ici peut-être ?

— Ce n'est pas grave », la rassure Pressia.

Bradwell regroupe les cartes. Les bruits de pas martèlent le sol au-dessus d'eux. Tous lèvent les yeux, comme s'il était possible de distinguer quelque chose à travers le toit de la voiture et les couches de terre superposées.

Lyda doit dire la vérité à Partridge. Elle est incapable d'y retourner. Elle préfère passer le restant de sa vie ici, dans le monde sauvage, et souffrir plutôt que de rentrer.

Le garçon soulève sa chemise. « Je ne peux pas emporter ces ampoules avec moi. » Il les détache lentement et précautionneusement de son ventre. « Elles contiennent un ingrédient que mon père possède sans doute déjà, mais je ne tiens pas à ce qu'il apprenne que nous l'avons aussi. Peut-être cela vous rendra-t-il service. Mais faites attention. Le contenu de ces ampoules est une sorte de remède. Il peut

accomplir des miracles, reconstruire des cellules, etc. Mais il est incontrôlable. » Sans les sortir de leur emballage, il les tend à Pressia. « Elle aurait voulu que ce soit toi qui les aies. »

La jeune fille les lui prend délicatement. « Si les choses dégénèrent, et que vous ne ressortez pas, nous irons vous chercher.

— Merci.

— Nous resterons en bas avec la fille jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger, assure Bradwell.

— Soyez prudents, là-haut, recommande l'officier.

— Prudents », ajoute Helmud.

Partridge se tourne vers Lyda. Il enveloppe sa main dans la sienne et la serre. « Lyda et moi resterons soudés. » Et à ce moment, à ces quelques mots, cette dernière sent que son destin est scellé. Comment lui dire, ici même, devant tout le monde, qu'elle ne vient pas avec lui ? Il est en train de tout sacrifier. Ne devrait-elle pas se sacrifier, elle aussi ? Elle imagine les Mères, la pressant de rester, mais elle connaît aussi son rôle - celui qu'on lui a enfoncé dans le crâne dès l'enfance. Elle doit être une compagne. Elle doit suivre.

« Tout ira bien pour nous », affirme-t-elle, en revêtant sa cape. Elle marche dans le tunnel derrière Partridge et, quand il ouvre la porte métallique, il n'y a d'abord qu'un simple éclair lumineux, et elle se rappelle sa cellule au centre de rééducation, l'écran sur le mur qui donnait l'impression que le jour entrait par une fenêtre, la lumière qui vacillait parfois comme si un oiseau battait des ailes au-dehors, projetant une ombre fugitive avant de disparaître. Un faux oiseau, agitant ses ailes sous un faux soleil, de l'autre côté d'une fenêtre inexistante - dans une prison.

Le Dôme est une cage, une boule à neige. Elle retourne à l'intérieur.

PARTRIDGE

LANCE

Partridge saisit la poignée et la pousse vers l'extérieur. La forte luminosité l'éblouit et, quand il émerge du tunnel, il entend cliqueter des fusils. Tandis que ses yeux s'habituent à la lumière, il constate qu'ils sont tous braqués sur lui. « Du calme, dit-il. Nous venons en paix. » Le vent soulève de la poussière et la fait tourbillonner autour de lui. Il scrute la troupe à la recherche de Silas Hastings et des autres garçons de l'académie de son âge

- la horde, ainsi qu'il les appelait, Vie Wellingsly, Algrin Firth, les jumeaux Elmsford. Ils seront difficiles à reconnaître - gonflés par les stimulants, transformés en créatures mécaniques. Des restes de leurs anciens moi sont enfermés quelque part à l'intérieur d'eux - des anciens moi qui détestaient Partridge. La dernière fois qu'il était avec eux, Vic a proposé de lui botter le cul, et il lui a rabattu son caquet d'un simple mot : « Vraiment ? » Cependant, personne n'ignorait ce que cela signifiait : ce ne serait probablement pas très futé de frapper le fils de Willux. Partridge s'en est voulu d'avoir dit ça, mais Wellingsly a battu en retraite, bien qu'il dût bouillonner de colère - et, à présent, il est peut-être lourdement armé.

Lyda apparaît à son côté, les mains jointes sur la tête. Les canons se déplacent. Les faisceaux lumineux des viseurs parsèment sa poitrine et sa tête de points rouges. Il en est malade. Il se rappelle les rayons braqués sur eux dans la forêt où sa mère et son frère ont été assassinés. Sa vieille rage se réveille. « Reculez donc ! hurle-t-il. Nous nous rendons ! Que vous faut-il de plus ?

— Nous voulons les autres », répond un officier. Il s'avance, suffisamment près pour que le canon de son arme rentre dans les côtes du garçon.

« Quels autres ? Il n'y a que nous. » Où est Hastings ? Il continue à examiner les épaisses mâchoires, les crânes massifs et les tempes noueuses. Rien.

« Emparez-vous de la fille ! lance le chef, et deux autres soldats entraînent celle-ci à une dizaine de mètres de là.

— Elle reste avec moi ! C'est l'une des conditions de ma reddition !

— Ce n'est pas toi qui poses les conditions. C'est nous. » L'homme se

penche sur l'ouverture et crie : « Tout le monde dehors ! »

Il aurait dû se douter que les Forces spéciales ne se contenteraient pas de lui. « Quels sont vos ordres ? s'enquiert-il. Qu'allez-vous faire d'eux ? » Il n'aime pas la façon dont l'un des soldats retient Lyda prisonnière par la taille.

Le chef reste muet. L'un de ses subordonnés fait quelques pas en dehors du rang, tout en adressant un signe de tête à Partridge. Il est grand et mince, comme un insecte, comme Silas Hastings. Se peut-il que ce soit lui ?

Partridge rejette la tête en arrière ainsi que son camarade en avait l'habitude, repoussant les cheveux qui lui tombaient devant les yeux. Le soldat imite son mouvement, quoique son crâne soit rasé. Hastings. Manifestement. Lui offre-t-il son aide ?

À mesure que ses compagnons se hissent hors du tunnel, ils sont poussés par un homme qui les fait s'aligner. Ils lèvent les mains en l'air - El Capitan et Helmud, Pressia avec son poing-tête-de-poupée. Bradwell a laissé Fanny et les plans à l'intérieur.

Partridge inspecte brièvement le paysage - ses amis ont-ils un quelconque espoir de fuite ? Au-delà des cheminées effondrées, on aperçoit une fine spirale -une Poussière ? Un dos couvert de piquants s'élève et retombe telle une vague de terre. Où sont Mère Hestra et les renforts ? Les Poussières ont-elles eu le temps d'apprendre à se méfier des Forces spéciales, de même qu'elles se méfient des Mères ? Il ne tient pas à être abattu, mais il ne souhaite pas davantage être dévoré. « J'ai le droit de savoir quels sont vos ordres », insiste-t-il.

Le chef se rapproche. En dépit de ses cuisses volumineuses et de ses larges épaules, sa démarche est étrangement légère. « As-tu le moindre droit ? »

Partridge fixe avec colère les yeux de fouine de l'homme. « Je sais que mon père veut qu'on me ramène vivant. Mort, je ne lui suis d'aucune utilité. »

L'autre lui envoie la pointe de son coude dans les côtes, lui coupant le souffle. Il se plie en deux, tombe presque sur un genou, mais se ressaisit. Il se redresse violemment. Il aspire l'air et remplit ses poumons avec difficulté.

« Exécutez-les ! ordonne l'homme. Ramenez ce prisonnier dans le Dôme.

— Quoi ? Non ! » Partridge se rue sur lui. « Je suis le fils de Willux ! Je suis votre supérieur ! »

L'officier le roue de coups avec son fusil, pétrissant les muscles et les

os de ses bras et de ses jambes. Il entend sa mâchoire craquer, comme une détonation dans sa tête. Il tourne sur lui-même et s'écroule.

La voix de Pressia lui parvient : « Cette fille est une Pure. Vous l'avez envoyée ici. Vous ne pouvez la tuer. »

Partridge essuie le sang au coin de sa bouche et voit sa sœur pousser Wilda vers les soldats. Bradwell et El Capitan ont des visages d'acier, indéchiffrables. C'est comme s'ils avaient toujours su qu'ils périraient de la sorte. Helmud a déjà fermé les paupières, rassemblant ses forces pour affronter la mort.

« Elle a fait son devoir, beugle le chef. En arrière ! »

La fillette recule vers Pressia.

« J'ai une armée, maintenant, les menace El Capitan. Ils nous vengeront.

— Écoutez-le ! s'écrie Partridge. Par pitié, attendez ! Laissez-nous vous expliquer ! » Ses yeux se rivent alors dans ceux de Lyda. Elle a baissé les bras et se tient les côtes. Il pense qu'elle est terrorisée, avant de discerner autre chose - ses mâchoires crispées, ses bras raidis. Elle n'a pas peur. Elle est furieuse.

L'officier adresse un regard froid à Partridge. « À trois ! » enjoint-il à ses hommes.

Lyda appelle : « Mère Hestra ! »

Bradwell tente de gagner du temps. « Attendez, nous pouvons vous être utiles. Nous détenons certaines informations... »

Le chef ignore leurs cris. « Un !

— Seigneur ! » s'exclame Partridge, et il fonce sur l'un des soldats, qu'il saisit à bras-le-corps. Son adversaire a tôt fait de le renverser et de l'immobiliser, lui plaquant la tête contre le sol. À moitié étranglé par le canon d'un fusil, il se débat et se tortille, tentant de se relever.

« Deux !

— Pas la fille ! s'époumone Pressia. Tous sauf elle ! »

Et alors un coup de feu retentit. Est-ce l'un des soldats qui a la gâchette facile et qui a tiré avant même que son supérieur ait compté jusqu'à trois ? Qui a été touché ? L'homme qui maintient Partridge à terre s'affaisse sur lui, une balle dans la tempe, raide mort. Il repousse le corps mais des tirs croisés éclatent. Tout le monde s'éparpille. Bradwell, Pressia et Wilda courent se mettre à couvert de l'autre côté du pli de terrain causé par le métro. El Capitan ? Lyda ? Il ne les voit pas. Les projectiles sifflent. Il se recroqueville sous le cadavre du soldat, en espérant qu'il absorbera les balles. Deux autres membres des

Forces spéciales sont atteints et tombent à terre.

Les soldats se jettent à plat ventre et ripostent en direction des cheminées. Partridge pense d'abord qu'il s'agit des Mères, les renforts qui arrivent avec leurs couteaux, leurs fléchettes de jardin et leurs lances, mais la troupe est en réalité décimée par de vraies armes - automatiques.

Il aperçoit Lyda. Elle est libre et s'enfuit loin des soldats. L'un d'eux la remarque, court après elle et agrippe sa cape, qui se déchire et se détache de son cou, révélant la lance artisanale. Elle a dû retourner la chercher alors même qu'il rampait hors du tunnel. Elle la ramène devant elle, empoigne fermement le manche et embroche son poursuivant en pleine gorge. L'arme logée dans l'un des bras de l'homme laisse échapper une rafale de balles, qui s'éparpillent dans le sol.

Partridge est stupéfié. Lyda regarde autour d'elle (rouge et fouettée par le vent), puis pivote sur ses talons et se précipite vers les prisons en ruine. Pourquoi ? Il l'ignore, mais il ne va pas la laisser là-bas toute seule. C'est bien trop dangereux.

Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule, prêt à piquer un sprint pour la rejoindre. Les silhouettes de créatures menues et pâles passent comme des flèches entre les débris des cheminées, déchargeant leurs armes avec une précision de snipers. L'horizon est maintenant envahi de Poussières tourbillonnantes, qui surgissent de terre. La mort arrive et elles ont faim.

Bradwell bondit par-dessus le pli du terrain, ouvre précipitamment l'entrée du tunnel et plonge dedans, sans doute pour récupérer Fanny et les plans.

Partridge sort de sa cachette et se met à courir. Ses bottes martèlent le sol dur. Ça fait du bien de courir à une telle allure.

C'est alors qu'il reçoit un coup à l'arrière de la tête. Il s'étale de tout son long, s'écorchant les paumes. Un soldat se profile au-dessus de lui. Avec son crâne élargi et sa mâchoire proéminente, il se penche sur le garçon et, nez à nez avec lui, siffle entre ses dents : « Je serais heureux de te botter le cul maintenant, Partridge. Qu'en dis-tu ? »

Vic Wellingsly. Partridge le fixe dans les yeux et dit : « J'ignorais que les marionnettes du Dôme avaient si bonne mémoire. »

Wellingsly lui décoche un coup de pied dans le ventre. Le combat ne sera pas équitable. L'autre, qui était déjà un solide gaillard, a été incroyablement renforcé par les stimulants. Il enfonce son poing dans le sol à proximité du visage de Partridge. « Comment es-tu sorti ?

— Quoi ? marmonne le garçon.

— Je voulais sortir. Nous voulions tous sortir. Et à présent, voilà ce que je suis devenu.

— Ce n'est pas moi qui t'ai infligé ça. Je n'ai jamais voulu... »

Mais Wellingsly n'écoute pas. Il a de nouveau levé le poing. Partridge roule sur la gauche. Cependant, son attaquant, frappé par-derrière, s'affale lourdement. Hastings. Il l'observe, mais ne prononce pas un mot.

« Merci », fait Partridge.

Son camarade incline le front. Cela signifie : Vas-y. Sauve-toi.

Tandis qu'il s'élance aussi rapidement que possible, il tourne la tête et voit Wellingsly se rétablir sur ses pieds et sauter sur Hastings, le plaquant à terre. Ils se battent - un déluge de coups de poing dans un nuage de poussière - lestes et cruels.

Partridge continue à courir. Les Poussières se rapprochent du combat, attirées par le sang. Il avise les deux prisons devant lui, et une forme avançant rapidement à travers les décombres - Lyda.

Il jette un dernier coup d'œil en arrière. Les Poussières se sont dressées, denses et monstrueuses, emplissant l'air de sable, de terre, de dents, de griffes.

C'est une vision insoutenable. Il appelle Lyda. Elle ne se retourne pas.

Entre les bâtiments en ruine des deux prisons, qui l'ont abritée contre les Détonations, s'élèvent les restes squelettiques d'une maison.

Une maison solitaire, menaçant de crouler, dépourvue de toit.

Lyda franchit la porte, sombre, béante.

PRESSIA

CHEMINÉE

Les garçons des sous-sols. Trop nombreux pour les compter. Et ils sont armés de vrais fusils. Ils chassent le gros gibier - les Forces spéciales. Pressia les observe descendre les soldats un par un, tandis que les Poussières les encerclent et jouent des griffes. Wilda et elle sont adossées à une cheminée renversée, celle du milieu, dont le sommet s'est brisé comme une ampoule de verre.

El Capitan crie son nom.

« Ici ! Nous sommes ici ! » lui répond-elle.

L'homme et son frère apparaissent à l'extrémité de la cheminée. Il boite et tombe sur un genou. « Où est Bradwell ?

— Il est retourné chercher Fanny et les plans. Nous l'attendons.

— On ferait mieux de partir pendant qu'il est encore temps. Je porterai Wilda. Il sait où nous allons. Il nous suivra.

— On ne peut pas l'abandonner. » Elle tourne son attention vers le champ de bataille poussiéreux et bruyant. « Qu'est-ce qui ne va pas avec ta jambe ?

— Juste une vieille blessure qui revient me hanter.

— Je croyais que tu avais dit que c'était un muscle froissé.

— Il s'agissait de la blessure en question. » Il tousse dans le creux de son coude. « L'air, ici ! Si ce n'est pas une Poussière qui t'étouffe, il s'en chargera. »

Il cache quelque chose. Elle croise le regard de Helmud, qui la fixe avec des yeux agrandis par l'effroi : « Étouffe, étouffe. »

Elle considère la jambe d'El Capitan. « Il y a du sang sur ton bas de pantalon. Un muscle froissé, ça ne saigne pas. » Elle étend le bras et il titube en arrière.

« Ne touche pas. Ce n'est rien.

— Rien, fait Helmud.

— Tu dois me laisser regarder. »

L'officier secoue la tête, puis s'absorbe dans la contemplation du ciel, poussant un profond soupir.

Alors, elle comprend. Une araignée. « Non », murmure-t-elle.

Il hoche le chef.

« Tu l'avais sur toi depuis qu'on était en ville ?

— Oui, elle m'a eu juste devant la voiture.

— Elle m'a eu. » Si son frère explose, Helmud explosera avec lui.

La gorge de Pressia se noue. « Alors que tu venais de me sauver la vie ? »

Il détourne le visage, et elle a la réponse à sa question. Elle se sent déchirée par la culpabilité. Elle pose sa main sur la poitrine d'El Capitan, juste au-dessus du cœur. « Combien de temps te reste-t-il ?

— Environ deux heures. C'est bien assez pour nous conduire à l'antenne médicale. »

La culpabilité de la jeune fille fait bientôt place à la colère. « Nous aurions pu mettre à profit ce délai pour te ramener au quartier général et trouver un médecin ! Nous aurions pu quitter aussitôt la ville et...

— Non, rétorque-t-il. Ça aurait accaparé l'attention de tout le monde, on aurait gaspillé de précieuses minutes...

— Mais... » Elle repense à toutes les décisions qui ont été prises dans le wagon de métro. « C'est toi qui m'as convaincue de laisser davantage de temps à Partridge et Bradwell pour percer le mystère de la Boîte, achever les plans...

— J'ai dit que parfois les gens sont prêts à se sacrifier pour le bien de tous. C'est la vérité. »

Elle est furieuse contre lui. « Il reste du temps, n'est-ce pas ? Nous devons t'emmener... » Une énorme explosion retentit. Le bas de la cheminée vole en éclats. Pressia est projetée sur le dos par le souffle, à moitié asphyxiée par le choc, tandis qu'une dizaine de morceaux de ciment de la taille d'un poing s'abattent violemment sur elle. Les sons lui parviennent assourdis. Les Forces spéciales sortent l'artillerie lourde. Elle passe anxieusement ses doigts sur les ampoules. Elles sont intactes. Elle roule sur le ventre et inspecte les alentours. L'air est saturé de fumée et de poussière. « Wilda ?

— Ici ! » El Capitan tient la fillette dans ses bras, lui faisant un boucher avec son corps.

Une nouvelle explosion se produit sur la bande de terrain qui les sépare l'un de l'autre.

« Cours ! lance la jeune fille. Emmène-la avec toi et cours ! »

Il se remet debout.

« Nous nous reverrons ! lui crie-t-elle. Ce n'est pas la fin ! C'est impossible. »

Il lui sourit, avec tristesse, puis se retourne et se met à courir, gêné par sa jambe blessée. Alors qu'ils s'éloignent dans un nuage de fumée, Helmud lève un bras fluet. Un geste d'adieu.

Elle a l'impression que sa poitrine peut éclater à tout moment. L'araignée s'est rivée à la jambe d'El Capitan à l'instant même où il la sauvait et, maintenant, combien de temps lui reste-t-il ? Elle fait un effort pour se souvenir. Elle doit se concentrer. Elle balaie les larmes de ses yeux et observe le déroulement de l'affrontement.

Bradwell. Elle doit trouver Bradwell.

Et où sont Partridge et Lyda ? Les emmène-t-on déjà au Dôme ?

Les jambes lourdes, elle longe la cheminée écroulée. Un attroupement compact s'est formé à une cinquantaine de mètres de là, agité de mouvements frénétiques. Elle pense d'abord que c'est une Groupie, mais comprend aussitôt après que c'est un groupe de garçons des sous-sols qui ont traîné le corps puissamment musclé d'un soldat des Forces spéciales, à présent sans vie, à l'écart du champ de bataille. Ils éventrent le cadavre à la recherche d'armes et de pièces. Elle a envie de vomir. Elle hait ce monde.

Bradwell. Où diable est-il ? Reviendra-t-il jamais ? Et s'il était déjà mort ? Disparu.

Au loin, les garçons commencent à se disputer les restes du soldat disloqué. Un petit objet acéré tournoie dans les airs et se fiche dans le sol, au milieu d'eux, avec un bruit sourd.

Une fléchette de jardin. Puis une autre.

Les Mères sont là, campées de l'autre côté d'un pli du terrain. Elles arrosent leurs adversaires de fléchettes, lances et flèches. Pourquoi cette brusque offensive ? Mais alors elle comprend. Les femmes couvrent Bradwell, qui se précipite en cet instant vers elle à travers la poussière, Fanny sous un bras et les plans roulés sous l'autre. Vivant. La poitrine de la jeune fille se gonfle soudainement, emplit de... soulagement ? Joie ?

« Bradwell ! Par ici ! » hurle-t-elle.

Les balles geignent et claquent, heurtant les restes de la cheminée. Le garçon a les sourcils couverts de poussière, le visage strié de terre. Elle respire. C'est alors qu'il tombe. Fauché par une balle ? Il n'a lâché ni la Boîte ni les cartes, mais une Poussière a refermé ses griffes sur sa cheville. Elle le rejoint aussi vite qu'elle peut. Il frappe la créature de toutes ses forces avec sa botte restée libre, tout en plantant ses coudes

dans le sol pour se retenir.

Pressia sort un couteau et le plonge profondément là où les côtes se soulèvent et s'abaissent alternativement -dans le cœur de la Poussière. Elle entend un cri guttural et un sifflement quand elle retire la lame.

Elle aide Bradwell à se relever. Le dernier morceau de la cheminée explose et une pluie de débris s'abat sur le terrain. Le fracas de l'artillerie est assourdissant.

Ils se dirigent rapidement vers une lisière éloignée, celle de la forêt qui s'étend jusqu'au fleuve, et parviennent à une ancienne remise aux fondations de parpaings. Ils s'arrêtent pour reprendre leur souffle.

« El Capitan et Helmud, fait-elle. Une araignée. Logée dans son mollet. Il ne lui reste plus que deux heures.

— Pourquoi n'a-t-il rien...

— Il ne voulait pas nous distraire.

— Où est-il ? Où est Wilda ?

— Il l'emmène à l'avant-poste, de l'autre côté du fleuve. » Le fleuve. Elle n'est jamais allée aussi loin. « Il a dit que tu connaissais le chemin.

— C'est le cas. Plus ou moins.

— Tu crois qu'ils y arriveront ? » Elle mentait quand elle a assuré à El Capitan qu'ils se reverraient, que ce n'était pas la fin. Elle se mentait à elle-même comme à lui. Et elle le sait. Elle se rappelle son regard de résignation. En portant son frère sur ses épaules pendant toutes ces années, il a toujours accepté la réalité de sa vie -aujourd'hui de sa mort. « Il est parti », murmure-t-elle, et c'est comme si elle était privée d'une partie d'elle-même. Elle n'a jamais soupçonné combien elle se sentirait vide, vulnérable et désorientée à l'idée de le perdre.

Elle porte la main à sa gorge et lève les yeux sur le paysage poussiéreux. La fumée a tout assombri.

« El Capitan ? dit Bradwell. Ne le tiens jamais pour foutu. »

LYDA

CUIVRE

La maison est flanquée d'un côté par une cheminée, de l'autre par un escalier. Ses murs extérieurs ont disparu, pour la plus grande partie, et on s'y sent exposé au danger. Un piano dépouillé de ses touches, de ses cordes et de ses pédales gît sur le côté, carcasse abandonnée. Elle entend quelqu'un derrière elle, fait volte-face. C'est Partridge. Juste lui. Il n'y a qu'eux deux.

« Ils t'ont suivi ? » demande-t-elle. Son cœur bat vite mais, pour quelque raison, elle se sent calme.

« Je ne pense pas. » Il touche un appui de fenêtre fissuré. « C'était peut-être la résidence du directeur. Certains d'entre eux vivaient près des prisons, dans de vastes et splendides demeures. »

Elle essaie de se représenter cette baraque sous une apparence splendide. À présent, elle est ravagée.

Ils empruntent l'escalier, qui a survécu à un incendie. Des volutes de suie souillent les parois. La rampe s'est détachée et repose sur les marches, inutile. Une couche de cendre soyeuse rend celles-ci glissantes.

« Où allons-nous ? s'enquiert le garçon.

— En haut. »

Au deuxième étage, il n'y a plus que de l'air au-dessus de leurs têtes. Un toit de ciel, songe-t-elle. Elle regrettera le ciel - tout sombre qu'il soit. Elle regrettera le vent, l'air et le froid. La pièce est nue, à l'exception du cadre de cuivre d'un grand lit à baldaquin. C'est un miracle - ce cadre de lit. Le matelas, les draps, la couverture, le couvre-lit ont depuis longtemps disparu, balayés avec le toit ou pillés. Mais ce cadre de cuivre, couvert de suie, subsiste.

Lyda essuie la boule sur l'un des pieds. Elle découvre son propre reflet et, derrière, Partridge, déformé et arrondi. « On croirait un cadeau, remarque-t-elle.

— C'est peut-être notre cadeau de Noël. »

Elle enjambe le bord du lit et se place au milieu, là où il y avait autrefois le matelas. « Peut-être bien. » Elle s'assied par terre et, lentement, fait semblant de se renverser en arrière sur des couvertures

moelleuses.

« Comment allons-nous retourner au Dôme, maintenant ? » s'inquiète Partridge.

Lyda n'a pas envie d'en parler. « Nous devons attendre à l'écart de la bataille. Nous ne pouvons rien faire tant que les soldats et les Poussières ne sont pas partis, pour le moins. » Elle sourit. « Nous devons tapoter les oreillers. »

Il la rejoint, ramasse un oreiller imaginaire, auquel il applique quelques coups de poing, avant de le lui rendre.

« Partage-le avec moi », propose-t-elle, faisant comme si elle le reposait sur le lit.

Il s'allonge près d'elle à même le sol. Côte à côte, ils contemplent les nuages.

Il roule vers elle. « Lyda. »

Elle l'embrasse. Elle ne veut rien entendre de ce qu'il a à dire. Ils sont dans ce monde venteux, dans une maison qui n'a pas de toit, dans un lit qui n'en est plus un. Ils échappent à la surveillance des chaperons du Dôme et des Mères. Ils sont seuls. Personne ne sait où ils sont. Absolument personne. Ils ne sont même pas obligés d'exister. Tout ce qu'ils font, c'est jouer à faire semblant.

La bouche du garçon est contre la sienne, puis sur son cou. Son souffle chaud fait courir des frissons à la surface de sa peau.

Elle lui retire son manteau. Il y a les boutons menus, délicats de leurs chemises, puis celles-ci s'évanouissent. La peau de Partridge touche la sienne - si chaude qu'elle en est étonnée. Dans ce vent froid, comment une telle chaleur peut-elle exister ?

Ils s'abritent tous deux sous le manteau du garçon. Elle frotte son corps contre le sien. Elle est surprise que tout cela soit si agréable - les lèvres de l'autre sur son oreille, sa nuque et ses épaules. Elle sent qu'elle rougit, pas seulement ses joues, mais tout son corps. En fait, son corps et elle - quelle est la différence ? Il y a cette abondance de chair, toute frémissante, comme si elle venait de prendre vie pour la première fois.

L'enduit laissé par le bain devient huileux. Est-ce ainsi que ça devrait être entre mari et femme ? Elle repense à ses leçons d'hygiène à l'académie des filles - un cœur heureux est un cœur en bonne santé. Il n'était jamais question de l'amour et du sexe, bien qu'elle sache quelques petites choses à ce sujet, les maigres informations scientifiques que les filles sont autorisées à connaître, ce que certaines mères chuchotent à leurs filles et que les filles se chuchoteront entre

elles, et qui se dilue tellement qu'il est difficile de faire la part du vrai et du faux.

Il enlève le reste de ses vêtements, et elle se déshabille également. Complètement. Est-ce réellement en train de se passer ? Ils sont absolument seuls, personne ne les voit, personne ne les épie, et elle ressent quelque chose comme de la faim, mais ce n'est pas exactement de la faim. Elle adore la sensation des lèvres du garçon sur les siennes. Elle passe la main dans ses cheveux. Elle s'enroule autour de lui, bras et jambes.

Partridge a un mouvement de recul. Il paraît étonné, effrayé même. « Tu es sûre ? »

Elle ne sait pas de quoi il parle. Est-elle sûre de vouloir retourner avec lui dans le Dôme ? Elle ignorait qu'elle avait le choix. Mais évidemment qu'elle a le choix. Ce n'est pas l'académie des filles. C'est la vraie terre et le vrai ciel, et elle y est vivante. Peut-être peut-elle rester ici. Elle ne veut pas gâcher cet instant en lui avouant la vérité - si elle n'est pas forcée de retourner dans le Dôme, elle n'ira pas. Elle répond : « Certaine. » Elle lui expliquera plus tard. Pourquoi gaspiller ce moment précieux ?

Ensuite, il est en elle. Elle éprouve une douleur vive et brève, puis une pression. Une expansion d'elle-même. Elle laisse échapper un halètement.

« Tu veux que j'arrête ? »

Était-ce ce qu'il lui demandait ? Si elle était sûre que ce soit une bonne idée de faire ça - une chose qu'elle ne connaît que par des rumeurs, des histoires d'animaux grognant, de maris, de sang et de bébé ?

Elle devrait lui dire d'arrêter, mais elle ne veut pas qu'il cesse. Sa peau, leurs lèvres et leurs corps - où s'arrête son corps à lui et où commence le sien à elle ? Ils sont fusionnés, c'est ce qui lui vient à l'esprit. Ce sont tous les deux des Purs, mais fusionnés. Elle l'aime en ce moment. Tout est si chaud, si humide, fascinant et nouveau qu'elle ne voudrait pas que cet instant finisse. « Ne t'arrête pas », lui susurre-t-elle.

Et si c'était la dernière fois qu'ils se voyaient avant d'être séparés à jamais ? À présent qu'elle sait qu'elle ne partira pas avec lui, elle se sent désespérément triste, tout autant que libérée. Elle veut être sa femme - même si ce n'est que pour ce moment, le seul qui leur sera jamais accordé.

Il dit : « Je t'aime. Je t'aimerai toujours. »

Et elle dit : « Je t'aime aussi. » La façon dont cela sonne lui plaît.

Elle est sûre de perdre du sang. Elle est sûre que c'est une erreur mais, dans le même temps, elle ne voudrait rien faire différemment. Il frissonne et lâche un faible cri. Il la tient ensuite dans ses bras, en la serrant fort.

Elle lève les yeux vers le ciel par-dessus l'épaule de Partridge (les nuages qui s'enfuient, la cendre poussée par le vent) et elle imagine qu'elle se trouve au-dessus d'eux, à l'aplomb d'une maison sans toit, deux corps rivés l'un à l'autre au milieu d'un cadre de ht à baldaquin.

Il lui manque d'avance. Elle se sent déjà nostalgique. Il va partir. Elle va rester. Que vont-ils devenir l'un sans l'autre ?

« Au revoir », souffle-t-elle si doucement qu'elle n'est pas sûre qu'il ait entendu.

EL CAPITAN

CHANTE, CHANTE, CHANTE

Ils slaloment entre les arbres, se dirigeant vers l'amont. El Capitan entend le fleuve, le sent presque. Il marche derrière Wilda, ouvrant grand les yeux, mais il voit trouble à cause de la sueur et de la douleur. Celle-ci persiste à vouloir réveiller son ancienne souffrance, mais il lui ordonne de se taire. Certaines personnes ont été pulvérisées si vite que leur corps n'a laissé derrière elles qu'une tache sombre. D'autres ont été carbonisées. Après les Détonations, il a trouvé une femme dans son jardin, penchée au-dessus de ses cages à lapins fondues - une statue de charbon. Il lui a touché l'épaule, espérant qu'elle se retournerait ; au lieu de cela, un gros morceau de son épaule est tombé sur le sol dans un nuage de cendres. Ses doigts à lui étaient souillés de gris. Il a eu de la chance de ne pas être carbonisé. Il a eu de la chance de ne pas boire l'eau de la pluie noire, bien qu'il fût mort de soif. Il a découvert une vieille citerne, et Helmud et lui ont pu s'y désaltérer. Aussi n'a-t-il pas succombé, dans les jours qui ont suivi, à un mal le rongant de l'intérieur. Son frère et lui étaient malades et affaiblis, mais ils ont mangé des mandarines - des fruits que sa mère mettait dans les desserts avec des pommes et de la noix de coco râpée.

La douleur monte dans tout son corps. Maintenant, sa poitrine lui fait mal. Son cœur bat fort. Il prend appui contre l'écorce rugueuse d'un arbuste. Sa peine lui en rappelle d'autres, d'un genre différent - le deuil. Sa mère. Le sachet en plastique de noix de coco râpée - craquante sous la dent et sucrée sur la langue.

Il grogne.

Helmud grogne.

Il touche l'épaule de la fillette. « Par là. » Ils dépassent les arbustes. Le fleuve apparaît. Il est profond à cet endroit mais, un peu plus loin, on peut le traverser à gué. Ils suivent la berge, puis El Capitan s'arrête. « Je vais devoir te porter. »

Wilda lève la tête vers lui et tend les bras.

Il la soulève et sa douleur s'avive. Curieusement, pourtant, avec elle cramponnée à sa poitrine et Helmud sur son dos, il trouve un nouvel équilibre. L'eau est glaciale. Elle s'introduit rapidement dans ses bottes, transperce son pantalon. Sitôt que le froid atteint les plaies

causées par l'araignée, il se demande si cette petite chose ne va pas geler. C'est peut-être aussi simple que ça.

Cette pensée lui donne des ailes pour gagner l'autre rive. Il repose Wilda à terre et examine son mollet. Tandis que la petite regarde ailleurs, il remonte précautionneusement sa jambe de pantalon, noire de sang. Ses yeux le piquent tellement qu'il les cligne en grimaçant. Le chronomètre n'est pas frigorifié. Il indique : 1:12:04... 1:12:03... 1:12:02.

C'est bientôt le crépuscule. Le soleil darde ses rayons sous les arbres.

« Helmud, commence-t-il. Je vais essayer d'y arriver, mais dans le cas contraire, il ne faut pas que la fille...

— Pas », fait Helmud, et c'est l'un de ces moments où il ne semble pas simplement répéter. Il a l'air de savoir que son frère est sur le point de perdre la boule, et il veut l'en empêcher. De tels moments sont rares mais, pardieu, El Capitan ne vit que pour eux. C'est comme si son vrai frère était de retour - ce gamin qui enterrait des armes avec lui, celui qui était intelligent et chantait.

« OK », acquiesce-t-il. Le fait est que, s'il meurt, Helmud mourra aussi. Il veut lui expliquer la situation, juste le dire à voix haute, juste avoir quelqu'un qui l'aide à porter le poids émotionnel de tout ça. Mais Helmud comprend très bien ce qui est en jeu.

La vérité est que, si ce n'était pour son frère, il n'y serait probablement pas arrivé. Il aurait déjà renoncé - sans quelqu'un à protéger, même à sa manière tordue, mi-haine mi-amour.

Il se remet en route. Il lui faut au moins tenter de mener la fillette saine et sauve jusqu'à l'avant-poste, avant que l'araignée n'explose. Il espère arriver là-bas à temps pour la démonter, mais il y a de grandes chances qu'ils ne parviennent qu'à la faire sauter et à trouver la mort dans l'opération.

Wilda l'interroge du regard.

« C'est un tout petit peu plus loin. Nous allons suivre l'orée du bois autour de cette prairie, sur la droite. Au-delà, nous apercevrons le toit de l'antenne médicale. »

La petite est en avant de lui sur l'étroit sentier. Il poursuit sa progression avec difficulté. Chaque pas est un supplice plus atroce que le précédent. Il va de plus en plus lentement. Peut-être devrait-il simplement lui dire de continuer seule. Peut-être ne pourra-t-il aller plus loin.

Ses genoux flageolent. Il chancelle, tend le bras et se raccroche à un arbuste. Il glisse et s'affale sur le sol, sa mauvaise jambe tordue sur le

côté. Helmud se cramponne à son cou.

Wilda se précipite vers lui.

« Tu vas devoir t'en sortir par toi-même. Ne reviens pas en arrière. » Il est inquiet à la pensée des soldats de l'ORS qui gardent l'avant-poste. S'ils entendent la fillette courir, ils ouvriront le feu. « Tu sais chanter ? »

Elle hausse les épaules.

« Chante le message en courant. Chante tout au long du chemin. Chante ! »

Elle pivote sur ses talons et s'élance à travers le sous-bois, sautant par-dessus les broussailles. Sa robe brille entre les arbres, avant de disparaître. Elle ne chante pas. « Chante ! lui crie-t-il, de toutes les forces qui lui restent. Chante ou ils te tireront dessus !

— Tireront dessus ! » renchérit Helmud. Ils pourraient bien lui tirer dessus de toute façon.

Nom de Dieu, elle ne chante toujours pas ! Chante, chante, chante ! la supplie-t-il mentalement.

Et au moment précis où il commence à croire qu'elle en est vraiment incapable, une voix s'élève, claire, douce, mélodieuse. « Nous voulons que vous nous rendiez notre fils ! » Wilda chante, et cela lui rappelle la voix de Helmud quand il était petit, dans l'Avant. Angélique. Comment elle faisait pleurer leur mère, parfois. « Cette fille est la preuve vivante que nous pouvons vous sauver tous ! » Elle tient la dernière note, qui résonne à travers la forêt.

El Capitan ferme les paupières, laisse le chant s'enfler dans sa tête. Nous voulons que vous nous rendiez notre fils... Et il voudrait être de retour lui-même. Noix de coco et mandarines. Sa mère les mixant dans un saladier. De retour, de retour. Une légère secousse agite le bas de son pantalon. J'ai mal, dirait-il à sa mère si elle était ici. J'ai mal.

Ses yeux s'ouvrent en papillotant. Le visage de Helmud pendouille un instant dans son champ de vision, avant de s'évanouir. Il entrevoit son frère farfouillant dans son dos, puis perçoit le clic de son canif. Helmud lui montre la lame luisante.

« Non, Helmud. Seigneur. Non, s'exclame-t-il entre deux grognements de douleur. Tu comptes extraire les pattes de l'araignée de ma jambe ? Comme s'il s'agissait de sculpter un morceau de bois ?

— Sculpter un morceau de bois, confirme l'autre d'une voix calme.

— C'est trop dangereux. Et si tu déclenchais... ? Ou si...

— Ou si ? »

Son frère a raison. Ils n'ont rien à perdre. « Oh ! Mon Dieu, Helmud !

— Dieu Helmud ! »

Pour une fois, celui-ci a leur vie entre ses mains. Il n'y a pas d'autre solution.

« La fille n'est pas aux alentours, n'est-ce pas ? Je ne veux pas qu'elle se trouve à proximité de nous.

— La fille n'est pas aux alentours. »

El Capitan opine du chef. « OK. »

Helmud se contorsionne autour de lui. Ses bras sont assez longs pour exercer une pression sur la cheville de son frère, une prise solide. Ce dernier ressent une sensation de fraîcheur, suivie d'une souffrance si aiguë qu'il frappe le sol de son poing. « Chierie ! » braille-t-il.

Helmud ne garde qu'une toute petite partie du mot, cette fois (« Chhh..., chhh..., chhh... »), et continue à creuser.

PRESSIA

FLEUVE

Une fois qu'ils sont suffisamment loin dans la forêt, Bradwell dit à Pressia : « Essayons à nouveau.

— Essayer quoi ?

— Fanny. » La Boîte noire est parvenue à suivre leur allure, recourant à un mélange de roues et de longs bras pour se maintenir au-dessus des inégalités du terrain. « Je n'ai pas cessé d'y penser. Je veux refaire l'expérience avec les sept noms, et sans la présence de Partridge. Rien que nous deux.

— D'accord, mais cette fois ne...

— Ne ? » Elle était sur le point de lui dire de ne pas mettre tous ses espoirs dans Fanny, mais ce n'est pas possible. Sa voix est si passionnée, son regard si énergique, comment lui dire de ne pas avoir d'espoir ? Comment pourrait-elle dire à qui que ce soit, dans ces solitudes dévastées, de ne pas avoir d'espoir ?

« Rien, répond-elle. Essayons ! »

Ils s'agenouillent de part et d'autre de la Boîte. « Cygne », fait Bradwell.

Après que Fanny a terminé sa litanie de sept, le garçon débite les noms à toute vitesse : Ellery Willux, Aribelle

Cording, Ivan Novikov, Hideki Imanaka, Bartrand Kelly, Avna Gosh et Arthur Walrond. Un voyant vert s'allume à chaque nom. L'œil d'une caméra apparaît sur le dessus de la Boîte. Il observe tout d'abord Bradwell, et ensuite Pressia. « Elle nous connaît, dit le premier. Elle doit être en train de comparer nos visages avec l'ADN qu'elle a prélevé. »

Le moteur de Fanny gargouille, comme si elle avait du mal à traiter ses informations. Finalement, elle déclare : « Conforme avec Otten Bradwell et Silvia Bernt. Mâle. Conforme avec Aribelle Willux et Hideki Imanaka. Femelle. « C'est nous, triomphe Bradwell. Tu vois ? »

La jeune fille est stupéfaite.

« Accès autorisé, poursuit la Boîte. Message destiné à Otten Bradwell et Silvia Bernt. »

Une spirale de lumière tremblotante s'élève alors au-dessus d'elle, formant un cône suspendu dans lequel l'air étincelle - des cendres portées par le vent.

« Ça a marché ! s'écrie Pressia.

— Je te l'avais dit. »

À travers les parasites multicolores apparaît un visage, qu'elle ne reconnaît pas - un homme d'une trentaine d'années avec une chevelure blonde en bataille et une moustache de la même couleur. Il cligne les yeux irrégulièrement, comme s'il était trop surexcité pour dormir et était debout depuis plusieurs jours. Il déclare : « Si vous voyez ceci, cela signifie que vous êtes quelqu'un en qui nous avons confiance. Vous êtes l'un des Sept en qui j'ai encore foi, ou bien vous êtes Silvia et Otten, auxquels j'accorde une confiance totale. » Il s'interrompt, presse sa paume contre sa poitrine. Les larmes lui montent aux yeux. « Et vous êtes vivants. »

Bradwell s'incline vers le visage de l'inconnu. Il est ébahi. Comme s'il faisait face à un fantôme.

Pressia lui touche le bras. « C'est Walrond ? »

Il ne détache pas son regard de l'homme, se contentant de hocher la tête et de murmurer : « C'est bien lui.

— Au moment où vous regardez ceci, je suis probablement mort. Peut-être le monde entier est-il mort. Peut-être rien de ce que nous tentons de faire maintenant ne marchera-t-il. Mais je devais essayer. Et la Boîte sait. Désolé pour le prélèvement d'ADN. C'était une précaution supplémentaire. C'était nécessaire. »

Il regarde autour de lui, les yeux troubles. Il sort du champ pendant un instant, cherchant peut-être quelque chose ou quelqu'un, se montrant vigilant, et revient aussitôt. « Cette Boîte contient toutes mes notes, depuis le commencement, depuis la formation des Sept - toutes les idées d'Ellery sont recensées dedans. Toute sa folie. »

Il croise les bras sur sa poitrine. « Les gens ne décident pas simplement, quand ils sont jeunes, de commettre un jour un massacre. Un acte d'anéantissement exige que l'on s'y prépare, et c'est ce qu'a fait Ellery. Et il continue. Mais il a commencé petit. J'étais là très tôt. J'aurais dû faire quelque chose. Je m'en rends compte maintenant, a posteriori. Le fait est qu'il a tué la seule personne qui aurait pu le sauver. C'est l'ironie du sort. »

Bradwell est au bord des larmes, mais il ne pleure pas. Il aimait Walrond. Ses traits sont empreints de souffrance.

« Tout est là à votre intention, et cela vous conduira à la formule. »

La formule. Walrond l'avait et peut les y mener -encore aujourd'hui ? Après toutes ces années ?

« Elle ne vous est pas servie sur un plateau. Je ne pouvais pas prendre un tel risque. Et, écoutez-moi bien, si vous arrivez à un certain point dans vos recherches, et que vous ne pouvez aller plus loin, rappelez-vous que je connaissais l'esprit de Willux mieux que quiconque. J'ai longuement médité ces notes et ai dû me projeter dans le futur. Cette Boîte n'était pas assez sûre à mon goût. Je ne pouvais pas me contenter de tout enregistrer dedans. Si vous connaissez l'esprit de Willux, et vous le connaissez tous - c'est devenu le travail de notre vie, n'est-ce pas ? D'essayer de deviner sa prochaine action, etc. Eh bien, juste en réfléchissant à ses pensées, en adoptant sa logique, vous serez en mesure de comprendre les décisions que j'ai prises. Et, au bout de votre parcours, la Boîte n'est plus du tout une boîte. C'est une clé. Ne l'oubliez pas. La Boîte est une clé et le temps joue un rôle essentiel. »

Il quitte à nouveau le champ de la caméra. Y a-t-il une fenêtre près de lui ? Surveille-t-il si on l'a suivi ? À son retour, il dit : « Je sens qu'ils se rapprochent de moi. Nous manquons de temps. Si vous entendez cela, c'est signe que tous nos efforts ont échoué. » Il rit presque - à moins qu'il ne s'agisse d'un sanglot ? Pressia l'ignore. La poitrine de l'homme se soulève brièvement et il reprend : « Willux, c'est un romantique, en fin de compte, non ? Il souhaite que la glorieuse histoire de sa vie perdure. J'espère que l'un de vous m'entend, et qu'il mettra un point final à tout cela. Promettez-le-moi. » Il lève les yeux au plafond. L'image saute un peu, avant de redevenir stable.

« Non que je mérite d'avoir votre parole, et encore moins celle de Silvia et d'Otten. J'en suis indigne. J'ai trahi tant de promesses. Vous êtes meilleurs que moi tous les deux. Vous l'avez toujours été. Et Bradwell est encore meilleur que vous deux réunis. » Il fixe l'objectif de la caméra, droit vers le garçon. « En fait, il n'est pas impossible qu'il soit le seul de nous tous à survivre. Peut-être ajouterai-je une précision, dans cette éventualité. Vos enfants, murmure-t-il. Mon Dieu, j'espère qu'ils nous survivront. J'espère qu'ils survivront à ce qui approche. J'espère qu'il leur restera un monde dans lequel survivre. »

La lumière faiblit et s'éteint. La petite caméra qui a projeté l'hologramme rentre dans la Boîte avec un clic.

Silence.

« Ça va ? » demande Pressia. Elle n'ose imaginer ce qu'a dû être le choc de revoir Walrond.

« Bien. Très bien. » Bradwell considère Fanny. « Il ne nous reste plus

qu'à nous occuper de la formule. Il l'a enregistrée là-dedans d'une façon ou d'une autre. La formule. C'est parti. » Il respire profondément. « Allons-y ! » La Boîte sur les talons, il se met à marcher si rapidement que la jeune fille doit courir pour le rattraper.

« Attends ! fait-elle. Qu'est-ce que tu attendais de Walrond ? La formule, ce n'est pas une bonne nouvelle ? Si nous arrivons à la trouver, il ne nous manquera plus qu'un seul ingrédient, et ensuite nous pourrions sauver Wilda et...

— C'est une bonne nouvelle pour toi, je suppose.

— C'est-à-dire ?

— Le Dôme peut Purifier les gens. Ils ont découvert comment, mais cela provoque une Dégénérescence Cellulaire Rapide. Et puis, il y a cet espoir, cette petite chance que, si tu parviens à réunir les ampoules de ta mère, un ingrédient supplémentaire et la formule permettant de les combiner, le Dôme disposera de médicaments pour éviter les effets secondaires de la Purification. La vie serait parfaite, n'est-ce pas ?

— Willux a arrangé les choses de telle manière que, lorsque lui et les siens décideront que la terre est suffisamment propre pour qu'ils sortent du Dôme, il y aura deux classes bien distinctes - les Purs et les malheureux qui les serviront. Ceci pourrait bien anéantir son plan.

— Ils pourraient aussi sortir et nous regarder en face. Regarder en face ce qu'ils nous ont fait, et nous accepter tels que nous sommes.

— Tu ne peux nier qu'un traitement soit une possibilité intéressante.

— Tu veux dire une tentation irrésistible.

— Ne me dis pas ce que je veux dire !

— Je sais ce que tu espères, Pressia. Tu veux retrouver ta main. Tu veux effacer tes brûlures. Tu veux être comme eux.

— Est-ce si mal ? Franchement ? Est-ce un crime de ne pas vouloir être défigurée et brûlée ?

— Et si tu obtenais ce que tu veux, Pressia, qu'est-ce que ça changerait vraiment ? »

Elle n'en est pas certaine, mais elle a l'impression que ce serait comme si elle récupérait une partie d'elle-même. Elle dit : « J'ai toujours le souvenir de qui j'étais. Je désire que cette personne existe. Je désire être entièrement moi.

— Tu es entière. Ceci est qui je suis - les cicatrices, les oiseaux dans mon dos. À l'heure où je te parle, je suis entier. J'accepte cela. Tu parcours le coin en voyant de la beauté dans toute cette misère, mais quand la verras-tu en toi-même ? » Il tend la main et suit du doigt la

courbe de la cicatrice qui s'incurve autour de l'œil de la jeune fille. « Dans ce toi-même. »

Elle veut rejeter la tête en arrière, mais ne bouge pas. C'est la façon dont il l'observe - avec une telle intensité. « Au moins, la formule est réelle. Tu voulais seulement fouiller dans le passé. Il n'y avait que les vieilles vérités qui t'intéressaient, c'est ça ?

— Il n'y a qu'une vérité. Nous devons la trouver et la garder.

— Je ne sais pas. Parfois, tu sembles penser que la vérité des autres est malléable, modifiable, peu digne de confiance - mais pas la tienne. »

Finalement, elle tourne la tête et observe le fleuve. Un léger brouillard glisse à la surface de l'eau. Un bruissement s'échappe des broussailles non loin d'eux. Ils scrutent les alentours à travers les feuillages de plus en plus noirs.

« Il va faire nuit bientôt », remarque Pressia.

Bradwell lève les yeux vers un ciel morcelé par les branches. « Pourquoi le temps jouerait-il un rôle essentiel ? C'est comme si Walrond avait oublié que nous écouterions ce message après les Détonations. C'est uniquement dans l'Avant qu'il jouait un rôle essentiel, quand ils pouvaient encore espérer arrêter Willux. Ça n'a aucun sens.

— Comment aurait-il pu imaginer tout ceci ? À l'époque, le temps devait avoir un sens différent. Il faut avancer. » Le temps, en ce moment même, lui fait penser à El Capitan. L'araignée incrustée dans sa jambe a-t-elle déjà explosé ? Elle n'a pas de montre. Et si lui et Helmud étaient morts à présent ? Ils n'échangent pas un mot à ce sujet. Ils en sont incapables.

PARTRIDGE

EN BAS

Toujours allongé, Partridge ouvre les yeux sur la coupole chargée de cendres du ciel nocturne, vaste comme un océan aux eaux noires. La lune ne dispense qu'une maigre clarté. Quand Lyda a chuchoté « au revoir », il était en train de penser la même chose, au revoir à ce monde, sa cendre, son ciel, son vent. Le monde en dehors du Dôme a une palpitation sauvage qui n'appartient qu'à lui, un cœur brutal dont les battements donnent à toutes choses (y compris l'air) une vie violente. Il n'a pas envie de retourner à l'air vicié, confiné du Dôme, sa ponctualité, sa propreté méticuleuse, toutes ces bonnes manières hypocrites. Et pourtant, il adorerait être au chaud, dans un vrai lit - avec Lyda.

Elle est déjà habillée et se tient au bord du mur en partie effondré, qui lui arrive à la hanche. C'est comme si elle regardait depuis la proue élevée d'un navire.

Il s'assied et enfile ses vêtements. Il prononce son nom. Elle ne se retourne pas.

Il attrape son manteau et s'approche d'elle. Il place ses mains sur sa taille et l'embrasse sur la joue. « Tu veux mon manteau ?

— Ça va.

— Tu devrais le mettre. » Il le lui passe autour des épaules.

« Ce n'est plus qu'une question de temps, dit-elle. J'ai aperçu Hastings au-dehors.

— Où ?

— Il traversait les ruines des prisons, seul. Il a dû se séparer des autres. Il est probablement à ta recherche.

— C'est peut-être lui qui nous emmènera. Mieux vaut lui que Wellingsly. Ça améliorerait sa réputation d'être celui qui a mis la main sur moi.

— Il ne sera jamais celui qui nous emmènera.

— Que veux-tu dire ?

— Pas nous. » Elle s'écarte de lui.

« Je ne comprends pas. »

Elle murmure : « Je ne viens pas avec toi.

— Mais nous rentrons ensemble.

— Je ne peux pas rentrer.

— Tu seras avec moi. Je peux veiller à ce que tu sois protégée.

— C'est bien ça, répond-elle, les larmes aux yeux, la voix soudain désespérée. Je ne veux plus être protégée. »

Partridge ne la croit pas. C'est absurde. Il considère le paysage massacré. « C'est la barbarie, ici à l'extérieur. Je veillerai... » Il s'apprête à lui dire qu'il s'assurera qu'elle soit bien traitée, mais il comprend que ce n'est plus ce qu'elle souhaite entendre.

« C'est la barbarie là-bas à l'intérieur, également. La seule différence, c'est que, dans le Dôme, on nous ment à ce sujet. »

Elle a raison, bien sûr. Il observe les Poussières apparaître et disparaître, rôdant juste sous la surface du sol. Elles ratissent, c'est l'expression qui lui vient à l'esprit. « Tu n'as peut-être pas besoin de moi, mais si c'était moi qui avais besoin de toi ?

— Je ne peux pas. » La voix de Lyda est ferme, sans le moindre tremblement. Il en est étonné.

« Mais tu étais sur le point de venir avec moi ? Tu as dit au revoir à tout ceci. Je t'ai entendue le dire. »

Elle secoue la tête. « Je ne disais pas au revoir à tout ceci, je te disais au revoir à toi. »

Il a la brusque sensation d'étouffer, comme s'il avait reçu un coup de poing en pleine poitrine. Il regarde les prisons écroulées. Un mince rayon de lumière flotte au-dessus des poutrelles renversées. C'est Hastings, avançant avec précaution le long des décombres. Il s'immobilise, comme s'il se sentait épié. Il se retourne vers Partridge, éclairant son visage et sa poitrine. Il est pourvu d'une excellente vision. Il peut examiner son ancien camarade dans les moindres détails. Il lui adresse un signe du menton, avant de revenir sur ses pas et de se diriger vers la maison.

« Hastings arrive », annonce Partridge. Il se tourne vers Lyda, dont les joues ont rosi sous l'effet du vent, ce qui fait ressortir le bleu de ses prunelles. « Que puis-je dire pour te convaincre de venir ? Dis-le-moi. Je te promettais tout ce que tu voudras. » Il craint de se mettre à pleurer.

« Tu auras besoin de ça. » Elle lui applique le manteau contre la poitrine. Pendant un instant, il refuse de l'accepter de sa part, comme si cela lui permettait de la garder avec lui - un vêtement qu'elle ne

peut rendre. Il le reprend enfin et détourne la tête. Elle l'embrasse sur la joue.

« Tu ne devrais pas rester seule ici.

— Les Mères viendront me chercher. »

Il entend d'abord son propre cœur, puis les bottes de Hastings au bas de l'escalier. Il fouille dans la poche du manteau et en tire la boîte à musique. « Prends-la. » Au début, elle ne lève pas même la main, mais finalement elle plante ses yeux dans les siens. « S'il te plaît. »

Elle la prend.

Il crie à Hastings : « J'arrive !

— Sois prudent, dit-elle. J'ai peur de ce que ton père pourrait te faire.

— Je sais mieux que personne qu'on ne peut lui accorder aucune confiance.

— Je sais. Mais tu voudrais toujours qu'il t'aime. »

C'est vrai. Impossible de la contredire là-dessus. C'est

ce qui le rend si vulnérable. « Tu m'as dit au revoir, mais moi pas, fait-il. Parce que nous nous retrouverons. J'en suis sûr. » Et alors, ne supportant pas l'idée que ce soit elle qui le quitte, il crie à nouveau quelque chose à Hastings et dévale l'escalier.

PRESSIA

FILLES FANTÔMES

Ils ont suivi la rive du fleuve, où les roseaux sont hauts. À un moment, elle a entrevu un museau noir et le bref éclat de dents découvertes. Bradwell est censé connaître l'endroit où l'eau est suffisamment basse pour traverser, mais il ne l'a pas encore trouvé, et il y a de moins en moins de lumière. Le fleuve est profond et sombre. Les fleuves. En avait-elle déjà vu un ? Y a-t-il ici un souvenir qui lui appartienne en propre ? Elle le pressent, mais le redoute en même temps. Elle n'est pas sûre que ce soit le genre de souvenir qu'elle aimerait voir resurgir.

L'air est froid et venteux. Les roseaux, couverts de fines pellicules de givre, cliquettent les uns contre les autres. Au bord de l'eau, là où la boue n'est pas complètement gelée, les bottines de Pressia sont aspirées par le sol, comme s'il y avait quelque chose de vivant dessous, une chose munie de tentacules. Le garçon tient Fanny sous son bras, et les plans (maintenant sales et froissés) fourrés dans sa ceinture.

Le courant est rapide. Elle songe aux filles fantômes. Elle fredonne la chanson : « Le fleuve est large, le courant tournoie, le courant crie, le courant tournoie. Qui peut les sauver de ce monde ? De ce monde ? »

« L'avant-poste vers lequel nous nous dirigeons était l'école où allaient les filles de cette chanson, à ce qu'on suppose, dit Bradwell.

— Vraiment ?

— J'ai entendu dire que ç'avait été terrible, ici. Tu sais bien comment ça s'est passé partout où il y avait de l'eau. Les piscines, les mares aux canards sur les terrains de golf, les cours d'eau tel celui-ci. » Les roseaux s'entrechoquent. Une petite créature recouverte de fourrure se faufile à travers les broussailles.

Pressia sait ce qu'on lui a raconté. Les gens se sont déplacés vers l'eau (une procession de la mort) parce que des tornades brûlantes s'étaient levées et que le monde s'était changé, pour un certain temps, en poudrière. Tout a pris feu. Les gens ont cherché de l'eau (comme les filles fantômes) et les fleuves et les rivières ont été remplis de corps. Là, brûlés et perdant leur sang, les gens ont péri. Cependant, elle ne se rappelle rien de tout cela. Absolument rien. Elle observe le

fleuve. « Tu sais ce que j'aimerais savoir ? Si je sais nager. C'est le genre de chose qu'on devrait connaître à propos de soi-même, n'est-ce pas ?

— Ouais, c'est sûr. »

D'autres formes sombres farfouillent non loin de là. On perçoit à présent des grondements épars.

Bradwell se tourne vers Pressia. « Alors, tu veux en avoir le cœur net ?

— Tout de suite ? Tu es cinglé ? L'eau est gelée. Où est le gué ?

— Eh bien, justement. Je ne sais pas exactement s'il se situe à un kilomètre devant ou bien derrière nous.

Et les Bêtes sont en train de nous adresser un ultimatum.

— Je ne plonge pas dans cette eau glacée. Le problème n'est pas de savoir nager ou non. On mourrait de froid de toute façon ! »

En amont, du bruit s'échappe des roseaux. Un petit animal efflanqué les traverse comme une flèche. Les grondements s'amplifient.

Bradwell commence à retirer ses bottes. « On sera plus probablement dévorés par les choses qui poussent ces grognements.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchote la jeune fille.

— Je l'ignore, mais ils ne sont pas contents. Tu aperçois le toit métallique là-bas ? »

Elle scrute l'autre rive. Elle discerne vaguement le faîte d'un toit entre les arbres. « C'est l'avant-poste ?

— Ouais.

— Personne n'a construit de pont ni rien de semblable ?

— Comme les castors ?

— Comme qui que ce soit.

— Tu en vois un ?

— Peut-être que si on crie, quelqu'un nous entendra.

— Par-dessus le bruit du fleuve ? Et de toute façon, que feraient-ils ? Ils se donneraient la main et feraient un pont sur lequel nous pourrions marcher ? »

Un pont de corps humains. Un fleuve. Il y a un souvenir ici. Elle a mal au cœur, sa bouche se remplit de salive. Elle se penche et crache.

« Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Je vais bien.

— Tu n'as pas l'air.

— Si. » Elles pataugent dans l'eau pour guérir, refermer leurs plaies, guérir. Mortes noyées, leur peau toute pelée, leur peau toute perlée, leur peau toute pelée. Elle voit les filles fantômes dans sa tête, se guidant l'une l'autre, tels des aveugles, entonnant l'hymne de leur école. Des corps d'eau. Des corps. Bradwell a dit : Tu sais bien comment ça s'est passé partout où il y avait de l'eau. Les piscines, les mares aux canards sur les terrains de golf, les cours d'eau tel celui-ci. Est-ce qu'elle sait ?

« Écoute. » Le garçon ôte sa veste. « Si tu arrives à flotter, je te ferai traverser. »

Elles avancent aveugles, chantant, se lamentant, chantant. Au point que nos oreilles bourdonnent, nos oreilles hurlent, nos oreilles bourdonnent. Elle inspecte brièvement les alentours. Les fourrés ont pris l'aspect d'animaux ramassés sur eux-mêmes. Elle ne veut pas penser à flotter sur un fleuve. N'est-ce pas ainsi que les corps des filles sont remontés à la surface ? « Les plans seront mouillés.

— Oui. Mais ils sont tracés au stylo, pas au crayon. Ça aide. » Il retire sa chemise - peut-être pour être plus à l'aise dans l'eau. Son torse est plus large et plus puissant que dans le souvenir de la jeune fille. Les plaies sur ses épaules musclées se sont refermées, laissant des cicatrices roses. Il est beau et robuste - d'autant plus beau qu'il a l'air robuste. Elle entend les ailes des oiseaux, mais ne les voit pas. Se tient-il dos au sous-bois pour les lui dissimuler ? Il refuserait de l'admettre, mais c'est probable.

« Tu devrais te débarrasser des trucs lourds que tu as sur toi. Tu ne tiens pas à être entraînée vers le fond ? » Il détache sa ceinture, puis s'arrête. Il se frotte vivement les bras.

Fanny s'avance jusqu'au bord de l'eau. Elle rentre ses membres et ses roues. De fines pales apparaissent sur ses côtés. Elles paraissent délicates, mais efficaces. « Tu crois qu'elle s'en tirera ? s'inquiète Pressia.

— Elle a été fabriquée en prévision de l'apocalypse. Ceux qui sont fragiles, c'est nous. » Ceux qui sont fragiles. Elle pense à nouveau aux filles fantômes - si fragiles. « On va vraiment faire ça ? »

Elle observe le fleuve. Elle avise un tourbillon qui disparaît rapidement. Elle se remémore le rêve qu'elle a fait enfant, alors qu'elle avait de la fièvre, l'horreur tout autour d'elle et comment elle comptait les poteaux électriques. Et quand il n'y avait pas de poteau, son grand-père l'encourageait à fermer les yeux et à en imaginer. Ichi, ni, san, shi, go. « Tout ce que j'ai à faire, c'est de flotter ? »

Le vibrato grave des grondements résonne à travers les roseaux. Elle distingue des dizaines d'yeux luisants, de gueules et de dents.

« Oui, répond Bradwell en jetant un bref regard aux animaux. Contente-toi de garder ton calme, de te détendre et de te laisser porter par l'eau. Je m'occupe du reste. »

Elle quitte son manteau et délace promptement ses bottines, qu'elle tire par leur talon froid et boueux.

Le garçon enlève son pantalon. Dessous, il porte un caleçon large. Il ôte la ceinture du pantalon, saisit les plans, serre la ceinture autour de son ventre - les plans contre sa peau.

« Tu es sérieux quand tu parles de ne pas être entraîné vers le fond ?

— Ouais. » Il entre dans l'eau en pataugeant, grimace à cause du froid. Elle voit ses oiseaux, à présent, leurs plumes brillantes, leurs pattes orange vif. Des oiseaux aquatiques.

« Les ampoules, s'exclame-t-elle, en s'assurant qu'elles sont bien à l'abri et intactes.

— Viens ! » L'une des Bêtes a fini par s'aventurer hors des roseaux. On entrevoit le chatolement d'une chevelure (presque une crinière), qui s'ouvre comme des doubles rideaux : un bras sombre et maculé de boue en émerge, un bras mince, humain - une fille fantôme ? Non, ce n'est qu'un mythe. Un mythe. Elle entre progressivement, à reculons, dans l'eau glaciale. Celle-ci tourbillonne autour de ses jambes. Le froid est si intense qu'il la brûle. Elle a les bras en l'air, de l'eau jusqu'aux hanches. Bradwell lui empoigne la main, avec force et fermeté. Elle rebondit sur la pointe des pieds, expérimentant pour la première fois sa propre flottabilité.

« Laisse l'eau te porter. Je suis derrière toi. » Il passe son bras nu autour de sa taille. Il la tire en avant sur le ventre. Elle s'accroche timidement à son cou et relève les jambes vers l'arrière. Tout son corps commence à s'engourdir.

Fanny pénètre dans l'eau à son tour, commençant à jouer de ses pales, avant de disparaître dans les profondeurs.

Pressia retient son souffle, garde le menton levé. Le garçon se pousse vers le haut en prenant appui contre le lit du fleuve, et se met à battre des jambes. « Tu peux battre des jambes toi aussi, si tu t'en sens capable. »

Elle l'imite, mais elle a une sensation de vertige. Elle laisse sortir l'air de ses poumons, inspire précipitamment. Elle regrette de ne pas avoir abandonné davantage de vêtements. Ils sont pesants.

« Tu te débrouilles vachement bien », lui dit Bradwell, soufflant

comme un bœuf.

Elle sent alors quelque chose glisser autour de ses jambes. Elle les ramène contre sa poitrine et serre le cou du garçon un peu plus fort. « Il y a quelque chose là-dessous.

— Sans doute un poisson. C'est tout. » Elle comprend à sa façon de surveiller la surface qu'il a peur lui aussi.

L'onde est trop sombre et trouble pour voir à travers. « Non, rétorque-t-elle. Ce n'était rien de ce genre. » Les filles fantômes. Et si elles étaient ici, tout autour d'eux, dans la forêt, poussant maintenant des grognements bestiaux parmi les roseaux, sous l'eau ?

« Bats des jambes !

— Je n'y arrive pas.

— Lâche mon cou ! » lui crie-t-il, mais elle sent à nouveau le glissement contre ses jambes. Cette fois, c'est comme si une main lui avait pris la cheville, puis s'était volatilisée.

Elle hurle et étreint Bradwell si violemment qu'il se retrouve la tête sous l'eau. Elle s'écarte de lui pour ne pas couler en même temps, avant de grimper sur son corps et de le faire s'enfoncer davantage. C'est instinctif. Est-elle en train de le noyer ? Elle sent la panique s'emparer d'elle. Gesticulant, elle crie son nom au-dessus des flots. Elle plonge à son tour - soudain sourde, aveugle et privée d'air.

Elle agite les bras, revient à la surface, aspire avidement une goulée d'air, tranchant l'eau, la boxant avec le poing-tête-de-poupée, mais elle replonge aussitôt. Ses yeux sont grands ouverts ; cependant, une fois encore, elle ne distingue que les yeux grands ouverts des ténèbres. Une bousculade silencieuse emplis ses oreilles. Elle essaie de regagner la surface, mais plus elle se démène, plus profondément elle coule. Avec l'air bloqué dans ses poumons, elle a l'impression que sa poitrine est une cavité qui gèle de l'extérieur vers l'intérieur.

Son cœur peut-il geler avant même qu'elle ne se noie ? Sa peau se transformera en glace. Ses cheveux deviendront raides. Son corps (sans vie et bleui) sera emporté jusqu'à la mer. Ichi, ni... Les mots de son rêve lui reviennent à l'esprit. San, shi, go...

Elle a l'impression que ses poumons sont prêts d'éclater et elle revoit un corps d'eau après les Détonations ; l'image apparaît brutalement dans son esprit. Un pont s'arrêtant à mi-chemin dans les airs et, dessous, un pont humain. Son grand-père lui a expliqué qu'ils ne pouvaient pas traverser à la nage. Elle se souvient de tout à présent. Il fallait qu'ils rampent au-dessus des corps et, pour cela, il n'était pas question de compter. Pour cela, il n'était pas question d'ichi, ni, san,

etc. Et il n'était pas question de fermer les yeux. Elle devait y arriver, à quatre pattes, par-dessus les corps. Elle se rappelle comment ceux-ci s'enfonçaient quand, superposés les uns sur les autres, ils recevaient son faible poids. Cette vision se confond avec son rêve des poteaux électriques en feu qu'elle comptait, des fils électriques sectionnés et pendants, du cadavre décapité, du chien sans pattes, de la brebis pelée. Les corps dans l'eau n'étaient pas dans un rêve. Ce n'était pas un rêve. C'est un souvenir. Un souvenir à elle. Sa terreur s'accroît. Elle va être avalée par ce fleuve. Il ne la laissera jamais partir. Ses poumons la brûlent. Elle pourrait ouvrir la bouche, laisser l'eau la remplir, et se noyer.

Elle pourrait laisser les choses se passer ainsi, cette fois.

Elle ferme les paupières sur les ténèbres, et il y a seulement davantage de ténèbres. Où est Bradwell ? Est-il déjà mort ? Leurs corps dériveront-ils jusqu'au même océan lisse comme un miroir ?

C'est alors qu'elle sent une poussée venue d'en bas -comme s'il y avait deux mains dans son dos. Une troisième agrippe le poing-tête-de-poupée et la tire. Elle essaie d'abord de dégager son bras, mais elle comprend alors qu'on est peut-être en train de la sauver. Peut-être ces mains vont-elles la conduire jusqu'à la surface. Les filles fantômes - elle imagine leurs cheveux qui se déploient autour de leurs visages, leurs chemises d'uniforme qui ondulent lentement dans le courant.

Finalement, elle refait surface. Elle gonfle d'air ses poumons, qui la picotent et se contractent. Son pied heurte le fond. Elle se met debout, péniblement. Elle halète et tousse.

Son nom lui parvient aux oreilles. C'est la voix de Bradwell qui l'appelle. Elle l'entend ensuite patauger dans sa direction, répétant son nom sans arrêt. Il la soulève et la porte en direction de la berge.

Il s'affale sur celle-ci, tout dégoulinant, les plans trempés sur le sol. Les ailes des oiseaux dans son dos sont couvertes de gouttelettes. Sa poitrine et ses bras sont luisants.

Elle continue à tousser. Son corps est encore froid à l'intérieur et elle se sent molle, lourde, épuisée. Sa chemise et son pantalon gorgés d'eau glaciale lui collent à la peau. Elle cligne les yeux, les tournant vers le pâle croissant de lune, et voilà que le visage de Bradwell est à côté de la lune, son beau visage. Il écarte les cheveux qui tombent sur la joue de la jeune fille. « Respire. Continue seulement à respirer. »

Elle tend la main, la posant sur la joue froide, humide et ornée de cicatrices de Bradwell. « Je ne t'ai pas tué, dit-elle.

— Non, j'ai cru que je t'avais perdue.

— J'ai cru que nous étions morts tous les deux.

— C'était ma faute. » Ses cils sont mouillés et noirs. L'eau dégoutte depuis son menton sur le cou de Pressia.

« Elles m'ont sauvée.

— Qui t'a sauvée ?

— Les filles fantômes. » Elle a conscience que ça semble délirant, mais tout se brouille dans sa tête. Ça pourrait être vrai.

La Boîte noire se hisse sur la rive en bourdonnant. Ses lumières voltigent sur leurs visages comme si elle était joyeuse de les voir.

« Elle va bien, Fanny, la rassure Bradwell. Elle est vivante. » Il frictionne les bras de son amie. « Tu avais raison. C'était trop froid. »

Elle tremble. Son souffle est court. « Je vais bien », confirme-t-elle, mais les mots sortent lentement et difficilement de sa bouche, et elle ne sent pas les mains du garçon. Elle a l'impression que sa peau est devenue caoutchouteuse, telle la tête de la poupée, que ses terminaisons nerveuses sont quasi endormies.

« Il faut te mettre à l'abri du vent. » Il prend son bras, le passe autour de ses propres épaules et la rétablit sur ses pieds. Elle ne parvient pas à bloquer ses genoux pour rester debout. Il se penche et la soulève, la serrant contre sa poitrine.

« Je suis désolée, commence-t-elle, d'être un fardeau... » Mais elle ne peut terminer. Ses mâchoires s'entrechoquent. Elle claque des dents. Elle tremble si violemment qu'il a du mal à la porter. N'aurait-elle été sauvée par les filles fantômes que pour succomber au froid ? Elle sait que la température interne de son corps a chuté. Elle est restée trop longtemps dans l'eau. Le vent est trop fort. Ses vêtements l'ont entraînée vers le fond et, à présent, ce sont des compresses glacées. Quand, petite fille, elle a traversé ce fleuve de cadavres, ce que tout le monde recherchait, c'était une compresse fraîche sur la peau, et aujourd'hui, c'est de ça qu'elle va mourir.

Ils avancent entre les arbres. Fanny éclaire l'étroit sentier. Bradwell suit. Il tremble lui aussi. Elle perçoit son tremblement dans ses bras, dans le rythme saccadé de sa marche.

« Je suis désolée, répète-t-elle.

— Ne dis pas ça. » Il trébuche et tombe le nez en avant. Ils s'étalent brutalement. Il se redresse sur les genoux, la reprend dans ses bras, se remet péniblement debout. Il poursuit sa progression ; sa peau nue a pris une couleur rouge vif. Il murmure : « Pressia. » Elle le regarde - sa mâchoire volontaire, sa tête mouillée, ses yeux sombres. « Pense à quelque chose de chaud. À quelque chose de bon. » Elle devine qu'il a

peur. Ses phrases sont hachées.

Elle se rappelle le moment où il lui a donné le papillon mécanique, celui qu'il avait récupéré chez elle, la manière dont il a déclaré que ça ressemblait à un miracle - qu'une chose aussi belle ait survécu. Il a l'art de la faire rougir. C'est un souvenir de chaleur, de bonté. Elle le lui dirait, si elle se sentait capable de former les mots.

Bradwell s'effondre à nouveau. Cette fois, il jure à voix basse. Il tente de se relever avec elle, mais n'y arrive pas. Le sol est dur et froid. « Fanny, fait-il. Continue. Suis ce chemin jusqu'à l'avant-poste. Tu en es capable ? Tu m'écoutes ? Trouve quelqu'un. Envoie-nous de l'aide. »

Pressia entend ronronner le moteur de la Boîte. Celle-ci poursuit sa route. Mais il est douteux qu'elle trouve qui que ce soit, et plus encore qu'elle revienne avec du secours.

Bradwell gagne un bosquet d'arbres entouré de fourrés et d'épais feuillages. Il creuse un trou dans les feuilles mortes, y étend la jeune fille. « Tu ne peux pas garder des vêtements trempés. Tu dois rester en vie. Tu m'entends ? Je ne peux pas aller plus loin. »

Elle hoche la tête. Elle distingue son visage par fragments - un sourcil, puis ses lèvres, puis ses mains. Elle doit rester en vie.

Les doigts agités de fortes contractions, il déboutonne son pantalon, et le lui retire. Il fait passer sa chemise pardessus sa tête. Elle a la sensation que ses propres bras sont cassants. Il se couche sur le côté (pour éviter d'étouffer les oiseaux), absorbant le froid de la terre pour elle. Il ramène les feuilles tout autour d'eux et la serre dans ses bras. Les oiseaux bronchent à peine.

Son torse contre le sien, elle les imagine tous deux fixés l'un à l'autre, les côtes accrochées aux côtes. Ils halètent, tandis que des nuages blancs s'élèvent de leurs lèvres rouges. Elle appuie sa joue sur sa poitrine et il l'étreint, lui frottant le dos, les bras, mais ses mouvements sont devenus saccadés et lents. Il écarte sa chevelure froide et humide de sa peau. Il l'encourage. « Reste en vie. Dis quelque chose. Parle. »

Elle voudrait lui dire qu'elle aime mieux mourir ici que sans lui dans le fleuve. Que s'ils s'éteignaient ici, ils seraient enchaînés l'un à l'autre à jamais - les côtes prises dans les côtes, gelés, et ensuite viendrait le dégel - l'herbe et le tapis de mousse du sous-bois qui les recouvriraient.

« Pressia ? Parle-moi. »

Peut-elle parler ? Elle repense à quand elle était une fillette

traversant le fleuve plein de cadavres. Pouvait-elle parler, alors ? Elle a prononcé des mots que personne n'a compris. Et, à la fin, il n'y avait aucun mot pour ce qu'elle voyait et ressentait - le mouvement d'un corps qui s'enfonce sous votre poids, en heurtant un autre au-dessous de lui. « Ichi, ni, murmure-t-elle entre ses dents qui claquent.

— Ichi, ni ? répète Bradwell, et alors, comme s'il avait déverrouillé l'accès aux profondeurs mystérieuses de l'esprit de son amie, comme s'il connaissait ses pensées, il enchaîne : « Ichi, ni. San, shi, go ? »

Ils reprennent en chœur : « Ichi, ni. San, shi, go. »

EL CAPITAN

SANGLIER

El Capitan entend des pas lourds se dirigeant vers eux à travers la forêt, et il est soulagé. L'araignée désactivée gît en pièces sur le sol froid. Helmud a pansé les plaies avec un lambeau de tissu étroitement serré, qu'il a arraché à sa propre chemise. Étendu là sur le flanc, l'officier sent la douleur dans sa jambe s'atténuer un peu, tandis que son frère lui caresse la main comme si c'était un chaton. Il le laisse faire, car il lui est redevable. Et aussi parce que, chaque fois qu'il essaie de dégager sa main, l'autre geint. Le bruit risque d'attirer des Bêtes. Il y en a de dangereuses qui rôdent la nuit - elles ont muté et se sont croisées à tel point qu'il est difficile de dire si l'on a sous les yeux un sanglier ou un loup doté de défenses noueuses, ou encore une variété de demi-colley. C'est pire quand elles ont quelque chose d'humain - un bout de peau, des phalanges, une lueur fugitive dans le regard. On raconte que, par ici, des survivants ont été mangés par des arbres mais sont toujours vivants, piégés à l'intérieur. Il pense au vieux Zander, qui lui a appris à enterrer les fusils avant les Détonations. Il lui doit la vie. A-t-il été dévoré par un arbre ? Est-ce un mythe ?

À présent, voilà de l'aide qui arrive. « Je les entends venir, dit-il. Est-ce que je peux avoir ma main ?

— Avoir ma main ? demande Helmud, comme si la main d'El Capitan était aussi la sienne.

— Helmud ! » Il le gronde et Helmud lâche prise. « Merci », fait-il en retirant son bras.

Il aperçoit Wilda en premier. Elle tient une lampe électrique, qui oscille furieusement au rythme de sa course. Deux soldats la suivent - un homme et une femme, vêtus de manteaux et de capuches si serrées que l'officier ne discerne ni leurs marques ni leurs fusions. Le garçon a une démarche inégale. La fille a le dos voûté. Tous deux paraissent trop jeunes pour être soldats. Toutefois, lui-même se voyait comme un guerrier à leur âge. En fait, alors qu'il n'était pas plus grand que Wilda, il se battait déjà pour défendre sa peau et celle de Helmud. Ça lui paraît un peu tragique, rétrospectivement.

La fillette se précipite vers lui et s'arrête brusquement, pointant le faisceau lumineux sur sa poitrine avec l'air de signifier : Là, tu vois ?

C'est ce que j'essayais de te dire.

« El Capitan ? s'étonne la fille soldat.

— Ouais, c'est moi. »

Ils se redressent (la fille toujours un peu courbée à cause de sa bosse) et saluent.

Wilda s'agenouille près de l'officier en serrant son bras entre les siens. Il est un peu gêné. Il ne veut pas qu'elle se raccroche à lui - comme s'il avait besoin d'une autre bouche à nourrir ! Il l'ignore et s'adresse aux deux autres. « Qui êtes-vous ?

— Riggs.

— Darce.

— Repos », leur commande-t-il. Il est possible qu'ils ne se soient jamais trouvés en sa présence. Ils semblent anxieux - est-il l'ancien El Capitan traquant dans les bois les nouvelles recrues changées en cibles vivantes ? Ou le nouveau El Capitan, qui a promis de l'eau pure, de la nourriture, des armes ? Ou bien est-il un étrange mélange des deux versions ?

Des ailes battent au-dessus d'eux. Ils lèvent tous les yeux. Une chouette décolorée est perchée sur une branche d'arbre voisine, qui ploie sous son poids. « Elles sont comme des vautours, maintenant, ces chouettes blanches, maugrée l'officier. Je les ai vues attaquer un soldat qui n'était qu'à moitié mort.

— À moitié mort ? demande Riggs. C'est-à-dire ?

— Comment ça "c'est-à-dire" ? Pas complètement mort. Voilà ce que j'ai voulu dire.

— J'ai voulu dire, ajoute Helmud.

— Elle flaire l'odeur du sang. Les autres vont bientôt rappliquer. Elles sont comme des requins lorsqu'il y a du sang dans l'eau.

— Je ne connais rien aux requins, déclare Riggs.

— Je vous ai posé la question ? »

Le garçon secoue la tête, les lèvres serrées par l'inquiétude.

« Je vais avoir besoin d'aide pour rejoindre l'avant-poste. Quelqu'un d'autre s'y est pointé, ce soir ? Qui que ce soit ?

— Qui que ce soit ? s'enquiert Helmud.

— Non, monsieur, je ne crois pas, répond Riggs. Devrions-nous attendre de la visite ?

— J'espérais que Pressia Belze et Bradwell se montreraient. Passez

un appel radio et posez la question. »

Les recrues échangent un regard.

« Vous n'avez pas de talkies-walkies ? » Il a laissé le sien dans la voiture. Ordre des Mères.

« Non, monsieur. Nous ne les avons pas encore reçus. Seulement à partir de la semaine 2.

— Génial. »

Une autre chouette décolorée vient se poser sur une branche proche. El Capitan constate avec inquiétude que le bec de celle-ci est ensanglanté. Elle s'est déjà repue ce soir. Il espère que ce n'est pas de quelqu'un de sa connaissance.

« Au moins, vous êtes armés. » On lui a suffisamment troué la peau aujourd'hui. « L'un de vous devrait retourner à l'avant-poste au pas de course - celui qui est le plus rapide, avec les poumons les plus propres. Qu'il se renseigne au sujet de Pressia et Bradwell. Si personne n'a de leurs nouvelles, envoyez une patrouille à leur recherche dans la forêt. Compris ?

— Je suis la plus rapide, affirme Darce.

— Vraiment ? Sous cette bosse ? »

La fille ouvre la bouche pour répliquer, puis la referme aussitôt. Allait-elle lancer une vacherie au sujet de ce que l'officier porte lui-même sur son dos ? Est-ce là ce qu'il va devoir subir maintenant qu'on le croit amolli ? « Quoi ? Dites-le.

— Les jambes de Riggs ne fonctionnent pas si bien.

— Parfait. Qu'attendez-vous, dans ce cas ? Exécution !

— Exécution ! » renchérit Helmud.

Darce salue et s'élance. Quelques chouettes supplémentaires voltigent sous les arbres.

« Et vous, Riggs, vous allez me mettre debout et m'emmener à l'avant-poste. OK ? Vous serez ma béquille.

— Oui, monsieur. »

El Capitan bascule son poids et celui de Helmud vers l'avant. Riggs s'accroupit. L'officier passe son bras autour de ses épaules. « À trois. Un, deux, trois. » Le soldat les soulève jusqu'à ce qu'El Capitan puisse tenir en équilibre sur une jambe. Le second tente de prendre appui sur son mauvais côté. Une douleur cuisante lui laboure le mollet. Ses blessures sont profondes et Helmud les a bandées si étroitement que sa jambe a enflé. « OK. Allons-y.

— Allons-y », approuve son frère.

Wilda s'empresse de ramasser les morceaux de l'araignée. Il est sur le point de lui beugler de les laisser, mais qu'importe à présent ? Morts comme ils sont... Elle a perdu son bateau, alors, c'est bon, emporte les pièces de l'araignée.

Riggs est un avorton. Son aide est bienvenue mais limitée. Le sol est caillouteux. Wilda est à nouveau en tête, sa lampe à la main. Le mollet de l'officier est brûlant, comme s'il était déjà infecté - et peut-être l'est-il effectivement. Peut-être est-ce l'odeur qu'ont suivie les chouettes. Elles sont devenues plus nombreuses - une volée, battant des ailes au-dessus d'eux.

El Capitan entend un grognement dans les broussailles. « Pressons le pas », dit-il à Riggs.

Il se demande si Darce a trouvé Pressia et Bradwell à l'avant-poste ; ils sont peut-être assis devant la cheminée de l'ancienne maison du directeur. À moins qu'une équipe partie à leur recherche dans les bois ne les découvre bientôt (avec de la chance vivants), c'est-à-dire s'ils sont parvenus à sortir des Terres mortes.

L'une des chouettes s'enhardit. Elle pique si près de sa tête que, lorsqu'il lui décoche un coup de poing, il la touche presque. Il frôle la pointe de ses ailes.

« Donnez-moi mon fusil. Deux semaines que vous êtes dans la maison ? Je pense que je serai meilleur tireur, même avec un petit problème d'équilibre et une cible mouvante. »

Riggs s'arrête, prends le fusil passé dans son dos et aide son chef à ajuster la bandoulière. C'est bon de tenir à nouveau une arme dans ses mains. Les armes... elles lui procurent toujours un sentiment de mieux-être. Il perçoit une fois encore le grognement et entrevoit au beau milieu d'un buisson une défense jaunie et tordue, qui disparaît aussi vite qu'elle est apparue.

Wilda chante d'une voix inquiète, tremblante, à l'instar de ses mains. « Si vous ignorez notre requête, nous tuerons nos otages. »

El Capitan distingue la clairière à travers les arbres. Il connaît le reste par cœur - la route défoncée qui mène à ce qui fut un porche de brique aujourd'hui écroulé et noirci. Elle serpente entre des arbres courbés et conduit à l'ossature métallique d'une serre aux vitres brisées, des poteaux de butts déformés, des haies qui ont poussé en toute liberté, des tiges d'aspect laineux qui donnent des baies gâtées au printemps, et du lierre cassant qui a escaladé les pierres et dont les fleurs jaunes aux pétales coupants s'épanouissent en été, avec leurs multiples graines croustillantes qui lui évoquent des bébés à trois

têtes. L'endroit paraît hanté.

Cependant, Wilda s'immobilise et braque le faisceau de sa lampe sur un buisson.

El Capitan ordonne au soldat de faire halte. Ils sont à la lisière de la forêt. « Que se passe-t-il ?

— Je l'ignore, répond le garçon. Elle est effrayée.

— Wilda ! Qu'est-ce qu'il y a ? »

La petite s'incline en avant, tendant le cou pour mieux voir à travers les ronciers.

« Éloigne-toi, très lentement, Wilda », fait El Capitan à voix basse.

Elle n'écoute pas. Elle lève la main vers quelque chose.

« Non ! »

Le sanglier grogne et charge.

La lampe tombe sur le sol avec un bruit mat.

Wilda ramène vivement sa main contre sa poitrine et bascule en arrière. La Bête, recouverte de fourrure, tel un coyote, fonce sur son torse étroit.

L'officier repousse Riggs et ramène son arme devant sa poitrine, quand une chouette descend sur lui, battant des ailes contre sa tête ; privé du soutien du soldat, il chancelle vers l'avant, se rattrapant sur sa mauvaise jambe, qui se dérobe. Le coup part, mais s'enfonce dans la terre.

La fillette hurle - un sifflement strident qui déconcerte momentanément l'animal. Celui-ci relève sa hure, flaire le vent avec son groin caoutchouteux. Il ouvre grand ses mâchoires pour découvrir des crocs acérés et pousse un incroyable cri perçant.

El Capitan tente de se mettre en position pour un deuxième tir mais, tandis qu'il prend appui contre un arbre, il a conscience qu'il est sans doute trop tard, la Bête va tuer Wilda. Elles s'attaquent toujours au plus faible. Et elle mourra ici au milieu des bois, sous ses yeux. Il lui a promis de l'emmener à l'avant-poste. Il va échouer.

C'est alors que le sanglier s'affaisse en arrière et émet un grognement plaintif - d'animal blessé. Du sang s'échappe du petit trou percé dans sa cuisse par une balle. Il est impossible qu'il soit mort. La blessure n'est pas assez grave pour cela ; néanmoins il devient inerte en quelques secondes.

La petite est paralysée par la peur. Ses yeux sont vitreux, comme si elle fixait encore le monstre, comme s'il se dirigeait encore sur elle. El

Capitan s'approche d'elle, lui prend le visage entre les mains. « Tout va bien, maintenant. C'est fini. »

Les chouettes décolorées décrivent des cercles et effectuent des piqués. Riggs leur envoie des coups de poing, en abat une d'une droite solide.

L'officier rampe jusqu'à la lampe, repoussant les oiseaux autour de Wilda. Il attrape cette dernière et la serre contre lui. Il éclaire le sanglier, dont l'arrière-train est marbré de sang, mais dont les côtes s'élèvent et retombent. Le projectile qui l'a atteint contenait un quelconque sédatif.

L'une des chouettes frappe Helmud. C'en est trop pour El Capitan. Il lâche la lampe, se couche sur le dos, laissant son frère supporter son poids, et tire dans le tas. Quelques volatiles tombent à terre, un nuage de plumes ensanglantées. D'autres s'enfuient dans les arbres.

Ils se retrouvent entourés de chouettes mortes. Le faisceau de la lampe se perd à travers le sol durci.

« Qu'est-ce qui a dégommé ce sanglier, nom de Dieu ?

— Nom de Dieu ? »

Au même instant, Fanny apparaît en bourdonnant dans la lumière, comme si elle avançait sous le feu d'un projecteur.

« C'est toi qui as fait ça ? » l'interroge l'officier.

Les lueurs de la Boîte noire vacillent. Oui.

Si elle est arrivée jusque-là, c'est bon signe. Il respire profondément - presque trop plein d'espoir pour poser sa question. « Est-ce que Pressia et Bradwell sont en vie ? »

Fanny ne bouge pas. Elle ne sait pas.

LYDA

CAGE EN FIL DE FER

Lyda regagne sa place entre les tubes de cuivre du lit à baldaquin et se recroqueville autant que possible contre le froid. Les Mères viendront peut-être la chercher, ou pas. Dans les deux cas, elle est seule à présent. Quand a-t-elle jamais été seule dans sa vie ? Vraiment seule ? Libre ?

Elle n'est pas comme l'oiseau qu'elle a fabriqué un jour avec du fil de fer, enfermé dans une cage en fil de fer. Ses os ne sont pas fins et malléables. Elle est un nœud endurci qui s'appartient entièrement. Elle est telle qu'elle est venue au monde, un amas de cellules, organisé pour la constituer. Pas n'importe qui. Elle. Et elle est stupéfaite de se retrouver ici seule - voici ce que ces cellules sont devenues. Cette personne qui n'est plus une gamine. Cette personne qui ne va pas suivre Partridge pour retourner à son ancienne vie. Elle n'est pas en train de traverser les Terres mortes, mettant ses pas dans les siens. Mais si agréable que soit cette sensation (une liberté incroyable, comparable à rien de ce qu'elle connaît), elle se heurte à la douleur poignante suscitée par l'absence de Partridge. Et, l'espace d'une seconde, elle regrette également celle qu'elle était avant de lui dire qu'elle ne pouvait venir avec lui. Cette personne aussi est absente. Elle est quelqu'un d'autre, quelqu'un qu'elle reconnaît à peine. Elle est neuve. Elle tourne le visage vers le ciel, parce que c'est possible, parce qu'il est là. Il neige à nouveau. Une neige si légère qu'elle s'élève en tourbillonnant, tout autant qu'elle tombe.

PARTRIDGE

TRAÎTRE

Partridge et Hastings marchent en silence depuis des heures. Hastings a sans doute été programmé pour ne prononcer que des paroles d'ordre pratique, et n'en user qu'avec sagesse, prudence, clarté. Mais Partridge ? Il n'avait pas le goût de discuter. Il continue à voir le visage de Lyda, son expression quand elle s'est contentée de l'embrasser sur la joue. Déjà partie. Déjà séparée de lui. Elle lui avait fait ses adieux.

Le garçon voit le sommet blanc du Dôme se profiler au nord, pris dans un nuage de flocons gris. Il est plus seul que jamais ; l'aiguillon de la peur le transperce. « Alors, Hastings, fait-il pour penser à autre chose, comment vont tes parents ? » Il présume que l'autre ne lui répondra pas.

Cependant, Hastings l'observe avec intérêt, semblant se rappeler soudain qu'il a des parents, avant de scruter calmement l'horizon, comme si la question n'avait jamais existé.

« Ta mère t'envoyait toujours des madeleines dans ces boîtes circulaires, tu te souviens ? Et ton père avait l'habitude de raconter des blagues quand elle n'était pas dans les parages. » Ils formaient un couple tout en angles, aussi grands et minces que leur fils. Son père sortait des plaisanteries grivoises, comme s'il voulait prouver qu'il était un homme - comme Hastings. Hastings voulait être intégré. Maintenant, il l'est, en un sens. Cela le rend-il heureux ? Les membres des Forces spéciales sont-ils capables d'éprouver des émotions telles que la joie ? Ses parents savent-ils qu'ils ont perdu leur fils, même s'il est toujours en vie ?

Partridge veut rafraîchir la mémoire de Hastings, voire réveiller en lui des émotions anciennes, dormantes. Quelle partie de son ami est encore là, et quelle autre a disparu ? « Est-ce que Weed a réussi à sortir avec la fille qu'il essayait de brancher ? Tu sais, avec son stylo laser, sur le gazon de l'académie ? Tu te souviens que tu le qualifiais d'abruti, cherchant à communiquer avec une abrutie ?

— Arvin Weed est une personne de valeur. »

Voilà qui ressemble à une ébauche de conversation. « De valeur ? »

Hastings opine du chef.

« Es-tu arrivé à sortir avec la fille du bal ? Celle avec qui tu parlais ? »

Hastings cesse d'avancer. Il tripote les mécanismes de son armement, comme pour une vérification.

« Donc, Lyda ne vient pas. Je suppose que tu t'en es aperçu. Toutefois, ce n'est pas fini entre nous. »

L'autre s'interrompt et lui adresse un coup d'œil, une expression qui frise la compassion. La compassion est-elle l'émotion à viser ?

« Et mon père, que crois-tu qu'il va faire de moi au Dôme, Hastings ? Aucune idée ? Pas la moindre hypothèse ? »

Pas de réponse.

Partridge donne un coup de poing dans l'épaule de son ancien camarade - un peu plus fort qu'il ne l'aurait voulu. « Bon Dieu, Hastings. Parle-moi. Qu'est-ce qui m'attend, nom d'un chien ? »

Hastings lève le regard vers le Dôme. Ses yeux sont humides. Il secoue la tête.

« Ça va mal, à l'intérieur ? C'est pire qu'avant ? demande Partridge.

— Flynn, Aria. Âge : dix-sept ans. Taille approximative : un mètre soixante. Poids approximatif : cinquante-deux kilos. Couleur des yeux : noisette. Dossier médical : vide.

— Aria Flynn. C'est le nom de la fille du bal ! Les filles Flynn - elle a une sœur. Suzette. » Hastings recommence à marcher, rapidement cette fois.

Partridge court pour le rattraper. « Si tu te souviens d'Aria Flynn, tu te souviens de comment c'était avant mon départ. Exact ?

— C'était un monde très petit. Celui-ci contient beaucoup plus de choses.

— Ouais, mais n'est-ce pas toujours la même chose -un monde entièrement brûlé ? »

Hastings reste muet.

« Ils t'ont mis sur écoute, hein ? Les yeux, les oreilles, une tique dans le crâne ? »

Le soldat poursuit sa route.

Partridge le saisit par le bras - le gras du biceps, un endroit où il n'y a pas d'armes, juste de la chair, des terminaisons nerveuses, une personne réelle. Hastings se tourne et le fixe. « Pourquoi es-tu venu me chercher ? s'enquiert Partridge, tout en sachant qu'il n'obtiendra pas de réponse, que chaque mot pourrait être enregistré, mais il ne

peut s'empêcher d'insister. Tu es de mon côté ? Je peux te faire confiance ? »

Le silence. La neige sale tournoie autour de sa tête -comme dans le rêve de boule à neige de Lyda, quand elle la secouait et se sentait prise au piège dedans simultanément.

« Rien de tout cela ne s'est passé comme je l'espérais. Tout est tombé à l'eau ici, Hastings. Mon père a tué mon frère et ma mère. Sedge était dans les Forces spéciales comme toi et il avait une tique dans le crâne. Tu te rappelles notre conversation à propos des tiques le soir du bal ? Et que j'ai dit qu'elles n'existaient pas et que tu croyais que si ? C'est toi qui avais raison. Et à présent, ils sont morts, Sedge et ma mère. Il est capable de nous tuer toi et moi, également.

— Mes ordres sont de te ramener au Dôme. » Hastings se raidit et se retourne, reniflant quelque chose. « Ils arrivent.

— Qui ?

— Ils t'escorteront sur le reste du trajet. Pas moi. Ils viennent du Dôme. »

Partridge se tourne vers celui-ci, et il aperçoit des formes qui émergent d'une petite porte. « Il y avait une porte ? Depuis le début ? C'était aussi simple que cela ?

— Ils t'attacheront les mains, comme à un prisonnier.

— Est-ce ce que je suis ?

— Nous sommes tous des prisonniers, désormais, répond son interlocuteur, stoïque.

— Écoute, tu dois retourner auprès d'El Capitan. Trouve-le.

— Je suis un soldat. Je suis loyal. C'est toi le traître. » Il se redresse de toute sa hauteur et pointe son fusil sur Partridge. Il est clair maintenant que son ancien camarade l'a capturé - pour de vrai ou pour donner le change ? Il l'ignore.

Les autres soldats se rapprochent à vive allure.

« Que dois-je faire ?

— Lève les mains. Tiens-toi bien tranquille. »

Les nouveaux venus sont grotesques, déformés par leur musculature surdéveloppée, leurs os gauchis et leur crâne protubérant. Leurs armes sont si profondément enfouies dans leurs corps qu'elles sont probablement fusionnées au squelette. L'un d'eux fauche aussitôt les jambes du garçon. Il s'écrase lourdement sur le sol. « Je sais que tu es toujours toi, Hastings. Je le sais. Trouve El Capitan. Promets-le-moi. »

Hastings ne desserre pas les dents.

Un autre soldat tord le bras de Partridge dans son dos, lui lie les poignets avec des menottes en plastique. « Tu es toujours là-dedans, Hastings ? hurle le captif, la bouche à moitié emplie de terre. La chose réelle ? Toi ? Vas-tu te battre pour ce en quoi tu crois ? »

Hastings se penche vers lui et le tire sur ses pieds, sans ménagement. Il est beaucoup plus grand que lui et incline la tête, rapprochant son visage du sien, pour lui dire d'une voix basse et coléreuse, presque métallique, comme si son larynx était relié à des fils électriques : « Je pourrais te retourner la question. »

EL CAPITAN

HIRONDELLES

El Capitan est assis sur une vieille chaise pliante, renforcée avec des cordes pour en maintenir les éléments joints. Sa jambe amochée est étendue devant lui, le pied tourné vers l'extérieur. Il attend quelqu'un pour la badigeonner d'antiseptique et changer le bandage. Pendant ce temps, il refuse d'examiner les blessures. Des hirondelles au bec recourbé gazouillent sous les avant-toits. Helmud leur répond de même. Riggs a entretenu le feu, avant de partir en quête de nourriture. La cheminée est censée chauffer les trois niveaux de la maison, mais le premier et le second étage ont disparu. Le rez-de-chaussée est coiffé d'un nouveau toit, un machin tordu et gondolé, effondré dans un angle. L'officier voit la fumée s'élever dans ce qui reste de la hotte, puis se dissiper - les cendres se mêlant à la neige emportée par le vent.

Wilda est assoupie dans un coin où le toit est en bon état. Le silence règne. Même ceux qui sont dehors sous les tentes se tiennent cois. Il ne parviendra pas à s'endormir s'il n'a pas de nouvelles de Pressia et Bradwell. Darce a envoyé une équipe à leur recherche mais, aussitôt arrivé ici, El Capitan en a envoyé une autre, avec Fanny pour guide. Il se sent si nerveux qu'il aimerait pouvoir arpenter la pièce afin de chasser son anxiété.

Riggs revient avec un pichet d'alcool et des bandes neuves.

« Je ne peux pas avoir quelqu'un avec une formation médicale ?

— C'est moi qu'on a envoyé. »

L'officier soupire. Helmud aussi. Le soldat s'agenouille et défait les lambeaux ensanglantés de la chemise de ce dernier.

« Comment ça se présente ? Ça suppure ? s'inquiète El Capitan.

— C'est rouge sombre, enflé, avec du pus. » Il débouche le pichet. « Ça va être douloureux.

— J'ai connu pire.

— Pire, dit Helmud.

— Dépêchez-vous. »

L'alcool à 90° embrase chaque plaie. Le blessé reprend brutalement

son souffle. Son frère de même - par compassion ?

Riggs refait rapidement le pansement.

El Capitan retombe en arrière dans son siège, laissant son poids reposer sur Helmud. « Riggs ?

— Oui, monsieur.

— Qu’avez-vous entendu à mon sujet ? Qui suis-je pour vous ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Si, vous savez. Que disent les gens ?

— Ils racontent toutes sortes de choses. Vous êtes un chef, cependant, aussi je ne crois pas qu’aucune de ces choses ait de l’importance. »

Il pense à Pressia, attendant Bradwell devant la cheminée d’usine. L’aurait-elle attendu, lui ? Helmud et lui auraient-ils mérité cela ? « Je crois que l’opinion des gens à mon sujet est susceptible d’avoir de l’importance. Est susceptible. »

Il observe par le trou dans le toit. Qu’est-ce qui est neige et qu’est-ce qui est cendre ? Les deux sont grises, lumineuses et tourbillonnantes. Il ne peut les distinguer d’ici.

PRESSIA

GLACE

Pressia a l'oreille collée contre la poitrine de Bradwell, et elle perçoit le battement ténu de son cœur, comme le lent tic-tac d'une montre enveloppée dans du coton. Sa respiration est devenue régulière. Il a cessé de la tenir et son bras repose maintenant mollement sur le sol. Elle le tire contre elle, remarque la pellicule de glace qui la recouvre partiellement. Son propre bras est luisant de neige, une nouvelle et fine peau de cristaux blancs et brillants. Elle est aphone. Ses cils, saupoudrés de flocons, sont lourds. Elle veut fermer les yeux. Elle veut que la neige les recouvre tous les deux d'une couette grise. Elle veut être enterrée dans cette dentelle.

Son propre souffle est court. Elle est fatiguée. Il fait nuit. Elle murmure : « Bonne nuit », consciente que ce sont peut-être ses derniers mots.

Ses paupières sont lourdes, trop pour les garder ouvertes. Et à l'instant où elle les clôt, elle sait qu'elle n'est pas en train de s'endormir. Elle est en train de mourir, parce qu'elle aperçoit des rayons de lumière à travers les arbres. Les filles fantômes, à présent des anges... Elle entend leurs voix venir vers elle, comme portées par la neige.

DEUXIÈME PARTIE

PARTRIDGE

DÉBARRASSÉ

Il ne sera plus jamais Pur. Ce n'est pas possible, mais voici comment ils vont le débarrasser de ses impuretés.

Transfusions de sang neuf, moelle osseuse neuve, apport massif de cellules neuves. Son moule de momie existe toujours - léger, durable. Il lui va mieux qu'avant parce qu'il s'est étoffé. Son corps disparaît à l'intérieur pendant des heures. On ne peut toujours rien faire pour son codage comportemental. Mais ils essaient d'aborder le problème sous différents angles, de mettre en pratique de nouvelles avancées. Rien ne marche. On l'a mis dans une housse froide, qui l'a emprisonné et a réfrigéré son organisme. « Ponction lombaire », a ordonné quelqu'un, et une aiguille s'est enfoncée dans sa colonne vertébrale.

Il est drogué pour dormir, pour rester éveillé et pour parler - une pièce carrelée de blanc avec du matériel d'enregistrement sur une table. Les mots affluent bruyamment dans sa tête, sa poitrine. À peine tournoient-ils dans son esprit, qu'ils sont déjà sur ses lèvres.

Parfois, il entend la voix de son père provenant d'un interphone. Il ne l'a pas encore vu, bien qu'il ait demandé inlassablement : Où est mon père ? Quand verrai-je mon père ? Dites à mon père que je veux le voir.

Il pense à Lyda. Parfois, il l'appelle. Son nom résonne dans la pièce avant qu'il se rende compte que c'est lui qui appelle. Une fois, il a étendu le bras vers une blouse blanche. Il a saisi un poing et a dit : « Lyda ! Où est-elle ? » Le technicien l'a repoussé et sa main a heurté un plateau avec des instruments en acier, tranchants, qui se sont entrechoqués avec fracas. « Bon Dieu ! s'est écrié quelqu'un. Stérilisez-moi ça ! »

De temps à autre, une femme en tenue de laboratoire lui indique quel jour on est, pas selon le calendrier, mais depuis son arrivée ici.

C'est votre douzième jour. Votre quinzième jour. Votre dix-septième jour.

Quand cela finira-t-il ? Elle ne répondra pas.

Son auriculaire est un autre moyen de mesurer l'écoulement du temps. Lyda avait raison. Arvin Weed a trouvé la solution avec sa

souris à trois pattes et demie. Mon Dieu ! S'il a mis cela au point, se rapproche-t-il d'un traitement pour son père ? La belle collaboration des os, des tissus, des muscles, des ligaments et des cellules de la peau est en cours de récréation grâce à des injections répétées. Le bout de doigt est coiffé d'un moule en fibre de verre qu'il va remplir progressivement. Les laboran-tins, les chirurgiens et les infirmières l'examinent au microscope. Parfois, ils lui appliquent d'infimes points de chaleur, comme s'ils faisaient de la soudure.

Il se régénère bien. Nous sommes satisfaits. La coloration de la peau est presque sans défaut.

Les étoiles de mer sont capables de la même chose. Y a-t-il encore des étoiles de mer quelque part ?

Le problème est qu'il ne veut pas retrouver son doigt. Il a fait un sacrifice, et maintenant ce sacrifice est en train d'être effacé. Le passé, le monde du dehors, ce qui lui est arrivé à lui et aux autres, la mort de sa mère et de son père, tout cela semble perdre de la réalité, s'évanouir avec la croissance infinitésimale des cellules.

Par deux fois, Arvin Weed fait une apparition. Ses yeux paraissent suspendus au-dessus du front de Partridge -le reste de son visage caché par un masque. Partridge voudrait parler mais il y a un tube dans sa gorge. Il est attaché à une table d'examen.

Arvin ne lui adresse pas la parole mais, une fois, il lui a lancé un clin d'œil. C'était si bref qu'on aurait presque dit un tic. Mais il croit que c'était plus que ça. Arvin est ici. Il va veiller à ce qu'il soit bien traité, non ? Il aimerait l'entretenir au sujet de Hastings et de ce qui s'est passé à l'extérieur. Il aimerait prononcer le nom de Lyda.

Il se réveille sans se rappeler s'être endormi. Sa tête est lourde, ses yeux bouffis, le tube a disparu. On l'a placé sur un chariot dont les roues font du bruit sur le carrelage. Il passe devant une série de fenêtres. Derrière se trouvent des rangées de bébés dans des incubateurs. De minuscules bébés - quasiment de la taille de chiots, des bébés humains toutefois. Ils tiennent dans la paume de la main d'une infirmière. Se peut-il que, dans le Dôme, autant de prématurés soient nés en même temps ? Mais ces bébés ne sont pas parfaits, ce ne sont pas des Purs. Ils portent des cicatrices et des brûlures, et sont tavelés de débris.

Rêve-t-il de bébés de malheureux ? Qu'est-ce qui est réel ? Les incubateurs se succèdent interminablement.

Il y a une autre pièce. La voix de son père sort d'un interphone. « C'est un enfant. Il doit être puni. La punition le Purifiera. La Purification se fera par l'eau. Un baptême. »

La femme lui dit que c'est le vingt et unième jour.

Il a la tête en bas, étroitement attachée à un lourd panneau blanc incliné. Ses épaules sont maintenues également. Il ne peut pas bouger. Ils ont accompli de tels progrès avec son auriculaire (qui a grandi petit à petit et dont les nerfs le picotent) qu'ils doivent se montrer prudents. Il ne faut pas le mouiller.

Le panneau est actionné par un moteur de manière à le plonger lentement dans l'eau d'un bassin. Les techniciens se tiennent à côté, avec des chronomètres et des ordinateurs portables. Il sent son crâne entrer en contact avec le liquide, frais mais pas glacé, trempant ses cheveux, emplissant ses oreilles, léchant ses joues. Il expire, puis inspire aussitôt. Il retient son souffle, tente de se libérer d'un mouvement brusque. Ses yeux sont écarquillés. L'eau est claire et brillante. La salle est éclairée par des ampoules fluorescentes. Il aperçoit les visages déformés des techniciens.

Il laisse l'air s'échapper par son nez. Juste un peu. Combien de temps va-t-on le laisser ainsi ? Son père ne veut pas qu'il meure, mais peut-être souhaite-t-il qu'il apprenne à connaître la mort. Il expire un peu plus. Il ressent un tiraillement dans les poumons.

Au moment même où ça devient insupportable, il perçoit la petite secousse du panneau. Son menton émerge, suivi de sa bouche - ramenant de l'air dans ses poumons.

Le baptême est-il terminé ? A-t-il été sauvé ? La vibration du moteur reprend, et il redescend. Il implore ceux qui l'entourent : « Non, non, non ! » Il est possible qu'on leur ait bouché les oreilles afin de ne pas entendre ses supplications.

Il est incapable de secouer la tête, de se courber vers le haut.

Il est immergé encore et encore - un baptême qui ne veut pas prendre ? Il cesse de supplier. Il s'efforce de minuter ses respirations. Il essaie de développer une méthode. Son esprit perd la notion du temps. Il veut seulement gagner la surface, rejoindre l'air.

Il tente de se raccrocher à l'image du visage de Lyda -la couleur exacte de ses yeux. Il ressort et son larynx se contracte, se ferme. Cette fois, il n'y a pas d'air. Pas de son. Pas de respiration. Il remue les yeux pour signaler sa panique aux autres.

Ils prennent des notes.

Le moteur recommence à ronronner. Il retourne sous l'eau sans avoir emmagasiné d'oxygène.

L'un des techniciens semble comprendre que quelque chose a déraillé. Il tend la main vers un interphone.

Mais Partridge a maintenant la tête sous la surface. Il n'entend pas ce qui est dit. Il ne peut pas respirer, même s'il voulait faire entrer de l'eau dans ses poumons. C'est alors que la vive lumière de la pièce fait place peu à peu à un voile obscur - de la cendre. Il pense à la cendre et à la neige et à Lyda - son visage lui revient par morceaux flottant haut dans le ciel.

PRESSIA

MOUSSE

Pressia et Bradwell vivent dans une maison où les a amenés l'équipe de recherche, la nuit où ils ont failli mourir. Petite, avec des murs recouverts de mousse à l'extérieur comme à l'intérieur, elle a été choisie parce qu'elle était facile à chauffer. La jeune fille a vite récupéré de son hypothermie, mais les poumons du garçon ont absorbé de l'eau. S'il y a quelque chose que les survivants connaissent bien, ce sont les difficultés respiratoires, la toux, et comment déterminer la gravité de cette dernière. La pneumonie provoque de brefs grognements à la fin de chaque expiration.

Depuis maintenant deux semaines, Pressia se consacre à deux choses - l'étude de Fanny et des nombreuses notes laissées derrière lui par Walrond, et la santé de Bradwell, qui dort à longueur de journées.

Elle a d'abord écrit sur du papier, une matière précieuse, mais en a bientôt manqué et s'est mise à écrire à même la table étroite. Quand l'espace lui a fait défaut ici aussi, elle a commencé à écrire sur un billot, puis sur des pierres rapportées du verger. Elle continue à tracer des caractères minuscules. Dans des cônes de lumière tremblotant au-dessus de leurs têtes, la Boîte noire projette des vidéos, des images de documents scannés (certificats de naissance, bans de mariage, notices nécrologiques, diplômes, dossiers de scolarité), ainsi que les notes personnelles de Willux au sujet de livres qu'il a lus, avec des numéros de page sans titre ni auteur, de longs développements compliqués, et Pressia recopie tout.

Bradwell, pour sa part, émerge tout juste le temps d'avaler avec difficulté une gorgée d'eau ou un bouillon de viande. El Capitan a pris soin que des soldats leur apportent de la nourriture, et que des infirmières leur rendent visite. Fanny offre des informations et des données médicales sur la pneumonie, ses complications diverses, les traitements et les remèdes - auxquels ils n'ont pas accès. On ne peut pas le lui reprocher. Elle essaie de se rendre utile.

L'officier a prié la jeune fille de ne pas rester auprès de Bradwell, dont la maladie est peut-être contagieuse. Elle lui a répliqué qu'elle ne pouvait le quitter. « Je suis une amie loyale. »

Amis, est-ce toujours ce qu'ils sont l'un pour l'autre ? Elle se rappelle son corps, dépouillé de ses vêtements, mouillé. Parfois, elle

songe à lui la voyant déshabillée, presque complètement nue. Elle sait que c'est idiot d'être gênée. Ils allaient mourir. Alors, qu'est-ce que ça pouvait faire qu'il la voie sans ses vêtements ? Il lui a sauvé la vie. Mais à présent, rien qu'à y penser, elle se sent soudain timide (rouge, nerveuse) comme si c'était en train d'arriver en cet instant précis. Elle se remémore la sensation de la peau du garçon contre la sienne, tremblant à cause du froid, et c'est comme si elle tombait à nouveau, tête la première, dans un gouffre obscur, une chute terrifiante. Tombant, tombant, tombant... amoureuse ?

Dans l'immédiat, c'est égoïste et stupide de seulement rêvasser à de telles choses. Elle s'assied sur le bord du lit de camp de Bradwell, attendant le moment où il sortira du sommeil, cillant dans la lumière, la reconnaissant. L'autre possibilité est qu'il n'aille pas mieux, que ses poumons s'emplissent d'un excès de liquide et qu'il se noie de l'intérieur. Elle ne doit pas entretenir cette idée. Elle doit s'occuper. Elle doit avoir quelque chose à lui montrer quand il refera surface. Elle a refait surface après avoir manqué se noyer. Il fera de même.

Elle se lève et s'appuie contre un des murs couverts de lichen. Parmi toutes les vidéos qu'a engrangées Fanny, il y en a une à laquelle elle revient sans cesse - ses parents quand ils étaient jeunes. Elle a pris des notes détaillées à ce propos. C'est comme une douceur à chaque fois. Elle lui demande de la repasser, mais désormais comme une récompense pour avoir trimé sur les notes de Willux, dit-elle. « Montre-le-moi encore, Fanny, le même passage. »

La Boîte s'allume, faisant apparaître un cône de lumière vacillant. Voilà la mère de Pressia, riant au soleil et repoussant les boucles de cheveux qui lui tombent sur le visage, puis un jeune homme qui est sans doute son père. Il a des yeux sombres, en amande, comme elle-même, et un sourire rapide, imprévisible. Ils sont dans un pré (sur un terrain de sport ?), vêtus de leurs uniformes d'élèves officiers, le col ouvert, la chemise pardessus le pantalon. Ils agitent la main vers la caméra.

Elle voudrait s'avancer dans la lumière du soleil, saisir la main de sa mère et celle de son père, leur dire : *C'est moi. Je suis votre fille. Je suis ici. Ici même.* L'image de ses parents (si beaux, si réels) est douloureuse et merveilleuse. Elle lui permet de les regretter avec précision, jusque dans les moindres détails.

À l'arrière-plan, elle aperçoit Willux (elle le reconnaîtrait n'importe où), avec son calepin. Il s'adresse à l'homme dont elle a vu le visage sur la coupure de presse, en partie cachée sous la clochette, à la morgue - l'élève officier dont le décès a été jugé accidentel. Ivan Novikov. Ils sont en pleine conversation, le front penché. Sa mère

s'approche d'eux, leur montrant que la caméra tourne. Elle les invite à agiter la main. Elle tend le bras pour attraper une main, et c'est celle de Novikov qu'elle saisit, pas celle de Willux, ni celle du père de Pressia. Ivan la tire contre lui et l'embrasse. Willux fourre le calepin sous son bras. Il fait un signe à la caméra, avant de mettre ses mains dans ses poches et de s'éloigner.

La jeune fille se détourne de la lumière tremblotante, qui fait chatoyer les murs tapissés de mousse. Ce baiser signifie-t-il que sa mère sortait avec Novikov ? Est-ce que tout le monde était amoureux de sa mère ? Qui était Aribelle Cording, en fin de compte ? Pressia ne conçoit pas qu'on puisse donner et recevoir de l'amour si facilement. Sa mère avait-elle une si faible constitution ? Elle suivait son cœur, pas sa raison. Elle devrait lui en être reconnaissante ; c'est grâce à cela qu'elle est née. Pourtant, elle aurait préféré que sa mère soit plus... Quoi ? Forte ? Moins sujette à aimer ? L'amour est un luxe. C'est une chose dans laquelle les gens sont autorisés à se complaire quand ils n'essaient pas simplement de survivre et de maintenir d'autres gens en vie. Elle ne peut s'empêcher de tenir sa mère pour riche d'amour, pourrie d'amour, et quel bien en a-t-elle retiré ?

Bradwell gémit. L'un de ses pieds agite les couvertures. Elle prononce son nom, espérant qu'il va revenir à lui, mais il retrouve son immobilité. S'il ouvrait les paupières et la reconnaissait à l'instant, que lui dirait-elle ?

Elle a conscience que c'est la peur qui tient son amour sous contrôle. Et si tomber amoureuse était un signe de courage et non de faiblesse ? Et si ce n'était ni tomber ni s'écraser, mais bondir ?

L'image saute plusieurs fois avant de s'éteindre. La pièce devient sombre. Elle passe ses mains sur les pierres couvertes de ses gribouillages. L'infirmière lui a recommandé de parler à Bradwell. « C'est bon pour lui. Il n'est pas impossible qu'il vous entende, même en rêve. »

Et Pressia l'a tenu au courant des événements. Elle lui a expliqué que, bien qu'ils ne soient pas certains que Partridge soit de retour dans le Dôme, ils le supposent parce que les araignées-robots ont été désactivées. Le jour après qu'ils sont arrivés à l'avant-poste, la nouvelle est venue de la ville que les araignées ont grésillé pendant un moment, que leurs pattes se sont grippées, et que leurs écrans sont devenus blancs. Elle lui a raconté qu'El Capitan est dans un centre médical installé en ville, où il extrait les araignées des corps des gens, dans lesquels elles sont toujours logées.

Elle ne lui a pas fait part des mauvaises nouvelles -davantage d'enfants ont disparu. Certains leur ont été renvoyés. Quelques jours

plus tôt, l'un d'eux a été retrouvé endormi dans les bois. Deux autres erraient dans le marché. Un autre encore était dans son lit comme s'il n'était jamais parti, sinon que, de même que Wilda et les autres, son organisme était parfait, ses cicatrices ou brûlures effacées, ses amputations reformées et son ombligo recouvert de peau neuve. El Capitan les a tous fait amener ici et garder, dans le dortoir, afin qu'ils ne tombent pas entre les mains de la secte grandissante des adorateurs du Dôme. Wilda vit là également. Elle lui manque, mais elle ne peut pas lui rendre visite ; Bradwell est peut-être contagieux et le système immunitaire de la fillette risque de s'effondrer avec la dégénérescence de ses cellules.

Comme Wilda, chacun des enfants est programmé pour conserver une petite taille. « De la propagande, ainsi que l'appelle El Capitan. De mignons porte-parole du Dôme. » Et leur message à tous s'achève par le signe de la croix celtique.

On les qualifie de Purifiés, étant donné qu'ils ne sont pas vraiment Purs, mais refaits. Et tous ont développé des tremblements dans les mains et la tête.

Pressia espère qu'ils découvriront la formule en relation avec les ampoules de sa mère et le mystérieux troisième ingrédient. Ils seront peut-être alors en mesure de sauver les enfants avant que leur état ne soit irréversible. Elle n'avouerait jamais au malade qu'elle fixe parfois son poing-tête-de-poupée, louchant jusqu'à en avoir les larmes aux yeux, et qu'elle s'efforce d'imaginer la main qui est dessous. Plus de tête de poupée ? Peut-être est-ce pour elle une raison supplémentaire de travailler si dur.

Et maintenant, elle dit : « Willux est un étranger pour moi, Bradwell. » Comment met-on en ordre les délires d'un fou ? Comment trouver un modèle qui ait du sens dans l'esprit d'un des Sept ou des parents de Bradwell ? C'est pour eux que Walrond a laissé tous ces indices, après tout. Bradwell connaît Willux mieux qu'elle. « J'ai besoin de toi. Réveille-toi et aide-moi. » Mais elle n'est pas sûre qu'il l'aiderait même s'il était éveillé. Il veut désespérément la vérité, non la formule.

Dans son sommeil agité, il tousse. Ses joues prennent une teinte rouge intense, rubiconde. Les oiseaux dans son dos se contractent, comme s'ils dépendaient de ses poumons pour respirer.

« Du calme, fait-elle. Tout va bien. » Fanny s'approche du lit du garçon. La toux de celui-ci s'apaise.

Le feu retombe un peu. Elle enfle ses bottes et son manteau neufs - fournis par l'ORS, un cadeau d'El Capitan. Elle fait glisser le verrou de fer que l'officier a assujetti, et ouvre la porte. La chaumière est

dissimulée au fond d'un verger. Les ramures noires des arbres s'inclinent si bas qu'elles commencent à reprendre racine dans le sol. L'air est d'un froid mordant. Elle présume que Partridge dort dans un lieu à la température constante - qu'est-ce à dire ? 22, 23 °C ? Elle se demande s'il lui arrive de penser à elle là-bas ? Il y a des chances qu'ils ne se revoient jamais et, pendant un instant, c'est comme si tout était terminé. Rien ne changera. Ceci sera sa vie. Rester ici à jamais. Et cela sera la sienne.

Et si Bradwell meurt, Pressia finira ses jours dans cette chaumière au fond d'un verger, entourée d'arbres qui semblent connectés à la terre, seule.

Comme la lune est pleine (même si, comme d'habitude, elle disparaît en partie dans un écheveau de cendres), elle aperçoit le muret de ciment éboulé au loin et, au-delà, d'un côté les feux rougeoyants des habitants des tentes, de l'autre un ancien dortoir dont la moitié est écroulée. C'est là que réside Wilda.

Il y a une lumière dans le dortoir et elle se demande si c'est celle de la petite. Que se passera-t-il si elle ne peut rien tirer de la Boîte noire de Walrond ? La fillette mourra.

Elle sort, ramasse une brassée de bois dans un tas bien empilé, et imagine à quoi ressemblait ce lieu dans l'Avant. Les filles fantômes étaient-elles vivantes et bien portantes, cueillant les fruits sur les arbres ? Elle scrute le verger (ces tiges de bouquets fanés, ces successions interminables de branches noircies, entrelacées et environnées de brume) et voit quelque chose bouger. Une forme se déplace si rapidement que le brouillard fait des volutes. Puis plus rien.

Elle se tourne vers la maisonnette. Elle entend le garçon tousser, après quoi il l'appelle - d'une voix rauque et angoissée. « Pressia ! »

Elle court, lâche le bois de chauffage, et le trouve en proie à des mouvements désordonnés. Elle s'agenouille près du lit. Il a les paupières ouvertes, mais l'air hagard. « Je suis ici, le rassure-t-elle. Je suis toujours ici. »

Il est pris d'une violente quinte de toux. Elle lui tend un gobelet d'eau. Elle lui soulève la tête et porte le verre à ses lèvres. « Prends une gorgée, fait-elle. Tu as besoin de boire. »

Ses yeux se ferment, il avale un peu de liquide, puis repousse le bras de la jeune fille. Elle l'aide à se recoucher sur le flanc.

Elle se lève et arpente la pièce. Finalement, elle appuie son front contre le mur de pierre, pose sa main à plat sur la mousse, et la frotte. « Bradwell, pourquoi ne reviens-tu pas ? Ça ne peut pas être la fin. » Elle attend qu'il réponde, quoiqu'elle sache qu'il ne le fera pas.

Elle écarte sa main du mur et remarque des couleurs -un peu de bleu, une traînée de rouge. Elle observe attentivement le lichen. Ces rouges et ces bleus ne sont-ils qu'un type de moisissure ?

Elle frotte le lichen et, dessous, découvre davantage de couleur - de la peinture. Elle frotte encore, jusqu'à ce qu'elle discerne le côté d'un visage - un œil, une joue, une oreille.

Qui vivait ici après les Détonations ? Un artiste ? A-t-il continué à peindre dans cette maisonnette et, privé de toile, a-t-il entrepris d'orner les murs ?

Elle saisit un gant de toilette et gratte légèrement la mousse, attentive à ne pas endommager les couleurs qui sont dessous. Des visages surgissent - une fille après l'autre, comme si elles étaient emprisonnées. Les filles fantômes. Le fleuve est large, le courant tournoie, le courant crie, le courant tournoie. Qui peut les sauver de ce monde ? De ce monde ?

L'artiste voulait-il préserver de l'oubli tous ceux qui avaient disparu ? Pressia se souvient de la sensation d'être poussée vers la surface - ces mains menues dans son dos. Que ce soit vrai ou non, elle l'a senti. Elles pataugent dans l'eau pour guérir, refermer leurs plaies, guérir. Mortes noyées, leur peau toute pelée, leur peau toute perlée, leur peau toute pelée. Elle sait ce que c'est que d'être bloquée sous l'eau, et à présent c'est comme si elle ramenait chacune d'elles à la surface, une par une. Il y a une bouche ouverte, semblant tenir la note d'une chanson. Elles avancent aveugles, chantant et se lamentant, chantant et se lamentant. Au point que nos oreilles bourdonnent, nos oreilles hurlent, nos oreilles bourdonnent. Un œil bleu, à demi fermé, douloureux. Il y a une joue, arrondie et pleine. Il leur faut un saint et un sauveur, un saint et un navigateur, un saint et un sauveur. Elles chasseront et hanteront cette rive à jamais, chasseront et hanteront cette rive à jamais. Un autre œil, tristement surmonté d'un sourcil soucieux. Des lèvres, pincées celles-ci, comme si elles s'apprêtaient à former un mot.

Bradwell respire irrégulièrement, mais on croirait que ce sont les filles qui respirent. Elles inspirent : Will ; elles expirent : Ux. Il est leur meurtrier. Il les a tuées. Les murs sont couverts de leurs visages. La pièce est emplie de respirations.

Will.

Ux.

Will.

Ux.

Pressia se tourne et avise Fanny à ses pieds. Walrond a dit de se rappeler qu'il connaissait l'esprit de Willux. Pour connaître le secret, elle doit connaître l'homme.

Pour connaître l'homme, le boucher (le meurtrier de ces filles aussi bien que de la majeure partie de la population mondiale), il faut qu'elle entre dans son esprit.

Will.

Ux.

Penser ses pensées, marcher ses pas, respirer sa respiration.

Will, chuchotent les filles à l'unisson, ux.

LYDA

NEUF

Son lit de camp est le numéro neuf sur la droite. C'est un nouvel endroit, une nouvelle pièce - temporaire, puisque les Mères ont tendance à être nomades. Mais son numéro n'est pas temporaire. Dans le prochain endroit où les Mères déménageront, elle sera toujours le numéro neuf, même si c'est une rangée de paillasses à même le sol, même si c'est une rangée de corps dans une hutte de terre. Voire, si c'est une rangée de tombes.

Pourquoi le numéro neuf ? Après que les femmes l'eurent retrouvée, elles lui ont donné ce lit, qui appartenait à l'une d'elles, morte dans la récente bataille. Elle trouve cruel de prendre sa place. C'est difficile d'être allongée là, avec son cœur qui bat contre la toile, en sachant que ce devrait être le cœur d'une autre. Mais pas moyen d'y échapper. Les Mères croient en l'ordre.

C'est la nuit. La pièce est sombre. Certains enfants luttent encore contre le sommeil. Elle les entend réclamer de l'eau, tandis que les femmes fredonnent, murmurent des prières nocturnes. C'est une incantation qui l'aide à dormir.

Cependant, ce soir, elle ne dort pas. On lui a dit qu'elle avait finalement l'autorisation de voir Illia. Elle veut la voir tous les jours depuis son retour, mais on lui a expliqué que l'état de cette dernière empirait et qu'elle était en quarantaine.

La requête de la jeune fille a fini par être acceptée, parce que le corps d'Illia résiste à peine. « L'enveloppe de l'âme est usée jusqu'à la corde, a déclaré Mère Hestra. Son temps est venu. »

Lyda pose la tête sur l'oreiller, qu'elle partage avec Cricri. On lui a remis celle-ci à son arrivée. Elle doit la garder à l'abri pour Pressia. Ses ailes grincement quand elle les agite, mais elle est encore vive. La jeune fille lui caresse la tête.

Quand elle était petite, elle avait une coccinelle rembourrée qui dormait sur son oreiller. Elle avait la responsabilité de se mettre au lit toute seule. Sa mère suivait la méthode défendant aux parents de venir quand leurs enfants appelaient la nuit. Et à présent elle est entourée d'une abondance de Mères. Elle se sent bien, en sécurité. Elle a gagné sa place ici grâce à un dur labeur. Ses muscles sont brûlants

de fatigue. Elle apprend à lancer des fléchettes - l'importance du geste du poignet. Elle s'est entraînée à éventrer des Poussières et des Bêtes, et a hissé la terre d'un nouveau terrier en cours de creusement. Elle a arraché des racines et, penchée sur un seau, les a épluchées pour le repas.

Elle s'efforce en permanence de ne pas penser à Partridge. Les Mères lui ont enseigné que les hommes sont une faiblesse. Ils ne feront que trahir votre amour. Bien sûr, Partridge n'est pas un Mort. Il n'est pas un de ces hommes qu'elles haïssent avec tant de conviction. Mais ce qui lui fait peur, c'est que plus elle le regrettera (son visage, sa peau, sa façon de la regarder), et plus elle espérera le revoir, plus elle aura à perdre.

La porte s'ouvre, la lumière jaillit dans la chambre. Mère Hestra murmure son nom.

Lyda tapote Cricri et court à la porte.

La femme lui souffle : « C'est l'heure » et la conduit au long du couloir jusqu'à une petite pièce. Il faut qu'elle parle à Illia de la Boîte noire, de la graine de vérité.

Illia est pâle et émaciée. Son visage est nu, couvert seulement de brûlures et de cicatrices causées par les Détonations et les violences d'Ingership. Peut-être est-elle parvenue à l'accepter ou est-elle trop fatiguée pour le cacher. Lyda s'assied sur la chaise à côté du lit. La femme contemple le plafond. La jeune fille lui prend la main et prononce son nom à voix basse. L'autre ne répond pas.

« La graine de vérité, elle est entre de bonnes mains. Elle est avec les gens qui sauront quoi faire. Des gens bien. »

Illia ne bouge pas. L'entend-elle ?

« Illia, la vérité est entre de bonnes mains. Tu as rempli ton rôle. » Est-elle en train de lui accorder la permission de mourir ? On lui a inculqué de combattre la maladie et la mort, de les craindre plus que tout. Un jour son père est tombé malade ; le jour suivant il avait disparu - transporté en navette dans un quartier distant. Elle n'a jamais eu l'occasion de lui dire adieu. Elles ont reçu une notice les informant de son décès. Mais les Mères lui ont enseigné que la mort fait partie de la vie.

Elle se tourne vers Mère Hestra. « Il y a longtemps qu'elle est dans cet état d'absence ?

— Elle est à moitié ici et à moitié dans l'au-delà. Entre la vie et la mort.

— Illia, reprend Lyda, je sais ce que tu entendais quand tu disais

que tu regrettais Art. Je sais que tu voulais parler d'Art Walrond. »

Les paupières de son interlocutrice clignent. Elle tourne la tête vers elle.

« La graine de vérité, elle est en vie. Elle existe. Tu as fait ce que tu devais faire.

— Art, chuchote Illia. Je l'ai vu. Il est là, il attend. »

Les yeux de la jeune fille s'emplissent de larmes.

« Tu peux le rejoindre. C'est bon, désormais. »

La femme l'observe à nouveau. Elle tend la main et effleure sa joue. « Si j'avais une fille... » Puis elle pose sa paume sur son cœur et ferme les paupières.

« Illia... Illia, es-tu encore avec nous ? » Lyda s'adresse à Mère Hestra. « Faites quelque chose ! Je crois qu'elle...

— Elle s'en va, répond calmement la Mère. Tu étais prévenue. Elle s'en va, et c'est très bien. »

La jeune fille fixe les côtes de la mourante, à la recherche d'un signe de respiration. Elles sont immobiles. « Elle est partie.

— Oui. Partie. »

Mère Hestra passe son bras autour de ses épaules. « Allons-y. Nous prendrons soin de son corps.

— Laissez-moi rester à son chevet une minute.

— D'accord. »

Lyda ferme les yeux et récite une prière du soir, l'une de celles qu'elle susurrerait à l'oreille de sa coccinelle, à propos de la joie de la lumière matinale.

Après un moment, elle revient, à tâtons dans les couloirs, jusqu'au lit numéro neuf. Elle considère Cricri et les femmes profondément endormies dans la pièce. Elle a envie de leur crier : Quelqu'un est mort. Quelqu'un vient de nous quitter. Mais il est inutile de les réveiller. C'est naturel. La mort fait partie de la vie.

Elle se couche et essaie de dormir, mais elle est incapable de maîtriser ses pensées. Elle imagine Illia et Art Walrond réunis dans un lieu tel que le ciel. Est-ce possible ? Elle songe soudainement à Partridge. Où est-il maintenant ? Est-il en sécurité ? Pense-t-il à elle ?

Elle se rappelle ses derniers mots : Tu m'as dit au revoir, mais moi pas. Parce que nous nous retrouverons. J'en suis sûr.

À présent, il est retourné à une version de la vie qui était jadis la

leur. Cette vie a ses règles, son ordre social, sa rigueur. Elle a des serviettes de toilette, des chemises empesées et de la peinture fraîche. Les gens attendent des choses de lui. Le Dôme a une manière de vous changer -au-delà des stimulants et des médicaments, simplement grâce à l'air confiné que vous respirez. Dans le Dôme, elle acceptait ce qu'on lui racontait. Sa plus grande peur était de décevoir son entourage. Et pourtant, la vérité était sous ses yeux, si seulement elle les avait ouverts. Elle acceptait (si facilement, si promptement, si joyeusement) que ceux du dehors fussent moins qu'humains. Elle ne méprise pas autant son ancien moi qu'elle en a peur. Sa vie en cage était si confortable qu'elle y serait toujours si le choix lui avait été donné. Si son ancien moi avait su qu'elle se retrouverait un jour à l'extérieur, à vivre parmi les malheureux, il aurait plaint le nouveau. Mais elle a la chance d'être sortie.

Quand elle a la certitude que tout le monde est endormi, même Cricri, elle prend la boîte à musique que lui a offerte Partridge, celle qui appartenait à sa mère. Elle la remonte et soulève le couvercle, mais ne laisse que quelques notes se perdre dans l'air. Illia et Art, peuvent-ils entendre cet air ? Où va l'âme après la mort ?

Elle glisse la boîte sous son oreiller.

Comment Partridge peut-il se souvenir du monde extérieur - s'attacher à l'étrange idée de celui-ci ?

Elle sera effacée. Elle le sait. Le Dôme ne l'autorisera pas à exister.

Elle l'a laissé partir un jour. Chaque nouveau jour exige qu'elle le relâche, encore et encore.

Elle serre les poings et pense : Me retrouvera-t-il une fois de plus ?

Et elle se réplique à elle-même : Non. Ne désire pas cela. Laisse-le partir.

Elle ouvre les mains, écarte les doigts, vides.

PRESSIA

PIERRES

Pressia est courbée sur ses notes écrites sur du bois et des pierres. Les choses sont claires. Willux était fou. Il était fou quand il a fait sauter la planète, et il était fou quand il était jeune homme. Sur une page, il a gribouillé Ce bon vieux Bucky dans un coin, Collins dans un autre (des copains à lui ?), tandis que le reste de la page est rempli de serpents entrelacés. Sur une autre page, il n'y a que les nombres 309,3, 42,03, NQ4 et les mots J'ai été forgé par le feu. Rendu neuf par la flamme. Qu'est-ce que ça signifie ? On dirait qu'il aimait la poésie. Il semble qu'il travaillait sur la suivante. (Elle apparaît à différentes reprises, avec quelques variantes.)

Chaque jour elle s'élève jusqu'au sommet des deux De son aile elle effleure le haut tertre sacré Je voudrais le décrire mais, timide, ne le peux Parce que ta beauté, elle aussi, est sacrée.

Il a tracé une flèche depuis Je voudrais le décrire mais, timide, ne le peux jusqu'à un vers alternatif : La plus haute vérité est inscrite chez les dieux, puis viennent des mots qui riment avec sacré (ocré) et avec cieux (pieux). Un romantique, ainsi l'a qualifié Walrond. Ces poèmes ont-ils été écrits pour la mère de Pressia ? Elle est dégoûtée rien que d'y penser.

Elle aimerait vraiment tomber sur des formules, des réflexions sur les cellules, la dégénérescence, le renouvellement, la nanobiologie... Au lieu de quoi elle n'a trouvé que des pages couvertes de ce qui ressemble à des constellations, des oiseaux, des fioritures, des spirales se rétrécissant sans fin - des pages et des pages.

Elle observe les particules lumineuses qui tourbillonnent dans le sillage de Fanny. Elle se sent si seule. Elle considère l'épaule de Bradwell, qui s'élève et s'abaisse avec chaque respiration, sa mâchoire, sa joue. Depuis qu'il a crié son nom, il s'est assis pour manger et peut marcher un peu, une main contre le mur - touchant les visages des filles fantômes, qu'il ne paraît pas même remarquer. Il regarde la jeune fille comme depuis l'autre versant d'une gorge. Parfois il murmure son nom ou dit : « Merci. » Et elle sent le sol se dérober sous ses pieds. Elle tombe, elle tombe... c'est l'impression qu'elle a en entendant son nom dans la bouche de Bradwell. Néanmoins, il continue à dormir la majeure partie du temps, et elle retourne à sa

question : Comment Walrond s'est-il introduit dans l'esprit de Willux ? La pièce a l'air de tourner avec les visages de toutes ces filles qui la fixent, pressantes et impérieuses. Et si tout ça restait à jamais dépourvu de sens ?

Elle connaît la réponse. Les filles fantômes la poursuivront sans répit. Elles ne la laisseront jamais repartir.

Elles chasseront et hanteront cette rive à jamais, chasseront et hanteront cette rive à jamais.

Elle ordonne à Fanny : « Tourne la page », et une nouvelle page du calepin de Willux apparaît. À nouveau, des griffes d'oiseaux.

Cette fois, cependant, il y a un mot : Brigid. Son second prénom. Emi Brigid Imanaka. Ce n'est pas elle que Willux a nommée. Il n'a appris son existence que des années après sa naissance, aussi pourquoi y a-t-il le second prénom de Pressia dans l'une de ses notes - plus de dix ans avant qu'elle vienne au monde ? Elle se sent rougir de colère.

Elle le prend pour une attaque personnelle, comme s'il la provoquait. Qu'attend-il d'elle ?

Elle se lève et dit à Bradwell, toujours profondément endormi. « OK, reprenons ça. » Elle désigne le coin droit opposé de la table. « Tout ça se rapporte aux Sept, comment ils ont commencé, ce qu'ils signifiaient pour Willux. Chacun avait son propre domaine de compétence. » Après Willux, les notes sur son père et sa mère sont les plus complètes. Elle devrait peut-être avoir honte de leur avoir consacré autant de temps. Elle n'a pu s'en empêcher. Elle adore la manière dont son père sourit. Elle voit son propre visage dans le sien. Tout en lui l'émerveille. Même le geste le plus simple - ramasser un objet que quelqu'un a fait tomber et le lui tendre. Elle devait bien commencer par quelque chose - pourquoi pas par son père, la partie perdue d'elle-même.

« Sur cette grosse pierre, je recopie toutes les références au cygne ; cette partie du billot est réservée aux nombres ; Willux avait des nombres fétiches. Sur cette pierre se trouvent les références au Dôme, quelles quelles soient. » Le jeune Ellery Willux était obsédé par les dômes.

Elle revient vers la table, se penche au-dessus, la paume à plat et le poing-tête-de-poupée appuyé dans la boîte réservée à Ivan Novikov. Il se peut qu'elle ne soit pas capable d'entrer dans le cerveau de Willux, mais qu'en est-il de ce Novikov, la première victime du précédent ? Elle se rappelle la vidéo dans laquelle il tient la main de sa mère.

Elle longe les côtés de la pièce, regardant dans les yeux chacune des filles fantômes. Il y en a une devant laquelle elle s'arrête toujours, à

cause d'un truc dans son visage, une lueur dans ses pupilles qui lui évoque son amie Fandra - son unique amie d'enfance. Fandra et son frère, Gorse, se sont enfuis avant de risquer d'être arrêtés par l'ORS. La jeune fille avait des cheveux dorés qui lui frôlaient les épaules, des prunelles bleues et une main gauche racornie. Elle grognait quelquefois quand elle riait, ce qui faisait pouffer Pressia. Celle-ci a rencontré Gorse par hasard il y a peu (à la réunion sur l'Histoire de l'Ombre chez Bradwell) et a été stupéfaite de découvrir qu'il était encore en vie. Elle a commencé à s'enquérir de Fandra, et il a répondu : « Non. » Elle les avait quittés.

Et même si cette fille-ci n'a pas de cheveux blonds, elle a le sentiment que Fandra existe dans l'image, quelque part. « Fandra, chuchote-t-elle, que dois-je faire ? »

Elle sait ce que son amie ferait. Elle irait de l'avant.

Elle a besoin d'une nouvelle pierre, une pierre pour le mot Brigid. Elle dit à Bradwell : « Je reviens tout de suite. » Elle referme soigneusement la porte derrière elle.

Elle ne peut chasser de son esprit les mots de Willux (J'ai été forgé par le feu. Rendu neuf par les flammes) et l'image des serpents entrelacés, toujours par deux, pas trop serrés, et s'élevant en spirale. « Ivan Novikov », fait-elle pour elle-même en s'enfonçant sous les branches. Que disait l'article au sujet de sa mort ? Willux a tenté de le sauver pendant l'entraînement. Le jeune élève officier Walrond a déclaré que c'était une triste journée. Un officier a précisé que c'était le premier bain d'Ivan depuis le début de la saison, qu'il avait été malade mais venait de se remettre.

Elle se penche en avant et trouve une grosse pierre ovale. Elle la porte contre sa poitrine. L'expression de Willux, lorsque sa mère a pris la main de Novikov, resurgit dans sa mémoire. Avait-il le béguin pour elle ? Était-il jaloux ?

Elle se souvient de quand elle a failli se noyer dans le fleuve sombre et froid (les mains - elle était si sûre que c'était des mains, la poussant vers le haut) et elle imagine Ivan Novikov - mais les mains de Willux le poussent vers le fond. Quand on assiste à la scène depuis au-dessus, comment savoir si les efforts fournis sont destinés à sauver quelqu'un ou à le noyer ? Et, si Walrond avait la plus haute opinion de Willux, il avait fait l'hypothèse la plus favorable à ce dernier. Ivan n'était pas complètement remis, ce qui rendait aisé de croire qu'il se noyait, que le secours était voué à l'échec. Willux n'avait aucun motif apparent. Ivan était son ami.

Elle revient précipitamment dans la maisonnette, refermant la porte derrière elle. Bradwell est agité. Les oiseaux battent des ailes dans son

dos. Elle pose sa pierre sur la table.

« Fanny, montre-moi le message de Walrond, celui destiné aux Sept. »

La Boîte noire s'allume, et Art Walrond apparaît à nouveau, blond et large d'épaules. « Avance rapide. » L'image s'accélère. « Stop. »

Art presse ses doigts sur sa bouche, croise les bras et déclare : « Les gens ne décident pas simplement, quand ils sont jeunes, de commettre un jour un massacre. Un acte d'anéantissement exige de s'y préparer, et c'est ce qu'a fait Ellery. Et il continue. Mais il a commencé petit. J'étais là très tôt. J'aurais dû faire quelque chose. Je m'en rends compte maintenant, a posteriori. Le fait est qu'il a tué la seule personne qui aurait pu le sauver. C'est l'ironie du sort. »

Il a tué la seule personne qui aurait pu le sauver. Ivan Novikov. Était-ce lui qui détenait la formule ?

« Je veux revoir les rapports médicaux. Ivan Novikov. » Fanny affiche le dossier du jeune homme. Pressia déchiffre le griffonnage du médecin.

Tremblements des extrémités. Légère paralysie agitante au niveau du visage. Baisse de l'acuité auditive. Vue diminuée, de 20/20 à 20/100...

Elle reconnaît les symptômes. Dégénérescence Cellulaire Rapide. Willux a commencé les stimulants cérébraux jeune, d'après sa mère. Peut-être était-ce l'un des objectifs de la branche internationale de la Crème de la crème, un effort global pour s'assurer que les meilleurs esprits deviennent encore meilleurs. Si Novikov et Willux avaient démarré ensemble la stimulation cérébrale, aucun d'eux n'aurait dû souffrir d'effets secondaires avant longtemps. Wilda tremble parce que son corps était trop jeune pour supporter des doses massives. Willux tremble aujourd'hui parce qu'il a accumulé les stimulants pendant des dizaines d'années. Peut-être l'élève officier décédé avait-il un mal caché qui le rendait plus vulnérable au traitement, à moins qu'il n'en ait pris davantage que Willux, davantage que quiconque...

Il a tué la seule personne qui aurait pu le sauver.

Elle saute plus loin. Novikov a été affecté d'une DCR, d'après les indications du rapport médical, puis plus rien. Il allait mieux. Peut-être savait-il que les stimulants présentaient des risques. Peut-être a-t-il provoqué lui-même sa DCR parce qu'il avait un moyen d'en inverser le cours, et qu'il désirait le tester. Son état s'est effectivement amélioré. C'était son premier bain de la saison.

« Les notes de Novikov, lance Pressia à Fanny. Je veux tout ce que

Walrond a recueilli le concernant et qui soit personnel, écrit de sa propre main. »

L'écran produit un unique résultat, un fichier : Notations de Novikov.

Le fichier est vide.

Pourquoi Walrond aurait-il créé un fichier pour les notes de Novikov s'il n'en disposait d'aucune ?

À moins qu'il n'ait envoyé un message pour dire qu'il avait des notes, et qu'à présent elles n'aient disparu.

« Le message de Walrond à nouveau. »

La Boîte envoie sa lumière vers le plafond et montre le visage de l'homme. Il délivre son introduction et, tandis que son discours se poursuit, ses yeux deviennent larmoyants. « Tout est là à votre intention, et cela vous conduira à la formule, dit-il. Elle ne vous est pas servie sur un plateau. Je ne pouvais pas prendre un tel risque. Et, écoutez-moi bien, si vous arrivez à un certain point dans vos recherches, et vous ne pouvez aller plus loin, rappelez-vous que je connaissais l'esprit de Willux mieux que quiconque. J'ai longuement médité ces notes et ai dû me projeter dans le futur. »

La jeune fille murmure : « J'ai dû me projeter dans le futur. Pourquoi ? »

Elle examine les piles tout autour d'elle.

« Cette Boîte n'était pas assez sûre à mon goût, continue l'image de Walrond. Je ne pouvais pas me contenter de tout enregistrer dedans. Si vous connaissez l'esprit de Willux, et vous le connaissez tous - c'est devenu le travail de notre vie, n'est-ce pas ? D'essayer de deviner sa prochaine action, etc. Eh bien, juste en réfléchissant à ses pensées, en adoptant sa logique, vous serez en mesure de comprendre les décisions que j'ai prises. Et, au bout de votre parcours, la Boîte n'est plus du tout une boîte. C'est une clé. Ne l'oubliez pas. La Boîte est une clé et le temps joue un rôle essentiel. »

« Stop ! » commande Pressia.

Fanny maintient l'image figée dans les airs. La question de Bradwell lui revient à l'esprit. Le temps jouait un rôle essentiel à l'époque où ils espéraient arrêter Willux. Plus maintenant. Ça n'a aucun sens. Et Walrond n'avait pas confiance dans la Boîte pour garder la formule. Le fichier était un mandataire. Il nous indique que la formule existe, mais que peut-être Walrond l'a cachée. « Où ? » Elle s'assied sur le bord du lit de Bradwell. Elle est soudain en colère contre celui-ci, même si ce n'est pas juste ni logique. Elle a besoin de son aide. Elle prend une

profonde respiration. « La suite », enjoint-elle à Fanny.

L'homme disparaît de l'écran, pour revenir aussitôt et reprendre : « Je sens qu'ils se rapprochent de moi. Nous manquons de temps. Si vous entendez cela, c'est signe que tous nos efforts ont échoué. » Il rit et pleure à la fois pendant un bref instant, puis ajoute : « Willux, c'est un romantique, en fin de compte, non ? Il souhaite que la glorieuse histoire de sa vie perdure. J'espère que l'un de vous m'entend, et qu'il mettra un point final à tout cela. Promettez-le-moi. »

« Stop. » L'image s'immobilise. La chaumière est plongée dans le silence. Dehors, le vent souffle fort. Un rameau de lierre bat contre la fenêtre. Elle est censée dire à la Boîte de s'éteindre, mais elle apprécie le supplément de lumière. Il fait de plus en plus sombre au-dehors. Son esprit est en ébullition.

Les oiseaux de Bradwell bruissent sous sa chemise. Elle soulève celle-ci pour vérifier s'ils vont bien, dévoilant le dos large et musclé de leur hôte. Sa peau reste très rouge. Les oiseaux ont l'air mieux. Ils ont l'œil vif. Elle caresse leurs plumes. Ils sont beaux - presque majestueux. Qu'est-ce que ça fait d'être uni à quelque chose de vivant, d'avoir ces trois petits cœurs palpitant avec soi, en permanence ?

Elle baisse la chemise, espérant qu'ils vont s'endormir. Elle est fatiguée, elle aussi.

Bradwell se tourne. Elle a envie d'être près de lui et d'avoir chaud. Elle dort sur une pailleasse à même le sol, mais c'est froid. La glace forme des cristaux sur les carreaux des fenêtres. Elle craint de dormir seule sur le sol gelé. Elle souhaite se sentir en sécurité. Elle ne veut pas penser à ce qui peut bien rôder dans le verger, ou à Willux noyant Ivan Novikov. Ni se demander pourquoi son deuxième prénom figure dans le carnet de notes de Willux.

Elle se couche à côté de Bradwell, se glisse sous la couverture, lève le bras pesant du garçon, et le pose pardessus son épaule.

Elle sent son souffle chaud sur son oreille.

Des amis loyaux. C'est ce qu'ils sont (des amis) et c'est la raison pour laquelle ça va. S'il y avait plus entre eux, elle y mettrait fin d'elle-même. Elle aime la sensation de son souffle dans sa nuque.

Puis elle entend sa voix. « Tu essaies d'abuser de moi ? »

Elle se redresse et sort précipitamment du lit. « Bradwell ! »

Les yeux de ce dernier sont ouverts. « Je suis affaibli, tu sais. » Il sourit. « Tu ne devrais pas tenter de profiter de quelqu'un en de telles circonstances.

— J'étais frigorifiée ! se défend-elle en croisant frileusement les

bras. C'est tout.

— C'est bien vrai ? » Il a les prunelles qui pétillent.

« Tu es éveillé. Tout à fait éveillé. »

Il hoche le front. « Plus ou moins.

— Je suis heureuse de te voir de retour. » Et elle l'est. Son bonheur lui donne une sensation de vertige. « Tu es réellement de retour !

— Je ne suis jamais parti.

— Tu m'as sauvée, là-bas.

— Tu m'as sauvé, ici. »

PARTRIDGE

CHAUD

Partridge se réveille chaud et sec. Il ouvre les yeux et aperçoit un baldaquin blanc. Celui-ci est agité par la brise. La lumière du jour entre par une fenêtre et tombe sur son lit. Il lève la main (qui lui semble incroyablement lourde et meurtrie jusqu'à l'os) et la repose sur le carré ensoleillé.

Il fait chaud. Est-ce possible ? Où se trouve-t-il ?

Il sent une odeur de cuisine - de graisse et de friture. Peut-être du bacon. Il n'a pas respiré l'odeur du bacon frit depuis l'enfance, mais certaines choses vous restent à jamais, pense-t-il, et le bacon en fait partie.

Le baldaquin surmonte un grand lit de chêne au milieu duquel il est allongé. Il fléchit la tête, qui commence à lui faire mal, et se redresse péniblement sur les coudes, le corps lourd comme une bûche. À l'autre bout de la pièce, une porte donne sur une salle de bains au carrelage bleu pâle.

Il y a un oreiller rebondi à côté de lui. Il le tapote doucement, enfonçant son poing dans les plumes. Un oreiller de plumes ? C'est trop réel pour être un rêve.

Il se demande s'il est dans une version du paradis. Si tel est le cas, Lyda le rejoindra-t-elle ici ? Ce pourrait être leur chambre, avec une grande armoire à vêtements, une table de chevet, une lampe et un lit réel. Au plafond, les pales d'osier d'un ventilateur brassent l'air paresseusement.

Il regarde par la fenêtre, ouverte et sans rideaux - mais les fenêtres, dans le Dôme, ne sont là que pour l'effet. Elles ne s'ouvrent jamais ; la température est la même à l'extérieur qu'à l'intérieur - sauf en hiver quand on réduit la température extérieure de dix degrés pour procurer l'illusion d'un changement de saison.

Derrière la vitre s'étend un océan d'un bleu limpide. De petites vagues déferlent sur le sable doré. Il n'y a personne hormis un vieil homme avec un détecteur de métaux. Il se souvient de vieillards équipés de détecteurs de métaux sur les plages de son enfance. Ils portaient des chaussettes noires et d'épaisses chaussures de caoutchouc, tout comme celui-ci. La plage ressemble à une publicité

pour des vacances aux Caraïbes.

Cependant, il y a le moule de fibre de verre sur son auriculaire. Il le retire, dénudant un bout de doigt -reformé aux trois quarts, enveloppé dans sa propre peau.

Il est dans le Dôme.

Quelque chose lui irrite le dessous du menton. Sa main rencontre un étrange collier, fixé autour de sa gorge. C'est une feuille de métal, légèrement malléable. Une boîte d'environ dix centimètres carrés lui est attachée, vibrante d'électricité. Ses doigts sentent un sillon à la surface du boîtier - un trou de serrure ?

Il est ici comme prisonnier.

Quelqu'un frappe à la porte et, pendant une seconde, il songe à Lyda. Tout peut arriver.

« Entrez », fait-il.

La porte s'ouvre. Comme le lit, elle est richement ornée. Une femme en jupe rose et chemisier blanc apparaît. Elle porte un collier de perles. Partridge se rappelle les Mères avec des colliers de perles recouverts de peau qui évoquaient des tumeurs.

Elle dépose un plateau de nourriture sur la table de chevet. Du bacon, des œufs, un grand verre de jus d'orange, avec la pulpe. Sur une tranche de pain est étalé quelque chose qui pourrait être du beurre ou du miel. Il a faim, bien qu'il se sente l'estomac fragile.

La femme se penche sur lui avec familiarité et pose une main fraîche sur son front. « Partridge, tu as l'air d'aller mieux ! » Elle sourit comme s'il lui avait manqué et venait finalement de revenir.

Son visage ne lui paraît pas totalement inconnu. L'a-t-il vue dans les soirées officielles où on le traînait, enfant, à l'époque où son père prononçait davantage de discours publics ?

« Ouais. » Il avale et sa gorge lui fait mal. « Comment on se connaît, déjà ?

— Je savais que tu me reconnaîtrais. Il a dit que non et j'ai dit : Attends et tu verras ! » Elle incline la tête sur le côté. « On se connaît depuis longtemps tous les deux, Partridge. Mais nous n'avons jamais été présentés, du moins pas officiellement. Je suis Mimi. J'ai pris soin de toi ici. » Elle s'assied au bord du lit. « Ma fille a aidé, également. Elle est en bas, en train de travailler son piano. »

Partridge ignore complètement à quoi elle fait allusion. Elle a beaucoup parlé, mais il comprend encore moins de choses qu'avant. « Où suis-je ? »

Elle sourit. « Où veux-tu être ? »

Il se frotte les yeux. Il est fatigué. « Je veux savoir où je suis. »

Mimi fait quelques pas vers la porte. Ses mains dansent autour de sa tête, sa jupe frôle ses mollets. « Écoute ! Une sonate de Beethoven. Tu entends ? » Il perçoit un air de musique classique. « Elle a pris des leçons pendant des années. Elle n'a pas une très bonne oreille, mais c'est une perfectionniste. Ça compense à peu près tout, n'est-ce pas ? »

Il n'est pas sûr que ce soit vrai, aussi préfère-t-il ne pas répondre. « Où est mon père ? »

— Au travail. Il travaille tellement. Des heures et des heures.

— Comment le connaissez-vous ?

— Je le connais depuis des années, Partridge. Mon Dieu, je t'ai vu grandir, de loin évidemment. Ma fille et moi nous sommes tenues à la périphérie de ta vie, pour ainsi dire, tu sais ce que c'est. »

Il n'a aucune idée de ce que c'est. Il a besoin de se concentrer. Il doit trouver Arvin Weed et Glassings - des gens qui se trouvaient sur la liste de sa mère comme personnes dignes de confiance.

« Tu ne l'as pas sentie ? Une paire d'yeux maternels, veillant sur toi ? Je l'ai supplié de te laisser entrer ici. Suppléé encore et encore. Il a rétorqué que ce serait trop perturbateur. Mais te voici ! » Elle revient vers lui de sa démarche affectée, et s'agenouille. Elle saisit le dessus-de-lit et semble au bord des larmes.

Au prix d'un grand effort, Partridge s'assied, le dos contre la tête de lit. Au début, il voit la figure de la femme dédoublée. Cependant, il la fixe attentivement : son visage est joli, un peu anguleux, et curieusement sans âge. On dirait qu'elle a dix ans de moins que ses parents, mais en même temps elle fait plus vieux. Est-ce à cause de ses gestes ? De ses paroles ? Elle n'a aucune ride, même à présent qu'elle lui sourit avec une expression d'attente. Ses traits sont lisses.

L'idée lui vient subitement que Mimi présume qu'elle et lui sont intimes parce qu'elle a établi des rapports intimes avec son père. Elle et sa fille ont dû vivre à la périphérie. Elle a été une deuxième paire d'yeux maternels rivés sur lui - pendant des années ? Il dit : « Êtes-vous... » Il ne sait comment tourner sa phrase. « Vous et mon père... Êtes-vous sa... » Maîtresse ? Est-ce le mot qu'il cherche ?

« Je suis sa femme, répond son interlocutrice, rayonnante.

— Quoi ?

— Nous sommes de jeunes mariés, techniquement parlant, mais nous sommes ensemble depuis de nombreuses années. Il m'aime et je

l'aime. J'espère que tu es capable d'accepter ça. »

Il a un haut-le-cœur. « Il a tué ma mère et, ensuite, il a fait comme si de rien n'était et vous a épousé ? » Il repousse les draps et la couverture d'un coup de pied, avec une sensation de brûlure dans les muscles. Il s'élance de l'autre côté du lit, balançant ses jambes sur le sol. « Était-ce un bonus pour avoir fait exploser le crâne de sa première femme ? De se retrouver libre ?

— Ce n'est pas un meurtrier, réplique Mimi d'une voix douce. Tu mélanges les faits.

— Il m'a fait torturer ! Vous êtes au courant ? J'ai de la chance d'être en vie. » Il se sent encore proche de la mort, comme si cette impression s'était profondément ancrée dans son corps.

« Tu aurais pu avoir un père qui ne s'intéresse pas du tout à toi. Ou un père qui t'ait abandonné - comme ma fille. Ton père m'a recueillie quand personne d'autre n'aurait voulu de nous. Il nous a sauvé la vie. » Elle lui sourit toujours - son sourire est un peu las, mais exprime une gravité patiente.

« Mon père a commis un véritable massacre. » Il tire sur le collier autour de son cou, qui est trop serré.

La femme secoue le chef et émet un claquement de langue. Est-ce une réprimande ? Croit-elle réellement être sa mère ? Il a envie de la gifler. « Tu es resté dehors trop longtemps. Nous espérions que tu aurais vu la lumière. » Elle se lève et défroisse sa jupe. « Je ne répéterai pas à ton père ce que tu as dit. Ça n'aurait pour effet que de l'énerver et de t'attirer davantage d'ennuis. » Elle s'approche de la fenêtre. Il la méprise, mais il a conscience que ce qui, chez elle, est brisé et tordu l'est probablement par la faute de son père.

Mimi jette un œil par la fenêtre. Le vieil homme est encore sur la plage, marchant dans la même direction qu'auparavant, balayant le sol avec le détecteur de métaux. « Regarde, lance-t-elle, avant de se pencher pardessus l'appui et de crier : Ohé ! Comment allez-vous ce matin ? »

Le vieil homme s'arrête, ôte sa casquette, et l'agite d'un mouvement ample.

« Il avait l'habitude de m'ignorer, tout simplement. Mais j'ai dit à ton père à quel point cela nous agaçait, moi et Iralene, ma fille, et il l'a remis dans le droit chemin. Une petite remarque et, deux ou trois jours plus tard, ce stupide vieillard agitait la main. Je le hais, en réalité. Mais maintenant, il s'arrête pour me saluer. C'est mieux ainsi, non ? » Elle est terrifiante. Elle bout d'amour, de douleur, de fureur - passant d'une émotion à l'autre en quelques secondes. « Tu sais, cette

visite est une démarche personnelle de ma part. Je n'y étais pas obligée, mais j'ai demandé la permission et ton père me l'a accordée parce que te rencontrer était très important pour moi. J'espère que ce n'était pas une perte de temps. Je déteste gaspiller du temps réel. »

Il ne peut se retenir de faire de l'esprit. « Et du temps faux ?

— Tu veux dire du temps suspendu ? »

Il hausse les épaules. « Ouais, du temps suspendu.

— J'ai tout le temps suspendu que je veux. Il est impossible de le gaspiller, n'est-ce pas ? Ce que je veux dire est peut-être un peu trop philosophique pour que tu le comprennes...

— Essayez toujours.

— Le temps suspendu est, par définition, du temps qui ne passe pas. Il existe parallèlement au temps que nous connaissons comme tel. Donc on ne peut pas le perdre, si ?

— Je suppose que non. »

Elle sourit et se dirige vers la porte.

Partridge se rappelle le récit de Pressia, à propos de son empoisonnement à la ferme. « Cette nourriture ne va pas me rendre malade, au moins ?

— Tu es fou ?

— Je l'ignore. Et vous ?

— Ne sois pas grossier.

— Vous savez ce qui est grossier ? C'est de mettre un collier électronique à quelqu'un pour lequel vous éprouvez soi-disant des sentiments maternels. Jusqu'où puis-je aller sans être supprimé ?

— À ta place, je ne m'éloignerais pas trop. C'est pour ton bien.

— Eh bien, dans ce cas, merci. Merci beaucoup, beaucoup.

— J'espère que tu as apprécié ton petit déjeuner, Partridge. Si j'étais toi, je serais reconnaissant pour tout. Chaque petit détail. » Ces mots sonnent comme un avertissement. Elle lui adresse un clin d'œil, hoche la tête et franchit la porte, la laissant juste assez ouverte pour qu'il entende Iralene jouer la sonate.

Partridge retombe sur son lit, les membres lourds comme du plomb. Il ferme les paupières, la musique s'insinue dans son esprit, mais il ne sait pas si on est en train de la jouer ou si elle est enregistrée. Iralene existe-t-elle ? Y a-t-il seulement un piano ?

EL CAPITAN

POINTS DE SUTURE

La plupart des opérations sont bien plus complexes que l'extraction des pattes de l'araignée par Helmud avec son canif. El Capitan a de la chance que le robot se soit logé dans le gras de son mollet sans percer et fendre l'os. Par-dessus tout, il a de la chance qu'une seule araignée se soit fixée sur lui - le record est actuellement de treize dans un seul corps. Presque un mois a passé, et il reste des centaines de gens à soigner.

Grâce à l'étude et à la reproduction des balles sédatives de Fanny, ainsi qu'aux informations rassemblées au fil des années par l'officier, à propos des différentes plantes qu'il a trouvées dans les bois (celles qu'il testait sur les nouvelles recrues), ils ont mis au point des moyens d'anesthésier, plus ou moins, les personnes à opérer.

Helmud leur injecte du sérum dans le sang et aide son frère. Celui-ci demande de l'alcool, du coton, des pinces, un scalpel, des aiguilles, des bobines de fil de fer fin et propre pour fermer les plaies béantes, et Helmud les lui donne. Pour la première fois de leur vie, ils travaillent comme un seul homme à quatre bras. Un soldat nettoie les instruments à l'alcool et se tient à proximité, au cas où le patient reviendrait à lui au beau milieu de l'opération, les obligeant à le maintenir en position couchée en attendant une nouvelle injection.

Helmud est fasciné par la chirurgie. Il s'avance si loin par-dessus l'épaule de son frère, qu'El Capitan doit lui dire de reculer. « Arrête de respirer sur moi.

— Arrête de respirer. »

L'odeur de rouille du sang est si forte que l'officier est écœuré. Il achève hâtivement l'opération en cours. « Je dois voir s'il y a encore des enfants qui ont disparu », fait-il au soldat. Douze gamins ont été enlevés, puis leur ont été renvoyés, à la suite de Wilda, sans compter un treizième qui aurait été retrouvé au petit jour dans un apprentis abandonné, en bordure des Champs de Ruines.

Comme ils sortent de la tente, Helmud frissonne dans l'air vif. El Capitan prend son fusil à deux mains et se dirige vers le marché. Il y a là l'affairement habituel, la cohue, les colporteurs vantant leurs marchandises à grands cris, leur viande, leurs étranges végétaux -

comestibles ? Peut-être, peut-être pas. Il passe devant plusieurs barils de pétrole allumés, autour desquels les gens se tassent, réchauffant leurs mains. Tous l'observent. Certains inclinent la tête.

Les Forces spéciales ne sont pas revenues en ville. Maintenant que Partridge est retourné dans le Dôme, elles n'ont peut-être plus de raison de le faire. Il en a aperçu quelques membres dans la forêt, cependant, et il espère toujours croiser à nouveau Hastings sur sa route. Partridge a dit qu'il était digne de confiance. El Capitan a même envisagé de lui tendre un piège. Mais comment prendre au piège un soldat des Forces spéciales ? Un piège à ours ne suffirait pas à les retenir.

Il tombe sur un petit garçon qui tend des feuilles de papier aux passants. Votre âme est-elle digne de la Purification ? Préparez-vous. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » s'enquiert-il.

Une bande de métal s'élève sur un côté du visage du gosse. Ce dernier déclare : « Le Dôme est totalement bon et omniscient.

— Non. Le Dôme a fait exploser des gens. C'est un détail qui t'a échappé ? »

Son interlocuteur hausse les épaules et continue à distribuer ses papiers.

« Qu'est-ce que tu cherches ? À devenir muet, sinon pour prononcer les mots qu'on aura programmés dans ton crâne ? À être dévoré tout cru au nom de leur Purification ?

— La Pureté a un prix ! Ce sont des martyrs aux yeux de nos Gardiens !

— Ils t'ont administré un sacré lavage de cerveau, hein ? »

Le garçon le regarde, les traits rayonnants d'espoir.

« Ce n'est plus seulement des gamins, à présent. Même vous, vous avez une chance !

— Que veux-tu dire par plus seulement des gamins ?

— La mère et la fille. Le père et le fils. Toujours de la même famille. Trois paires pour l'instant. Tous emmenés à la lumière du soleil.

— En plein jour ?

— Nous allumons les bûchers, et espérons, et prions pour être élus.

— Tu me fais marcher ? Vous vous mettez en ligne et laissez les Forces spéciales s'emparer de vous ? Tout simplement ? » Il gronde : « Vous déconnez ?

— Vous déconnez ! » affirme Helmud.

Il arrache les feuilles des mains du garçon. « D'où sors-tu ça ?

— Le Dôme avait un fils. Il l'a envoyé sur terre. Il était notre rédempteur. Ils ont voulu qu'il revienne. Nous étions gardés en otages, et quand il est retourné dans le Dôme (où il est assis à côté de son père vertueux), nous avons été graciés, libérés.

— J'y suis. Mais bien sûr. Rien de nouveau dans tout ça. » El Capitan en sait assez sur les choses de la Bible pour saisir les références. « Les enfants ne leur suffisaient pas ? Ils veulent des familles, maintenant ? En ont-ils déjà renvoyé ?

— Deux personnes uniquement. Les autres restent au Paradis ! » Les yeux du garçon luisent.

« Et les deux qui sont revenus ? comment vont-ils ? Sont-ils programmés eux aussi pour débiter la propagande du Dôme ?

— Ils sont morts. Ils étaient indignes de vivre. Nous rédigeons un nouvel évangile. Nous apportons quelque chose au monde. D'autres prophètes viendront.

— C'est charmant. Où sont les corps ?

— Sur le bûcher. Nous les avons offerts en sacrifice, et leurs cendres sont parties avec le vent.

— Comment ont-ils été tués ?

— On les a découverts près du bûcher un matin. Ils étaient parfaits. Comme l'a voulu Dieu. À l'exception d'une couronne de cicatrices autour de leurs têtes - une couronne d'épines.

— Des cicatrices ? Quel genre de cicatrices ?

— Nettes. Bien recousues. Vous savez que Dieu a fait des vêtements pour Adam et Ève au Paradis ? La couturière de Dieu.

— La couturière de Dieu vit au Paradis ? Ouais, c'est évident.

— Évident ! s'exclame Helmud.

— Où sont Margit et son amie aveugle ? Elles sont encore en vie. »

Le garçon hoche la tête.

« Margit a toujours une araignée dans le bras ?

— Oui, un don de Dieu.

— Dis-lui que c'est un don de Dieu qui va s'infecter. »

El Capitan s'éloigne, se frayant un chemin dans la foule, et le gamin hurle : « Quand ils viendront me chercher, je serai prêt. Pur à l'intérieur. Et vous ? C'est la question. Serez-vous prêt ? »

L'officier regagne précipitamment la tente. Il tire un rabat de toile

qui claque au vent, le referme d'un coup sec derrière lui. « Ça suffit pour aujourd'hui. Renvoyez les autres chez eux. »

Le soldat nettoie tout.

El Capitan ramasse le sac d'ampoules de tranquillisant. « On remballe. » Il remarque le tas d'araignées-robots désactivées - certaines entières, la plupart en pièces. Il en ramasse une. Elle paraît lourde et dense dans sa main, telle une grenade. Il dit à son assistant : « Récupérez tous ces morceaux. Mettez-les dans un sac. »

L'homme se redresse. « Pourquoi faire, monsieur ?

— Métal et explosif, voilà qui ferait un joli cadeau. »

PARTRIDGE

ÂME

Partridge se réveille en sursaut. Il est toujours dans le grand lit de chêne, quelque part dans le Dôme. Le clair de lune entre par la fenêtre. Il n'est pas seul.

Il tourne la tête ; le collier lui entre dans la chair. Une mince silhouette se tient debout près du lit. Il discerne les contours d'une jupe, deux jambes pâles et des hauts talons. « Mimi ? murmure-t-il. Que faites-vous là, bon sang ? » L'a-t-elle observé dans son sommeil ?

« Ce n'est pas Mimi. » La voix est douce, presque enfantine. La figure s'avance dans la clarté. C'est une fille d'environ l'âge de Partridge, peut-être un peu plus jeune. Elle mesure quelques centimètres de moins que lui et lui présente un fruit, rouge comme une pomme, mais de la taille d'un melon. Elle est jolie et ressemble à Mimi, sinon que son visage est plus rond, ses lèvres plus pleines. Sa peau paraît fine, si ténue qu'il distingue une veine bleu pâle en travers de sa tempe. Elle est inquiète, si ce n'est carrément apeurée. « Je suis Iralene. »

La fille de Mimi, la pianiste. « C'est pour moi ? » Il désigne le fruit du doigt.

« En quelque sorte.

— On est au milieu de la nuit, n'est-ce pas ? Ou bien cela aussi est-il faux ?

— Je crois que c'est la nuit.

— Qu'est-ce que tu fais là ? »

Elle se raidit et déclare, comme si elle récitait un texte : « J'ai entendu dire que tu n'étais pas complètement heureux ici. Je peux t'aider à remédier à cela. Tu peux te trouver où bon te semble pendant ta convalescence, Partridge. N'importe où dans le monde.

— Eh bien, c'est formidable, Iralene. Merci beaucoup, fait-il, sarcastique.

— Peut-être ne comprends-tu pas. N'importe où dans le monde !

— J'ai compris. J'ai vu le vieil homme sur la plage saluer ta mère. Je suis impressionné, d'accord ? Tu peux dire à mon père que c'est un

tour de magie vraiment fantastique. Un bon truc. »

Iralene a l'air un peu paniquée. « Je ne peux pas dire ça à ton père.

— Quand j'étais enfant, nous avons acquis un nouveau sous-tapis, de qualité industrielle, et la publicité prétendait qu'on pouvait faire rebondir un œuf dessus. Mon père a essayé et l'œuf a rebondi. Alors dis-lui que ça, c'est encore plus fort. OK ? Encore plus fort que de faire rebondir un œuf.

— J'ignore tout des œufs qui rebondissent, répond la jeune fille, apparemment au bord des larmes.

— Comment va mon paternel en ce moment ? »

Elle parcourt nerveusement la chambre du regard, comme si elle s'attendait à voir apparaître l'intéressé. « Il n'est pas très bien. Il a eu des crises. Mais je suis certaine qu'il va se rétablir ! » Elle s'interrompt, comme si elle hésitait à poursuivre. Il laisse un silence gêné s'installer entre eux, espérant qu'elle voudra le combler, et c'est ce qu'elle fait : « Sa peau est sèche. Sa voix est... » Elle se tait, comme si le souvenir de son timbre la glaçait. « L'une de ses mains a commencé à se recroqueviller vers l'intérieur. » Elle fléchit légèrement sa propre main, en direction de sa clavicule, jusqu'à ce qu'elle paraisse déformée. « Le bout de ses doigts devient bleuâtre.

— Bleuâtre ?

— Il a des médecins formidables ! Et la recherche avance. Je ne doute pas qu'ils remédieront bientôt à tous ses petits problèmes de santé.

— Que veut-il de moi, hein ? »

Elle lève le fruit et le tend en avant pour qu'il le voie bien. Ce n'est ni une pomme, ni un melon. C'est une sorte d'ordinateur en plastique dur et rouge, parfaitement astiqué. « Tu peux te trouver n'importe où dans le monde pendant ta convalescence ! répète-t-elle. Je peux reprogrammer la pièce. Nous pouvons y aller ensemble. » Sa voix est emplie d'une admiration forcée.

« C'est un jeu ?

— Tu veux jouer à un jeu ?

— Arrête ça !

— Arrêter quoi ? »

Il allume une lampe sur la table de chevet.

Iralene se lisse les cheveux, d'un geste nerveux, et il devine qu'elle est terrifiée.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi as-tu si peur ?

— Je n'ai pas peur. » Elle fait la moue et lui adresse un regard enjôleur. « Tu as peur, Partridge ?

— Est-ce que mon père t'a envoyée parce qu'il voulait que je craque pour toi ?

— Craquer pour moi ? Je suis réelle. C'est une chose dont je suis sûre.

— C'est un peu agaçant de t'entendre affirmer que tu es réelle. Tu en as conscience ?

— Je ne veux pas t'agacer. Je veux que tu m'apprécies réellement. Tu ne m'apprécies pas ? Ne suis-je pas agréable ?

— Tu es ma belle-sœur. Mon père ne te l'a pas expliqué ? Ta mère et lui sont mariés.

— Mais ce n'est pas une relation de sang, aussi n'est-ce pas gênant pour nous !

— Il n'y a pas de nous, réplique Partridge avec douceur. Il n'y aura jamais de nous.

— Ne dis pas ça ! On m'a gardée pour toi. Stoppée et gardée. Suspendue. J'attends depuis longtemps.

— Suspendue. Qu'est-ce que ça signifie exactement ?

— Tu sais ce que ça signifie. Ma mère m'a répété toute votre conversation. » Elle soulève l'ordinateur de poche et reprend, avec plus d'insistance cette fois : « Tu peux te rendre où tu veux pendant ta convalescence, Partridge ! N'importe où dans le monde !

— OK. » Il a besoin de comprendre le fonctionnement de ce lieu afin de pouvoir s'échapper. Peut-être peut-il gagner la confiance d'Iralene, voire lui extorquer des renseignements - à propos de son père, ou de cette charmante prison. « Tu choisis.

— Oui ! » Elle est tout excitée. « Londres ! » Elle appuie sur un écran logé sur le côté de l'ordinateur et entre des informations. Elle baisse les yeux vers lui en souriant, pour s'assurer qu'il est content. Il n'en est rien, mais il hausse les sourcils pour la rassurer. Elle est fragile. Qui sait ce qui peut arriver s'il ne se réjouit pas suffisamment ? Elle pourrait tomber en miettes.

Elle pose la sphère sur le sol, et la chambre se modifie autour d'eux. C'est un spectacle fantomatique. Un plateau à thé apparaît, portant de délicates soucoupes et tasses. Des portraits de rois et de reines viennent orner les murs. La fenêtre s'habille de rideaux de brocart, qui s'ouvrent sur une grande roue géante, un pont et une cathédrale. Elle

s'approche du rebord. « L'Œil de Londres ! s'exclame-t-elle. Et le pont de Westminster. Et l'abbaye du même nom est toute proche également. J'aime beaucoup Londres. »

La couverture a pris une teinte jaune vif pour s'harmoniser avec les broderies des rideaux. Partridge la touche, mais la couleur n'est qu'une projection. L'étoffe, sous ses doigts, est la même qu'auparavant. « Tu pourrais m'emmener faire une balade en laisse, tel un bulldog anglais.

— Quoi ?

— C'est une blague à propos de mon collier.

— Oh, c'est drôle. Très drôle ! » Elle ne rit pas.

« Jusqu'où puis-je aller avec ça sur moi ?

— N'importe où dans l'appartement. Il est très vaste, avec un étage. Toutefois, je pense qu'ils aimeraient te garder soigneusement enfermé à l'intérieur pour ton...

— Bien. Ouais, j'ai saisi. » Il passe un doigt sous le collier, à seule fin de l'écarter de sa peau. « Il y a une clé pour l'ouvrir ?

— Comment le saurais-je ?

— Je demandais juste.

— Parlons d'autre chose.

— Très bien. J'ai une question. » Il a besoin de trouver Glassings. Celui-ci était sur la liste que sa mère lui a montrée dans le bunker, celle des personnes attendant le retour du cygne - Cygnus, c'est le mot qu'elle a chuchoté à ce sujet. « Est-ce qu'il y a beaucoup de gens qui savent que je suis là ?

— Je le sais, moi.

— Je sais que tu le sais, et les techniciens qui ont failli me tuer le savent aussi, ainsi que ta mère et mon père. Mais les gens en général ? Qui que ce soit en dehors d'ici ?

— Ont-ils seulement appris que tu étais parti ? »

Cette idée ne lui était jamais venue à l'esprit. Son père a envoyé des araignées-robots (par milliers) pour prendre des survivants en otage jusqu'à ce qu'il se rende. Cependant, à l'intérieur du Dôme, il a peut-être voulu garder secrète la nouvelle de sa fuite. C'aurait pu être très gênant. « Certaines personnes ont dû s'en rendre compte.

— Il y a toujours des rumeurs, et il y a toujours des secrets. Et des secrets dans les secrets. Ils nous protègent. La vérité peut être manipulée. Mais nous vivons dans un secret qui est dans un secret qui

est dans un secret. C'est pourquoi nous pouvons tout faire advenir, Partridge. Absolument tout.

— Ça te plaît de vivre dans un secret qui est dans un secret qui est dans un secret ?

— Je risque de m'y sentir seule. C'est pourquoi je suis heureuse que tu sois là. » Elle le contemple en souriant, et, pour la première fois, il a l'impression qu'elle a dit la vérité. Elle pivote sur ses talons et tapote avec ses doigts sur la fenêtre. « Il va se mettre à pleuvoir, note-t-elle. Les gouttes d'eau vont se coller contre la vitre. »

Il saute sur le sol à pieds joints. Iralene lui saisit le coude. « Je peux y arriver », proteste-t-il. Il se dirige vers un tableau, la tête lourde et brumeuse. Il tend le bras mais, au lieu des traces de peinture à l'huile séchées, ses doigts ne rencontrent que le mur lisse.

« Ce n'est pas aussi perfectionné que les Caraïbes (ma mère les adore). Mais ce n'est pas trop mal, non ?

— Pas mal du tout.

— Sais-tu que très peu d'habitants du Dôme sont au courant de l'existence de ce type de pièce ? Tu sais combien de personnes ont vu une goutte de pluie couler sur une vitre depuis... » Elle ne mentionne pas les Détonations.

« Combien ? »

Elle n'avait pas prévu qu'il lui poserait la question. « Pas beaucoup. Pas beaucoup du tout. Juste une poignée peut-être. Et tu fais partie de cette poignée désormais, Partridge. Toi et moi, nous en faisons partie tous les deux.

— Ouais, mais à quoi ressemble Londres aujourd'hui ?

— Qui voudrait voir ça ?

— Moi ?

— Non, sûrement pas. » Elle s'esclaffe.

« Mais si. Si tu peux projeter n'importe quel endroit de ce monde sur ces murs, je veux le monde extérieur à proximité immédiate du Dôme. Pas le passé. Maintenant. Les Poussières, les Bêtes et les malheureux. Jetons-y un œil. » Il pense à Lyda, quelque part ailleurs.

« Nous n'avons pas ça. » Elle ramasse la boule et éteint Londres. La pièce revient à la plage. La brise recommence à souffler. Le ventilateur brasse lentement l'air au-dessus de leurs têtes.

« Tu as dit n'importe où dans le monde.

— Mais je parlais de sa version préservée. » Elle pose la sphère sur la table de chevet.

« C'est maintenant que je veux. N'importe où dans le monde. Mais celui de maintenant.

— Cesse de répéter ça. » Elle agrippe le haut de ses propres bras.

« Dis à mon père que c'est ce que je veux.

— Je ne peux pas.

— Si, tu peux.

— Non, j'ai échoué. Je ne peux pas lui dire que j'ai échoué.

— Dis-lui que son fils aimerait le rejoindre dans le monde réel à présent.

— Tu me détestes. Pourquoi est-ce que tu me détestes ?

— Je ne te déteste pas.

— Si. Et maintenant, je n'ai plus de valeur. J'ai attendu tout ce temps. Uniquement pour que tu me détestes.

— Iralene », murmure-t-il. Elle serre ses bras si forts que la chair a viré au rouge. Il pose la main sur son poignet. « Arrête. Tu te fais mal.

— Je suis trop vieille, Partridge. Trop vieille pour trouver un mari.

— Trop vieille ? Tu n'as que... Quoi ? Seize ans ? »

Elle sourit comme s'il lui avait fait le plus doux des compliments. « C'est exact. Seize ans.

— Je peux t'aider et tu peux m'aider, Iralene.

— Tu as besoin de moi ?

— Oui.

— Pour quoi ?

— J'ai besoin de sortir d'ici.

— Mais ici est en dehors d'ici. Tu peux rester ici et vivre n'importe où au monde ! Il n'y a rien de mieux qu'ici. Ma mère et moi... »

Il se rapproche d'elle. Il repousse ses cheveux pardessus son épaule et lui susurre à l'oreille : « Iralene, écoute-moi. Il faut que je rencontre Durand Glassings. Je dois sortir d'ici, pas pour trouver mieux, seulement pour aller dans un endroit réel. Tu peux m'aider ? »

Ils sont tout près l'un de l'autre. Elle balaie la pièce des yeux.

« Ne dis à personne que je t'ai demandé ça, Iralene. D'accord ? C'est notre secret. »

Elle colle ses lèvres contre son oreille. « Je ne le dirai à personne. Pas à âme qui vive. Je n'en soufflerai pas un mot, Partridge. Pas un mot, pas un souffle, pas une âme. Et toi, m'aideras-tu ? »

— Je ferai tout ce que tu voudras, Iralene. De quoi as-tu besoin ? »

Elle le fixe, interloquée, comme si elle n'avait jamais envisagé ce dont elle avait besoin. Elle ouvre la bouche mais ne trouve rien à dire, aussi la referme-t-elle.

« Iralene !

— Je ne joue pas de piano, Partridge, avoue-t-elle, les joues en feu.

— Ce n'est pas grave.

— Mais tu devrais suivre la musique », ajoute-t-elle d'une voix étouffée. C'est un cadeau. Elle lui a offert quelque chose d'essentiel. « Maintenant, tu as une dette envers moi. »

Il se sent mal à l'aise. Qu'est-ce que ce présent va lui coûter ? « Nous nous aiderons mutuellement.

— C'est notre secret, chuchote-t-elle. Le nôtre. »

EL CAPITAN

LIBRE

Comme le camion peine dans la montée, El Capitan rétrograde. Helmud siffle dans son dos.

Le soldat qui l'a assisté dans les opérations chirurgicales est à l'arrière du véhicule. Ils sont en route pour l'avant-poste. C'est le crépuscule. L'officier guette la présence de sangliers ou de ces fichues chouettes décolorées. Il ne regrette pas d'en avoir abattu autant qu'il a pu - il déplore seulement qu'elles n'aient pas été comestibles. Le sanglier l'était, lui. Il avait une très belle viande persillée, et ils l'ont cuisiné et mangé.

Par la vitre de droite, il entrevoit un éclat au niveau du sol. Puis plus rien. Il ne sait pas s'il doit accélérer ou ralentir. Ce pourrait être un sanglier aux défenses tordues. Il adorerait en manger de nouveau. Helmud s'agite dans son dos.

« Tu distingues quelque chose ?

— Distingue quelque chose ! »

Il arrête le camion. « Qu'est-ce que c'est ? » Il se penche par-dessus le siège du passager pour mieux voir, mais son frère se tourne de l'autre côté et pousse un cri.

El Capitan ramène vivement la tête de l'autre côté, pour découvrir le visage allongé et le torse musclé de Hastings.

Celui-ci s'éloigne du véhicule ; ses armes sont si luisantes qu'elles ont l'air humides. L'officier pousse un soupir. « Ça va, Helmud. Ça va. » Il dit au soldat à l'arrière : « Ne sortez pas, d'accord ? Ne bougez pas. Je reviens. »

Il saisit la poignée de la portière, prie pour que l'homme des Forces spéciales n'ait pas été reprogrammé pour le tuer, avant de sortir en levant les mains. Il garde cependant ses distances, au cas où l'autre aurait dans le crâne une tique susceptible d'exploser. « Que puis-je faire pour vous ? » s'enquiert-il.

La lourde poitrine du guerrier se soulève et s'abaisse rapidement. Il fait les cent pas devant eux. Helmud s'est recroquevillé aussi bas que possible derrière les épaules de son frère.

« Que voulez-vous ? »

Hastings se rapproche. Il domine l'officier d'une tête et l'observe fixement. On entend un clic. Le poignard logé dans sa botte (une lame en forme de griffe) a surgi.

« Du calme, fait El Capitan.

— Du calme », murmure Helmud.

Hastings recule et trace des mots dans la terre avec son poignard.

Libérez-moi.

L'officier reste un moment silencieux. Il essaie de comprendre le message. Que lui demande-t-il exactement ? Comment peut-on le libérer ? Il appartient au Dôme. Il est leur création.

Hastings se dirige vers un rocher.

« Attendez ! » lance El Capitan. Pourrait-il vraiment y parvenir ? Lui et son frère ont été chirurgiens au cours de ces dernières semaines. S'ils arrivent à l'endormir et à lui retirer sa puce, il sera libre et extrêmement utile. L'homme le fixe d'un air implorant. Il connaît ce regard (sortez-moi de ma détresse). La dernière fois qu'il l'a vu, c'était avec Pressia dans les bois. Il a descendu un gamin pris dans un piège. Ce n'est pourtant pas ce qu'on attend de lui aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Hastings pousse le lourd rocher vers lui et lui tourne le dos, s'agenouillant. Il incline la tête et écarte grands les bras.

L'officier ouvre l'arrière du camion. « Passez-moi ce sac. » Le soldat lui tend les sédatifs. Il revient vers Hastings, qui se tient toujours à genoux. Il touche son épaule noueuse et l'examine attentivement. L'autre se raidit - s'attendant à un coup sur la tête ? Il voit battre son artère jugulaire, lui introduit l'aiguille sous la peau, injecte le sédatif dans sa circulation sanguine, puis retire l'aiguille. Il le voit chanceler vers l'avant, se rattrapant sur un bras. Hastings se retourne et lève vers lui des yeux noyés de larmes. Il paraît d'abord perdu, puis curieusement soulagé. Il sourit, imperceptiblement. Alors que son coude se relâche, il s'écroule comme une masse sur le sol.

« On dirait que nous avons un nouveau patient, Helmud. Un gros. »

PRESSIA

CYGNUS

Pressia a expliqué à Bradwell tout ce qu'elle a appris, y compris sa théorie à propos de la mort de Novikov, ainsi que les étranges images et phrases qui se répètent - les serpents entrelacés, les expressions « être forgé par les flammes » et « rendu nouveau par le feu », les énigmatiques séries de nombres, les vers et la présence de son deuxième prénom dans tout ça. Ils se sont réparti les tâches. Elle a consacré sa journée à l'obsession de Willux pour les nombres, et lui s'est concentré sur les mots et les schémas. Ils ont utilisé Fanny (qui ronronne joyeusement quand on fait bon usage d'elle) à tour de rôle et sont convenus de ne pas s'interrompre l'un l'autre, hormis en cas d'absolue nécessité.

Cependant, elle est consciente de chaque mouvement de son ami. Parfois, il reprend sa respiration comme s'il s'apprêtait à dire quelque chose. Elle s'arrête et se retourne. « Qu'y a-t-il ? » Il lève le front et la contemple un moment. Leurs yeux se croisent. Elle se demande s'il a perdu le fil de ses pensées. Il se replonge dans ses papiers et répond : « Rien. J'essayais seulement de relier certains éléments. »

Le soir tombe à présent, et Bradwell se met à tousser comme s'il avait le croup - une toux sèche et rauque qui rappelle le rugissement d'un phoque et lui fait siffler les bronches. Il s'assied sur le bord de son lit, courbé en avant, les poumons déchirés par la douleur à chaque secousse.

« Allons prendre l'air », propose la jeune fille.

Fanny émet un bip.

« Tu peux venir aussi. »

Ils enfilent promptement leurs manteaux, tandis que les oiseaux battent des ailes dans le dos du garçon. Au passage, elle lui montre le visage peint sur le mur, celui qui lui rappelle Fandra. « J'avais une amie qui ressemblait à cette fille. Fandra. »

Il se penche pour mieux voir. « La sœur de Gorse ? Elle a été une des dernières... » Il recommence à tousser, mais inspire lentement et profondément à plusieurs reprises. « L'une des dernières à emprunter le souterrain avant que nous le fermions.

— Nous étions comme deux sœurs, et un jour, elle a disparu. »

Ils sortent à l'air libre. Fanny est sur leurs talons. Tout en refermant la porte, elle demande où le souterrain conduisait.

« Nous espérions pouvoir emmener les gens loin d'ici, mais les territoires qui nous entourent sont mortels. Nous voulions croire qu'il existait au-delà un lieu où il était possible de survivre - peut-être en paix, et même en vivant plutôt bien. Son frère, Gorse, est revenu seul après avoir tenté d'y parvenir, et il a déclaré qu'il l'avait perdue.

— Pourquoi avoir fermé le passage ? » Ils avancent dans le verger, baissant la tête sous les branches ancrées dans le sol, enjambant les racines bulbeuses.

« Nous y avons envoyé du monde et peu ont réapparu. Ils ont raconté des choses terribles. Beaucoup ont simplement disparu, d'autres sont morts. L'espoir nous a abandonnés. Ou le courage, ou les deux. » Bradwell marque une pause, peut-être afin de reprendre son souffle. Il s'appuie contre un arbre. « Je persiste à espérer que certains ont survécu, mais si tous sont morts là-bas ? C'est une pensée dont je ne peux me débarrasser.

— S'ils n'avaient pas cherché à sortir d'ici, ils se seraient probablement fait ramasser par l'ORS, ce qui signifie qu'ils auraient dû tuer des innocents dans les Fêtes de la Mort ou, pire, servir de cibles vivantes. Quel choix avaient-ils ? Vous faisiez de votre mieux.

— Je suis désolé, pour Fandra. »

Elle secoue la tête. « Je garde espoir. Je ne peux m'en empêcher. C'est ainsi. »

Ils continuent à cheminer, dépassant un ensemble d'étables écroulées, une serre privée de ses verrières. Fanny progresse en bourdonnant à leur suite et se hisse sur ses bras pour passer par-dessus les racines, les pierres et les éclats de verre. Bradwell respire l'air froid à pleins poumons.

Pressia aperçoit le dortoir où Wilda est sans doute en train de se préparer à aller au lit. Son regard s'attache à l'une des fenêtres éclairées. Wilda. Elle a envie de lui dire qu'ils sont en train de chercher une solution...

Le garçon s'immobilise devant un endroit où le mur de ciment a été protégé par le bâtiment d'une école, aujourd'hui en ruine, et est resté debout. Quand elle le rejoint, elle découvre ce qu'il observe : l'ombre, comme empreinte sur le mur, d'une personne qui se penchait pour ramasser quelque chose, lorsqu'elle a été vaporisée sur place.

« Il y en avait beaucoup de ce genre à travers toute la ville, explique

Bradwell. Certaines ont été transformées en petits sanctuaires.

— Mon grand-père me les faisait remarquer. Elles me terrifiaient quand j'étais petite, comme si c'était des fantômes de couleur sombre.

— Elles sont pourtant magnifiques.

— Tu as raison. » Elle se rappelle les paroles du garçon sur sa capacité à trouver de la beauté partout sauf en elle-même. Elle considère son poing-tête-de-poupée, laid, meurtri, imprégné de cendres. Bien vu, pense-t-elle.

Le vent les fouette, avant de retomber. Fanny prend position entre les bottes de Bradwell.

« Je crois que Partridge ne s'est pas trompé sur un point », commence Pressia.

Bradwell déteste que Partridge puisse avoir raison.

« À quel propos ? s'enquiert-il, d'un ton un peu maussade.

— La marque sur Fanny, ce que tu prenais pour un copyright, est en fait un pi. » La Boîte s'allume en entendant son nom. « Walrond nous a fourni un indice. La Crème de la crème se constituait de vingt-deux membres et, parmi eux, Willux en a choisi sept. Je me suis documentée sur pi, et Fanny dit que, généralement, on l'exprime par trois virgule quatorze, mais aussi par vingt-deux divisé par sept. Tu te souviens quand El Capitan et moi avons compté le nombre de mots dans les deux messages du Dôme ?

— Il y en avait trente-deux ?

— Vingt-deux plus sept égale vingt-neuf. Plus pi, égale trente-deux.

— C'est peut-être une simple coïncidence.

— Toute coïncidence mérite qu'on s'y attarde. L'esprit de Willux fonctionne toujours de manière obsessionnelle. Pi est un nombre qui se prolonge à l'infini. Et, ce qui importe le plus, il est nécessaire pour les cercles. Les dômes sont des cercles. Il était obsédé par les dômes.

— Euh... » fait Bradwell, et cela ressemble à une timide concession. « Les dômes... Mettons que Walrond a créé un fichier vide pour la formule, en guise d'indice, et a dissimulé celle-ci quelque part. Il explique sur l'enregistrement qu'il lui fallait se projeter dans le futur.

— J'ai réfléchi également à cela. Il aurait dû se projeter dans l'avenir pour trouver un lieu où cacher la formule qui survive aux Détonations. Et si Willux avait voulu épargner certains endroits, qu'il tenait pour sacrés ? Il était responsable des Détonations, de la stratégie de l'anéantissement. Il pourrait avoir laissé certains lieux intacts.

— Walrond l'a qualifié de romantique, n'est-ce pas ? Les dômes étaient peut-être son point faible.

— Exact.

— Mais il existe des dômes partout, dans toutes les cultures. Quel dôme était le plus sacré ?

— C'est là que les choses se compliquent. » Elle tend la main vers l'empreinte sur le mur.

« Willux a noté cette suite de nombres, mélangés avec quelques lettres. Je m'efforce de trouver dans Fanny quelque chose qui leur corresponde, mais pour l'instant aucune analogie n'apparaît.

— Quels nombres ?

— 309,3, 42,03, NQ4.

— On dirait des coordonnées.

— Je n'arrive pas à les relier à un lieu quelconque de la planète. »

Bradwell renverse la tête en arrière et contemple la voûte céleste. Son cou est puissant, son col suffisamment ouvert pour qu'elle aperçoive ses clavicules. Il a maigri depuis qu'il a été malade, ses pommettes sont plus saillantes. « Peut-être ne sont-elles pas pour cette planète.

— Si la formule est planquée ailleurs dans l'univers, nous sommes foutus.

— Il y a des coordonnées pour les planètes. » Il baisse les yeux vers Fanny. « Cherche si les nombres que t'a indiqués Pressia correspondent à quelque chose au-delà de nous - là-bas, dans l'univers, parmi les constellations, les étoiles et les planètes. »

Fanny ronfle doucement, son œuf rouge interne vrombit. Pressia ne connaît pas grand-chose au ciel nocturne. La lueur des étoiles est affaiblie par la cendre et leurs apparitions sont rares. Son grand-père les lui dessinait -Orion, la Grande Ourse, la Voie lactée. Il lui a dit qu'il y avait des mythes à leur sujet, mais c'est à peu près tout.

La Boîte finit par s'illuminer et projette une représentation des corps célestes qui tournoie lentement. Les mots Ascension droite : 309,3° ; déclinaison : + 42,03° ; quadrant : NQ4 ; taille observable : 804 deg2 s'affichent près d'une constellation nommée La Croix du nord (le Cygne).

« Le Cygne ? » Bradwell hoche la tête, médusé. « Toutes les pistes nous ramènent à ce mot.

— Que veux-tu dire ?

— Je me suis intéressé à ton deuxième prénom, aujourd'hui. Brigid signifie Flèche ardente. Et Brigid était une sainte, après avoir été une déesse païenne. Elle était associée au feu et était réputée comme poétesse, guérisseuse et forgeronne. Elle a inventé le pipeau, entre autres. Elle a été la première à chanter des lamentations funèbres - une façon de déplorer la perte de quelqu'un en poussant des hurlements. Son fils est mort. La moitié de son visage était belle, l'autre était laide. »

Pressia fixe le sol. Elle sent la brûlure autour de son œil, comme si elle était récente et envoyait une onde de chaleur à travers son visage. N'est-ce pas une description d'elle-même - à moitié elle, à moitié détruite ?

« Mais, par-dessus tout, Pressia, son symbole était le cygne. »

Le vent pique les yeux de la jeune fille. Elle porte la main au pendentif en forme de cygne qui repose dans le creux entre ses clavicules. Sa mère était le cygne, pas elle. Elle tourne son attention vers le ciel, qui est venteux et sombre, derrière un voile de cendres. Elle ressent un douloureux sentiment de perte, une vague de tristesse inattendue, mêlée de confusion.

« Ta mère a dû vouloir te léguer ça pour une raison particulière, avance Bradwell d'une voix douce. C'est un bel héritage. Cette part d'elle-même.

— Je n'en veux pas. Quel bien cela a-t-il apporté à ma mère, d'être la femme du cygne ? D'être prise entre deux hommes puissants ? De devoir me cacher comme un secret honteux ? Je ne suis pas le cygne. Je ne veux rien avoir à faire avec son héritage.

— Désolé, j'espérais que ça te rendrait heureuse. »

Elle désigne du doigt la fenêtre éclairée - celle dont elle imagine qu'elle appartient à la chambre de Wilda. « Si nous voulons sauver Wilda, la seule chose qu'il importe de se demander est pourquoi Willux était si obsédé par le cygne. Que signifiait-il pour lui ? C'est là-dessus que nous devons nous concentrer. Nous devons être simples et pragmatiques. » Elle pose sa main sur l'ombre. « Tu as dit le feu, n'est-ce pas ? Brigid est associée au feu, une flèche ardente. Willux a écrit qu'il avait été forgé par le feu. Quel est le sens de ces mots ?

— Je l'ignore.

— À un moment donné, je crois que nous allons devoir accepter qu'il y ait des mystères que nous ne pouvons pas résoudre. » Elle songe aux stupides poèmes d'amour de Willux et à ces satanés serpents entrelacés qu'il a dessinés inlassablement. Peut-être s'agit-il seulement de ces choses bizarres que gribouille frénétiquement un

jeune homme perturbé, sans motif réel.

« Peut-être pouvons-nous obtenir suffisamment de réponses. Juste assez. C'est ce que Walrond a dit - la Boîte est la clé de la prochaine étape. C'est tout ce qu'il nous faut.

— Donc nous ne posons pas les bonnes questions, réplique Pressia.

— Qu'est-ce que tu as en tête ?

— Je ne sais pas. Je veux dire, d'accord, mon deuxième prénom a une signification, alors qu'en est-il de Partridge et de Sedge ?

— Tu connais leurs noms complets ? »

Elle secoue le chef. « Ingership a appelé Partridge par son nom complet une fois. Je me rappelle que son véritable prénom est Ripkard, mais j'ai oublié le reste.

— Et Sedge ? »

Elle hausse les épaules.

Bradwell demande à Fanny de sortir la bio complète d'Ellery Willux.

Un cône de lumière apparaît au-dessus d'eux ; il affiche un document. « Deux fils, lit Pressia. Ripkard Crick Willux et Sedge Watson Willux.

— Watson et Crick ! s'écrie le garçon, tout excité.

— Qui étaient-ils ?

— Ils ont découvert la structure de l'ADN.

— Mais quel rapport avec ce que nous cherchons ?

— Les serpents.

— Eh bien ?

— Tu as dit qu'il y en avait toujours deux entrelacés, n'est-ce pas ? »

Elle hoche le front.

« L'ADN, la double hélice. C'est ainsi que l'ADN est structuré. »

Pour quelque raison, tout cela la met en colère. « C'est fantastique, lâche-t-elle d'un ton sarcastique. Ça ne nous aide pas, cependant. Je suis prête à en jurer, il y a quelque chose de personnel là-dedans. Willux nous provoque. Ça ne lui suffit pas d'avoir tué ma mère ? » C'est la première fois qu'elle prononce ces derniers mots en haussant la voix. Elle sent les larmes lui picoter les yeux, tandis qu'elle est de plus en plus opprimée. Elle s'appuie sur le mur, se cache le visage, et s'efforce de ne pas pleurer.

« Pressia, dit Bradwell, c'est normal d'être en colère et de la

regretter.

— Je ne veux pas en parler.

— Je pense que tu devrais en parler.

— Non. » Elle observe à nouveau l'ombre-empreinte. Une fille fantôme, très probablement. Ici, puis disparue.

« Pressia, je suis sérieux. Ça va te bouffer. Fais-moi confiance. Je connais.

— Tu ne parles jamais d'eux.

— Mes parents ? »

Elle répond oui de la tête.

« J'ai été très en colère, pendant très longtemps, et ça peut m'arriver encore. Mais ce n'est plus pareil. Il s'est passé du temps. »

Elle examine la silhouette sur le mur et se penche pour comparer la sienne avec. « À ton avis, que voulait-elle ramasser ?

— Peut-être quelque chose qu'elle avait perdu, puis retrouvé. »

Elle essaie d'imaginer la fille qui a été si rapidement pulvérisée qu'il n'est resté d'elle que son ombre.

Elle lève les yeux vers le dortoir. « Je souhaite voir Wilda.

— Et le risque de contagion ?

— Je sais que je ne peux pas m'approcher d'elle. Je désire seulement m'assurer qu'elle va bien. Tu devrais rentrer avec Fanny et trouver davantage d'informations sur le cygne et Brigid. Tout ce qu'on peut dégouter.

— Tu es sûre de vouloir être seule ?

— Oui.

— Très bien. »

Elle se redresse et commence à se diriger vers le dortoir, mais alors elle s'arrête. Il y a quelque chose qu'elle ne parvient pas à chasser de son esprit. « Quand nous étions... » Comment le dire ? Quand nous étions allongés sur le sol gelé, pratiquement nus et mourants, dans les bras l'un de l'autre ?

Elle n'a pas besoin d'aller plus loin. Bradwell sait de quoi elle parle. « Oui, dans les bois. »

Dans les bois. C'est un soulagement qu'ils aient maintenant une expression pour ça. Dans les bois. Pas nus, pas mourants, pas allongés l'un contre l'autre, peau contre peau. « Exact, dans les bois. J'ai prononcé les mots Ichi, ni, san, shi, go. Et tu comprenais leur sens. Tu

comprenais ce que je disais. Comment le savais-tu ? D'où viennent-ils ?

— Mon père s'intéressait beaucoup au Japon. C'est comme ça, à l'origine, qu'il est tombé sur les récits de fusions dues aux bombes de Hiroshima et de Nagasaki. Je connais un peu de japonais, et toi aussi, ou tu en connaissais enfant. Je t'ai dit que c'était toujours en toi.

— Je parlais japonais ? »

Elle se rappelle quand elle était petite fille juste après les Détonations - tous ces nouveaux souvenirs qui ont émergé - la brebis pelée, le corps brisé par l'électricité, les cadavres oscillant dans l'eau. Elle parlait son ancienne langue. Elle se raccrochait à ce qu'elle connaissait.

« Tu comptais. Tu disais un, deux, trois, quatre, cinq. J'ai compté avec toi. »

PARTRIDGE

PIANO

Après le départ d'Iralene, il ne parvient pas à se rendormir. Il songe à Lyda. La seule idée que son père veuille le voir se contenter d'Iralene lui semble une trahison. Il se demande où est Lyda à présent. Est-elle saine et sauve ? Les Mères prennent-elles soin d'elle ? Il entend le son d'un piano, la sonate à nouveau. Iralene lui a dit de suivre la musique. C'était sa façon de l'aider. Une bouffée d'espoir l'envahit. Peut-être la jeune fille se révélera-t-elle utile, mais il se sent tenaillé par la peur, également. Il ne veut pas avoir une dette envers elle.

Le clair de lune brille par la fenêtre. Il descend de son lit, titube jusqu'à la porte (ses articulations lui font mal) et secoue la poignée. Fermée.

A-t-elle conscience qu'il est enfermé ? Il inspecte les tiroirs de la table de chevet, la salle de bains, et même les gonds de la fenêtre à la recherche de quelque chose qui lui permette de forcer la serrure. Il fait voler les draps et les couvertures. Dans un coin du matelas, il y a une bordure en plastique qui s'étend, longue et plate, sur quelques centimètres de chaque côté. Il s'agenouille et l'arrache.

Il revient vers la porte, introduit le morceau de plastique dans le trou de la serrure. Il tourne la poignée. La porte s'ouvre. Pas d'alarme. Est-il supposé quitter sa chambre, cela entre-t-il dans le plan de quelqu'un ?

Il franchit le seuil. Iralene a dit qu'il était autorisé à se promener dans la maison. Cela fait-il partie du secret dans le secret à l'intérieur du secret où il vit maintenant ?

Coinçant le bout de plastique dans la gâche pour empêcher la porte de se refermer, il tire le battant derrière lui.

Le couloir est vide. Le sol est en terre cuite. Il avance sur la pointe des pieds jusqu'à la cage d'escalier et plonge son regard dans les ténèbres au-dessous de lui. La musique provient du rez-de-chaussée. Tandis qu'il descend, pieds nus, il ne sent plus le contact de la terre cuite sous ses pas. Elle a fait place à une matière plus rugueuse, qui rappelle le ciment.

Au bas des marches, il entre dans une pièce somptueuse aux divans et fauteuils rembourrés à craquer, aux murs peints de carrés et de pois

multicolores. Sur le tapis de laine blanc, il y a un petit chien blanc - le genre qui tiendrait dans un sac à main. Celui-ci halète et fixe le vide. Il n'a pas l'air de s'apercevoir de l'arrivée du garçon. Les gens ont eu le droit d'amener leurs animaux domestiques avec eux dans le Dôme, mais la plupart sont morts depuis. Les chiens de taille miniature sont les seuls qu'on a la permission de nourrir.

Le salon s'ouvre sur une cuisine, où Mimi est en train de sortir du four un plateau de muffins. « Reprends depuis le début, Iralene. Tu veux bien ? Tu as fait une fausse note. Un bémol à la place d'un dièse. »

La musique s'arrête. Partridge se retourne et voit la jeune fille assise à un piano droit, en acajou sombre, de l'autre côté de la pièce. Elle raidit les épaules, et le morceau recommence au début. Elle a déclaré qu'elle ne savait pas jouer. A-t-elle seulement voulu faire preuve de modestie ?

« Bonjour, lance-t-il à Mimi, qui n'a toujours pas remarqué sa présence. Il fait encore nuit, n'est-ce pas ? »

La femme ne répond pas. Elle rafraîchit les muffins. Il est quasiment sûr qu'elle ne l'aime pas.

Il s'approche d'Iralene, et c'est alors qu'il marche sur le tapis de laine. La sensation n'est pas différente de celle qu'il avait sur le ciment.

Ce n'est pas réel.

Il veut toucher un divan. Mais sa main ne rencontre que l'air. Dans sa chambre, les images étaient superposées par-dessus les choses réelles. Ici, par contre, il n'y a rien.

« Iralene », fait-il, et il lui pose la main sur l'épaule, mais il n'y a pas d'épaule. Pas d'Iralene. Elle voulait qu'il suive la musique - pour découvrir ceci par lui-même.

Il met le doigt sur une touche du piano, et elle résiste, avant d'émettre une note qui se mêle à l'air d'Iralene. L'instrument est réel. Il martèle le clavier avec son poing.

Il crie : « Il y a quelqu'un ici ? »

Mimi sort du four un nouveau plateau de muffins et dit : « Reprends depuis le début, Iralene. Tu veux bien ? Tu as fait une fausse note. Un bémol à la place d'un dièse. »

Ce n'est pas un nouveau plateau de muffins. C'est le même. Ils sont coincés dans une boucle rapide. Est-ce son père qui a créé ce monde ? L'a-t-il fait pour le bien de Partridge ? Pense-t-il qu'il va y croire ? Se sentir rassuré par lui ? Pendant qu'il était enfermé loin de là, à

l'académie, ce monde constituait-il une retraite pour Ellery Willux ? Ce qui suscite le plus la colère du garçon, c'est la mauvaise qualité de l'ouvrage. Peut-être existe-t-il seulement pour que son père puisse traverser la pièce, avoir un instant l'illusion d'appartenir à une famille (puisque, à l'évidence, Partridge ne suffisait pas), et repartir.

« La douce chaleur du foyer », se dit-il à lui-même. Il s'avance vers l'un des murs, pose la main dessus, et le suit jusqu'aux bords de l'image. Les cloisons sont jaune pâle et ornées de place en place d'une applique ou d'un tableau, excepté que ces choses n'ont aucune existence. Qu'y a-t-il au-delà ? Une sortie ? Finalement, il atteint un angle qui n'est pas un angle. Il fait courir ses doigts le long de la paroi et continue, jusqu'à ce qu'il soit en dehors de l'image.

Il se trouve dans un couloir faiblement éclairé, de chaque côté duquel se succèdent des portes proches les unes des autres et dont s'échappe un curieux vrombissement.

Des pancartes sont apposées sur les portes. Il y est écrit SPÉCIMENS UN ET DEUX, SPÉCIMENS TROIS ET QUATRE... jusqu'à SPÉCIMENS NEUF ET DIX. Ensuite, des noms sont gravés sur de petites plaques en argent. Partridge les découvre, l'un après l'autre - tous des noms de femmes, à ce qu'il lui semble.

IRALENE WILLUX. La plaque est neuve, peut-être parce que le nom de famille est nouveau. Iralene est à présent sa belle-sœur, une autre Willux. Pourquoi son nom figure-t-il ici ? Qu'a-t-elle en commun avec des spécimens ?

En dessous, il y a une seconde plaque, MIMI WILLUX. Celle-ci aussi est neuve, fraîchement astiquée, brillante, sans trace de rouille ni ternissure.

C'est ce qu'Iralene voulait qu'il découvre. Le secret dans le secret à l'intérieur du secret - dans quelle couche de secret évolue-t-il en ce moment ? Il préférerait ne pas savoir ce qu'il y a dans ces pièces étroites.

Il frappe légèrement.

Pas de réponse.

Il frappe à nouveau. « Iralene ? C'est moi, Partridge. »

Toujours pas de réponse.

Il tourne la poignée et pousse la porte.

Un courant d'air froid s'échappe de la chambre ; en fait, c'est l'air le plus froid qu'il ait jamais senti dans le Dôme. Il palpe le mur du plat de la main, à la recherche d'un interrupteur. Il heurte un bouton. La lumière jaillit.

Le voilà en présence de deux capsules de deux mètres de haut au milieu d'un espace nu. Elles sont enveloppées de brouillard, leurs vitres recouvertes de cristaux de glace. Il s'approche de l'une d'elles. Il frotte la vitre avec ses doigts. Un visage gelé, totalement immobile.

Mimi Willux.

Suspendu. C'est le mot qu'elle a employé.

Il chancelle en arrière, se cognant contre la porte. Sans âge. Voici comment. Elle épargne le temps par la conservation. Pourquoi Mimi est-elle suspendue ? Est-ce ainsi qu'elle garde une allure juvénile ? Une sorte d'état cryogénique, d'hypothermie auto-induite ?

Iralene. Il se tourne vers l'autre capsule. Il lève le bras, rassemble son courage, puis balaie le givre. Celle-ci est vide. Il appuie la main sur la vitre et se rend compte qu'il n'y a pas de moteur vrombissant pour la maintenir froide.

Où est la jeune fille ? Pourquoi lui feraient-ils subir un tel traitement ? Elle n'est qu'une adolescente. Mais l'est-elle vraiment ? Il se souvient de la manière dont elle l'a regardé quand il lui a donné seize ans. Elle et Mimi sont-elles beaucoup plus âgées qu'elles ne le paraissent ?

Il sort, refermant le réduit derrière lui. Il n'y a pas d'issue au fond de ce passage. Il rebrousse chemin, les jambes toujours faibles. Alors qu'il retrouve la bordure étincelante du salon et s'apprête à la franchir, un crépitement s'élève. Il y a une brusque variation de la lumière. Un éclair violent. Ensuite, la pièce s'obscurcit. C'est un sous-sol. Rien de plus. Il court jusqu'au milieu de la salle vide. Pas de portes. Pas de fenêtres. Mais il aperçoit à présent un piano qu'on a poussé sous l'escalier. Un piano réel avec des touches réelles, des pédales et tout. Une version de rêve de celui qui avait été saccagé dans la maison du directeur, là où il a vu Lyda pour la dernière fois.

Lyda. Il est heureux qu'elle ne soit pas là. Que lui infligeraient-ils ?

Il gravit les marches deux par deux. La terre cuite a disparu. Sa porte est ouverte. Ne l'avait-il pas refermée derrière lui ?

Il pénètre dans la pièce, qui ne comporte qu'un mobilier rare et austère - un lit tout simple, une table de chevet avec une vieille lampe.

Iralene est là, près de la fenêtre, qui est ouverte mais au-delà de laquelle il n'y a rien - ni océan ni clair de lune.

Sur le lit se trouve une clé métallique - la clé de son collier.

« Je l'ai vu, Iralene. J'ai vu ce qu'ils font.

— Tu ne sais pas vraiment. » Elle se retourne vers lui. « Tu ne peux

pas réellement tout comprendre.

— Qui se trouve en bas ? Combien sont-elles ? »

Elle observe le battant de la fenêtre, le frotte d'une main. « Je ne peux pas même te fournir un début d'explication. Il y a tant de choses que je ne suis pas censée comprendre. »

Il lui prend la main. Il a besoin de s'assurer qu'elle est réelle. Elle tremble. « Pourquoi fais-tu ça ? »

Elle le scrute comme s'il devait avoir la réponse à cette question. « Nous n'existons que lorsqu'on a besoin de nous. Le froid ralentit toute détérioration de nos cellules. Ma mère et moi pouvons ainsi rester jeunes.

— Pour mon père ? »

Elle retire sa main d'un geste brusque. « Pour notre amour-propre ! C'est pour nous ! Pas pour ton père, ni pour toi. C'est pour que nous nous sentions bien d'être qui nous sommes - à l'intérieur comme à l'extérieur. » Sa voix est haut perchée et s'étrangle dans sa gorge.

« Je suis désolé, s'excuse-t-il. Je ne voulais pas te vexer. »

Elle ouvre l'armoire et en sort un costume sur un cintre, ainsi qu'une paire de chaussures noires qu'elle tient par les talons. « Il va falloir que tu rentres là-dedans. » Elle lui fourre le complet et les souliers contre la poitrine. Elle lui tourne le dos, et il se déshabille hâtivement. « J'ai surchargé le système de demandes - Inde, Chine, Maroc, Paris, le Nil. Il ne va pas tarder à se rétablir. Tu dois te dépêcher. »

Il remonte la fermeture Éclair du pantalon, enfle la chemise et la veste sans les boutonner. Il passe la cravate autour de son cou. « Et les chaussettes ? » s'enquiert-il.

Elle revient vers l'armoire, fouille dans le tiroir du bas. « Il n'y en a pas. » Elle paraît au bord des larmes. « Un oubli ! Je n'arrive pas à le croire !

— Ça va, ça va. » Il attache quelques boutons à sa chemise et met les chaussures. Il ramasse la clé, palpe le collier de fer à la recherche de la serrure, y introduit la clé et la tourne.

Le collier s'ouvre subitement. Il le jette sur le lit et frictionne son cou irrité.

« Tu n'as qu'à suivre la corniche jusqu'à l'escalier de secours, dit-elle et, saisissant les extrémités de la cravate, elle entreprend de la nouer. Ensuite, tu pourras courir.

— Viens avec moi. Tu n'es pas obligée de rester ici.

— Je ne peux pas venir.

— Bien sûr que tu peux. Tu n'as même pas de collier.

— Je n'en ai pas parce qu'ils savent très bien que je ne partirai jamais. » Elle ajuste le nœud sous son cou.

« Iralene, ils comprendront que tu as provoqué l'arrêt du système. Ils comprendront que tu m'as aidé à sortir d'ici.

— Mes intentions étaient honnêtes quand j'ai pressé tous ces boutons. Je désire vraiment aller en Inde, en Chine, au Maroc... » Sa voix s'estompe.

« Je n'ai pas confiance en mon père. Je ne sais pas ce qu'il va te faire.

— Vas-y, Partridge. C'est tout.

— Je ne l'oublierai pas, Iralene. » Il se hisse par la fenêtre, redescend sur la corniche et, s'agrippant au battant, s'écrie : « Merci.

— C'était notre secret. Nous l'avons partagé. C'était le nôtre.

— C'est exact.

— Vas-y. »

Il avance sur le rebord, pas à pas. La brise caribéenne est tombée. L'air est redevenu statique. Il grimpe sur l'escalier de secours avec ses chaussures brillantes, aux semelles minces, et examine le ciment en dessous de lui. Il lève les yeux et aperçoit un bâtiment tout en fenêtres. Aucune n'est éclairée.

PRESSIA

ÉTOILES

Pressia gravit rapidement la pente qui mène aux lumières du dortoir. La nuit est venteuse. Elle remonte son col, croise les bras, dérobant le poing-tête-de-poupée aux regards, ainsi quelle en avait l'habitude sur le marché. Elle sent la brûlure sur sa tempe comme si elle était récente. Brigid - mi-belle, mi-laide. On dirait que Willux l'a décrété, et il l'a effectivement décrété, en un sens, en les brûlant et les faisant muter tous. Il a été forgé par le feu - qu'est-ce que cela signifiait ? Il a été rendu nouveau. Pas les survivants.

Elle marche le long du bâtiment et jette un œil rapide par les fenêtres éclairées, pas pour fureter mais pour trouver Wilda. Derrière l'une d'elles, un soldat est en train d'étudier des documents. Derrière une autre, il y a une cuisine avec des gens travaillant au sein d'une vapeur si épaisse que les vitres sont en partie opaques.

Elle arrive finalement devant une pièce un peu sombre, avec un unique petit lit et une chaise. La porte du couloir est ouverte. Un garde va et vient. Une infirmière sommeille sur la chaise. Et Wilda est là également. Elle est dans son lit. Sa peau semble toujours crémeuse et claire.

Elle est endormie mais, même ainsi, on distingue le tremblement du drap.

Pressia s'éloigne de la fenêtre, puis se laisse glisser le long du mur, jusque sur le sol froid. Elle sait ce qu'est l'ADN. C'est ce qui fait qu'elle a les taches de rousseur de sa mère et les yeux sombres, en amande, et les cheveux brillants de son père. Les survivants sont transformés, marqués jusque dans leur ADN. C'est pourquoi les bébés nés post-Détonations ne sont pas des Purs. La double hélice de serpents et l'ADN - comment les deux sont-ils reliés ?

Elle lève la tête vers le ciel. Les étoiles sont perdues dans la couverture de cendres. La constellation du Cygne est là-haut, quelque part. Elle aimerait l'apercevoir. Elle imagine comment c'était de voir les étoiles tous les soirs, de les tenir pour garanties. Elle sait que les marins ne les considéraient jamais comme telles. Ils s'en servaient pour naviguer. Les étoiles, avec leurs constellations fixes dans le ciel. Son grand-père lui a raconté qu'ils leur confiaient leurs vœux, et que les plus brillantes d'entre elles n'étaient souvent pas des étoiles, mais

des planètes. « 309,3, 42,03, NQ4 », murmure-t-elle.

Elle se redresse alors, subitement. La navigation. Les étoiles aidaient les gens à trouver leur chemin. Les coordonnées 309,3, 42,03, NQ4 n'existent pas seulement dans le ciel. Elles pourraient guider quelqu'un sur terre aussi. La constellation du Cygne - y a-t-il un dôme dans le monde qui soit relié à ces coordonnées ? Ce sont là des choses qu'elle saisit à peine, mais Bradwell pourrait les comprendre.

Elle s'élance et se dirige à grandes enjambées vers la chaumière de pierre. Ses pieds se mettent naturellement à courir. Elle court si vite que son manteau s'ouvre brusquement. Ses pans battent comme des ailes. Brigid, le cygne, cherchant Cygnus, le cygne. L'espace d'une seconde, elle espère s'envoler.

Elle avise le verger et la lumière qui s'échappe des fenêtres de la maison.

Tandis qu'elle se rapproche, elle entend des voix provenant de derrière la porte. Elle se demande d'abord si elles appartiennent à l'une des vidéos de Fanny, mais elles sont trop fortes et acerbes. Elle perçoit celle d'El Capitan, puis l'écho de Helmud.

Elle entre. Bradwell est debout près du lit, tenant Fanny sous un bras. Les deux autres sont à côté de lui. Ils lui tournent tous le dos, plongés dans une conversation urgente.

Sur la table, il y a une pile d'araignées-robots envoyées par le Dôme - certaines entières, d'autres en morceaux.

« Que se passe-t-il ? s'enquiert-elle.

— On en a attrapé un.

— Un quoi ?

— Regarde », fait Bradwell, et il s'éloigne du lit.

Elle s'approche lentement.

El Capitan s'écarte de son passage. « Considère que c'est un cadeau.
»

Elle découvre un soldat des Forces spéciales, allongé, avec une blessure à la tête recouverte d'un pansement de gaze. Il a les paupières ouvertes mais semble perdu dans les brumes. Il est grand et mince, trop grand pour le ht de camp, au bas duquel ses pieds dépassent largement. Ses deux bras sont lourds de mécanismes et d'armes. Sa mâchoire est si large qu'on croirait une espèce différente. Et peut-être est-ce le cas. Il la fixe et sourit.

Elle lui lance : « Salut ! »

Il fait un effort pour s'asseoir, laissant sur l'oreiller de Bradwell une

tache de sang frais. Il est trop épuisé et retombe en arrière.

« Que lui est-il arrivé ? chuchote la jeune fille.

— C'est Hastings, le copain de Partridge. Et il est entièrement bon, maintenant, explique l'officier. Il ajuste fallu qu'on le déconnecte et qu'on lui retire sa tique. L'une des infirmières du dortoir s'en est chargée. Elle était un peu nerveuse, mais rien n'a explosé, alors ça valait le coup, non ? Regarde-moi ça. Il voulait sortir ! Il est des nôtres, dorénavant.

— Des nôtres », gazouille Helmud, comme s'il parlait d'un nouveau-né.

Hastings ferme les yeux et semble sombrer dans le sommeil.

« Que diable va-t-on faire de lui ? murmure Pressia.

— Je ne serai pas fâché d'avoir ses muscles et ses armes de notre côté, répond Bradwell, mais j'espère que cette grosse tête contient également des infos. »

El Capitan hausse les épaules. « Je suis plutôt fier. C'est une sorte de trophée, non ? » Il croise les bras.

« Tu es revenue essoufflée, remarque Bradwell. Que se passe-t-il ?

— J'ai eu une idée quand j'étais là-bas.

— À quel sujet ?

— La formule, l'endroit où elle est peut-être cachée. Ce n'est qu'une hypothèse, mais... » Elle saisit une araignée et la garde dans sa main. « Les étoiles sont utilisées pour la navigation. 309,3, 42,03, NQ4 pourraient être des directions destinées à quelqu'un sur terre. Y a-t-il un dôme - pas n'importe lequel, un dôme ancien, important, sacré - qui soit relié aux coordonnées du Cygne ? »

Le garçon pose Fanny sur la table. Il lui ordonne de montrer la constellation. La Boîte étincelle de tous ses feux. Les étoiles scintillent dans l'air poussiéreux.

« Ça ne suffit pas, dit l'officier.

— Qu'est-ce que tu peux bien connaître aux coordonnées des étoiles ? riposte Bradwell.

— J'ai été élevé à la dure par des survivalistes, tu te rappelles ? Pendant que d'autres gosses se faisaient prendre en photo avec des marionnettes géantes dans des parcs à thème, Helmud et moi apprenions à enterrer des armes, merde ! Je sais chasser, pister le gibier, faire du feu, éviter les prédateurs. Je sais distinguer ce qui est comestible et ce qui te tuera. On nous a ramenés aux fondamentaux. Préparés pour la fin du monde. Et les survivalistes s'y connaissent en

matière d'étoiles. »

El Capitan désigne l'image projetée par Fanny. « Le Cygne est une constellation importante. On l'appelle aussi l'Étoile du Nord, et elle est immense.

» Chaque jour, elle dessine une vaste forme à travers le ciel. Elle recouvre un territoire trop étendu. Il vous faudrait des coordonnées pour un jour précis, à une heure précise. » Il attrape dans son dos le canif de Helmud et gratte la terre sous l'un de ses ongles. « Ou bien, il faudrait que vous affiniez votre recherche - jusqu'à une étoile, quelque chose qui dessine un chemin plus petit. Voilà qui réduirait le terrain de votre chasse aux dômes sacrés. »

Fanny présente une flopée de dômes et de constellations changeant, traversant le cône de lumière comme une liasse de papiers emportée par le vent.

Hastings gémit et donne des coups de pied, mais il ne revient pas à lui.

Pressia se laisse tomber sur une chaise près de la table, qui est recouverte des divers fils électriques, articulations à roulements à bille, revêtements métalliques, tiges et écrans digitaux vides des araignées. « Pourquoi as-tu apporté tout ça ici ? demande-t-elle à l'officier.

— Tu avais l'habitude de fabriquer des trucs, n'est-ce pas ? Je me disais que tu aimerais t'exercer à faire des choses nouvelles. »

Elle pense à ses prothèses et à ses créatures artisanales - papillons, tortues, chenilles. « À quoi penses-tu ?

— Que dirais-tu de convertir à nouveau ces machins en armes, de ta propre conception ? »

Pressia observe les visages des filles fantômes alignés sur le mur. Will-ux. Will-ux. Will-ux. « C'est dans les notes de Willux. J'en suis certaine. Tous ces griffonnages d'oiseaux, de spirales, ces poèmes stupides et pleurnicheurs. C'est dans tout ce fatras incompréhensible. »

El Capitan éclate de rire. « Willux gribouillait des oiseaux et des poèmes ? Le plus grand boucher de l'histoire ? Il faut que je voie ça, Fanny.

— Soyons sérieux, Cap, intervient Bradwell. Nous n'avons pas le temps de nous payer la tête de Willux maintenant.

— Non. » Pressia se lève lentement. Elle tente de se remémorer le poème. Haut dans le ciel, la vérité inscrite, des plumes, quelque chose de sacré ? « Je veux voir le poème. Le poème d'amour à propos de sa propre timidité et du beau visage de cette femme... »

Fanny parcourt ses bases de données. Elle saute à une page de carnet.

Pressia lit à voix haute : « Chaque jour elle s'élève jusqu'au sommet des cieux / De son aile elle effleure le haut tertre sacré / Je voudrais le décrire mais, timide, ne le peux / Parce que ta beauté, elle aussi, est sacrée.

— Comme c'est mignon, se moque El Capitan.

— Mignon, dit Helmud.

— Chaque jour elle s'élève jusqu'au sommet des cieux, telles les constellations, note Bradwell.

— Le haut tertre sacré ! s'exclame Pressia. C'est notre lieu !

— Et qu'est-ce qui est écrit en dessous ?

— Une variante du troisième vers : La plus haute vérité est inscrite chez les dieux. » Elle commande à la Boîte : « Montre-nous à nouveau le Cygne. »

Le carnet s'évanouit et la constellation réapparaît. Elle regarde les extrémités des ailes du cygne. « Celle-ci est plus longue. Elle a une étoile de plus, constate-t-elle, désignant un astre marqué d'un K. Comment s'appelle-t-elle, Fanny ? »

La Boîte se lance dans une description d'une étoile nommée Kappa Cygni, qui se situe vers le cinquante-troisième degré de latitude Nord. Elle trace une bande de cent dix kilomètres de large autour du monde, passant au-dessus de Dublin en Irlande, de Liverpool-Manchester-Leeds en Angleterre, de Hambourg en Allemagne, de Minsk en Biélorussie et de plusieurs villes russes.

« Suivons le cinquante-troisième degré de latitude Nord sur la carte des sites du Patrimoine mondial, suggère Bradwell. Voyons quels tertres sacrés se présenteront. »

Fanny vrombit à travers ses données. Une carte s'affiche et des sites y surgissent sous forme de points verts brillants : quatre au Royaume-Uni, deux en Allemagne, un en Pologne, un en Irlande et deux en Biélorussie.

« Dix ! se lamente Pressia. C'est environ neuf de plus que je ne l'espérais.

— Fanny, dit Bradwell, masque ceux qui ne sont pas très anciens, pas même médiévaux, et ne recherche que les dômes - ni les châteaux, ni les villes ou les champs de bataille importants. »

Les points verts de l'Allemagne disparaissent, puis ceux de la Pologne et ensuite de la Biélorussie. Un par un, les quatre du

Royaume-Uni s'éteignent, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un - en Irlande. Fanny zoome sur un lieu appelé Newgrange. Ils se rapprochent tous. Un tertre recouvert d'herbe verte et ceinturé de pierres blanches fait son apparition.

Un dôme.

Et alors, tout comme lorsqu'ils lui fournissaient les noms corrects des Sept, la Boîte allume un voyant vert -confirmation.

« Nous avons trouvé, Fanny ? demande la jeune fille. C'est Walrond qui t'a programmée pour que tu produises cette lumière verte ? C'est bien ce qu'elle signifie ? »

À nouveau, la lumière verte.

« C'est ça ! s'exclame Pressia. Newgrange !

— Mais c'est à un océan de distance, se désespère Bradwell. À quoi diable pensait Walrond ?

— Peut-être estimait-il qu'il n'avait guère le choix.

— Il nous faudrait un navire ou un avion pour nous rendre aussi loin, fait El Capitan.

— Aussi loin », répète Helmud.

La jeune fille attache son regard aux visages sur le mur. Ce ne peut être une impasse. Les filles fantômes la fixent. Elles l'encouragent à continuer, à ne pas abandonner. « Que pouvons-nous faire ? Il doit bien y avoir quelque chose.

— Quoi ? Construire un avion ou un navire suffisamment résistant pour traverser l'Atlantique ? » raille Bradwell.

L'officier se frotte la nuque et soupire. Son frère soupire.

« Mais il existe déjà un vaisseau aérien, réplique Pressia.

— Lequel ? »

Elle observe le dôme figé à mi-hauteur de la pièce. « Souvenez-vous de comment nous avons reçu le premier Message. Quelques jours après les Détonations, des bouts

de papier sont tombés du ciel. Nous avons entendu le grondement éloigné d'un vaisseau aérien. Mon grand-père racontait toujours qu'il avait vu sa forme massive descendre sous le ciel sombre. Une coque. Il l'a vu. Il existe.

— OK. Mais où le trouver ? Comment diable mettre la main dessus ? »

La pièce devient momentanément silencieuse, puis une voix s'élève -

une voix aussi grave que le son d'une grosse caisse. « Ma tête », se plaint Hastings, et il se redresse sur son lit trop court. Il pose ses lourdes bottes sur le sol, se penche en avant, les coudes sur les genoux. « J'ai des cartes dans la tête. »

PARTRIDGE

FLOCONS EN PAPIER

Les rues sont vides. Partridge court le long du trottoir, sous le faible éclairage du théâtre Mitchard, passe devant le café *Bonjour* et des complexes de logements destinés à l'élite - Les Chênes, Le Vol du faucon, Le Wenderly. Il est au second étage, appelé Niveau Deux, bien supérieur au Niveau Un. D'ici, il discerne Betton Ouest, où lui, son père et Sedge ont vécu à une époque. Ils avaient un balcon et un accès privé au jardin sur le toit.

C'est le couvre-feu et des gardes effectuent des rondes. Le seul motif valable de se trouver dehors à cette heure est une urgence, quelqu'un qu'on emmène directement au centre médical, au Niveau Zéro, qui est également celui de l'académie, où Partridge a besoin de se rendre. Les étages au-dessus de Zéro ne s'étendent pas jusqu'à la périphérie du Dôme. Pour des raisons de luminosité et de circulation de l'air, les Niveaux Un, Deux et Trois sont encerclés par d'épaisses parois de verre. Il aperçoit la limite du deuxième étage devant lui. Pour descendre au Zéro, il doit atteindre un ensemble d'ascenseurs au centre du Dôme. Cependant, des caméras sont installées dans les angles de chacun. Doit-il attendre de pouvoir se mêler à la cohue matinale, ou serait-ce pire encore ? Il y a un ascenseur privé, réservé aux grosses légumes. Il lui est arrivé de l'emprunter avec son père, en particulier pour aller à la brève cérémonie funèbre de Sedge. Toutefois, celui-là est sérieusement gardé.

Il tourne rapidement dans une allée plus sombre -juste assez large pour une voiture électrique. Il reste dans l'ombre d'un immeuble d'appartements, attentif à l'éventuel ronronnement d'un véhicule de la sécurité. Il n'entend que sa respiration, ses chaussures sur le ciment, et l'occasionnel sifflement du monorail qui décrit une spirale à travers les étages du Dôme.

Il longe un restaurant nommé *Smokey's*. Il y a mangé au moins une centaine de fois. Bien que les aliments soient censés être naturels, leur goût lui semblait toujours fabriqué - du soja transformé pour avoir une texture de viande sous la dent, avec même des bouts de cartilage synthétique. C'est meilleur que les pilules au soja, néanmoins. Les habitants du premier niveau n'auront peut-être jamais la chance de manger là - à part en lune de miel. Le décor ne varie jamais, non plus

que le personnel, ni les menus.

Il perçoit un étrange tic-tac derrière lui. Il n'y a rien, à l'exception d'un lampadaire, avec un papillon de nuit voltigeant autour de l'ampoule. Un papillon de nuit ? Des oiseaux s'échappent parfois de la volière. On entrevoit alors une paire d'ailes qui file à travers les airs, voire un nid réel dans un arbre factice. Mais les insectes sont traités avec la plus grande dureté. Les sols sont imprégnés de pesticides. Des ouvriers en combinaison blanche, portant des réservoirs de poison dans leur dos, font des tournées d'inspection sans fin. Un papillon de nuit est chose rare et cela l'inquiète, peut-être simplement parce qu'il n'est pas aussi seul qu'il le croyait.

Il se remet à courir, dépasse une laverie automatique, une pharmacie, un gymnase-club. Il se retrouve ensuite devant une rangée de fenêtres couvertes de taches blanches - une école élémentaire avec des flocons de neige en papier scotchés sur les vitres. Certains ont des formes si complexes qu'ils ressemblent à de la dentelle. D'autres sont grossièrement coupés et massifs. Mais tous tremblent dans l'air ventilé, comme s'ils étaient vivants et respiraient.

C'est le cadeau qu'il voulait faire à Lyda. Il lui a demandé : « *Des flocons de neige en papier. C'est tout ce qu'il faut pour te rendre heureuse ?* » Elle a murmuré : « *Oui. Et toi.* » Et elle l'a embrassé. Il se souvient de la douceur de ses lèvres. « *Ceci* », a-t-elle ajouté. Elle lui manque. Sa douleur est vive, comme s'il avait reçu un coup. Il est déjà essoufflé et a la tête qui tourne.

Il quitte l'allée et coupe par le parc de Bellevue. Sa pelouse artificielle est parfaitement soignée. Il se rappelle à lui-même que le sol ne contient ni yeux, ni dents, ni griffes. C'est de l'herbe aussi fausse qu'innoffensive. C'est le sol sur lequel il a grandi. Les arbres ne poussent jamais, les feuilles ne changent jamais de couleur. Tout est exactement comme au temps où lui et son frère jouaient à la guerre, s'échangeant les rôles de malheureux et de soldat. Sedge était un gentil garçon, faisait ce qu'on lui disait de faire, ne gémissait jamais, ne refusait pas de se coucher à l'heure. Il n'a jamais déballé un cadeau en disant « *Ce n'est pas ce que j'avais demandé* », tel Partridge à une ou deux reprises. Ce dernier était maussade. Il se prenait pour un dur mais pleurait facilement. Il posait trop de questions, dévisageait les étrangers. Si on lui offrait un bonbon, il en prenait autant qu'il pouvait en emporter. Des crimes modestes, mais qui s'additionnaient. Sedge l'exhortait à s'endurcir, essayait de l'aider à s'adapter, à ne pas s'attirer d'ennuis, et à se contenter de grandir, en supportant les difficultés de l'enfance. Il paraît absurde que ce soit Partridge qui ait survécu.

Il ignorait à quel point il lui serait pénible de retourner dans le Dôme après avoir perdu son frère et sa mère, et après avoir quitté Pressia et les autres, en particulier Lyda.

Il entend le léger bourdonnement d'un moteur dans son dos - une voiture électrique surmontée d'un projecteur. Il se glisse derrière un bosquet de peupliers, tandis que le phare fouille à travers les arbres, avant de s'éloigner. Il distingue le chauffeur. Celui-ci est à l'étroit, le ventre presque en contact avec le volant. Il se demande qui ce gars connaissait pour mériter une place dans le Dôme. Avait-il autrefois un métier important, qui lui a assuré un petit appartement pour sa famille et un boulot dans une voiturette de terrain de golf ?

Il desserre sa cravate. Nouer les cravates des hommes faisait-il partie de l'éducation d'Iralene ? Il aurait aimé la persuader de venir avec lui. Il n'a confiance ni en son père ni en Mimi. Les rangées de portes - elles l'obnubilent. Des spécimens. De quel genre ? Et dans quel but ?

Il sent un picotement sur sa cheville nue. Il se gratte et un gros scarabée noir retombe sur le dos contre le sol, agitant ses pattes dans le vide. Encore un insecte ? Il l'envoie balader d'un coup de pied. Le coléoptère émet un rougeoiement sombre et terne, avant de se sauver. Était-ce une sorte de robot - comme les araignées ? Partridge ne sait quel sens donner à la présence du papillon de nuit et du scarabée. S'agit-il du matériel d'espionnage le plus récent de son père, pour recueillir des informations et maintenir son autorité ?

Des voix s'élèvent. Il plonge derrière une haie bordant le grillage qui enclôt les courts de tennis. Deux gardes remontent l'allée en se dandinant. L'un a la main posée sur sa lampe électrique. Leurs clés tintent.

« Il peut donner à la balle un effet incroyable. Il n'a que cinq ans. Incroyable. Tu sais, j'ai joué.

— On le sait tous. » Les gardes sont si près qu'il voit briller leurs chaussures.

« Sérieusement, le gamin aurait pu être bon. Tu sais ce qui ne va pas ? Il n'y a ni compétition ni entraînement. Je te le dis, nous sommes tous...

— La ferme », rétorque l'autre garde, s'immobilisant. Le garçon retient son souffle. L'homme regarde autour de lui. Le sang bat aux oreilles de Partridge. Mais le garde continue : « Tout le monde peut t'entendre par ici. Parle-toi autant que tu veux quand tu es sous ta douche. Mais pas ici. Pas à moi. »

Ils avancent ensuite en silence.

Le fugitif reprend sa respiration. Comment diable atteindre l'académie sans se faire voir ? Il sent quelque chose sur son épaule - un autre scarabée ? Non, c'est une main, pâle, avec de longs doigts délicats.

« Partridge. » Un visage semble flotter devant ses yeux

- le visage d'un garçon, maigre et tacheté de son.

« Qui es-tu ?

— Vinty Firth.

— Vinty Firth ? » Algrin Firth était un ami de Vie Wellingsly et a toujours détesté Partridge, mais le nom de ses parents figurait sur la liste du Cygne de sa mère. Il se rappelle ce qu'Algrin disait de Vinty. Ses parents étaient désespérés parce qu'ils le croyaient trop abruti pour entrer à l'académie.

« Ouais, c'est bien moi. J'étais sûr qu'on te retrouverait !

— Tu es à l'académie, à présent ? » s'enquiert Partridge, comme si ce genre de chose avait encore de l'importance.

« En première année.

— Qu'est-ce que tu fabriques dehors ? »

Son interlocuteur inspecte rapidement les alentours. « Tu dois venir avec moi - maintenant. » De quel côté se situe Vinty ? Le papillon de nuit et le scarabée indiquaient-ils déjà qu'il se trouvait dans un quelconque système géré par son père ? Si c'est le cas, à quoi bon lui envoyer un tel crétin ?

« Écoute, je ne vais pas me laisser prendre au filet tendu par mon père. Dis-lui...

— Ce n'est pas ton père, réplique Vinty. C'est Cygnus. Nous sommes Cygnus. Nous t'attendions, toi. »

PARTRIDGE

DESSOUS

Vinty semble prévenu de l'arrivée du garde conduisant la voiture électrique bien avant que Partridge ne l'entende. Il pousse ce dernier dans un passage entre deux boutiques et le véhicule les dépasse en sifflant. Vinty lève la main, lui signifiant : Attends, attends, attends. Le bruit s'estompe et ils poursuivent leur chemin.

Partridge se met à poser des questions, mais l'autre met un doigt sur sa bouche et ils accélèrent le pas. Il fait quelques nouvelles tentatives, formulant différentes interrogations, murmurant à l'oreille de son guide, mais celui-ci se contente de secouer la tête.

Vinty le conduit au centre du Dôme, se dissimule le visage, se précipite vers les ascenseurs et appuie sur le bouton d'appel le plus proche.

Plusieurs arrivent et repartent. Leurs portes s'ouvrent mais Vinty ne bouge pas. Ils sont vides. Il presse à nouveau le bouton. « Quand le bon arrivera, accroupis-toi le plus bas possible. »

Finalement, l'un des ascenseurs du milieu s'ouvre. Le garçon donne un coup de coude à Partridge.

À l'intérieur se tiennent un homme de grande taille, qui respire péniblement, et une petite femme. Leurs coudes sont accrochés l'un à l'autre de telle manière que Partridge les imagine fusionnés ainsi. Les joues de l'homme sont rouges et sa poitrine est secouée par la toux. Il est manifestement en route pour le centre médical, au Niveau Zéro. Vinty pousse son compagnon dans l'ascenseur. Ce dernier est réticent - on craint la possibilité d'une contagion plus que tout dans le Dôme, et cette vieille peur remonte en lui. En outre, pourquoi prendre le seul ascenseur occupé ?

Cependant, il ne tarde pas à comprendre que tout cela a été prévu d'avance. L'homme prétend être contrarié que les portes s'ouvrent à cet étage, se plaint à sa femme entre deux accès de toux, tandis que son corps massif et son long manteau empêchent la caméra de filmer Vinty et Partridge, qui se baissent et entrent juste avant la fermeture des portes. Ils sont si serrés contre l'homme que Partridge sent son odeur d'après-rasage et de talc.

Ils ne s'arrêtent pas au Niveau Un, où vivent la grande majorité des

gens - de hauts immeubles d'habitation, des écoles, des espaces de loisirs, des commerces, ainsi que le centre de rééducation, où Lyda était enfermée.

Mais lorsqu'ils parviennent au Zéro, le couple sort lentement, dissimulant habilement les deux garçons en passant devant la rangée d'ascenseurs aux formes aérodynamiques. Quand ils tournent à droite, en direction du centre médical, Partridge et Vinty bifurquent à gauche, vers l'académie.

Celle-ci ne se trouve qu'à quelques rues de là. Le Zéro est également l'étage des fermes et des pâturages, des logements des ouvriers les moins qualifiés, de l'équipement, de l'industrie alimentaire, des bureaux de la sécurité et du zoo - la cage dans la cage. Si vous étiez autorisé à traverser les champs, vous finiriez par rencontrer la véritable enceinte du Dôme - celle qu'il partage avec le monde extérieur.

C'est la saison des examens, juste avant les vacances de Noël, aussi l'académie est-elle silencieuse - pas de musique après sept heures du soir, des voix étouffées dans les couloirs, pas de sport, ni de jeux. Le lieu paraît pourtant vivant, chargé de souvenirs. Le plus étrange pour Partridge, en pénétrant dans le hall d'entrée, est de sentir son ancien moi ramené à lui par cette odeur - la transpiration des corps exubérants, les billes de caoutchouc rapportées des terrains de sport, la cire passée sur les planchers et les rampes d'escalier, un produit de nettoyage astringent. Il la respire.

Est-ce l'odeur du foyer ?

Non, mais c'est une partie de lui-même. C'est son enfance, en un sens. Il est arrivé à l'académie à l'âge de seulement douze ans - une admission précoce. Il avait à peu près la taille de Vinty, qui le conduit le long d'un couloir, puis d'un autre. Il a débarqué ici dans un état d'innocence - un gamin qui se répétait à lui-même, le soir, l'histoire de la femme cygne que lui contait sa mère. Et aujourd'hui ?

Les veilleuses de sécurité éclairent faiblement les couloirs. Ils passent rapidement sous les portraits peints des recteurs. Il reconnaît celui qui était en poste à la mort de Sedge, qui l'a appelé dans son bureau et lui a appris la nouvelle. « Ça va aller, mon garçon. Il ne fera pas le voyage vers le Nouvel Éden avec nous, mais il est dans le paradis de Dieu, maintenant. » Le paradis de Dieu - par opposition à la réinvention de son père ? C'était avant qu'il ne sache que celui-ci aimait jouer à Dieu.

Il ressent une forte envie d'ouvrir les portes de son ancien dortoir à la volée, de courir dans le couloir, de sauter et de toucher le panneau « Sortie de secours » fixé au plafond (une vieille habitude), de passer

la tête par la porte de Weed et de crier « Ça ne te dérange pas si je jette un œil à tes notes un peu plus tard ? » avant de regagner sa propre chambre pour y trouver Hastings peignant ses cheveux mouillés devant la glace. Il s'affalerait sur son lit et proposerait à son camarade d'aller taper dans le ballon dans la cour, alors même que celui-ci sortirait de sa douche. Inutile de repenser à tout cela. Il n'en reste rien.

« Où allons-nous, Vinty ? »

L'autre répond : « Dessous », comme si ça pouvait lui être d'une aide quelconque.

Ils longent les bureaux des professeurs, dont les fenêtres sont aveuglées par des jalousies. Il aperçoit la porte de M. Glassings, son nom sur la plaque métallique, et il se sent soudain soulagé. Il a bon espoir que son professeur n'ait pas disparu.

Vinty ne s'attarde pas davantage devant le laboratoire scientifique. Finalement, ils se retrouvent près du théâtre. Le garçon ouvre une porte menant aux coulisses et gravit quelques marches. C'est la première fois que Partridge pénètre dans les coulisses. Il n'a jamais figuré dans aucun spectacle, jamais chanté dans un chœur, ni joué de musique dans un groupe. Il n'a jamais gagné de prix. Lyda faisait partie de la chorale. En fait, quand il l'a remarquée pour la première fois, elle chantait au concert du printemps. Il y avait une vingtaine de filles ou plus, mais elle était différente. Elle inclinait la tête et fermait les yeux, comme si elle ressentait la musique d'une manière dont les autres étaient incapables.

Avec les rideaux tirés, l'espace semble resserré et comme ouaté. Les interstices entre les lattes du plancher laissent passer un peu de lumière venant de sous la scène. Il essaie de se remémorer le morceau que chantait le groupe de Lyda. C'était une vieille chanson à propos de quelqu'un qui voulait sa part du rêve américain. Était-ce une revendication féministe ? Était-ce la façon des filles de dire qu'elles voulaient davantage ? Il n'aurait jamais pensé à ce genre de choses, à l'époque, mais Lyda l'aurait fait, d'une manière ou d'une autre, n'est-ce pas ? Il est encore stupéfait qu'elle ne l'ait pas suivi. Elle a changé à l'extérieur du Dôme.

« Par ici », chuchote Vinty.

Partridge le suit à travers un décor de maisonnette en carton et par-delà quelques lampes.

Son guide s'accroupit et ouvre une trappe. Il descend derrière lui à l'aide d'une échelle, jusque sous la scène, « dessous ». Il a soudain peur d'avoir été attiré dans un piège. Il a mentionné Glassings devant

Iralene. L'a-t-elle mouchardé ?

Bon Dieu ! Le gamin connaissait le mot Cygnus, et il l'a suivi sans hésitation, confiant.

Il y a de la lumière dans un coin de la pièce, ce qui explique la lueur dans les interstices du plancher de la scène. Bien que ce soit absurde, Partridge redoute de découvrir son père ici, au milieu des boîtes, des chaises pliantes, des guéridons, des pots de peinture et des pinceaux, des chandelles et d'un assortiment hétéroclite de chapeaux - les vestiges de ce qui aurait pu être un foyer.

Devant lui se trouvent deux fauteuils à oreilles. Celui qui lui fait face est vide, mais il est sûr que le second ne l'est pas. Il perçoit la présence de quelqu'un. Entre les deux sièges est posée une barrique renversée. Elle supporte une lampe et un petit terrarium en verre rempli de scarabées. Des scarabées du genre de celui qu'il a balayé de sa cheville.

Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule. « Vinty ?

— Tout va bien. ».

Partridge s'avance, le cœur battant, et s'assied calmement, comme s'il n'avait pas du tout peur.

Face à lui, est assis Durand Glassings, son ancien professeur d'Histoire mondiale.

« Professeur Glassings, s'exclame-t-il. Dieu merci, c'est vous. »

L'homme lui adresse un large sourire, se courbe vers l'avant et lui saisit la main, mais seulement pour le tirer sur ses pieds et l'embrasser. « Seigneur, Partridge, j'ai cru que je ne te reverrais jamais. » Il le tient serré contre lui. « Je suis vraiment navré pour ta mère et Sedge. »

C'est très étrange, mais le garçon a l'impression qu'il attendait ce moment sans même le savoir. Il se met à pleurer. Il aurait aimé le cacher, mais il est secoué de sanglots. Il attendait que quelqu'un dise qu'il était désolé - quelqu'un comme son père. Et il se rend compte que c'est ce que Glassings est pour lui en cet instant. Peut-être est-ce ce qu'il a toujours été - un père.

« Assieds-toi », lui dit tranquillement le professeur.

Il se laisse retomber dans le fauteuil et s'essuie les yeux.

Ceux de Glassings sont également brillants de larmes, malgré son sourire. « Sacré nom de Dieu, Partridge. Je suis heureux de te voir ici. Regarde-toi ! C'était comment, dehors ? Raconte-moi. »

Il est frappé à l'idée que c'est la première fois qu'on lui pose cette

question. Il ne devrait pas s'en étonner. Les habitants du Dôme ne veulent jamais trop penser à ceux qui sont au-dehors. « C'est sale, sombre, noir de suie, dangereux mais, je ne sais pas, les malheureux ne sont pas des malheureux. Il y a des gens vraiment bien là-bas, qui survivent jour après jour dans des conditions très rudes. » Il réfléchit une seconde, et le professeur attend patiemment. « C'est réel, ajoute-t-il finalement. Et le réel, c'est bien.

— En tout cas, tu as réussi à sortir du Dôme et à revenir, en un seul morceau.

— Pas tout à fait. » Il ôte le capuchon de son auriculaire et indique à quel endroit il a été sectionné.

« Comment est-ce arrivé ?

— Une dette dont j'ai dû m'acquitter, en quelque sorte. » Il remet le capuchon en place. « Mon père aimerait le voir repousser.

— Ton père. » La mine de Glassings s'assombrit. « Eh bien, c'est l'homme de la situation. » Il se tourne. « Tu peux y aller, Vinty. Merci de l'avoir amené. »

Le gamin remonte sur l'échelle, puis s'immobilise et déclare à Partridge : « Je me suis toujours demandé de quoi tu aurais l'air en vrai.

— Moi ?

— Bien sûr ! Qui d'autre ?

— Et alors ? Est-ce que je corresponds à ce à quoi tu t'attendais ? »

Vinty penche la tête sur le côté. « Je n'étais pas certain que tu en sois capable, mais à présent je le suis.

— Capable de quoi ? » Il interroge Glassings du regard.

Cependant, Vinty gravit promptement les degrés et referme la trappe derrière lui.

« Ma mère m'a révélé certaines choses avant de mourir, que votre plan était que je renverse le Dôme de l'intérieur. Est-ce à cela que Firth faisait allusion ? Pendant tout ce temps, vous attendiez un signe montrant que j'étais prêt ? Je n'en avais pas la moindre conscience.

— Es-tu prêt, maintenant, Partridge ?

— Comment suis-je supposé diriger les opérations depuis l'intérieur ?

— Ça ne sera pas facile. » Glassings fixe ses mains ; il a l'air d'avoir quelque chose à lui dire mais de ne pas y parvenir.

« Comment démarrer une révolution dans le Dôme ? s'enquiert

Partridge, espérant que son interlocuteur a un plan.

— Une révolution ? » L'enseignant agite la tête. « N'as-tu écouté aucun de mes cours, Partridge ?

— Sans vouloir vous offenser, vous ne parliez jamais que de cultures anciennes. Rien de tout cela ne semblait s'appliquer à ma vie.

— J'essayais de te préparer sans déclencher d'alarme. Je choisisais mes mots soigneusement. Je rédigeais des cours spécialement à ton intention.

— Qu'ai-je raté au sujet des révolutions ? Expliquez-le-moi.

— Les révolutions sont en général initiées par des gens qui ont faim. Évidemment, il existe des révolutions idéologiques mais, une fois encore, les gens se soulèvent parce qu'ils sentent que les choses ne sont plus viables. Il faut qu'ils soient désespérés.

— Seriez-vous en train de dire que ceux d'ici ne sont pas désespérés ? J'estime que vous vous trompez. » Iralene est une des personnes les plus muettement désespérées qu'il a rencontrées. « Je crois qu'ils le sont et qu'ils n'en sont tout bêtement pas conscients.

— Oh, ils sont désespérés, d'accord, mais à tel point qu'ils se raccrochent à ce qu'ils ont.

— S'ils connaissaient la vérité... », commence Partridge, pensant à Bradwell. Il aimerait que celui-ci soit ici avec lui en ce moment. « S'ils voyaient ce que j'ai vu au-dehors, s'ils étaient au courant de tout ce que mon père a infligé au monde, ils se soulèveraient contre lui. Ils le feraient. J'en suis sûr. »

Glassings se recule dans son siège. Partridge voit, à présent qu'il l'a en face de lui, que ce n'est pas un simple fauteuil à oreilles. C'est un trône de théâtre. « Tu ne comprends pas, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

— Tous les adultes du Dôme connaissent déjà la vérité. Ce qu'on enseigne à l'académie, ce ne sont que des histoires pour endormir les enfants. Nous connaissons tous la vérité, Partridge. Nous la portons tous avec nous. »

PRESSIA

RÊVE

Bradwell est endormi et Fanny se repose près du petit appareil de chauffage, absorbant de l'énergie, mais Pressia travaille sur les araignées. Chacune a été dotée à sa création d'explosifs invraisemblables. Elle les a démontées, puis a assemblé les pièces pour en faire des grenades à main. Elle a écrit les instructions sur une pierre et confectionné trois prototypes.

Dans la matinée, ils sortiront et suivront les cartes qui sont dans la tête de Hastings, afin de trouver le vaisseau aérien. Mais elle voulait laisser ces consignes derrière elle. La pelouse de ce qui fut le pensionnat est couverte de tentes, remplies de gens qui, si on leur apprend comment, seront capables de fabriquer de nombreuses munitions avec toutes les araignées-robots retirées des corps des survivants. Pourquoi ne pas les mettre au travail ? En outre, elle avait du mal à dormir, alors elle s'est attelée elle-même à la tâche.

Bradwell pensait qu'El Capitan et Helmud devaient rester, alors qu'El Capitan pensait que c'était à Bradwell de rester. Juste avant que l'officier et son frère ne partent avec Hastings pour aller dormir, ils se sont disputés à ce sujet.

« Ils ont besoin de toi ici en tant que chef, a argumenté Bradwell.

— Tu pourrais jouer ce rôle. Tu n'es pas en assez bonne santé pour accomplir ce voyage.

— Je n'attends pas ici sans rien faire.

— Moi non plus.

— Moi non plus, a répété Helmud.

— Si vous dénicher ce vaisseau, vous aurez besoin d'un pilote, les a prévenus El Capitan.

— Un pilote, a ajouté Helmud, d'un ton un peu étonné.

— Mon père a été renvoyé de l'armée de l'air parce qu'il était psy et il a disparu, mais j'ai passé mon enfance à apprendre tout ce que je pouvais à propos du pilotage des avions, et à jouer dans des simulateurs. Je n'ai pas le moindre souvenir de mon père, toutefois je sais que nous avons deux choses en commun. Le goût de voler et le fait d'être cinglé.

— Cinglé.

— Un pilote cinglé ? Ce n'est pas vraiment top, a marmonné Bradwell.

— Sérieusement, est intervenue Pressia, quelles sont les chances que le vaisseau aérien fonctionne comme un vieux simulateur de vol dans lequel tu as joué quand tu étais gosse ? »

Mais l'officier a refusé d'écouter. « Mieux vaut quelqu'un qui connaisse quelque chose en matière de vol. Ce serait dommage de trouver le vaisseau et de ne pas distinguer le tribord de l'arrière. Peut-être Fanny pourra-t-elle nous aider également. Comme copilote. » La Boîte noire a fait tourner fièrement ses lumières.

Tandis qu'El Capitan leur souhaitait bonne nuit et prenait la direction du dortoir avec Hastings, Bradwell lui a hurlé depuis le seuil de la chaumière. « On partira tous ensemble ! À demain ! »

L'autre a seulement agité le bras en signe de résignation, sans se retourner, et ce fut tout.

Pressia se lève, s'étire le dos, et vérifie une seconde fois ce qu'il y a dans son sac. Elle pose les ampoules sur la table et les lève, une par une, dans la lumière. Leur contenu tourbillonne, brillant et ambré. Elle ne peut s'empêcher de penser à sa mère - une scientifique remarquable. Mais qu'est-ce que son esprit logique lui a apporté de bien ? Ivan Novikov l'a embrassée. Ils sortaient probablement ensemble à l'époque où il est mort. D'une manière quelconque, peut-être en jouant sur son chagrin, Willux, le meurtrier d'Ivan, est parvenu à la convaincre, et elle l'a épousé. A-t-elle compris, comme l'a fait finalement Walrond, que Willux avait assassiné Ivan ? Peut-être est-ce ce qui l'a rapprochée d'Imanaka, le père de Pressia. Elle est sûre d'une chose : sa mère n'a pas toujours agi conformément à la raison et à la logique. Elle a été amenée à faire des choix parce qu'elle écoutait son cœur, pas sa tête. À la fin, ces décisions l'ont tuée.

La jeune fille refuse de commettre la même erreur -quelle que soit la sensation que lui procurait le fait d'être couché avec Bradwell dans la forêt.

Dans l'immédiat, elle doit protéger l'héritage de sa mère. Sans ces trois ampoules, il n'y aura aucun traitement - pour personne.

Le tissu que Partridge lui a donné pour envelopper les fioles ne paraît pas suffisamment épais pour un voyage aussi dangereux, et potentiellement mortel, que celui-ci. Elle découpe un rectangle de laine dans une couverture et l'utilise comme emballage supplémentaire pour amortir les chocs.

« Tu es debout, constate Bradwell, d'une voix enrouée par le sommeil.

— Je t'ai réveillé ? Désolée.

— Non, non. » Il s'assied et se frotte la tête.

« Que fait-on des plans du Dôme dressés par Partridge et Lyda ? demande-t-elle.

— On devrait les laisser ici, je crois, ils y seront à l'abri.

— C'est aussi mon avis. »

Le garçon regarde par la fenêtre. « Ça t'arrive de penser à Partridge ?

— J'espère qu'il ne s'habitue pas trop au confort.

— C'est un Pur. Je peux voir autre chose chez lui, néanmoins il y a un gouffre entre nous. J'ignore si nous serons jamais capables de nous connaître réellement l'un l'autre.

— Et moi ? » Elle ramasse les ampoules et les glisse délicatement dans son sac à dos, entre ses vêtements.

« J'ai confiance en toi.

— Mais crois-tu pouvoir lire en moi ? »

Il sourit. « Non.

— Qu'y a-t-il de drôle ? »

Il tapote son oreiller et repose sa tête dessus. « Un rêve que je viens de faire. Tu étais dedans.

— Ça parlait de quoi ?

— C'était un rêve de vol. J'en faisais tout le temps, quand j'étais enfant, au temps de l'Avant. » Il réfléchit un instant. « Je crois bien que je n'ai pas rêvé une seule fois que je volais depuis que j'ai des oiseaux dans le dos, avec des ailes réelles.

— Comment volais-tu en rêve, quand tu étais petit ?

— Je retenais ma respiration et je lévitis, m'élevant peu à peu, jusqu'à ce que je sois assez haut pour ouvrir les bras et que le vent puisse les saisir, et que je n'aie plus qu'à voguer.

— Et dans ce rêve-ci ?

— Je n'avais pas d'oiseaux dans le dos, mais je n'étais pas non plus un gamin. J'étais moi tel que je suis aujourd'hui mais...

— Pur ?

— Il semblerait. C'est peut-être pourquoi je me suis réveillé en

pensant à Partridge dans le Dôme...

— Comment c'était ? » Pressia n'a jamais rêvé qu'elle volait.

« Je me sentais... plus jeune. J'avais mon âge actuel, mais pas les mêmes sensations. C'était comme si je pouvais voler parce que je n'étais pas alourdi par tout. Je savais, à la manière dont tu sais les choses en rêve, que mes parents étaient vivants. Et il y avait des champs en dessous de moi, et des cours d'eau, et la végétation était luxuriante. Comme si les Détonations ne s'étaient jamais produites.

— Et j'étais dans le rêve ?

— J'ai vu le fleuve, celui que nous avons traversé, et tu étais dedans. Je te voyais, en train de te débattre.

— Tu veux dire de me noyer ?

— C'est ce que j'ai cru. Et comme je descendais à ton secours, c'était la même nuit à nouveau. Cette nuit glaciale. » Elle hoche brièvement le front, rougissant. « Et je savais que, pour te rejoindre, je devais me rappeler que mes parents étaient morts et que le monde était un cratère de cendre. Et quand je m'en suis souvenu, j'ai commencé à tomber. Je me suis retrouvé dans le fleuve. J'ai plongé tout au fond, et je t'ai vue sous l'eau. Et j'étais redevenu moi-même - avec les oiseaux dans mon dos, mes cicatrices. Et...

— Tu m'as sauvée ? »

Il secoue la tête négativement. « J'ai entrepris de te raconter ce rêve parce qu'il illustre le fait que je suis incapable de lire en toi.

— Exact.

— Tu étais avec toutes ces filles (tous ces visages alignés sur les murs) et tu pouvais respirer sous l'eau. En fait, tu pouvais chanter. Vous étiez toutes en train de chanter. La chanson me parvenait à travers l'eau. Je la sentais sur ma peau ; les notes vibraient. »

Elle pense à sa peau contre la sienne, tandis que la neige tombait comme des bouts de dentelle. « Et ?

— Tu n'avais pas du tout besoin d'être sauvée. J'avais cru que tu te noyais mais tu allais très bien. Tu m'as regardé de cette manière indescriptible.

— Quelle manière ?

— Un peu féroce. J'ignorais si tu étais en colère contre moi ou...

— Ou quoi ?

— Rien. Je ne peux pas lire en toi, pas même dans mes rêves. L'essentiel est là. »

Elle examine l'intérieur de son sac comme si elle n'avait pas déjà mémorisé son contenu. « Il y a une liseuse de rêves sur le marché. Tu l'as déjà vue ?

— Je ne crois pas à ce genre de chose.

— Moi si. Du moins parfois.

— Tu vas interpréter mon rêve ? » Il s'assied de nouveau et pose les pieds sur le sol.

Pressia l'a déjà fait. Bradwell fait ce voyage pour veiller sur elle, pour la protéger. Mais peut-être y a-t-il une partie de lui, tout au fond, qui doute qu'elle ait besoin de sa protection. Elle prend son sac et le pose près de la porte d'entrée. « Tu continues à t'accrocher à la promesse que tu as faite à mon grand-père. Même dans tes rêves, tu es fidèle à ta parole. Et pour la tenir tu es disposé à sacrifier beaucoup de choses - jusqu'à l'idée que tes parents soient en vie.

— Peut-être peux-tu lire en moi mieux que je ne peux lire en toi. » Alors qu'il prononce ces mots, elle comprend qu'elle aimerait être contredite. Elle ne veut pas le voir toujours porter cette vieille dette. Elle ne veut pas avoir l'impression d'être toujours un fardeau. Ils restent un moment silencieux. Elle ne sait trop quoi dire. Elle examine le visage des filles - en particulier celle qui ressemble à Fandra, son ancienne amie.

Elle se tourne vers Bradwell et le fixe. « Pourquoi fais-tu ce voyage ? s'enquiert-elle. Aucun survivant n'est jamais revenu d'aussi loin.

— Pourquoi le fais-tu, toi ?

— Pour Wilda. Si nous trouvons la formule, nous avons une chance de la sauver. » C'est vrai, mais ce n'est qu'une réponse partielle. Elle sent la vérité qui la démange intérieurement, qui joue des griffes, cherche à sortir. « Et je veux découvrir s'il y a d'autres gens là-bas. Peut-être y sont-ils arrivés et n'ont-ils pas voulu revenir. » Elle s'approche de la table et saisit le couteau de cuisine qu'elle a utilisé pour couper la laine. Elle touche l'extrémité de la lame - encore acérée. « Mon père. Le tatouage correspondant à son pouls battait encore sur la poitrine de ma mère. Il est toujours vivant. Là dehors, quelque part.

— Mais Pressia... » Le garçon se lève et s'avance vers la table qui s'étend entre eux.

Elle rapporte le couteau à sa place sur le billot. « Je sais, je sais. Les chances de le retrouver sont quasi nulles. Mais tu attendais une réponse, voilà celle que je peux te donner. » Elle est surprise d'avoir exprimé tout cela à voix haute. C'était logé au fond de son crâne -

depuis combien de temps ? Elle aurait été incapable de l'admettre, même vis-à-vis d'elle-même, parce que ça a l'air trop égoïste et puéril.

Il appuie ses poings sur la table et s'incline vers elle. Ses yeux sont encore fatigués mais il semble faire un effort pour la voir plus clairement, comme s'il essayait de lire en elle en cet instant même.

« Tu te trompes au sujet de ce rêve.

— Vraiment ? En quoi ?

— Je ne viens pas parce que j'ai encore envie de te protéger. À cause d'une vieille promesse quelconque.

— Alors pourquoi ?

— Je fais ce voyage parce que... » Il se penche davantage. « Pressia, c'est parce que...

— Arrête, lance-t-elle. C'est suicidaire de tenir à quelqu'un ici.

— Mettons que je suis suicidaire. »

Le cœur de la jeune fille palpite si fort qu'elle presse la main sur sa poitrine, dans l'espoir de l'apaiser. Elle considère Bradwell, ne sachant quoi répliquer.

Puis l'expression de ce dernier s'adoucit. Il lève un doigt et murmure : « Le voilà. Juste là.

— Quoi ?

— Le regard que tu m'as adressé en rêve. Celui que je ne peux déchiffrer. »

PARTRIDGE

SPLENDIDE BARBARIE

La pièce est silencieuse, hormis les scarabées dans le terrarium de verre. Partridge reste muet, sidéré par l'énormité de la trahison. Pendant toutes ces années, il a cru au conte pour enfants. Ensuite, à l'extérieur, il a cru que son père et quelques pontes les avaient tous dupés. Mais ils avaient toujours su - tous ceux qui étaient assez âgés avant les Détonations pour se faire discrètement une place dans le Dôme : ses professeurs, ses entraîneurs, le coiffeur, la femme qui venait nettoyer leur appartement chaque semaine, les laborantins, les surveillants du dortoir. « Tous ?

— Tous. »

Il hoche la tête. Son plan de révéler la vérité aux gens et de les laisser choisir un meilleur mode de vie - ça ne marchera pas. « Ce n'est pas possible. Comment pourraient-ils encore se regarder dans une glace ?

— Beaucoup ne le peuvent pas. C'est pourquoi nous avons dû reconnaître le suicide comme socialement acceptable, ce qui s'est révélé pratique. Cela maintient la population sous contrôle et chaque suicide offre de la place pour un bébé - un bébé qui n'aura jamais besoin de connaître la vérité, à qui on pourra servir le nouveau conte. »

Le garçon ferme les yeux. « Ils savaient... Tout au long...

— Il n'y aura pas de révolution, Partridge. Ceux qui étaient capables de mener une révolte ont été assassinés avant les Détonations ou sont morts pendant. » Partridge pense aux parents de Bradwell. « À part quelques-uns.

— Cygnus.

— Nous étions guidés par ta mère. Nous ne sommes ni les plus durs, ni les plus courageux. Nous sommes ceux qui étaient capables de vivre une double vie, de connaître la vérité et de continuer à avancer. Nous sommes ceux qui restent. Nous sommes peu nombreux, mais nous devenons de plus en plus forts, de plus en plus hardis. » Glassings appuie ses coudes sur ses genoux. « Partridge », fait-il d'une voix si solennelle que celui-ci devine que le moment est venu pour lui d'apprendre une chose terrible, une chose qui changera sa vie à

jamais. Il perçoit dans l'air l'atrocité du non-dit. Il voit sa noirceur assombrir les traits de l'enseignant. « Il y a quelque chose que je dois...

— Attendez. »

Tout ce qu'il souhaite, c'est passer quelques minutes de plus avec Glassings, juste tous les deux, assis dans cette pièce comme un père et son fils. Il désire seulement retarder l'inéluctable. Il dit calmement : « Parlez-moi un peu des scarabées, pour commencer. Juste... » Ses mains tremblent. Il les serre l'une dans l'autre. « Des scarabées. Une chose à la fois.

— OK. Nous en avons lâché des milliers. D'autres insectes également. Ce sont des cyborgs, en réalité. Ils nous donnent des informations, et nous pouvons les contrôler à distance.

— On peut retrouver leur provenance ?

— Non. C'est ce qui est formidable. Bien sûr, les hommes de Willux lui en ont apporté quelques-uns. Il est au courant qu'il a des opposants. Il en joue, en fait. Cependant, il ne sait ni d'où ils viennent, ni ce qu'ils cherchent.

— Vous êtes cinglés ! laisse échapper Partridge, avant de se souvenir que son interlocuteur a été son professeur et de s'excuser. Désolé, monsieur, mais en réalité mon père trouvera un moyen de découvrir leur origine. Il ne permettrait jamais à des forces ennemies dont il a connaissance de posséder leur propre système de surveillance.

— Il ne nous tient pas encore. Nous sommes prudents. Les gens dans notre situation doivent l'être.

— Et l'homme et sa femme qui m'ont fait entrer et sortir de l'ascenseur ?

— Voilà la preuve qu'il te faut. Notre réseau est solide, et nous pouvons t'aider à faire ce que tu as à faire. »

Partridge se cale dans son siège. Les y voilà.

Le regard de Glassings prend soudain une expression douce et lasse. Il est plus vieux que dans le souvenir du garçon. Il reprend : « Tu dois assassiner ton père. »

Partridge agite le front. « Non.

— Écoute, poursuit hâtivement Glassings. Nous avons tout organisé. Nous avons une pilule. Elle agit rapidement. Le poison est indétectable. Et tu peux l'approcher de suffisamment près. Tu es son fils.

— Je ne le ferai pas. » Il a la nausée.

L'autre garde le silence. Sa mine est grave, impassible.

« Je ne tuerai pas mon père. Si je deviens un meurtrier, je deviens lui. Vous ne comprenez pas ça ?

— Et si c'est de l'autodéfense ? » Une lueur d'irritation s'allume dans les prunelles de l'enseignant. « Tu as fait quelques dégâts dehors, n'est-ce pas ?

— On est obligé d'y faire certaines choses contre son gré. C'est plein de Bêtes, de Poussières et de Croupies, et maintenant de Forces spéciales. »

Glassings se lève et passe derrière le dossier de son fauteuil. Il l'agrippe à deux mains et dit : « Ce n'est pas une question de châtiment. Nous voulons stopper ton père. C'est toujours un homme très dangereux.

— Vous vous figurez que je l'ignore ?

— Ne tuerais-tu pas quelqu'un si tu savais qu'il s'apprête à faire de nouvelles victimes ? »

Partridge veut mettre un terme définitif à cela - la brutalité de son père, l'héritage de la mort. Il pourrait s'approcher de lui, d'accord. Il voudrait que son père sache, une fraction de seconde avant de mourir, que c'est son fils qui a fait ça. Il imagine la brève lueur de terreur dans ses yeux. Il ne peut s'y résoudre. « Je dois tenter de diriger de l'intérieur de la bonne manière. »

Glassings se rassied. Il presse ses phalanges les unes contre les autres. Il détourne le chef. « Il a de grands projets pour toi.

— Quels projets ?

— On m'a dit qu'il veut que tu te ranges, pour prouver ta stabilité.

— Il s'est remarié. Vous le saviez ?

— Il ne l'a pas crié sur les toits.

— Iralene est ma belle-sœur. Il veut que j'emménage avec elle. »

Le professeur rejette la tête en arrière. « C'est un peu incestueux, non ?

— Pas d'un point de vue technique, mais ouais, c'est délirant.

— Il aime bien que tout file droit. » Glassings le fixe avec acuité. « Et Lyda... ? Est-elle toujours en vie... là-bas ? dehors ? »

Comment a-t-il su au sujet de la jeune fille ? « Vous avez appris qu'on l'avait emmenée à l'extérieur du Dôme ?

— Comme un appât pour t'attraper. Oui, il y avait des gens à nous

au centre de rééducation. Le garde qui l'a escortée jusqu'à la sortie est d'ailleurs l'un des nôtres. Elle va bien ?

— Je l'espère. » Il la revoit en train de chanter sur la scène (cette scène qui est juste au-dessus d'eux), la musique s'élevant du plus profond d'elle-même.

« Peut-être peux-tu simplement faire semblant avec Iralene.

— Quoi ? Je ne me servirai pas d'elle de cette manière.

— Et si c'était pour son bien par la même occasion ? Ce ne serait pas bon pour elle, si tu l'ignoris, n'est-ce pas ? » Glassings a raison. « Le bruit court que ton père va te montrer comment il dirige les choses, puis passer la main. Celui qui vient en deuxième position dans le Dôme, pour le moment, est Foresteed.

— Foresteed, exact. Je l'avais oublié.

— C'est devenu le visage du corps gouvernant du Dôme depuis que ton père a vieilli, s'est affaibli. Mais celui-ci t'accorderait sa préférence.

— Pourquoi à moi ?

— Tu veux la vérité ? »

Partridge fait signe que oui.

« Il pense qu'il peut te manipuler.

— Mais n'ai-je pas prouvé qu'il n'en est pas vraiment capable... »

Glassings penche la tête sur son épaule, hausse les sourcils. « Réexamine les faits. » C'était l'une de ses formules favorites en cours d'Histoire mondiale.

Le garçon a cru s'échapper du Dôme, uniquement pour découvrir ce que son père voulait et avait prévu qu'il découvrirait. Willux voulait qu'il le conduise jusqu'à sa mère, et il l'a fait. Et maintenant, il est de retour parce que son vieux a menacé de tuer des gens jusqu'à ce qu'il revienne. « Merde ! s'exclame-t-il.

— Tu dois réfléchir longuement et profondément à propos de ton père et de ce qui est bon pour le bien de tous.

— Un meurtre ?

— Promets-moi seulement d'y songer. »

Partridge se cramponne à ses accoudoirs. « Qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Tu dois trouver ton père, te rapprocher de lui. Tu ne pourras pas agir si tu ne gagnes pas d'abord sa confiance et n'obtiens pas

d'informations.

— Allez-vous me livrer ?

— Si c'est moi qui te ramène chez ton père, cela va attirer l'attention sur nos relations.

— Mais cela prouvera que vous êtes loyal envers Willux.

— Je préfère éviter toute forme de publicité.

— Alors qui ?

— Un autre enseignant d'ici, peut-être. Avais-tu un lien particulier avec l'un d'eux ?

— Hollenback. » Son professeur de sciences. « J'ai passé plusieurs fois les vacances de Noël avec lui et sa famille.

— Hollenback est parfait. Il n'a rien d'un dissident. Il les appellera sitôt qu'il te verra. C'est lui qui leur a remis Arvin Weed pour qu'ils bénéficient de son génie scientifique.

— J'ai aperçu Arvin, alors qu'ils me Purifiaient.

— Il joue un rôle crucial, Partridge. C'est sur lui que Willux a placé tous ses espoirs. Il pense qu'il peut mettre au point un traitement. Il le fait travailler à mort.

— Arvin n'est-il pas de notre côté ?

— Il l'était. Mais Willux sait se montrer très persuasif. Je suis certain qu'il lui a promis des choses. Qui peut dire si Arvin sera assez fort pour résister ? » Glassings tourne les yeux vers son ancien élève. « C'est pourquoi tu dois être prudent.

— Je ne céderai pas aux promesses de mon père et je ne le tuerai pas. Alors, où cela nous mène-t-il ?

— Si tu changes d'avis...

— Mais nous ne pouvons pas même communiquer.

— Nous sommes dans les parages.

— Je crois qu'il faut que j'y aille. » Partridge se lève et se dirige vers l'échelle.

Glassings se lève à son tour. « Tu sais, je n'ai pas de fils, Partridge. Je n'aurai probablement jamais d'enfant, étant donné le règlement. Mais si j'en avais un, j'aimerais qu'il te ressemble. »

La gorge du garçon est trop serrée pour qu'il puisse articuler un mot. Il fixe ses chaussures, puis son regard croise celui du professeur, qui lui sourit - un sourire teinté à la fois de tristesse et de fierté.

Il lui rend son sourire. « Splendide barbarie : vous avez prononcé

ces mots un jour, pendant une leçon sur les civilisations anciennes. Ça s'applique également à nous, n'est-ce pas ? »

Glassings opine du chef.

« Vous voyez que j'écoutais vos cours. Il y a des choses qui me sont restées.

— Sois prudent une fois dehors. »

Bien que ça n'ait pas de sens, Partridge lui adresse un salut.

L'autre le salue en retour.

Il gravit l'échelle, ouvre la trappe, se hisse sur la scène et referme derrière lui. Il s'éloigne promptement à travers les coulisses, suivant les panneaux de sortie. Il trouve une porte, la pousse, prêt à respirer l'air froid.

Ensuite, le voilà dehors.

Mais c'est justement le problème. Personne n'est jamais vraiment dehors, ici.

PRESSIA

TASSE À THÉ

Dans la berline noire jadis gracieusement mise à la disposition d'Ingership par le Dôme, ils ont cheminé à travers les Terres mortes, grouillantes de Poussières. El Capitan conduit, courbé sur le volant, Helmud perché dans son dos, occupé à tailler un morceau de bois. Hastings, en tant que navigateur, est assis à côté d'eux, ses deux longues jambes coincées contre la boîte à gants. Il est apparu que Willux possède toute une flotte aérienne construite pour survivre aux Détonations. Hastings les mène à un vaisseau qui n'est pas entouré de hauts niveaux de sécurité. Il n'a pas expliqué pourquoi celui-ci n'était pas étroitement surveillé, peut-être l'ignore-t-il.

Les Poussières déploient des capuchons de cobras, arquent des dos couverts de piquants, font surgir des griffes et des dents de la terre même. L'officier leur roule en travers du corps. Cela le chagrine de les tuer de cette manière, mais seulement parce qu'il aime trop cette satanée bagnole. Il gémit chaque fois qu'elle reçoit un choc, ce qui fait de lui un chauffeur sentimental et imprévisible. Pressia et Bradwell, à l'arrière, s'agrippent aux appuie-tête, aux portières, à la banquette. Par deux fois, leurs coudes se frôlent alors que le véhicule s'incline brutalement sur le côté. Elle ne peut s'empêcher de se demander ce qui serait arrivé si elle l'avait laissé finir de dire pourquoi il les accompagnait. Et si elle avait contourné la table pour le rejoindre de l'autre côté ? L'aurait-il embrassée ? Elle a laissé passer l'occasion. Sur le moment, elle a ressenti du soulagement, mais à présent elle voudrait que cet instant revienne ; et dans le même temps, elle aimerait que cette sensation lancinante dans son estomac s'arrête. Qu'est-ce qui la tenaille ? L'amour, la peur, ou bien les deux.

Elle a placé Fanny entre ses pieds. La Boîte noire a maintenant prélevé de l'ADN de l'officier et de son frère, ainsi que de Hastings - de furtives piqûres. Elle n'a pas communiqué ses résultats ; ils ne correspondaient à personne qu'elle recherche.

Bradwell et la jeune fille gardent leurs fusils pointés vers les glaces relevées, prêts à s'en servir. Le craquement du corps des Poussières, les projections de sable, de terre et de suie contre la voiture sont assourdissants.

La carrosserie de l'automobile est marquée de longues cicatrices, de

pustules, de creux et de quelques anciens impacts de balles. L'avant était déjà cabossé pour avoir cogné contre la véranda d'Ingership et embouti des Poussières, et maintenant il est méconnaissable. Le pare-chocs arrière a disparu, la calandre est corrodée. Chaque Poussière qu'ils percutent abîme le chrome et la peinture. « Peut-être que si tu ne rentrais pas systématiquement dans les Poussières, la voiture aurait plus de chances de tenir le coup.

— Si elle nous lâche, chaque Poussière morte est un danger en moins pour nous, se défend El Capitan. Tu veux conduire ?

— Droit devant ! crie Hastings. Vous les voyez ?

— Oui. » L'officier fonce au beau milieu d'un petit groupe de Poussières aux visages émaciés, aux yeux caves et aux gueules béantes. Plus ils s'éloignent du Dôme, plus les créatures sont fortes et étranges.

La berline heurte une bosse et ses pneus rencontrent les vestiges d'une route - du gravier tintant contre le dessous du châssis. Ce qui reste de la chaussée est suffisant pour les isoler des Poussières. Quelques-unes d'entre elles se brisent contre la bordure, avant de se replier lentement sous terre.

« Où nous dirigeons-nous ? demande El Capitan à Hastings.

— Au nord-ouest.

— Vous pouvez être un peu plus précis ? » s'enquiert Bradwell.

L'officier hoche le front. « Il y a un petit problème avec notre navigateur...

— Lequel ? fait Pressia, se penchant vers l'avant.

— Hastings et moi nous nous sommes réunis hier soir pour déterminer notre route et nous sommes tombés sur un os. Il a bénéficié d'une programmation complète (la connaissance de cartes, une boussole interne, des perceptions sensorielles hautement développées, tout un arsenal d'armes automatiques), mais également d'un codage comportemental. Sa composante de loyauté ne lui permettra de nous donner qu'un nombre limité d'informations.

— Loyauté, souligne Helmud.

— Tu veux dire qu'il ne peut pas nous indiquer où le vaisseau aérien se trouve actuellement ? s'inquiète Bradwell.

— Je ne peux pas vous procurer tout ce dont vous avez besoin, confirme l'intéressé. Je peux seulement combattre mon codage jusqu'à un certain point, et vous guider aussi loin que possible.

— Je ne veux pas vous offenser, Hastings. » Bradwell passe la tête

par-dessus le siège avant, et Pressia devine qu'il va dire quelque chose d'offensant. « Mais comment pouvons-nous savoir si votre loyauté ne va pas toujours au Dôme et si vous n'allez pas nous livrer à eux ?

— Nous livrer à eux ? répète Helmud, d'un ton emphatique.

— Vous ne pouvez pas le savoir.

— Votre codage est fort. Il est sûrement implanté dans votre cortex, à la base de votre cerveau, imprimé dans vos cellules.

— Du calme, intervient El Capitan.

— Cap, s'il décidait tout à coup d'ouvrir le feu sur nous, qui l'en blâmerait ? Il a été programmé pour nous haïr, pour nous considérer comme l'ennemi, n'est-ce pas ?

— Il va nous emmener là-bas, étape par étape. Il se bat pour cela. Il faut beaucoup de volonté pour surmonter ce codage. Nous devrions l'en remercier, profiter de ce que nous pouvons obtenir.

— Ce que nous pouvons obtenir, dit Helmud.

— Je pense que c'est intelligent de reconnaître qu'il y a un risque. Je ne dis pas que je ne lui fais pas confiance. C'est juste...

— Que tu ne lui fais pas confiance, termine Pressia.

— Je me méfie du Dôme. J'estime qu'il est stupide de sous-estimer ses sbires.

— Il est peut-être tout autant stupide de les surestimer. C'est peut-être pourquoi ils s'en tirent si bien. Hastings pourrait être un bon exemple de la raison pour laquelle nous ne devrions pas les surestimer. »

Le soldat lui décoche un regard noir, comme s'il avait été insulté.

« Je veux dire qu'il est possible que sa part humaine soit plus forte que le Dôme. Les émotions ont peut-être une force réelle. Il y a peut-être des choses qu'on ne peut altérer. »

Bradwell reste silencieux. Il semble vouloir ajouter quelque chose, mais Hastings le devance. « Ne me fais pas confiance. Est-ce que ça change quelque chose ? »

Il a raison. Ils ont déjà parcouru environ dix kilomètres au sein des Terres mortes. Ils ont besoin de lui.

« Il y a une chose que je peux vous dire, reprend-il, fronçant les sourcils dans son effort pour se concentrer. Ce vaisseau aérien fonctionne en partie comme ceux de l'ancien monde. »

Bradwell soulève Fanny et lui enjoint de leur fournir des informations. La Boîte explique comment, dans l'ancien temps, on

gonflait un ballon, ou quelque chose de comparable, avec un gaz, généralement de l'hydrogène ou de l'hélium, plus léger que l'air. Les appareils, en fait, flottaient.

« Les vaisseaux aériens », soupire Helmud d'un ton mélancolique.

Son frère se gratte la tête. « Mais Willux devait avoir conscience qu'après les Détonations, personne ne trouverait plus ces gaz pour faire le plein. Il ne peut pas fonctionner ainsi.

— En effet, dit Hastings. Ils ont créé une matière extrêmement fine, légère, qui était suffisamment rigide et résistante pour contenir quelque chose approchant le cent pour cent vide sans être écrasée par la pression de l'air. »

Fanny fouille dans ses données. « Les fullerènes endo-hédraux.

— Qu'est-ce que c'est ? » l'interroge Bradwell.

La Boîte projette un petit film vidéo. « Les fullerènes, explique un narrateur, sont des molécules de carbone complexes, aux formes variées, parfois appelées balles de Bucky en hommage à Buckminster Fuller, scientifique, inventeur et futuriste.

— *Ce bon vieux Bucky*, fait Pressia à voix basse, se rappelant les mots que Willux a écrits sur l'un de ses carnets de notes.

— Et en quoi cela nous concerne-t-il ? » maugrée El Capitan.

Hastings lui explique que, sous la surveillance de Willux, les petites molécules ont été grossies et combinées à d'autres pour constituer l'enveloppe fine, solide et rigide des réservoirs de vide du vaisseau aérien. « Pour s'élever, il se contente d'expulser l'air. Pour descendre, il en laisse entrer un peu, ce qui alourdit le vaisseau.

— Ouah ! » s'exclame Bradwell, visiblement impressionné.

Le regard de Pressia se perd à travers les Terres mortes. « Ils étaient si brillants, et voyez ce qu'ils ont fait de toute leur intelligence. »

Hastings transmet à l'officier sa compréhension limitée des instruments et de la navigation. Et Bradwell demande à Fanny un plan de la région. C'est une vieille carte des routes, des églises et des complexes de bureaux. La Boîte donne des renseignements sur la composition du sous-sol, le régime climatique, le nombre d'habitants par kilomètre carré, tout cela avant les Détonations.

De l'autre côté de la glace, il y a le paysage désolé. Ce monde-là a disparu depuis longtemps. Pressia est fatiguée de ces faits pré-Détonations. Ils semblent seulement illustrer tout ce qui a été perdu.

Bradwell questionne Fanny au sujet des cygnes - la constellation du même nom, les différentes espèces d'oiseaux, la mythologie. La voix

de la Boîte continue à ronronner, douce et grave.

Ils passent devant de vieilles enseignes de chaînes de fast-food fixées à de longs poteaux, aujourd'hui effondrés, l'un à la suite de l'autre, tels des arbres renversés par une tempête. Certaines enseignes sont brisées. D'autres fissurées comme des œufs. Ce qui se trouvait à l'intérieur (des néons, des fils électriques) a été détruit ou volé. Le vent a accumulé des monceaux de poussière qui ont l'air d'avaler les ruines des hôtels, des restaurants et des magasins à prix réduits. Pourtant, Pressia aperçoit des signes discrets de vie humaine - une maison bricolée avec le toit d'une station-service soufflé par les explosions, un apprentis rudimentaire protégé du vent par le McDo contre lequel il s'appuie.

Et tandis que la jeune fille observe le paysage qui défile sous ses yeux, Fanny rapporte un mythe grec parlant de deux amis proches, Cygnus et Phaéton, qui étaient toujours en compétition. Ils se défièrent l'un l'autre dans une course de chars à travers le ciel. Mais tous deux volèrent trop près du soleil. Leurs chars brûlèrent et ils retombèrent sur terre, inconscients. Quand Cygnus se réveilla, il chercha Phaéton, et trouva son corps emprisonné par les racines d'un arbre au fond d'une rivière. Bradwell touche le bras de Pressia. « Tu entends ça ? »

Elle sait à quoi il pense - Novikov et Willux, la noyade accidentelle qui pourrait bien ne pas avoir été du tout un accident. Elle approuve du chef.

Fanny continue : « Cygnus plongea dans la rivière pour ramener le corps de son ami et l'enterrer selon la règle. Sans cela, son esprit ne serait pas en mesure de voyager outre-tombe. Mais il ne put l'atteindre. Il s'assit sur la berge et pleura, suppliant Zeus de lui venir en aide. Zeus lui répondit, proposant de lui donner le corps d'un cygne qui lui permettrait de plonger assez profond pour sortir Phaéton de l'eau. Cependant, dans ce cas, Cygnus cesserait d'être immortel. Il ne vivrait que le temps de la vie d'un cygne. Cygnus accepta, plongea dans le courant, ramena le corps de Phaéton et l'enterra décevement afin que son esprit puisse gagner l'au-delà. Zeus fut si remué par cette absence d'égoïsme qu'il créa une constellation à l'image de Cygnus (un cygne) dans le ciel nocturne.

« Willux aurait été Cygnus. Novikov était Phaéton. » Pressia se tourne vers Bradwell. « Tu crois que Willux essayait réellement de le sauver ? »

— Le mythe est étrangement prophétique, lui répond son ami. Si Novikov avait la formule, s'il était réellement en train d'expérimenter sur lui-même un antidote, avec succès, et si Willux l'a tué, alors ce

dernier est devenu mortel. Il a scellé son destin. Comme disait Walrond...

— Il a assassiné la seule personne qui aurait pu le sauver. Même s'il n'a pas complètement compris ce mythe, il a dû l'entendre. Je veux dire qu'il a choisi le cygne comme symbole des Sept. Il a dû rechercher ce que cet animal signifiait - il n'est pas aberrant de penser qu'il est tombé sur cette histoire.

— Je pense que Walrond avait raison quant à l'esprit obsessionnel de Willux, l'importance du cygne (la constellation), la pointe de son aile passant au-dessus de Newgrange. Je n'en étais pas sûr auparavant mais, à présent, j'ai l'impression d'entrevoir les schémas de l'esprit de Willux. »

Pressia considère les restes de grosses usines qui se profilent à l'ouest. Privées de leurs toits de tôle ondulée, qui se sont détachés, elles paraissent à la fois aérées et éventrées. « Je me demande bien qui peut survivre ici.

— Je l'ignore, mais ce doit être des durs à cuire.

— Plus de route », annonce El Capitan.

La chaussée se désagrège en avant d'eux. Les Poussières font des vagues à l'horizon. La jeune fille saisit son arme, la tient sur sa poitrine.

Au loin s'élève une vaste structure en forme de squelette ou de serpent - un long cou qui se termine abruptement, une colonne vertébrale qui s'incline jusqu'à terre, puis une boucle, comme les lettres désuètes que son grand-père lui a apprises, les lettres cursives. « Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un parc d'attractions, répond Hastings. Nous devons le contourner par l'est. »

Bradwell rapproche sa tête du pare-brise. « Seigneur ! Je connais cet endroit. J'y suis venu enfant. C'était flambant neuf, mais très rétro. Vous savez que le Retour de la Civilité affectionnait tout ce qui évoquait l'ancien monde. On l'appelait Crazy John-Johns. Il y avait un clown - un immense clown avec la tête penchée, des autotamponneuses et des montagnes russes à l'ancienne. Pas de simples théâtres de simulation, mais les choses réelles. Du vent réel dans vos cheveux, emplissant vos poumons. Mon père m'y a emmené. Nous avons fait Tonnerre grondant et L'avalanche.

— Crazy John-Johns, dit El Capitan. Je me souviens des publicités. Ma mère n'arrivait jamais à mettre assez d'argent de côté.

— Mère », répète Helmud, qui a rangé son couteau.

Pressia songe à son grand-père, Odwald Belze, qui

lui a raconté encore et encore un voyage qu'elle a fait à Disneyland dans l'Avant - une histoire qu'il a inventée pour lui offrir une vie, une vie dont il ne savait rien.

« C'est habité, note Hastings. Les montagnes russes servent de tour de guet. Vous les voyez ?

— Qui ? » s'enquiert la jeune fille. Mais alors, au sommet du grand huit, elle discerne quelques menues silhouettes assises sur les rails verticaux, qu'elles ont dû escalader comme une échelle. « La dernière fois que je me suis trouvé ici, poursuit le soldat, ils se sont avérés dangereux. Ils disposent d'une source d'énergie et de la poudre qui est restée des feux d'artifice et... »

La voiture fait une soudaine embardée et tournoie sur elle-même. Les pneus arrière soulèvent un tourbillon de poussière. Le véhicule s'arrête brusquement.

« ... et des pièges, termine Hastings.

— Putain, qu'est-ce que c'est ? » beugle El Capitan. Il tire la sangle de son fusil au-dessus de sa tête et de celle de son frère, et tend la main vers la poignée.

« Ne sortez pas !

— Sortez, murmure Helmud.

— Je dois voir les dégâts. » L'officier ouvre la portière et descend. Il s'accroupit près de la roue avant, puis se relève et frotte le châssis. « Merde ! Pourquoi est-ce que quelqu'un ferait ça à mon bébé ?

— Mon bébé ! hurle Helmud.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? » crie Bradwell.

Les Poussières sont loin. L'air est immobile.

« Quelqu'un a enterré un truc dans le sol. Un trou rose avec des dents ! Une espèce de bouche géante bizarre ! »

Pressia glisse le long de la banquette arrière. « Il faut que je voie ça.

— Moi aussi, dit Bradwell.

— Soyez prudents et ne traînez pas », leur recommande Hastings.

Le pneu crevé repose dans ce qui est effectivement un grand trou rose de forme parfaitement circulaire, peut-être en fibre de verre. À l'intérieur, il y a une série de grosses pointes aiguisées, dont plusieurs sont profondément enfoncées dans le pneu. Une bâche repose maintenant sur le côté, comme un voile qui serait retombé. « Pas bête, fait Pressia. Ils ont placé une bâche dessus, ont laissé le sable et la

cendre la recouvrir, et ont attendu. »

Hastings descend de la berline. Il se tient à quelques mètres d'eux, scrutant l'horizon.

El Capitan frappe la terre de son talon, en jurant d'une voix forte.

Bradwell tape sur le plastique dur avec son index replié. « C'est une tasse à thé, déclare-t-il. Provenant d'un manège.

— Un manège ? Ma voiture a été bousillée par une tasse de manège sortie d'un Crazy John-Johns ? »

La jeune fille se rappelle les souvenirs d'enfance de son grand-père - la fête italienne, le poisson rouge dans un sac en plastique donné comme prix, les gâteaux à la crème glacée, les jeux et les manèges. Elle observe l'étendue de terrain qui les sépare du grillage entourant le parc d'attractions. Les Poussières sont tapies dans les parages. « Vous croyez qu'il y a d'autres pièges ?

— Oui, répond Hastings. Rentrons dans la voiture. » Il fixe le parc à présent. « Sur cette route, nous avons perdu trois membres des Forces spéciales - lourdement armés et prêts au combat.

— Trois ? Morts ? s'écrie El Capitan, abasourdi.

— C'est quoi, le plan ? s'impatiente Bradwell.

— Ce n'était certainement pas de laisser une tasse à thé bouffer ma bagnole.

— Combien reste-t-il de kilomètres, Hastings ? Tu peux nous dire simplement ça ? demande Pressia.

— Cinquante-sept kilomètres virgule quarante-sept.

— On ne les fera pas dans la journée, dit l'officier. Nous devons essayer de contourner le parc d'attractions et dénicher un coin où passer la nuit de l'autre côté.

— Si nous arrivons jusqu'à l'autre côté, précise Bradwell.

— Si il y a un autre côté, renchérit la jeune fille.

— Si, conclut Helmud.

— Vous entendez ? fait Hastings.

— Quoi ? » La colère d'El Capitan a fait place à la peur. Mais la réponse n'est pas nécessaire. Ils le ressentent tous, montant à travers les semelles de leurs bottes - le grondement de la terre sous leurs pieds.

PARTRIDGE

SAPIN DE NOËL

Partridge s'éveille nez à nez avec la fille de cinq ans de Hollenback - Julby Hollenback. C'est la chambre dans laquelle il avait l'habitude de se réveiller pendant les vacances d'hiver qu'il a passées chez eux. Il entend Mme Hollenback chanter dans la cuisine. Elle chantait toujours des chansons d'amour qui parlaient de bonhomme de neige et de promenade en traîneau. Julby a grandi. Il lui manque les deux dents de devant, en bas.

Il est venu ici la nuit dernière, juste après avoir quitté Glassings. Il s'est rendu chez son ancien professeur de sciences et a vu le heurtoir en forme de tête de lion - la mascotte de l'académie - revêtu d'un ruban torsadé, une chose que Mme Hollenback apprenait aux filles à confectionner. L'Histoire de la Vie ménagère en tant que Forme artistique. Sous le ruban se trouvaient deux flocons de neige - en papier, comme ceux collés sur les vitres de l'école. C'était comme si Lyda ne l'avait jamais quitté. Et, pendant une seconde, il a imaginé les membres de la famille endormis, blottis sous leurs draps. Il n'a pas voulu les réveiller.

Néanmoins, il a soulevé le heurtoir et a frappé un coup sec.

Après quelques minutes, il a entendu un pas traînant et la voix de Hollenback qui disait : « Qui est-ce ? Qui est là ? Que se passe-t-il ? » Puis le dé clic du verrou. L'homme a ouvert la porte en grand.

Et il se tenait là, inquiet, avec de rares cheveux flottant au sommet de son crâne presque chauve, triturant la ceinture de sa robe de chambre. Ses épaules paraissaient plus frêles, ou peut-être était-ce seulement qu'il ne portait pas sa veste habituelle. Il s'attendait à une farce ou à une urgence exagérée.

Il s'est figé et a dévisagé le garçon. À un moment, il avait cru savoir ce que le monde lui réservait, et l'instant d'après, tout avait changé. Partridge a lu le choc de la surprise dans ses yeux et il a adoré le voir déstabilisé. À cet instant, il l'a haï parce qu'il connaissait la vérité, l'avalait jour après jour, transmettait le mensonge.

Tu te réveilles, maintenant, Hollenback ? a-t-il eu envie de dire. C'est ainsi qu'est la vie. C'est ainsi que ça se passe.

L'autre l'a fait entrer. « Partridge Willux, se répétait-il à lui-même.

Que faire ?» - et il a passé un coup de fil depuis son téléphone fixe. Quand il est revenu, il était un peu pâle. Il a dit : « Passe la nuit ici. Tout va bien. Quelqu'un viendra te chercher demain matin. »

Et maintenant Julby se trouve devant lui. « Tu ne peux pas dormir toute la journée.

— Qu'est-ce que tu deviens, Julby ? Tu as l'air d'une grande fille. »

Elle porte un pull orné d'un sapin de Noël. « Je suis au jardin d'enfant, groupe trois, avec Mme Verk. Ma maman m'a dit de te dire qu'on va manger.

— Manger ?

— C'est le repas du samedi », annonce-t-elle fièrement. Il se rappelle que les Hollenback déjeunent à midi le samedi - un repas pris assis, une nourriture frugale, mais réelle - pas de pilules au soja ni de boissons énergétiques en poudre. De vrais aliments. C'est un petit privilège des professeurs de l'Université. « Tu es invité.

— Tu en es sûre ? » Il sait que les quantités sont limitées.

« Oui oui. Ainsi qu'une autre personne.

— Qui ? » Ça ne peut être son père, non plus que Glassings.

« Une fille ! » Lyda. C'est sa première pensée, mais elle est vite remplacée par une supposition plus logique. Iralene. « Elle a des cheveux brillants et elle est déjà arrivée. Et elle a une odeur de bulles.

— Voilà qui ressemble à Iralene. »

Julby hausse les épaules et tripote les boules qui décorent le sapin de Noël sur son pull. « Elle est ici pour te remmener chez toi.

— Je n'ai pas de chez-moi. »

Elle le regarde et rit. « Tu es drôle.

— Je n'essayais pas de l'être. »

Le visage de Julby devient grave. « Jarv n'a plus de maison. »

Mme Hollenback a toujours trouvé des excuses à Jarv. S'il est encore petit, c'est seulement parce qu'il vomit beaucoup. Un système digestif délicat. Ça ira mieux avec les années. Les enfants qui souffrent d'un retard de croissance sont couramment emmenés à l'écart pour suivre un traitement. Jarv s'était-il affaibli ? « Comment va-t-il, en ce moment ? » Partridge est toujours vêtu de sa chemise et de son pantalon de costume, à présent froissés.

Il avise sa cravate sur le dossier d'une chaise. La gamine tapote sur la fenêtre comme s'il pouvait y avoir quelque chose de l'autre côté. « Jarv est idiot.

— Il n'est pas idiot. Il est juste un peu amorphe, c'est tout. Il mange mieux ?

— Comment le saurais-je ? Il est parti pour qu'on le débarrasse de son idiotie. »

Jarv est parti. Il repense à M. Hollenback - la manière dont il lui a semblé plus âgé, ratatiné. Peut-être est-ce la perte de son fils qui l'a vieilli. Partridge ne veut pas confier à Julby qu'il est désolé, parce que ça pourrait lui faire penser qu'il y a de quoi l'être. C'est le cas, bien sûr. Parfois, certains de ces gosses ne reviennent jamais. « Avec un peu de chance, il sera de retour bientôt.

— Peut-être. Un jour, il n'était tout simplement plus là, alors peut-être reviendra-t-il de la même façon. Une surprise. » Elle tourne son regard vers la porte, puis triture à nouveau les boules sur son pull. « À mon avis, tu devrais rester pour Noël. On aime bien quand tu es ici. » Elle sort de la chambre en courant et traverse le couloir en criant : « Il est réveillé ! Il est réveillé ! Il est réveillé ! » Partridge se précipite dans la salle de bains. Tandis qu'il se lave les mains, il ôte le capuchon de son auriculaire. La couche de peau semble plus épaisse, plus ferme. Il craint que le fait que son doigt repousse ne signifie qu'il est en train de réintégrer son ancien moi. Son père veut que son auriculaire se reforme complètement, que le passé soit effacé, que son fils soit débarrassé de ses impuretés.

Quand verra-t-il le vieux ? Il s'asperge le visage d'eau, s'observe dans le miroir. Je suis toujours moi, dit-il. Je suis toujours moi.

En ressortant de la salle de bains, il entend un rire venir de la cuisine. Il passe devant le modeste salon, dont les murs sont garnis d'étagères de livres anciens et au centre duquel se dresse un faux sapin de Noël avec son parfum médicinal de spray au pin. Il n'y a qu'un seul bas suspendu à une bibliothèque par un crochet. Un rouleau en spirale porte le nom de Julby. Pas de bas pour Jarv. Quelques mois après la mort de Sedge, plus personne ne mentionnait son nom en présence de Partridge. C'était comme s'il n'avait jamais existé.

Alors qu'il entre dans la cuisine, il se heurte à Mme Hollenback, qui porte un tablier blanc avec une broderie représentant l'enfant Jésus dans une crèche, juste au-dessus de sa poitrine. Elle aussi paraît émaciée - plus vieille, comme son mari, mais elle garde la même énergie turbulente et joyeuse. Elle a de la farine sur les mains et l'embrasse sans vraiment le toucher. « Partridge ! C'est si agréable de te voir. Tu ne nous avais pas dit que tu avais une amie aussi jolie ! »

Comme elle recule, Partridge découvre Iralene, avec un garde debout derrière sa chaise. Bien que celui-ci n'ait pas d'armes fusionnées à ses bras comme les Forces spéciales, il a suivi un

programme d'améliorations. Peut-être est-il à mi-parcours de sa transformation. Il porte un uniforme militaire, avec un pistolet dans un étui. Partridge se sent à nouveau prisonnier. Ce n'est pas la faute de la jeune fille, bien évidemment, mais, pour quelque raison, sa colère se retourne contre elle.

« Salut, Iralene.

— Salut.

— Alors, c'est mon père qui t'envoie ? »

Elle sourit. « Il va y avoir une fête.

— Quel genre de fête ? » s'enquiert Mme Hollenback, distraite par son mari et sa fille qui se disputent dans le vestibule. « J'ai dit non, Julby. C'est très important. Je veux que tu te comportes mieux, sinon... » Sinon quoi ? On t'emmènera loin d'ici, comme Jarv ? Tu disparaîtras ?

« Quelque chose d'intime. Élégant mais décontracté.

— Ça promet d'être sympa. C'est pour quelle occasion ?

— Eh bien... » Iralene lance un regard inquiet à Partridge puis reporte son attention sur Mme Hollenback. « C'est une fête de fiançailles ! »

Son interlocutrice applaudit, projetant de petits nuages de farine. « Oh, Partridge ! Je suis si heureuse pour vous deux ! » Elle se rue hors de la pièce et hurle dans le couloir : « Ilvander ! Julby ! Il y a une nouvelle ! »

Le garçon s'assied près d'Iralene. « De quoi parles-tu ?

— Ton père a donné un coup d'accélérateur. Il veut savoir jusqu'où tu es prêt à aller pour le rencontrer. » Ses yeux se dirigent rapidement vers le garde, avant de revenir à Partridge.

« Alors nous voilà fiancés, commente celui-ci. C'est aussi simple que ça ? »

Mme Hollenback crie : « Des fiançailles ! Notre Partridge et Iralene ! Venez vite. »

La jeune fille le saisit par la manche. Elle chuchote : « Si tu refuses, je ne sers plus à rien. Je les ai trahis. Si j'échoue à te faire revenir... »

Il est furieux contre son père qui a orchestré cette situation. Iralene respire l'angoisse. « Je lui parlerai, dit-il. Nous résoudrons ce problème. »

M. et Mme Hollenback sont présents tous les deux maintenant et, sans même lui laisser l'occasion de clarifier les choses, c'est un

déferlement d'excitation, de félicitations, de poignées de main, d'embrassades et de tapes dans le dos.

« Eh bien, Julby, qu'en dis-tu ? Il va y avoir un mariage ! » s'enthousiasme Mme Hollenback.

Mariage. Le mot le rend malade. Il songe à Lyda et au moment passé avec elle dans la maison du directeur de prison, à ciel ouvert. Il aurait été prêt à passer le restant de sa vie avec elle. À jamais. Et à présent ça ?

La petite est la seule à garder son calme. Ses joues sont rouges, comme si elle venait de pleurer. « C'est chouette, fait-elle.

— Félicite-les ! lui ordonne sa mère.

— Félicitations ! fulmine-t-elle. On a bien de la chance ! Bien de la chance ! Bien de la chance ! » Elle pivote sur elle-même et se met à arracher les dessins accrochés au mur, des fleurs, des chevaux et des arcs-en-ciel.

« Non, pas maintenant ! s'écrie le maître de maison. Pas devant des invités !

— Bien de la chance ! » s'époumone Julby, avant de s'élancer hors de la cuisine.

Mme Hollenback plaque sa main sur sa bouche. Ses yeux se mouillent de larmes. Elle tend ensuite les bras vers les deux jeunes gens. Elle leur agrippe les mains.

« Ne dites pas aux autres qu'elle s'est comportée comme ça. Ils s'en feraient une fausse impression. Elle va bien. C'est une gentille fille. Elle est normale. Pas comme Jarv. Julby va grandir sans problème. Ne leur dites rien. D'accord ? S'il vous plaît. »

Son époux intervient : « Helenia, arrête ! N'en fais pas une montagne.

— Nous ne dirons rien à personne, madame Hollenback, déclare Partridge. Pas un mot. Nous vous le promettons. »

Iralene sourit. « Je l'ai entendue dire : "Nous avons bien de la chance", et elle a raison. Nous avons tous de la chance. Nous avons de nombreuses raisons de nous sentir reconnaissants. »

M. Hollenback touche l'épaule de sa femme. « Tu vois, chérie ?

— Nous ne parlons plus de Jarv, répond Mme Hollenback.

— C'est exact, murmure l'homme. Nous allons de l'avant, sans regarder en arrière. C'est une décision que nous avons déjà prise. »

Mme Hollenback hoche le chef et se dirige vers l'évier. « Oui, oui,

bien sûr. De la chance. De la chance. Nous avons de la chance. »

LYDA

CERF NAIN

Lyda a fait l'apprentissage de la forêt. À cette heure de l'après-midi, les animaux se déplacent vers l'eau, après s'être cachés tout le jour. La lumière du soir traverse les frondaisons, faisant apparaître la poussière qui tournoie dans l'air. Il y a les craquements constants et irréguliers du sous-bois, les cris déformés des oiseaux, provenant de la cime des arbres, l'eau clapotant à la recherche de l'eau, les senteurs de la terre et de la poussière.

Mère Hestra est à sa gauche, à quelques mètres de là. Sa démarche est irrégulière à cause de Syden, mais presque silencieuse. La jeune fille sait que les mots gravés à l'envers, qui assombrissent son visage, sont : ... LES CHIENS ABOYAIENT FORT. IL FAISAIT PRESQUE NUIT. Elle n'a jamais demandé ce qu'ils signifiaient ou pourquoi ils étaient là. Attirer l'attention sur eux lui semble impoli. Mère Hestra n'a jamais parlé de ce qu'elle faisait pendant les Détonations, ni guère de sa vie dans l'Avant.

Les halliers qui les entourent sont fournis, raison pour laquelle elles chassent ici. Elles excellent maintenant à cueillir les animaux de taille modeste - les cerfs nains, les rats, les belettes à deux pattes, qui tirent leur corps derrière elles, tels les lézards. Elles laissent les pires prédateurs chasser la nuit. Mais le danger n'est jamais loin. Les Mères ont déjà été chassées alors qu'elles chassaient, et tuées par des Groupies ou des Bêtes.

Lyda sent un gîte diurne de cerfs nains à proximité. Ils se reposent en groupe et ont une odeur puissante, musquée, pas une odeur légère, comme les petits chiens régulièrement baignés avec du shampoing parfumé, dans le Dôme. Elle adore l'odeur des gîtes. Elle lui donne la sensation d'être vivante. La poignée de l'arc est polie par sa paume couverte de sueur. Elle a fabriqué ses flèches elle-même, avec l'aide de Mère Hestra. L'arc est en fibre de verre, provenant d'un objet démantelé et découpé en bandes par les Mères. La corde est fine et brillante. Quand elle la relâche, elle joue une note dans son oreille droite, comme si elle avait été ôtée d'un instrument de musique.

Elle vérifie que les plumes de l'empennage ne sont pas tordues, que sa flèche est bien logée dans le carquois, prête à en être tirée.

Elle aperçoit sa cible : une biche penchée sur ses courtes pattes de

devant afin de fouiller le sol avec son museau. Si elle l'atteint juste en arrière des épaules, lui sectionnant la moelle épinière et lui perforant le cerveau, l'animal, trop absorbé, ne devrait même pas sentir la piqure de la flèche. Un tir médiocre signifierait devoir poursuivre la bête blessée à travers les fourrés, et probablement perdre sa flèche. Elle rate rarement son coup.

Elle tire la corde et prend sa visée le long de la hampe. Elle a appris que le cerf nain a d'abord un mouvement de recul, se repoussant sur ses pattes avant et prenant appui sur son puissant arrière-train. Elle est prête et sa respiration est paisible, mais tandis qu'elle imagine la trajectoire de la flèche jusque dans le corps de l'animal, elle sent un bourdonnement dans sa poitrine et sa gorge, comme si son estomac s'était retourné à cause de sa nervosité et qu'elle eût à présent la nausée. C'est ce qu'elle éprouve parfois quand elle pense à Partridge et qu'une bouffée de chaleur lui vient en se rappelant comment c'était de l'embrasser, d'être seule avec lui. La maladie d'amour. C'est l'expression qu'on emploie et c'est ce qu'elle ressent. Pourtant, elle laisse le trait partir et elle se rend compte aussitôt que sa posture n'était pas stable, que son tir dévie.

Et elle ne se trompe pas. La flèche s'enfonce entre les côtes inférieures de l'animal. Il pousse un cri perçant, comme un cochon, et s'affaisse, mais il se relève sans tarder et court se mettre à couvert.

Mère Hestra s'élance, serrant son fils contre elle, et se retrouve loin devant Lyda avant même que celle-ci ne soit debout.

La jeune fille se précipite à sa suite entre les arbres. Elle veut s'excuser, pas uniquement auprès de sa compagne, mais également de l'animal. Elle a conscience qu'il souffre. Avec un peu de chance, la plaie provoquera une hémorragie qui permettra à la femme de pister la biche aisément et de mettre rapidement fin à son malheur. Elle ne voudrait cependant pas que l'odeur du sang fasse sortir des buissons des hybrides plus redoutables.

Elle avance dans le sillage de la Mère. Cette dernière est rapide et légère, en dépit du poids de sa progéniture ; elle a appris à compenser son déséquilibre.

Lyda prépare une deuxième flèche, juste au cas où d'autres animaux commenceraient à tourner autour d'elles. Mère Hestra possède une arme à feu volée aux Forces spéciales par les garçons des sous-sols et qu'elle a trouvée dans une cache, mais elle ne s'en servira qu'en dernier ressort, si elles sont attaquées.

Qu'est-ce qui lui a fait manquer son tir ? Peut-être a-t-elle mangé quelque chose de mauvais, ou a-t-elle simplement faim. Partridge lui revient à l'esprit, soudain, mais elle l'en fait sortir. Elle doit être

vigilante et présente dans la forêt. Elle resserre ses doigts autour de l'arc, fait quelques pas de plus, et découvre Mère Hestra debout au-dessus d'un tas de fourrure. La biche halète, le pelage imbibé de son propre sang, qui forme une flaque près de sa gueule. Elle rejette la tête en arrière, comme si elle essayait encore de se relever.

La femme sort son fusil. Elle frotte les mots imprimés par le feu sur son visage... LES CHIENS ABOYÈRENT FORT, IL FAISAIT PRESQUE NUIT - vite et vigoureusement. Elle ne masque pas les yeux de son enfant : tout cela fait partie de la vie. Mais Lyda détourne la tête et perçoit un choc étouffé. Elle sait que c'est celui de la crosse de l'arme contre le crâne de la bête. Pourquoi gaspiller une balle ? La biche est en paix désormais, se rassure-t-elle, mais tandis qu'elle contourne un arbre et entrevoit la Mère et l'animal, elle se rend compte que quelque chose ne va pas. La femme se tourne vers elle. « Elle avait un petit. Elles font ça parfois. En mourant, elles expulsent le fœtus, lui offrant une chance de survivre. » Un corps humide, visqueux et dépourvu de poils se tient là. Ses yeux sont gonflés et clos. La jeune fille sait qu'elle se souviendra de cette image. Elle la verra ce soir quand elle fermera les paupières. Elle la hantera.

Elle se détourne, incapable de supporter le spectacle. Elle s'accroupit, pose une main à terre, et vomit. Elle est très étonnée. Elle s'est habituée au sang. Cela ne lui est jamais arrivé auparavant. Elle est encore plus déroutée quand elle vomit une deuxième fois.

La Mère lui touche l'épaule. Elle se remet debout, essuie la sueur sur son front, transpirant alors même qu'il fait froid.

L'autre la fixe d'une manière très étrange... les chiens aboyèrent fort. Il faisait presque nuit, pense Lyda. Pourquoi ces mots ? Pourquoi ? Elle n'aime pas l'intensité, l'inquiétude qu'elle lit dans le regard de la femme. Finalement, celle-ci lui demande : « Tu as cessé de saigner, n'est-ce pas ?

— Saigner ?

— Tes règles. »

Lyda rougit. On ne parle pas de ça dans le Dôme. Il y a dans toutes les salles de bains de l'académie des filles un petit meuble avec le nécessaire. Pas besoin d'en parler. Mais elle n'a pas eu de règles depuis un certain temps. Elle a supposé que c'était à cause de tous ces changements dans sa vie physique - des travaux rudes, des repas frugaux, bizarres. « Vous avez raison.

— Tu t'es allongée avec ce garçon ?

— Excusez-moi ? » Elle recule et brosse la poussière sur ses genoux de pantalon.

« Nous vous avons surveillés pendant tout ce temps. Nous vous avons maintenus séparés. Nous essayions de te protéger, et tout ça pour ça ? Il t'a fait mal ? »

Lyda secoue la tête négativement.

« Est-ce qu'il t'a fait cette chose ? »

— Quelle chose ?

— Tu ne sais même pas ce que je veux dire ? »

Elle le sait. Une petite voix au fond de son esprit lui a murmuré la vérité. Elle l'a compris quand elle a vu le fœtus de la biche, n'est-ce pas ? N'est-ce pas en partie la raison pour laquelle elle s'est retournée et a été malade ? Elle en est consciente à présent, mais ne peut articuler un mot.

« Tu es enceinte. Voilà ce qu'il y a. Nous devons le dire à Notre Bonne Mère.

— Il est impossible que je sois enceinte. » Il y a eu un malentendu. Il lui a demandé si elle était sûre, mais elle a cru qu'il parlait d'autre chose. La grossesse n'est qu'un malentendu. Les bois lui paraissent tout à coup dangereux. La lumière du jour décline.

« Tu l'es. Je sais que c'est la vérité.

— Mais nous ne sommes pas mariés. » Ils faisaient seulement semblant d'être mari et femme.

« Tu ignores comment ça fonctionne ? Personne ne te l'a expliqué ? »

Elle se remémore ses leçons de soins aux enfants, comment appliquer de la pommade sur les éruptions cutanées, comment retirer les croûtes sur le cuir chevelu des bambins, comment mélanger du sérum pour les dents dans les chewing-gums. On ne lui a rien enseigné au sujet de la grossesse. Elle souffle : « Non, je ne sais pas comment ça marche.

— Eh bien, tu as appris par l'expérience, alors. »

Elle pense au lit de cuivre, à son corps et celui de Partridge par terre, sous les manteaux. Enceinte. Il y a un enfant qui grandit en elle. Quelle taille fait-il ? Elle a envie de voir sa mère. Elle doit le lui annoncer. Mais peut-être ne la reverra-t-elle jamais.

« Mère Hestra ! » Elle tend les mains. « Que vais-je devenir ? »

L'autre la prend dans ses bras et la soulève. « Notre Bonne Mère rendra un jugement. Elle saura ce qui est le mieux.

— Un jugement ? » Elle se cramponne plus fortement à la femme.

« Elle est la juge dans tous les domaines. »

Elle s'écarte et scrute les traits de la Mère. « Que me fera-t-elle ? Elle me punira ? Elle me bannira ?

— Je réfléchirai au meilleur moyen de le lui apprendre. Ça ira », chuchote sa compagne. La forêt émet ses frémissements tout autour d'elles. « Chut, maintenant. Chut. »

EL CAPITAN

YEUX

El Capitan crie à Hastings de monter dans la voiture, mais celui-ci conserve sa position, prêt à ouvrir le feu. Seigneur, qu'est-ce qui peut bien faire trembler la terre comme ça ? Des Poussières, certes. Mais de quel genre ? Et combien en faut-il pour le secouer si violemment qu'il ressent les vibrations profondément dans sa cage thoracique et dans celle de Helmud - qui les répercute dans son dos. « Hastings ! crie-t-il à nouveau.

— Laisse-le ! hurle Bradwell. Monte !

— Tu ne peux pas le raisonner, Cap ! » fait Pressia.

Elle dit vrai. Il est sans doute programmé pour se montrer aussi courageux ; il n'a pas d'autre choix que de tenir sa position et combattre. El Capitan aimerait beaucoup être capable de surmonter ses propres instincts et émotions, et d'abord sa peur. Celle-ci lui lacère l'intérieur de la poitrine comme un animal pris au piège.

La poussière, la terre et le sable volent autour d'eux. Il regarde Pressia, ses joues rougies à force d'être picotées par les particules de cendre transportées par l'air. Il voudrait que Bradwell cesse d'être aussi protecteur avec elle. Pourquoi faut-il qu'il lui saisisse la main comme ça ? Elle peut se tenir sur ses deux jambes. Elle n'a pas besoin de lui.

« Mettez-vous à l'abri ! lance Hastings.

— Bonne idée ! » rétorque El Capitan.

Pressia et le garçon aux oiseaux s'entassent sur la banquette arrière. L'officier et son frère sont derrière le volant. Ils claquent les portières, les verrouillent, remontent les glaces. La berline tangué au-dessus de son traquenard en forme de tasse à thé. Helmud a enfoui sa tête derrière le dos du chauffeur.

« Pourquoi ne se montrent-elles pas ? s'étonne Pressia. Nous savons qu'elles sont là, sous terre. Pourquoi ne remontent-elles pas à la surface ?

— Elles jouent avec nous, répond El Capitan. Nous n'avons qu'à rester solidement assis et voir à quoi nous avons affaire.

— Nous ne pouvons pas rester ici ! réplique la jeune fille d'une voix

forte, par-dessus le hurlement du vent et le grondement de la terre.

— Hastings ne réussira pas à les tenir à distance seul. » Pourrait-il sortir et se tenir au côté de celui-ci ? Aurait-il le cran ? Il s'assure que son fusil est chargé, et pense à son père - sa dispense pour raisons psychiatriques. Était-ce parce qu'il n'était pas suffisamment endurant - ou bien a-t-il été considéré comme fou parce qu'il avait pris de gros risques ? De quoi a hérité El Capitan ? Il brûle de le savoir.

« Même si la caisse tient le coup, elles peuvent nous attendre dehors. Nous mourrons de déshydratation, dit Bradwell.

— Je ne permettrai pas qu'on en arrive là.

— On en arrive là ? » murmure anxieusement Helmud.

Le garçon aux oiseaux agrippe le dossier du conducteur et se tire vers l'avant. « Si nous sortons, elles nous dévoreront.

— On est foutus si on sort, et foutus si on ne sort pas. Je préfère descendre me battre plutôt que de me cacher comme un faible.

— Tu me traites de faible ?

— Si tu comptes simplement rester assis ici et mourir, alors oui. Je te traite de faible.

— Faible, faible, répète Helmud, comme si c'était un aveu.

— Écoute, Cap, tu n'es qu'un...

— Un quoi ? Un voyou dont le papa et la maman n'étaient pas du genre profs ?

— Ce n'est pas...

— Regardez ! » s'écrie Pressia, les yeux tournés vers l'extérieur.

Le terrain fourmille de taches de la taille d'une pièce de monnaie, chacune frémissant indépendamment des autres, jusqu'à ce que, un par un, des yeux émergent du sol. Des centaines. Voire des milliers. C'est comme si quelque chose qu'on avait planté là s'était soudain épanoui mais, au lieu de fleurs, il y a des yeux, chacun repoussant la terre à grands coups de paupières. Humides, papillotants, encroûtés sur leur pourtour de poussière et de cendre, ils clignent et brillent telles d'étranges palourdes, ou des huîtres qui se seraient extirpées du sable en masse.

Bradwell se repousse en arrière. « Nom de Dieu. Qu'est-ce que c'est ? »

El Capitan a vu un œil ou deux auparavant, dans les Terres desséchées. Ce sont en général les restes infimes d'êtres humains - fusionnés à la terre, perdus à jamais. Cependant, Hastings, qui tente

toujours de maintenir sa position, est dérouté par leur apparition, à tel point qu'il recule en chancelant, heurtant le véhicule et faisant sonner le capot avec son armement.

Pressia saisit le coude d'El Capitan, qui repose contre le dossier de son siège, causant à celui-ci une telle surprise qu'il manque écarter son bras d'un geste brusque. Il n'est pas habitué à ce que les gens le touchent. Il est officier. Il essaie de ne pas bouger du tout. « Ce ne sont pas que des yeux, n'est-ce pas ? »

Il répond d'une voix rauque. « Non. Je ne crois pas. »

Elle le serre plus fort et il sent le rouge lui monter aux joues. « Que devons-nous faire ? »

— Nous devons rester soudés, fait-il.

— Soudés », dit Helmud, attirant l'attention sur le fait qu'ils sont soudés à jamais. El Capitan ressent une bouffée de colère haineuse à l'encontre de son frère.

« Que veux-tu dire par “ce ne sont pas que des yeux” ? » s'enquiert Bradwell.

La main de Pressia est toujours là. « Ce grondement, explique-t-elle. Et si c'étaient leurs corps en dessous, des corps énormes ? »

— Nous devrions décamper avant qu'elles ne commencent à sortir, si ça doit arriver. »

La main glisse du bras de l'officier. « Nous n'avons pas le choix. Ça ne va faire qu'empirer. »

Hastings laisse partir une rafale d'arme automatique. Il vise les yeux, qui disparaissent sous le sol criblé de balles, d'où s'élèvent de fines volutes de poussière emportées par le vent.

Mais la terre se met seulement à trembler plus fort, plus violemment.

« Il n'aurait pas dû faire ça », dit Pressia.

Comme si elles répondaient à la menace, des têtes bulbeuses et poussiéreuses, des os de pommettes, des bouches béantes, de petits morceaux arrondis en fait d'oreilles émergent du sable. Les créatures extirpent du sous-sol leurs épaules et leurs bras décharnés. Leurs corps sont si pesants, qu'elles donnent l'impression de s'extraire du goudron. Elles se hissent à la surface - des torsos, des hanches, des jambes.

Humaines ?

Elles sont émaciées, leurs côtes apparentes, leurs dos osseux. Certaines donnent l'impression d'avoir été plus grosses. Leurs troncs sont drapés dans ce qui évoque une toile aux mailles terreuses et qui

fut jadis de la peau. Leurs yeux battent toujours furieusement, mais le reste de leur visage semble presque mort - inexpressif et la mâchoire pendante. Elles marchent comme si leurs membres étaient enflés et leurs articulations raides.

Hastings se tourne et fait feu mais, contrairement aux Poussières qu'on trouve plus près du Dôme, celles-ci ne se brisent ni ne tombent en miettes. Non. Les balles les constellent de trous noirs. Du sang apparaît, puis coagule, formant une croûte sombre, presque instantanément.

« Pourquoi ne meurent-elles pas ? » s'étonne Pressia.

El Capitan tourne instinctivement la clé. Il emballe le moteur.

« Qu'est-ce que tu fous ? hurle Bradwell.

— Je nous sors d'ici. » Il passe la marche arrière, mais le pneu est trop profondément enfoncé dans le piège. Les roues ne font que remuer la poussière, la terre et les cailloux. Il remet la marche avant, essayant de les dégager. « Allez ! Allez ! »

Helmud lui laboure le dos avec ses ongles, comme pour creuser un trou et s'y cacher. Hastings continue à tirer.

Pressia crie : « Ça ne marche pas, Cap ! »

Un poing lourd s'abat sur le pare-brise. Le visage entre dans leur champ de vision - les paupières clignotant sauvagement, la cavité obscure remplaçant la bouche. Une autre Poussière donne un coup de patte sur une glace latérale.

Hastings s'efforce de les repousser. Chaque balle les étourdit momentanément. Il tire frénétiquement à présent - pas exclusivement sur celles qui sont près de la voiture, mais tentant également de décourager celles qui font surface autour de lui.

La berline est rapidement recouverte de mains, distribuant des coups de poing et de griffes. El Capitan entend le soldat tirer mais ne le distingue plus. Il ne voit plus que leurs yeux - vivants et fous. Ce serait mieux s'ils étaient éteints, atones et vitreux, tels des yeux de zombies. Il n'a pas pensé au mot zombie depuis longtemps. Il avait l'habitude de télécharger des films piratés qui n'étaient pas sur la liste officielle, des films terrifiants. Et, après les Détonations, il a vu ces yeux morts, ces figures carbonisées, ces corps marchant - d'une démarche lourde, lente et égale. Il a vu l'un d'eux saisir l'écorce d'un arbre et, quand il a écarté sa main, la peau de son bras s'est détachée, lentement, comme s'il retirait un long gant noir.

L'une des attaquantes s'éloigne brusquement de la vitre, en hurlant et tournant sur elle-même. Elle a un œil noyé dans le sang - une

simple orbite. Elle tombe à genoux. Pourquoi celle-ci s'est-elle affaissée ? Pourquoi maintenant ? Les autres Poussières sont attirées par elle, qui se tord de douleur (peut-être à cause de l'odeur de son sang ou de ses cris de souffrance, d'apparence humaine), et, de leur pas pesant, s'approchent d'elle. La créature blessée est renversée sur le dos. Le sang coule de son orbite creuse dans son œil valide, dont les paupières clignent pour le nettoyer ; elle regarde ses congénères et étend lentement les bras en signe de reddition.

Hastings rugit : « Allez-y ! Tout de suite ! »

Tandis que les Poussières se repaissent de celle qui est à terre, Bradwell et El Capitan bondissent hors de la voiture, mais Pressia est paralysée. Elle fixe les créatures qui dévorent l'une des leurs.

« Pressia ! appelle Bradwell, se penchant à l'intérieur de la voiture, Fanny coincée sous un bras. Allons-y ! Vite ! Bouge ! »

Mais c'est comme si elle était sourde. Elle ne peut se détacher de l'horreur du spectacle. L'officier pousse le garçon aux oiseaux et dit : « Pressia, écoute-moi. Tu m'entends ? »

Elle hoche la tête.

« Ferme simplement les yeux. Ferme-les et tourne la tête vers moi. »

Elle cligne les paupières, puis les abaisse.

« Tourne-toi vers moi. »

Elle fait pivoter sa tête et rouvre les yeux. Pendant une seconde, El Capitan est incapable de prononcer un mot. Il y a quelque chose dans la manière dont elle l'observe qui lui coupe la respiration. Une lueur d'espoir. Elle a besoin de lui.

« À présent, viens et ne regarde pas en arrière, d'accord ? »

Le bras maigre de Helmud surgit par-dessus son épaule. Il tient quelque chose dans son poing. Il desserre les doigts. Et il y a... un oiseau ?

La jeune fille le prend. « Un cygne. Merci, Helmud.

— Ouais, c'est un véritable artiste, n'est-ce pas, Helmud ? » Il est furieux que son frangin (son stupide frangin) lui ait volé cet instant. Il était donc en train de sculpter un cygne, là-dedans ? « Un vrai père Noël. »

Ils se mettent tous à descendre la pente en courant, les fusils passés dans leur dos, en direction du parc d'attractions.

« Elle va bien ? demande Bradwell à El Capitan

— Très bien !

— Merci pour ce que tu as fait. »

Il se refuse à répondre. Dans le cas contraire, il reconnaîtrait que Pressia est en quelque sorte sous la responsabilité de l'autre. Et, pour autant qu'il sache, il n'en est rien. Le sol tremble si puissamment qu'il perd l'équilibre et tombe lourdement, s'écorchant les paumes. Là, en face

de son visage, se trouve un œil. Celui-ci cligne si fort qu'il l'entend faire *clic*. Il se relève et reprend sa course.

La silhouette du parc d'attractions se profile devant eux. Il est enclos d'un grillage couronné de fil barbelé. À travers, on voit une large partie du parc - un navire couché sur le côté, une tête de clown géante (Crazy John-Johns lui-même, le crâne fendu mais reposant toujours en équilibre sur un cou constitué d'un immense ressort rouillé), ainsi que la grande roue qui a dû être descellée de son socle, a roulé et s'est prise dans des câbles métalliques. Le bas de la roue et ses voitures multicolores ont été enfouis sous des amas de sable charriés par le vent. Les couleurs sont passées, mais c'est une des plus belles choses qu'il ait vues depuis longtemps. Il se rappelle combien de fois sa mère a promis de les y emmener. « L'année prochaine, quand nous ne serons pas si fauchés. » Juste avant d'être transportée à l'asile, elle lui a dit qu'elle le conduirait au parc d'attractions quand elle reviendrait à la maison. Il lui a rétorqué que ça n'avait pas d'importance. « Ce n'est qu'un pauvre Crazy John-Johns. Comme si je m'intéressais à un clown stupide. » Mais en ce moment il regrette qu'ils ne soient pas venus, juste une fois. À bout de souffle et terrifié, il ne peut s'empêcher de dire à Helmud : « Tu vois ça !

— Vois ça », fait Helmud. Peut-être cela lui évoque-t-il un souvenir à lui aussi.

« De quel côté ? crie Pressia.

— À gauche ! répond Hastings. Suivez-moi. » Il est puissant, avec de longues jambes. Il pourrait aller beaucoup plus vite mais il reste tout près d'eux, scrutant le terrain à leurs pieds et l'horizon dans toutes les directions.

« C'était leurs yeux, n'est-ce pas ? s'écrie Bradwell. C'est ce qu'il y a de plus humain en elles. La part vulnérable. Si on réussit à les atteindre aux yeux... »

El Capitan pense aux Poussières dans les Champs de Ruines et à cette parcelle de vie à découvert qu'on doit repérer sur elles, un tissu respirant sous ce qui ressemble à une épaisse carapace de pierre, dans lequel il faut enfoncer profondément votre poignard pour les tuer. Les yeux, songe-t-il - bien évidemment. Il prend son fusil à deux mains et

tire sur ceux qui s'ouvrent vers le ciel à quelque distance de là.

« Non ! s'exclame la jeune fille. Cela attire leur attention ! »

Il regarde par-dessus son épaule, et constate qu'elle a raison. Quelques Poussières lèvent la tête de leur festin et la tournent dans leur direction.

Pressia tire son couteau et, tout en courant, le plante au centre d'un œil. Celui-ci explose et répand du sang sur la terre. Le sol se soulève, puis retombe. Cette mort silencieuse n'est pas remarquée par les autres créatures.

« Ici, lance Bradwell, tendant la main. Passe-moi le couteau. Je le ferai.

— Non, c'est moi qui m'en chargerai », intervient l'officier.

Cependant, leur amie est déjà loin devant eux. Elle perce un œil après l'autre, se frayant un chemin à coups de lame rapides.

« Helmud ! » El Capitan vient de se rappeler que son frère était armé. « Donne-moi le canif dont tu te sers pour sculpter. »

L'autre secoue la tête. Non, non, non.

« File-le moi immédiatement ! »

Non, non, non.

Il lève la main au-dessus de son épaule et applique une tape sur la tête de Helmud. « Donne ! »

Non.

« Il veut peut-être le faire lui-même, suggère le garçon aux oiseaux.

— Tu es fou ?

— Fou ! » jette Helmud.

Pressia se tourne dans leur direction ; son arme est ensanglantée. « Cap ! » Veut-elle qu'il cesse de battre son frère ? Qu'il autorise ce dernier à essayer d'abattre des Poussières ?

Il est évident maintenant que c'est une bataille perdue d'avance. Leurs adversaires se hissent sur le sol de part et d'autre de leur chemin. Celles qui ont dévoré leur semblable se pressent derrière eux. Elles se rapprochent en trop grand nombre. Alors, pourquoi ne pas laisser l'autre tenter le coup ? Il n'a pas ce qu'il faut pour ça, de toute façon. Ni les muscles, ni la rapidité. En fait, il aimerait bien le voir échouer. Après qu'il a sculpté le cygne et l'a offert à la jeune fille, cela lui rappellera sa faiblesse, sa dépendance, et qu'il ferait mieux de rester à sa place. « Prêt, Helmud ?

— Prêt, Helmud ! »

El Capitan avise une Poussière à proximité. Il se baisse vers le sol, en se penchant sur sa droite. Son frère brandit son couteau. Il le plonge dans la terre, à environ quinze centimètres de sa cible.

« Tu ne t'en es même pas approché ! Passe-moi ce putain de canif ! »

Helmud refuse d'un vigoureux mouvement du chef.

Il le laisse recommencer l'expérience. Cette fois, la lame disparaît dans l'orbite. L'œil éclate en projetant du sang et disparaît. L'officier dit : « Celui-ci, ici. » Cette fois encore, Helmud frappe dans le mille. Il continue à avancer, le laissant réussir son coup, œil après œil. Autant il le hait de devenir aussi habile, autant il se sent soudain fier de lui. Il assure leur stabilité. Son frère enfonce le couteau. Ils forment une bonne équipe, trouvant leur rythme et se déplaçant promptement. Pressia va peut-être voir quel bon frère il fait. Bradwell reste au côté de la jeune fille et El Capitan se rapproche d'elle également.

Hastings est en arrière, sur un chemin saturé de pointillés, vibrant de la mort des Poussières, secoué de brèves convulsions.

Pressia lève les yeux. Elle comprend qu'il y en a trop. « C'est fini, lâche-t-elle. Nous sommes submergés. »

Ils cessent de courir et marchent lentement en cercle, tandis que leurs ennemies s'avancent vers eux.

Le grillage entourant le parc n'est qu'à une cinquantaine de mètres sur leur droite. Mais serait-ce un abri sûr ? Des gens les surveillent depuis leur poste de guet sur le grand huit. Il est possible qu'ils soient acoquinés avec les Poussières, ou les utilisent pour attirer des proies dans l'enceinte. Ils ont installé le piège de la tasse à thé. Peut-être tout ceci entre-t-il dans leur plan ?

« Cap, dit la jeune fille. On ne peut rien faire. »

Il éprouve un pincement au cœur. Elle a un regard si intense, comme si elle tentait de mémoriser son visage. Personne ne l'a jamais fixé ainsi.

Hastings commande : « Visez les yeux et ouvrez le feu.

— Ça ne servira qu'à en faire venir d'autres. » Pressia secoue la tête. « Quelle importance d'être tué par une centaine de Poussières, ou bien par un millier ?

— Ce n'est qu'une question d'arithmétique à la fin, reconnaît Bradwell.

— Faites ce que vous voulez. Je me défendrai jusqu'à la mort, déclare El Capitan.

— La mort », dit Helmud.

PRESSIA

CRAZY JOHN-JOHNS

Comme El Capitan, Bradwell et Hastings se mettent à tirer, Pressia a les oreilles qui résonnent. Sa vue est brouillée par le sable et le gravier. Elle serre le manche de son couteau et s'apprête à reprendre le combat, quand elle reçoit un coup dans le dos si fort qu'elle bascule vers l'avant. Sa lame lui échappe. Sa paume, glissant sur le sol, la brûle.

Elle entend la Poussière - son pénible grognement.

Tandis qu'elle fait volte-face pour l'affronter, elle sent l'attache retenant les ampoules se tordre et s'effiloche, déchirée par les griffes de son attaquante. Avant qu'elle puisse ramener les fioles contre elle, celles-ci tombent et roulent dans trois directions différentes. Elle appelle : « Bradwell ! Cap ! Hastings ! » La Poussière se rapproche d'elle en titubant. Hastings fait feu, arrachant un bout de la tête de la créature, qui s'effondre.

Au loin, le sol est pris de soubresauts. La terre trépidante laisse échapper un nuage de poussière. Une étroite craquelure se dessine, courant en zigzag jusqu'à Bradwell. Il n'a pas conscience de la menace. Son front est levé, ses yeux balaient les alentours.

El Capitan hurle : « Bradwell ! Ne reste pas là ! »

Le grondement est si assourdissant que le garçon ne l'entend pas. Alors que Pressia se traîne à l'écart de la Poussière, le désir lui vient de se précipiter à son aide, de l'entraîner à l'abri du danger. Mais il y a les ampoules. Elle ne peut les abandonner. Elle en ramasse une, puis la suivante.

Cependant, la troisième est hors de portée. Elle n'a pas le droit de la perdre. Elle est trop précieuse. Elle se propulse en avant, d'un mouvement brusque, mais le sol se fissure près de la fiole. Son liquide ambré tremble.

Une main enserrée dans une croûte de terre émerge, s'extirpant du sous-sol. C'est une Poussière mutilée, courbée et meurtrie. Sa paume gauche heurte l'ampoule, avant de l'écraser.

« Non ! » s'écrie la jeune fille. Le liquide se répand dans la paume du monstre. Immédiatement, la couche compacte qui recouvre celle-ci

se désagrège. Les doigts deviennent épais et noueux. La peau vire au rose et paraît plus humaine. C'est une main stupéfiante - énorme et puissante.

La Poussière l'observe, la frotte contre sa poitrine, la lève et la contemple avec étonnement. Elle aperçoit ensuite Pressia. Les doigts refermés sur les deux ampoules restantes, cette dernière rampe en arrière, se relève et prend ses jambes à son cou.

El Capitan lui crie : « Baisse-toi ! »

Elle tombe sur les genoux et se roule en boule. L'officier abat sa poursuivante d'un seul coup de fusil.

Quand elle redresse la tête, elle voit que le sol autour de Bradwell continue à se craqueler. De sombres crevasses forment des lignes brisées à partir de ses bottes. Il les remarque à présent. Il est cerné d'anfractuosités qui s'élargissent de plus en plus. « Bradwell ! » lance-t-elle, mais elle ne peut pas l'aider. Elle serre les ampoules dans sa main. Aurait-elle pu le sauver si elle n'était pas revenue en arrière pour les récupérer ? Elle se sent défaillir. « Bradwell ! » hèle-t-elle à nouveau, vainement.

Hastings, avec ses réflexes surdéveloppés, rejoint le garçon, le projette dans les airs. Bradwell retombe sur l'épaule et observe le soldat avec stupeur, au moment même où un trou s'ouvre brusquement sous les bottes de celui-ci. Mais ce n'est pas un simple trou. C'est un nouveau piège, qui se referme d'un coup sec. Hastings panique et tire sur le sol, perforant la terre. Ses yeux sont fous. Pressia reconnaît ce regard. Elle l'a déjà noté chez les Forces spéciales - un mélange de terreur et de détermination. Le soldat redouble d'efforts pour sauver ce qu'il peut de lui. Il tord la partie supérieure de son corps vers l'arrière puis vers l'avant, comme s'il était accroché à un hameçon, et il fait usage de sa jambe restée au-dessus du sol pour s'extirper de la chausse-trape.

Bradwell, devinant le sens de ses efforts, chancelle vers l'arrière.

El Capitan beugle : « Non ! » Helmud beugle à son tour.

La jeune fille comprend que c'est la dernière chance de Hastings. Elle se retourne, refusant d'assister à cela. Puis elle avise la Poussière, celle qui est morte et dont la main a absorbé le contenu de l'ampoule de sa mère. Ses muscles se sont élargis et ont gonflé - épais et puissants, tendus le long de l'avant-bras. Elle se rappelle ce que sa mère a dit à Partridge - que la médecine bionanotechnologique des ampoules ne peut pas désengager les tissus. Elle les fixe et les reconstruit. Les cellules humaines de la main de la Poussière semblent s'être reconstruites elles-mêmes à un rythme délirant. On ne peut

prévoir à quel stade le traitement va s'arrêter. Il ne permet pas de défaire les fusions. Quel effet auraient les ampoules sur les cellules humaines perdues à l'intérieur du poing-tête-de-poupée ? Elle est admirative devant la superbe métamorphose, la soudaine humanité de la main de la créature - l'élasticité ferme de la peau par-dessus les tissus musculaires et osseux. C'est alors qu'elle perçoit l'horrible craquement derrière elle. Hastings pousse un rugissement rauque - sourd et interminable. Elle pivote sur ses talons.

Il s'est libéré en s'arrachant la jambe. Celle-ci est sectionnée en dessous du genou. Il n'y a plus à la place qu'un enchevêtrement sanglant de chair, de tendons et de muscles.

Il fait deux sauts à cloche-pied et s'écroule. Son sang s'écoule dans la terre.

« Il nous faut un garrot ! » crie Bradwell.

Pressia tient les ampoules contre sa poitrine avec la tête de poupée et, de l'autre main, retire sa ceinture. Elle rejoint précipitamment Hastings et Bradwell, agenouillé à côté du précédent. « Je vais le placer le plus près possible de la plaie, annonce-t-elle. Il y a une artère, la fémorale, qui passe à l'arrière du genou. On doit la comprimer ou il se videra de son sang. »

Bradwell écarquille les yeux, impressionné.

« Je suis la petite-fille d'un tailleur de chair. J'ai maintenu immobiles des patients qui subissaient des amputations. »

Le garçon immobilise la cuisse du blessé tandis que son amie l'entoure avec la ceinture, qu'elle boucle en tirant dessus de toutes ses forces. El Capitan l'aide. Ensemble, ils percent un trou supplémentaire dans le cuir de la ceinture pour l'ajuster.

« Hastings. » Bradwell agrippe l'uniforme du soldat. « Reste avec nous, d'accord ? Tiens bon ! »

L'officier regarde autour de lui. « Nous allons mourir ici.

— Mourir ici », répète Helmud.

Pressia le sent également. Les Poussières sont attirées par l'odeur du sang. « Bradwell », fait-elle.

Il rive ses yeux dans les siens. « Ne dis rien. Je sais. J'aurais dû avoir davantage confiance en lui, et peut-être en les gens en général.

— Ce n'est pas ça. » Elle a envie de lui dire quelque chose. Mais quoi ? Leur vie va peut-être s'arrêter là et, la dernière fois qu'ils se sont trouvés dans une situation semblable, elle était incapable de réfléchir ou de parler. Voudrait-elle lui dire qu'il suscite chez elle la

sensation d'être en train de tomber ? Qu'elle aimerait qu'il ressente la même chose à son égard ?

« Qu'y a-t-il, Pressia ? »

Elle a l'impression que sa poitrine va exploser. Le vent et la terre volent autour d'eux. Elle saisit sa manche. C'est alors que de la musique retentit quelque part au-dessus d'eux - les notes aiguës d'un air enjoué s'échappant d'une vieille sono, le crépitement des parasites. Le disque est si usé qu'il semble gazouiller.

« C'est comme une camionnette de crèmes glacées », note Bradwell, mais elle ignore à quoi ça ressemblait. Des glaces arrivaient dans des camionnettes qui jouaient de la musique ?

Hastings tente de soulever la tête. « Reste couché », lui conseille Bradwell.

Les Poussières connaissent cet air. À en juger par leurs traits contorsionnés et leurs battements de paupières frénétiques, il signifie pour elles quelque chose d'affreux. Elles lèvent les yeux vers le ciel. Elles se frappent les oreilles. Elles tombent à genoux, inclinent le front. Certaines gémissent et crient.

Soudain, un sifflement traverse les airs. L'une des créatures rejette la tête en arrière. Elle pousse un hurlement et, quand elle ramène son menton contre sa poitrine, elle se gratte l'œil. Du sang s'écoule de sa blessure, imprègne la terre-peau de son visage. Une autre balle claque tout près de Bradwell. Il tire Pressia contre la poitrine de Hastings et la recouvre de son corps. El Capitan et Helmud se protègent également la tête.

Les Poussières commencent à se réintroduire dans le sol. Elles ne sont capables d'évoluer que lentement, mais on devine qu'elles sont frappées d'affolement. De nouveaux projectiles les atteignent. L'un d'eux heurte un obstacle et roule devant Pressia. Elle le ramasse. Bradwell l'aperçoit. « Une balle de carabine à air comprimé ? s'étonne-t-il.

— C'est quoi, une carabine à air comprimé ? »

Ils se tournent vers le parc d'attractions, à la recherche des attaquants. « D'où viennent-ils ? » demande Bradwell.

Au même moment, une fléchette s'abat et perce la tempe d'une Poussière. Les yeux de celle-ci se figent. Sa gorge émet un gargouillement et elle tombe sur la poitrine, toute molle.

Pressia scrute le long cou noueux des montagnes russes. « Qui que ce soit, ils nous protègent. »

Toujours au son de la musique, les créatures retournent peu à peu

sous terre, jusqu'à ce que les derniers yeux clignent (une fois, deux fois), et disparaissent.

Le grillage ceignant le parc est bordé de pointes, qui doivent être profondément enfoncées dans le sol afin d'empêcher les Poussières de passer. Elle voit le sommet de la tête en plastique dur du clown, la fente qui court le long du crâne chauve, comme s'il allait s'ouvrir en deux et révéler autre chose à l'intérieur. Sa bouche forme un demi-cercle carmin, son nez une boule rouge, et ses yeux sont exorbités. Elle se sent observée.

Non loin de la tête de Crazy John-Johns, il y a un grand poteau. Cabossé et tordu en son milieu, il persiste à tenir debout. Au sommet sont fixés deux haut-parleurs en forme de porte-voix, qui s'évasent comme des lis métalliques. C'est de là que provient la musique. « Qui est là ? »

Bradwell est sur ses pieds, examinant le parc à travers le grillage.

El Capitan et son frère se relèvent et s'approchent lentement de la clôture, mais Pressia reste au côté de Hastings.

« Les Poussières sont parties ? s'enquiert celui-ci.

— Pour l'instant. »

Elle se sent tout étourdie. Le tintement lent et fatigué des notes résonne encore autour d'eux. Le vent est toujours fort, l'air froid. Elle déclare : « Des gens là-dedans nous ont sauvés. Nous avons besoin de leur aide. Nous devons transporter Hastings dans un endroit sûr.

— Vous pouvez me laisser ici, répond l'intéressé. Je ne ferai que vous ralentir.

— Hors de question, réplique Bradwell. Tu m'as sauvé. Je ne l'oublierai jamais.

— Il va très bientôt faire nuit, dit Pressia. Et maintenant que la voiture est morte...

— Ne dis pas qu'elle est morte, s'indigne El Capitan. C'est juste qu'elle... se repose.

— Elle se repose, confirme Helmud.

— Très bien alors, avec la voiture qui se repose, nous sommes des cibles faciles.

— Pressia a raison, renchérit Bradwell. Nous devons savoir qui se trouve dans ce parc d'attractions. Nous avons besoin d'eux. »

La jeune fille remarque une fléchette ensanglantée par terre, que l'une des Poussières a retirée de son œil et laissé tomber. Elle s'avance et la pousse du bout de sa botte. La hampe est fixée avec du ruban

adhésif. « Regardez. »

El Capitan se rapproche d'elle. « Du ruban adhésif ? Seigneur. Je regrette le ruban adhésif. »

Pressia se dirige vers la barrière. Elle inspecte les petits apprentis rectangulaires, et imagine que c'étaient autrefois des baraques foraines, des endroits où les gens pouvaient gagner un poisson rouge dans un sac en plastique, ainsi que son grand-père l'avait fait, étant petit, à la fête italienne. N'avait-il pas raconté qu'il avait lancé des fléchettes sur des ballons attachés à un panneau de liège ?

Une ombre se faufile d'un abri à un autre. Pressia longe la barrière à grandes enjambées, espérant en découvrir plus. Et elle en découvre plus.

Il s'agit d'une jeune fille, aux longs cheveux dorés en bataille. Sa main gauche est ratatinée, un simple moignon en dessous du coude.

C'est Fandra.

Après tout ce temps, sa meilleure amie est en vie. C'est comme si un morceau d'elle-même lui était rendu - et revoici le salon de coiffure dévasté, Cricri dans sa cage oscillante, son grand-père avec sa jambe amputée et le ventilateur ronronnant dans sa gorge. Elle et son amie jouant aux maîtresses de maison, en disposant des couvertures par-dessus la table et une chaise. Elle est frappée à l'idée que le genre de foyer créé par son imagination d'enfant était le plus sûr, le plus authentique de tous.

« Fandra ! »

L'autre accourt jusqu'au grillage, auquel elle s'accroche d'une main. Elle porte une jupe longue et des tennis, un vieux coupe-vent vert, partiellement fondu au niveau du col. Pressia attrape la main valide de son amie avec la sienne ; leurs doigts s'entremêlent à travers les mailles de fil de fer. « C'est toi ! » s'écrie-t-elle. Elle a presque le tournis tellement elle est heureuse.

« Pressia ! Comment t'es-tu retrouvée là ?

— Fandra ? » C'est la voix de Bradwell. « Fandra ? C'est toi ? »

La jeune fille regarde derrière Pressia. Elle a un large sourire. « Salut, Bradwell. »

Ce dernier se tient là, meurtri et couvert de poussière, à peine capable de parler. « J'ai cru... et c'était ma faute... » Il s'avance, mais d'un pas hésitant, comme s'il se trouvait devant un mirage.

« Je ne suis pas la seule à avoir réussi à sortir, Bradwell, répond-elle. Le souterrain... ça marche ! On ne pouvait simplement pas vous

envoyer de nouvelles. »

Des larmes sillonnent les joues sales, maculées de cendres, du garçon.

« Tu appartiens à la Nouvelle Histoire, lui dit-elle.

— La Nouvelle Histoire ? »

Quelques visages les fixent par-dessus les apprentis, un train miniature soudé à des rails circulaires et le disque renversé de ce qui fut jadis une soucoupe de tasse tournante.

« Fennely ? s'enquiert Bradwell, titubant jusqu'à la barrière. Stanton ? C'est vous ?

— Oui, m'sieur !

— Je n'arrive pas à le croire. Verden, tu as réussi ! J'étais persuadé que vous aviez disparu. Que c'était ma faute.

— Nous sommes ici, dit Fandra. Et nous sommes vivants, grâce à toi. »

PARTRIDGE

HUMANITÉ

Les garçons de l'académie sont maintenant réveillés. Derrière leurs portes fermées, leurs radios diffusent de la musique à faible volume. Partridge connaît toutes les chansons qui sont sur la liste officielle. Celle-ci parle de plage, ce qui semble un peu cruel, étant donné qu'ils n'en reverront probablement jamais de leur vie.

« Où allons-nous ? » demande-t-il à Iralene.

Elle jette un coup d'œil au garde, cherchant peut-être son accord avant de répondre.

L'homme opine du chef. Elle l'a présenté. Il s'appelle Beckley.

« Votre père est disposé à vous voir.

— Vraiment ? » Partridge éprouve un tiraillement dans le ventre. « Un petit moment privilégié avec le boss. Où est-il ? »

Iralene considère à nouveau le garde.

« Dans son bureau », fait ce dernier.

Le bureau de son père se trouve au centre médical, là où il a été torturé. Il ne veut pas y retourner.

Une porte s'ouvre brusquement tout au bout du couloir. Quelques garçons entrent en se bousculant. Ils sont plus jeunes que lui, et il n'en connaît que deux par leurs noms - Wilcox Brenner et Foley Banks. Ils remarquent d'abord le garde, puis Iralene et Partridge. Ils reconnaissent celui-ci. Tout le monde l'a toujours reconnu. Mais leurs réactions comportent un élément nouveau. Il ne parvient pas à déchiffrer leurs expressions - peur, excitation ou, plus simplement, inquiétude ?

Ils semblent savoir également qui est Iralene. Elle hoche la tête dans leur direction, de façon presque royale.

L'un d'eux lance : « Partridge ! Salut ! », à la manière d'un fan. Beckley s'avance de quelques pas pour s'interposer, comme si l'autre s'apprêtait à charger.

Ses camarades entraînent l'importun. « Ferme-la », marmonnent-ils.

Visiblement, une histoire a circulé à son sujet. Il regrette de ne pas avoir posé la question à Glassings.

Les jeunes gens tournent à un angle et Partridge demande : « Que leur a-t-on raconté sur moi ? »

— Votre histoire a été divulguée à la presse », dit Beckley. Il n'existe qu'un seul journal. *L'Actualisation*. « Un peu expurgée.

— Vous ne pouvez pas appeler ce torchon de propagande un journal d'information. Ce ne sont que des communiqués du Dôme et des chroniques mondaines.

— Dans ce cas, vous êtes une chronique mondaine. »

Le garde ouvre l'une des lourdes portes donnant sur la cour. Iralene parcourt des yeux les arbres factices et les buissons en forme de cubes, comme si elle ne pouvait se rassasier de ce qui l'entoure. Elle observe le monde avec l'attitude du prisonnier auquel on a accordé un court sursis.

« Que dit cette histoire officielle ? » murmure Partridge.

Elle l'ignore, lève le menton et regarde droit devant elle. « Beckley, nous ne prenons pas la voiture ? »

— Les ordres étaient de vous emmener par le monorail.

— Il sera bondé, à cette heure de la journée, note-t-elle avec inquiétude.

— Oui.

— Je n'aime pas que tous ces gens me dévisagent, souffle-t-elle.

— Pourquoi te dévisageraient-ils ? Pourquoi ne me dis-tu pas ce qu'il y avait dans le canard ?

— Tu as perdu la mémoire ?

— Comment puis-je me souvenir de choses qui ne sont jamais arrivées ? Et si Beckley m'en touchait un mot ? » Ils suivent le chemin dallé de pierre menant au bâtiment des salles de cours, dont le sous-sol est connecté au monorail. Le garde ouvre grand la porte.

« Iralene et vous vous êtes rencontrés dans une soirée dansante et êtes tombés amoureux. Vous avez cherché à l'épater, vous avez eu un accident, et vous vous êtes retrouvé dans le coma. Elle est restée à votre chevet pendant tout ce temps. Entièrement dévouée à vous. Le bruit court que vous vous êtes secrètement fiancés.

— Oh... Je ne me suis donc jamais échappé ?

— Non.

— Je n'ai jamais risqué ma vie, ni retrouvé ma mère, ni assisté au meurtre de mon frère, ni...

— Chut ! » siffle la jeune fille entre ses dents. Le bâtiment qu'ils traversent est aussi vide qu'un dimanche. Dans les couloirs silencieux résonnent leurs pas, puis la voix étouffée d'Iralene. « Ton père m'a révélé la vérité à propos de cette fille qui t'a défié de t'enfuir pour lui prouver ton amour.

— Lyda ? » Willux a-t-il fait d'elle un bouc émissaire ?

« Oui, elle. » Iralene paraît irritée par la mention du nom de sa rivale. Elle ouvre son sac à main, en sort un mouchoir et se bouche le nez avec.

« C'est ça, l'histoire secrète que mon père t'a fait avaler ? »

Elle ne répond pas.

« Eh bien, ce n'est pas ce qui s'est passé !

— Tu l'as regretté, bien sûr. Tu étais démoralisé là-bas, effondré, tu as failli te faire tuer à cause d'elle ! » Son regard se pose brièvement sur le capuchon qui recouvre le doigt du garçon. « Ton père a eu pitié de toi. Des gens ont sacrifié leur vie pour te sauver ! »

Il ignore si elle est convaincue de la véracité de ses propres paroles ou non. « Sérieusement, Iralene ! Tu ne peux pas réellement croire ça.

— Vous devriez faire montre d'un peu de reconnaissance, intervient Beckley, avec un ton de reproche dans la voix. Mon cousin est à présent dans les Forces spéciales à cause des répercussions.

— Les répercussions ?

— Les recherches secrètes entreprises pour te sauver, puis retrouver ces malheureux qui vivent dans de si tristes conditions, explique Iralene. Les Forces spéciales ont été mises sur pied, immédiatement, pour essayer de venir en aide à ces pauvres âmes perdues. »

Ils descendent les volées de marches. « Les Forces spéciales étaient là pour me traquer. A-t-on raconté également que mon père avait fait construire des araignées-robots pour faire exploser ces pauvres âmes perdues tant que je ne serais pas de retour ? »

Iralene s'arrête sur un palier. « Assez, Partridge ! » Elle lui saisit le bras. « Ne dis pas de telles choses. » Elle ne plaisante pas. Elle l'implore.

« Pourquoi es-tu aussi fâchée, Iralene ? Parce que tu sais que je dis la vérité ou parce que tu penses que je devrais me contenter de jouer la comédie ? Mais quelle comédie, Iralene ? Il y en a tellement qu'on ne saurait laquelle choisir. »

Son interlocutrice reste muette.

« Ne répète jamais ce genre de choses au sujet de Lyda », la

prévient-il.

Elle retire vivement sa main. L'escalier vibre à l'approche d'un monorail. Ils se mettent tous à courir, atteignant le quai au moment où la navette s'immobilise.

Iralene presse le mouchoir plus fort contre son nez. « Je déteste l'odeur de cet endroit. Pas vous, Beckley ?

— Quelle odeur ? » s'étonne Partridge.

Elle le dévisage, incline la tête. « Tu ne sens pas ? »

Les portes s'ouvrent.

« Non, quelle odeur ? »

Ils entrent. La voiture est remplie de passagers, tous en train de discuter. Au fur et à mesure qu'ils se retournent et découvrent les nouveaux venus, ils deviennent silencieux. Une mère et ses deux marmots bondissent de leurs sièges pour les leur offrir.

« C'est bon », fait Partridge.

Cependant, la femme insiste : « S'il vous plaît ! Ça va ! J'en serai honorée ! » Il craint, s'il refuse une seconde fois, qu'elle ne panique. Ils s'asseyent, Partridge entre les deux autres. Le train démarre avec une secousse, avant de glisser sur les rails.

La jeune fille lui chuchote : « C'est l'odeur de l'humanité, Partridge. Ça sent la mortalité. La mort. »

Il se rappelle la puanteur de cendre et de mort véhiculée par le vent. Le sang. L'odeur de fer après que son frère et sa mère ont été tués. Ça, c'est la mort.

Les gens sourient et hochent la tête, pas seulement à son adresse, mais aussi à celle d'Iralene. Le mouchoir dissimule toujours une partie de son visage, mais il discerne qu'elle leur sourit en retour.

« Nous formons un couple. Je suis celle qui est restée auprès de toi pendant ce coma, le premier nom sur tes lèvres à ton réveil.

— Iralene... »

Elle secoue le front. Ses yeux sont noyés de larmes ; toutefois, elle réussit à sourire. « Tu avais raison. Il y a de nombreuses vérités. Je peux faire mon choix parmi elles chaque fois que je le souhaite. C'est ainsi que ça peut marcher, si tu le veux, Partridge. » Elle glisse alors ses doigts dans sa main, celle dont l'auriculaire est surmonté d'un capuchon.

Il sent les regards posés sur lui. Il ne peut pas retirer sa main. On croirait à un geste de rejet. Des rumeurs commenceraient à se

propager. Iralene en serait profondément affectée. Cela pourrait même la mettre en danger. Tel est son rôle dans la vie, sa mission. Et puisqu'il a refusé d'assassiner son père, telle doit être la vérité - pour le moment. Que dira-t-il à celui-là quand il le rencontrera ?

Le monorail file à travers les tunnels, s'arrêtant devant des quais brillamment éclairés. Les voyageurs qui sortent les saluent de la tête, tandis que ceux qui entrent sont surpris de leur présence. Partridge regarde par la fenêtre. Quand le train est dans un tunnel, tout ce qu'il voit est sa propre expression de stupeur, ses paupières qui clignent dans la glace. Il peut s'imaginer, un instant, que Lyda est là dehors, quelque part de l'autre côté de la vitre. Il aimerait lui assurer qu'il n'est pas en train de la trahir. Tout cela passera. Il retournera auprès d'elle.

Le train s'arrête brutalement. Beckley se lève le premier, comme s'ils avaient besoin d'un bouclier humain pour gagner la porte. Partridge écarte sa main de celle d'Iralene. Il ne veut pas avoir à la tenir partout où il va à partir de maintenant.

Ils traversent le quai illuminé, puis pénètrent dans la fluorescence du centre médical. L'odeur qui l'écœure, lui, c'est celle-ci - non celle de l'humanité, mais l'âpreté de désinfectant masquant la maladie, ainsi que les effluves puissants, soufrés, émanant des traitements améliorants. Il se rappelle comment on accompagnait les garçons de l'académie jusqu'à leurs chambres, où ils se déshabillaient et s'introduisaient dans leurs moules de momies, cette sensation de suffoquer presque, les stimulants coulant à travers vos cellules. Après, Partridge se sentait lessivé, mais aussi empli d'une énergie sauvage, comme si tous ses organes, tissus et muscles étaient sans force, hormis le système nerveux, chargé telle une batterie.

Alors qu'ils se dirigent vers les ascenseurs, ils suscitent autour d'eux les mêmes réactions que dans la navette. Par chance, leur ascenseur est vide. Beckley appuie sur le bouton du troisième.

« Pourquoi le troisième étage ? Ce n'est pas là que se trouve le bureau de mon père.

— Il est dans un quartier spécial, à présent », répond Iralene.

Son père a été déplacé dans la partie de l'hôpital réservée aux maladies graves. La dernière fois qu'il l'a vu, c'était sur l'écran du local des transmissions à la ferme. Il avait l'air affaibli, tremblait, la poitrine légèrement creuse, mais son père, Willux, à l'étage des maladies contagieuses ? Cela paraissait impossible. « Il est malade à ce point ?

— Il est en état de faiblesse - temporaire, bien sûr. »

Beckley lance un appel radio pour annoncer leur arrivée.

L'ascenseur est silencieux, mis à part un petit air qui s'échappe d'un haut-parleur invisible. Il semble généré par un ordinateur dans le but de produire un effet apaisant, mais son côté factice provoque le résultat opposé chez Partridge. La musique industrielle le rend nerveux.

Quand les portes s'écartent, ils se retrouvent en présence de techniciens vêtus de blouses blanches, de chaussons de papier, de masques, de coiffes en plastique et de gants.

Iralene et Beckley ouvrent les bras pour passer les blouses, lèvent les mains pour les gants, penchent la tête pour les coiffes, manifestement rompus à l'exercice.

Mais Partridge s'écrie : « Ne me touchez pas ! C'est quoi votre problème ? » Les techniciens restent plantés comme des piquets à côté de lui tandis qu'il enfle lui-même les vêtements. Il ne parvient pas à attraper les liens à l'arrière de la blouse blanche, aussi l'un des employés s'avance-t-il et le fait-il pour lui. Pour quelque raison, il trouve ça terriblement gênant, comme s'il ne pouvait lacer lui-même ses chaussures. Il se sent idiot sous le bonnet de douche en plastique informe. Les gants lui serrent les poignets. Il se met à marcher mais les chaussons se révèlent glissants. Il a l'impression d'être privé de sa virilité, de retomber en enfance. Son père est un tel manipulateur qu'il se demande si tout cela ne fait pas partie de son plan.

Menés par une demi-douzaine d'agents, ils franchissent des portes automatiques, passant devant deux gardes lourdement armés. L'aile dans laquelle ils pénètrent est en partie déserte. Seule la salle des infirmières bourdonne d'activité. Il n'y a à l'évidence qu'un unique patient ici : Ellery Willux.

Leurs guides s'arrêtent avant d'arriver à la porte qui ferme l'autre bout du couloir. « Il y a un garde à l'intérieur, dit l'un d'eux, mais à part lui, ton père a exigé de te voir sans autre témoin. »

Tout le monde l'observe - les techniciens, les médecins, les infirmières, Iralene et Beckley, même les deux gardes surarmés de l'autre côté des parois de verre.

Partridge approuve du chef. « Ça me va très bien. » Il s'apprête à entrer, mais Iralene lui touche le bras. Il se retourne et elle l'embrasse sur la joue. L'assistance soupire, comme si c'était la chose la plus douce qui lui eût été donné de voir. La jeune fille ne semble pas remarquer son irritation. Au contraire, elle lui effleure le nez (avec une telle légèreté) à la manière d'un signe secret plein d'espièglerie. Il détaille les visages qui l'entourent et dont les yeux sont fixés sur lui.

Iralene lui susurre : « Bonne chance ! »

Il pose la main sur la porte mais, avant de l'ouvrir, il éprouve soudain cet espoir incroyable : de l'autre côté, il ne va pas découvrir une chambre d'hôpital, mais un petit salon. Son père sera en bonne santé et assis à côté de sa mère, cependant que Sedge sera debout près d'une fenêtre. Ils lui expliqueront que tout cela n'était qu'une épreuve, une sorte de rite de passage qui s'est transmis de génération en génération. « Nous formons à nouveau une famille », dira sa mère. Et Lyda jaillira d'une porte latérale.

Toutefois, il sait que c'est un pur délire.

Il pousse le battant et franchit le seuil.

Le garde est là, ainsi que le technicien l'en a averti. Il se tient au garde-à-vous à côté du lit, qui est recouvert par une tente rectangulaire en plastique transparent. Celle-ci se contracte en frémissant, puis se gonfle un peu, comme si elle respirait. Il y a diverses pompes, haletant et sifflant bruyamment. Des machines émettent des bips et des stridulations. La seule qu'il reconnaît montre le rythme cardiaque de son père.

Ces machines tentent de retarder sa mort, mais elle est ici, dans cette pièce.

Pendant une minute, il songe à l'homme qui l'a tenu dans ses bras quand il était bébé, qui l'a bercé certaines nuits, qui a toujours été dans sa vie. Si mauvais soit celui-ci, et même s'il est sans conteste le plus grand meurtrier de l'histoire, il n'oubliera jamais complètement qu'il s'agit de son père. Votre père peut être la personne que vous haïssez et craignez le plus, certes, mais tout au fond de vous, vous espérez que c'est lui qui vous sauvera. Il se sent faible. Il se rappelle ce que Lyda lui a dit - il souhaite toujours être aimé de son père.

C'est alors qu'il entend la voix de ce dernier. « Partridge. » La chaleur lui monte aux joues, son cœur s'accélère. C'est l'homme qui a tué sa mère et son frère. Il n'oubliera jamais ça non plus. Il s'approche plus près de la tente. Il aperçoit l'ovale du visage, la peau rougie. Mais le cou et l'une des mains ont noirci, comme si la peau était complètement morte. La main s'est atrophiée et ressemble à une griffe, recourbée contre la poitrine du malade comme pour protéger son cœur.

Willux presse un bouton sur le côté du lit. Un pan de la tente en plastique se relève. Il a les yeux fermés, mais son menton est plissé, comme s'il était sur le point de parler. Sa poitrine est enfermée dans une grosse boîte métallique, qui produit les bips et les stridulations. Ce truc doit contenir le mécanisme permettant de ventiler ses poumons.

Des tubes d'oxygène sont fixés de part et d'autre de la boîte et montent jusque dans ses narines. Partridge s'imagine en train de les pincer. C'est une image floue. Cependant, il ne peut s'empêcher de la remplir de détails précis qui lui viennent soudain à l'esprit - son paternel suffoquant tel un poisson, la bouche grande ouverte, les joues tendues à se rompre.

« Partridge, murmure encore l'homme tandis que la boîte sur sa poitrine aspire de l'air. Je savais que tu reviendrais.

— Ce n'était pas exactement un choix de ma part.

— Tu es revenu... » Ses poumons se compriment et se gonflent dans la boîte. « Parce que tu ne me hais pas. N'est-ce pas que tu ne me hais pas ?

— Tu deviens gentil avec moi, après toutes ces années ? » Son père ouvre les paupières, qui papillotent sous les néons. Ses yeux sont légèrement voilés. La peau qui recouvre sa main crochue et son cou est luisante, comme s'ils étaient enveloppés dans un second épiderme - transparent et d'aspect cireux. « J'ai édifié un monde à ton intention, ici. Un monde où tu puisses voyager. Une fille. L'as-tu remarqué ?

— Tu m'as donné une fille ? » Il agrippe le rebord du lit. Le garde s'incline vers l'avant. « Monsieur ?

— Tout va bien. Il est impétueux. C'est la jeunesse.

— Félicitations, au fait, dit Partridge, pour le mariage.

— Ne prends pas cet air renfrogné.

— Tu es malade.

— Je suis mourant.

— Ce n'était pas le sens de mes paroles.

— Vas-tu prendre... » La machine gargouille. «... ce qui t'est offert ? Tu es un héros, ici.

— Je ne tiens pas à l'être.

— Que veux-tu ?

— Je veux être un leader. »

Son père appuie sur un deuxième bouton, et le haut du lit se relève. « J'attendais... de t'entendre dire ces mots.

— Vraiment ?

— De qui d'autre voudrais-je pour me remplacer ? De qui d'autre que toi, mon fils ? »

Il étend sa main valide et l'applique contre la joue du garçon. Ses

yeux sont humides et brillants. Partridge ne l'a jamais vu pleurer. Sedge était son favori, celui qui était destiné à réaliser de grandes choses.

« Est-ce possible ?

— Tu peux être celui qui les guidera - au-dehors. Je n'y arriverai pas.

— À l'extérieur du Dôme ? Dans le Nouvel Éden ?

— Je n'y arriverai pas.

— Tu crois réellement que j'en suis capable ? » Peut-être n'a-t-il pas besoin d'assassiner son père, ni d'attendre qu'il meure. Peut-être va-t-il tout lui donner.

L'homme retire la main de sa joue. « Tu devras prouver ta volonté de laisser le passé derrière toi, d'aller de l'avant, avec nous, ici au Dôme. Le prouver non seulement à moi, mais également au cercle de mes intimes, qui connaissent la vérité au sujet de ton départ. »

Cette déclaration n'augure rien de bon. « Comment puis-je faire la preuve de ma loyauté ?

— Nous manquons de temps.

— Qu'as-tu à l'esprit ? »

La boîte de métal halète, puis exhale un long sifflement. « Ton esprit.

— Mon esprit ? » Il a un haut-le-cœur. « Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je veux que la partie qui se rappelle nous avoir quittés, qui conserve la mémoire de cette fille aux yeux bleus, de ces malheureux avec lesquels tu étais là-bas (de tout ce qu'il y avait à l'extérieur de ce Dôme), disparaisse.

— Quoi ? Non !

— N'es-tu pas hanté par la vision de la mort ? »

Il s'éloigne à reculons du corps pourrissant. Il s'approche du mur le plus éloigné et pose ses mains à plat sur le carrelage froid ; le moule coiffant son auriculaire émet un clic aigu. « Tu veux dire des visions de meurtre ?

— Elles seraient effacées aussi. Tout ce qu'il y a de mauvais, de hideux, de sombre. »

Il revoit le corps sanglant de Sedge, les traits de sa mère se brisant tandis que le crâne de son frère explose. Le sang. Une fine vapeur rouge se déployant tel un nuage. L'espace d'une seconde, il a envie qu'ils disparaissent (ces souvenirs-là), mais il ne peut y renoncer ; il

refuse de perdre tout ce qui a un sens pour lui. « Non, dit-il.

— C'est la seule voie. La seule voie pour que je te laisse accéder au pouvoir. Tu veux le pouvoir, n'est-ce pas ?

— Trouve autre chose, n'importe quoi d'autre. » Il considère son père. Il s'imagine en train de lui serrer la gorge entre ses mains, en appuyant fortement avec ses pouces.

« C'est la seule voie. Tu épouseras la fille.

— Iralene ?

— Tu l'épouseras et feras montre de ta loyauté en abandonnant ces souvenirs, cette mince tranche de ton passé - et c'est tout. » L'homme ferme les yeux.

« Et si je refuse ? »

Son père sourit, la peau de son visage se craquelle. « Je ne suis pas du genre à pardonner. »

Partridge secoue la tête. « Ce n'est même pas possible. Tu ne pourrais pas effacer des souvenirs avec autant de précision, même si tu le désirais. Tu bluffes.

— Arvin Weed est un génie, repartit l'autre d'une voix calme, comme s'il somnait déjà dans le sommeil. Il peut presque tout faire. Presque tout. »

Weed est capable de rayer de la mémoire du garçon son évasion, sa rencontre avec Pressia, sa sœur, Bradwell et les Mères, El Capitan et les Poussières, sa mère et son frère, le moment passé avec Lyda dans le lit de cuivre de la maison sans toit.

Par contre, il est impuissant à sauver Ellery Willux de la Dégénérescence, cellule après cellule. Impuissant à le sauver de la mort. Pour l'heure, du moins. Mais alors que ces machines vibrent et sifflent pour le maintenir en vie, la course n'est-elle pas engagée ? Son père veut qu'il le remplace s'il meurt. Ce qu'il ne dit pas, en revanche, c'est que si Arvin découvre un traitement, il n'aura plus besoin de son fils pour prendre le pouvoir. Donc, si son père veut passer les rênes, Partridge doit les saisir, sans tarder.

PRESSIA

RUBAN ADHÉSIF

À travers le grillage, Pressia aperçoit un vieux manège, un peu déglingué mais encore debout. Les rayons dénudés du toit sont fixés aux barres des chevaux. La parade circulaire de ces derniers est figée et faussée, leurs corps partiellement fondus, leurs museaux contorsionnés. Un cheval blanc découvre les dents, mais son cou et sa crinière sont grêles et tordus. Il y a des sabots vrillés et des queues tranchées. Mais le pire, ce sont leurs yeux : fixes et vides, certains dégoulinant sur les côtés. Un jour, ce manège fut flamboyant neuf - innocent et étrange, ce qui lui prête un aspect encore pire aujourd'hui.

« Tu ne peux pas entrer, dit Fandra. Ils l'ont vu. » Elle désigne du front El Capitan et Helmud, dont le menton repose sur l'épaule de son frère.

L'officier se tient debout près de Hastings, dont l'hémorragie a cessé mais dont les traits sont déformés par la douleur. « Moi ? Qu'est-ce qui ne va pas avec moi ? tonne-t-il.

— Moi ? s'indigne Helmud, manifestement offensé.

— Vous avez dirigé l'ORS, riposte la jeune fille, tout à coup débordante de rage. Vous avez tué des gens que nous aimions. Vous croyez que nous allons oublier ça ?

— Oh... » Que peut-il répondre, en fait ? Il a été un chef méchant et cruel.

Pressia tente d'intervenir. « Il a changé », proteste-t-elle, mais elle sait que ça ne servira à rien. Elle voit les mâchoires serrées de Fandra. « Il sauve des vies, maintenant. Il aide les gens.

— Peu importe. La seule raison pour laquelle il n'a pas été abattu (elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule vers le sommet du cou brisé des montagnes russes) est qu'il accompagne un prophète.

— Un prophète ?

— Bradwell. »

L'intéressé semble un peu surpris. « Eh bien, je ne suis pas un prophète... »

El Capitan l'interrompt : « Écoutez, haïssez-moi si vous le souhaitez

et aimez-le, mais nous avons là un soldat qui a besoin d'aide.

— Ils prendront celui qui est mourant, dit Fandra. Ils acceptent les mourants. C'est comme ça que je me suis retrouvée à vivre ici. »

Cette remarque remplit Pressia d'espoir. Les survivants qui habitent ici ne se réduisent pas à ceux qui ont fui la ville et l'ORS. Il y avait déjà à cet endroit des gens qui avaient survécu aux Détonations. Peut-être existe-t-il d'autres groupes du même genre - et que son père est parmi eux.

À ce moment, un moteur électrique se met à bourdonner. Les portes s'ouvrent. Quelques survivants décharnés apparaissent, portant un brancard artisanal, constitué d'un drap enroulé autour de deux perches métalliques.

« J'ai besoin de savoir au sujet de mon frère. » Fandra interroge Pressia et Bradwell du regard. « La dernière fois que j'ai vu Gorse, c'était au cours d'une bataille sanglante. A-t-il réussi à revenir ?

— Oui. Il va bien, lui assure le garçon.

— Je savais qu'il avait réussi. Je le savais. »

Il faut le concours de tous les survivants sortis de l'enceinte pour soulever le blessé et le déposer sur la civière. La sono continue d'envoyer de la musique crierde pour tenir les Poussières à distance. Les survivants gardent les yeux écarquillés et lancent des regards furtifs à Bradwell, manifestement en admiration devant lui. Un prophète.

« Attendez, marmonne Hastings. Vous avez besoin de la destination.

— Et ton codage comportemental ne t'autorisera pas à nous la donner, complète Bradwell. Que diable allons-nous faire ? »

L'autre secoue la tête. « Non.

— Posez-le à terre une minute », ordonne El Capitan. Les survivants lui obéissent.

« Non quoi ? s'étonne Bradwell.

— Tu avais raison de ne pas me faire confiance. Ce n'est pas le codage comportemental qui m'empêchait de vous la révéler. J'ai la force de le surmonter.

— Alors pourquoi ne l'as-tu pas fait ? demande l'officier.

— Si je vous avais dit où nous allions, vous auriez eu une raison de moins de me garder avec vous. Je ne veux pas devenir inutile.

— Dis-le-nous maintenant, s'impatiente Pressia.

— Fanny. Je veux le dire à Fanny. Elle comprendra l'information

dont je dispose. »

Bradwell détache la Boîte fixée dans son dos. Celle-ci s'allume.

« Trente-huit degrés, cinquante-trois minutes, vingt-trois secondes Nord, soixante-dix-sept degrés, zéro minute, trente-deux secondes Ouest », débite Hastings.

La Boîte ronronne tandis qu'elle intègre les données, et fait clignoter un voyant vert une fois qu'elle a compris.

« Attends, dis-nous pourquoi ce vaisseau aérien est différent. Pourquoi ne se trouve-t-il pas avec les autres et sous bonne garde ? s'enquiert Pressia.

— Tout ce que je sais, c'est ce que j'ai entendu. Il a une valeur sentimentale pour Willux. J'ignore en quoi et pourquoi. Et il n'est pas surveillé parce que Willux ne pense pas qu'un malheureux pourrait jamais arriver jusque-là vivant.

— Oh...

— Désolé, vous vouliez la vérité. »

Les survivants soulèvent à nouveau le brancard et entreprennent de transporter l'ancien soldat du Dôme à l'intérieur de l'enceinte.

« Vous allez prendre soin de lui ? demande El Capitan à Fandra.

— Nous avons des réserves de médicaments, ainsi qu'un technicien ambulancier d'urgence qui était ici avec ses enfants le jour des Détonations. Il sait ce qu'il fait. » La barrière se referme derrière la civière avec le même vrombissement électrique.

Pressia essaie de se rappeler les explications de son grand-père au sujet des amputations - les angles à choisir pour scier, la manière d'éviter que les copeaux d'os ne restent dans la plaie, les meilleurs pansements et l'utilisation de certaines huiles pour empêcher le bandage d'adhérer à la plaie, l'élasticité des chaussettes de laine, et même la pression. « Dis-lui qu'il ne faut pas relâcher la compression de l'artère. Chaque goutte de sang compte. À terme, vous risquez de le perdre. » Son grand-père a perdu une patiente, un jour. Une jeune fille avec une jambe écrasée qui se débattait sur la table, desserrant le garrot. Il a tenté de le remettre en place, mais les coups de la fille et la viscosité du sang rendaient difficile de l'agripper.

« Je lui dirai, promet Fandra, avant de baisser la voix et de chuchoter à son amie : Je suis si heureuse que vous soyez ensemble vous deux. Tu as trouvé quelqu'un à aimer qui t'aime lui aussi.

— Quoi ? De qui parles-tu ?

— Toi et Bradwell », précise Fandra, surprise qu'elle n'ait pas

compris.

Pressia agite le chef. « Non, nous ne sommes pas ensemble. »

L'autre sourit. « Je vois bien la façon dont il te regarde.

— Le jour va bientôt tomber, intervient Bradwell. Y a-t-il un endroit sûr où passer la nuit ? »

La jeune fille désigne le lointain. « Il y a un passage en pierre sous un remblai de chemin de fer. Vous y serez en sécurité si vous montez la garde à tour de rôle.

— Merci pour votre aide. Sans vous, nous serions morts et enterrés.

— Nous avons une dette envers toi. Tu le sais bien, Bradwell. Beaucoup d'entre nous te doivent la vie, grâce à tes leçons d'Histoire de l'Ombre et au souterrain. Merci !

— De rien, répond le garçon, visiblement trop ému pour en dire plus.

— J'imagine que vous avez prévu d'accomplir quelque chose d'important ?

— Ou simplement de cinglé, fait El Capitan.

— Allez-y, alors. Et ne vous arrêtez pas en chemin ! » Elle s'éloigne de la barrière.

Pressia la regrette déjà, pas seulement son amie mais aussi son enfance, les tentes en draps - les tentes pour chiots - appelées « maison ».

« Nous nous reverrons », affirme-t-elle.

Fandra opine de la tête, puis s'enfonce rapidement dans les profondeurs du parc d'attractions, avant de disparaître.

Plaquée contre le ciel à l'horizon, s'élève la tige nue d'une tour, d'où pendillent des restes de chaises calcinées. Pressia se représente un instant ce que ç'aurait été d'être là quand les Détonations ont frappé - l'atmosphère saturée de lumière, l'intensité de la chaleur et, si vous surviviez à tout ça, se retrouver suspendu dans les airs, pendillant au-dessus du sol, assistant au spectacle de l'hystérie et de la destruction dans toutes les directions. Elle examine Bradwell. Fandra croit qu'ils sont ensemble, qu'ils se sont trouvés l'un l'autre - quelqu'un à aimer qui vous aime en retour. Et alors, c'est comme si elle était entraînée dans une de ces spirales. Son estomac tressaute. Bradwell, sa chemise déchirée et parsemée de taches de sang ; à travers ces déchirures, elle aperçoit sa peau. Ses joues rouges et ses cils foncés. Bradwell.

Ils se mettent en route, mais quelque chose l'oblige à tourner la tête vers les silhouettes sombres et squelet-tiques des montagnes russes,

qui se détachent dans le crépuscule.

PRESSIA

LUCIOLES

Après avoir marché une heure ou deux, ils trouvent le passage souterrain. Il est abîmé mais ne s'est pas effondré. Ils s'asseyent sur le sol, mangent une partie des provisions apportées par El Capitan - des viandes fortement salées. Quand ils ont fini, l'officier propose de prendre le premier tour de garde. Il gravit la pente et s'installe sur les rails.

« Nous devrions nous blottir l'un contre l'autre, dos au vent », suggère Bradwell.

Pressia fait un signe d'approbation. Ils s'allongent ; il se recroqueville autour d'elle, passe le bras autour de sa taille. Elle sent son propre cœur battre dans sa poitrine, mais cette sensation est contredite par le tiraillement dans son ventre - ce même tiraillement qu'elle a naguère qualifié de peur - peur de quoi ? La perte.

« À ton avis, qu'est-ce que Hastings voulait dire en parlant de valeur sentimentale au sujet du vaisseau aérien ? demande-t-elle.

— Willux est un romantique, à en croire Walrond. Les romantiques ne sont-ils pas sentimentaux ? » Bradwell est-il un romantique, au fond de lui ? Sa malle, remplie de souvenirs du passé, n'est-elle pas un objet sentimental ?

« Tu sais à propos de quoi je me sens sentimentale ?

— Quoi ?

— Des choses que je ne me rappelle pas, des trucs dont j'ai seulement entendu parler.

— Lesquels par exemple ?

— Les lucioles. Au temps de l'Avant. Tu t'en souviens ?

— Dans les champs, il y avait trop de produits chimiques pour que les lucioles puissent survivre, mais dans les friches, elles avaient l'habitude de grimper le long des herbes, à la tombée du jour, et d'émettre une petite lueur jaune. Mon père m'a emmené un jour à la campagne pour les voir. Elles s'allumaient et s'éteignaient alternativement et nous leur avons donné la chasse ; nous en avons attrapé et les avons mises dans des récipients en verre, dans les couvercles desquels nous avons percé des trous. » Elle sent son haleine

chaude sur le bord de son oreille. « Je croyais que c'était les Détonations qui t'intéressaient, pas l'Avant.

— Certaines choses me reviennent en mémoire, à présent. Quelques-unes. Il y avait un autre type d'insectes, juste après les Détonations.

— Quel type ?

— Ils étaient plus gros que les lucioles, plutôt semblables à des papillons bleus qui produisaient une lumière vive, avant de s'évanouir dans les airs. Ils étaient magnifiques. Après que j'ai quitté la maison de mon oncle et de ma tante, il y avait partout des gens qui agonisaient, mais certains de ceux qui pouvaient encore marcher essayaient d'attraper ces choses phosphorescentes - de petites flammes, c'est ce qu'elles évoquaient, de petites flammes brèves qui volaient. J'ai failli les rejoindre, me rappelant mon père et les champs en friche, mais une femme m'a saisi le bras. "Ne les suis pas, m'a-t-elle dit. Ils sont entraînés vers leur perte." Elle leur a crié des avertissements à eux aussi, mais ils ne l'écoutaient pas.

— Et que leur est-il arrivé ?

— Ceux qui ont touché ces flammèches (même s'ils ne les ont tenues dans leurs mains qu'une seconde, dans l'espoir de les montrer à leurs enfants mourants) n'ont pas survécu longtemps. Ils sont tombés malades en quelques heures et sont morts d'empoisonnement par les radiations après quelques jours - des morts rapides, violentes. »

Pressia frissonne. « J'éprouve une sensation qui ne me quitte pas.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une sensation dans mon ventre. J'ai supposé que c'était de la peur, mais c'est peut-être un sentiment de culpabilité.

— De quoi te sens-tu coupable ?

— D'être vivante. » Elle tente de se figurer les papillons bleus luisants, volant et disparaissant, ainsi que les survivants, là-bas, mal en point et titubant, s'efforçant de capturer un peu de beauté. Elle revoit sa mère dans la forêt, mal en point et titubant, s'agenouillant à côté de son fils mourant, son aîné, Sedge. Elle sent à nouveau le poids du fusil. Ses oreilles se mettent à tinter et, soudainement, la voici en pleurs.

« Pressia, fait Bradwell, en la serrant un peu plus fort dans ses bras. Qu'y a-t-il ? » Sa voix est grave, presque effrayée.

« Non. Je ne peux pas te le dire. » Elle perçoit le bruissement des oiseaux incrustés dans son dos, effleurant le tissu de sa chemise. Elle est incapable de le regarder. Incapable de prononcer un mot. La brume sanglante forme un nuage autour d'elle.

Il se redresse sur le côté et penche la tête jusqu'à toucher la sienne. « Dis-moi. Dis-moi ce qu'il y a. »

Elle répond : « Je l'ai tuée. J'ai cru que c'était la chose à faire, mais maintenant... je n'en suis plus sûre. Je l'ignore.

— Non, rétorque-t-il. J'étais là. C'était un acte de miséricorde. » Elle ne parvient pas à reprendre sa respiration. « J'ai ressenti la même chose pendant longtemps, Pressia. J'ai traîné cette culpabilité avec moi pendant des années.

— De quoi te sentais-tu coupable ?

— J'étais endormi dans mon ht quand mes parents ont été descendus. Je dormais au moment même où on les assassinait.

— Tu n'étais qu'un petit garçon. » Elle se tourne vers lui. « Ce n'était pas ta faute.

— Et ce n'est pas ta faute si ta mère est morte.

— Je sais pourquoi ils n'ont pas écouté les mises en garde de la femme à propos des papillons bleus.

— Pourquoi ?

— Je sais pourquoi ils ont agi ainsi. Ils avaient besoin de quelque chose à attraper et tenir. Ils avaient besoin de beauté. Je ne peux pas l'expliquer. Ils avaient besoin de croire que quelque chose de beau pouvait surgir de la terreur. Je comprends cette envie de vouloir croire en quelque chose de beau à nouveau - et de le tenir dans ses mains comme ça. » Il fait sombre, mais elle distingue l'éclat des prunelles de Bradwell. Il l'observe fixement, intensément. Il prend son visage entre ses paumes, qui sont chaudes, fortes et rêches. Il l'embrasse. Elle ferme les paupières et l'embrasse à son tour, sentant sa poitrine contre la sienne. Il a les lèvres chaudes. Elle agrippe sa chemise.

Quand il s'écarte d'elle, ils ont tous les deux le souffle coupé. « Qu'allais-tu me dire là-bas, alors que les bêtes nous encerclaient ?

— Quelque chose à propos de la sensation de tomber... l'impression que tu produis sur moi... Je tombe et je m'écrase. »

Il la couvre de baisers, des baisers rapides - sur la bouche, les joues, le long du cou. « Quand je t'ai rencontrée pour la première fois, j'ai pensé que nous étions faits l'un pour l'autre, même si nous paraissions opposés sur certains plans et nous disputions. Mais à présent...

— Quoi ?

— À présent, j'ai l'impression que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Nous nous faisons l'un l'autre - en nous transformant en la

personne que nous devrions devenir. Tu vois ce que je veux dire ? »

Elle comprend, immédiatement. Cela sonne comme la chose la plus vraie qu'elle ait jamais entendue. « Oui, dit-elle en l'embrassant. Je sais ce que tu veux dire. »

PARTRIDGE

GÂTEAU

Partridge, de retour au Niveau Deux, se tient dans la salle de bains d'un appartement chic du Wenderly, situé au dernier étage, avec accès au toit. La famille Crowley ? Il ne sait même pas avec certitude chez qui se déroule la fête, seulement qu'elle est en l'honneur de ses fiançailles avec Iralene. Il se rend compte qu'il n'a pas d'anneau. N'est-il pas censé faire sa demande en premier ? Il songe à Lyda. Il lui a donné la boîte à musique. Celle-ci avait plus de signification qu'un anneau. C'était la vérité. Ici, tout est factice, temporaire.

Il perçoit le murmure des conversations, les rires occasionnels qui s'élèvent par-dessus. Ces gens sont au courant qu'il s'est échappé, bien qu'ils croient qu'il l'a fait par défi, pour impressionner une fille qui avait sur lui une mauvaise influence. Mais ils ne peuvent pas savoir que son père veut qu'il renonce à tous les souvenirs de sa fugue. Que se passera-t-il ensuite ? Ils feront tous comme si l'histoire de la fille à la mauvaise influence n'avait jamais existé non plus ? Ces gens sont bons en matière de négation de la réalité. Ils la pratiquent quotidiennement, comme une religion.

Arvin Weed - c'est son seul espoir. Glassings a peut-être des doutes, mais Partridge doit se raccrocher à l'espoir qu'Arvin Weed va le sortir de là - avec de la chance, il peut fausser cette satanée opération. C'est un petit génie, après tout, non ? Il espère qu'il se trouve quelque part dans cette petite assemblée et qu'il pourra parler une minute seul avec lui.

Il se déshabille et ôte un costume flambant neuf de son cintre. Il enfille le pantalon, boutonne les manchettes de la chemise, noue la cravate bleu ciel et passe la veste bleu nuit. Tout lui va si parfaitement (même les contours souples des souliers de cuir) qu'il se demande s'ils ont pris ses mesures sur son ancien moule de momie. C'est inquiétant tout ce qu'ils connaissent de lui - pas seulement sa pointure, mais jusqu'à son ADN.

Il n'a pas envie de sourire et de distribuer des poignées de main. La mère d'Iralene, Mimi, sera-t-elle présente ? Sort-elle de sa capsule pour ce genre d'occasion ?

On frappe à la porte. « Vous n'avez besoin de rien ? » C'est Beckley.

« Tout va bien.

— Les gens vous réclament ? Êtes-vous prêt ?

— Juste une minute. » Il retire le moule de son auriculaire avec un bruit sec. À l'avenir, restera-t-il le moindre signe qu'il a été sectionné ? Si sa mémoire est effacée, subsistera-t-il la plus infime cicatrice pour raconter ce qui est arrivé ? Les recherches de sa mère ont rendu ceci possible. Elle aurait pu reconstruire ses propres membres grâce à la bionanotechnologie, mais elle a refusé. Son corps était la vérité et elle n'allait pas la recouvrir. Partridge se demande ce qu'il fiche là.

Beckley frappe à nouveau. « Monsieur ? »

Il remet le moule en place, ouvre la porte et passe devant le garde à grandes enjambées, se dirigeant vers les voix. « Finissons-en. » Il traverse le salon, blanc et pelucheux, puis sort sur la terrasse.

Tous se retournent. On applaudit. Quelqu'un tape avec une fourchette contre un verre à vin. Il voit des visages qu'il reconnaît - tous souriant, riant et prononçant son nom. Il y a des voisins de Betton West, où Partridge a grandi, les Belleweather, les George, les Winthrop, ainsi que des fonctionnaires de haut rang - Collins, Bertson, Holt et d'autres qu'il ne connaît que par leurs apparitions publiques, dont Foresteed en personne, qui est devenu le visage de la direction du Dôme. Les bruits de fourchette contre les verres se multiplient. Même le personnel, des jeunes hommes et des jeunes femmes en chemise blanche, veste bleu marine et nœud papillon, s'est figé sur place et lui sourit. Ils servent de la vraie nourriture - des chaussons, des petites brochettes de poulet. Qu'attendent-ils de lui ?

Beckley s'incline en avant. « Vous pourriez agiter la main.

— Quoi ? fait Partridge, dérouté.

— Hocher la tête ou quoi que ce soit. »

Il esquisse un léger mouvement, avant de fourrer ses poings dans ses poches, incertain de la conduite à tenir. Il ressent un réel soulagement en découvrant Mimi. Elle lui amène Iralene, rayonnante. Sa peau chatoie sous le maquillage. Ses cheveux sont empilés en un réseau de boucles lâches, sur le sommet de sa tête, comme une pièce montée.

Les fleurs bleues de la robe d'Iralene s'accordent à la cravate du garçon. Elle tient une boutonnière, avec les mêmes fleurs teintes en bleu. Elles semblent être vraies, charnues, pas du tout en plastique.

« Bonsoir, Partridge, lance Mimi. Je suis tellement contente de te revoir. Quelle charmante tournure les choses ont prise ! »

La jeune fille se hausse sur la pointe des pieds et l'embrasse sur la joue. L'assemblée pousse un « Ah... » collectif et les tintements cessent.

Partridge sent la chaleur dans ses joues, mais ce n'est pas parce qu'il est embarrassé par cette démonstration publique d'affection. Non. Il est furieux. Jusqu'où la comédie doit-elle aller ? Pourquoi doivent-ils être ainsi montrés en spectacle ? Iralene accroche la boutonnière au revers de son costume. Quand il pense qu'elle y est parvenue, il s'écarte d'elle, mais c'est trop tôt, et elle se pique avec l'épingle. Une goutte de sang perle sur son doigt.

« Désolé, s'excuse-t-il.

— Ce n'est rien, répond-elle.

— Finis juste ce que tu as commencé », ordonne Mimi, d'un ton irrité, en tendant une serviette en papier à sa fille.

Cette dernière s'exécute. « Voilà. »

Le couple se tourne alors et fait face à l'assistance. « S'il vous plaît, dit Mimi, mangez, buvez, parlez les uns avec les autres ! Un peu plus tard, nous danserons ! »

Danser ne pourrait que lui rappeler Lyda. Il faudra qu'il s'éclipse.

« Ce n'était pas une idée de moi, murmure Iralene. Ne me fais pas de reproches, Partridge.

— Bien sûr que non. » Il saisit sa main. « Nous avons toujours notre petit accord secret pour nous aider mutuellement, n'est-ce pas, Iralene ?

— Oui. »

Elle porte un anneau de fiançailles. Il lui soulève la main. « D'où cela vient-il ?

— De toi. Tu me l'as offert avant l'accident !

— Tu ne peux pas prétendre une chose pareille, Iralene,.

— Mais tu as accepté le plan de ton père. Tes souvenirs vont être éliminés. Je te servirai de mémoire. C'est comme ça que tu m'aides.

— C'est ce qu'il a prévu ? Effacer mes souvenirs puis me faire avaler de force une histoire tirée des chroniques mondaines ?

— Tu peux choisir ta vérité...

— Arrête.

— Aucun de nous ne peut arrêter ça, Partridge. C'est plus fort que nous deux réunis.

— Weed peut y parvenir. J'ai besoin d'air.

— Nous sommes déjà dehors. »

Ils sont sur le toit en terrasse. Cependant, l'air est le même qu'à

l'intérieur de l'appartement. Le garçon se sent claustrophobe. Il examine l'assemblée. C'est alors qu'il avise Arvin Weed avec une cravate rouge, prenant un chausson sur un plateau tenu par une serveuse.

Il se remémore tous ces trajets en train avec son camarade, la tête penchée sur son écran, lisant, d'une manière qui le rendait invisible. Le jour où il avait prévu de s'échapper, juste avant que Vic Wellingsly propose de lui botter le cul, Arvin lui a adressé un regard qui lui a laissé croire une seconde qu'il prendrait sa défense. Mais il n'en a rien fait. À bien y réfléchir, Partridge se demande si l'autre aura suffisamment de courage pour se ranger de son côté. Il l'a observé en situation, il l'a vu rentrer le menton contre la poitrine, et laisser ses yeux retomber sur l'écran. Weed doit l'aider cette fois. C'est sa seule chance.

« J'aperçois un vieil ami à moi. Je vais le rejoindre.

— Tu ne veux pas nous présenter ?

— Accorde-moi juste un petit moment, d'accord ? »

Elle acquiesce d'un signe de la tête. « Il y a du gâteau.

Je vais voir si on va bientôt l'apporter. Je te retrouve ici.

— Très bien. » Se frayer un chemin parmi les invités est plus ardu qu'il ne l'escomptait. Les amis de son père l'arrêtent, lui serrent la main, lui tapent dans le dos. Ils plaisantent au sujet du mariage en évoquant la prison, et suscitent sa haine. Ceci est pour lui une peine de prison, plus qu'ils ne le comprendront jamais, voudrait-il leur dire.

À l'autre bout de la pièce, Arvin reçoit également des félicitations. Partridge entend des bribes de louanges, remarque des poignées de main et des tapes dans le dos éloquentes. Qu'est-ce que le petit génie a gagné cette fois ? Leurs yeux se croisent. Arvin inspecte les alentours avec nervosité, abaisse son verre, s'excuse auprès de ses admirateurs, et se dirige vers le bol à punch pour se resservir.

« Nous avons besoin de sang frais, déclare Holt. Nous sommes heureux que ton père te fasse entrer dans notre cercle.

— Je m'en réjouis d'avance », répond Partridge tout en surveillant Arvin, qui est maintenant félicité par M. Winthrop, l'un des voisins des Willux - un conseiller en chef de son père et un joueur de tennis avide.

« Quelle est la dernière réalisation d'Arvin Weed ? » s'enquiert-il.

Ils se mettent tous à parler en même temps. « Un succès d'équipe et une réelle avancée ! » « Un travail génial ! » « Un véritable exploit en matière de science ! »

Partridge a un étourdissement. Weed a-t-il trouvé le traitement ? Ils continuent à jacasser, jusqu'à ce qu'il les interrompe : « Vous n'avez aucune idée de quoi il s'agit, n'est-ce pas ? »

Ils se regardent mutuellement. Holt avoue finalement : « Un message venu d'en haut nous a appris que c'était vraiment digne d'éloges.

— Mais vous ne savez pas pourquoi vous le louez ? » Il est exaspéré, tout autant qu'empli de terreur.

« Pas réellement, reconnaît Holt.

— Pas du tout ?

— Non. Mais c'est vraiment génial, Partridge. Vraiment. »

C'est alors qu'apparaît Foresteed - large d'épaules, légèrement bronzé, les cheveux un peu raides. « Partridge ! Quel plaisir de te voir sauf et en bonne santé. Tu nous as causé du souci. » Il tapote l'épaule du garçon d'un geste paternel, mais lance ensuite un coup d'œil à Holt et sourit. Il se penche en avant. « Nous avons tous eu la tête tournée par un joli minois, pourtant. N'est-ce pas, Holt ? Ça arrive aux meilleurs d'entre nous. J'ai moi-même fait quelques frasques à mon heure.

— C'est exact, confirme Holt. Nous sommes des hommes, après tout.

— Les garçons ne changeront jamais », poursuit Foresteed. Il attrape la nuque de Partridge et la secoue un peu, comme par taquinerie, mais ce dernier s'est toujours méfié des gens trop familiers. Avec Willux pour père, il devait être sur ses gardes.

Il voit Arvin s'éloigner subrepticement de M. Win-throp. « Excusez-moi. Je dois parler à quelqu'un. » Mais Foresteed le saisit par le bras et l'attire contre lui. Il lui souffle : « Tu sais, j'ai entendu dire que l'opération efface tout jusqu'au moment où tu as été mis sous anesthésie générale et aussi loin dans le passé qu'ils le déterminent.

— Intéressant.

— Ce qui signifie que, quoi que je dise en cet instant même, ce sera complètement nettoyé. »

Partridge lève le regard vers la mâchoire carrée de son interlocuteur, ses yeux étroits. « Allez-y, alors. Dites ce que vous avez sur le cœur.

— Tu n'es qu'une petite merde, Partridge. C'est tout ce que tu es et tout ce que tu seras jamais. Et si tu crois que je vais te laisser prendre le pouvoir parce que ton père en a décidé ainsi, tu te trompes. »

Il fixe l'homme, refusant de détourner les yeux. « Ravi d'apprendre

que vous êtes un lâche. Pourquoi ne pas me répéter ça quand je pourrai m'en souvenir, hein ?

— Je préfère te faire la surprise. »

Il dégage son bras. « Joyeuses fiançailles ! » fait Foresteed d'une voix forte.

Partridge s'efforce d'intercepter son ancien camarade avant qu'il n'atteigne la porte. « Weed ! »

L'autre continue à avancer.

Il se retrouve au milieu d'un petit groupe de femmes. « Désolé. Excusez-moi. » Il coupe la retraite d'Arvin à l'instant précis où celui-ci va pour se faufiler au-dehors. « Tu m'évites ?

— Partridge ! Hé, j'espérais te voir mais je me suis figuré que tu étais débordé. J'ai laissé tomber.

— Vraiment ? On aurait cru que tu prenais tes jambes à ton cou.

— Non, non, pas du tout. »

Il l'attrape par le coude et l'entraîne dans un coin du salon. « Ne joue pas au plus fin avec moi, Arvin.

— Hé, ça fait mal. Nous n'avons pas tous suivi le même programme d'améliorations, tu sais. Vas-y un peu mollo. »

Il le lâche. « Quel genre de stimulants as-tu absorbés ? Cérébraux et... ?

— Comportementaux ? Je supervise mon propre programme, Partridge. On m'a offert des pouvoirs et des ressources incroyables. Tu ne peux pas imaginer.

— Non, c'est vrai. Je ne suis qu'un pion ici, Arvin. Alors, explique-moi ce qui justifie ce concert de félicitations ? Quelle découverte as-tu faite ?

— Je ne suis pas libre de le révéler. »

Partridge baisse la voix. « Est-ce le traitement ? »

Son interlocuteur baisse le nez, secoue la tête imperceptiblement. Non ? Ce n'est pas le traitement. « Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne peux pas le dire ! » Arvin est troublé.

« Ne te fâche pas, Weed. Écoute, je compte sur toi.

— Eh bien, pour ça tu n'as pas tort. Je suis entièrement responsable de la phase suivante, dit le garçon, d'un ton subitement arrogant.

— Qu'est-ce qui va m'arriver, Arvin ? »

Ce dernier tripote sa cravate. « Comment progresse l'auriculaire ?

— Bien. Ne change pas de sujet.

— C'est réellement étonnant ce qu'on peut accomplir de nos jours. Faire repousser un petit doigt ? Je veux dire, enfant, imaginais-tu que ça serait possible un jour ?

— Je n'ai jamais pensé que j'aurais besoin de faire repousser un petit doigt. » Une serveuse passe près d'eux avec un plateau de fromages. « N'esquive pas la question. Je veux savoir ce qui va arriver à mes souvenirs, Weed.

— La mémoire est une affaire délicate. Elle n'est pas infinie. C'est un filet. Ton esprit est un océan. On ne peut y repêcher qu'un certain nombre de choses.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Il y a des choses dont tu te souviens consciemment et d'autres que tu as enfouies dans le sable au fond de l'océan de ta mémoire. Ton subconscient. Si quelque chose se trouve à une telle profondeur, nous ne pouvons pas y toucher. Nous pouvons essayer d'endommager les accès, mais c'est tout. Ensuite, après un temps assez court, ceux-ci sont condamnés à jamais.

— Mais je n'ai pas à m'inquiéter de ça, Arvin. Si ? Tu es responsable de l'opération. Tu vas prendre soin de moi. »

Arvin cligne à nouveau l'œil, le même genre de clignement nerveux, presque indétectable qu'il lui a adressé pendant le traitement destiné à le débarrasser de ses impuretés. Le garçon est de son côté ; il en est quasiment sûr ! « On est en train de faire repousser ton auriculaire, Partridge. C'est stupéfiant. Une telle réussite devrait te remplir de joie.

— Ouais, je suppose.

— Sois-en heureux, renchérit l'autre, comme si c'était un ordre.

— Je suis heureux, d'accord ? Je suis très, très heureux de retrouver mon auriculaire. Ça va ?

— Une partie essentielle de ton doigt existait encore. C'est pourquoi nous avons pu le faire revenir. » Cela signifie-t-il qu'on pourra également faire revenir sa mémoire parce qu'une partie essentielle de celle-ci existe dans les profondeurs ?

« Il fait sombre dehors », remarque Arvin.

Partridge jette un regard par-delà les invités massés sur la terrasse. La soirée est avancée.

« Il va faire de plus en plus sombre. »

En entendant ces mots, Partridge sent un frisson glacé parcourir tout son corps. C'est un avertissement. Quoi qu'il croie savoir, Arvin Weed en sait plus encore.

Son camarade considère un vase de fleurs. Il touche le cœur de l'une d'elles. « Ce n'est pas le traitement, chuchote-t-il. C'est pire que ça, Partridge. » Qu'est-ce qui peut être pire que le traitement ? Arvin lui montre son doigt, taché de pollen. « Un contact agréable. De vraies fleurs. Je me demande où ils les ont eues. »

Il aimerait lui poser davantage de questions (si nombreuses qu'il ignore par où commencer) mais Iralene survient. Elle glisse son bras le long du sien.

« Tu m'as retrouvé, fait-il, avant de la présenter à son camarade.

— Je connais Arvin. Enchantée de te revoir. »

Weed serre maladroitement la main de la jeune fille, en la secouant trop fort, puis observe ses chaussures. Il a toujours été nerveux avec les femmes. C'est plutôt réconfortant de constater que certaines choses ne changent pas.

« Comment vous connaissez-vous, tous les deux ?

— Les études, répond Iralene. J'ai pris des cours privés à l'académie. Des révisions. Ce serait dommage que je ne puisse avoir des conversations intelligentes avec toi, Partridge. N'est-ce pas ?

— Nous nous sommes rencontrés à quelques reprises dans les couloirs de l'académie, précise Arvin, alors que je rendais visite à des amis.

— De qui as-tu reçu des leçons ? Quels professeurs ?

— Divers, ici ou là. C'était si ennuyeux que je le supportais à peine.

— Glassings ? Welch ? Hollenback ? Qui ? »

Elle hausse les épaules. « Quelle importance ?

— Je dois y aller, dit Arvin.

— Tu veux du gâteau ? lui propose-t-elle. Il est au citron !

— Merci. Mais j'ai déjà trop mangé et je dois partir.

— Oh... » Elle fait la moue. « Désolée de te voir nous quitter. »

Il lui sourit mais ne semble rien avoir à ajouter. Il se tourne pour sortir, mais pivote une fois encore sur ses talons. « Je te vois demain, Partridge.

— Demain ?

— Ton père est un grand homme, mais il n'est pas connu pour sa

patience. La procédure est programmée pour demain.

— Mais... non. C'est trop tôt.

— Qu'est-ce qu'on y peut ? N'est-ce pas ? Tout ce qu'il te reste à faire, c'est de te préparer. Mentalement. »

Mentalement. Comment se prépare-t-on mentalement à perdre un pan entier de son esprit ?

Arvin marque alors une pause. Il veut ajouter quelque chose, mais il regarde Iralene et la présence de celle-ci le retient de parler. Son camarade devine qu'il cherche un moyen détourné de s'exprimer.

« Qu'y a-t-il ? s'étonne la jeune fille.

— Rien, je suis juste ravi que Partridge soit de retour. C'est tout. » Il fixe l'intéressé. « Ravi que tu sois de retour. Tu es ici.

— Qu'entends-tu par là ? » Iralene donne un coup de coude à Partridge.

« De retour ? Ici ? Ha, ha ! Je ne suis jamais parti. »

LYDA

CAIRNS

Au milieu de la nuit, Lyda passe la main sous son oreiller froid. Elle touche le bord métallique de la boîte à musique, qu'elle garde cachée contre le mur de plâtre. Elle la prend sur sa poitrine. Habituellement, elle l'ouvre (un bref instant) pour laisser s'échapper quelques notes, comme si la musique elle-même risquait d'étouffer dans la boîte et de mourir. Cette fois, cependant, elle n'en fait rien. Elle s'assied et glisse ses pieds nus dans ses bottines glaciales. Elle ne les lace pas. Elle ne s'habille pas. Elle se contente d'enfiler son manteau par-dessus sa chemise de nuit - un cadeau des Mères. Cricri émet une stridulation mécanique. Elle veut venir aussi ? Elle l'autorise à se percher sur son épaule, près de son cou, là où tombaient autrefois ses longs cheveux. Elle marche aussi silencieusement que possible entre les femmes endormies avec leurs enfants. C'est l'hiver, aussi ont-elles les voies respiratoires encombrées, ce qui les fait ronfler légèrement, et sont-elles agitées.

Elles vivent à présent dans une ancienne pièce de stockage, au sous-sol de ce qui fut une usine de bonbons -des espèces de chewing-gums qui requéraient des ingrédients d'origine animale. Presque une décennie plus tard, l'air a toujours une odeur douceâtre, un peu écœurante, avec des relents sous-jacents de mort. Cette odeur lui donne la nausée. Mère Hestra a passé la journée à lui parler de la grossesse - comment elle va continuer à avoir mal au cœur et à avoir des vertiges pendant un certain temps, mais que cela disparaîtra quand elle grossira, que ses seins lui paraîtront plus doux (c'est déjà le cas) et qu'elle doit manger plus. Elle a posé des questions à propos de l'accouchement et de la naissance, mais la femme a répondu qu'elles aborderaient le sujet ultérieurement. « Contentons-nous de ce qu'il faut savoir dans l'immédiat. »

Les pensées de Lyda sont tournées vers l'avenir. Quand les survivants ont des bébés, ceux-ci aussi présentent des modifications. Leurs parents ont été si profondément affectés par les Détonations que leur codage génétique est altéré. Et les changements peuvent également provenir de l'environnement. Les radiations ont été imprimées et scellées dans la terre, l'air, l'eau. Elles sont véhiculées par les cendres et aspirées dans les poumons. On lui a appris ça dans le Dôme. Son enfant sera-t-il altéré lui aussi ? Elle a rêvé qu'elle

donnait le jour à une chose couverte de fourrure, difforme, avec des crocs et des côtes luisantes d'éclats de verre.

Partridge ne s'inquiète pas de ça, lui. Il ignore tout. Elle se sent plus seule que jamais. Elle ne l'a plus vu depuis un mois. Parfois, elle se représente son visage, et l'image se brise en morceaux dans son esprit.

La boîte à la main, elle sort de l'entrepôt et pénètre dans le vaste espace de l'usine proprement dite. Il n'y a qu'une seule lampe - qui éclaire faiblement. Elle lui permet cependant de trouver son chemin le long des vieux tapis roulants, à travers les machines et les tuyaux nus. Les Mères se sont livrées à leur habituel pillage. Elles ont raflé les engrenages, les chaînes, les poignées en caoutchouc, les leviers, tout ce qui avait de la valeur, donnant au lieu un aspect vide. La jeune fille sait que Mère Hestra a l'intention d'informer Notre Bonne Mère de sa grossesse bientôt, et elle redoute le jugement que celle-ci rendra. Notre Bonne Mère la terrifie.

Elle serre la boîte contre elle et marche aussi vite qu'elle peut. Il n'y a pas de porte à l'autre bout de la grande salle de l'usine, seulement un rectangle dans lequel il s'en trouvait une jadis. Elle s'avance dans l'air froid de la nuit. Cricri stridule doucement, peut-être heureuse d'être dehors.

Si seule qu'elle se sente, elle ne veut pas que Partridge ait vent de sa grossesse. Cela le distrairait de sa mission. Et cette mission a pris un tour plus personnel. Elle repense à la fille qu'elle a vue, Wilda - non pas née Pure, mais rendue Pure. Si son propre bébé est marqué, souhaitera-t-elle qu'on le rende Pur ? Elle se plaît à croire qu'il n'en sera rien, qu'elle sera fière de lui, quelle que soit sa forme. Néanmoins, elle se dit parfois que l'enfant préférera être Pur ; c'est naturel. Si les autres découvrent un moyen d'inverser la Dégénérescence Cellulaire Rapide, il sera possible de reconstituer son intégrité.

Si elle ne veut pas que Partridge soit au courant de son état, c'est aussi parce qu'elle préfère qu'il revienne vers elle par amour, et non par obligation. Elle se méprise d'avoir de telles pensées. Il ne va pas revenir. Elle doit se le mettre dans le crâne. Une partie d'elle-même se dit qu'il ne mérite pas de savoir qu'elle va avoir un enfant. C'est le sien. Il est parti. Elle doit apprendre à ne compter que sur elle-même.

Le sol est recouvert de ciment compact et de terre gelée. Elle tourne à l'angle de l'usine et se retrouve devant un cimetière. Celui-ci est petit et construit à la hâte, entouré de piquets métalliques qui ont été fichés dans le sol et reliés avec du fil de fer barbelé. Les piquets sont plantés profondément, afin d'empêcher les Poussières d'entrer.

Lyda soulève le loquet de la barrière et le rabaisse derrière elle. Au

lieu de pierres tombales, il y a des cairns, des cailloux de couleur claire soigneusement empilés au-dessus de chaque tombe. Deux des sépultures sont récentes - une Mère enterrée seule et une Mère et son enfant inhumés ensemble. Les deux derniers dormaient sur le lit de camp numéro neuf. La jeune fille s'arrête devant leur cairn. Les pierres sont si blanches qu'elles semblent luire. Elle pose la main dessus. C'est à croire, pendant un instant, que chacun dans ce monde peut être remplacé. Cette mère et son enfant ont disparu. Mais Lyda et le sien arrivent. Un jour, ils auront disparu à leur tour - enfouis sous un tas de cailloux ou abandonnés dans les bois comme Sedge et la mère de Partridge. Des corps. Est-ce tout ce que nous sommes ? Y a-t-il aussi l'âme, telle une mèche dans une bougie, qui s'agite à l'intérieur d'elle, ainsi qu'à l'intérieur du bébé ? Est-elle doublement pourvue d'âme, à présent ?

La boîte métallique.

Elle gagne un coin du cimetière et saisit une truelle au manche en bois rugueux. Elle s'agenouille, pose la boîte sur le sol, et lève l'outil à deux mains, piochant de toutes forces dans la terre durcie. La surface se brise un peu. Elle frappe encore et encore, en ahanant, et réussit à creuser suffisamment profond pour retirer une motte, puis une autre.

Finalement, il y a un petit trou. Elle ramasse la boîte. Cricri ouvre les ailes par avance ; elle a toujours adoré cet air. La jeune fille remonte le ressort, les doigts si engourdis qu'elle a du mal à les utiliser. Elle se rappelle la chaleur quand elle était avec Partridge sous leurs manteaux, au milieu du cadre de lit à baldaquin. Elle a besoin de lui en ce moment précis. Les larmes dévalent sur ses joues. Elle ouvre la boîte à musique une fois encore. Les notes jaillissent. La cigale voltige au-dessus de sa tête. Elle laisse la musique flotter dans le froid. La mélodie ralentit, de plus en plus, jusqu'à prendre fin.

Elle s'apprête à déposer la boîte dans le trou, mais interrompt son geste. Elle la remonte à nouveau, sans ouvrir le couvercle cette fois. Si un jour quelqu'un la déterre, elle jouera pour lui. C'est ce pour quoi elle a été conçue. Elle sera peut-être alors trop rouillée, mais Lyda veut lui donner cette chance.

Cricri atterrit à côté d'elle. Tente-t-elle d'enterrer Partridge par la même occasion ? Non. Ce n'est pas possible. Il sera toujours avec elle, quoi qu'il advienne. Elle conservera toujours une part de lui en elle.

Enterrer la boîte à musique, c'est cesser d'espérer qu'il reviendra pour elle. Cependant, elle ne peut pas vivre ainsi. Elle doit s'accoutumer à l'idée de se débrouiller par elle-même, pour elle et son enfant. Elle y parviendra, seule.

Elle place l'objet bien au fond du trou, le recouvre de terre, qu'elle

tasse avec la truelle.

PARTRIDGE

SEPT VÉRITÉS SIMPLES

« Je suis censé te raccompagner à ta porte, dit Partridge. Si nous nous en tenons à la tradition sur ce point.

— Et tu es censé m’embrasser sous un porche éclairé », répond Iralene. Ils sont de retour dans le couloir, face à la porte fermée de la chambre du garçon. La jeune fille tient la clé et le scrute avec un air d’attente.

Il enfonce ses mains dans ses poches, pour signifier qu’il ne bougera pas. « Je me demande comment est aménagée la chambre. Tu le sais ? »

Elle glisse la clé dans la serrure. « Si elle ne te plaît pas, je peux la transformer à ta convenance. » Elle pousse le battant, mais avant qu’il n’entre, elle ajoute : « C’est valable pour moi aussi, Partridge. Je peux changer. Je peux être la personne que tu veux que je sois.

— Iralene.

— Merci. » Elle fixe ses mains. « De dire oui à tout ceci. De faire semblant devant tous ces gens d’avoir véritablement envie de m’épouser. Merci pour tout. J’ai conscience que cette nuit n’a guère de sens pour toi, mais pour moi... » Elle lève les yeux vers lui et sourit, mais son sourire est fragile.

« Où vas-tu dormir, Iralene ?

— Au rez-de-chaussée, idiot.

— Iralene. Le rez-de-chaussée est un mirage. Il n’existe pas. Où vas-tu aller ?

—Tu sais où je vais. Ne m’oblige pas à le dire. » Elle éclate alors de rire, comme si elle blaguait, comme si tout cela n’était qu’une plaisanterie et un jeu.

« Ce n’est pas bon pour toi. Ça ne peut pas être bon pour toi.

— La conservation. Il n’y a rien de mieux pour la longévité.

— Fais-tu des rêves dans ces capsules ? C’est impossible. Ton cerveau est trop ralenti, de même que toutes tes cellules. Tu ne peux pas rêver là-dedans.

— C’est une invitation ? Ils apprécieraient ça, même si tu profitais

de l'occasion.

— Je ne profiterai pas de l'occasion.

— Si tu estimes que je ne devrais pas me trouver dans une capsule, alors invite-moi à rester avec toi ce soir. » Il hésite. « Ça va, Partridge. Je suis habituée à être suspendue. Je fais partie des chanceuses ! » Il se souvient de Mme Hollenback dans sa cuisine. Nous avons bien de la chance. Si Iralene a de la chance, alors qui n'en a pas ?

« Reste », dit-il.

Elle sourit et incline légèrement le front. « Merci. »

Ils entrent dans la chambre. Elle est rustique, avec un édredon en patchwork sur le lit, des rideaux aux fleurs décolorées, une vue de prairie sous la lune.

« Je peux éteindre les caméras, tu sais, fait Iralene. Pour la bonne raison. »

Partridge examine rapidement les caméras perchées dans les coins de la pièce, avant de ramener son attention sur sa compagne. Elle est mignonne. C'est la plus pure vérité. Mais il n'a que Lyda en tête et ressent une douleur permanente à ce sujet. Ses doigts se rappellent la sensation de sa peau. Il doit avoir foi dans le plan d'Arvin pour le sauver de l'opération demain. Il veut croire, même pendant un court moment, que sa vie lui appartient. « OK. Éteignons-les. »

Elle se rapproche de lui. Elle s'avance si près qu'il sent la chaleur de son corps. Elle chuchote : « Pour les bonnes raisons », effleurant de ses lèvres l'oreille du garçon.

Il hoche la tête, à l'intention des caméras.

Iralene fouille dans son sac à main et en tire la sphère. Elle touche l'écran et toutes les caméras s'éteignent avec un clic, une par une. Partridge pousse un soupir et s'assied sur le bord du lit. Arvin lui a conseillé de se préparer mentalement, mais comment ? Il observe la jeune fille. « Je dois te demander quelque chose, Iralene. »

Elle prend place à côté de lui et s'amuse à dessiner un huit sur sa jambe. « Tout ce que tu veux. »

Il lui prend la main et la repose sur son giron. « Pourquoi disais-tu que tu faisais partie des chanceuses ? » Il y a là-dedans quelque chose qui l'intrigue.

« Willux nous suspend pour la bonne cause. Tu sais, il a donné des ordres pour que soient suspendus tous ceux qui sont affligés de maux divers, dans l'espoir que la science comblera son retard et sera en mesure de les soigner.

— Les malades ? Qui par exemple ?

— Les gens pensent que nous avons les ressources nécessaires pour prendre soin de ceux qui se trouvent dans les centres de rééducation et qui ne peuvent être relâchés dans la société, ainsi que des bébés qui sont nés avec certains défauts. Mais il ne faut pas gaspiller ces ressources, n'est-ce pas ? Pas quand on peut les suspendre. »

Partridge songe au petit Jarv. Est-il à l'hôpital, ou est-il suspendu quelque part dans une capsule réfrigérée ? « Qui t'a expliqué ça ?

— Personne ne m'explique rien. On parle devant moi comme si j'étais une demeurée, et les choses cheminent dans ma tête.

— Es-tu en train de dire que...

— Nous n'avons pas de voisins, Partridge, seulement des compartiments glacés qui préservent les gens du vieillissement - ou du moins le freinent dans son ensemble. »

Glassings a-t-il connaissance de tout cela ? Mon Dieu !

« C'est pour le plus grand bien de tous. Papa aide les gens.

— Ne l'appelle pas ainsi.

— Mais ton père est mon beau-père et il va l'être doublement un jour. Pas vrai, Partridge ?

— Une chose à la fois, d'accord ? Explique-moi juste comment mon père aide les gens.

— J'ai grandi en bas, tantôt sur "froid", tantôt non, arpentant un couloir.

— Iralene, non, ne dis pas ça.

— C'est la vérité et elle ne me rend pas triste, parce que je ne connais pas grand-chose d'autre, tu comprends ?

— Iralene, je suis désolé. » Peut-être s'excuse-t-il pour son père.

« C'est bon. Ce que je cherche à t'expliquer, c'est que j'ai découvert dans le couloir qui se situe en dessous de nous des capsules d'un genre différent.

— Différent en quoi ?

— Ce sont les petites reliques de Papa. » Les petites reliques. Il a déjà entendu cette expression. Ingership l'a employée en s'adressant à Bradwell, juste avant de mourir. Il a déclaré que ça ne déplairait pas à Willux d'ajouter le garçon aux oiseaux à sa collection, ses petites reliques. « Je crois qu'il y a un ensemble de gens qu'il ne veut pas tuer mais dont il ne veut pas non plus qu'ils vivent. Il souhaite simplement les conserver.

« Iralene, tu n'as pas de chance. Ce n'est pas une façon de vivre. »

Elle pose sa main sur sa joue. « Délivre-m'en, alors. Sauve-moi. » Elle l'embrasse. Ses lèvres sont douces, mais il s'écarte. Il lui tient les poignets, avec douceur.

« Nous allons nous en tirer, affirme-t-il. Mais pas de la manière dont ils le veulent. Nous n'allons pas tomber amoureux. »

Elle le dévisage un moment.

« Je ne vais pas tomber amoureux de toi, mais je ne t'abandonnerai pas non plus. Je nous sortirai de là. Tu m'écoutes ? »

Elle hoche le chef, mais son regard est fixe et distant, comme s'il traversait le garçon.

Il ramasse quelques oreillers supplémentaires et les dispose au milieu du lit, qu'il divise en deux. « Voilà. Tu peux dormir de ce côté. »

Elle s'allonge sur le dos, avec raideur. Elle pose délicatement la tête sur l'oreiller.

« Endors-toi et rêve maintenant. »

Elle ferme les paupières. « Je crois que j'ai oublié comment on s'y prend. »

Partridge passe de l'autre côté du lit. Il imagine Jarv dans une capsule de la taille d'un enfant - le visage gelé et immobile. Il doit se souvenir de Jarv après l'opération, se rappeler que celui-ci a besoin de lui. Il doit se souvenir de tout.

Prépare-toi. Mentalement. Que voulait dire Arvin ?

Le clin d'œil. Il se rend compte qu'il a entièrement tablé sur le stupide clin d'œil de Weed. Il était persuadé que cela signifiait que l'autre le sauverait, mais si son ancien camarade était devenu un fieffé salopard ? Ou s'il avait un putain de problème d'œil ? Seigneur, pense-t-il. Il doit y aller et prendre le risque, en ayant foi en Weed, mais il doit aussi envisager un plan de secours. Si son père parvient à ses fins, peut-il faire confiance à quelqu'un pour lui apprendre la vérité sur sa vie ? Si Glassings lui apprenait qu'il s'est enfui du Dôme, a retrouvé sa mère et son frère, et vu son père les tuer, qu'il a une demi-sœur au-dehors, ainsi qu'une petite amie à laquelle il a promis de revenir, il penserait que son professeur est fou. Et il ne serait pas dans l'intérêt d'Iralene de lui révéler qu'il est amoureux de Lyda et que leurs fiançailles sont factices.

Il ne peut avoir confiance qu'en lui-même. Il doit trouver un moyen pour que son moi actuel enseigne la vérité à son moi futur. Iralene est

endormie et ronfle.

Il aperçoit son sac à main sur la table de chevet. Il le saisit, farfouille dans les mouchoirs, le rouge à lèvres, les notes pliées. Il sent les contours rigides de la carte d'identité de la jeune fille - une photo d'elle, renouvelée à l'âge de seize ans, selon l'usage. Il s'apprête à la remettre en place, quand il avise la date d'émission de la carte - il y a huit ans. Ce n'est pas possible. Iralene n'avait pas seize ans il y a huit ans. Combien de temps a-t-elle été suspendue ? Elle a été sélectionnée pour lui, puis son vieillissement a été ralenti de manière à ce qu'il la rattrape ? Son père l'a-t-il choisie alors qu'il n'avait que douze ans ? Ou plus tôt encore ? A-t-il inscrit Mimi et sa fille sur la liste parce qu'il fréquentait déjà la première avant les Détonations ?

Il considère sa compagne, s'attendant presque à découvrir un visage subitement vieilli. Elle a vingt-quatre ans. Elle n'a pas seulement l'apparence de la jeunesse. Elle semble être véritablement jeune. Mais qu'est-ce qui fait grandir les gens ? L'expérience. C'est ce qu'on lui a volé au fil des années, pour son bien à lui. Il se sent aussitôt assommé par un sentiment de culpabilité. Il n'a pourtant rien demandé à son père. Comment ce dernier a-t-il osé faire une chose pareille ?

Il replace la carte d'identité dans le sac à main. Sous celui-ci, ses doigts rencontrent la forme d'un crayon. Il le tire hors du sac, avec le carré de papier d'un reçu. Avant la fête, Iralene a acheté des bonbons à la menthe.

Il lui faut écrire en toutes petites lettres. Il est si bouleversé qu'il numérote ses pensées.

1. Tu t'es échappé du Dôme. Tu as retrouvé ta demi-sœur, Pressia, et ta mère. Ta mère et Sedge sont morts. Ton père les a tués.

2. Tu es amoureux de Lyda Mertz. Elle est à l'extérieur du Dôme. Tu devras la sauver un jour.

3. Tu as promis à Iralene de faire semblant d'être fiancé à elle. Prends soin d'elle.

4. Dans cet immeuble d'habitation, il y a des personnes vivantes qui ont été suspendues dans des capsules gelées. Délivre-les. Le petit Jarv se trouve peut-être parmi elles.

5. Fais confiance à Glassings. Pas à Foresteed.

6. Tu ne te rappelles pas ceci parce que ton père a fait effacer la mémoire de ta fuite. Il a causé les Détonations. Les habitants du Dôme le savent. Il doit être renversé.

7. Prends le pouvoir. Mène le combat de l'intérieur. Recommence tout à zéro.

Ce sont sept vérités simples. À partir de là, il peut comprendre le reste. Et maintenant, il n'a plus qu'à cacher la liste. Où ?

Il fait le tour de la chambre, avant de passer dans la salle de bains. Parce qu'ils sont censés être dans une ferme rustique, la pièce est hors d'âge. Pas de douche, juste une baignoire sur pieds. Le lavabo est un bassin avec deux arrivées d'eau - chaude et froide. Et les cabinets sont à l'ancienne, avec un siège vermoulu et une boîte fixée au mur. Au lieu d'un levier de chasse d'eau sur lequel appuyer, il y a une corde à tirer.

Le problème est simple : s'il cache la liste, comment aura-t-il l'idée de la chercher ?

Il observe à nouveau la boîte rivée au mur, la corde.

Il fait retomber l'abattant des toilettes et monte dessus. Il inspecte l'intérieur du réservoir. Il est à moitié rempli.

Une chaîne conduit à un flotteur en caoutchouc. Tirer sur la corde entraîne un déplacement du flotteur, à la suite de quoi un bouchon se soulève et l'eau s'écoule dans les tuyaux.

S'il décroche la chaîne, l'eau ne descendra plus dans la cuvette. Il devra découvrir le moyen de la faire s'écouler et il se retrouvera de nouveau ici, debout sur le siège. S'il glisse le reçu dans l'espace qui sépare le réservoir du mur, mais en le coinçant sous le couvercle du premier, la prochaine fois qu'il ouvrira celui-ci, le papier tombera sur le sol.

Il plie hâtivement la liste en accordéon. Il écrit sur le rabat supérieur : À l'attention de : Partridge. De la part de : Partridge. Lis-moi.

Il la fourre dans sa cachette et se rend compte qu'il va devoir inventer un stratagème pour revenir dans cette pièce. Quel genre de stratagème ? Il n'en sait rien.

C'est alors qu'il entend un hurlement. Il se précipite dans la chambre. La jeune fille donne des coups de pied et de poing en tous sens.

« Iralene ! crie-t-il. Réveille-toi ! » Il la tient par les épaules. Elle lui griffe la poitrine. « Iralene ! »

Elle ouvre les yeux, haletante, et parcourt la pièce du regard, tel un animal en cage, puis reporte son attention sur lui. « Que nous est-il arrivé ?

— Rien, répond-il avec douceur. Ce n'était qu'un mauvais rêve. Un cauchemar. »

Elle jette les bras autour de son cou et se serre contre lui. « Nous étions si petits. Nous étions devenus tout petits et ils nous avaient oubliés. J'ai tenté de les appeler. J'ai voulu lutter pour obtenir de l'aide, mais il n'y avait nulle part où aller. Et nous étions si minuscules, Partridge, comme des poupées dans des boîtes en plastique.

— Ce n'était pas réel. Tu étais seulement en train de rêver. Chut... » Il lui caresse les cheveux. « Chut... Ça va. Tu dois te rendormir.

— Ça va vraiment ? Tu es sûr ?

— Ce n'est qu'un rêve. Tout va bien. Il n'y aura pas de problème. » Il s'efforce de croire ses propres paroles. « Je te le promets.

— S'il te plaît, tiens-moi dans tes bras. »

Il s'étend et elle pose la tête sur sa poitrine, passant la main entre les boutons de sa chemise.

« Je veux que tu te rappelles ceci, dit-elle. Que tu as été bon pour moi. Demain, après ton opération, je te raconterai ce moment. Comme tu étais gentil.

— Cette version de la chambre est ma préférée, Iralene. Quand tu me rappelleras ce moment, assure-toi que nous sommes dans la même pièce - pas dans un lieu de vacances, ni dans une grande ville. Celle-ci me donne l'impression d'être à la maison. Jure-moi que tu remettras la même. C'est dans celle-ci que je veux vivre. Quoi que je te dise demain, veille à ce que nous revenions bien dans celle-ci. D'accord ?

— Celle-ci. J'y veillerai. Je te le promets. » Elle lisse les faux plis de sa chemise. Il s'imagine qu'avec l'oreille collée contre sa poitrine, elle perçoit les battements de son cœur. Ils sont éveillés et vivants dans un bâtiment rempli de corps suspendus, les morts vivants.

« Je peux rallumer les caméras, Partridge ? Je me sens plus en sécurité avec elles. Surveillée. Et je voudrais qu'ils nous voient tous les deux ainsi. Je peux ?

— Je ne les aime guère mais, à présent, ça va. »

Elle allonge la main vers la table de chevet et presse des boutons à la surface de la petite sphère. Les obturateurs des caméras d'angle se rétractent avec un clic familier. Et, une fois de plus, les yeux sont posés sur lui.

PRESSIA

SOLSTICE

Pressia, qui dormait à poings fermés, finit par se réveiller. À travers sa veste et ses deux pulls de laine, elle sent la courbe de son dos épouser un autre corps chaud. Elle se retourne vivement.

Bradwell, profondément endormi ; elle est frappée par sa corpulence, comme si elle découvrait un ours magnifique dans son lit - sauf qu'elle n'est pas dans son ht. Elle est dans un passage souterrain. Elle se souvient qu'il existe des contes de fées à propos de lits et d'ours, mais les histoires ne lui reviennent pas. Le flanc du garçon s'élève et retombe. Ils sont entièrement vêtus et leurs pieds s'entrecroisent. Ils se sont embrassés jusqu'à ce que leurs lèvres soient douloureuses et, finalement, ont dû céder au sommeil.

Les oiseaux incrustés dans le dos de Bradwell bruissent sous sa chemise. Il fait nuit mais elle distingue son visage dans le clair de lune voilé de cendres - ses traits sont si paisibles qu'il paraît jeune. Il est jeune, se rappelle-t-elle. Ils le sont tous deux. Et il a l'air si vulnérable qu'elle peut presque se représenter ce qu'il serait devenu si rien de tout cela n'était arrivé - le meurtre de ses parents, la perte de Walrond, les Détonations... Est-il imaginable que Bradwell eût été le gars le plus gentil, le plus tendre du monde ? Peut-être une partie de lui est-elle restée tendre, et que c'est la raison pour laquelle il leur a fallu si longtemps pour se retrouver à nouveau dans ce genre de situation. Il a peur d'être meurtri, tout comme elle.

Elle touche instinctivement les ampoules attachées contre son ventre. Elles sont intactes.

Elle sera incapable de se rendormir, et il est probablement temps pour elle de relever El Capitan et de prendre son tour de garde. Elle se glisse à l'écart du garçon, passe son fusil dans son dos et ramasse son couteau.

Tandis qu'elle sort du souterrain, elle entend une voix (rauque et grave) entonner une chanson d'amour au sujet d'un homme dont l'amante est morte dans les Détonations. Elle l'a déjà entendue de nombreuses fois.

La cendre et l'eau forment une belle pierre.

J'attends ici d'en faire autant.

Ça ne peut être que la voix d'El Capitan. Elle appuie son dos contre la pente du remblai, s'immobilise et écoute. Le ton est triste, mélancolique, déchirant. Elle ignorait qu'il avait ça en lui. Elle se demande s'il est amoureux de quelqu'un, ou s'il a perdu quelqu'un dont il était amoureux. Il n'y a pas d'autre explication possible à la profonde nostalgie qui imprègne sa voix éraillée.

Elle ne souhaite pas le mettre dans l'embarras en étant surprise à l'écouter, aussi rentre-t-elle dans le passage et ressort-elle une seconde fois, en toussant bruyamment.

Il s'interrompt - au milieu d'une note.

Elle l'appelle. « Cap ?

— Qu'y a-t-il ? » répond-il, avec brusquerie.

Elle escalade le remblai et le trouve assis entre les rails déchiquetés, serrant son fusil sur sa poitrine. Helmud sur le dos, il se balance légèrement d'arrière en avant, comme s'il berçait un bébé - Helmud ou le fusil ? Il ne semble pas conscient de son mouvement. Fanny se tient à son côté, silencieuse et tous feux éteints. « Pourquoi ne pas rentrer pour dormir un peu ? Je te relaie.

— Où est Bradwell ?

— Il roupille.

— Vraiment ? » Il dit ça d'un ton accusateur. Sait-il qu'ils se sont embrassés ?

« Oui, vraiment. Il assurera le tour suivant. Je n'arrive plus à dormir.

— Je vois.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. » Il se lève. « Tu préfères que Fanny reste avec toi, ou tu veux que je l'emmène ?

— Laisse-la ici. Si c'est suffisamment calme, j'effectuerai quelques recherches.

— Jusque-là, c'était tranquille - plus ou moins. » Il s'apprête à redescendre. « Ce n'est que le début du voyage, et nous avons déjà un homme en moins. Nous devons rester concentrés. Chacun d'entre nous.

— J'en suis consciente. »

Il hausse les sourcils, comme s'il avait un doute. Elle n'aime pas cette lueur soupçonneuse dans ses yeux. Helmud redresse la tête, tout ensommeillé. Il aperçoit la jeune fille et sourit. Elle lui dit : « Rentre

dormir, Helmud. » L'officier lève les yeux vers son frère. « Ouais, va te coucher. » Il se retourne et dévale la pente.

Il fait froid. Pressia serre ses bras contre ses flancs. Elle fredonne la chanson pendant quelques minutes, en songeant à Bradwell. Les paroles évoquent le fait d'attendre quelqu'un qui ne revient pas. Ses peurs la reprennent sournoisement.

Les alentours sont déserts et silencieux, aussi commande-t-elle à la Boîte noire : « Réveille-toi ! Mettons-nous au travail. »

Les lampes de Fanny clignotent. Ses pattes sortent de son corps avec un bourdonnement et elle se hisse dessus.

« Je veux davantage d'informations à propos de l'Irlande et de Newgrange. »

La Boîte lui montre une avalanche d'informations - histoire des guerres, topographie, climat, géologie, et même quelques indications concernant la mythologie, la poésie, l'art de la narration. L'espace qui les entoure est aussi éclairé que si elles se réchauffaient devant un feu de camp.

Finalement, Fanny en vient à Newgrange, qui est plus vieux que Stonehenge et les pyramides d'Égypte, et a été construit par une ancienne civilisation avancée. Un couloir d'une vingtaine de mètres mène au centre du tertre. Une fois par an, au solstice d'hiver, le soleil darde ses rayons directement dans le passage, jusqu'au cœur du dôme, à travers une sorte d'ouverture spéciale, située juste au-dessus de l'entrée. Cela se produit aujourd'hui quatre minutes après le lever du soleil mais, il y a cinq mille ans, les deux choses coïncidaient exactement.

Il y a quelque chose là-dedans qui la titille. Elle prie Fanny de lui fournir des renseignements sur le solstice d'hiver - le jour le plus court et la nuit la plus longue de l'année. « Quand tombe-t-il, cette année ? s'enquiert-elle.

— Le 21 décembre, répond la Boîte de sa voix légèrement métallique. Le soleil se lèvera à huit heures trente-neuf.

— Pourquoi étaient-ils fascinés par le solstice d'hiver ? »

Fanny lui ouvre une nouvelle page, expliquant que certains chercheurs estiment qu'il s'agissait d'un tertre funéraire, tandis que d'autres penchent pour une religion basée sur l'astrologie.

« Ce qui nous ramène au Cygne, murmure la jeune fille. La constellation. » Elle se sent bizarre tout à coup. Elle éprouve un tiraillement douloureux dans la poitrine, accompagné d'oppression. C'est comme si son corps avait compris quelque chose que son esprit

n'a pas encore saisi. « Une religion basée sur l'astrologie. Le lever du soleil. Le 21 décembre. Huit heures trente-neuf du matin. Combien de temps le soleil brille-t-il dans la chambre funéraire ? demande-t-elle à la Boîte.

— Dix-sept minutes.

— Et il éclaire le sol, n'est-ce pas ? Le sol de la chambre ? »

Fanny allume un voyant, comme pour confirmer cette information.

Pressia la ramasse et redescend tant bien que mal jusqu'à l'entrée du tunnel. Elle crie : « Bradwell ! Cap ! Helmud ! Réveillez-vous ! »

Bradwell se soulève sur un coude. « Qu'y a-t-il ? »

El Capitan, qui est couché juste derrière lui, s'écrie : « Que se passe-t-il, bon sang ? »

Helmud répète, avec effroi : « Sang ? »

— Walrond. Vous vous rappelez ce qu'il a dit ?

— Quoi ? À quel sujet ? » Le garçon aux oiseaux se frotte les yeux avec ses mains magnifiques, ces mains qui étaient sur le corps de Pressia, et qu'elle aime.

« Il a dit dans le message : Le temps joue un rôle essentiel. Vous vous en souvenez ? Vous vous interrogiez sur ce qu'il entendait par là, n'est-ce pas ? »

Bradwell s'assied. « Ouais, je voulais dire que le temps ne jouait un rôle essentiel qu'au moment où ils tentaient d'arrêter Willux avant qu'il ne fasse sauter le monde -plus maintenant.

— Pourquoi ces questions ? intervient l'officier.

— J'étais en train d'effectuer des recherches sur Newgrange et, là-bas, le temps joue un rôle essentiel une fois par an. Un certain jour à une certaine heure. » Elle parle de la tombe, du passage et de la lumière qui inonde la chambre centrale. « Pendant seulement dix-sept minutes.

— Tu crois que Walrond y a caché la formule ? demande El Capitan.

— S'il savait qu'il existait de grandes chances pour que Willux épargne le dôme de Newgrange, c'est sans doute bien là qu'il l'a dissimulée et ses paroles seraient alors sa manière de l'indiquer, réfléchit tout haut Bradwell. Ce serait sa croix marquant l'endroit.

— Il faut y aller, tout de suite, s'impatiente la jeune fille. Nous devons rassembler nos affaires et partir. Le 21 décembre n'est que dans trois jours. Nous avons besoin de la lumière tombant sur le sol. Nous avons besoin de ces dix-sept minutes.

— La Boîte est une clé, déclare Bradwell.

— Une clé, dit Helmud. Une clé. »

Le terrain est plat, balayé par le vent, tapissé de poussière et de cendres. Le soleil émerge à l'horizon. Fanny possède les coordonnées de Hastings et a établi un itinéraire. Des Poussières s'élèvent du sol ici et là. Ils tirent dessus tour à tour - dans la plupart des cas, une seule balle suffit. En dehors de cela, ils sont totalement silencieux.

Bradwell jette un coup d'œil à Pressia. Elle veut croire qu'ils partagent un secret, mais El Capitan paraît suspicieux. Les a-t-il vus s'embrasser ?

L'officier rompt finalement le silence. « C'est comme les tatouages animés de pulsations sur la poitrine de ta mère, Pressia. Ces survivants au Crazy John-Johns doivent être la preuve qu'il existe plusieurs petits clans du même genre, peut-être tout autour de la planète. D'autres gens se demandant qui d'autre existe en dehors d'eux ? »

La jeune fille songe à son père. « Oui.

— C'est possible, approuve Bradwell, en la regardant. Nous ne pouvons toutefois fonder nos espoirs là-dessus.

— S'il est possible qu'il y ait d'autres survivants, il est également possible qu'une partie d'entre eux soient florissants.

— En théorie, c'est possible », concède El Capitan.

Helmud hoche la tête, pensivement.

« Ce n'est pas le moment d'élaborer des théories. OK ? » Bradwell s'immobilise. « Écoutez. Nous sommes tous hantés par la même pensée, non ? »

Ses compagnons s'arrêtent également.

« Laquelle ? fait l'officier.

— Nous pouvons nous montrer aussi optimistes que nous le souhaitons, nous avons tous peur d'échouer. Nous risquons fort de perdre la vie dans ce voyage.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de penser ainsi, proteste Pressia.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de ne pas l'envisager. »

Elle baisse la vue sur son poing-tête-de-poupée, ses paupières imprégnées de cendre, frémissant dans le vent. Il est aussi dangereux de tomber amoureux que d'être trop optimiste. Est-ce ce qu'il veut dire ? Elle lui a confié qu'elle tombait amoureuse, mais il a répliqué qu'elle lui faisait le même effet. Fait-il marche arrière maintenant ?

« Taisons-nous et continuons, décrète El Capitan. Mieux vaut ne pas réfléchir du tout et nous contenter d'avancer, pas après pas.

— Ne pas réfléchir du tout, dit son frère.

— Super ! » commente Bradwell.

Le terrain s'ouvre sur de nouvelles collines, des pins, des troncs nus. Ils suivent une route réduite à l'état de gravier par les explosions. Certains fragments portent encore les restes de peinture de l'ancienne ligne jaune de démarcation.

Ils parviennent à une rivière. En amont se trouve un barrage délabré. Le haut de ce dernier est encore intact mais il est sillonné de fissures et de lézardes, dont l'une se prolonge jusqu'à un trou, ouvert comme par un coup de poing au beau milieu de l'édifice et par lequel l'eau se déverse. La rivière s'est reformée en dessous, se précipitant et bouillonnant, et Pressia ne peut s'empêcher de penser à sa deminoyade, à la sensation terrifiante d'être retenue prisonnière sous les flots.

El Capitan monte sur le barrage, pose un genou par terre et examine la chaussée. « C'est praticable, crie-t-il. Il y a des traces d'animaux, dans les deux sens. »

Bradwell se tourne vers son amie. « On pourra rester secs cette fois. » Il y a dans ses yeux sombres une lueur qui donne envie à la jeune fille de plonger dans le courant et de s'y noyer presque, juste pour se retrouver allongée avec lui - retrouver cette sensation d'être tout contre lui.

« Je le suppose. »

Elle grimpe sur la digue à son tour. De là, elle découvre de petits amas de ruines, des immeubles écroulés, des routes disloquées, les coquilles calcinées de quelques voitures, un bus renversé sur le côté, se désintégrant dans le sol.

Bradwell la suit, et Fanny se hisse à sa suite. « Quel étrange patrimoine culturel ! s'exclame-t-il.

— On est à combien ? s'informe l'officier.

— Combien ? » fait Helmud.

Fanny effectue un calcul. « Vingt-neuf virgule vingt-huit kilomètres. »

Bradwell cesse d'avancer. « Vingt-neuf virgule vingt-huit kilomètres ? Cela devrait nous amener tout près du district de Columbia. Tu peux localiser ces coordonnées sur une carte de l'Avant, Fanny ? »

El Capitan se rapproche.

La Boîte projette une carte, une vue à petite échelle du lieu où ils se situent et de celui où ils se rendent.

« Fais un gros plan sur notre destination », lui ordonne le garçon.

Zoom.

« C'est le district de Columbia ? » s'enquiert Pressia.

L'image se fige.

« Ça ne peut pas être ça, dit Bradwell.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un dôme. Merde, alors !

— Quel dôme ? fait l'officier.

— C'est le district de Colombia, d'accord ? Tu n'es jamais allé en voyage scolaire, Cap ?

— Je suis allé dans un village colonial, un jour. Nous avons vu des gens fabriquer des bougies de cire.

— Il y a un dôme célèbre dans le district de Columbia ? » demande Pressia.

Le garçon secoue le chef. « Ce n'est pas possible qu'il soit encore debout.

— Qu'est-ce qui ne peut pas être debout ? s'impatiente la jeune fille. Explique-nous !

— Le Capitole.

— Le quoi ? »

Bradwell fourre les mains dans ses poches et considère le lointain. « Le bâtiment du congrès des États-Unis d'Amérique. Le Capitole. C'était un dôme. Un dôme splendide.

— Seigneur ! s'écrie El Capitan. Le bâtiment du Congrès américain ? Ce dôme-là ? C'est là que se trouve le vaisseau aérien ? »

L'autre lui répond par un signe affirmatif. « Ce qu'il en reste, probablement. Il ne doit plus y avoir grand-chose.

— Willux a garé un vaisseau aérien dans le bâtiment du Congrès ? Voilà qui est sentimental !

— Willux », répète Helmud, étonné.

Ils sont fouettés par le vent. « Tu vas finir par l'avoir, ton voyage scolaire, Cap ! » plaisante Bradwell.

Pressia entreprend de traverser le barrage. Les bourrasques sont puissantes et elle a peur d'être précipitée dans le vide. Elle se courbe

davantage. L'air soulève ses cheveux, agite son pantalon et sa veste. Elle essaie d'imaginer un vaisseau aérien à l'intérieur d'un immense dôme. À quoi ça ressemblerait ?

Elle commet l'erreur de regarder, par-dessus le rebord abrupt, l'eau jaillissant de la cavité, s'abattant bruyamment et formant de l'écume en contrebas, et le regrette aussitôt. Quand elle relève les yeux, elle voit quelque chose surgir comme une flèche - une Bête de petite taille aux poils hérissés. Son dos est arqué, tel celui d'un chat. Mais elle ressemble plus à un gros rat avec des dents pointues, découvertes. Elle émet un cri aigu, perçant. Ses pattes sont munies de larges griffes, peut-être rétractables. « Nous avons une amie ici, fait-elle.

— Je vais la descendre », dit El Capitan.

Les prunelles de la Bête sont légèrement rougies. « Elle va bondir, tu as intérêt à bien viser. »

Il lève son arme très lentement. Helmud se bouche les oreilles. Quand la créature entend le déclic du chien, cependant, elle bondit en direction de la jeune fille. Celle-ci s'accroupit et roule sur elle-même. L'officier tire mais rate sa cible. La gueule étroite, toutes dents dehors, est à présent juste devant le visage de Pressia, qui lui envoie un coup de poing et, emportée par son élan, se retrouve au bord du vide. Elle glisse à l'aplomb du trou béant d'où s'écoule l'eau. Elle se raccroche au rebord de sa main valide et du coude opposé, la joue éraflée par le ciment. La Bête lui fait face en grondant.

El Capitan fonce sur leur attaquante cette fois, lui agrippant l'arrière de la nuque, tandis que celle-ci se défend à coups de griffes et de dents. Bradwell saisit le bras de son amie. Elle se cramponne à la manche de son manteau, les doigts serrés contre son épaule musclée. Il l'attire contre lui. Elle reprend son souffle - goûtant sa proximité avec le garçon.

Helmud frappe la créature, tentant de l'éloigner de son frère. Ce dernier finit par se libérer. La Bête a perdu du sang, mais elle miaule et s'enfuit en boitillant.

Les mains sur les genoux, El Capitan peine à retrouver sa respiration. Il lève le regard sur Pressia et semble remarquer la manière dont elle s'accroche à la manche de Bradwell. S'il pensait qu'il existe une alliance plus profonde entre ses compagnons de voyage, il aurait peut-être du mal à l'accepter. Il est imprévisible. Elle lâche son ami, brosse la terre sur son pantalon.

Bradwell demande : « Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Une sorte de belette, répond l'officier.

— J'ai failli être tuée par une belette ? s'étonne Pressia.

— Mais tu ne l'as pas été, rétorque le garçon aux oiseaux. Nous t'avons sauvée. Certains trouveraient même ça romantique.

— Ce n'est pas ma définition du romantisme, maugrée El Capitan. Il m'arrive de croire à ce genre de choses. Mais pas quand je sauve une fille. Ça, c'est simplement de la galanterie. »

Elle se souvient de sa voix, triste et rauque. Peut-être voir Pressia et Bradwell ensemble lui rappelle-t-il son amour perdu, celui dont parlait la chanson. Il est difficile de se figurer l'officier amoureux, mais il est assurément capable d'aimer. Il est humain, si dur qu'il prétende être.

« Tout le monde peut être romantique, dit-elle. Si c'est ce qu'il désire. »

LYDA

VŒU

Lyda est assise sur un tabouret, dans l'usine, au milieu d'une rangée de Mères, pelant la peau sèche et rugueuse de tubercules. Ceux-ci présentent de petites protubérances, qui se sont parfois étirées, un peu comme des tentacules. Certains ont été stockés si longtemps qu'ils sont devenus semblables à des griffes violacées, apparemment prêts à se changer en Bêtes et à s'échapper en rampant. Toutefois, le travail ne la gêne pas. Une fois la peau retirée, les tubercules sont d'un blanc brillant et visqueux. Ils lui glissent des mains, tels des poissons, et remplissent le seau qu'on emportera pour les cuire à la vapeur. Seuls les petits bruits secs et les raclements des couteaux se font entendre.

Quand elle voit Mère Hestra franchir l'encadrement vide de la porte de l'usine, son estomac se noue. La femme a attendu toute la matinée de pouvoir présenter sa requête à Notre Bonne Mère - afin qu'elle les autorise, elle et Lyda, à l'entretenir en privé d'une affaire urgente concernant la seconde. D'ordinaire, leur chef refuse les entrevues individuelles. Elle croit en la solidarité, et que n'importe quelle nouvelle est plus facile à accepter quand c'est l'ensemble du groupe qui l'apprend en même temps. Une vague peut renverser un individu et l'entraîner dans la mer. Mais si nous sommes les unes aux côtés des autres, nous nous soulevons et retombons avec le flot. Ce n'est qu'une ondulation.

Notre Bonne Mère terrifie Lyda. Elle préférerait ne pas lui parler du tout.

Cependant, Mère Hestra affiche une expression de triomphe muet ; même Syden paraît heureux. Elle déclare à Mère Egan : « Lyda doit venir avec moi. Ordre de l'autorité suprême.

— L'autorité suprême, hein ? »

L'autre confirme d'un signe de la tête.

« Très bien, alors. Lyda ? Tu as entendu ? Vas-y tout de suite. » Mère Egan est en charge de l'épluchage des tubercules et ressemble elle-même à l'un d'eux - une peau sèche et foncée, quelques protubérances. Elle ne porte pas d'enfant attaché à elle. Elle a perdu les siens dans les Détonations. La jeune fille se lève, tenant le bord de son tablier pour ne pas laisser tomber les épluchures. Elle les jette dans la poubelle,

avant de remettre son tabouret en place contre le mur.

Toutes les femmes la regardent à présent, ainsi que leurs enfants. Elles l'observent d'une manière à laquelle elle s'est habituée. Elles sont fières de clamer qu'il y a une Pure parmi elles, mais elles la méprisent tout autant. Elles présument qu'elle ne connaît rien à la souffrance. Certaines lui chuchotent : « N'es-tu pas jolie ? » et « Tu as une peau très claire » - des compliments, sauf que leur ton est hostile. Un jour, elle a trouvé un mot sur son oreiller, qui disait : Rentre chez toi. On n'a pas besoin d'une fille dans ton genre ici. Et quand Mère Egan lui a donné pour la première fois un couteau à éplucher, elle lui a fait la réflexion suivante : « Fais attention avec ça. Tu ne voudrais pas abîmer cette peau laiteuse de Pure. »

C'est dans ces moments que Pressia lui manque. Elle ne la connaissait pas très bien, mais elles ont traversé bien des choses ensemble, en peu de temps, et la jeune fille au poing-tête-de-poupée n'a jamais semblé lui tenir rigueur de son passé. Elle est sûre que si elle pouvait se confier à elle au sujet de sa grossesse, elle aurait une véritable amie, une confidente. Où est-elle, maintenant ?

Elle regrette également Illia ; ses histoires, bien que noires et étranges, la transportaient, et elles avaient l'air de contenir des enseignements, le type d'enseignements qui se transmet de mère en fille.

Tandis qu'elle sort de la pièce aux allures de caverne, elle sent les yeux fixés sur son dos. Elle se demande ce qu'elles penseront d'elle quand le bruit se répandra qu'elle est enceinte. Elles la haïront encore plus, n'est-ce pas ? D'avoir été négligente et stupide. De s'être donnée à un garçon, de manière aussi irréfléchie. Elles la prendront pour une salope. Elle a déjà entendu cette insulte. On la prononçait à voix basse au sujet de trois filles de l'académie. Elles se sont retrouvées au centre de rééducation. Elles y sont restées longtemps et sont revenues moroses, coiffées de perruques brillantes jusqu'à ce que leurs cheveux repoussent. Quel sera son châtiment, ici ?

Le jour est gris, le ciel bouché. Le bord des nuages semble alourdi par la cendre.

« Vous lui avez dit ? demande Lyda à Mère Hestra.

— C'est à toi de le faire. Elle s'attend à ce que tu lui avoues quelque chose.

— Va-t-elle me renvoyer ? Elle ne ferait pas ça à une jeune mère, n'est-ce pas ? »

Son interlocutrice garde le silence un instant. Finalement, elle soupire : « Ses desseins sont impénétrables. Mais c'est une bonne chose

que nous lui parlions en privé d'abord. »

Elles passent devant le cimetière. Une partie d'elle voudrait soudain récupérer la boîte à musique. Mais elle a conscience qu'elle ne devrait pas le vouloir. Partridge est parti.

Elles gagnent un autre bâtiment - la cuverie, où réside Notre Bonne Mère. Deux femmes montent la garde devant la porte, armées jusqu'aux dents. Elles ne sont pas seulement équipées de lances, de fléchettes et de couteaux - ce sont là leurs anciennes armes de prédilection ; elles ont maintenant des fusils volés aux garçons des sous-sols.

« Je l'ai ramenée avec moi, déclare Mère Hestra. Ordre de l'autorité suprême. »

Elles les laissent entrer.

La cuve elle-même repose au centre de la salle au plafond élevé, tel un immense chaudron. Le trône de Notre Bonne Mère se trouve derrière. Mais aujourd'hui, elle n'y est pas assise. Elle est étendue sur le dos sur un lit de camp, cependant qu'une des Mères tire sur sa nuque. « Inspirez profondément et retenez votre souffle. Prête ? »

La femme allongée ferme doucement les paupières et hoche le chef.

L'autre fait tourner sa tête d'un coup sec. Sa nuque craque. Elle soupire. « Merci. »

La masseuse se redresse. Elle a un enfant assis sur sa hanche, qui appuie sa tête contre sa poitrine. Elle aperçoit Mère Hestra et Lyda. « Vous avez de la visite. »

Notre Bonne Mère tourne son regard vers les nouvelles venues. « Oui, je les attendais. » La jeune fille espère qu'elle va s'asseoir, mais elle ne bouge pas. En dépit du froid, elle a les bras nus, et on distingue clairement la bouche du bébé dans son biceps. Celle-ci est humide de salive et esquisse de petits mouvements de succion. « Parle-moi, dit Notre Bonne Mère.

— La nouvelle de Lyda est très..., commence Mère Hestra.

— Pas toi. » La femme a refermé les yeux et se tient parfaitement immobile. On aperçoit le dur métal du châssis de fenêtre incrusté dans sa poitrine, qui s'élève et s'abaisse avec sa respiration. « Lyda, dis-moi quelle est cette nouvelle urgente. »

Celle-ci s'avance d'un pas. « Je ne suis pas sûre...

— Est-ce une nouvelle venant du Dôme. T'a-t-il contactée ?

— Partridge ?

— Qui d'autre ?

— Non. Je ne crois pas qu'il en ait la possibilité.

— Alors, il t'a abandonnée en même temps ? »

Lyda marque un temps d'arrêt. « Je suppose qu'on peut le dire ainsi.

— Eh bien, ce n'est pas une nouvelle. Un Mort est un Mort. C'est ainsi qu'agissent les Morts. Ils partent. »

Elle se retourne vers Mère Hestra. Dis-lui, la presse cette dernière. Fais-le.

« Mais avant... avant de partir... »

Notre Bonne Mère rouvre les paupières.

La jeune fille prend une profonde respiration. « Avant de partir, alors que nous nous enfuyions. Les Forces spéciales étaient partout et... »

La femme se redresse en position assise. Elle la considère, fermant les yeux à demi. Son visage est tout fissuré de rides.

« Nous étions seuls dans notre fuite. Et il y a eu la maison du directeur de prison. Elle n'avait pas de toit et...

— Dis-moi ce qui est arrivé dans cette maison.

— Le dernier étage. Il n'y avait rien au-dessus de nos têtes. Et il y avait le cadre d'un vieux lit. À baldaquin. En cuivre...

— Que t'a-t-il fait dans la maison du directeur, Lyda ? »

Elle secoue la tête. Elle sent qu'elle va pleurer. Elle entrecroise les doigts de ses deux mains. « Il ne m'a rien fait. Ce n'est pas ainsi que ça s'est passé.

— Essaies-tu de me dire qu'il t'a violée ?

— Non ! »

Notre Bonne Mère se lève. « Tu es en train de m'expliquer qu'il t'a entraînée à l'écart de Mère Hestra, et attirée dans la maison du directeur de prison, où personne ne pouvait t'entendre hurler. » Elle rapproche sa figure de celle de la jeune fille. « Est-ce qu'il t'a violée ensuite ?

— Ce n'est pas comme ça que ça s'est produit ! Il ne m'a pas violée. Ce n'était pas ça. »

La femme la gifle avec tant de force qu'elle ne ressent d'abord aucune douleur. Ça la brûle simplement, puis un élanement lui traverse la joue. Elle étend les bras pour se rattraper, et la main de Mère Hestra la retient.

« Ne défends jamais un Mort ! Pas ici. Pas devant moi. » Notre

Bonne Mère s'écarte brutalement de Lyda, se dirige vers le mur, lève les poings et martèle la paroi jusqu'à en gémir de douleur. Elle s'arrête et semble figée sur place, la tête pendante.

« Elle est enceinte, souffle Mère Hestra.

— Je sais. »

La pièce reste complètement silencieuse pendant un long moment. Finalement, la jeune fille ne le supporte plus. « Qu'allez-vous me faire ? s'enquiert-elle.

— Je ne vais rien te faire. Je vais faire quelque chose pour toi. » La voix de Notre Bonne Mère n'est plus qu'un murmure rauque. Elle est encore plus effrayante ainsi que lorsqu'elle tape contre le mur.

« Que voulez-vous dire ?

— Je vais le tuer, répond-elle d'un ton dénué d'émotion.

— Quoi ? » Encore secouée par la gifle et peinant à recouvrir son équilibre, Lyda sent ses genoux se dérober sous elle. « Non, je vous en prie.

— C'est la vérité. Je vais le tuer et, pour arriver jusqu'à lui, je devrai en tuer d'autres en cours de route. C'est inévitable. L'heure est venue pour nous de planifier une attaque contre le Dôme. L'heure de la bataille. » Elle se rapproche de la jeune fille.

Cette dernière a du mal à comprendre qu'une chose aussi fugitive et innocente puisse déclencher une guerre. Des gens vont mourir à cause de ces courts instants dans la maison sans toit du directeur de prison.

La femme pose doucement la main sur son ventre. Elle regarde Mère Hestra et dit : « Un bébé que nous pourrons tenir dans nos bras. Le premier depuis les Détonations.

— Le premier. Nous le chérirons. »

Notre Bonne Mère pousse un nouveau soupir et pose un doigt sur la bouche du bébé dans son bras. Elle passe le doigt entre ses lèvres et frotte sa gencive inférieure. « Deux dents de lait. Je vous en ai parlé ? Après toutes ces années, deux petites quenottes blanches. »

PARTRIDGE

FIBRES

Quand il se réveille, Iralene est partie. Son côté du lit est impeccablement fait et elle a réinstallé la maison sur la plage, ce qui provoque chez lui une crise de panique. Sera-t-elle fidèle à sa promesse et remettra-t-elle la ferme quand il reviendra ? Dans le cas contraire, il est fichu.

Son petit déjeuner est prêt - là encore, de la vraie nourriture, des flocons d'avoine et du jus de fruits rose. Les caméras le fixent de leurs yeux vitreux. Il les regarde bien en face, comme pour dire à ceux qui l'observent qu'il n'a pas peur d'eux. C'est un mensonge. Il a si peur qu'il peut à peine manger. Il s'avance vers la fenêtre et aperçoit le vieil homme passant la plage au peigne fin avec son détecteur de métaux. Il se penche au-dehors et crie : « Hé, stupide vieillard factice ! Tu es condamné à l'échec ! Tu ne trouveras jamais le moindre putain de bout de métal ! »

L'homme se tourne vers lui, sourit et abaisse son chapeau.

On frappe.

« Entrez ! »

Il s'attend à voir Iralene, puisqu'elle semble être à ses côtés en permanence. Cependant, la voix de Beckley lui parvient de derrière la porte. « Je suis là pour vous emmener.

— Déjà ? Vous pouvez m'accorder une minute ? » Il ne sait pas exactement pourquoi il lui faut une minute. Il aimerait changer à nouveau la pièce en chambre de ferme et vérifier si la note se trouve toujours dans le réservoir des toilettes. Sans Iralene, il en est incapable.

« Ils ont besoin que vous veniez tout de suite.

— Nom de Dieu ! » Il entend le raclement de la clé dans la serrure.

Le garde ouvre brusquement la porte. « Prêt ? »

En une heure, Partridge est de retour au centre médical, récuré et revêtu d'une blouse de malade, allongé sur une table dans une salle d'opération, seul.

Il entend le bourdonnement et le clic familiers du système de

filtration de l'air. Juste au-dessus de sa tête, il y a une bouche dans le plafond. L'air descend sur lui et il aimerait que la sensation que cela lui procure ressemble encore plus à celle du vent. Les conduits d'aération ont été pour lui la voie de sortie au moment de sa fuite. À présent, cependant, il doit rester. Il doit avoir foi en Arvin Weed.

Un technicien entre. « Je suis venu vous attacher.

— M'attacher ? » Il se redresse en position assise - par instinct. Il tente de rire. « Allons ! Est-ce que je donne l'impression de devoir être attaché ? »

L'homme a les traits dénués d'expression. « Le Dr Weed a dit que c'était nécessaire. »

Qu'Arvin ait donné l'ordre de l'attacher n'est pas du tout bon signe. « Le docteur ? Weed n'est pas médecin.

— Il l'est, maintenant.

— Écoutez, je n'ai pas besoin de sangles. » Partridge pose la main sur la poitrine du technicien. Ce dernier baisse les yeux, puis les relève. Et le garçon comprend que ce n'est pas un technicien ordinaire. Il a pris des stimulants et, avant que Partridge l'ait compris, l'autre lui a tordu le bras dans le dos, le paralysant de douleur. Il reprend son souffle avec de petits grognements.

En quelques gestes supplémentaires, l'homme finit de l'entraver à la table. Il attend au pied de celle-ci jusqu'à l'arrivée d'Arvin, qui se présente vêtu de la tenue de travail complète, y compris le masque, si bien qu'on ne discerne que ses prunelles. « Laissez-nous une minute, fait-il. Je désire expliquer au patient le déroulement du processus, répondre à toutes ses questions. »

Le technicien sort de la pièce.

Ils ne sont plus que tous les deux désormais, abstraction faite des caméras. Partridge guette désespérément un signe destiné à le rassurer, même codé.

« Pourquoi leur as-tu ordonné de m'attacher ? C'est inutile.

— Nous devons t'empêcher de bouger pour l'anesthésie générale, de toutes les façons, répond son camarade en jetant un coup d'œil à l'une des caméras dans l'angle de la salle.

— Dis-moi que tout va marcher comme sur des roulettes. Tu peux faire ça ?

— C'est un travail vraiment révolutionnaire, Partridge, et nous allons l'enregistrer pour la postérité.

— Entièrement ?

— Bien sûr.

— Ne puis-je avoir un moment réellement seul avec toi ?

— À quoi bon ? »

Cela signifie-t-il qu'Arvin ne sera pas en mesure de le rassurer, si peu que ce soit, ou qu'il n'en a jamais eu l'intention ? « Tu le sais bien, Weed.

— Bon, et si je te parlais de la science de la mémoire et du déroulement de cette opération ? »

Il ne se soucie guère de science en ce moment. Mais il craint, s'il prononce un mot, que sa voix ne se brise. Il pourrait craquer, là, tout de suite - et sa défaillance serait immortalisée. Il décide de laisser la parole à Arvin, cependant que lui-même rassemble son courage.

« La mémoire à court terme est chimique. Mais au-delà de cette remémoration express, les souvenirs sont logés dans ton cerveau. C'est anatomique. À la base, nous avons appris à allumer et éteindre certains neurones et schémas neuronaux dans le cerveau. Quand les souvenirs se forment, ils créent ces schémas. Donc, si nous déconnectons ceux-ci, nous pouvons rendre muets les souvenirs correspondants. C'est ce qu'on appelle l'optogénétique. Nous en avons parlé un jour, avant que les nouvelles avancées soient rendues publiques, tu te rappelles ?

— Hum, ça me dit quelque chose. » En fait, Partridge était très doué pour décrocher quand son camarade l'entretenait dans son jargon scientifique. Ce n'est peut-être pas le moment idéal pour l'avouer.

« Tout d'abord, nous choisissons les neurones que nous altérons génétiquement au moyen de virus portant certains types d'ADN. Tu sais, c'est de la microbiologie et, dans ton cas, nous introduirons dans le neurone la capacité à être désactivé par des lumières colorées spécifiques. Nous entrerons avec des fibres optiques extrêmement fines, que nous introduirons très précautionneusement dans ton cerveau. Et nous atteindrons l'un de ces schémas. De cette manière, nous pourrions désactiver le neurone et son circuit en envoyant des signaux lumineux à travers les fibres. Et voilà ! »

L'idée de quelqu'un pénétrant à l'intérieur de son cerveau avec des fibres le rend malade. « *Voilà*. Vous allez dans mon cerveau et vous éteignez certaines lumières.

— C'est un bon résumé. »

Il déglutit avec difficulté. « Charmant. Dis-moi une chose, docteur Weed. » Arvin lui a confié à la fête qu'une fois les passages endommagés et l'accès aux souvenirs profonds (le fond sableux de

l'océan) coupé, il y a un court laps de temps pendant lequel on peut encore les retrouver avant qu'ils ne soient enfouis à jamais. « De combien de temps est-ce que je dispose pour plonger à cette profondeur ?

— Plonger ? De quoi parles-tu ? » Arvin sort une aiguille. « Je vais te mettre sous perfusion, Partridge. Alors, détends-toi.

— Combien de temps, Weed ? » le supplie-t-il, en détournant la tête pour ne pas voir l'aiguille percer la peau tendre du pli de son coude. L'autre la maintient en place grâce à une sorte de ruban adhésif.

« Reste tranquille, à présent. »

Partridge observe le stent dans son bras, la peau rouge et tirée par l'adhésif, bombée de part et d'autre de celui-ci. Arvin tapote le tube qui relie le stent à un sac de liquide transparent suspendu à une potence métallique. Bientôt, la pièce sombrera dans l'obscurité. Il sera anesthésié, endormi, inconscient. « Combien de temps pour plonger jusqu'au fond de l'océan ?

— Ah ! lance Arvin à un interlocuteur quelconque. Il commence à avoir des hallucinations. Il sera bientôt endormi.

— Combien de temps ? Dis-le-moi ! »

Le visage masqué de son camarade devient flou. Celui-ci tapote le moule coiffant l'auriculaire de Partridge. « Combien de temps crois-tu qu'il lui faudra pour finir de se reconstituer ? Environ une semaine, non ? Étonnant. Il sera tout bonnement de retour - un auriculaire entier, dit-il d'une voix presque chantante. Un auriculaire entier. Un auriculaire entier. »

Un auriculaire entier, un auriculaire entier, un auriculaire entier, se répète Partridge. Cela signifie-t-il qu'il aura une semaine pour faire remonter ses souvenirs ? Une semaine seulement, ou à peu près ? C'est le délai qui lui sera imparti pour retrouver la liste des sept vérités simples. Toutefois, même s'il les croit, rien ne lui permettra de savoir qu'il ne dispose que de sept jours pour se rappeler ce qu'il aura oublié. La lumière oscille et tremble au-dessus de lui. La pièce est animée de secousses et s'enfonce. Le visage de Weed est si flou maintenant qu'il est méconnaissable. Quelques nouveaux venus masqués font leur apparition, glissant autour de lui.

Partridge ne peut pas perdre connaissance. Il ne peut pas les laisser lui introduire des fibres dans le cerveau. Il arque le dos, luttant contre les sangles. Il pousse un cri à l'intention d'Arvin, mais il ignore si le moindre son sort de sa bouche. Les gens masqués continuent à travailler, de manière stoïque, méthodique.

Il se tord et se débat, songeant au vieil homme avec son détecteur de métaux sur la plage. L'oubliera-t-il complètement ? Il l'a traité d'idiot, de personnage factice condamné à l'échec. Et s'il était réel et qu'il longeât ce rivage quotidiennement, en considérant Partridge comme une illusion ? Cela ferait-il une différence ?

Ses muscles se relâchent. Il ferme les yeux, perçoit des bips. Il voit à nouveau le vieux au bord de la mer, levant le regard vers la fenêtre où lui-même se tient. Au moment où il sourit et abaisse son chapeau, on voit que ce n'est pas un vieillard. C'est un jeune homme. C'est Partridge lui-même, heureux de saluer de la main un étranger virtuel depuis une plage réelle (avec des choses réelles enfouies dans le sable réel) et, derrière lui, l'océan s'étend à perte de vue.

PRESSIA

VAISSEAU AÉRIEN

Afin d'éviter des monceaux de ruines, ils se dirigent vers le sud et entrent dans Washington par la vallée de Rock Creek. À plusieurs reprises, ils entendent de sourds gémissements, des cris perçants, dont certains paraissent humains. Des oiseaux décrivent des cercles au-dessus d'eux et se posent lourdement sur les branches. Certains ont un éclat huileux. Plusieurs ont des têtes de reptiles, tandis qu'un autre ressemble davantage à une chauve-souris, mais très grosse, avec une tête pivotante et des mâchoires claquant frénétiquement. Ses ailes, couvertes de légères touffes de fourrure duveteuse, fendent l'air. Il croasse comme un corbeau.

Après deux ou trois kilomètres de plus, Pressia aperçoit une tour décapitée, dont la moitié supérieure s'est fracassée en touchant le sol. Il y a des amoncellements de briques et de pierres, des arches encore intactes.

« Qu'y avait-il, ici ? »

Fanny débite leurs coordonnées : « Trente-huit degrés, cinquante-cinq minutes, cinquante secondes Nord. Soixante-dix-sept degrés, quatre minutes, quinze secondes Ouest.

— Ça suffit, les chiffres, s'impatiente El Capitan. Qu'est-ce que c'était ?

— La cathédrale nationale de Washington. » La Boîte noire fait subitement apparaître l'image d'une splendide construction avec des ogives, des arcs-boutants et des flèches.

« Une église, commente la jeune fille.

— En beaucoup plus grand, simplement », précise Bradwell. Elle sait qu'il est attiré par les églises. Il doit en partie sa survie à la crypte de Saint Wi. « Elle était immense. Les gens devaient y venir de partout. Allons la voir de plus près », propose-t-il.

El Capitan le fixe du regard. « Pourquoi ?

— Elle est haute. Nous avons besoin d'un point de vue élevé pour trouver le meilleur chemin à suivre. »

Ils commencent leur ascension. Le tertre de décombres est énorme.

« Tes parents ne croyaient pas en Dieu, n'est-ce pas ? » Pressia se souvient qu'ils n'allaient pas à la messe, refusaient d'avoir une carte, mais Dieu ?

« Ils croyaient dans les faits, ils avaient foi en la vérité. En ce sens, ils étaient pieux.

— Et toi, à quoi crois-tu ? » Elle aimerait croire en Dieu, pour sa part. Elle en est toute proche. Parfois, elle sent quelque chose au-delà de tout ceci. Elle aime lever les yeux vers le ciel, le seul bien dont sont privés ceux du Dôme, celui qu'elle les plaint de ne pas posséder.

« Et si Dieu et la vérité ne faisaient qu'un ? répond Bradwell. Si la vérité était au centre de tout ? Si tu crois cela, tu crois que la vérité l'emportera, à la fin. Elle se révélera d'elle-même...

— Comme Dieu ?

— Je ne sais pas. Au cours de l'Avant, la boîte dans laquelle nous gardions Dieu est devenue de plus en plus petite. D'un côté, il y avait la science. Et avec toute cette science, Willux a pensé qu'il pouvait jouer à Dieu. Et de l'autre côté, il y avait l'Église inventée pour servir leurs propres desseins - dans laquelle les riches se savaient bénis parce qu'ils étaient riches. À partir du moment où certains sont mieux que d'autres, les gens sont prêts à fermer les yeux sur toutes sortes d'actes de cruauté. » Il hausse les épaules.

« La boîte dans laquelle nous avons mis Dieu a été soufflée par les Détonations, comme tout le reste, dit Pressia. À moins qu'elle n'ait continué à rapetisser jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus de Dieu qu'une tache minuscule, un atome de Dieu.

— Peut-être cela suffit-il pour qu'il survive. »

El Capitan est parti en avant et les appelle. « On tient notre point de vue ! Venez voir ! »

Les deux autres escaladent les ruines. Elles sont parsemées de bouts de verre multicolores. Même sous une pellicule de cendre, les couleurs restent vives. Pressia ramasse un tessou. Ses bords sont coupants mais sa surface est lisse. Il a appartenu autrefois à quelque chose de magnifique, elle en est sûre, une chose destinée à inspirer les gens.

Une fois au sommet du monticule, la jeune fille jette un œil à travers la voûte béante. Et là, au fond de l'immense cavité que forme la carcasse de l'édifice, se trouve ce qui fut jadis un toit de cuivre vert, effondré sur lui-même. À travers graviers et scories, brillent des jaunes, des rouges, ainsi que des éclats de verre teinté privés de sens, de forme. Mais elle a entendu dire que l'art est censé refléter le monde, ce qui signifie que ces fragments sont toujours de l'art.

« Voici donc ce qu'il reste de la ville », dit Bradwell, en examinant la vue.

Pressia se retourne et observe le paysage aplati qui leur fait face. La cité a été investie par un marais boueux et froid. Les Bêtes et les oiseaux traversent précipitamment le sous-bois inondé. De vastes étendues de débris conduisent à la silhouette lugubre d'un obélisque tronqué. C'est un chicot, un trait de pierre lézardée - peut-être du marbre, aujourd'hui noirci.

« Le Washington Monument, fait Bradwell. Le crayon.

— Où est la Maison Blanche ? s'informe la jeune fille.

— Elle devrait se trouver par là. » Il indique le nord de l'obélisque écroulé. « Elle a disparu.

— Et les musées ? s'enquiert l'officier, par-dessus l'épaule duquel Helmud dévore le paysage des yeux. Tu m'as promis un voyage scolaire.

— Ils sont là. Les Archives, la National Gallery, le musée d'Histoire américaine, le musée d'Histoire naturelle, le musée de la Vague Rouge de la Vertu... Vous voyez toutes ces pierres renversées par les explosions et formant une ligne à l'est du crayon ? » Il montre du doigt des tas de cailloux. « La Déclaration d'indépendance pourrait bien exister encore. Elle était censée glisser quasi instantanément dans une chambre forte souterraine. A priori, elle aurait pu survivre à un impact direct.

— Regardez, là ! » El Capitan désigne un point un peu plus à l'est. « Ce n'est pas ce que nous cherchons ? »

Le dôme du Capitole se dresse contre l'horizon, telle une fragile bulle de savon. Il est délabré, certes, mais il est là, sur une petite colline qui s'élève au-dessus du marécage. C'est une ruine en pierre pâle, grise à présent. Son toit est en grande partie effondré, fissuré ou craquelé. Il manque des blocs dans ses murs, ce qui lui donne un aspect aérien et, de loin, évoque de la dentelle. Pressia songe aux mites qui mangent la laine et y laissent de petits trous, comme dans la gaze.

Et par ces ouvertures, elle distingue que le dôme n'est pas du tout vide. Il y a quelque chose à l'intérieur, des reflets métalliques. Le vaisseau aérien - sa silhouette massive, sa coque. Se trouve-t-il réellement là-dedans ?

« Regarde, Helmud, souffle l'officier à son frère. Il est là. » La jeune fille aimerait que son grand-père voie ça. Il lui a raconté de nombreuses fois comment, le jour qui a suivi les Détonations, le

vaisseau aérien a volé au ras des nuages, ronronnant dans le ciel, et comment tous ces petits morceaux de papier blanc ont voleté jusqu'à terre, chacun portant le Message en caractères d'imprimerie. Ils pensaient que c'était une chose destinée à leur donner de l'espoir - le Dôme, leurs frères et sœurs les observaient avec bienveillance. Un jour, ils les rejoindraient dans la paix.

Et maintenant, si beaux que soient le Capitole et la promesse qu'il contient (ce vaisseau aérien), cela sonne comme une trahison, une méprise profonde et détestable. Il n'est pas même entouré d'un grillage, tel le Crazy John-Johns. Il est juste là, sans protection, preuve de l'arrogance de Willux. Il croyait qu'un malheureux ne serait jamais capable d'accomplir un si long périple et que, si d'aventure l'un d'eux y arrivait, il n'aurait pas le courage de voler l'engin.

Même si El Capitan est proche, il se tient de l'autre côté de Bradwell, aussi Pressia peut-elle glisser sa main dans celle de ce dernier. Leurs doigts s'entrecroisent comme s'ils avaient déjà fait ça un million de fois, comme si c'était devenu une habitude.

« Il a été ici pendant tout ce temps, murmure le garçon.

— Bon sang ! s'exclame l'officier.

— Willux n'a pas construit ça de ses propres mains. Ce sont des gens qui l'ont fait, des gens qu'il considérait comme jetables.

— Des gens tels que nous.

— C'est le nôtre », dit Pressia. Elle serre la main de Bradwell, qui serre la sienne. « Il nous appartient.

— Bon Dieu oui, approuve El Capitan.

— Bon Dieu oui, renchérit Helmud.

— Alors, prenons ce qui nous revient », conclut Bradwell.

Ils regagnent promptement la vallée de Rock Creek et, en moins d'une demi-heure, leurs bottes sont trempées. Ils ont pataugé à travers des étendues marécageuses, dans lesquelles Pressia s'enfonce jusqu'aux cuisses. L'eau est glaciale. Le froid lui donne mal aux pieds.

« On appelait cette zone le Fonds des brumes, fait Bradwell. Quelque part par là. » Conformément à son nom, l'endroit est plongé dans le brouillard. « Restons sur les hauteurs. »

Cela signifie monter sur les ruines qui les environnent. El Capitan, alourdi par son frère, paraît épuisé d'avance. « Tu es sûr ?

— J'aime bien voir ce qu'il y a dans l'eau », déclare Pressia.

Son avis emporte la décision générale. Ils grimpent sur les décombres, mais ceux-ci comportent leurs propres dangers, car ils

ignorent si des Bêtes et des Poussières ont survécu par ici. Ils tournent à l'est, en direction du Capitole.

Une légère pluie commence à tomber. Pressia arrondit les épaules pour se protéger. Les cheveux de Bradwell se couvrent de gouttelettes. Il les secoue brusquement. Ils se retrouvent bientôt entourés de maigres arbustes. L'eau, froide et noire, recouvre à nouveau leurs bottes.

La jeune fille est la première à percevoir le grondement. Elle s'immobilise et s'accroupit.

« Qu'est-ce que c'est ? » chuchote l'officier.

Un rugissement déchire l'air. C'est le plus fort et le plus grave que Pressia ait jamais entendu. « Je ne sais pas, mais c'est gros.

— À propos de voyage scolaire, je viens de me rappeler une chose, Cap, dit Bradwell.

— Quoi ?

— Le Zoo national. »

Quelque chose glisse par-dessus la bottine de la jeune fille. Elle aperçoit une grosse tête noueuse à la gueule arrondie, semblable à celle d'un lézard et couverte de verre émoussé - peut-être du Plexiglas. Elle se fige. La Bête doit faire un mètre de long ; elle fouette l'eau de sa queue en nageant. Pressia n'ignore pas que, jadis, on enfermait dans les zoos des animaux exotiques - à la fois beaux et féroces. « C'est affreux », lâche-t-elle.

Le rugissement reprend, suivi d'une série de jappements aigus, haut perchés. De petites Bêtes prennent la fuite en barbotant frénétiquement. Certaines ont des oreilles de taille démesurée et des museaux de rongeurs. D'autres ont des peaux caoutchouteuses - qui leur donnent un aspect de serpent mais aussi d'otarie. Des oiseaux s'envolent. L'air est palpitant d'ailes - des êtres lisses aux regards furtifs. L'un d'eux est énorme et rose. Ses larges ailes sont magnifiques. Son bec est de travers. Des cerfs (mais s'agit-il bien de cerfs ?) bondissent et s'élancent. Ils sont rapides sur leurs sabots. Il y en a des noirs et des rayés. Ils présentent différents types de pelage - fourrure, laine, écailles reptiliennes -, sont brûlés et marqués de cicatrices, parsemés d'éclats de verre et de roche. Ils sautent avec légèreté pardessus les débris, puis disparaissent.

« Ça vient vers nous, s'écrie El Capitan. Je suggère que nous nous sauvions, nous aussi. »

C'est ainsi qu'ils détalent, à grands frais d'éclabousures, serrant leurs fusils sur leurs poitrines.

Pressia voit une silhouette avancer à leur rencontre d'une démarche pesante. Ils s'arrêtent tous. L'officier met la créature en joue.

« Attends ! » s'exclame la jeune fille. Elle ne peut s'empêcher de penser que si vous avez été retenu en cage dans le coin, vous avez un droit sur la terre. « C'est nous les intrus. » Elle se baisse dans les fourrés.

La brume est si épaisse que la Bête n'est d'abord qu'une forme vague, mais peu à peu ses traits se précisent entre les troncs - un gorille femelle de grande taille. Elle boite ; à sa jambe gauche est fixée une tige métallique qui lui fait comme une attelle. Sa poitrine est entièrement recouverte de caoutchouc, dans lequel courent des stries profondes, et elle tient un bébé dans les bras, mais celui-ci est tout mou et en partie décomposé. Pas fusionné, non. Il est né, et maintenant il est mort. La puanteur est forte. Pressia suppose qu'il a succombé à la déshydratation. Comment sa mère aurait-elle pu allaiter avec une poitrine fusionnée à du caoutchouc ?

Le singe pousse un cri de colère.

Helmud lui répond de même.

« La ferme ! lance El Capitan par-dessus son épaule.

— Elle va devenir violente pour protéger son bébé, prévient la jeune fille.

— Ce qu'il en reste.

— Elle n'y a pas renoncé. »

Ils entendent un autre rugissement - félin, celui-ci, et distant.

« Il y avait des lions dans ce zoo ? s'enquiert l'officier. Remarquez que je ne tiens pas vraiment à connaître la réponse... »

Bradwell soupire. « Malheureusement, ils avaient à peu près de tout. Ils étaient bien approvisionnés.

— Par ici, fait Pressia. Il y a une clairière, je l'entrevois à travers les arbres. »

Ils se déplacent d'abord lentement, s'éloignant de la femelle gorille à reculons. Cette dernière les observe tristement, comme si elle cherchait de l'aide. Elle serre le bébé sur sa poitrine et s'accroupit sur un rocher. Elle lève la dépouille jusqu'à son cou pour la flairer et c'est alors que la jeune fille découvre sa main - dépourvue de poils, pâle et délicate. Le souvenir de quelque humanité.

Elle détourne les yeux. L'humain a-t-il été totalement consumé ?

Les deux autres se sont déjà mis à courir. Elle se sent nauséuse, fiévreuse, mais elle se relève et prend ses jambes à son cou, toujours

en direction du levant. Derrière le rideau d'arbres, il y a une portion de marais, et à nouveau des arbres. Elle est maintenant en tête et, soudain, le sol se dérobe sous ses pieds. Elle retombe environ cinquante centimètres plus bas. Elle titube mais conserve son équilibre.

Bradwell et El Capitan trébuchent de la même manière. Le premier regarde vers l'est (où se profilent le crayon et le Capitole), puis vers l'ouest, où le Lincoln Memorial a l'air d'avoir été décapité. « Le miroir d'eau, dit-il en le sondant avec son pied. Ce pourrait être ça.

— Le miroir d'eau ?

— Ils avaient l'habitude de manifester ici, à l'époque où ce genre de chose était autorisé. Ils se réunissaient et prononçaient des discours, espérant un changement. Juste ici. »

Ils avancent à travers le bassin, qui va en s'approfondissant. Quand Pressia a de l'eau jusqu'à la hanche, elle sent des choses bouger sous la surface sombre. Des poissons ? Des serpents ? Des rats musqués ? Des hybrides des trois ? Elle est heureuse de ne pouvoir les discerner. Elle préfère ne pas savoir. Elle ferme les paupières et poursuit son chemin. Ils sortent de l'eau à l'autre bout du bassin. L'obélisque n'est pas loin, à présent, et le Capitole se situe juste derrière.

Ils franchissent une butte, se hâtant maintenant que leur objectif est en vue. Ils gravissent une dernière pente et le voilà. Juste devant eux, un bâtiment imposant. La jeune fille applique sa main contre la froide façade de pierre.

« Il fallait être très sûr de soi pour laisser le vaisseau aérien ici, note Bradwell, comme si Willux était bien certain que personne n'aurait jamais la force d'arriver jusque-là.

— Sans les Forces spéciales, nous n'y serions sans doute pas parvenus, observe Pressia.

— C'est l'ironie de l'histoire, commente El Capitan. Nous sommes ici grâce à une création de Willux lui-même.

— Willux lui-même », ajoute Helmud.

Ils contournent le bâtiment jusqu'à l'entrée. Un gros globe de fer fondu lui fait face - une ancienne statue.

« Qu'est-ce que c'est ? demande l'officier.

— Un monument de la Vague Rouge de la Vertu, répond Fanny. Dédié au mouvement deux mois avant les Détonations. »

Ils longent des couloirs, empruntent un escalier dégagé, et débouchent, à l'étage supérieur, dans un vaste espace nu. Loin au-

dessus de leurs têtes, la coupole s'ouvre sur le ciel. Le vent s'engouffre dans les trous, créant des courants d'air glacials.

Et là, juste à l'endroit désigné par Hastings, se trouve une coque volumineuse et dure, de forme ovale, soutenue par des poutrelles et attachée au sol par un gros câble métallique. Dessous, il y a une nacelle, à laquelle sont fixées deux hélices. Celles-ci sont tournées vers un gouvernail qui est relié à l'arrière de la coque. Les portes de la nacelle sont munies de poignées en argent. La poupe est une solide construction percée de hublots. Mais le tiers avant est une cabine dont les grandes fenêtres s'incurvent selon la forme conique du nez de l'appareil.

Même couvert de poussière, c'est encore une pure merveille d'esthétisme.

Le vaisseau.

Ils en font le tour, frappés d'admiration.

El Capitan est le premier à poser la main dessus. Il appuie ses doigts écartés sur la paroi de la cabine, comme si c'était le flanc d'un cheval. Il se parle à lui-même. « Hélice de tribord, hélice de bâbord. » Il regarde derrière le gouvernail et avise une planche placée perpendiculairement. « Les stabilisateurs. »

Dans la bouche du grand-père de Pressia, le vaisseau paraissait irréel, tel un mythe ou une légende. Il l'avait vu de ses propres yeux, mais son existence n'en semblait pas moins requérir un acte de foi.

« Tu es certain de pouvoir piloter cette chose ? demande Bradwell à l'officier.

— Je n'ai jamais été aussi certain de quelque chose de toute ma vie ! » réplique celui-ci, mais sa voix est trop forte pour l'espace vide, résonnante, trop forcée. Il tente de se convaincre lui-même qu'il dit la vérité. N'est-ce pas ce qu'ils font tous, à un niveau quelconque - se mentir à soi-même pour se persuader que ce voyage est possible ?

C'est alors qu'un grognement retentit. Il provient de l'extérieur du dôme. Lointain, mais distinct. Un grognement, puis trois cris aigus, saccadés.

EL CAPITAN

NUAGES

Dans le cockpit, El Capitan touche chaque interrupteur, chaque commande, chaque bouton. « Regarde-moi ça, fait-il à Helmud. Tu t'attendais à ce que ce soit aussi beau ? » Le souffle lui manque, tant la réalité de l'ensemble le bouleverse.

« Aussi beau », répond Helmud, tassé dans le dos de son frère à cause du manque d'espace.

Fanny entre en bourdonnant. « Tout est ici, lui dit l'officier. Tu sais comment ces choses fonctionnent, n'est-ce pas, Fanny ? Très rétro. Ça nous ramène aux vieux dirigeables. Il y en a un célèbre qui a explosé. Comment s'appelait-il, déjà ?

— Le Hindenburg. » La Boîte noire projette une image du crash de l'engin en flammes, accompagnée du commentaire audio d'un journaliste : « Oh, l'humanité !

— Merci, Fanny ! lance El Capitan d'un ton caustique. C'est exactement ce dont j'avais besoin. »

Il entend les voix de ses compagnons dans la cabine. Il n'aime pas la façon dont ils baissent la voix, comme s'ils échangeaient des secrets. Il les a vus sur le sol glacé, en train de s'embrasser. Il revenait de son tour de garde sur la voie ferrée, simplement pour dire que tout semblait tranquille, et il est ressorti en trébuchant, essayant de reprendre sa respiration dans l'air froid. « Qu'est-ce que c'est que ça, putain ? » a-t-il marmonné. « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? » a répété Helmud, jusqu'à ce qu'il lui intime de la fermer.

Ce n'est pas le moment d'y songer. Il ouvre un compartiment, y trouve une liste de vérification et un manuel. Il les tend à la Boîte. « Tu peux les potasser assez vite, non ? » Elle les saisit entre ses pinces et commence à scanner les pages.

El Capitan allonge le bras et agrippe le manche à balai commandant le gouvernail et les ailerons. Les rainures correspondent parfaitement à ses mains. Il tapote les jauges sur le tableau de bord, où chaque cadran est soigneusement étiqueté : BUCKY AVANT, BUCKY CENTRAL, BUCKY ARRIÈRE. « Dis-moi un peu, Fanny. Comment marche ce bébé en fin de compte ? »

La Boîte fournit des explications sur les réservoirs qui se trouvent au-dessus de leurs têtes et sont constitués de structures moléculaires extrêmement résistantes, extrêmement légères, mais relativement nouvelles. Une voix apporte des éclaircissements : « Plus on aspire l'air qui est à l'intérieur, plus ils vont donner de portance à l'appareil, jusqu'à ce qu'ils soient presque parfaitement vides.

— Donc il s'élève par pompage de l'air. Combien de temps lui faut-il pour être prêt à décoller ? »

Fanny récite le manuel de sa voix automatisée. « Le processus prendra approximativement une demi-heure avant d'atteindre la flottabilité aérienne.

— Et les manettes des gaz ? s'enquiert l'officier, impatient de prendre les commandes.

— Elles contrôlent la vitesse des hélices pour propulser le vaisseau vers l'avant. Il y a deux jeux de manettes pour les hélices, de chaque côté du tableau de bord.

— Et là en bas ? » Il désigne une sorte d'écran, en dessous d'une boussole toute simple avec son aiguille.

« La table de navigation.

— Des cartes ?

— D'avant les Détonations.

— Elles nous aideront un peu, mais pas pour atterrir. Qui sait quelle forme aura le terrain ? Et pour ce qui est du GPS et des satellites ? Ils ont tous été mis hors d'usage, alors comment va-t-on naviguer ?

— Ce vaisseau ne se dirige ni d'après les satellites du GPS, ni d'après les tours de contrôle.

— Willux savait que tout cela serait balayé par la catastrophe, alors quel aurait été l'intérêt ? Ce qui m'inquiète un peu, poursuit-il en se calant dans le siège tendu de cuir du commandant de bord, Helmud recroquevillé contre son dos, c'est la navigation au-dessus de l'océan. Pas de points de repère là-bas. Même la navigation d'après les étoiles, que pratiquaient autrefois les marins, serait impossible, en particulier parce que nous n'avons ni moyen de déterminer le temps, ni cartes, ni rien. Non que je serais capable d'y comprendre quoi que ce soit, de toute façon.

— Il existait une nouvelle méthode de navigation transocéanique, développée en vue de résoudre ce problème. Elle implique des bouées de repérage équipées de réflecteurs laser, couplées à un système de navigation à l'estime, qui s'affiche sur un écran.

— Sympa. » El Capitan est impressionné. « C'est comme un mélange de technique moyenâgeuse et de bombe intelligente.

— La table de navigation a des boutons de lancement pour les bouées de repérage. Le pilote envoie la première quand le vaisseau atteint l'altitude souhaitée pour le vol, puis répète l'opération toutes les deux heures. »

Fanny explique que la source d'énergie pour les pompes, le chauffage dans la cabine et les hélices repose sur la fusion froide. Et qu'il y a des masques qui tomberont du plafond s'ils dépassent les trois mille mètres.

L'officier tire vers lui une paire de jumelles attachées à un bras mécanique fixé à la paroi, qui semble tout droit sorti de l'ancien monde. Il regarde à travers et découvre qu'elles sont équipées d'un dispositif de vision nocturne. Le vaisseau paraît complexe, une proue technologique, mais cette technologie est appliquée à une machine simple.

Il se gratte le menton et dit, plus à lui-même qu'à Fanny ou Helmud : « Le fait est que les journées sont bien courtes, là-haut, en ce moment. C'est l'hiver. Les chances d'un atterrissage diurne sont presque inexistantes. Nous n'avons que deux jours pour trouver le dôme de Newgrange, d'ici le solstice, et avec seulement de brefs intervalles de jour. Il faut partir sans tarder. » Son ventre est parcouru de palpitations nerveuses. Un bouton argenté commande la mise en route de la source d'énergie.

« OK. Je vais allumer, d'accord ? C'est bon ?

— D'accord ? C'est bon ? » La voix de son frère lui fait prendre conscience de son propre manque d'assurance.

« Préviens-moi seulement si je m'apprête à commettre une erreur, Fanny. Pigé ? »

La Boîte émet une lueur verte fugitive.

El Capitan pose l'index sur le bouton argenté et appuie dessus. Les mains suspendues à mi-hauteur, prêt à déclencher le pompage de l'air hors des réservoirs en ful-lerène, il fixe Fanny, qui approuve d'une nouvelle lueur verte.

Il relève les trois interrupteurs.

Bradwell passe la tête par la porte du cockpit. « Combien de temps avant le décollage ?

— Une demi-heure environ. Le niveau d'air dans les réservoirs doit être suffisamment bas pour que le vaisseau puisse s'élever. » Il a l'impression d'être plus intelligent que l'autre, pour une fois. «

Pourquoi ?

— J'ai entendu de nouveaux bruits.

— Des Bêtes ?

— Pas sûr. C'était un raclement léger, mais venant d'en bas.

— Reste attentif. »

Comme le garçon aux oiseaux retourne dans la cabine, Pressia se faufile devant lui, si près que leurs corps se frôlent. « Tu as bien compris ? demande-t-elle à l'officier.

— C'est tout simple. » Sa propre fanfaronnade lui fait peur. Il aimerait lui avouer qu'il est dépassé ; mais il est trop tard. Il a déjà menti.

« Vraiment ? Tout simple ?

— Ouais. Tu ne me crois pas capable d'y arriver ?

— Je ne voulais pas te faire douter. C'est juste que ça a l'air... complexe. »

Il reste silencieux une minute. Il lève les yeux vers le plafond de verre du cockpit, vers le toit béant du Capitole, ouvert sur un ciel gris balayé par les vents. Il songe au sentiment que le ciel suscitait en lui, après que son père les eut quittés pour de bon. « Quand j'étais enfant, j'avais l'habitude d'observer par les fenêtres, de m'allonger dans les prés, de chanceler parce que je regardais vers le haut plutôt que devant moi. Tu as la tête dans les nuages, disait ma mère. Mais elle savait que je cherchais des avions. Mon père était pilote et, tôt ou tard, son appareil passerait au-dessus de nous, et je voulais le voir. Chaque avion offrait cette possibilité. Je remarquais des avions partout

- dans les livres, les magazines, les jouets. » Il la contemple. « C'était peut-être pareil pour Willux et ses dômes, quand il était gosse. Lorsqu'on ne recherche qu'une seule chose dans ce monde, on la trouve ou c'est elle qui vous trouve. L'obsession peut être réciproque. » On dirait qu'il l'a surprise. Toutefois, les traits de la jeune fille expriment indéniablement le respect, voire l'admiration. Cela le fait frissonner. Il est accoutumé à un type de respect basé sur la peur, mais celui-ci est différent. Il est heureux que Helmud se soit tenu coi et l'ait laissé parler. L'espace d'une seconde, il est libre d'imaginer qu'ils sont seuls, rien que tous les deux.

C'est alors qu'un bruit sourd retentit contre la coque. Pressia tourne brusquement la tête.

Bradwell crie depuis la cabine : « J'aperçois trois Bêtes. Des grosses.

Il y en a peut-être plus. »

Le plancher de l'appareil se met à bouger, s'inclinant progressivement dans un sens, puis dans l'autre.

« Putain de merde ! s'écrie le garçon. Elles sont en train de déplacer ce truc ? »

Et c'est bien ce qu'il leur semble - que des Bêtes sont sous la machine et la soulèvent.

Pendant, El Capitan dit : « Non, peut-être pas. Il s'élève ! N'est-ce pas ? On ne s'est pas un peu élevé ?

— Élevé ! » s'exclame Helmud.

Quoi qu'il en soit, ils n'ont toujours pas quitté le sol. Les Bêtes tapent à présent sur la carlingue.

« Tu ferais mieux de te rasseoir, conseille l'officier à la jeune fille. Boucle ta ceinture. »

Un nouveau choc sourd se fait entendre, suivi de grognements et de cris perçants.

« Grouille-toi, Cap ! » lance Pressia, et elle rentre précipitamment dans la cabine.

L'officier referme la porte, ramasse promptement Fanny et l'installe sur le siège du copilote. Il passe la ceinture de sécurité autour de la Boîte noire, l'attache et la serre d'un coup sec. Lui-même ne peut pas s'attacher. Avec Helmud sur le dos, il est trop corpulent.

Le vaisseau poursuit sa lente ascension, échappant peu à peu à l'emprise de la gravité, sans avoir encore vraiment décollé.

El Capitan pose ses mains sur l'écran de navigation, qui vient de s'allumer. Il y a une carte grossière avec, au centre, une tache verte, qui correspond à l'appareil.

« Qu'est-ce que je fais ?

— Démarrez les moteurs tribord et bâbord. »

Il scrute le tableau de bord. Les coups sur la coque sont de plus en plus rapprochés. Les cris se sont mués en beuglements qui ressemblent à des incantations. Il trouve les bonnes étiquettes, actionne les commandes.

« Allez, Fanny ! La suite ? »

Le vaisseau paraît libéré de la pesanteur.

« On est en l'air ! Pas vrai ? »

Ils s'immobilisent avec une secousse, retenus par les câbles

métalliques tendus de chaque côté. Il a oublié les amarres et maintenant la panique le gagne.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiète Bradwell. Qu'est-ce qui se passe ? »

Les beuglements se font plus forts, plus affamés.

« Détachez les amarres, avant et arrière.

— Ah ouais, et comment je fais ? » L'appareil oscille à nouveau. Les Bêtes seraient-elles en train de tirer sur les câbles ?

« Pourquoi nous sommes-nous arrêtés ? hurle Pressia. El Capitan ?

— Ce n'est rien ! » Il l'espère, en tout cas. « Fanny ! »

La Boîte projette une page de manuel, indiquant un bouton rouge sous la table de navigation.

Il passe la main sous cette dernière, tombe sur le bouton, le presse. Les câbles se décrochent et s'enroulent, produisant un son grave de fermeture Éclair. Le vaisseau fait un bond vers le haut, si brutal que l'apprenti pilote se cramponne au tableau de bord pour ne pas être envoyé au sol. Il heurte un interrupteur et la voix basse d'une sirène s'élève.

« Seigneur !

— Seigneur ! » braille Helmud.

Il abaisse l'interrupteur et la sirène se tait. Néanmoins, ce n'était peut-être pas une mauvaise chose. Les Bêtes se sont mises à gémir, comme si le vacarme les avait effrayées.

« Vous avez besoin d'aide, là-dedans ? fait Bradwell.

— D'aide ! s'égosille Helmud.

— Ça va ! » rugit l'officier. Ils s'élèvent désormais rapidement - trop rapidement. Ils frôlent les bords de l'ouverture dans la coupole. « Fanny !

— Les hélices contrôlent notre direction », répond celle-ci d'un ton impassible.

El Capitan agrippe les leviers commandant les hélices et effectue une embardée sur la gauche, afin de quitter le dôme. Mais il a agi trop vite. L'avant de l'appareil s'abaisse. Il lâche les commandes. Elles sont plus sensibles qu'il ne s'y attendait.

Il compense dans l'autre direction, avec plus de légèreté cette fois. Ils se déplacent sur la droite, se rapprochant de l'autre côté de l'ouverture. Il retient son souffle, par instinct, comme si cela pouvait rendre le vaisseau plus fin.

Ils continuent à monter et il pousse les leviers un peu à gauche, puis un peu à droite, jusqu'à ce que le dirigeable se stabilise.

Et les voilà finalement à l'extérieur. Il entend les cris de félicitations et les applaudissements de ses deux passagers. Il se rappelle le regard que la jeune fille lui a adressé après qu'il eut fait cette réflexion au sujet de l'obsession, le frisson que cela lui a procuré. Elle a trouvé sa réflexion intelligente. Elle l'a respecté pour cela. Il ressent à nouveau le même frisson, telle une amorce allumée dans sa poitrine. Les nuages bas et lourds défilent devant lui. El Capitan est dans les airs. Ce n'est plus un petit garçon abandonné, se dévissant le cou pour distinguer un avion bourdonnant loin dans le ciel.

Non, c'est lui qui est dans le ciel. Ce n'est pas la première fois de sa vie qu'il se sent un homme. Il a toujours dû être plus un homme qu'il n'aurait fallu. Mais c'est plutôt comme s'il n'était plus ce gamin solitaire, redoutant de manifester la moindre faiblesse, trop apeuré pour pleurer même s'il se sentait désespéré, triste et perdu, celui qui était persuadé que son père était parti parce qu'il ne supportait plus de voir son moins que rien de fils.

Pour la première fois de sa vie, il est tout sauf un moins que rien.

TROISIÈME PARTIE

PARTRIDGE

IRALENE

Partridge ouvre les yeux. L'arrière de son crâne est douloureux. Un ventilateur tourne au-dessus de sa tête. Il n'est pas dans la classe d'Histoire mondiale de Glassings. Il n'est pas dans sa chambre au dortoir.

Puis, le visage d'une fille apparaît, d'abord un peu flou, mais il devient subitement net. La fille s'exclame : « Oh, mon Dieu ! Tu es réveillé ! » Elle crie : « Il est réveillé ! » Elle triture un dispositif portatif. « Je vais annoncer la nouvelle à ton père ! Il sera tellement soulagé. » Elle le regarde alors et lui touche le bras. « Tout le monde sera soulagé, Partridge. Chacun d'entre nous ! »

Il tente de se remémorer comment il est arrivé là. Était-ce après le couvre-feu ? Il n'est jamais entré dans le dortoir de l'académie des filles, mais il est quasiment certain qu'il ne s'y trouve rien de semblable à ça - un vaste espace avec des rideaux tourbillonnants. Il adresse un clin d'œil à la fille et, pour une raison qu'il ignore, une phrase unique résonne dans sa tête ; aussi la prononce-t-il à voix haute, dans l'espoir qu'elle comprendra sa signification : « Splendide barbarie.

— Quoi ?

— Un cours de Glassings sur les anciennes cultures. Il parlait de... » Il se rappelle le blazer de son professeur.

« Tu n'es pas content d'en avoir fini avec tout cela ? Les cours, les classes, les professeurs... C'est un avantage quand on a eu une blessure comme la tienne. Tu es libre !

— Libre ? » Il se demande ce qu'elle veut dire. Il aimerait la croire, mais n'y parvient pas. Il essaie de soulever la tête, mais ressent à nouveau une forte souffrance. Il palpe deux trous dans sa chevelure, près de la base du crâne, là où la douleur lui vrille le cerveau. « Où suis-je ?

— C'est chez nous, Partridge. Tu as oublié ? » Elle lève la main et agite les doigts, montrant une bague de fiançailles avec un gros diamant. « Ils nous ont prévenus que tu ne te souviendrais pas de certaines choses, que tu serais amnésique à cause de ta commotion cérébrale. Mais je leur ai affirmé que tu te souviendrais de moi. »

Ainsi, il a reçu un choc. C'est pour ça que sa tête lui fait mal. Il souffre d'amnésie. Il fixe son interlocutrice, s'efforçant de la remettre. « Hmm, ouais. Tu es...

— Je suis ta fiancée. Ton père nous a installés ici. Nous nous sommes rencontrés au bal.

— Le bal d'automne ?

— Quel autre ?

— Je t'ai demandée en mariage au bal d'automne ? » Il n'a pas le sentiment de la connaître. Il revoit des filles faisant de l'aérobic et chantant en chœur sur la scène.

« Tu es venu en compagnie d'une autre mais, plus tard dans la soirée, tu as fait ma connaissance, et l'autre est sortie de tes pensées. » Elle lui prend la main, la porte à sa joue et la maintient ainsi.

C'est à cet instant qu'il découvre que son auriculaire est incomplet - sectionné à la jointure. « Seigneur ! Qu'est-il arrivé à ma main ?

— Chut... Partridge. Tu ne devrais pas t'exciter comme ça.

— Que m'est-il arrivé ? » Sa propre voix lui paraît grave et altérée, comme un enregistrement.

« Un coma. Tu as refait surface. Puis sombré à nouveau et ainsi de suite. C'est l'hiver, maintenant. Bientôt Noël !

— J'ai eu un accident ? Bon Dieu, réponds-moi ! » Il effleure la base de ce qui fut son auriculaire. Il imagine un couteau s'abattant dessus et produisant un étrange bruit sec. Le couteau lui évoque les anciennes cuisines. Il y a une exposition sur la Vie domestique en ce moment dans la salle des Fondateurs, à moins qu'elle ne soit terminée ?

« C'était un accident horrible. Tu te rappelles la patinoire ? »

Il secoue la tête négativement. La pièce tourne derrière la fille. La panique lui étreint le cœur, en dépit de son épuisement. « La patinoire ? » Il a la vague impression de sentir dans son esprit un lieu vide - un lieu aveugle. Il s'efforce de l'observer mais, dès qu'il dirige son attention dessus, il disparaît. « Quelle patinoire ?

— Ils en ont aménagé une, pour le plaisir, une couche de plastique qu'ils ont congelée dans la salle de gym. Toi et Hastings vous y êtes rendus après la fermeture. Vous n'étiez pas censés être là. Vous avez chaussé vos patins et fait la course sur la glace, et vous vous êtes empêtrés l'un dans l'autre, en quelque sorte. Tu es tombé, en heurtant le sol avec ta tête. Hastings a glissé sans le vouloir sur ton auriculaire. Il l'a tranché net. »

Ce vide, cette zone qui a été effacée dans son esprit, c'est comme

une couche de glace blanche. « Où est Hastings ? » Il doit entendre la version de celui-ci. « Il est rentré au dortoir ? »

— Les Forces spéciales.

— Hastings ? Il n'est pas bâti pour ça. » Partridge allait-il être pris lui aussi, et l'a-t-on refusé à cause de l'accident ? Il pense à Sedge. Il est tout près de demander s'il est réellement mort, mais la vérité s'impose à lui : son frère est décédé depuis deux ans. Il s'est suicidé. Fin de l'histoire.

« Ils avaient besoin de recruter rapidement un certain nombre de garçons. Vie Wellingsly est parti, les jumeaux Elmsford, Hastings, et d'autres. Les malheureux, chuchote-t-elle. Il y a eu des soulèvements. Il fallait davantage de soldats.

— Dehors ? À l'extérieur du Dôme ? » Il songe au vent chargé de poussière, le sent presque sur sa peau.

« Chut. Tout le monde n'est pas au courant, mais oui. »

Sa tête lui paraît incroyablement lourde. « Mes séances de codage. Elles sont fichues, à présent. J'en ai loupé des tas. Et l'école. Où est mon père ? »

— Ne t'inquiète pas. Il a un projet pour toi. Un excellent projet ! »

Il éprouve un pincement dans sa poitrine. De la peur ? « Pour moi ? Pourquoi ? Il ne m'aime guère.

— Ton père t'aime, Partridge. Ne l'oublie jamais !

— Quel type de projet ?

— Pas seulement pour toi, mais pour nous deux.

— Je ne connais même pas ton nom.

— Tu le connais. C'est Iralene. Tu le savais. On m'a remise ici, conservée pour l'éternité. Tu n'en as gardé aucun souvenir ? »

Iralene. Secrets. Promesses. « Ça me revient », fait-il. Iralene. Piano. Iralene. Dans le froid. Dans l'obscurité. « Oui, oui. » Aime-t-il la jeune fille ? Partagent-ils des secrets et des promesses ? Se sont-ils trouvés ensemble dans le froid et l'obscurité ? Il la considère attentivement. Elle se penche et l'embrasse doucement sur les lèvres. Il se revoit confusément embrassant quelqu'un dans le froid, sans ses vêtements. Dans le froid ? Où cela serait-il possible ? Dans la salle de gym transformée en patinoire ?

« Parle-moi un peu plus de toi. Donne-moi des détails.

— Eh bien, ma mère était veuve. Ton père et elle se connaissaient depuis des années et, tout récemment, ils se sont mariés. Mais nous

n'avons pas de lien de sang, Partridge, alors ça va.

— Mon père s'est remarié ? Ce n'est pas le genre... » Pas le genre à tomber amoureux, se dit-il. L'homme ne comprend rien à l'amour. « Ton père est décédé ? Ma mère également est morte. C'était une martyre. Elle a péri pendant les Détonations, en cherchant à sauver des gens. » Ça sonne faux, mais Iralene l'accepte.

« Oui, je sais. Quant à mon père, eh bien, il a été mêlé à une affaire d'escroquerie et a été envoyé en prison avant la catastrophe. Par chance, ma mère connaissait déjà Willux à cette époque et il nous a aidés financièrement. Nous n'aurions jamais pu nous en sortir sans lui, et encore moins entrer dans le Dôme. » Partridge retourne l'histoire dans son esprit. Elle le met mal à l'aise. Pourquoi ? Son père est venu en aide à une veuve. Il est retombé amoureux. Ce sont de belles choses, non ?

Iralene saisit le portable posé sur son giron. « Il y a un message vocal de ton père. »

Il se raidit - une habitude quand il est question de son vieux.

Elle presse un bouton. « Partridge, je suis si heureux que tu sois éveillé et en état d'écouter ce message. »

La haine l'envahit si soudainement, et avec tant de force, qu'il a l'impression qu'il va exploser de rage. « Attends ! lance-t-il. Appuie sur stop. »

La pièce redevient silencieuse.

Il se couvre la bouche, s'efforçant d'apaiser sa respiration.

« Ça va ?

— Vas-y, murmure-t-il. Finissons-en. »

La voix de son père reprend : « Maintenant, j'aimerais que tu te détendes. Tu devrais te réinstaller confortablement dans ta vie. Offre-toi du bon temps. » Son cœur continue à battre fortement. Son père ne lui avait encore jamais conseillé de s'amuser. Pas une seule fois. Et puis il y a sa voix - elle semble forcée, voire plus vieille que dans son souvenir, et pas seulement de quelques mois, mais de plusieurs années, sinon des décennies. Il se demande s'il se sent bien. Est-ce pour cela qu'il n'est pas ici en personne ?

« Dans quelques jours, tu seras rappelé à l'hôpital, poursuit le message enregistré. Il leur reste des choses à tenter pour sauver et renouveler une partie de toi. » Il hésite, mais doit décider alors de s'en tenir à l'aspect clinique. « Tes connexions synaptiques cérébrales. Quand ce sera fini, mon fils, je ferai appel à toi. J'attends de grandes choses de toi comme dirigeant. Je m'occupe à présent d'officialiser la

situation. » Il marque un temps d'arrêt, ainsi qu'il en avait coutume dans ses discours publics. Un effet théâtral. Il est sur le point de faire une déclaration. Le ventre de Partridge se durcit, comme s'il s'attendait à recevoir un coup de poing. « Tu seras mon successeur. Je ne peux pas diriger éternellement. Je dois commencer à passer le relais. Et n'es-tu pas la meilleure personne à qui le transmettre ? »

Le garçon est abasourdi. Il ressent toujours la vive brûlure de la haine, mais il est également désorienté, comme si la pièce n'était pas fixe dans le temps ni dans l'espace. L'autre veut qu'il soit son successeur, qu'il dirige ? Tout cela est dépourvu de sens - son père, cette chambre avec ses rideaux tourbillonnants, la fille qui le dévisage à présent avec des yeux ronds.

Willux continue : « J'imagine qu'Iralene est à tes côtés en ce moment précis. Écoute-moi, ces jours prochains, vous allez profiter de la vie, tous les deux. C'est un ordre. Le futur arrive, et il arrive vite. »

Ainsi se termine le message. La jeune fille le regarde, cramponnée à son portable. « Partridge », dit-elle doucement.

Il frappe le matelas à toute volée ; sa propre force le surprend. Iralene sursaute, raidissant le dos pendant une seconde.

« C'est absurde ! s'écrie-t-il, tandis que la douleur revient dans son crâne. Mon père a honte de moi. Ça, c'est une chose que je sais, et que j'ai toujours sue.

— Il t'aime, souffle-t-elle.

— Tu ne sais rien de lui et moi.

— Mais si. » Elle s'assied au bord du lit. « Peut-être n'a-t-il jamais consenti auparavant à admettre qu'il avait besoin de toi. Peut-être voulait-il t'épargner le fardeau de ton avenir. Mais il a besoin de toi maintenant. Il est...

— Malade, n'est-ce pas ? Agonisant ?

— Non, non, pas agonisant, répond-elle précipitamment. Il a été indisposé. Il sera bientôt rétabli, mais je me dis qu'il est mortel. Qui d'autre a-t-il ? »

Partridge laisse ses yeux errer à travers la pièce. Il ne sait trop quoi rétorquer. Son père a toujours été une énigme pour lui. Peut-être n'a-t-elle pas tort. Sedge est mort. Son père n'a plus que lui.

« C'est important que tu te reposes. Ainsi nous pourrons commencer à nous divertir. C'étaient les ordres, non ?

— Sans doute. »

La jeune fille se relève et s'avance vers la porte. Il jette un œil au

ventilateur sous le plafond. Des pales de ventilateur. Pendant un bref instant, il se les figure telles des lames de couteau acérées, capables de le tailler en pièces. D'où lui vient cette pensée ?

Il observe Iralene, qui se tient dans un rayon de soleil entrant par la fenêtre - comme le vrai soleil du soir. Il entend des vagues déferler et se retirer sur une plage.

« C'est l'océan ?

— Considère ça comme une veilleuse, conçue spécialement pour toi par ton père. »

Ce dernier ne créerait rien à la seule intention de son fils. C'est quelque chose qu'aurait fait sa mère. Il la revoit sur la plage, drapée dans une serviette agitée par le vent. C'est un vieux souvenir et il est soulagé de l'avoir encore en mémoire. Il se la représente ainsi qu'il en a toujours eu l'habitude : elle est morte en sainte. Mais aussitôt après, les derniers mots qu'il se rappelle avoir entendus avant son réveil lui reviennent en tête - rien qui concerne une course avec Hastings dans une salle de gym aménagée en patinoire. Non. C'est la voix de Glassings, donnant un cours à propos d'anciennes cultures et de rituels funéraires surannés. Splendide barbarie.

LYDA

SAVOIR

Mère Egan entre, tenant une assiette de poireaux, de tubercules et de viande, ainsi qu'un verre de liquide rose. « Debout, debout », fait-elle avec douceur.

Lyda est cantonnée dans le lit numéro neuf, comme dans une cellule, ce qui lui convient. Elle est rongée par la culpabilité. Elle ne cesse de repenser à Notre Bonne Mère lui disant qu'elle a l'intention de tuer Partridge, qu'elle va attaquer le Dôme et que des gens mourront dans l'opération. Leur chef a déclaré que les femmes doivent se préparer à la guerre, que Lyda est la cause à défendre et que celle-ci les représente toutes - brisées, abandonnées et contraintes de se débrouiller seules.

La jeune fille se soulève et Mère Egan tapote l'oreiller derrière son dos. Elle lui tend l'assiette et une fourchette. « On a trouvé des fruits rouges avec une peau épaisse, cet automne. Nous les avons fait dégeler et les avons pressés pour toi. Mère Hestra veut que tu prennes des forces. »

À petites gorgées, elle boit le liquide, salé et acide. Elle a encore des nausées de temps à autre mais, surtout, elle se sent tout à la fois épuisée et agitée. « Merci. »

L'autre sourit. « Tout ce qui peut te faire plaisir. » Les femmes sont toutes plus gentilles avec elle, non par sympathie, plutôt par peur. Elles sentent qu'elle a du pouvoir. « Je suis impatiente de voir le bébé arriver ! »

Lyda se force à sourire. Mais elle passe un bras protecteur autour de son ventre. À qui sera l'enfant, au juste ? C'est une autre raison de la gentillesse des Mères - elles le convoitent.

« Un nouveau-né sera une joie pour nous toutes. » Son interlocutrice la fixe avec avidité.

« Merci pour la nourriture », répète la jeune fille, et elle est soulagée d'entendre quelqu'un pénétrer dans la chambre et faire diversion. Mère Hestra. Elle rentre de la chasse. Son sac est taché de sang frais, mais vide. Elle a déjà livré sa prise. « Mère Egan ! lance-t-elle. Vous permettez que je rende visite à la patiente ? »

Mère Egan n'a manifestement aucune envie de partir. Elle a apporté la nourriture et sa présence se trouve ainsi justifiée. Mais elle ne veut pas faire d'histoires. « Bien entendu. Régale-toi. » C'est un subtil rappel que Lyda lui doit ce repas, cette gentillesse.

« J'y compte bien. »

Une fois Mère Egan partie, la nouvelle venue se laisse tomber lourdement sur le lit. Syden a l'air ensommeillé et ses joues sont rougies par la bise. « Comment vas-tu ? »

La jeune fille mastique la viande, qui est tendre. « J'envisage de partir. » Elle est étonnée d'avoir dit ça à haute voix. Ce n'est qu'une vague pensée au fond de son esprit. L'idée de survivre seule au-dehors la terrifie.

« Tu n'en seras pas capable. Écoute, tu n'as été que le déclencheur. Si ce n'avait pas été toi, ç'aurait été quelque chose d'autre. L'heure est venue. »

Lyda observe brièvement Syden, qui jette des coups d'œil furtifs par-dessus le ventre de sa mère. « Il ne m'a pas blessée. Vous le savez. »

La Mère lâche son sac. Elle se frotte les mains l'une contre l'autre, essayant de les réchauffer. « Mais comprenais-tu vraiment, Lyda ? Étais-tu réellement consciente de ce que ça signifiait ?

— En avait-il conscience, lui ?

— Non ? »

Elle hésite. Savait-il vraiment qu'elle pouvait tomber enceinte ? Elle n'a jamais entendu parler de bébé né en dehors du mariage. Il n'existait donc pas de preuve vivante, respirant, que cela pouvait arriver à quelqu'un comme elle, aussi jeune. Elle se souvient du contact avec la poitrine nue de Partridge, de leurs souffles chauds retenus par les manteaux. Il lui a demandé si elle était sûre. Il devait savoir. Pour quelle autre raison lui aurait-il posé cette question ? Et elle n'a pas compris ce dont il s'agissait, qu'il voulait sa permission, encore moins ce que signifiait de la lui accorder. Mais elle aurait pu l'arrêter. Elle ne voulait pas dormir.

Elle pose son assiette sur le sol, près du verre. Elle s'allonge dans le lit, serre ses mains l'une dans l'autre, et les glisse sous l'oreiller. « Peu importe s'il savait ou non », dit-elle, bien qu'en fait ce soit important. C'est la même différence qu'entre le fait qu'ils soient tous deux victimes d'un coup bas, ou qu'elle soit la seule. « Mère Hestra, chuchote-t-elle d'un ton pressant. Je dois faire parvenir un mot à Bradwell, Pressia et El Capitan. Est-ce possible ? Ils devraient être en mesure de nous aider. Il ne faut pas que cette attaque ait lieu.

— Je n'en suis pas sûre. »

Lyda doit les informer de ce qui se passe. Peut-être auront-ils un plan pour mettre fin à cette folle histoire de guerre. Elle se sent au bord des larmes. « Le Dôme... vous ne les connaissez pas. Vous ignorez à quel point ils sont bien équipés, puissants. Vous n'en avez pas idée... ce sera un bain de sang. Vous ne comprenez donc pas ? »

La femme secoue le chef et sourit. « Ce n'est pas le Dôme que nous attaquons. Ce sont les Morts, les hommes qui nous ont fait souffrir avant même que les Détonations s'abattent sur nous, ceux qui nous ont brisées et abandonnées. Tu es une personnification de l'abandon, que tu le veuilles ou non. Tu es nous toutes, et ton enfant est tous nos enfants.

— Je ne veux pas être une personnification de quoi que ce soit.

— Parfois, on n'a pas le choix.

— Promettez-moi de tenter de trouver mes amis. S'il vous plaît. Essayez seulement. »

La Mère caresse les cheveux de Syden. « On verra. Mais je ne te promets rien. »

PRESSIA

ÉCLAIRÉS

Le ciel est sombre. De temps à autre, El Capitan leur donne leur position, criant par la porte ouverte du cockpit, d'une voix confiante et (c'est le plus étrange) heureuse. Pressia ne l'avait jamais entendu aussi heureux. Il leur a annoncé la distance totale du voyage (deux mille neuf cent dix miles nautiques) et, selon les vents et la vitesse qu'atteindra le vaisseau, il leur faudra entre trente-cinq et cinquante-six heures pour parvenir à leur destination.

Ils ont survolé Baltimore, la baie de Chesapeake, Philadelphie, New York, le cap Ann, le golfe du Maine, l'île du Prince-Édouard, le golfe du Saint-Laurent. Elle aurait aimé qu'il fasse jour pour les voir ; à défaut, elle imagine des cités en ruine, des routes et des ports dévastés, où rôdent des Bêtes et des Poussières.

La chambre des moteurs est bruyante. Les pompes émettent des sifflements et des raclements. « Qu'y avait-il dans ces villes, dans l'Avant ? demande-t-elle à Bradwell, assis près d'elle.

— À Baltimore, il y avait un port important, un aquarium et des navires, une immense enseigne publicitaire pour une marque de sucre, qui était allumée en permanence. À Philadelphie, il y avait la statue d'un homme au sommet d'un building et une énorme cloche qui représentait la liberté. À New York, eh bien... » Sa voix s'étrangle. « D'après mes parents, il fallait s'y trouver avant que la Vague Rouge de la Vertu ne s'installe au pouvoir. Il fallait y être pour y croire. C'était vivant. »

Pressia a conscience que pas mal de choses pourraient mal tourner. Ils pourraient échouer à traverser l'océan. El Capitan pourrait échouer à faire atterrir cet engin. L'Irlande n'est peut-être plus qu'un cratère obscur, à moins qu'elle ne soit infestée de créatures encore plus redoutables que celles qu'ils connaissent. S'ils ont la chance d'arriver à Newgrange pour le solstice, et que le soleil éclaire un certain emplacement sur le sol, ils pourraient bien ne creuser que pour découvrir... une poche d'air vide, de la terre, rien du tout. Et elle ne sait toujours pas comment Fanny est censée servir de clé.

Cependant, même en gardant tout cela à l'esprit, il reste ce moment - Bradwell et elle haut dans les airs, en route vers une destination quelconque, essayant de s'en sortir, suivant le chemin de l'espoir. La

joie est là, solidement installée en elle. Ils se tiennent la main.

El Capitan beugle : « Nous sommes au-dessus de l'île aux Chevaux. Après, c'est l'Atlantique. »

Elle regarde par le hublot, sur lequel la buée forme des gouttelettes qui dessinent des stries, telles des larmes arrachées par le vent, et elle imagine l'île parcourue de troupeaux de chevaux sauvages. Mais elle ne discerne que les tourbillons des nuages gonflés de cendre.

« Je vais lâcher la première bouée dans trente secondes, prévient l'officier. Ça va faire du boucan. Tenez-vous bien. »

Bradwell agrippe la main de Pressia. « C'est bon. »

La bouée émet un tel fracas que le vaisseau vibre tout entier. Un éclair s'allume derrière le hublot, répandant une vive et fugitive clarté dans la cabine. Et tout à coup, elle se souvient des Détonations. Une explosion de lumière traversant les choses et les gens. Des fenêtres, des murs, des corps et des os incandescents.

Éclairés.

Illuminés.

Comme si le soleil avait explosé.

Puis la lumière retombe. Le hublot redevient sombre. Elle reprend sa respiration, pose la tête sur l'épaule de son ami. Elle dit : « Pendant une seconde, c'était comme si...

— Je sais. »

C'est la nuit et c'est un petit miracle - de lui tenir la main tandis qu'ils frôlent les nuages, voguent au-dessus des flots noirs de l'océan, naviguent à travers le ciel.

PARTRIDGE

BALEINES

La piscine a été fermée au public afin que Partridge et Iralene puissent nager seuls. Il est censé ne pas se mouiller la tête à cause de sa blessure, mais il a le droit de barboter.

La jeune fille porte un maillot de bain jaune avec une jupe courte. Elle flotte sur le dos, plonge sous l'eau et remonte. Son maquillage ne coule pas.

Un garde nommé Beckley est debout sur le ciment, tout habillé et armé. Quand ce dernier est trop loin pour les entendre, le garçon glisse à sa compagne : « Qu'est-ce que Beckley fait là ? »

— Il s'assure que tu vas bien, que tu n'as pas de symptômes, ni quoi que ce soit. Juste au cas où quelque chose irait de travers.

— Vraiment ? s'étonne Partridge, enfonçant ses bras dans l'eau. Il n'a pas l'air d'appartenir au personnel soignant. »

Elle semble changer d'avis. « Eh bien, si tu dois devenir le prochain dirigeant, tu dois t'habituer à être placé sous protection.

— Le garde n'est donc en réalité pas là sur avis médical, mais sur ordre de mon père ?

— Oui. Tu vois comme il t'aime ? » C'est aussi pour Willux un moyen de garder l'œil sur lui à tout moment.

Il se sent faible - mais c'est plus moral que physique. Son corps est étrangement agité. Il se demande si c'est parce qu'il a emmagasiné de l'énergie pendant son coma, à faire les cent pas dans la prison de son corps, en attendant d'être libéré. Il aimerait jouer au basket. « Il n'y a pas des élèves de l'académie, dans le coin, avec qui je pourrais improviser un match de basket ? »

— Les médecins ne t'autoriseraient jamais à faire quelque chose d'aussi dangereux !

— Je souhaiterais seulement voir qui est encore ici, retrouver certains de mes professeurs. » Il voudrait s'entretenir avec Glassings au sujet de son dernier souvenir - le cours sur la splendide barbarie. « On m'a envoyé des cartes postales ? On faisait toujours ça quand des gosses étaient mis en quarantaine.

— Bien sûr que oui ! Toutefois, elles ont été... détruites. Les médecins avaient peur qu'elles ne véhiculent des germes infectieux.

— C'est vrai ? Elles ont toutes été détruites ?

— Oui, mais il y en avait des tas. Les gens t'aiment réellement.

— Ils sont censés m'aimer. Je suis le fils de Willux. »

Elle nage autour de lui et se renverse en arrière. « Je t'aime, moi. Je t'aimerais quoi qu'il arrive. »

Bien qu'il ne puisse en jurer, elle paraît honnête. Elle disparaît sous l'eau et passe entre ses jambes. Quand elle refait surface derrière lui, elle s'écrie : « Difficile de croire qu'on est en hiver, n'est-ce pas ?

— Ce n'est peut-être pas le cas. Qui sait ce qu'il en est à l'extérieur. »

Elle rit. « Tu es si drôle. C'est une des choses que j'adore, chez toi. »

Mais il ne plaisantait pas. « Est-ce que je te trouve drôle ? » fait-il.

Elle se rapproche, frotte son nez mouillé contre le sien. Il ressent une souffrance - de l'amour ? C'est plutôt comme une forme de nostalgie, voire de *chagrin* d'amour. « Tu me trouves jolie.

— Mais est-ce que je te trouve drôle ? »

Elle détourne le regard. « Tu trouves que je suis tout ce que tu as toujours désiré ! »

Partridge hoche la tête. Ce doit être le cas. Pour quelle autre raison lui aurait-il demandé sa main ?

Beckley les conduit dans un petit chariot motorisé fermé. Ils sont assis à l'arrière. On les tient à l'abri des regards. Les cheveux d'Iralene sont impeccablement bouffants. Comment est-ce possible au sortir du bain ? Partridge se pose la question. Y avait-il une équipe d'assistantes dans le vestiaire des filles ?

« Où allons-nous, à présent ? s'enquiert-il.

— Au zoo. » Elle jette un œil à, travers la fenêtre de plastique grisâtre. « Ce que je préfère, ce sont les papillons et l'aquarium, tu te rappelles ? »

Il ne se rappelle pas, aussi garde-t-il le silence. Il remarque un scarabée sur le dossier du conducteur. Il va pour le toucher. Cependant, quelque chose lui dit de ne pas attirer l'attention de la jeune fille dessus.

Ils se rendent d'abord au pavillon des papillons. On y maintient une chaleur humide. Des feuillages denses les entourent. Les insectes

descendent sur eux en crépitant. Beckley observe une distance respectueuse. Il a l'air mal à l'aise au milieu des toutes ces ailes voletantes.

Cette partie du zoo aussi a été vidée rien que pour eux, mais d'autres secteurs doivent être encore ouverts au public ; Partridge entend des enfants non loin de là. Cette sortie lui rappelle les Noël's qu'il passait avec les Hollenback, Julby et Jarv, les bas suspendus et les modestes cadeaux, les vacances solitaires quand son père était trop absorbé par son travail pour le prendre avec lui ne serait-ce que quelques jours. Parfois, ils venaient se promener au zoo.

Iralene lui tient la main, bien serrée, comme si elle avait peur des papillons.

« Je me demande si mon père voudra que je passe les vacances avec lui ? Allons-nous devenir soudain inséparables, alors qu'il me prépare à mon avenir ? » Il ne peut prononcer ces mots sans adopter un ton légèrement sarcastique.

Un papillon bleu brillant se pose sur son épaule. Iralene pointe son index sur lui. « Regarde ! Il est si délicat et parfait ! »

L'animal est réellement magnifique. Il est si proche qu'il distingue les bords noirs, veloutés de ses ailes. Mais sa vue se porte au-delà, sur la jeune fille - ses yeux verts brillants, ses traits sans défaut, sa chevelure éclatante. « Est-ce que mon père m'aime, subitement ? »

Elle passe son bras autour de sa taille. « Peut-être qu'il a eu du mal à manifester son amour, à cause des pertes que vous avez subies tous les deux.

— Tu veux dire avec la mort de ma mère et le suicide de Sedge. » Il ignore pourquoi il s'est montré aussi tranchant. Cherche-t-il à la tester ?

« C'est triste, fait-elle, mais nous ne devrions pas parler d'eux, en réalité. Le passé est envolé ! »

Il éprouve la nécessité de défendre sa mère et son frère, comme si on les avait été rejetés. La colère l'envahit brusquement. Il arrache sa main à celle d'Iralene. « Ne dis pas ça.

— Quoi ?

— Ne parle pas d'eux de cette façon. Le passé n'est pas le passé. » Il s'éloigne d'elle.

« Maintenant que nous sommes fiancés, un début est possible. Un nouveau départ. C'est ce que nous pouvons être pour ton père, de même que l'un pour l'autre.

— Il y a quelque chose qui cloche, observe-t-il en se frottant la tempe.

— Que veux-tu dire ? » Elle s'avance vers lui, mais il s'éloigne un peu plus.

« Je ne sais pas. » Il donne un coup de poing dans le vide. « Mon corps. » Il baisse les yeux sur lui-même.

« Qu'est-ce qu'il a ? »

Il n'a pas la sensation d'être resté alité. Ses muscles sont plus forts et plus souples que jamais. Il n'a pas confiance en sa compagne, même si elle n'est pas entièrement dénuée de sincérité, d'innocence.

« Partridge, parle-moi.

— Rien. Ce n'est rien. »

Un arroseur se met en marche au-dessus d'eux, projetant de la vapeur d'eau.

Il pense au sang. Un voile brumeux de sang. L'image imprègne son esprit. Les insectes s'agitent follement. Il jette un regard par-dessus son épaule, à la recherche d'Iralene, mais il ne distingue que des bouts de sa robe, de ses cheveux, comme si les ailes l'avaient découpée en petits fragments.

Même les couloirs qui relient le pavillon des papillons et l'aquarium ont été évacués. Ils traversent un tunnel de verre, sur les côtés et au-dessus duquel nagent des poissons. Iralene appuie sa main sur la vitre.

« Je regrette que nous n'ayons pas d'appareil. J'adorerais avoir ça en photo.

— Tu n'en as pas gardé un million de quand tu étais enfant ? » Il y a tant d'endroits dans le Dôme qui se prêtent à des photos souvenirs inoubliables !

« Bien sûr que si ! » Elle s'écarte précipitamment de la paroi et attrape sa main.

Ils marchent en silence pendant un moment, puis un vacarme retentit vers l'avant, un bruit de cavalcade.

Beckley lève la main et leur signifie de s'arrêter. Il s'avance vers un angle du couloir qui leur masque la vue. « Qui est là ? » lance-t-il.

Une voix d'homme crie d'un ton inquiet : « Ce n'est que moi ! Je me suis perdu en revenant des toilettes ! » Glassings surgit. Il est rouge, comme s'il avait couru.

« S'il vous plaît, repartez par où vous êtes venu, lui intime Beckley.

— Attendez ! » s'exclame Partridge, et il s'élance vers son

professeur, avant de ralentir à cause de son mal de tête. « Glassings ! » Il lui tend la main.

L'autre la serre en la secouant vigoureusement. « Partridge ! »

Iralene vient se placer entre eux. « Nous ne pouvons pas parler maintenant ! Partridge ne doit voir personne. Son système immunitaire est très faible ! N'est-ce pas, Beckley ? »

Ce dernier applique une main ferme sur la poitrine de l'enseignant. « Nous vous prions de bien vouloir partir, à présent, monsieur.

— Non, non, proteste le garçon. C'est juste Glassings. » Iralene le tire par le bras. « Lâche-moi ! lui fait-il. Laissez-le tranquille, Beckley ! C'est mon professeur d'Histoire mondiale, putain ! »

Le garde l'ignore. Il tire son arme et, bien qu'il la garde pointée vers le sol, il déclare : « Je vous prie d'avoir l'obligeance de vous éloigner, Glassings.

— Ouah, tout de suite, fait celui-ci.

— Qu'est-ce qui vous prend, Beckley ?

— Tout va bien, assure Glassings. Je voulais seulement dire bonjour. Je n'avais pas revu notre ami depuis son retour.

— Son retour ? s'étonne l'intéressé.

— Fermez-la ! gronde le garde, qui lève son arme.

— Putain de merde, Beckley ! hurle Partridge. Dégagez ! »

Glassings est devenu coi. Il recule très lentement, les mains en l'air.

Beckley dit : « Reculez aussi, Partridge, et tout ira bien. »

Le professeur hoche la tête à l'adresse du garçon. C'est sérieux, indique l'expression de son visage. Fais ce qu'il t'ordonne.

« Viens », l'encourage Iralene.

Il la laisse l'entraîner à l'écart. Puis il dégage son bras. « Du calme. »

Il n'y a pas de détonation. Pas de bruit de bagarre. Le silence est total. Après une ou deux minutes, le garde réapparaît, comme si rien ne s'était passé. Il murmure : « Allons-y », et reprend sa route.

Partridge le rejoint à grandes enjambées. « Qu'est-ce que c'était que ce cirque ?

— J'ai suivi les ordres. Aucun contact, hormis avec Iralene. Juste pendant un certain temps.

— Glassings est simplement un de mes professeurs, un enseignant de l'académie, et vous avez braqué une arme sur lui !

— Ça n'avait rien de personnel. C'étaient les ordres. » Beckley continue à marcher, les épaules raides, sans expression.

Partridge ne sait quoi ajouter. Il se tourne vers sa compagne. « Les ordres, répète-t-elle. C'est tout ! » Elle veut lui donner la main, mais il la repousse. Il est si fâché qu'il ne peut articuler un mot.

Quand ils arrivent au petit théâtre aquatique, il prend un siège au fond et dirige son regard droit devant lui, à travers une paroi de verre renforcé. De l'autre côté, des baleines bélugas, belles et puissantes, agitent leurs larges queues dans l'eau.

La jeune fille s'assied à côté de lui. Il devine qu'elle le fixe, mais refuse de tourner la tête vers elle. « Pourquoi diable mon père a-t-il ordonné que je ne parle avec personne d'autre que toi ? » s'enquiert-il, surveillant le garde du coin de l'œil.

« Pour ta propre sécurité, pour ton bien.

— Arrête, Iralene. Quelque chose ne va pas. Je le sais.

— Évidemment que quelque chose ne va pas ! Tu reviens tout juste à la vie. C'est un grand choc, Partridge.

— Que voulait dire Glassings ? Il a déclaré qu'il ne m'avait pas revu depuis mon retour. Mon retour d'où ?

— Je l'ignore ! répond-elle avec un haussement d'épaules. Peut-être ton retour du bord du gouffre. C'est ainsi que je vois les choses. Tu étais parti, et maintenant tu es de retour !

— Pourtant, ses paroles semblaient avoir un autre sens.

— Je vais demander aux médecins s'il est normal que les patients dans ton cas aient autant de soupçons à propos de la période qu'ils ont oubliée. Je suppose que oui.

— Tu crois ?

— J'en suis certaine. »

Deux bélugas passent en glissant côte à côte. Le garçon est profondément fatigué. Il se frotte les paupières et considère le bassin, qui lui paraît flou. « Pourquoi faisons-nous tout cela, Iralene ?

— Nous devons rebâtir. C'est ainsi que nous sommes tombés amoureux. Je ne peux sacrifier tout notre passé. Si nous ne parvenions pas à refaire nos souvenirs, j'en aurais le cœur brisé. »

Il est surpris qu'une fille comme elle puisse l'aimer. Elle semble si normale, si parfaite, tandis qu'il ne s'est jamais senti normal et a toujours été loin d'être parfait. Il trouve cruel d'être condamné à ne se souvenir de rien. À quel point ont-ils été intimes ? C'est une vraie question. Pas le genre de question qu'il peut poser avec insouciance.

Et s'ils ont déjà agi comme un couple marié et qu'il ne se le rappelle pas ? Il aimerait beaucoup le savoir et, en même temps, il ne le souhaite pas car, même si elle est séduisante, il n'est pas attiré par elle. Il connaît Iralene sans la connaître ; c'est ce qu'il y a d'étrange. Ils sont à la fois proches et étrangers.

« Sommes-nous censés rebâtir nos souvenirs, ou les refaire ?

— Quelle est la différence ?

— Crois-tu que des souvenirs puissent être rebâtis ? Je veux dire, me souviendrai-je un jour de la première fois où nous étions ici ensemble ? Ou devons-nous tout refaire ? Refabriquer nos souvenirs ?

— Je ne sais pas. » Elle se crispe légèrement. « Ton père nous a dit de nous amuser. C'était un ordre.

— Peut-être que je n'aime pas qu'on me dise ce que je dois faire.

— Ne sois pas comme ça. » Une pointe de colère perce dans sa voix. Il en est étonné, favorablement. Il a envie de sentir de la combativité en elle. Elle jette un coup d'œil à Beckley comme s'il n'était pas uniquement un garde mais aussi un indicateur, un mouchard. Elle désigne du doigt les bélugas. « Ils ont des nombrils, tu sais. Ils nous ressemblent beaucoup. »

Les animaux cinglent l'eau de leur queue avec tant de force que Partridge leur imagine des jambes humaines sous la peau, telles des sirènes. « Ils nous ressemblent effectivement beaucoup », acquiesce-t-il.

Iralene lui sourit. « Je n'ai jamais été aussi heureuse. » Elle ne joue pas la comédie. Il le sent à la manière dont elle l'observe. De même qu'il la sent à l'affût de son approbation. Elle a les yeux humides de larmes.

« Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas ? »

À cette question, il éprouve un sentiment de panique. Beckley change de position, les regarde brièvement, puis s'éloigne. Il est trop loin pour les entendre, mais le garçon ne supporte pas sa seule présence. C'est comme s'il avait un public - un public qui est là à contrecœur et n'hésite pas à dégainer un pistolet.

Comment répondre à la jeune fille qu'il n'en est pas sûr ? Il ressent une langueur d'amour. Il la ressent quand il rive ses yeux dans les siens. S'il n'est pas amoureux, il l'a été. Cependant, il ne peut lui affirmer honnêtement qu'il l'aime, pas plus qu'il ne peut confesser son incertitude. Il n'a pas le moindre souvenir de l'avoir embrassée, encore moins de l'avoir aimée.

Elle a des cils noirs, des lèvres charnues. Elle est là, en attente, aussi

se penche-t-il vers elle et l'embrasse-t-il. Elle est d'abord décontenancée par son baiser. Elle se raidit un instant, avant de se détendre. Il espère un élan -quelque chose de passionné, ou au moins de familier. Mais son geste ne fait rien remonter dans sa mémoire. C'est comme si c'était leur premier baiser, sauf qu'il n'y a pas l'excitation d'une première fois. C'est creux, vide.

Quand il s'écarte d'elle, elle dit : « Ça va, Partridge ?

— Quoi ?

— Je comprends. » Comprend-elle qu'il est incapable de lui dire qu'il l'aime ? Il voudrait que tout lui revienne subitement. Elle le mérite bien.

« Tu es belle, fait-il. Vraiment. »

Elle lui pose la main sur la joue.

Il reprend : « Je pourrais... » Quoi ? Essayer de tomber amoureux ? « Nous avons le temps. Inutile de précipiter les choses. »

Elle secoue la tête, colle sa bouche contre son oreille. « Mais nous n'avons pas le temps, Partridge. Pas le temps. »

LYDA

POINTS FAIBLES

Les bruits du dehors résonnent fortement dans les oreilles de Lyda. Les Mères ont travaillé toute la journée - appelant des noms sur une liste, organisant des groupes, donnant des coups de marteau, sciant, tandis que les enfants braillaient.

Elles préparent leur attaque contre le Dôme. La jeune fille ne peut rien faire pour les arrêter. Elle est assise jambes croisées sur sa couverture, avec le sentiment d'être inutile. Elle résiste à l'envie furieuse de se boucher les oreilles avec les paumes et de trépigner contre le sol. Elles lui ont expliqué leur plan mais elle sait qu'il est condamné d'avance à échouer.

Mère Hestra pénètre dans la pièce. Elle se dresse telle une colonne à côté du lit numéro neuf, les yeux baissés sur elle. Syden tousse comme pour attirer son attention, mais elle ne le voit même pas. Elle est trop désespérée. « Avez-vous tenu votre parole ? s'enquiert-elle finalement. Les avez-vous cherchés ? » Pressia, Bradwell, El Capitan et Helmud : c'est d'eux dont elle a besoin en ce moment.

« Ils sont partis.

— Partis ? » Elle relève la tête. « Partis où ?

— Aucun de nos espions de l'avant-poste ne le sait, mais ils sont partis loin. Au-delà de nos frontières. Plus loin que quiconque soit jamais allé à notre connaissance.

— Ils se feront tuer là-bas.

— Ce qui les a poussés à agir ainsi doit être une affaire importante et valoir le risque. »

Lyda en a assez que des gens risquent leur vie pour ce qui est important. Partridge l'a quittée. Illia est morte. Et maintenant, les autres sont partis à leur tour. Elle est seule. « Et Wilda ?

— Qui ?

— Une fille. Juste une petite fille. Celle qu'ils ont rendue Pure.

— Il y en a beaucoup dans ce cas, à présent.

— Les a-t-elle accompagnés ?

— Non.

— Va-t-elle bien ?

— Aucun des enfants Purifiés ne va bien, Lyda. Et c'est par la faute des Morts. Ils s'éteignent progressivement. Raison de plus pour nous battre. »

La jeune fille secoue le chef. « Quel genre de personne étiez-vous, dans l'Avant ? Vous en avez gardé le souvenir ?

— J'étais écrivain.

— Écrivain ? Qu'est-ce que vous écriviez ?

— Deux sortes de choses. Certaines qui étaient autorisées par le gouvernement, et d'autres qui ne l'étaient pas.

— ... Les chiens aboyaient fort. Il faisait presque nuit... C'est vous qui avez écrit ça ? »

Son interlocutrice lui fait signe que oui. « C'était au sujet de ma sœur qui a tenté de s'enfuir. Elle vivait au-delà des Terres fondues. Elle ne menait pas une double vie, à mon exemple - l'une pour le gouvernement, l'autre pour moi-même, cachée. Elle appartenait à la résistance. Ils l'ont trouvée. Ils ont lâché des chiens sur elle.

— Je suis désolée. Comment...

— Comment ces mots se sont-ils retrouvés gravés sur mon visage ? »

Lyda approuve d'un geste.

« Je tenais la page que je venais d'écrire dans le jour de la fenêtre. Le papier blanc reflétait la lumière. Le noir de l'encre l'a absorbée et a imprimé les lettres sur ma peau. Je vivais dans un mensonge. J'étais incapable de rien dire à personne à propos de ma sœur. Je m'apprêtais à l'écrire et à le mettre dans une image. Et aujourd'hui, je porte ce péché de couardise inscrit sur ma figure pour l'éternité. »

La jeune fille observe ses mains. Elles présentent maintenant des cales et des écorchures. Elle ne veut plus être Pure ; elle ne l'est d'ailleurs plus à cause de ce bébé, et elle sent que c'est juste.

« Tes amis, fait la Mère. Nous leur devons une fière chandelle. L'avant-poste a fourni un gros travail. Nous avons appris ce qu'ils fabriquaient et nous nous en sommes emparées. Tu veux voir ? »

Lyda soupire. Une partie d'elle-même voudrait contempler le mur qui se trouve devant elle (en particulier une tache d'humidité qui ressemble un peu à une tête d'ours) jusqu'à ce que tous les bruits retombent et que ce soit terminé. Fini. Mais c'est impossible. « Montrez-moi. »

Mère Hestra plonge la main dans son sac de chasse, bruni par le sang séché, et en retire un morceau de métal dense et noir.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, c'était une araignée-robot envoyée par le Dôme pour nous tuer. Mais c'est devenu une grenade avec laquelle c'est nous qui les tuerons. »

Le Dôme a résisté aux Détonations. Comment peuvent-elles croire que des grenades artisanales pèseront dans la balance ?

« Nous avons découvert autre chose encore. La chose même dont nous avons le plus besoin, sur un plan tactique. Celle-ci fera la différence.

— Quoi ? » Elle ne parvient pas à imaginer ce qui ferait la différence dans un affrontement avec le Dôme.

Syden fouille dans le sac de sa mère à son tour. Il en sort deux bouts de papier épais pliés et imprégnés de cendres. L'un d'eux a une face colorée avec un texte publicitaire aux caractères estompés. Elle le reconnaît aussitôt. C'est l'affiche FAITES RELUIRE VOTRE MAISON ! qu'elle a extirpée de sous le Plexiglas brisé dans le métro. Syden les lui offre. Elle les déplie sur son lit, effleurant du bout des doigts ses propres schémas de l'académie des filles et du centre de rééducation, ainsi que ceux de Partridge représentant l'intérieur du Dôme, étage par étage, minutieusement détaillés.

« Nos cartes. » Elle se revoit allongée dans le wagon face au garçon, la manière dont il s'est traîné sur les coudes par-dessus les plans, et l'a embrassée. Il lui a parlé de ses Noëls chez les Hollenback. Il lui a promis un cadeau. Un flocon de neige en papier. Il lui a demandé si c'était tout ce qu'il lui fallait pour être heureuse, à quoi elle a répondu *Oui*, avant d'ajouter *Et toi puis Ceci*.

« Partridge a indiqué comment il s'est échappé, ainsi que par où on t'a peut-être fait sortir. Les points faibles. »

Faibles. Comme ceux qui n'arrivent pas à enterrer le passé. Ou encore, qui ne renoncent pas à l'espoir quand ils savent qu'ils le devraient. Ses larmes coulent sur l'une des cartes, puis elle les essuie.

« Les grenades, poursuit la femme. Elles doivent être lancées sur les points faibles. »

Lyda relève le front. « Non », dit-elle. Avec les cartes et les grenades, les Mères ne seront-elles pas en mesure d'infliger de réels dommages à leurs adversaires ? Le Dôme est une forteresse, certes, mais, en s'échappant, Partridge a prouvé que même une forteresse présente des défauts. Les plans ne suffiront peut-être pas pour renverser le Dôme, mais il est possible qu'ils permettent d'y entrer (armées), de traquer le fils de Willux et de le tuer, ainsi que Notre Bonne Mère en a formé le

vœu.

D'un geste frénétique, elle replie les affiches, qu'elle serre contre elles. « Ces plans sont inexacts. Erronés. Il s'est joué de vous.

— Vraiment ?

— C'est un Mort. Vous ne pouvez pas lui faire confiance. »

Mère Hestra lui saisit le poignet. « Ne fais pas ça. Je sais ce que tu as dans la tête.

— Vous m'avez enseigné à ne jamais me fier à un Mort ! »

L'autre déclare d'un ton énergique « Je sais ce qui se passe quand un Mort s'introduit dans l'esprit d'une femme. Cesse de chercher à le sauver. Les points indiqués sont bien des points faibles ! »

La Mère a une poigne d'acier. Elle tire sur le bras de Lyda, et les cartes glissent sur le sol. Ces cartes, qu'elle a aidé Partridge à dresser, pourraient mettre celui-ci à la merci de ses ennemies. « Des points faibles », murmure-t-elle.

EL CAPITAN

FLOU

Ils ont vogué deux jours et une nuit durant, et voilà que le soir tombe à nouveau. El Capitan voit flou à force de fatigue, et ses nerfs sont saturés d'adrénaline. Helmud a dormi, s'est réveillé, puis rendormi. D'un mouvement brusque, il le tire de son sommeil. Ils se rapprochent de leur destination. Il ouvre brièvement les valves quasi étanches des trois réservoirs à vide, autorisant l'air à y entrer afin de réduire leur altitude. En bas, la surface vitreuse de l'océan a disparu ; un phare disposé sous le nez du vaisseau révèle les formes de collines, de vallées, de crêtes rocheuses, de lacs sombres, de cités dévastées, de maisons et d'immeubles en ruine.

« Regarde ça, Helmud. Un autre pays. Tu t'attendais à voir un jour un autre pays ?

— Tu t'attendais à voir un jour un autre pays ? lui demande son frère.

— Non », convient-il.

La table de navigation présente une carte topographique, mais elle est inutile. Les Détonations ont modifié le paysage. L'officier va bientôt devoir poser l'appareil. « C'est encore loin ? »

Fanny s'illumine. « Trente et un virgule quatre-vingt-cinq kilomètres. Plein est.

— OK. Commençons à chercher un terrain plat. »

Le vaisseau est agité par une secousse, qui l'envoie au fond de son siège, comme si Helmud le tirait violemment en arrière. « Qu'est-ce que c'était que ça, bon Dieu ? » Son cœur s'emballe.

La Boîte noire émet des bips, incertaine de la conduite à adopter. « Vingt-neuf virgule quatre-vingt-deux kilomètres ! » annonce-t-elle, comme si cela pouvait les aider.

L'engin poursuit son vol en douceur, et l'officier pousse un soupir de soulagement. « OK. Ce n'était pas bien grave. Tout est rentré dans l'ordre. »

Mais il n'en est rien. Un deuxième soubresaut se produit, plus violent. Il saute sur ses pieds. La poupe du vaisseau bascule en arrière, le nez pointe vers le haut. Helmud se recroqueville dans le dos de son

frère.

« Seigneur, trouve la partie du manuel qui concerne les situations d'urgence ! Tu crois que ça a un rapport avec le réservoir arrière ?

— En cas d'urgence, dit Fanny, en cas d'urgence. En cas de défaillance du moteur, au niveau du réservoir arrière... » Est-elle en train de parcourir les pages du manuel ? Toutes ses lumières sont allumées. « Vérifiez l'écran de navigation. »

El Capitan pose les yeux sur le tableau de bord. Une lumière rouge vacille sur le pourtour du schéma de l'appareil, indiquant une légère fuite. Il met les pompes du réservoir endommagé en route, expulsant l'air à mesure qu'il est aspiré. La tache rouge continue à clignoter, mais la fissure est petite, la fuite maîtrisée. Si on la surveille, en maintenant l'équilibre entre l'air qui entre et celui qui sort, le vaisseau devrait tenir bon jusqu'à l'atterrissage.

« Il faut que je le pose.

— Pose ! » fait Helmud.

Ils ralentissent à nouveau. Le réservoir arrière aspire davantage d'air. Le dirigeable se traîne. Il penche vers l'arrière.

« Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? crie Bradwell.

— Une petite fuite. On prend de l'air. »

La silhouette du garçon aux oiseaux s'encadre soudain dans l'embrasement de la porte. « Une petite fuite ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Tout va bien. Va t'asseoir. Attache ta ceinture. » Le fait de ne pas avoir pu s'attacher (à cause de la présence de Helmud dans son dos) ne l'a pas inquiété au moment du décollage mais, à présent, il ne détesterait pas pouvoir le faire.

« Tu as besoin d'aide ! Il te faut un copilote.

— J'ai déjà Fanny, et un copilote installé à demeure. » Il désigne son frère du doigt.

« Cap, laisse-moi faire quelque chose.

— Impossible ! Regagne ton siège. C'est un ordre. »

Bradwell retourne dans la cabine, d'une démarche chancelante. El Capitan l'entend parler avec Pressia. Est-il en train de le critiquer dans son dos ?

Il ne veut pas atterrir plus loin de leur cible que nécessaire. Celle-ci se situe à moins de vingt-huit kilomètres, mais la zone qui les en sépare est peut-être infestée de monstres mortels - infranchissable à pied. Il doit s'approcher au maximum.

Le phare éclaire une étrange horde de créatures boitillantes - Bêtes, Groupies, Poussières ou autre chose encore ? Elles disparaissent dans un boqueteau.

Le vaisseau roule sur le côté. Il tire fermement les leviers dans la direction opposée. Un sifflement leur parvient depuis le réservoir arrière et l'écran de navigation montre une seconde fissure, plus longue que la première.

« Quoi ? Pourquoi ? Fanny ! Est-ce que j'ai trop poussé les pompes, et que la pression est trop élevée ? »

— Un excès de pression au niveau des pompes peut provoquer des fissures, en particulier si l'appareil a navigué à grande altitude pendant une durée excédant quarante heures.

— Bordel ! Pourquoi ne m'as-tu pas dit ça plus tôt ? »

La Boîte ne répond pas. Ses lumières fléchissent, comme pour exprimer un certain degré de culpabilité.

« Reste ici avec moi, Fanny ! Je n'ai que toi ! »

— Je n'ai que toi ! »

— Ne joue pas les jaloux, Helmud ! »

Un craquement retentit - sourd et puissant. Quelque chose s'est cassé et s'est détaché. Le vaisseau est ébranlé par un nouvel à-coup, plus fort encore que les précédents, plaquant les deux frères contre le dossier de leur siège.

« Cap ! hurle Pressia. Qu'est-ce que c'est ? »

Mon Dieu, il ne veut pas échouer, pas avec elle à bord, pas avec sa vie entre ses mains. « Je vais atterrir. On absorbe trop d'air. »

Il n'a pas d'autre choix que de lancer les pompes des réservoirs intacts, en espérant ne pas perdre d'altitude trop rapidement, et ne pas chuter en vrille. Il se relève et observe la carte topographique, ainsi que le vaste, immense territoire glissant sous le vaisseau.

Vers l'avant, il y a un anneau de buissons et d'arbres mais, de l'autre côté, le terrain a l'air relativement plat. Il ne pense pas pouvoir l'atteindre ; toutefois, il a repéré un pré de ce côté-ci du bois. Ils ne sont qu'à seize kilomètres de la cible. « Le vent vient du nord-ouest, dit-il à Fanny. Comment est-ce que je pose cette saleté ? »

— Le mieux est d'orienter le vaisseau dans le sens du vent avant de toucher le sol.

— Très bien, compris. » Il manœuvre avec précaution, visant le centre du pré. « Ce serait chouette d'avoir sous la main une équipe d'assistants. » Ils rasant le sommet d'une colline et, une fois parvenus

au-dessus de l'étendue plane, ils s'immobilisent, nez face au vent, maintenant leur équilibre grâce aux hélices.

Cependant, la poupe les entraîne toujours vers le bas. Il réduit le débit des pompes des réservoirs avant et central. Ils amorcent leur descente, lentement. « Pas trop vite ! Pas trop vite ! » Il déploie les pieds pointus sur lesquels ils vont devoir se poser. « Doucement.

— Doucement ! » renchérit Helmud.

Mais l'arrière est trop lourd. Ils tombent trop vite à présent. Il met la gomme avec les pompes, mais la proue se relève brutalement vers le ciel. « Accrochez-vous ! beugle-t-il. Préparez-vous à l'atterrissage ! »

Helmud se cramponne aux épaules de son frère, mais celui-ci ne songe pas à se tenir. Il essaie toujours de limiter la violence de l'impact, augmentant la vitesse des hélices au maximum, réduisant le réservoir avant, poussant celui du milieu. « Préparez-vous à l'atterrissage ! chuchote Helmud d'une voix rauque. Préparez-vous à l'atterrissage ! »

Quand ils heurtent le sol, la tête d'El Capitan s'abat contre les manettes des gaz. Le choc l'envoie à terre. Il est hébété, l'un de ses yeux se retrouve immédiatement baigné de sang. Les pompes du réservoir central sont toujours en marche, ce qui confère au vaisseau une certaine flottabilité. Une bourrasque de vent couche celui-ci sur le côté. Le pare-brise cogne contre quelque chose, se fêle. *On a chaviré*, se dit l'officier.

Il est projeté contre l'avant du cockpit. Il s'efforce de tenir debout tandis que l'appareil bouge encore.

« Préparez-vous à l'atterrissage ! hurle Helmud d'une voix stridente. Préparez-vous à l'atterrissage !

— Ça va, Helmud ! Ça va, frangin ! » Il étend le bras au-dessus de sa tête et éteint la dernière pompe et les hélices avec son poing. Le vaisseau lâche un soupir de soulagement et oscille, comme s'il flottait sur l'océan. L'écran de navigation est vide.

Avec son œil plein de sang, El Capitan se traîne sur les coudes jusqu'au pare-brise. Le monde qui s'étend derrière est obscur. Le silence le frappe. Il appelle : « Pressia ! » mais sa voix est faible.

Puis, tout n'est plus que ténèbres.

PRESSIA

CHOC À LA TÊTE

Pressia, la tête en bas, est retenue à son siège par sa ceinture de sécurité, qui lui entre dans la cuisse. Son visage jouxte le hublot. Elle ne discerne que des brins d'herbe épais et coupants. L'appareil, privé de sa flottabilité, a roulé sur le côté.

Elle passe la main sous son pull et palpe les ampoules. Intactes.

« Qu'est-ce qui s'est passé, nom de Dieu ? » fait Bradwell. Lui aussi est retenu par sa ceinture, mais il est assez grand pour allonger le bras et soutenir son propre poids en prenant appui contre la paroi incurvée, au-dessus du hublot.

« Nous nous sommes écrasés à l'atterrissage. » Ses doigts trouvent la boucle de sa ceinture, mais elle craint de se faire mal en tombant si elle la détache.

Bradwell pose ses deux mains sur le plafond. « Détache-moi, je t'aiderai ensuite à te défaire. »

Elle lui obéit. Les bras puissants du garçon lui permettent d'amortir sa chute. Il se met debout sur la paroi latérale, entoure d'un bras la taille de la jeune fille tandis qu'elle passe les siens autour de son cou. Elle aime sa carrure et sa force, ses muscles durcis par des années de lutte sauvage pour la survie. Il l'aide à descendre à son tour. Ils se hissent dans le cockpit, faisant basculer le vaisseau sous leur poids.

El Capitan est étalé sur le sol, les bras écartés, avec une entaille au crâne, d'où le sang s'écoule en formant une auréole sombre. Il est inconscient.

Helmud redresse la tête par-dessus l'épaule de son frère. « Préparez-vous à l'atterrissage, fait-il d'une voix faible. Préparez-vous à l'atterrissage. Préparez-vous à l'atterrissage. » Sa joue est rouge du sang de l'autre.

« Seigneur ! s'exclame Bradwell. Qu'est-ce qu'on fait ? »

Fanny est à côté d'eux. « Appliquez de la glace pour réduire l'œdème. Faites pression pour contenir l'hémorragie. »

Pressia s'agenouille près du blessé. Elle tire sur sa manche et l'appuie contre la plaie. « Trouve une couverture », dit-elle à Bradwell.

Il retourne aussitôt dans la cabine.

« Il s'est évanoui sur le coup ? demande-t-elle à Helmud.

— Préparez-vous à l'atterrissage, répète ce dernier, les yeux ronds et fous.

— Ça va aller, Helmud. »

Bradwell réapparaît et lui tend une couverture. Elle la plie et la maintient contre la blessure. Le tissu bleu marine s'imbibe rapidement de sang et prend une teinte plus sombre.

« Regarde ses pupilles », commande-t-elle au garçon.

Il soulève l'une des paupières de l'officier. « Qu'est-ce que je dois contrôler ? Si elles se dilatent ?

— Oui. Normalement, elles doivent se dilater en même temps. »

Il soulève les deux paupières simultanément. Il se sert de Fanny comme d'une lampe qu'il approche puis éloigne du visage d'El Capitan. « Ce n'est hélas pas le cas.

— Il a une commotion cérébrale. Nous ne pouvons pas l'abandonner.

— Nous devons aller au bout de notre mission.

— Préparez-vous à l'atterrissage », lance Helmud.

Les yeux de l'officier clignent.

« Cap ? s'étonne Pressia. Ça va ? » Elle lui touche la joue avec la tête de poupée.

Il la fixe en battant des paupières. Il fronce les sourcils. Son regard se perd dans le vide, avant de revenir sur elle et de s'attacher au sien. Il essaie de murmurer quelque chose, mais il est presque aphone.

Elle se penche un peu plus vers lui. « Qu'y a-t-il, Cap ? »

Il lève les mains et prend délicatement son visage entre ses paumes. « Pressia », souffle-t-il, et il l'embrasse. C'est un baiser bref - doux et léger, sur les lèvres.

Elle est ébahie. Elle ne sait quoi dire. Elle retient sa respiration, les yeux écarquillés. Elle se souvient de l'officier chantant sur le remblai de chemin de fer, de la chanson d'amour et, plus tard, de la discussion qu'ils ont eue à propos du sens du mot romantique.

Elle tient toujours la couverture appuyée contre sa blessure. Elle secoue le front. « Cap, tu m'as... » Embrassée. Il l'a embrassée. Sans doute par erreur.

Il dit alors : « Je t'aime, Pressia Belze. »

Et ce n'est pas par erreur.

Il détourne la vue. Ses paupières se referment. Il est à nouveau évanoui.

Helmud la contemple et fait : « Pressia ? », comme s'il désirait savoir si elle aime El Capitan elle aussi.

Elle est au bord des larmes. Cette chanson d'amour qu'il fredonnait. Pensait-il à elle ? Elle tombe des nues. Depuis combien de temps l'aime-t-il ? Depuis combien de temps porte-t-il ce secret en lui ? Elle comprend maintenant le regard qu'il lui a lancé alors qu'elle se cramponnait à Bradwell sur le barrage.

Ce dernier se relève et se dirige vers la porte du cockpit. « Je ne savais pas.

— Que veux-tu dire ? » Elle éprouve un sentiment de panique. Parle-t-il d'elle ou d'El Capitan ? Croit-il qu'il y a quelque chose entre eux ? « Il n'y a rien à savoir. »

Le garçon balance un coup de poing contre quelque chose. Elle entend un craquement. L'appareil oscille brièvement. Est-il jaloux ? Ou furieux de n'avoir rien su -même s'il n'y avait rien à savoir ?

« Nous faisons erreur ! s'écrie-t-elle. Chacun d'entre nous. Ce n'est pas ce qu'il voulait dire. Il...

— C'est bien ce qu'il voulait dire, repartit Bradwell. J'aurais dû m'en douter. Je voulais prononcer ces mots depuis bien longtemps. Et voilà qu'il s'amène et que c'est lui qui le fait !

— Il a reçu un choc à la tête ! » Elle s'interrompt, repassant dans son esprit les dernières paroles de son ami. « Tu voulais prononcer ces mots ? »

Le dos tourné, il se fige. Il reprend sa respiration. « Oui.

— Oui », confirme Helmud, comme s'il était au courant de longue date.

Elle regarde Helmud, le regarde vraiment pour la première fois depuis longtemps. Elle a envie de lui demander s'il connaissait ce secret de son frère. Il comprend beaucoup plus de choses qu'il ne le laisse paraître. Il se mord la lèvre, l'air inquiet.

« Qu'allons-nous faire ? s'enquiert Pressia en se tournant vers Bradwell. L'un de nous doit continuer. L'autre doit rester. »

Il ne répond pas.

Elle soulève la couverture. Les bords de la plaie ont enflé mais l'hémorragie a diminué. « Helmud. Pose ta main là où se trouve la mienne. » Elle lui tend une partie propre de la couverture. Il appuie

dessus. « Applique une pression régulière.

— Régulière. »

Elle se redresse et s'approche de Bradwell. Elle ne voit que son dos, le mouvement des oiseaux sous sa chemise. Il examine ses phalanges, sans doute parce qu'il s'est coupé. Il y a une trace de coup sur le revêtement de la paroi - des fissures en forme de toile d'araignée. Elle franchit la porte et ramasse un sac de provisions - de la nourriture et de l'eau. Elle les rapporte dans le cockpit.

« Je vais continuer, déclare-t-elle. Tu restes. »

Il se retourne en agitant la tête. « Non, non, non. Ça ne se passera pas ainsi. »

Elle lui fourre les provisions entre les bras. « Si.

— Il n'est pas question que tu t'aventures seule au-dehors.

— Tu as oublié que, si je suis ici, c'est en partie pour des raisons égoïstes.

— Tu ne retrouveras pas ton père, Pressia.

— Si tu sors et que tu le trouves à ma place, lui ou le moindre indice concernant son existence, je ne te le pardonnerai jamais. Ce voyage est le mien.

— Pas seulement le tien, Pressia. Walrond a laissé ce message pour mes parents avant de se suicider, avant que je ne les découvre abattus dans leur lit. »

Elle a la gorge nouée. « Tu les as découverts ? »

Il reporte son attention sur Helmud, occupé à maintenir la couverture contre la tête de son frère.

« Bradwell, chuchote-t-elle.

— C'était le matin. Je suis descendu pour le petit déjeuner. Ils n'étaient pas dans la cuisine. J'ai traversé la maison en les appelant. Puis, je me suis mis à courir... j'ai ouvert leur porte. Et ils étaient là.

— Je suis vraiment désolée...

— J'ignorais qu'ils étaient morts, tout d'abord. Le sang ne ressemblait pas à du sang. Il avait séché. Mais quand je me suis rapproché et que j'ai touché le bras de ma mère, il était raide et froid. Et j'ai vu la teinte bleuâtre de sa peau.

— Pourquoi ne me l'avais-tu pas dit ?

— Il m'a fallu des années pour m'en remettre.

— On ne se remet jamais d'une chose pareille.

— Donc, j'agis par égoïsme moi aussi. Willux a fait assassiner mes parents. Je ne suis pas ici pour le plaisir de la balade. Je ne fais pas ça non plus seulement dans l'intérêt général.

— Bradwell. C'est moi qui vais y aller. Et c'est toi qui vas rester, parce que mon père est peut-être encore en vie. » C'est cruel, mais c'est la vérité.

Fanny sort du cockpit.

« Tu ne peux pas me laisser ici avec Cap après qu'il t'a embrassée, après ce qu'il t'a dit ! »

Est-ce un reproche ? Croit-il qu'elle a donné de faux espoirs à El Capitan, ou qu'elle avait une relation avec eux deux en même temps ? Elle s'éloigne d'un pas mal assuré sur la paroi latérale du vaisseau, et gagne la sortie, qui se trouve maintenant au-dessus d'eux.

« Attends ! lui lance Bradwell. Non ! Tu ne peux pas... »

Elle se sert des sièges comme d'une sorte d'échelle pour grimper jusqu'à l'ouverture. Elle tourne la grosse roue permettant de verrouiller la porte, qui pivote en tombant vers l'intérieur.

« Tu vas vraiment faire ça ?

— Passe-moi Fanny. J'aurai besoin d'elle pour m'orienter. » Elle prend appui sur les coudes, se repousse vers le haut, puis s'assied sur le côté de la nacelle. Il fait noir, en dépit de la lueur qui s'échappe de l'appareil par la porte, le cockpit, les hublots.

Bradwell se passe la main dans les cheveux et frotte vigoureusement les cicatrices sur sa joue.

« J'irai sans elle. C'est ce que tu veux ? »

Il soupire. Il ramasse la Boîte et la lui tend. Fanny allume un étroit faisceau lumineux qui voltige à travers la prairie environnante, parmi les arbres lointains.

La jeune fille se laisse glisser jusqu'au sol.

Bradwell rampe derrière elle. Elle l'observe, ses cheveux dressés en bataille, ses épaules musclées, ses yeux sombres et humides. Que pense-t-il d'elle ? Et d'elle et lui ? C'est une boîte noire, impénétrable.

Elle sent encore les lèvres de l'officier sur les siennes. Ce qui l'a le plus surprise dans ce baiser, peut-être, c'était sa douceur. En général, El Capitan n'est pas du genre à agir avec tendresse. Elle ne l'aime pas, pas au sens où lui l'aime. Mais elle l'aime d'une certaine façon. Ils ont partagé de nombreuses épreuves. Il l'a aidée quand elle n'avait personne. Il l'a sauvée. Et elle est quasiment sûre d'avoir provoqué chez lui un changement radical. Il y a tellement de choses entre eux à

présent. C'est une relation qui n'est ni simple ni facile. Comment en irait-il autrement ? La première fois qu'elle l'a rencontré, elle avait peur qu'il ne la descende.

Bradwell la fixe avec un air d'attente.

Elle tend l'oreille un instant, à l'affût d'une présence aux alentours. Aucun son ne lui parvient et, pour une quelconque raison, cela l'effraie plus que tout.

Elle dit : « Je l'éprouve maintenant.

— Quoi ? »

Une sensation de légèreté dans son ventre, son cœur qui tambourine dans sa poitrine, comme si elle tombait, tombait. « Je ne comprends pas ce que nous signifions l'un pour l'autre, ni tout ce que nous avons traversé ensemble. Mais... » Elle essuie une larme sur sa joue. « Je sais qu'un jour, ça me manquera - y compris la violence, y compris l'horreur. Toi, tu me manqueras, ajoute-t-elle en levant les yeux vers lui, tout ça, cet instant précis. »

Il la dévisage, comme pour mémoriser ses traits.

« J'y arriverai.

— Ce que je veux, c'est que tu reviennes saine et sauve. »

PARTRIDGE

NEBRASKA

Les journées de Partridge et Iralene sont rigoureusement programmées - pique-nique en bordure des champs de soja, visite au planétarium, leçons de danse particulières avec Mirth et DeWitt Standing, qui leur ont appris le cha-cha-cha, la rumba, le fox-trot. DeWitt compte d'une voix forte par-dessus la musique grinçante. Mirth dit : « Relevez le menton ! Relevez le menton ! » tandis que Beckley se tient sur le côté, avec un sourire sarcastique.

Et les bavardages polis lui sont imposés en permanence. Parfois, il se sent furieux sans raison. Parce que son père est censé vouloir qu'il devienne un leader et qu'il passe son temps à ça ?

Le pire est qu'il ne maîtrise rien. S'il souhaite faire autre chose (rencontrer des amis ou trouver Glassings et s'excuser parce que Beckley a pointé une arme sur lui), Iralene lui oppose qu'il est trop fragile. « Tu ne peux avoir de contact qu'avec des gens dont on a vérifié qu'ils étaient exempts de toute maladie. »

Parfois, il se demande s'il ne vaudrait pas mieux être inconscient plutôt que d'être traîné d'une stupide petite sortie à une autre. Et toujours pas le moindre fragment de souvenir. La seule chose qui lui revient constamment à l'esprit est la phrase qu'Iralene a prononcée à l'aquarium : Mais nous n'avons pas le temps, Partridge. Pas le temps.

Alors qu'elle change de chaussures après le cours de danse, il s'enquiert du sens de ces mots.

« Je ne me rappelle pas même avoir dit ça, Partridge. Tu me connais. Il m'arrive de dire des choses idiotes.

— Je ne te connais pas, rétorque-t-il. C'est bien là le problème. »

Elle lève les yeux sur lui, interloquée, puis laisse échapper un bref éclat de rire, mais comme son rire retombe, elle semble tout près de pleurer.

« Désolé, Iralene, je ne voulais pas te faire de peine.

— Me faire de peine ? De quoi parles-tu ? »

Depuis le baiser à l'aquarium, elle est un peu plus nerveuse. Peut-être espère-t-elle qu'il va retomber amoureux d'elle. Il s'y efforce. Dieu sait qu'il s'y efforce. Quelle espèce de crétin serait-il s'il disait à une

filles qu'il ne l'aime plus simplement parce qu'il s'est cogné la tête ? Il ne peut pas lui faire ça.

Cependant, il se sent manipulé et impuissant. Plus tard, à l'arrière du chariot motorisé, il se penche vers le garde et exprime le désir de voir son père. C'est devenu une habitude, et l'autre se dérobe toujours sous un prétexte quelconque. Cette fois, il ajoute : « Laissez-moi deviner, Beckley. Aujourd'hui, mon père ne peut pas me recevoir parce qu'il enchaîne les réunions, ou bien il a un long dîner avec d'autres dirigeants, ou encore il doit préparer une présentation ? »

L'homme garde le silence. Iralene tapote le genou du garçon. « Je suis certaine qu'il te fera venir bientôt ! » Comme s'il était blessé par le manque d'attention de son père !

Il n'est pas blessé. Il est suspicieux.

Et épuisé. Son mal de tête ne le quitte pas. Quand les gens lui posent une question, il a l'impression d'essayer de lire sur leurs lèvres, tant son ouïe est affaiblie ; c'est comme s'il était dans le bassin aux bélugas, regardant l'extérieur à travers l'épaisse paroi de verre. « Excusez-moi ? Désolé. Qu'avez-vous dit ? »

Son épuisement est profond. Il se souvient de cette sensation juste après les Détonations, après la mort de sa mère. Il se traînait comme s'il pataugeait dans l'eau, alourdi par ses vêtements trempés. Bénis, bénis, c'est alors que le mot s'est répandu. Nous sommes entrés parce que nous étions bénis. À partir du moment où vous êtes béni, ce n'est pas votre faute si vous êtes entré et pas les autres. Être béni échappe à votre contrôle. Ce n'était la faute de personne - être béni ou non était, jusque-là, une qualité cachée, une chose enfouie au fond de l'âme. Mais qui l'était et qui ne l'était pas est devenu une évidence. Une évidence telle, en fait, qu'il y avait même une liste.

Cela signifiait que vous n'aviez pas le droit de vous sentir coupable. Coupable de quoi ? De l'amour de Dieu ? De sa bénédiction ?

Partridge était censé être joyeux. Tous l'étaient. S'ils ne l'étaient pas, ils gaspillaient la grâce divine. Il a tenté, mais le chagrin (non dit, non exprimé) est seulement devenu plus intense. Il était physique. C'est ce que l'état qui suit son coma lui remet en mémoire - le caractère physique du chagrin.

Mais rien ne motive sa peine. Sa vie a l'air d'être meilleure que jamais. Une nuit, il avoue à Iralene, tout en contemplant la plage par la fenêtre, que son existence lui paraît tellement meilleure que c'en est presque gênant. « C'est comme si j'avais été fourré dans un corps qui n'est pas le mien.

— Le mauvais corps ? Quelle idée affreuse ! » Elle le dévisage. Il a

du mal à s'habituer à ce qu'elle prenne tout au sens littéral.

« Bon, d'accord, pas le mauvais corps. C'est plutôt comme lorsque je prenais par erreur le blouson d'un autre à l'académie des garçons, et que je me sentais trop serré dans le dos, et que mes manches étaient trop courtes. Ce n'est pas le bon, tout simplement.

— C'est uniquement parce que tu dois te raccorder à l'instant présent. Tu vis toujours dans le passé, et tu dois t'efforcer de rejoindre l'avenir, qui est maintenant.

— Hmm...

— Ça ira mieux avec l'habitude. De toute façon, de quoi veux-tu te plaindre en ce moment même ? » Cela lui rappelle ceux qui sont bénis et ceux qui ne le sont pas, les malheureux au-dehors, menant leurs existences de brutes. À quoi ressemblent véritablement leurs vies ? Il se frotte la nuque et imagine le goût de la terre, de la cendre. Et ce qu'il imagine lui semble si réel qu'on dirait un souvenir.

Une fois l'académie fermée pour les vacances de Noël, Partridge suggère qu'ils aillent se promener dans le parc.

« Viens ! Pour une fois, faisons quelque chose que j'ai envie de faire !

— D'accord ! Si ça peut te rendre heureux, allons-y ! »

Les portes des dortoirs ont déjà été verrouillées, mais

Beckley les laisse se glisser par une fenêtre ouverte du rez-de-chaussée.

Le garçon montre à sa compagne son ancienne chambre, débarrassée, vide. Il lui parle de Hastings, sa cible préférée de l'époque, de la manière dont il répétait continuellement : « Je ne le prends pas personnellement », mais le faisait toujours. Son camarade lui manque. « C'était un grand échalas dégingandé. Il ne pensait qu'à s'amuser, tailler une bavette. Il vivait pour ce genre de choses. »

Iralene fait le tour de la pièce, se jette sur le lit du bas. « C'était le tien ?

— Non », répond-il en désignant l'échelle.

Elle sourit, gravit les barreaux et s'allonge sur le matelas nu, les bras croisés derrière la tête. « De quoi rêvais-tu sur ton perchoir ? »

Il rêvait de filles comme elle entrant dans sa chambre et grim pant dans son lit, mais il entend alors le tac du système de ventilation. La température est régulée même lorsqu'il n'y a personne. Il s'approche de la fenêtre. « De quoi est-ce que je rêvais ? » Il imagine les filles alignées sur la pelouse en contrebas, effectuant leurs exercices

matinaux. Cette fille-là a tourné la tête. Elle a regardé droit dans sa direction. Qui est-elle, une fois encore ? Quel est son nom ? Sa mère ne travaille-t-elle pas au centre de rééducation ? Est-ce qu'elle fait partie de la chorale ? « Mertz, fait-il.

— Qu'est-ce que ça signifie ? s'inquiète Iralene.

— Rien. Je m'efforçais simplement de retrouver le nom de quelqu'un et il m'est revenu. Tu sais comment c'est. »

Elle acquiesce du chef.

« Je ne parviens pas à me représenter Hastings marchant au pas dans les Forces spéciales. » Il s'avance vers le miroir que l'autre utilisait pour soigner sa coiffure. Il le revoit debout à cet endroit précis, vêtu d'un costume. « Le bal, c'est ça ?

— Et alors ?

— Je me souviens juste que Hastings m'a reproché de ne pas être prêt pour y aller. » Il lève les yeux vers la jeune fille. « Et je t'ai rencontrée après ?

— J'étais là-bas pour voir une connaissance. Tout le monde ne va pas à l'académie, tu sais.

— Je sais, je sais », répond-il avec douceur. Il ne veut pas la froisser à nouveau. L'institution est réservée aux enfants de l'élite. « Je n'avais pas une cavalière ? Je n'étais pas accompagné ? »

Elle le fixe avec tristesse. En fait, elle paraît au bord des larmes. C'est ainsi avec elle. Il ne sait jamais comment elle va réagir.

Le garde siffle. Partridge regarde par la fenêtre. L'homme est en bas et leur fait signe de descendre. « Beckley. Une vraie mère poule. »

Iralene descend la moitié de l'échelle et lance : « Attrape-moi ! »

Il s'approche. Elle se jette à son cou. Il la tient un instant en hauteur, puis la dépose sur le sol, mais elle ne le lâche pas. Elle l'étreint comme pour lui dire adieu, comme s'ils ne devaient jamais se revoir.

« Iralene ? souffle-t-il. Tu vas bien ?

— Nous avons besoin d'être seuls. Il le faut. Je peux nous débarrasser de lui. Je sais comment me débarrasser de tout le monde. J'ai un plan. »

Et elle le met en œuvre.

Plus tard dans la soirée, les voici dans la chambre du garçon. Il se demande ce qui va se passer à présent. Ils ne se sont pas embrassés depuis l'aquarium. Ça n'a réveillé en lui aucun souvenir et ce n'était

pas le baiser le plus excitant au monde mais, hé ! ne devrait-il pas au moins faire une seconde tentative ? La jeune fille est très belle. Il a été amoureux d'elle à un moment donné.

Mais aussitôt qu'il réfléchit aux possibilités, le découragement l'envahit. Honnêtement, il aimerait se coucher, seul, fermer les yeux et laisser toute cette journée disparaître au fond de sa conscience. Il a envie de dire : Je veux rentrer à la maison. Pourquoi une telle nostalgie ?

Iralene, en revanche, agit maintenant avec un sentiment d'urgence. C'est le seul lieu où ils peuvent échapper à la surveillance du garde, mais il trouve la situation étrange. Il a conscience d'être observé par les caméras disposées dans les angles de la chambre ; cependant, c'est la première fois qu'il est seul avec une fille. À l'académie, toutes les interactions avec les élèves de l'autre sexe se faisaient sous le regard perçant de chaperons vieux jeu, tapis dans les coins. Et il n'y a rien de tel que la présence d'un prof de maths asthmatique pour casser l'atmosphère.

La jeune fille allume l'ordinateur portable en forme de sphère. Elle entre un code et, tandis que la machine rougeoit à travers les interstices entre ses doigts, l'espace commence à se modifier. Les rideaux ondulant au gré d'une brise océane automatisée prennent une teinte jaune sombre, avec des fleurs bleues. Ils pendent, épais et raides, devant les fenêtres fermées. Le lit s'entoure d'un baldaquin suranné ; un couvre-lit en patchwork plié apparaît à son pied, suivi d'une vieille garde-robe qui penche vers l'avant et d'une table de chevet branlante.

« Qu'est-il arrivé à la maison de la plage ? s'enquiert Partridge.

— Tu m'as fait promettre de te ramener ici.

— Vraiment ? Où sommes-nous ?

— Dans une vieille ferme. Quelque part au Nebraska, je crois.

— Je voulais revenir au Nebraska ? » C'est absurde. « Tu es bien sûre que je parlais de cet endroit ? Je plaisantais ? Quand est-ce que je t'ai fait promettre ça ? »

Elle croise les bras, comme si elle avait froid, et décrit lentement un cercle. « Tu l'as fait, c'est tout. D'accord ? » Elle donne des signes d'agitation. Elle se rapproche de lui, pose la main sur sa chemise, la fait remonter sous son col. « Je crois que nous devrions être seuls. » Elle lance un regard furtif aux caméras. Il lui prend la main et l'écarte de sa poitrine. Il la garde un instant dans la sienne. « Je ne sais pas.

— Tu as confiance en moi ? »

C'est une question lourde d'implications. Quelque chose dans la voix d'Iralene l'invite à considérer soigneusement sa réponse. Il rive ses yeux dans les siens - d'un vert étincelant. Elle ne ressemble à personne qu'il connaisse. Il n'a pas eu beaucoup de contacts avec des personnes du sexe féminin, de toute façon - pas même sa mère. Et pourtant, celle-ci est différente. Elle est gentille et sage, mais dure. Elle est capable de bien plus qu'elle ne le laisse paraître, et pourtant, il est persuadé qu'elle est bonne. « Oui. J'ai confiance en toi. »

Elle recommence à manipuler l'ordinateur sphérique. Elle appuie frénétiquement sur les boutons. La pièce se transforme et tournoie. Les lumières vacillent. Finalement, elle retrouve l'aspect de la ferme, mais l'éclairage faiblit, les caméras émettent des clics piteux et l'ordinateur pousse un soupir. « J'ai saturé le système. Tu disposes d'un peu de temps. Est-ce que ce lieu signifie quoi que ce soit pour toi ?

— Non.

— Réfléchis.

— OK. » La sobriété de la pièce le rend perplexe. « Je réfléchis et... non. Ça ne me rappelle rien. »

Elle soupire. « Tu dois retrouver ce que tu as caché ici !

— Ce que j'ai caché ici ?

— Je suis sûre que tu as caché quelque chose à la seule fin de le retrouver plus tard. Pour quelle autre raison m'aurais-tu demandé de revenir ici ?

— Ce que tu dis n'a pas de sens. »

Elle arrache les couvertures, puis se met à quatre pattes et regarde sous le lit. « Tu crois que c'est facile pour moi ? J'ai attendu presque toute ma vie que tu tombes amoureux de moi. Mais de cette manière-là, ce n'est pas possible. » Elle se relève, en larmes à présent, envoie valser les oreillers, inspecte l'appui de la fenêtre.

Il pose les mains sur ses épaules. « Iralene, calme-toi. Parle-moi. »

Elle déglutit et cligne les yeux pour chasser ses larmes. « Le dernier soir avant qu'ils n'effacent ta mémoire... tu as dissimulé quelque chose afin de connaître la vérité.

— Effacé ma mémoire ? » Il se sent mal. « Je croyais que tu avais dit...

— Non, il n'y a pas eu d'accident. »

Il pense à leur baiser. Il balaie la pièce du regard. « Nous n'avons jamais... »

Elle secoue la tête. « Tu n'as jamais été amoureux de moi. »

Il se frotte la nuque et sent le plastique rigide coiffant son doigt. Il examine sa main. « Et mon auriculaire ? »

— Partridge, si tu devais cacher quelque chose ici, où le mettrais-tu ?

— Eh bien, je n'aurais pas su que je le chercherais. N'est-ce pas ? » Il est dérouté, mais aussi en colère. « Tu m'as menti pendant tout ce temps ? »

— Je te dis la vérité maintenant. Tu dois te concentrer ! Nous manquons de temps ! »

Il parcourt la chambre, en proie à un étourdissement. « Rien ne rime à rien. J'ignore ce qui est vrai et ce qui... » Il se tourne vers la jeune fille. « Que voulais-tu dire en déclarant que tu avais attendu toute ta vie que je tombe amoureux de toi ? »

Elle se cramponne à un baldaquin, faisant ressortir les veines bleu clair à l'intérieur de son mince poignet. Elle sanglote.

Il s'avance vers elle. « Explique-moi ce qui se passe.

— Je renonce à tout. Tu as une chance, Partridge. Une chance de l'en empêcher.

— L'empêcher de quoi ?

— Il va te tuer.

— Qui ?

— Ton père.

— Pourquoi ferait-il ça ? Il commence au contraire tout juste à m'aimer... »

Elle l'agrippe par la chemise. « Tu peux l'arrêter. Je te donne cette chance. Saisis-la.

— Iralene... »

Elle s'éloigne de lui. Elle s'appuie contre le mur. « Je renonce à tout pour toi, Partridge.

— Pourquoi ? »

Elle le fixe et lui sourit à travers ses larmes. « Avec toi, je me suis sentie plus heureuse que jamais. J'ai toujours désiré savoir ce que c'était. Le bonheur. Et je l'ai éprouvé à tes côtés.

« Iralene. » Il a encore tellement de questions à lui poser.

Elle se laisse glisser à terre et s'assied, au milieu de sa robe froissée. Elle replie ses jambes contre sa poitrine et se cache les yeux. « Trouve-le, fait-elle d'une voix rauque et assourdie. Tu n'as pas beaucoup de

temps. »

PRESSIA

ÉLEVAGE

Pressia a commencé par courir, mais elle n'a pas réussi à maintenir son allure. Aussi ne court-elle plus que dans les descentes, quand la gravité est avec elle, comme en ce moment. Il fait nuit. Elle tient Fanny sous son bras. Celle-ci projette un cône de lumière qui fait le tour des arbres (rabougris, noueux et courbés), avant de revenir d'un bond sur le sentier devant elle. Le sol est tapissé d'épaisses masses de lierre. La plante recouvre les roches, les troncs des arbres, la terre. Elle met le pied dans une flaque et sa bottine dérape. Elle glisse, titube, se rattrape à une branche. Elle reprend néanmoins sa course, baissant la tête pour éviter les obstacles, enjambant les ornières, sautant par-dessus les racines. Elle a conscience de manquer de temps. La boue aspire ses semelles, la ralentissant.

Fanny lui indique le chemin à suivre, affichant une carte avec les routes et points de repère anciens. Et elle compte à rebours les heures les séparant du solstice. Plus que sept heures et quarante-deux minutes. Elle a une chance d'y arriver, mais elle n'est pas concentrée sur sa destination - seulement sur chacun de ses pas, l'un après l'autre.

Bradwell, El Capitan et Helmud lui manquent. Elle pense toujours au baiser de l'officier. Je t'aime, Pressia Belze, et Bradwell, la regardant partir. Plus elle pense à eux, plus elle ressent la nécessité de sa présence ici, loin d'eux, livrée à elle-même.

Elle a aperçu quelques oiseaux - à moins qu'il ne s'agisse de chauves-souris ? Ils ont l'air ratatinés, passent en flèche plutôt que de se laisser porter par le vent. De petits rongeurs se faufilent sous les buissons. Ce sont des créatures tordues - déformées de manières qui lui sont familières, des fusions, des peaux brûlées, des hybrides.

Cependant, l'air n'est pas aussi trouble et obscurci par la cendre, ce qui lui donne l'impression que le monde est plus grand, simplement parce qu'elle distingue mieux ce qu'il y a autour d'elle. La végétation s'est reconstituée plus rapidement aussi.

Un rameau épineux s'accroche à sa jambe de pantalon et lui fait perdre l'équilibre. Elle tombe sur un coude ; la Boîte noire lui rentre dans les côtes, lui coupant le souffle.

Elle tire sur sa jambe et déchire son pantalon. Elle éprouve une

sensation de piquûre. Elle porte la main à sa cheville et sent une coupure. Quand elle retire ses doigts, ils sont tachés de sang.

« Ça va ? » demande-t-elle à Fanny.

Celle-ci fait clignoter ses lumières.

« Satanées épines ! »

Elle se relève et ramasse la Boîte, tandis que sa blessure l'élance. Elle se remet à courir, mais le sol lui paraît de plus en plus glissant. Elle est obligée de ralentir, allant d'arbre en arbre pour se retenir.

La terre semble se déplacer sous elle - comme si le lierre était vivant. Elle continue à progresser le plus vite possible, jusqu'à ce que quelque chose s'enroule autour de sa cheville. Elle s'effondre à nouveau. Une plante grimpante passe au-dessus de son bras. Elle tente de se dégager mais ce nouvel agresseur possède lui aussi des piquants. Ils se plantent dans sa peau. Du sang perle puis dégoutte. Une deuxième tige s'entortille autour de sa jambe. « Fanny ! »

Une troisième fait le tour de son biceps, serpente vers son épaule, rampe derrière sa nuque, revient contre sa joue, se dirigeant vers sa bouche. Elle secoue la tête et se débat, arrachant une partie de ses assaillantes. Celles-ci sortent de terre avec un bruit sec, leurs racines et leurs vrilles pendillent, mais elles maintiennent leur étreinte. Pressia et la Boîte sont solidement attachées au sol. La jeune fille est immobilisée. Elle panique. « Fanny ! Je ne peux plus bouger ! » Seuls ses yeux s'agitent frénétiquement. Elle ne veut pas mourir ici. Elle pourrait dans la couche d'humus. Ses amis l'attendraient, sans jamais connaître son sort.

Elle entend Fanny bourdonner, puis une odeur de pin emplit l'air. « Est-ce que tu as un couteau ? » crie-t-elle.

Un bip lui répond.

Elle devine que la Boîte est en train de scier les plantes grimpantes. Elle en coupe une, qui devient molle et se détache de la jambe de Pressia.

Fanny se rapproche de la tige qui lui emprisonne le bras, la sectionne. Elle peut alors tirer son propre couteau de sa ceinture et se jeter dans la bataille à son tour. Une nouvelle attaquante décrit une boucle autour de sa botte et se met à serrer le cuir. Elle se retourne et la tranche en deux.

Elle se redresse sur les genoux et parvient presque à se relever. Une tige cingle l'air et enlace son poignet, là où la tête de poupée rencontre la peau. Elle imagine la plante étouffant la poupée, et cette image la paralyse un instant. Mais elle glisse aussitôt après sa lame

entre son bras et le végétal, et tranche celui-ci. Fanny la libère de la dernière plante qui la maintenait au sol et elle se rétablit sur ses pieds en chancelant.

Le lierre recule et s'éloigne en sifflant.

Elle saisit la Boîte et se met à courir, de toutes ses forces. La lumière émise par Fanny fait des bonds sur le terrain devant elles, jusqu'à ce qu'elle aperçoive la lisière de la forêt. Elle s'y précipite. Une fois sortie du sous-bois, elle continue à courir, pour se retrouver finalement au beau milieu d'une prairie.

Au loin se profilent les ruines massives d'un immeuble, dont les murs latéraux s'élèvent dans le vide. Le lierre a rampé sur les parois, masquant les vestiges - peut-être les dévorant.

Haletant, elle dépose la Boîte sur le sol, pose ses mains sur ses genoux et tente de reprendre son souffle.

« Nous avons perdu du temps. Combien nous en reste-t-il ?

— Cinq heures et douze minutes.

— On peut encore y arriver. » Mais elle se sent faible. Ses vêtements sont couverts d'accrocs et constellés de taches de sang. La moindre écorchure lui fait mal. « J'ai besoin d'une seconde. »

Elle commence à trembler ; elle a l'impression que sa tête est pleine d'abeilles. Sa vision se trouble et, alors qu'elle s'efforce de voir plus nettement, elle aperçoit une petite étendue de trèfles aux feuilles luisantes. Elle braque Fanny sur ceux-ci afin de les éclairer. La couche de cendre qui les a recouverts est fine et soyeuse, si mince qu'elle ne cache pas leur couleur verte. Les feuilles sont parsemées d'insectes minuscules, telles des tiques, mais avec des carapaces rouge vif.

Les insectes semblent munis de pinces qui leur permettent de remuer la cendre à mesure qu'ils progressent sur leurs pattes délicates. « Est-ce qu'ils déblaient la cendre, afin d'ouvrir des chemins ? » fait-elle. Cependant, ils ont plutôt l'air de la manger. Ils sont méthodiques et déterminés. Leurs corps sont tous identiques. « Et s'ils avaient été élevés dans ce but ? » Elle se redresse, glacée et angoissée.

Fanny émet un bip.

« Si c'est vrai, cela signifie qu'il y a des Irlandais qui ont survécu. Ils sont là, quelque part, et ils sont malins. »

EL CAPITAN

FRÈRES

Il y a quelque chose devant sa bouche - qui donne de petits coups contre ses lèvres, de plus en plus fort, avec insistance. Il le balaie d'une tape. Des gouttelettes d'eau froide aspergent son visage. Le ding du métal contre le métal.

Il ouvre les paupières. Il est sur le flanc, recroquevillé.

Sa tête. Il la palpe et sent un tampon de gaze appliqué sur ce qui semble être une plaie ouverte. La douleur est aiguë et profonde - lui a-t-on fendu le crâne avec une hache ?

Il perçoit la respiration anxieuse de Helmud dans son oreille - faible et courte. Il n'est pas seul. Il n'est jamais seul.

Ils sont dans le vaisseau aérien.

Le vaisseau aérien est au sol.

Ils sont couchés dans le nez conique du cockpit. Sa vue trouble se pose sur de l'herbe et du lierre, aplatis de l'autre côté du large pare-brise - telles des fleurs pressées entre deux pages de livre. Il se souvient des vieux livres de sa grand-mère ; il suffisait d'en ouvrir un pour qu'une fleur pourpre s'en échappe, plate et sèche, pour glisser jusqu'à terre, comme un modeste présent, un billet doux secret.

Il a embrassé Pressia.

Cette pensée le ramène brutalement à lui. Il lève les mains (ses paumes rêches et calleuses tournées vers le haut) et les observe. Il a tenu le visage de la jeune fille entre ces mains. Ses lèvres ont touché les siennes. Pourquoi l'a-t-il embrassée ? Pourquoi diable a-t-il fait une chose pareille ?

« Helmud, dit-il d'une voix rocailleuse, la bouche sèche. Où est-elle ?

— Où est-elle.

— Arrête ! Ce n'est pas le moment pour ce genre de conneries, Helmud. » Il essaie de se relever.

« Arrête ! braille son frère, passant les bras autour de ses épaules et le tirant brusquement vers l'arrière. Arrête ! »

El Capitan fait le tour du cockpit du regard. Helmud a essayé de le

nourrir. Une tasse métallique, des sachets de viande séchée. Le canif.

Il a la tête qui tourne. Sa main glisse sur la vitre. Ses bottes dérapent et le voici de nouveau étalé de tout son long. Il ne tient pas même debout. La honte lui donne chaud aux joues. Bradwell était présent quand il a embrassé Pressia. Il en est certain. Il frappe la paroi de verre avec son talon. Qu'est-ce que l'autre pense de lui, maintenant ?

Elle est partie. Non qu'elle aurait pu rester. Comment l'aurait-elle pu ? Les minutes défilent. Elle devait y aller. Mais le garçon aux oiseaux l'a-t-il accompagnée ?

« Nous ont-ils laissés ici pour y mourir ? Nom de Dieu, Helmud. Croyaient-ils que tu allais prendre soin de moi ?

— Prendre soin de moi. »

Il sait qu'il devrait se demander s'ils ont atteint Newgrange, s'ils ont trouvé la formule, mais au lieu de cela, il se dit qu'ils l'ont peut-être critiqué à son insu. Ils se sont peut-être moqués de lui. Elle ne voulait à l'évidence pas qu'il l'embrasse. Lui, un type qui a son frère dans son dos, un monstre parmi les monstres.

Il sait pourquoi il lui a donné ce baiser. Il était fier d'avoir réussi à faire voler cet engin, fier même de son atterrissage d'urgence. Et quand il a découvert les traits de la jeune fille, il s'est senti heureux qu'elle soit en vie. Il l'aime. Il l'a exprimé à voix haute. Il est sûr de l'avoir fait. Plus moyen de revenir en arrière désormais.

« On va peut-être crever ici, Helmud. Peut-être que c'est mieux ainsi. »

Helmud se tord sur le côté. Il farfouille dans un sac. « C'est mieux ainsi.

— Je suis content que Papa m'ait abandonné avant de nous voir comme ça. Tu comprends, Helmud ? Tu comprends ce que je veux dire ? Je me félicite qu'il nous ait quittés avant de voir à quel point nous sommes malades. Nous sommes malades. Regarde-nous. »

Il a envie de pleurer. Après toutes ces années, c'est Helmud qui va prendre soin de lui. Ils ne sont plus que tous les deux, enchaînés.

« Regarde-nous », dit son frère, puis il ajoute : « Cap. »

Il ne répète pas un mot. Ce n'est pas un simple écho. Il a dit quelque chose. El Capitan ne se rappelle pas depuis quand Helmud n'avait pas prononcé son nom - depuis avant les Détonations ? Il jette un œil par-dessus son épaule. Il considère le visage de son frère. C'est comme s'il ne l'avait pas vu de près depuis des années. Ce n'est plus celui d'un gamin. Il est déformé mais énergique. Les yeux sont enfoncés dans les

orbites et s'emplissent doucement de larmes. « Regarde-nous, fait l'officier, regarde-nous.

— Regarde-nous. »

Des bruits de pas résonnent alors au-dessus d'eux, des pas lourds - une Bête ? Il avise son fusil, appuyé verticalement contre la paroi. Il tend le bras pour l'attraper. La douleur dans son crâne descend le long de sa colonne vertébrale. L'arme est tout juste hors de portée. Il plante sa botte dans le sol et les pousse, lui et son frère, vers l'avant.

Les bruits de pas atterrissent à l'intérieur du vaisseau, qui oscille légèrement. Il entend quelqu'un se diriger vers le cockpit.

Ses doigts effleurent la crosse. Il se rapproche un peu plus, grimaçant de douleur, saisit le fusil, l'arme et le pointe sur la porte - une silhouette baraquée se dresse dans l'ombre.

« Seigneur, Cap ! Repose ça. »

Bradwell.

« Tu es ici ?

— Oui, je suis ici et pas Pressia. Elle est partie, seule.

— Tu l'as laissée faire ? »

Le garçon aux oiseaux lui lance un regard de colère, le menton rentré. « C'est un reproche ? Je ne pense pas que ce soit dans ton intérêt en ce moment.

— Ça ressemble à une menace.

— Une menace, chuchote Helmud.

— Tiens-le pour un avertissement amical. »

El Capitan n'aime ni les menaces, ni les avertissements, mais il est content de voir Bradwell perdre son sang-froid. Le baiser aurait-il eu plus d'effet qu'il ne le pensait ? « Depuis combien de temps est-elle partie ? s'enquiert-il en se redressant au maximum.

— Un jour et demi. Le soleil sera bientôt levé. Peut-être est-elle là-bas. Peut-être pas. Je ne pouvais pas l'accompagner et vous laisser ici seuls tous les deux, n'est-ce pas ?

— Tu n'es pas parti avec elle à cause... de moi ?

— À cause de moi ? » fait Helmud.

Bradwell hoche le chef. « Elle a décrété que je devais rester avec vous, et que c'est elle qui irait.

— Tu aurais dû y aller, rétorque l'officier avec colère. La dernière chose que je veuille, c'est bien la savoir seule dehors. Il peut lui

arriver n'importe quoi ! Nous ignorons tout du terrain, ses Bêtes, ses Poussières.

— Tu voulais que je te laisse mourir ici ?

— Tu n'aurais pas fait le même sacrifice ? Pour elle ! » Et, à cet instant, il a le sentiment d'avoir dit ce qui ne se dit pas - qu'ils sont tous les deux amoureux de la même personne, qu'ils renonceraient à la vie pour elle.

Bradwell croise les bras. Les oiseaux battent furieusement des ailes dans son dos. « Il semblerait que nous avons ça en commun. »

El Capitan ne sait quoi répliquer. Ses bras sont cotonneux. Il pose le fusil par terre.

« Nous savons également tous les deux qu'elle ne permettrait à aucun de nous de sacrifier l'autre pour elle, reprend son interlocuteur.

— Exact.

— Mais si je ne vous ai pas laissés mourir ici... c'est aussi parce que vous êtes pour moi comme des frères. Tous les deux.

— Tous les deux », dit Helmud.

L'officier est confondu. Il éprouve un sentiment de culpabilité. Il a embrassé Pressia. Bradwell était là. Il a déclaré à la jeune fille qu'il l'aimait. Des frères ne se comportent pas ainsi entre eux. « Désolé.

— De quoi ?

— Je suis désolé à propos de Pressia. Je ne voulais pas...

— Ferme-la. » Le garçon aux oiseaux se rapproche du blessé, se dresse au-dessus de lui. Ce dernier rassemble son courage. Il s'attend à recevoir un coup de pied dans les côtes. « Tu as besoin de manger quelque chose. » Bradwell s'accroupit, ramasse sa tasse. « Et nous devons réfléchir au moyen de réparer les dégâts. Il faut trouver comment ramener cet engin à la maison.

— La maison, dit Helmud.

— La maison, répète El Capitan, comme si c'était lui maintenant qui faisait écho à son frère.

— Je sors. Je crois savoir où se trouve la fissure du réservoir. Je vais examiner ça de près.

— Il n'y a pas de danger à l'extérieur ?

— Je ne sais pas exactement. Jusque-là, c'était calme.

— Je n'aime guère le calme. Ça me met à cran.

— À cran », ajoute Helmud.

Bradwell se relève. « Quand je rentrerai, je veux que tu aies tout avalé. » Il adresse un signe du chef à Helmud. « Tu entends ça, Helmud ? Assure-toi qu'il finisse tout. »

El Capitan sent son frère bouger la tête. Un signe d'approbation.

Comme l'autre s'apprête à repartir, il dit : « Je serais resté aussi pour te sauver. »

Bradwell s'immobilise. « Merci.

— Merci », répond Helmud.

Le garçon se hisse hors du cockpit. L'officier écoute le raclement de ses bottes, sent le léger balancement de l'appareil sous son poids. Il perçoit ensuite le bruit de ses pas sur la carlingue, puis plus rien - il est descendu.

La cuillère s'approche de ses lèvres. « Attends. » Mais à peine a-t-il desserré les dents que son frère lui fourre la nourriture dans la bouche. Il mâche, avec obéissance. La main de Helmud réapparaît, brandissant la cuillère, prêt à l'enfourner. C'est El Capitan le faible, à présent. Helmud est le fort. Et, pendant une minute, le premier laisse son poids reposer contre le second. Il le laisse le soutenir, le nourrir, s'occuper de lui. À quand remonte la dernière fois qu'on s'était occupé de lui ? C'était quand sa mère était encore chez eux. Lorsqu'il avait mal à la tête, elle prenait un chiffon frais, le posait sur ses yeux, et l'autorisait à manger des bonbons à la gélatine. Il ferme les paupières. Il se laisse aller.

C'est alors qu'un cri lui parvient - la voix de son camarade. « Cap ! » C'est un appel sourd et bref, comme s'il était bâillonné. Il fait un bond en avant, le crâne traversé par une douleur vive, cuisante. « Bradwell ! hurle-t-il. Bradwell ! »

Rien.

Le silence.

« Bradwell ! » Il n'entend que son souffle et celui de Helmud, tous deux forts et précipités. « Bradwell ! lance-t-il à son frère. Il a disparu. A-t-il été capturé ?

— Capturé. »

El Capitan titube. « On ne peut pas l'abandonner.

— L'abandonner. L'abandonner.

— Non ! » Il se met à ramper sur les coudes et les genoux. Ses bras cèdent. Il tombe sur la poitrine.

« L'abandonner.

— Non, murmure-t-il. Non. »

LYDA

PÉPIEMENTS ET GROGNEMENTS

Des groupes de Mères font diversion dans les Champs de Ruines et les Terres fondues, où elles attirent les Forces spéciales. Pendant ce temps, Lyda et les autres progressent dans la forêt, en une longue file sinueuse, au cœur de la nuit, s'éclairant avec des lampes montées sur des bâtons, qui se balancent au-dessus de leurs têtes. Par équipes de quatre, elles transportent de petites catapultes sur leurs épaules, tels des cercueils de la taille d'un enfant. La jeune fille est au milieu. Elle observe les visages de ses compagnes, déformés par les ombres, et se demande si certaines d'entre elles ont été désignées pour entrer dans le Dôme par les points faibles. Ont-elles l'intention de tuer Partridge avec un couteau, une arme à feu, un explosif ? Même si elle ne croit pas au succès de l'opération, ces femmes lui font peur. Elles sont plus fortes, plus rusées et plus violentes qu'on ne l'imaginerait.

Elle aimerait pouvoir au moins prévenir le garçon. Et pourtant, l'envie de s'enfuir la tenaille. C'est peut-être à cause du bébé qui grandit en elle, à moins qu'il ne s'agisse de lâcheté de sa part. Quand on la conduisait au-dehors, elle était persuadée qu'elle serait violée, battue, dévorée ; comme il n'y avait personne, au début, elle a martelé de ses poings la porte fermée, espérant qu'on l'autoriserait à rentrer.

À présent, le Dôme la terrifie davantage. En être aussi près lui paraît dangereux. Et, malgré toutes ses peurs, elle aime l'air chargé de cendres, les bois humides, la bise coupante. Ce lieu est vivant, et elle y est vivante.

Personne ne lui a expliqué pourquoi elle était ici, et elle n'a pas posé la question à Mère Hestra, qui marche en avant d'elle. Peut-être Notre Bonne Mère veut-elle qu'elle assiste à cette violence - une punition pour avoir accordé sa confiance à un Mort et avoir pris sa défense en présence de la souveraine. Elle a peur d'être sacrifiée (comme Wilda) en tant qu'avertissement. Elle représente les Mères (qui ont été abandonnées) et porte ce qui est pour celles-ci le bien le plus précieux : un bébé. Elle ne sait exactement ni comment, ni pourquoi, mais elle est un pion. C'est ainsi qu'elle est sortie du Dôme et c'est peut-être ainsi qu'elle finira par y retourner.

Les femmes se transmettent les ordres par des pépiements et des grognements. À un certain signal, la troupe s'immobilise. Les lampes

sont abaissées. Les Mères rompent les rangs et entrent dans les fourrés.

Mère Hestra saisit la main de Lyda. Elles se dirigent en silence jusqu'à la lisière du bois, au-delà de laquelle s'étendent les Terres desséchées. Elles s'accroupissent derrière un buisson épineux aux feuilles luisantes.

Entre les arbres rabougris, la jeune fille aperçoit le Dôme, rougeoyant au-dessus de sa colline froide et stérile. Les grenades auront-elles le moindre effet sur lui ?

Dans l'ombre de la forteresse, celles-ci ressemblent plus à des moustiques qu'à des armes. « On ne réussira qu'à les mettre en colère, dit-elle. Notre Bonne Mère ne comprend-elle pas de quelle puissance de feu ils disposent ?

— Que sommes-nous censées faire ? Attendre pour l'éternité ? Rester bonnes et paisibles ?

— Ce n'est pas la bonne tactique.

— Je ne me fie plus à ce qui est bon ou mauvais. Je ne connais que l'action et l'inaction. Parfois, il faut savoir agir. »

Lyda sent Cricri remuer dans sa poche. Elle est supposée protéger la cigale pour Pressia. Elle aurait dû la laisser en arrière, mais c'est une petite gardienne ailée.

La femme qui est à leur tête scrute les Terres desséchées. Sans doute vont-elles y pénétrer afin de se rapprocher au maximum du Dôme avec leurs catapultes.

À cette heure-ci, Partridge devrait être de retour dans sa chambre à l'académie. Peut-être fait-il de l'insomnie. Peut-être pense-t-il à elle. Elle serre ses mains l'une dans l'autre, ferme les yeux et se concentre sur lui, comme si elle pouvait le mettre en garde. S'ils sont reliés, vraiment reliés, il sera peut-être capable de percevoir le message.

Les Mères commencent à hisser les catapultes à travers les Terres desséchées. Rapidement et silencieusement, elles les approvisionnent avec les grenades - on dirait de simples pommes. Des poings coupés. Puis elles ôtent les goupilles de sécurité.

Quand elles reculent, elles crient : « Feu ! », et une autre équipe libère les ressorts. Les bras des engins se relèvent.

Les projectiles retombent dans un bruit de piétinement. Des nuages de poussière s'élèvent à proximité de l'enceinte extérieure de la forteresse. Quelques grenades heurtent la dure carapace de la coupole.

Ensuite, les explosions se succèdent. Puissantes et brèves. Syden se bouche les oreilles et fond en larmes.

« Oui, oui, oui », murmure Mère Hestra avec fierté.

Les tirs ne cessent plus. Au départ, le Dôme ne réagit pas. Elles atteignent le système de filtration de l'air en plein dans le mille, mais il est fermé.

C'est alors qu'une porte s'ouvre - celle par laquelle on a fait sortir Lyda, ce qui lui paraît déjà bien loin.

Une colonne des Forces spéciales se déverse au-dehors (longue, brillante et musclée) et descend dans leur direction.

« Pourquoi ne tirent-ils pas ? » fait Mère Hestra.

Le cœur de Lyda palpite. « Ils préfèrent se rapprocher et voir à qui ils ont affaire.

— Nous souhaitons justement qu'ils s'approchent.

— Pourquoi ?

— Nous voulons que quelques-unes des nôtres soient capturées. Nous sommes incapables de leur infliger des dommages sérieux depuis l'extérieur. Tu le sais bien. »

Elle secoue la tête. « C'est insensé ! »

Les Mères rechargent les catapultes. Elles visent les soldats. Les projectiles pleuvent, martelant le sol et explosant presque aussitôt. Les défenseurs se dispersent, à l'exception d'un petit nombre d'entre eux qui restent en formation - comme s'ils étaient programmés et ne pouvaient réagir à une situation nouvelle. Leurs corps sont déchiquetés - mais pas entièrement. Les grenades ne sont pas si puissantes. Elles brisent les poitrines, fendent les jambes, arrachent un bras.

La jeune fille ne le supporte pas. Tout ceci arrive par sa faute. Elle agrippe la Mère. « Dites-leur d'arrêter ! Ce ne sont que des garçons de l'académie ! Ce ne sont que des enfants !

— Ce sont des Morts, Lyda. Des Morts ! »

Elle prend conscience que personne ne mettra un terme à ce carnage. Les femmes vont exterminer les soldats, hormis ceux qui ont quitté le rang pour se réfugier dans le sous-bois, et qui vont riposter. Un coup de fusil éclate. L'une des Mères manœuvrant les catapultes devient toute molle et s'écroule.

Elle doit stopper ça. Si elle court vers le Dôme maintenant, elles arrêteront de tirer. Elle est enceinte. Elle sera peut-être abattue par les Forces spéciales ou capturée mais, si quelqu'un doit être fait prisonnier, c'est bien elle. Il faut qu'elle retrouve Partridge et le prévienne. Le bébé. Elle s'inquiète pour lui, mais ne peut rester sans

intervenir - en ayant conscience de sa responsabilité dans l'affaire.

Ce n'est pas une question de logique. Tout n'est pas très clair dans son esprit. Elle sait juste qu'elle doit agir, comme le dit Mère Hestra. Elle s'écarte donc de cette dernière, se relève et s'élance.

« Non, Lyda ! hurle la femme. Reviens ! » Puis elle crie : « Halte au feu ! Halte au feu ! »

Elle se rappelle avoir descendu la pente de cette colline quand elle a quitté le Dôme - la sensation de ne pas avoir couru depuis l'enfance, le sentiment de liberté que cela lui procurait - et la voilà qui court de nouveau. Elle actionne ses jambes aussi vite que possible. Ses yeux sont rivés sur le Dôme.

Quelques dernières grenades sont lancées. Des détonations lui parviennent depuis l'orée de la forêt.

Elle sait que, si elle a la chance de ne pas être fauchée par une balle, elle risque de retourner dans son ancienne cellule, avec son lit étroit, ses murs blancs, son horloge à laquelle on ne peut se fier, les plateaux de nourriture, les gélules et l'image de la fenêtre, paramétrée pour contrefaire les modifications de la lumière au cours de la journée. On lui raserà le crâne une fois de plus, si près qu'on lui écorchera le cuir chevelu.

Sa mère sera là, les joues rouges de honte.

Et Partridge - il sera là aussi, n'est-ce pas ?

Finalement, il n'y a plus ni explosions, ni coups de fusil. Un silence de mort règne. Elle ne discerne que le son du vent sifflant dans ses oreilles. Elle a la gorge sèche, l'intérieur de la poitrine glacé. Est-ce mauvais de courir quand vous êtes enceinte ? Les femmes ne couraient jamais à l'académie.

Le bruit de ses pas et les lourds battements de son cœur l'assourdissent, mais elle entrevoit quelque chose du coin de l'œil - une tache floue qui vient sur elle.

Ne regarde pas ! s'intime-t-elle. Ne regarde pas !

Elle entend un déclic, suivi d'un tintement. Elle ressent une profonde piqure sur le côté de la cuisse. Elle baisse les yeux et découvre une mince pointe de métal, beaucoup plus petite que les araignées-robots, transperçant son épais pantalon de laine. Elle réussit à faire quelques enjambées supplémentaires, jusqu'à ce que son genou ploie. Sa jambe est engourdie. Elle tombe et roule sur le dos. Elle voit les branches grises des arbres grêles, le ciel sombre, puis un visage - la mâchoire épaisse, les yeux enfoncés, les narines animées de mouvement d'ouïes.

Elle considère la pointe plantée dans sa cuisse, le tissu imbibé de sang autour de la plaie. Ils auraient pu la tuer, mais ne l'ont pas fait. Elle se souvient de la biche pleine dans les bois, de sa fourrure ensanglantée, de son halètement, de la façon dont elle tentait de se rétablir sur ses pattes alors qu'elle agonisait. Mère Hestra lui a dit que, parfois, elles mettaient bas au moment où elles étaient attaquées. Va-t-elle faire une fausse couche ?

« Non », chuchote-t-elle.

Elle se sent soudain très fatiguée. Sa vue dérive lentement vers le ciel, puis ses paupières se ferment. Quelqu'un la soulève de terre, la serre dans ses bras, puis se met à courir. Ils la ramènent à... la maison.

PARTRIDGE

CASSÉE

Rien n'est tel qu'il le pensait et, pour une obscure raison, il est soulagé de savoir que cette vie dans laquelle il s'est réveillé (qui était censée être sa vie à lui) est un mensonge, qu'elle est aussi factice que cette ferme du Nebraska. Son père ne l'aime pas. C'est la vérité crue. Il en a toujours été convaincu. Il a conscience qu'il devrait repousser l'idée que celui-ci veut le tuer. Cela seul suffirait à prouver qu'Iralene est victime d'une sorte de dépression nerveuse (assise dos au mur, elle est devenue muette et immobile), mais, au fond de lui, il la croit.

Son père dit qu'il veut seulement le voir s'amuser quelque temps avant de commencer à lui transmettre de grands pouvoirs. Mais il n'a jamais souhaité qu'il s'amuse. Et, de toute sa vie, Ellery Willux n'a jamais cédé de pouvoir à qui que ce soit.

Ellery Willux - rien qu'à ce nom, son cœur se soulève. « Mon père a rencontré ta mère avant que ton père soit jeté en prison. Ça ne t'a jamais posé de problème ? Tu n'as aucun soupçon ?

— Serais-tu en train de suggérer que ton père a joué un rôle dans l'incarcération du mien ? » Elle secoue la tête négativement. « Non ! tu ne dois pas imaginer une chose pareille ! Ton père était marié, à l'époque. Je suis certaine que ma mère n'aurait jamais eu la moindre relation avec un homme marié. Ton père est tel qu'il est, Partridge. Mais ma mère est bonne. Profondément bonne.

— D'accord, d'accord ! » Il sait qu'elle n'est pas idiote. Elle y a réfléchi des milliers de fois. Elle est sûre d'elle. Sinon, pourquoi répondrait-elle avec tant de colère ? Il n'a plus le temps d'explorer cette piste, de toute façon. C'est peut-être la jeune fille qui a raison. Si sa mémoire a été effacée, alors il connaît des bouts de vérité - au fond de ses entrailles. Et cela lui donne une confiance qu'il n'a jamais éprouvée auparavant. Quelque chose l'aiguillonne au plus profond de lui. Il faut faire vite.

Il se pose la question suivante : Où dissimule-t-on une chose de manière à la retrouver plus tard, alors qu'on ne saura même pas que cette chose existe ? On doit la cacher dans un endroit où l'on sait que l'on tombera dessus -par hasard.

Il arpente la pièce à grands pas, scrutant le plancher, la tête de lit, la

croix sur le mur. Il ouvre brusquement la garde-robe, espérant qu'un message va tomber sur le sol. Il tire le tiroir de la table de chevet, puis le repousse d'un coup sec. Il se rue dans la salle de bains, tourne les robinets de l'évier et de la baignoire. Il tire sur la corde de la chasse d'eau à l'ancienne. Un claquement. Pas d'eau qui coule.

Elle est cassée.

Il ferme l'abattant, grimpe dessus, ouvre le réservoir fixé au mur. Une feuille de papier soigneusement pliée glisse à terre.

« J'ai trouvé quelque chose », lance-t-il à Iralene. Il saute, ramasse la feuille. Il voit les mots : À l'attention de : Partridge. De la part de : Partridge, écrits de sa propre main, ce qui lui fait l'effet d'une blague. Il déplie le papier et découvre une liste.

1. Tu t'es échappé du Dôme. Tu as retrouvé ta demi-sœur, Pressia, et ta mère. Ta mère et Sedg sont morts. Ton père les a tués.

2. Tu es amoureux de Lyda Mertz. Elle est à l'extérieur du Dôme. Tu devras la sauver un jour.

3. Tu as promis à Iralene de faire semblant d'être fiancé à elle. Prends soin d'elle. ,

4. Dans cet immeuble d'habitation, il y a des personnes vivantes qui ont été suspendues dans des capsules gelées. Délivre-les. Le petit Jarv se trouve peut-être parmi elles.

5. Fais confiance à Glassings. Pas à Foresteed.

6. Tu ne te rappelles pas ceci parce que ton père a fait effacer la mémoire de ta fuite. Il a causé les Détonations. Les habitants du Dôme le savent. Il doit être renversé.

7. Prends le pouvoir. Mène le combat de l'intérieur. Recommence tout à zéro.

Il sort de la salle de bains et retourne dans la chambre de ferme du faux Nebraska. Il brandit la feuille. Sa main tremble. Il considère la jeune fille. Elle ne prononce pas une parole. Il retire le capuchon et observe son morceau d'auriculaire.

« Ceci t'est arrivé en dehors du Dôme, fait Iralene. Weed l'a fait repousser. »

Glassings. Il peut avoir confiance en lui. À quel sujet ? L'Histoire mondiale ?

Tout cela le dépasse.

Sa compagne se relève et s'avance vers lui.

Partridge médite sur l'existence de cette demi-sœur. Il songe à sa

mère, à Sedge - vivant, mort, vivant, mort. « Lyda », souffle-t-il, se rappelant la voix de celle-ci dans la chorale. C'est son visage qu'il a revu précédemment en imagination, dans la rangée de filles, tourné vers lui. Il ressent à nouveau la même souffrance. Il avait raison - pas de l'amour, une langueur d'amour. « Lyda Mertz. » Il fixe Iralene.

Elle hoche la tête.

Il a l'impression que sa poitrine s'ouvre - un déchirement, une libération. Son père, assassinant sa mère et son frère ? Assassinant le monde entier ? « Mon père n'est pas parfait, mais il n'a pas provoqué les Détonations. Je peux te l'affirmer. C'est presque aussi extravagant que moi m'enfuyant du Dôme.

— Ce n'est pas extravagant. Et tu le sais. »

Il éprouve une soudaine fureur. « Tu n'espères pas que je vais croire...

— Tu peux l'arrêter. Glassings t'a dit comment.

— Glassings. Je suis censé lui faire confiance.

— Et je n'étais pas censée lui faire confiance.

— Que veux-tu dire ? »

Elle murmure : « J'ai joué sur les deux tableaux.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Je n'avais pas le choix. Tu penses que seuls les malheureux doivent lutter pour survivre, Partridge ? Ne sois pas si naïf.

— Quoi ? Iralene, je croyais...

— Je suis qui je suis à chaque moment donné. C'est la seule façon dont tu peux me connaître. »

Il est déconcerté. « Mais j'ai confiance en toi, Iralene. Vraiment. Tu es quelqu'un de bien. Ça ne fait aucun doute. Je le sens. »

Elle ferme les paupières, comme si elle était très lasse. Elle sourit. « Tu es peut-être la seule personne que j'ai véritablement connue de toute ma vie. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Oui, je comprends. » Connaître quelqu'un, être connu. Voilà qui a plus d'importance pour lui que jamais. « Écoute, Iralene. Dis-moi. Comment as-tu fait la connaissance de Glassings ?

— J'ai suivi des cours particuliers. Je n'étais pas destinée à étudier à l'académie, mais je devais recevoir de l'instruction afin d'être digne de toi. Cependant, ils m'ont fait prendre des leçons avec tous ceux dont ils n'étaient pas très sûrs. J'étais là pour les tester, les espionner. Et c'est ce que j'ai fait.

— Tu as rendu compte de ton enquête ?

— J'ai rendu compte que j'en avais ras le bol. Que ce que j'apprenais était inutile. Glassings m'a remis quelque chose pour toi. » Elle lui tend une simple enveloppe blanche. Il regarde à l'intérieur. Il n'y a qu'une capsule.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Du poison, mortel et indétectable. C'est pour ton père. La capsule se dissoudra en moins de quarante secondes et le poison se diffusera rapidement dans son organisme. Il sera mort en trois minutes.

— Je ne peux pas tuer mon père. Si tu assassines un assassin, tu deviens aussi mauvais que lui.

— C'est ce que tu as répliqué la dernière fois qu'on te l'a demandé.

— Eh bien, au moins, je suis cohérent avec moi-même.

— Tu changeras peut-être d'avis. Je peux te montrer toute la noirceur de ton père, si c'est ce dont tu as besoin. La preuve est ici. Dans ce bâtiment. »

Les corps, suspendus.

« Jarv, dit-il.

— Oui, Jarv. »

Sans tarder, elle lui fait descendre un escalier, traverser une pièce vide avec un sol en ciment, des murs lézardés, des tuyaux apparents et, bizarrement, un piano droit. Tout lui semble curieusement familier. Il est déjà venu ici. Son corps s'en souvient, sinon son esprit. Un frisson lui parcourt la colonne vertébrale.

Il ne veut pas voir la noirceur de son père, mais il le doit. Il ne peut rien croire de ce qu'il y a sur la liste sans avoir la preuve d'au moins une chose - c'est-à-dire la voir de ses propres yeux.

Elle lui tient la main et le conduit au long d'un couloir où se succèdent des portes. Sur celles-ci on peut lire des noms sur des plaques.

Chaque fois qu'ils passent devant l'une d'elles, son malaise s'accroît. « Où sommes-nous ?

— Une grande partie de ma vie s'est écoulée ici, suspendue. Afin que je reste fraîche et ne vieillisse qu'imperceptiblement.

— Une grande partie de ta vie ? Quel âge as-tu ?

— Tu ne le sauras pas.

— Les Détonations ont eu lieu il y a neuf ans seulement. Quel âge

peux-tu avoir ?

— Cette technologie est antérieure aux Détonations, Partridge. Ma mère et moi ne sommes pas enchaînées par les années, comme les autres. Nous avons démarré tôt.

— Tôt comment ?

— J'ai débuté les sessions à quatre ans. »

Son visage est net. Pas de rides, pas de marques. Ses yeux sont clairs et brillants. « Seigneur, Iralene, quel âge as-tu ? Dis-le-moi.

— J'ai ton âge, Partridge. J'ai ton âge depuis plus longtemps que toi, c'est tout. Et j'aurai ton âge aussi longtemps que possible.

— Iralene, souffle-t-il. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? »

Elle secoue la tête. Elle n'a pas envie d'en parler.

Il considère les plaques tour à tour : petryn sur, ette-ridge hess, morg wilSON. « Mais la conservation n'est pas la seule raison pour laquelle les gens se retrouvent ici. Ce n'est pas pour cela que Jarv est ici. Ses parents, je les connais. Ils n'essaieraient pas de le conserver.

— Qu'est-ce qui n'allait pas chez lui ? s'enquiert la jeune fille d'un ton neutre.

— Rien », répond-il, sur la défensive. Il observe alors sa compagne d'un air intrigué, parce que, bien sûr, il y avait quelque chose qui n'allait pas chez Jarv. « Pourquoi cette question ?

— Les enfants sont parfois amenés ici parce qu'il y a chez eux quelque chose qui cloche. Pourquoi gaspiller des ressources pour eux ? Mais, d'un autre côté, nous aurons besoin de gens dans le Nouvel Éden. Là-bas, il y aura assez pour tout le monde. Une fois que nous y serons, il pourra grandir. On ne l'a pas euthanasié, Partridge. C'est la bonne nouvelle.

— Une bonne nouvelle ? Qu'on ne l'ait pas tué parce qu'il était un peu lent à se développer ?

— Ainsi, sa croissance était lente.

— Je le suppose. Ses parents se faisaient du souci. Il y a eu des problèmes. Je ne me rappelle plus quoi exactement. C'était l'hiver dernier. »

PETRYN SUR, ETTERIDGE HESS, MORG WILSON.

« Sa petite collection de reliques, dit Iralene. Certains d'entre eux auraient dû être exécutés pour avoir commis de mauvaises actions, ou des actes de trahison. Mais il les a gardés, par sentimentalité. »

Ils tournent dans un autre couloir et découvrent une rangée de

fenêtres au lieu de portes. C'est comme une version déformée de nursery d'hôpital. Il y a des lits en forme d'œuf, recouverts d'une bulle de verre, avec des enfants en bas âge dedans. Ceux-ci ont un tube dans la bouche, qui leur apporte de l'oxygène. On perçoit un bourdonnement d'électricité.

Il s'élance, à la recherche de Jarv, et finit par le trouver - le quatrième à partir du fond. Son nom est écrit en gros sur la nacelle. Il y a également un enfant dans celle d'à côté, mais les deux dernières sont vides - en attente. Les joues de Jarv sont pâles et ses lèvres, autour du tube, ont une teinte bleuâtre, de même que ses paupières. En revanche, ses bras et ses jambes sont roses et bien en chair - même s'ils sont probablement enflés. Il y a des cristaux sur ses rotules - l'un de ses pieds est recouvert d'une pellicule de glace argentée, comme s'il portait une chaussette en dentelle.

« Comment est-ce qu'on éteint ça ? » Il longe la suite de fenêtres. « Seigneur ! Comment est-ce qu'on les fait sortir ? » Il avise une porte métallique. Elle est fermée. Il tire dessus d'un coup sec. « Nous devons le sortir de là.

— Même si tu pouvais entrer, ce serait trop dangereux d'interrompre sa suspension. Seul un médecin peut le faire.

— Où y a-t-il un médecin ? Je peux le convaincre de mettre fin à tout ça !

— On n'a pas besoin de médecin ici en permanence. Ils ne se pointent qu'en cas de nécessité. Des ordinateurs contrôlent les fonctions vitales de ceux qui sont suspendus. Et si l'un d'eux est victime d'une défaillance, eh bien, ce n'est pas une tragédie, n'est-ce pas ? La tragédie est derrière nous. »

Il appuie son front contre la vitre. « Alors ses parents ne sont pas au courant ? » Il fond en larmes. Cela aurait dû lui arriver plus tôt, quand il a lu la liste, mais c'est maintenant qu'il réagit.

« Ils ignorent où il se trouve exactement, mais ils ont sans doute leur petite idée.

— Il est impossible qu'ils soient au courant.

— Parfois les plus jeunes sont libérés quelque temps et transportés au centre médical. Les parents viennent leur rendre visite. C'est rare. Il faut qu'ils aient des contacts pour s'assurer de telles autorisations.

— Cela doit cesser. » Il s'écarte de la fenêtre. « Ça ne peut pas continuer.

— Il a des plans pour toi, Partridge. Pires que ceux-ci. »

Il se tourne vers elle. « Ça ne rime à rien. Tu m'as dit qu'il voulait

me tuer. Dans ce cas, pourquoi s'apprêterait-il à faire de moi un dirigeant, son successeur ?

— Je ne sais pas. » Elle détourne la tête.

« Tu mens. Tu me caches quelque chose, pas vrai ?

— Tu peux mettre un terme à ceci. Tu sais comment.

— C'est lui le tueur. Tu souhaites me voir en devenir un, moi aussi ?

— Je veux que tu restes en vie. Prends la capsule avec toi. Quarante secondes et elle fondra ; trois minutes plus tard, tout sera terminé. Il n'y a que toi qui puisses l'approcher suffisamment près pour ça. »

La capsule est dans l'enveloppe. Cette dernière est pliée dans sa poche. « Je la garde, mais je n'ai pas l'intention de m'en servir.

— Il y a quelqu'un d'autre que j'aimerais que tu voies. » Elle gagne le bout du passage et pivote sur elle-même. « Je m'attarde volontiers ici quand j'ai le temps. Je ne veux pas qu'ils se sentent complètement seuls, tous autant qu'ils sont. Ce n'est pas comme tu crois là-dedans. Les chercheurs estiment qu'on n'est conscient de rien quand on est dans cet état. Mais, à mon avis, on a conscience de ne pas être seul quand quelqu'un nous rend visite. »

Ils passent dans un autre couloir - encore des plaques avec des noms, FENNERY WILKES, BARRETT FLYNN, HELINGA PETRY.

« Je suis au courant des entrées et, quand les circonstances sont louches, je suis particulièrement attentive.

— De qui s'agit-il ? » Partridge sait que sa mère et son frère sont morts, un fait qu'il a bien précisé à sa propre intention.

« Celui-ci est arrivé alors que tu étais en dehors du Dôme. Il venait du centre médical. Je me souviens de lui parce qu'il était différent des autres. D'une part, il est plus âgé que la plupart de ceux qui sont ici. Comme tu le sais, les plus vieux ne sont guère utiles, et ne tiendront vraisemblablement pas jusqu'au Nouvel Éden. D'autre part (elle ralentit, lisant chaque nom), ce qui a retenu mon attention, c'est qu'ils n'ont pas placé le tube pour l'oxygène dans sa bouche. Ils lui ont scellé les lèvres et ont relié le tube directement à sa trachée. » Elle s'immobilise devant une porte et désigne la plaque. « Odwald Belze. Ça te rappelle quelque chose ? Belze ? »

Ce nom stimule une zone faiblement éclairée de son cerveau, y fait jaillir une étincelle de mémoire. Belze. Belze. Il aimerait qu'un élément supplémentaire lui revienne. Il tend le bras vers la plaque. Le moule qui coiffe son petit doigt émet un clic. Et, pendant une fraction de seconde, il pense à un œil unique - petit et vitreux. Ouvert. Clic. Fermé. Clic. Ouvert à nouveau.

Un œil de poupée.

Iralene avance jusqu'au fond du couloir. Elle pose la main sur une grande porte blindée - verrouillée et barrée, surmontée d'une alarme. « Et celle-ci, bien protégée, sans nom. Qui sait ce qu'il y a de l'autre côté ? »

PRESSIA

LUMIÈRE

Fanny compte les kilomètres à rebours, ensuite les mètres, puis Pressia l'aperçoitj au bas d'une longue pente herbeuse. Newgrange. Le grand tertre n'a pas été rasé, balayé de la surface de la terre. Il subsiste.

« Combien de temps encore ? s'enquiert-elle.

— Six minutes et trente-sept secondes », répond la Boîte noire.

Une brume rose s'allume déjà à l'horizon. Elle court aussi vite qu'elle peut. Les écorchures causées par les épines lui font mal à chaque pas. Les feux de Fanny bondissent devant elle, par-dessus les ornières et le lierre. Le vent lui pique les joues. L'air glacé (plus pur et plus clair ici) lui brûle les poumons.

Elle atteint le bord du tumulus, pose les paumes sur les grosses pierres moussues. Elle touche les étranges spirales gravées dans le roc, avant de suivre avec la main le mur de quartz froid, jusqu'à l'entrée. Celle-ci, qui disparaît presque sous un rideau de végétation, est gardée par des rochers aux formes arrondies, mais non bloquée. Elle agrippe une poignée de lierre et tire dessus de toutes ses forces, dégageant non seulement l'ouverture du passage, mais aussi la lucarne qui se situe au-dessus, surmontant un rebord de granit.

Le soleil est tout près de se lever. Elle s'engage dans l'étroit couloir obscur (d'une vingtaine de mètres de long) et débouche dans la chambre centrale. Cette dernière a la forme d'une croix, avec deux alcôves latérales. Elle a l'impression de se trouver dans une ancienne église. Elle se souvient de la statue de Sainte Wi, dans la crypte où Bradwell a prié pour la première fois. Elle songe au gamin à la morgue et à son grand-père, qui a accompli tant de services funéraires mais n'y a pas eu droit lui-même, ainsi qu'à sa mère et à Sedge, qui n'ont pas reçu de sépulture pour leur repos. Leurs corps, ce qui en restait, s'est mêlé au sol de la forêt.

« Le plafond », murmure-t-elle. Fanny braque ses lumières vers le haut, et la jeune fille découvre une voûte en encorbellement, dont les blocs sont soigneusement ajustés afin de maintenir la structure en place. Elle regrette d'être seule. Elle aurait aimé que Bradwell, El Capitan et Helmud voient ça. Elle repense aux filles fantômes, la

regardant depuis les murs de la maisonnette de pierre. Elles seraient fières d'elle.

Je suis ici, voudrait-elle leur dire.

Elle ordonne à la Boîte d'éteindre ses lampes. « Il doit faire complètement noir. »

Elle se retrouve plongée dans les ténèbres.

Elle s'assied, dos à la paroi. La voix de Bradwell résonne dans sa tête. La boîte dans laquelle nous gardions Dieu... est devenue de plus en plus petite... jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus de Dieu qu'une tache minuscule, un atome de Dieu.

En ce moment même, elle est certaine qu'au moins un atome de Dieu a survécu, sinon comment expliquerait-elle ceci : le soleil qui s'élève dans le ciel, déverse ses rayons par la lucarne et brille à travers le passage, illuminant une portion du sol de la chambre - elle est certaine qu'il s'agit d'un endroit sacré.

Fanny est à côté d'elle. « Tu n'es pas une boîte, dit-elle, reprenant les mots de Walrond. Tu es une clé. » À la vérité, toutefois, elle n'a aucune idée de la manière dont elle doit utiliser cette clé. Elle éprouve un brusque sentiment de panique. Elle a placé sa confiance dans une boîte. Une boîte remplie d'informations, mais une boîte néanmoins.

Cependant, celle-ci semble connaître son rôle. Elle s'avance en bourdonnant jusqu'au milieu de la chambre. Une mince lentille de verre montée sur un long bras fin s'élève depuis son centre. Elle est presque aussi large que le poing-tête-de-poupée de Pressia. Fanny l'immobilise. Les rayons du soleil la traversent.

La jeune fille retient son souffle. Elle sent le froid de la pierre à travers son manteau. Elle observe la lumière du jour emplir la lentille et éclairer vivement le sol.

Au début, elle ne discerne rien. Seulement la terre durcie et craquelée.

C'est alors que quelque chose d'iridescent apparaît. Un schéma se met à luire sur le sol.

Elle entend une voix. Des bruits de pas lui parviennent depuis l'entrée. La lumière vacille, tandis que l'ombre de quelqu'un s'allonge jusqu'à la chambre pendant une ou deux secondes. Elle n'ose plus respirer. Ne reste pas là, fait-elle intérieurement. Dégage !

Le sol étincelle à nouveau, et trois spirales imbriquées se dessinent - l'ensemble mesure une trentaine de centimètres de large. Pressia rampe vers elles et passe la paume dessus. Elle tente de creuser la terre compacte, tandis que la voix reprend à l'autre bout du tunnel,

mais elle ne distingue aucun mot. Elle est tentée de regagner l'ombre d'une alcôve, mais le temps presse.

« Que faire, Fanny ? » C'est sa dernière chance. Elle entreprend de griffer le sol frénétiquement à l'endroit où se trouvent les entrelacs iridescents. De nouvelles ombres font trembloter la lumière du soleil, mais elle perçoit quelque chose sous ses ongles - de petits sillons. Les spirales. Leurs contours, accrochés les uns aux autres. Elle continue à creuser jusqu'à ce que leur relief soit visible. « Qu'est-ce que c'est, Fanny ? Qu'est-ce que c'est que ces formes ? »

La Boîte garde le silence. C'est comme si elle se concentrait pour absorber la lumière.

À peine a-t-elle déterré les trois spirales, que des bruits de pas retentissent dans le couloir. Elle commande une fois de plus à Fanny d'éteindre ses lumières. Le bras avec la lentille se rétracte. La luminosité à l'intérieur du tertre diminue. Elle ramasse la Boîte et, se réfugiant derrière l'angle d'une des alcôves, la tient au-dessus de sa tête, coincée entre le poing-tête-de-poupée et le plafond.

« Qui est là ? » C'est une voix d'homme. « Qui est-ce ? »

Le nouveau venu se tient à cinquante centimètres d'elle, petit et râblé, respirant bruyamment, vêtu d'une chemise blanche qui réfléchit la lumière matinale - une chemise d'un blanc si brillant qu'elle n'est pas sûre d'avoir jamais rien vu de comparable. Pendant une fraction de seconde, elle espère que c'est son père (Hideki Imanaka) et elle se fige. Mais elle sait que les chances que ce soit le cas sont infimes.

Elle prend une inspiration, arque le dos, lève Fanny aussi haut qu'elle peut et la rabat (lourdement et fortement) sur l'arrière du crâne de l'autre. Il s'affaisse vers l'avant et se rattrape d'une main contre la paroi. Il palpe son occiput, sent sous ses doigts le sang qui s'écoule déjà de la plaie, mouillant ses épais cheveux gris, puis considère sa main. Il n'est fusionné à rien, mais ce n'est pas non plus un Pur. Un côté de son visage est creusé de traces de brûlure, mais sa peau a une curieuse teinte dorée. Il réussit à dire : « Qui ? », avant de glisser contre la paroi, sa chemise ouverte flottant autour de lui, et de tomber sur le dos, par-dessus les trois spirales.

Pressia tend l'oreille, à l'affût d'autres voix ou d'autres bruits de pas. Rien. Elle repose Fanny. Sa main tremble. Même son cœur semble trembler.

Elle se baisse et tente de déplacer le corps de l'homme. Il est plus lourd qu'elle ne l'aurait cru. Elle s'assied par terre et le pousse avec ses bottines, utilisant toute la force qui lui reste dans les jambes. Il remue un peu. Elle pousse encore et il bouge un peu plus. Sa manche de

chemise est à présent maculée de boue. Elle poursuit son effort, jusqu'à ce que les trois spirales soient dégagées.

« Fanny, dit-elle, à bout de souffle. Tu es une clé. »

La Boîte émet un bip. Elle monte sur le relief gravé en vrombissant. Une mince plaque de métal s'ouvre sur sa face antérieure. Une spirale métallique (juste une) surgit, mue par un long bras articulé. Pressia se penche en avant et balaie la terre sur le sol. Fanny superpose sa spirale à celle du milieu du dessin et les rive l'une à l'autre avec une série de clics. D'une brève secousse, elle actionne sa spirale, qui fait tourner les autres de quelques centimètres. La jeune fille tire sur le bord de l'une d'elles. Elle est mobile, mais attachée par des charnières à une caisse enterrée dans le sol. Les trois spirales sont en fait un couvercle.

Fanny dirige un faisceau lumineux à l'intérieur de la caisse, qui est en métal - froide et humide. Pressia remarque un carré pâle. Elle plonge la main dans l'ouverture et en retire une enveloppe. Dessus est griffonné un simple mot : Cygnus.

Elle la serre un instant contre sa poitrine, puis l'ouvre. Dedans, il y a une feuille de papier avec des lignes bleues, arrachée à un cahier. Elle comporte des nombres et des lettres, séparés par des parenthèses, des plus et des moins. Une formule.

La formule.

L'inconnu sur le sol laisse échapper une plainte. Elle replie promptement la feuille et la remet dans l'enveloppe, qu'elle fourre dans sa poche.

Fanny s'approche de l'homme.

« Non ! » lui intime-t-elle à voix basse.

Mais la Boîte ne l'écoute pas. Elle arrache quelques cheveux ensanglantés de la tête de l'inconnu et analyse son ADN, comme elle l'a fait avec Bradwell, Partridge et Pressia.

Cette dernière s'avance au-dessus du corps inerte. L'homme a les joues rouges. Des cils noirs. Sa chemise blanche est de confection artisanale. Elle s'attache par-devant, avec des cordons au lieu de boutons, et le haut est ouvert, à cause des efforts que la jeune fille a déployés pour le pousser. Elle voit même sa poitrine se soulever et s'abaisser par l'échancrure de son col. Alors que Fanny lance un bip aigu, elle s'agenouille à côté de l'homme et aperçoit une rangée de six petits carrés incrustés dans son torse - deux sont animés de pulsations.

« L'un des Sept », souffle-t-elle.

Et la Boîte déclare : « Bertrand Kelly. »

Elle touche sa chemise. Bartrand Kelly - quelqu'un qui connaissait ses parents.

L'une des pulsations appartient à Ghosh. Qui sait où elle se trouve ?

L'autre appartient à Hideki Imanaka, son propre père.

Elle les observe. Son père est toujours en vie. Ce mouvement est son seul lien avec lui.

Bartrand Kelly pousse un gémissement. De nouvelles voix résonnent dans le passage, ainsi qu'une sorte de braiement.

Pressia saisit Fanny et se rétablit sur ses pieds. Elle ignore dans quel camp se situe Kelly, après tout. L'œil de celui-ci s'ouvre en papillotant. Il contemple la voûte du plafond, puis avise la jeune fille. Elle brandit la Boîte au-dessus de sa tête, mais sans conviction.

« Attends une minute. Du calme », fait l'homme. Il se soulève sur un coude et tend devant lui une main protectrice.

« Êtes-vous Bartrand Kelly ?

— Qui êtes-vous vous-même ? » Il cligne les yeux et se frotte les paupières.

« Où est Hideki Imanaka ?

— Imanaka ? » L'homme semble ne pas avoir entendu ce nom depuis bien longtemps. « Comment connaissez-vous Imanaka ? »

Les voix sont de plus en plus proches à présent, les bruits de pas dans le couloir de plus en plus forts. « Où est-il ? crie-t-elle.

— Pourquoi voulez-vous le savoir ?

— C'est mon père. » Mon père. Mon père. Ces mots sonnent bizarrement dans sa bouche. « C'est mon père », répète-t-elle, et sa poitrine se serre mais elle refuse de pleurer.

Son interlocuteur la dévisage. Il chuchote : « Emi Brigid Imanaka. » Le nom qu'a reçu la jeune fille à la naissance, celui qui a été effacé par les Détonations, celui de la personne qu'elle n'a pas pu devenir. « C'est vraiment toi ? »

Il allonge le bras vers elle et elle recule. Le fait qu'il soit en vie signifie sûrement qu'il a conclu un marché avec Willux. Elle a la formule dans sa poche. Les ampoules sont assujetties contre ses flancs. Si Kelly a des liens avec Willux et la fait prisonnière, le second aura accès à tout ce dont il a besoin.

Elle prend la fuite dans le tunnel, mais est arrêtée par un homme et une femme - tous deux jeunes et forts. Le premier l'attrape par le poignet, sous le poing-tête-de-poupée. Sa main est sèche et couverte

de cals. Il tire la tête de poupée vers le haut et reste pantois en la découvrant.

Sa compagne considère le poing fusionné également. « Qui es-tu ? » demande-t-elle, mais sur un ton qui veut plutôt dire : Tu es quoi ? Aucun d'eux non plus ne présente de fusions, du moins en apparence, mais la lumière du jour révèle chez eux aussi la présence de cicatrices et de brûlure - ainsi que la même coloration dorée de la peau.

« Lâchez-moi ! hurle-t-elle.

— Kelly ? s'inquiète la femme. Tu n'as rien ? »

Pressia se débat. Elle est trempée et elle a froid. Ses muscles sont brûlants. Les écorchures sur tout son corps sont douloureuses.

« Lâchez-la ! répond Bertrand Kelly. Laissez-la partir ! »

L'homme examine un moment les traits de la jeune fille, puis desserre sa prise. Pressia joue des coudes et fonce vers la lumière, se cognant aux parois de pierre de chaque côté du passage étroit.

Elle entend un bruit sourd, suivi du même étrange braiement. Elle s'avance dans le vent frais, le soleil, la nouvelle journée.

Et là, devant elle, il y a un cheval.

On dirait un miracle - le seul fait qu'il existe, ses larges flancs arrondis, sa crinière noire, ses jambes longues et élégantes qui s'amincissent à leurs extrémités. Une large et sombre cicatrice court au long de son corps, par ailleurs recouvert d'un pelage velouté. Ses oreilles frémissent et se tournent. Sa respiration exhale de la vapeur.

Il est équipé d'une selle, mais il n'est pas attaché. Pressia s'approche rapidement de lui, applique sa paume sur son flanc, qui est chaud. Celui-ci se dilate et se contracte. Elle entend les voix dans le tumultus. Viennent-elles vers elle ?

Elle n'est jamais montée à cheval. Son grand-père lui a raconté qu'elle avait fait des tours de poney à l'occasion d'un de ses anniversaires, mais c'était un mensonge tiré de la vie qu'elle n'a jamais eue. Elle revoit les corps tordus sur le manège incliné.

Ce cheval est un miracle qui lui est destiné.

De sa main valide, elle agrippe l'avant de la selle et, Fanny sous l'autre bras, elle se hisse sur l'animal. Elle est étonnée de sa hauteur, de sa majesté. Elle prend les rênes et le stimule avec ses bottines. « Vas-y ! »

Il fait quelques pas.

Elle lui donne de nouveaux coups de talon, plus pressants cette fois. Elle se courbe au-dessus de son encolure et lui glisse : « Vas-y ! Je t'en

supplie, vas-y ! »

Les voix deviennent plus nettes.

Elle donne encore un petit coup de pied à sa monture et crie : « Vas-y ! »

Et, comme l'homme et la femme, soutenant Bertrand Kelly entre eux, sortent du tumulus, le cheval s'élance au galop. Elle serre ses flancs entre ses cuisses, s'efforçant de garder son équilibre tout en tenant Fanny contre sa poitrine. Sa joue touche la crinière. Les cheveux au vent, les yeux humides de larmes, elle dit : « Vas-y, continue comme ça ! »

PARTRIDGE

LYDA MERTZ

Quand les caméras se remettent en route avec un déclic, Partridge et Iralene sont assis au bord du lit du garçon. Depuis qu'il a vu l'œil de la poupée dans son esprit (une apparition, la perle de verre en guise de prunelle, la frange de cils en plastique, le mécanisme des paupières obstrué par la cendre), de nouvelles choses lui sont apparues, avec des détails précis, nets.

Un mouton avec des cornes noueuses et tordues.

Du verre fêlé recouvrant une sorte de carte.

Un homme portant un autre homme, malingre, sur son dos.

Et Lyda Mertz. Il est certain que c'était son visage, mais son crâne était rasé, sa figure zébrée de traces de terre, et elle tenait une longue lance au milieu d'une cuvette de poussière désolée, balayée par les vents, comme s'il avait vraiment été avec elle au Nebraska, mais un Nebraska réduit à des prairies incendiées par les explosions. Est-ce à cela qu'elle ressemble, maintenant qu'elle est à l'extérieur du Dôme ?

Chaque image est précédée d'un flamboiement, comme une illusion d'optique - une lueur vive qui se concentre en un unique petit détail. Comme si, dans une pièce obscure pendant un orage, un unique éclair venait brièvement illuminer ce sur quoi vos yeux sont fixés.

« Prends-le », lui dit Iralene, et elle lui fourre dans les mains le portable, dont le ventilateur ronronne. Une lumière rouge clignote dessus, telle une balise. Avant que le fonctionnement des caméras ne soit rétabli, il lui a confié qu'il voyait des choses depuis peu - en dehors de tout contexte, de simples images insolites, sans relation les unes avec les autres. Elle lui a conseillé de ne rien dire, pas devant les caméras.

Et à présent ceci. Il connaît la signification du voyant rouge : un message de son père. Celui-ci l'a prévenu qu'on le ramènera bientôt au centre médical, dans l'espoir de sauver ses connexions neuronales cérébrales. Mais ce n'est pas la véritable raison. Son père veut le tuer.

« Appuie sur *Play*, fait Iralene, affectant un air enjoué. Écoutons-le. »

Il lève les yeux vers les caméras et se demande si la personne qui les observe, qui qu'elle soit, soupçonne la jeune fille de les avoir éteintes

afin qu'ils se retrouvent seuls tous les deux. Les cheveux de sa compagne semblent même naturellement ébouriffés.

Un oiseau avec un bec en métal et une mâchoire munie d'une charnière.

Une voiture noire dans un nuage de poussière.

Le visage de son père, rose et brillant, comme recouvert d'une membrane de peau artificielle.

Les souvenirs remontent en grappes, de manière imprévisible, par flashes, pour s'interrompre tout aussi brutalement. Il se rappelle les séances de codage, comment elles suscitaient en lui d'étranges souvenirs, mais ceux-ci sont plutôt comme des attaques. Aucun d'eux ne lui paraît familier - à l'exception de Lyda Mertz, oui, il se souvient d'elle à l'académie, mais pas comme ça, pas couverte de terre et armée. C'est cependant l'image à laquelle il désire revenir. Lyda avec sa tête tondue et une lance. Il souhaite s'y attarder. Est-il amoureux d'elle ? Est-elle la cause de sa langueur ? Lyda Mertz ? Il est censé retourner la sauver. Toutefois, cette image n'est pas celle de quelqu'un qui a besoin d'être sauvé.

«Vas-y», insiste Iralene, en lui donnant des instructions simples.

Il presse le bouton rouge. La voix de son père emplit la pièce. « Nous t'attendrons au centre médical frais et dispos à sept heures du matin. Les nouvelles sont bonnes, Partridge. Ils sont sûrs de pouvoir effectuer un tas de réparations express. C'est un simple réglage. Tu devras être placé sous anesthésie générale, mais ce sera court et indolore. Je serai là à ton réveil. Je suis impatient que nous soyons réunis, fiston. »

« Eh bien, voilà ! s'exclame Iralene. Ce ne sont pas des nouvelles réjouissantes ? »

Il acquiesce du chef. Il s'efforce de manifester de l'enthousiasme. Un simple sourire de sa part serait bienvenu. Mais il n'y parvient pas. « Je suis fatigué. » Il aimerait ne pas avoir la capsule, ne pas même savoir qu'elle existe.

« Il est tard. Je te laisse te reposer.

— Je n'ai pas envie de dormir. » Il craint les souvenirs qui pourraient surgir, mêlés aux rêves. S'il pouvait passer commande de ses rêves, il choisirait Lyda Mertz - elle et elle seule. Mais il sait bien que le subconscient ne fonctionne pas ainsi.

« Tu devrais essayer. Demain sera une grosse journée. Tu dois t'y préparer. » Elle se lève. Elle glisse la main dans une poche inexistante, puis la lève. « Je t'offre une poignée de beaux rêves ! »

Il tend la paume, et elle fait semblant d'y déposer les rêves en question, mais ce qu'elle dit en réalité, c'est : La capsule est dans ta poche, celle qui peut tuer ton père et mettre fin à tout ceci. Elle lui dit : Utilise-la.

EL CAPITAN

LIERRE

El Capitan a titubé, trébuché en appelant Bradwell, dans l'obscurité qui enveloppe le vaisseau aérien, pendant ce qui lui a paru être des heures. Pas de réponse. Bradwell est là, quelque part, mais tout ce qu'il a entendu, c'est le bruissement intermittent des feuilles et, avec l'arrivée de l'aube, le gazouillis des oiseaux.

Sa tête est douloureuse. Il a vomi deux fois. Grâce à la lueur timide du jour naissant, il peut enfin scruter le sol à la recherche de traces. Il avance à quatre pattes, espérant trouver une empreinte de botte dans la terre. Helmud, sur son dos, lui semble plus lourd que jamais -plus lourd même que lorsqu'il n'était qu'un gosse, couvert de brûlures par les Détonations, et qu'il ne pouvait porter son frère que pendant quelques minutes d'affilée. Il voit d'abord flou, puis double.

Il cligne les yeux et fronce les sourcils. Il sait pourquoi il est là, dehors, à la recherche de son camarade, pourquoi il n'a pas abandonné. Il ne veut pas avoir à dire à Pressia que Bradwell est mort. Il ne veut pas lui briser le cœur. Il les a vus dans le passage souterrain. Il a remarqué la façon dont elle regarde l'autre. Peut-être qu'elle l'aime et qu'elle n'aimera jamais El Capitan, mais celui-ci l'aime et ne supporterait pas qu'elle subisse une nouvelle perte. Il imagine son expression en apprenant la nouvelle. Cela le bouleverse. Il doit continuer à chercher.

« Helmud, dis-moi ce que tu vois.

— Tu vois.

— Pas le temps pour ça, Helmud ! J'ai besoin de toi.

— J'ai besoin de toi. »

Ils ont besoin l'un de l'autre. Ça a toujours été le cas, ça le sera toujours. Il devrait peut-être juste s'en réjouir. Ce n'est pas courant d'avoir besoin de quelqu'un et que quelqu'un ait besoin de soi en permanence, à jamais. Il devrait laisser Pressia partir. Il n'aurait jamais dû espérer l'avoir, pour commencer.

Il rampe en direction d'un groupe d'arbres. Les ombres fugitives d'oiseaux courent sur le sol. Ils croassent au-dessus de lui. Et si Bradwell était mort ? Il faudra qu'il le dise à Pressia. Qu'il la

réconforte. C'est une chose cruelle à imaginer mais il ne peut s'en empêcher - la tête de la jeune fille sur son épaule. Il lui caresse les cheveux.

« Non, marmonne-t-il, arrête.

— Arrête, fait Helmud, comme s'il lisait dans ses pensées.

— Tu as raison, Helmud. » Mais il a une poussée d'adrénaline. C'est à croire que son corps a décidé de souhaiter la mort de son camarade, et que sa conscience n'y peut rien. Il continue à progresser. Ses coudes se dérobent sous lui et il s'effondre, avant de se redresser lentement. « Reste vigilant, s'encourage-t-il. Ouvre grand les yeux. »

Son frère l'étreint alors dans ses bras et dit : « Ouvre grand les yeux. »

Il se fige. Il observe le sol boueux, couvert de lierre, et une feuille luisante tachée de sang retient son attention. Il prend la tige entre ses doigts et la soulève. Il examine la fine pellicule de sang - presque séché. « Où diable est-il ?

— Où diable est-il. » Helmud désigne du doigt le bosquet à l'autre bout de la prairie.

El Capitan distingue désormais les traces des bottes, qui ont glissé dans la boue, écrasé la végétation. Il aperçoit le corps de Bradwell, recroquevillé sur le lierre. Son visage est sans expression - endormi ? Mort ?

Il se met debout avec difficulté et essaie de courir, mais la forêt s'incline. Il regarde vers le ciel pour retrouver son équilibre. Les oiseaux s'envolent des arbres, s'éparpillent à travers les airs. L'un d'eux étend ses ailes et tournoie sur lui-même, en descendant - à moins que ce ne soit une hallucination ? El Capitan bascule, tombe sur une épaule. « Bradwell ! beugle-t-il. Bradwell ! »

Il prend une profonde inspiration et se redresse. Il parvient à se relever complètement et s'avance - en titubant. Son camarade est devant lui. Sa vision saute et tremblote.

Le lierre enserre les membres du garçon, enlace sa poitrine et sa gorge. Et il est couvert de piquants. Mon Dieu, qui lui a fait une chose pareille ? Et comment ? Les épines se sont fichées dans sa chair. Il a perdu du sang lentement et continûment. Sa figure est pâle. Ses paupières fermées. Son fusil est à un ou deux mètres de là, pris dans la végétation lui aussi. Il n'avait peut-être pas de couteau.

El Capitan tombe à genoux. Il pose la main sur le visage de Bradwell. Celui-ci est froid. Une pensée lui traverse l'esprit : il l'a tué. Il l'a imaginé mort et c'est le cas maintenant. C'est sa faute. « Ce n'est

pas ce que je voulais !

— Voulais ! »

La voix de Helmud est si pleine de colère et si forte qu'il sursaute. « OK, OK. » Il se calme. Il glisse la main sous le lierre qui s'enroule autour du cou du garçon, et tente de percevoir le pouls de ce dernier.

Au début, il n'y a rien. Mais ensuite, il appuie davantage et le sent - lent et faible. Il est vivant ! « Allez, Bradwell ! » Il soulève le corps pesant et mou emprisonné dans la végétation. L'autre tousse et ses yeux s'ouvrent.

« Cap, Helmud, murmure-t-il. Mes frères.

— C'est exact. Tes frères sont ici. » L'officier veut tirer le poignard passé à sa ceinture, mais il a disparu. Où est-il ? Dans l'appareil ? S'est-il détaché quand il est tombé ? Helmud l'a-t-il désarmé alors qu'il était évanoui ? « Helmud, il me faut un couteau. Il me faut un putain de couteau.

— Mon couteau, répond son frère, mon putain de couteau. » Il sort son canif et le lui tend.

« Oui. » El Capitan se félicite de lui avoir offert ce canif, de lui avoir fait confiance. Il a envie de regarder son frère dans les yeux. Ce n'est guère aisé. « Merci, Helmud », dit-il, et il entend par là : Merci pour tout - pas seulement de lui avoir donné ce couteau, mais aussi d'avoir extrait l'araignée de sa jambe, d'avoir pris soin de lui dans le vaisseau, d'être son frère - toujours présent.

« Merci », fait l'autre à son tour, et il est sûr que ce mot est tout aussi chargé de sens que dans sa bouche.

Il empoigne le couteau. Il entreprend de couper les plantes grimpantes - en commençant par celle qui étrangle Bradwell. Mais, à peine sectionnées, elles semblent repousser aussitôt. Elles plantent leurs épines dans la peau de leur victime, y perçant de nouveaux trous, et reconquièrent le terrain perdu. Le garçon est tellement dans le cirage qu'il sourcille à peine. Son regard est perdu dans le vague. Son souffle est court.

Pris de vertige et à bout de forces, l'officier continue à trancher, mais ses efforts ne font apparemment qu'empirer les choses - chaque nouvelle épine provoque une nouvelle perforation, un nouveau filet de sang. Constatant son impuissance, il lâche son arme. Il tire Bradwell sur ses pieds et, épaule contre épaule, passe le bras autour de sa taille corsetée par le lierre. Il voit les oiseaux se débattre sous le filet qui recouvre son dos. « On ne t'abandonnera pas, le rassure-t-il. On est ici ensemble. »

C'est alors qu'il sent une tige lui chatouiller le poignet, avant de se refermer comme des menottes, les épines lui mordant la chair. Il ne tressaille même pas ; sa combativité est émoussée. « On reste avec toi, répète-t-il.

— On reste avec toi », confirme Helmud.

Bradwell bat deux fois des paupières. Ses yeux se ferment et son menton s'affaisse contre sa poitrine.

Tandis que le lierre remonte son bras en spirale et s'entortille autour de ses jambes, El Capitan se rend compte que lui et le garçon aux oiseaux vont se retrouver liés à jamais, par les épines, le lierre et le sang. C'est un genre de fraternité qu'il comprend. Être liés. Il considère le vaisseau derrière le rideau d'arbres, à l'autre bout de la prairie - penché sur le côté. Sa tête est incroyablement lourde. Il la laisse reposer sur l'épaule de Bradwell, cependant que Helmud laisse la sienne reposer sur son épaule à lui, et que le végétal décrit ses boucles autour d'eux, de plus en plus vite, comme s'il tissait une toile d'araignée barbelée. Il imagine Pressia les découvrant ainsi, de loin. Debout et côte à côte, elle pensera qu'ils sont en vie, assis à l'orée du bois, tels trois frères, en train de parler - peut-être d'elle. Elle est ce qui les unit.

Les épines lui font l'effet d'être des dents, lui causant une douleur vive, profonde. Les plantes sont vivantes, carnivores. Elles sont en train de les dévorer.

S'ils sont morts quand Pressia reviendra, celle-ci saura au moins qu'ils sont morts ensemble.

Helmud rue et se débat dans son dos. « Reste ici ? Reste ?

— On ne peut pas partir.

— Partir !

— Non, Helmud. » Il est certain qu'ils n'y arriveront pas. « On va mourir ici.

— Non.

— C'est la fin pour nous.

— Non ! » répète Helmud, à bout de souffle.

El Capitan aperçoit alors une tache sur l'horizon. Une créature qui se précipite dans leur direction. Il pense un instant que c'est la Mort. Ne galope-t-elle pas vers les défunts afin de leur voler leur âme ? Sa grand-mère lui a raconté des histoires à propos de la Mort. Sa grand-mère, qui pressait des fleurs dans les livres.

« La Mort vient, pour nous voler notre âme.

— Voler notre âme ? » Helmud tremble.

El Capitan ferme les paupières. « Volez notre âme, chuchote-t-il, comme si c'était le dernier ordre qu'il donnait. Volez notre âme ! »

Ensuite, tout devient noir, il entend une voix - claire et douce, telle la voix d'un ange. C'est son frère, qui chante ainsi qu'il avait l'habitude de chanter pour leur mère, avec sa voix magnifique qui la faisait pleurer. Peut-être Helmud est-il un ange, après tout. Peut-être en a-t-il toujours été un.

LYDA

COMBINAISON

Lyda revient à elle quand l'eau l'atteint. Celle-ci est froide tout d'abord, peut-être dans le but de la réveiller. Elle se trouve dans une cabine blanche aussi exiguë que l'intérieur d'un placard, avec des jets pointés sur elle, par dizaines. Il y a une poignée de porte argentée devant elle. Elle veut la saisir, mais glisse. Elle est nue. Son ventre est sensible et gonflé. Rien ne l'indique, mais ils ont peut-être procédé à des examens sur elle pendant qu'elle était inconsciente. L'intérieur de ses bras est douloureux. Savent-ils qu'elle est enceinte ?

Une forte odeur de piscine (telle celle de l'académie), d'alcool à 90° et d'autres produits chimiques la prend à la gorge. Elle tousse et suffoque. Ses yeux la brûlent.

Puis l'eau devient chaude. L'étroite cabine s'emplit rapidement de vapeur.

Quand les jets finissent par s'arrêter, elle étend à nouveau le bras vers la poignée. Comme elle le supposait, la porte est bloquée. Un tiroir sort de la paroi. Il contient une combinaison blanche du centre de rééducation et un foulard pour la tête. Elle est revenue à son point de départ.

Elle prend les vêtements et les passe. Alors qu'elle remonte la fermeture Éclair de la combinaison, elle imagine son ventre s'arrondissant et s'affermissant, remplissant l'étoffe. À quoi un bébé conçu au-dehors, parmi les malheureux, ressemblera-t-il ? Peut-être est-elle une malheureuse, elle aussi, désormais. Les autorités ne permettraient pas qu'elle mette un enfant au monde dans le Dôme, n'est-ce pas ?

La poignée tourne. La porte s'ouvre. Une voix dit : « Avancez-vous à l'extérieur. »

Cependant, il n'y a pas d'extérieur. Elle quitte un espace restreint et fermé pour un autre espace fermé. Pas le moindre frémissement de l'air. Celui-ci est stérile et immobile. Le Dôme est le vrai territoire dévasté. Elle se souvient d'avoir parlé à Partridge des boules à neige - elle est prise au piège une fois encore, sauf que là il n'y a pas les tourbillons de fausse neige dans l'eau.

PRESSIA

PROMETS-MOI

Pressia s'est habituée au trot du cheval, au martèlement de ses sabots, à ses grognements quand il respire. Lorsque Fanny lui indique la direction à prendre, elle tire un petit coup sur les rênes et l'animal réagit, immédiatement. C'est à croire qu'elle était destinée à le monter. La formule dans sa poche, les deux dernières ampoules maintenues contre sa peau, elle se sent forte et puissante.

Elle aperçoit d'abord le vaisseau aérien. À la lumière du jour, il a l'air endommagé. Il est incliné sur le côté et ses réservoirs paraissent fragiles et sans protection. L'idée la frappe que la formule et les ampoules pourraient bien perdre tout intérêt s'ils se révélaient incapables de faire redécoller l'appareil. Ils seront coincés ici à jamais.

Bouleversée, elle scrute la prairie qui s'élève en pente, puis, au loin, l'orée de la forêt.

Elle distingue alors ce qui ressemble à une Groupie à trois têtes, enveloppée de verdure. Elle tire sur les rênes, et le cheval ralentit. Ce n'est pas une Groupie. Elle découvre trois visages blafards - Bradwell, El Capitan et Helmud. Elle donne un coup de talon à sa monture et galope vers eux.

De près, elle constate que seul Bradwell a la figure blême et les traits affaîsés. Les deux autres ont les yeux tournés vers elle mais leur regard, perdu dans le lointain, laisse penser qu'ils ne la voient pas. Le sang sur la gaze entourant la tête de l'officier a séché et noirci. Elle commande au cheval de s'arrêter. Elle pivote sur sa selle et se laisse glisser à terre. Elle pose Fanny et se précipite vers ses amis. « Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Âmes, murmure El Capitan.

— Âmes », répète Helmud.

Elle avise le canif sur le sol, le ramasse, va pour sectionner le lierre, mais l'officier crie : « Non, ça serait pire. Il repousse.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Il se contente de hocher le chef. « Non. »

Elle s'agenouille et prend le visage de Bradwell entre ses mains. « Bradwell ! » s'écrie-t-elle. Elle place sa paume devant les lèvres

entrouvertes du garçon et sent un vague souffle chaud. « Il est vivant.

— Nous sommes liés, fait El Capitan. Nous mourrons ensemble.

— Non ! » Elle observe la végétation, qui s'entortille interminablement autour de leurs corps. « Il doit y avoir une racine. Si je peux la trouver...

— Volez nos âmes.

— Âmes », répète Helmud.

Elle parcourt les tiges des yeux, frénétiquement, leur cherchant une origine commune. Elle pose l'extrémité de ses doigts sur l'une d'elles, espérant percevoir une pulsation, une énergie à la source de laquelle elle puisse remonter. Finalement, il y en a une qui lui semble plus tendue. Elle la suit par-dessus le corps de Bradwell, sa poitrine, sa hanche, sa jambe. La vibration de la plante lui donne l'impression que celle-ci possède, quelque part (peut-être sous terre), un cœur qui bat.

Parvenue à l'endroit où le lierre enserre la cheville du garçon et s'enfonce sous sa botte, elle reprend son couteau. Du poing-tête-de-poupée, elle immobilise le pied du végétal et le sectionne aussi vite qu'elle peut. Il se retire dans le sol avec un sifflement de serpent.

Ses épines se détachent, soudain sèches et cassantes. Elle entreprend d'arracher les tiges de la poitrine de son ami, puis de l'épaule d'El Capitan, et jusqu'à sa main.

Une fois son bras libéré, ce dernier commence à les dégager, lui et son frère, mais Bradwell s'effondre. Il est en sang. Il a des milliers de minuscules coupures sur tout le corps. Pressia se met à genoux, le fait rouler sur le flanc. Les oiseaux dans son dos sont immobiles. S'ils meurent, mourra-t-il aussi ?

Elle tient son visage dans ses paumes. « Bradwell ! Bradwell ! »

Il ne se réveille pas, ne bouge pas.

« Cap », implore-t-elle.

L'officier secoue la tête. « Ne m'oblige pas à te dire une chose pareille.

— Une chose pareille, souffle Helmud.

— Il ne mourra pas ! Je ne le laisserai pas mourir ! » Elle agrippe sa chemise mouchetée d'accrocs et imprégnée de sang. « Bradwell ! Je suis ici ! C'est Pressia ! » Sa voix se casse. « Ichi ni ! » Elle hurle les mots qu'elle prononçait enfant en traversant le fleuve de cadavres, ceux qu'ils ont répétés ensemble quand ils ont cru qu'ils allaient mourir de froid dans les bras l'un de l'autre. « San shi go ! »

Les paupières du garçon clignent, avant de s'ouvrir, tandis qu'il

fronce les sourcils. Il remue les lèvres et chuchote : « Tu l'as ? »

— Oui. » Elle a les mains qui tremblent. Il y a trop de sang. Le centre de la chemise est trempé. Elle trouve un petit trou, déchire le tissu. Les épines ont mordu dans la chair, traçant un long sillon sur la poitrine du blessé, comme avec un couteau, ou une scie.

Elle éclate en sanglots. « Ça va aller, fait-elle, ça va aller. Ça va aller.

— Pressia, dit Bradwell. Je n'y arriverai pas. Mais toi si. Tu les sauveras.

— Non ! réplique-t-elle. El Capitan, dis-lui que ça va aller ! »

L'autre fait signe que non. Il se relève péniblement, se retenant à un arbre penché pour conserver son équilibre. « Je ne peux pas. » Il allonge le bras vers un deuxième arbre. Il se dirige en chancelant vers le cheval. Elle comprend qu'il veut les laisser seuls. Il lui signifie que c'est le moment de dire ce qu'elle a à dire - y compris adieu.

Cela la met en colère. Elle ne dit pas adieu, parce que ce n'est pas la fin. Elle pose la main sur le visage du garçon. Elle pleure - des larmes brûlantes, pleines de rage. Elle sanglote si fort qu'elle peut à peine parler. « Tu vas te rétablir. Tu ne peux pas mourir.

— Ça ne dépend pas de toi », répond-il.

Elle se courbe vers l'avant, sent les ampoules de sa mère lui rentrer douloureusement dans les côtes et se rappelle la Bête près du parc d'attractions, comment sa main s'est soignée et a grossi, pour devenir puissante et musclée. Les ampoules stimulent la régénération cellulaire du corps. Pourquoi ne guériraient-elles pas les plaies de Bradwell ? « Je peux te réparer ! » Elle soulève son pull et défait le tissu qui maintient les ampoules en place. Elle les brandit. « Regarde. »

Il secoue le chef négativement. « Je veux mourir Pur, Pressia.

— Les médicaments peuvent être dangereux, mais c'est le moment de prendre le risque, rétorque-t-elle.

— Je suis déjà Pur. Toi aussi. Laisse-moi m'éteindre ainsi. » Il tend la main et lui touche la joue. « Promets-le-moi. »

Elle acquiesce de la tête. Elle sera d'accord avec tout ce qu'il dira. Elle veut qu'il reste avec elle. « D'accord, approuve-t-elle, comme si elle négociait avec lui. Promets-moi simplement de te tenir éveillé. Ne m'abandonne pas. »

Il fait signe que non. « Tu me manqueras.

— Écoute-moi, Bradwell. Tu ne peux pas mourir. »

Mais il ferme les yeux. Ses traits sont tranquilles, paisibles. Elle

murmure : « Non, non, non. » Elle n'a pas été capable de sauver sa mère, ni Sedge. Elle ne pouvait rien faire alors. Cette fois, si. Elle contemple le visage de son ami, les deux splendides cicatrices qui courent sur ses joues. Elle a promis de le laisser mourir Pur. Elle a promis.

Cependant, elle est désespérée. Cet instant ne reviendra plus - l'instant où il peut encore être sauvé. Elle pose sur le sol les ampoules fixées à leurs seringues, retire sa veste au garçon, et déchire l'arrière de sa chemise, dénudant son dos ensanglanté et les trois oiseaux, leurs corps inanimés emmêlés au sien à jamais. Deux paraissent déjà morts. Leurs griffes sont raides, leurs yeux vitreux. Mais le troisième agite ses ailes et la fixe.

Elle ramasse l'une des deux seringues. Ses mains tremblent tellement qu'elle parvient à peine à ôter le capuchon de l'aiguille. Elle appuie juste assez sur le piston pour faire sortir une goutte de liquide épais, doré.

Elle a promis de le laisser mourir Pur, mais pas de laisser mourir aussi les oiseaux. Ils sont liés - Bradwell et les oiseaux, pour toujours. Elle administrera le produit aux volatiles. C'est une astuce, une folle astuce.

Elle introduit l'aiguille sous les plumes de l'oiseau et lui injecte lentement environ un tiers du sérum. L'animal déploie ses ailes, se débat pendant une ou deux secondes, avant de se calmer. Elle pique le deuxième oiseau, puis le troisième, jusqu'à ce que la seringue soit vide. Elle rampe par-dessus le garçon, afin d'être face à lui, et passe la main dans ses cheveux. « Bradwell », fait-elle à voix basse.

Il ne bouge pas. Il ne cligne pas les paupières. Ses lèvres sont desserrées, mais il ne parlera pas.

Elle sanglote, ses flancs se convulsent. Son cœur palpite. Elle se couvre la bouche avec la paume et se dit à elle-même qu'il va revenir. Elle ne peut pas le perdre, pas maintenant. Ils ont survécu à tant de choses.

Il va revenir.

Il va revenir.

Elle se couche sur le sol imbibé de sang, la courbe de son corps contre la courbe du sien.

Il va revenir.

Elle tire son bras, lourd de muscles, autour de sa propre taille. Son regard se perd dans la brume. El Capitan et Helmud se tiennent près du cheval, dont le museau est penché sur l'herbe.

C'est alors qu'elle entend une respiration. Le bras de Bradwell la serre. Sa main se ferme.

Elle tourne la tête.

Les yeux du garçon sont grands ouverts.

Il gémit, pousse un cri de douleur. Même sous le sang séché, elle voit la blessure qui traverse son torse (la chair et les tendons à vif) se refermer d'elle-même. La moindre plaie se resserre pour ne plus former qu'un solide morceau de peau.

Il prononce son nom, une seule fois. « Pressia. »

Le nom de celle-ci retentit également un peu plus loin. C'est El Capitan. Une belle voix lui fait écho en chantant à travers le sous-bois. Serait-ce celle de Helmud ?

Elle se redresse et discerne l'officier accourant dans sa direction. « Il est revenu ! crie-t-elle. Je l'ai ramené ! »

Le visage d'El Capitan est d'une pâleur cadavérique, figé, tel un masque lugubre. Terrifié. « Tu as fait quoi ? »

Un frémissement de plumes s'élève soudain - comparable au vrombissement d'un gros éventail. Elle s'appuie à l'arbre le plus proche, n'osant se retourner. Elle sent l'écorce rugueuse sous sa paume. Elle regarde l'officier. Il semble être sur le point de parler, mais ne pas y arriver.

Elle doit pivoter et voir ce qu'il voit. Elle a un haut-le-cœur, mais tourne la tête, risque un œil par-dessus son épaule.

Bradwell est en vie - mais en proie à la souffrance. Il se tord sur le sol, se plie en deux et rejette la tête en arrière. Il se rétablit tant bien que mal sur ses pieds. Ses bras ont l'air plus puissants et l'espace d'une seconde, on croirait qu'il porte une épaisse cape sombre - une cape de plumes.

Pressia sait bien qu'il ne s'agit pas d'une cape. Elle comprend que les oiseaux ont pris possession de lui. À quoi s'attendait-elle ? Elle ne le sait pas exactement, mais ça...

À partir de son dos, des ailes s'étendent dans toutes les directions - de grandes ailes luisantes, et pas seulement une paire. Non. Six ailes commencent à se bagarrer dans son dos. Le corps entier parcouru de violentes secousses, il fixe la jeune fille. « Qu'est-ce que tu m'as fait ? »

Pendant quelques instants, sa voix est bloquée dans sa gorge, jusqu'à ce qu'elle réussisse à articuler : « Je t'ai ramené. »

PARTRIDGE

BAISER

Beckley est là dans la matinée, frappant à la porte avec ce qui doit être la crosse de son arme. Partridge est habillé. La capsule se trouve dans son enveloppe, dans l'une des poches de son pantalon, et la liste dans l'autre. Il devrait détruire la liste, mais ne s'y résout pas. Il a besoin d'une vérité à laquelle se raccrocher.

Lorsqu'il ouvre, il n'est pas surpris de découvrir Iralene, debout dans le couloir, les bras croisés sur la poitrine, lançant des regards inquiets de tous côtés.

« Vous êtes prêt ? » s'enquiert le garde.

Il répond oui de la tête, mais il ne l'est pas. Il a passé la nuit à essayer de comprendre la situation de façon logique, et il en a conclu que son père ne va pas le tuer. Son auriculaire (presque complètement reconstitué maintenant, avec l'ongle qui commence à repousser) et l'effacement de sa mémoire en sont les preuves. Son père n'aurait pas fait cela s'il avait voulu se débarrasser de lui. Pourquoi s'inquiéter ? Il a décidé qu'Iralene avait tout compris de travers, pour une raison quelconque. Pourtant, il emporte la capsule avec lui. Subsiste-t-il un doute dans son esprit ? Peut-être.

Ils empruntent les voies privées pour gagner le centre médical et y arrivent un peu en avance. Une technicienne les fait entrer tous les trois dans une pièce interdite au public. « Vous pouvez attendre dehors, dit-elle à Beckley. Gardez la porte. »

La pièce est petite et beige. Il y a un lit recouvert d'un drap en papier blanc gaufré, quelques chaises, un ordinateur encastré dans le mur. « J'aimerais voir mon père avant que ça commence, fait Partridge.

— Ce n'est pas prévu.

— Nous sommes arrivés tôt et il est ici, n'est-ce pas ? »

La femme a un geste de confirmation, mais elle paraît troublée. « Je ne peux accéder à ce genre de requête.

— Je voudrais voir le Dr Weed, alors.

— Je ne pense pas que le Dr Weed ait prévu de consultation avant la procédure. Vous lui parlerez après. »

Iralene prend Partridge par le bras et le pince légèrement au-dessus du coude. Elle s'adresse à la technicienne : « Vous savez qui il est, non ? Ou devrais-je dire qui il sera un jour ? Un jour prochain, vous comprenez ? Très prochain. »

L'employée esquisse un sourire qui ressemble davantage à une contraction nerveuse de sa joue fardée. « Partridge Willux. Bien sûr que je le sais.

— Et vous savez que le testament et les dernières volontés de son père sont en ordre. Il les a signés. Le transfert de pouvoir sera immédiat. Vous comprenez où je veux en venir ? Donc, Partridge souhaiterait voir son père, d'accord ? » Elle s'incline en avant, déchiffrant le nom de la femme sur son badge. « Rosalinda Crandle ?

— Je vais contacter le Dr Weed. Je lui demanderai son autorisation. Excusez-moi. » Elle sort précipitamment de la pièce, qui est équipée d'une caméra perchée dans un angle.

Partridge attire Iralene près de lui. Il lui caresse la joue et dissimule son visage en lui embrassant le cou. Il lui glisse à l'oreille : « Je ne vais pas le faire. Il ne va pas me tuer. Ça ne colle pas. »

Elle sourit - à l'intention de l'objectif. Elle lui dépose un baiser sur la joue et murmure : « Tu n'as toujours pas compris ? »

Il secoue la tête.

Elle l'enlace plus étroitement. Elle arrondit la main autour de son oreille et dit : « Il veut vivre éternellement. Il veut que son cerveau continue à fonctionner. Son corps ne le lui permettra pas. Mais le tien... »

Une chaleur vive envahit sa poitrine. Mon corps, pense-t-il. Mon père a besoin de mon corps. Et brusquement, toutes les pièces du puzzle s'assemblent. C'est la raison pour laquelle il est en train de transférer le pouvoir à Partridge. Il sera Partridge. Il va tenter une transplantation. Seigneur, est-ce là ce qu'a découvert l'équipe de chercheurs d'Arvin Weed ? Est-ce pour cela qu'on félicitait ce dernier à la fête de fiançailles ? Willux désire avoir un auriculaire intact lorsque son cerveau sera transplanté dans le corps de son fils ? Celui-ci se penche sur sa compagne. Il est pris de vertiges et de nausée. « Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

— Je t'ai prévenu qu'il allait te tuer. Je n'aime pas délivrer plus d'informations qu'il n'est nécessaire à un certain moment. Parfois, tes secrets sont ta seule valeur. »

Il la dévisage. « Mais cela signifie... que tu serais...

— Cela a toujours fait partie de son plan, dit-elle, soufflant son

haleine chaude dans son cou. Je t'étais destinée, mais si la transplantation réussit...

— Tu seras à lui ?

— C'est mon rôle.

— Et ta mère ?

— Elle aura rempli son devoir. Il ne sera plus nécessaire de dépenser de ressources pour elle. »

Partridge est écœuré. Il voudrait donner des coups de poing sur la caméra et l'ordinateur, renverser la table d'examen.

« Tu avais raison, chuchote la jeune fille, en jouant avec les cheveux du garçon. Willux a monté un coup contre mon père. Il l'a envoyé en prison pour avoir ma mère. C'est une vieille histoire qui a débuté loin d'ici. Tue-le. » Sa voix a une tonalité grave. « Fais-le. »

Il la sent rongée par la colère. C'est son cas également, et cette colère le brûle. Pour lui-même, pour Iralene, pour tous les survivants et tous les habitants du Dôme qui ont perdu ceux qu'ils aimaient. Pour sa mère et son frère. Les pertes. Tant de pertes.

Cependant, il y a encore des points qu'il ne s'explique pas. « Son cerveau, il a dû se détériorer en même temps que ses organes, sinon plus vite. Il a pris des stimulants cérébraux, après tout. Comment peut-il penser que déplacer son cerveau ravagé par la DCR dans mon corps fonctionnerait ? »

Elle attrape son petit doigt. « Aussi longtemps qu'une partie de son cerveau est intacte, aussi longtemps que les conditions l'autorisent à fonctionner de manière optimale... »

Weed est capable de réparer son cerveau à partir de sa partie saine ? S'il peut recréer un auriculaire, peut-être peut-il aussi reconstituer le tissu cérébral. « D'accord, concède-t-il, mais il reste un point d'interrogation. Je comprends que mon père veuille un corps dépourvu de cicatrices, mais pourquoi effacer ma mémoire ? Ça n'a aucun sens.

— Tu crois vraiment pouvoir le comprendre ? » Elle fixe sur lui un regard d'acier. Elle pose la main sur son torse. Elle reprend d'une voix étouffée : « Tout ce que je sais, c'est que tu disposeras de quarante secondes avant que la capsule se dissolve et libère le poison. Si tu ne veux pas être vu par les caméras, tu devrais... » Mais elle ne finit pas sa phrase. À la place, elle se hausse sur la pointe des pieds, et lui applique un rapide baiser sur les lèvres.

On frappe à la porte.

La technicienne passe la tête par l'embrasure. « Le Dr Weed vous fait dire que votre père subira lui aussi une légère intervention aujourd'hui. D'ordre esthétique. Il sera sous anesthésie générale. Mais comme vous ne l'avez pas vu depuis longtemps, il a donné son accord pour une courte visite.

— Bien. » Weed. Est-ce une modeste concession ? Est-ce son rôle, au dernier moment - de lui fournir cette ouverture, cette occasion de tuer son père ?

« Beckley vous y conduira. Mais d'abord, vous devez revêtir une combinaison isolante.

— Mon père est-il contagieux ? » C'est peut-être l'accusation la plus grave qu'on puisse porter contre quelqu'un dans le Dôme.

« Non, mais nous ne voulons pas que vous le contaminiez.

— Dites-lui que je préférerais le voir sans tous ces trucs, à moins qu'il ne soit trop faible. »

La confusion de la femme s'accroît. Elle se tourne vers Iralene, qui lui adresse un simple sourire. Elle repart sans tarder. Finalement, elle revient, et hoche la tête en signe d'acquiescement.

« Parfait. » Partridge a l'impression d'avoir remporté une petite victoire dans une bataille de volontés. Il lui est agréable d'entretenir une certaine inquiétude chez son père.

Tandis qu'ils longent le couloir, il remarque des petits groupes de gens qui échangent des propos à voix basse.

« Que se passe-t-il ? demande-t-il.

— Rien, répond Beckley.

— Je veux savoir.

— Une prisonnière qu'on amène de l'extérieur. Une malheureuse. » Des médecins entrent et sortent en toute hâte. Plusieurs techniciens sont à l'œuvre, dont quelques-uns portent la tenue de décontamination complète.

« Une malheureuse ? s'étonne Iralene.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? renchérit Partridge. Comment une malheureuse pourrait-elle entrer dans le Dôme ? »

L'autre secoue la tête et affiche un sourire forcé. « J'ai ordre de me taire à ce sujet. C'est une information d'un haut niveau d'habilitation.

— Mais, Beckley, j'ai très peur », proteste la jeune fille. Elle s'arrête et s'agrippe au bras du garde. Ses yeux sont soudain noyés de larmes. Partridge se demande comment elle fait ça.

« N'ayez pas peur, Iralene. Une attaque aurait été menée contre le Dôme, mais elle n'a guère eu d'effets. Ils ont capturé cette malheureuse pour l'interroger et sans doute pour faire un exemple.

— À quoi ressemble-t-elle ? s'enquiert Partridge.

— Eh bien, avec sa tête tondue, on a du mal à reconnaître qu'il s'agit d'une fille.

— Je veux la voir.

— Je croyais que tu tenais à voir ton père.

— Partridge, intervient Iralene, nous devrions nous en tenir à ce qui était prévu. »

Mais il n'y peut rien. C'est plus fort que lui. Une fille venant du dehors, avec le crâne rasé... Il doit la voir. Il s'élance vers un groupe de médecins et de techniciens qui se tiennent devant une porte ouverte. Beckley le rattrape et le tire violemment en arrière.

Partridge fait volte-face à toute vitesse et saisit le garde à la gorge. Il maintient sa prise. Il dit d'une voix rauque : « Vous êtes ici pour me protéger, vous vous rappelez ? »

Beckley hoche légèrement le chef.

Il le lâche et crie : « Qu'est-ce qui se passe, ici ? » Les médecins et les assistants échangent de brefs regards. « Un cas médical, répond l'un d'eux.

— Je veux voir la patiente ! s'écrie-t-il en se dirigeant sur eux à grandes enjambées.

— C'est impossible. Il y a un risque de contagion.

— De contagion ?

— Elle vient de l'extérieur, monsieur. Elle a besoin... » Le technicien laisse sa phrase en suspens, et jette un coup d'œil à ses collaborateurs, ne sachant ce qu'il a le droit de divulguer.

« De quoi ? »

Un médecin s'avance, bloquant l'entrée. « Intervention médicale. »

Moule de momie. Splendide barbarie. Un couteau.

Partridge repousse l'homme. Celui-ci se cogne contre un mur et s'effondre sur le sol. Plusieurs personnes tentent de retenir le garçon, mais il se débarrasse facilement de l'un, en tire un autre par le pan de sa veste, le fait passer par-dessus son dos et l'envoie à terre.

Il se rue dans la pièce. Une paroi de verre le sépare de Lyda. Elle est assise au bord d'une table d'examen. Elle est vêtue d'un ensemble

blanc et de chaussons en papier.

Le médecin qu'a bousculé Partridge donne l'ordre aux gens de se disperser. « Partez ! Occupez-vous de vos affaires ! » Il entre dans la pièce à son tour. Iralene le suit à petits pas rapides et maniérés. Beckley garde l'entrée, s'assurant que tout le monde se disperse bien.

Le docteur change de ton, s'efforçant de ne pas crier : « Vous ne pouvez pas rester là ! Vous comprenez ? »

Partridge l'ignore.

« C'est un miroir sans tain. Elle ne peut pas vous voir. »

Il frappe sur la vitre, et Lyda lève les yeux.

Sa robe, la sensation de celle-ci sous ses mains alors qu'ils dansaient ensemble, sous un plafond de fausses étoiles.

« Nous devons y aller, Partridge », dit Iralene.

Il ne l'entend pas. Il observe Lyda. Ses pommettes bien dessinées, ses prunelles bleues et perçantes. Un corps d'enfant fusionné à un corps de mère. Lyda se courbant pour parler au bébé, prenant son menton entre ses mains. Lyda traversant un désert de cendre, revenant vers lui en courant, l'embrassant dans une bourrasque de vent. Elle a les yeux braqués dans sa direction - mais elle regarde au-delà de lui, presque à travers lui. Il ressent ce pincement au cœur, ce vague sentiment de perte ou de langueur, mais celui-ci a maintenant un nom : Lyda. Et ce chagrin qui le rend lourd et insensible, telle une bûche, il sait ce qui l'a causé : ce visage. Son visage. « Pourquoi est-elle ici ? Qu'a-t-elle ? »

Le médecin soupire. « Il semblerait qu'elle ait été fécondée tandis qu'elle était au-dehors. Nous ignorons quel genre de créature s'est implanté en elle. C'est très probablement le résultat d'un viol, considérant ce dont nous savons les malheureux capables. »

Partridge est suffoqué. « Qu'avez-vous dit ?

— Elle est enceinte, monsieur. Cette malheureuse, qui était autrefois une Pure, est enceinte. »

Il pose sa main à plat sur le verre. Il essaie de déglutir, mais sa gorge est sèche. Sa respiration est toujours bloquée. Tout semble s'être arrêté : Lyda est enceinte. Une lueur s'allume dans ses yeux. Un ciel balayé par le vent, une pièce sans toit, Lyda et lui sous son manteau. Peau contre peau. « Je dois lui parler.

— Partridge, non », souffle Iralene. Le garde entre dans la pièce. « Dites-lui, Beckley. Il ne peut pas parler à la malheureuse ! Pas maintenant !

— Pas avant d'avoir vu votre père, confirme l'homme. C'est hors de question. Il va subir une opération chirurgicale, et vous aussi. Vous ne pouvez pas prendre le risque d'une contagion.

— Sortez ! » lance Partridge. Il regarde Iralene et ajoute : « Iralene ! Sors d'ici ! Tu sais ce que cela représente pour moi. Laisse-moi ! »

Elle pousse un cri. Elle se retourne et cherche à se raccrocher à l'épaule de Beckley. Elle manque son geste, mais le garde la rattrape alors qu'elle s'écroule sur le carrelage du couloir. Les médecins s'empressent autour d'eux. La jeune fille considère Partridge un instant, puis roule les yeux en arrière et devient toute molle.

Elle a simulé. Il en a la certitude. Elle se montre parfois brillante.

Cela lui donne le temps de claquer la porte et de la verrouiller. Il essaie de reprendre son souffle, mais il est oppressé. Lyda est enceinte. Ce n'est pas une créature quelconque. C'est leur enfant, à tous les deux.

Ils sont dans la voiture de métro dévastée à nouveau. « Des flocons de neige en papier, s'entend-il dire, est-ce tout ce qu'il te faut pour être heureuse ? » Et Lyda susurre : « Oui. Et toi. » Elle l'embrasse. « Ceci. »

Il tire la liste de sa poche. C'est le seul papier qu'il a sous la main. Il plie un coin vers le bas et déchire la base pour former un carré. Il le plie alors en sections triangulaires. Il déchire la pointe et fait de petits trous sur les côtés avec les dents, puis arrache l'autre bout.

Il sort l'enveloppe de sa poche et y introduit la liste. Il remet la capsule dans sa poche. Il referme l'enveloppe.

Il ouvre la porte. Iralene est dans le couloir, plutôt bien remise de sa crise. On lui a apporté une chaise pliante. Beckley est debout à côté d'elle. Le médecin lui tient le poignet, prenant son pouls. À la vue du garçon, elle se lève, dégageant son bras d'un geste brusque, et le rejoint.

Il lui tend l'enveloppe. Elle la serre sur son cœur et passe son bras libre autour de la taille de Partridge. « Ne te fâche jamais plus contre moi », l'implore-t-elle.

Il lui glisse à l'oreille : « Iralene, je veux que tu fasses parvenir ça à la fille. Compris ? »

Elle fait oui de la tête.

« J'ai confiance en toi. Et toi ? »

Nouveau hochement du chef. Il oublie parfois à quel point elle est mignonne, parfaite en réalité, et cela le frappe quand il s'y attend le

moins, même sous tout ce maquillage méticuleux - ses traits fins, son sourire malicieux, ses dents blanches et brillantes. Elle lui sourit, mais sa tristesse transparaît dans son regard. Quoi qu'il arrive maintenant, cela les changera à jamais. Il l'embrasse sur la joue. Elle est surprise. Elle touche l'endroit.

Il se tourne et s'éloigne dans le couloir. Les gens s'éparpillent à son approche. Beckley se retrouve bientôt à son côté. Ils avancent en silence. Le rapport des forces s'est modifié. Le garde le craint un peu, à présent.

Ils suivent plusieurs couloirs, avant de s'immobiliser devant une porte.

« C'est là ? »

Beckley lui confirme qu'ils sont arrivés. Partridge ne sait pas trop si l'autre le déteste ou le respecte à contrecœur.

Il pousse la porte et ils pénètrent dans la chambre de son père. Un homme est en faction à côté du lit. « J'ai besoin d'être seul avec lui. Emmenez ce garde avec vous », ordonne-t-il à son guide.

Ils s'observent mutuellement et, pendant une seconde, il se demande si Beckley va le défier. Il soutient son regard. « Je veux que vous gardiez l'entrée tous les deux. Je tiens à ce que ce moment d'intimité avec mon père soit protégé.

— Bien sûr », articule finalement le garde, et il fait un signe à son collègue. Tous deux quittent la pièce.

Partridge se rapproche de la tente rectangulaire en plastique qui entoure le lit. Elle semble respirer. Elle est animée de bourdonnements et de bips, du souffle et des sifflements de la boîte métallique qui enveloppe les flancs du malade. Tout cela lui paraît familier. Il est déjà venu ici.

Il doit affronter son père. Mais il ne peut commettre un meurtre. Il en est incapable. Et il ne croit pas à l'histoire d'Iralene, pas totalement, parce qu'elle conserve un caractère absurde ; pourquoi se donner la peine d'effacer sa mémoire, si c'est pour finalement lui ôter son cerveau ?

Il soulève un pan de la tente. Son père a les paupières fermées. Sa propre peau le rejette - elle est à moitié rou-gie, à moitié noircie. Ses deux mains sont recourbées vers l'intérieur et fourrées sous son menton. Jusque dans son sommeil, il tremble et s'agite.

Découvrir l'homme dans cet état, ainsi tordu, disloqué, ruiné, lui met les larmes aux yeux. C'est son père. C'est son corps. C'est la mort. La peau de son père, qui suppure comme si elle était ébouillantée de

l'intérieur, en partie recouverte de pâte à modeler. Elle luit.

Du sang - une fine brume de sang qui explose, emplît l'air. Le sang de sa mère. Celui de son frère. Il se souvient des caméras - pas des caméras comme celles qui sont dans sa chambre, mais les minuscules objectifs dans les yeux de sa sœur. Il hurle. Il est fou de douleur. Il finit par se calmer et il y a le visage de sa sœur, ses yeux - la poupée, il voit cela aussi. Lyda est là, qui crie son nom, sauf que ce souvenir est silencieux.

Il plonge ses mains dans ses poches. Il sent la capsule avec le bout de l'index et celui du majeur. Il y a des caméras dans tous les angles de la chambre, ainsi que sous la tente - même s'il n'y en avait pas, il ne le ferait pas. Il n'est pas un assassin. C'est ce qui le différencie de son père. Il ne peut laisser cette différence se désagréger. Il secoue la tête négativement. Il ne le fera pas.

Les paupières de l'homme s'ouvrent. « Partridge ? » Sa voix est un murmure plaintif.

« Papa. »

Celui-ci remue les doigts d'une de ses mains recroquevillées et noircies, invitant son fils à s'approcher plus près de lui. « Il y a quelque chose dont j'ai besoin avant...

— Avant quoi ?

— Avant la fin. » La fin de qui ? La sienne ? Celle de Partridge ? La différence entre le meurtrier et sa victime, entre le bien et le mal, est aussi transparente et mince qu'un voile mouillé.

« De quoi s'agit-il ? »

Son père a l'air très éprouvé. Son visage est assombri par la souffrance physique, ou est-ce par une émotion ? Il plisse les yeux, tend le menton en avant et articule finalement : « Je souhaite ton pardon. »

C'est ce qu'il veut ? Le pardon pour tous ses actes horribles, pour les millions de morts, pour quoi ?

« Dis-moi, reprend-il, dis-moi que tu m'aimes. » Partridge s'écarte du bord du lit. Il fait le tour de la pièce, avec l'impression que le carrelage blanc éclatant tournoie autour de lui. Voilà pourquoi son père voulait effacer en partie sa mémoire. Il désirait qu'il ne se rappelle que ce qu'il savait avant de partir. Il désirait son pardon pour quelques fautes mineures, le genre de choses que les fils reprochent à leur père. Il veut un simulacre d'absolution - des paroles de pardon qui sortiraient des lèvres du garçon, transcenderaient et recouvriraient ses péchés infinis.

Et après avoir obtenu cette absolution, il pourra s'emparer de son corps. L'épaule appuyée contre le mur, Partridge rassemble tout son courage. Son père choisit de forger sa propre vérité, dans laquelle son fils lui pardonne et l'aime. Il sent un filet de sueur couler dans son dos. Son pouls est fort et rapide. Il fouille dans sa poche. La capsule est là, juste sous ses doigts.

« Partridge, appelle son père. Viens ici. »

Le garçon essuie la transpiration sur son visage. Il tapote la capsule dans sa poche. Puis il la saisit entre son index et son majeur, et la ramène au centre de sa paume. Il revient au bord du lit, mais est incapable de regarder la peau ravagée et les mains contractées du malade.

« C'est tout ce que tu veux ? demande-t-il, le souffle coupé par l'émotion. Juste que je te pardonne ? Que je te dise que je t'aime ? »

Son père approuve de la tête. Il a les larmes aux yeux.

Partridge lève son poing devant sa bouche, fait semblant de tousser et envoie la capsule sous sa langue. Les caméras se dirigent sur lui. Il fait passer la gélule dans le creux de sa joue.

Il s'écoulera quarante secondes avant qu'elle se dissolve. Il ne lui en faut pas autant.

Il saisit la barre du lit et se penche en avant. Il imagine son père prenant possession de son corps, de sa vie. Il l' imagine coulant ses jours avec Iralene. La touchant avec les mains de son fils. Et le cerveau de Partridge... disparu ? Suspendu ? Il imagine Lyda - ne jamais la revoir.

Sa mère morte.

Son père mort.

Le monde entier mort, mort, mourant, et mort.

Le sang lui bat au visage, dans le cou. Il murmure : « Tu ne comprendras jamais rien à l'amour. Mais je vais te pardonner - avec un baiser. »

Son père ne les a jamais embrassés, Sedge et lui, quand ils étaient enfants, jamais pris dans ses bras. Il leur a appris à serrer la main, comme des hommes. Mais c'est Partridge qui décide des conditions de cette absolution et, tandis qu'il s'incline et donne un baiser à son père, il lui souffle la capsule au fond de la gorge. « Je te pardonne ? Tu me pardonnes ? fait-il. Quelle différence, maintenant. »

L'homme s'étrangle. Puis il déglutit. Ses yeux rouges, injectés de sang, s'arrondissent. Il comprend ce qui lui arrive. Il sait ce que

Partridge vient de faire. Il lève la griffe qui lui tient lieu de main et agrippe la chemise du garçon.

« Tu es mon fils. Tu es à moi. »

LYDA

TREMBLEMENT

Et une enveloppe jaillit sous la porte. Elle glisse à travers la pièce, portée par un souffle d'air, avant de s'immobiliser sur le sol. Lyda l'observe - simple et blanche, une enveloppe ordinaire avec un léger renflement en son centre.

Elle la ramasse. Elle imagine une sorte d'invitation, mais elle sait que personne ici ne l'invitera où que ce soit. Elle passe un doigt sous le rabat, le décolle.

Un bout de papier plié, avec des mots écrits à l'encre bleue. Il semble usé, percé de trous.

Elle le déplie.

Un flocon de neige. Son cœur s'accélère.

Elle discerne les empreintes fantomatiques de mots écrits à l'envers. Elle retourne le flocon et voit ces mots flotter à la surface du papier.

Lyda. Son nom. Quelques nombres, comme si c'était une liste. Capsules et mémoire.

Il n'y a qu'une explication possible à ce flocon en papier.

Elle lève les yeux vers le miroir sans tain. Est-il là ? L'a-t-il vue.

C'est un cadeau qu'il lui fait, celui qu'elle lui a suggéré quand ils étaient dans le wagon de métro. Il l'a embrassée sur les lèvres, avec tant de douceur. Elle porte les doigts à sa bouche, se rappelant ce baiser. Il est avec elle. Il sait qu'elle est ici. Ils sont toujours liés.

Le flocon de papier tremble dans sa main. Elle le lâche et il oscille, d'arrière en avant, en tombant par terre.

PRESSIA

AILES

Il n'y a pas un bruit. Bradwell est étendu sur le sol, la poitrine nue. Ses côtes, à présent plus larges, plus lourdes, se soulèvent et retombent. À part cela, il est immobile. Pressia a fait le guet et, finalement, elle rampe jusqu'à lui. Le vent fait bruire les cheveux du garçon, ses ailes, dont l'une est recourbée par-dessus son épaule, une voûte de plumes protectrice. La cicatrice lui traverse le torse de bas en haut. Elle la touche et, sans ouvrir les yeux, il grimace de douleur.

El Capitan est assis, le dos de son frère appuyé contre un arbre, arrachant des poignées de terre du sol. Peut-être est-il épris d'elle. Elle pense à Bradwell, El Capitan et Helmud attachés dans le lierre, agonisant. Elle doit croire que c'est mieux comme ça. Mieux. Il faut que ça le soit.

Fanny fait tourner ses roues. Il n'y a nulle part où aller. Le cheval hennit. Il secoue sa crinière, qui cascade sur son long cou. Un animal géant, avec un cœur géant. Elle ne leur a pas dit d'où il venait, ni rien sur les gens qu'elle a vus dans le tertre sacré. Kelly est ici et vivant. Ils ne sont pas seuls. Et pourtant, ils ont l'impression d'être seuls au monde, coupés de tout.

Elle perçoit le son de son propre cœur dans ses oreilles, son cœur battant, sauvage, en lambeaux, le même son qu'elle a entendu sous l'eau quand elle se noyait - un martèlement profond et lourd, tandis que le reste du monde s'était tu. Elle a rompu la promesse qu'elle avait faite à quelqu'un qu'elle aime.

Elle aime Bradwell.

C'est ainsi. C'est la vérité. Ce n'est pas une faiblesse, et ça ne lui demande aucun courage. Son amour pour lui est une réalité, tout simplement. Ils ne sont pas morts sur le sol de la forêt, pris dans la glace. Elle ne pouvait pas le laisser succomber ici, sans elle. Est-ce de l'amour égoïste ? Si c'est le cas, elle est coupable. Elle n'a pas d'excuse pour l'avoir sauvé, pour l'avoir changé en cette créature avec trois oiseaux gigantesques dans le dos.

Elle s'allonge sur lui, attentive à la dernière ampoule, la formule au fond de sa poche, et murmure : « Tu es toujours Pur. C'est seulement l'intérieur qui compte. C'est toi qui m'as appris ça. »

Elle l'a sauvé - qu'il ait voulu être sauvé ou non. Il y a eu trop de pertes.

Il est en vie. Sedge ne l'est pas. Son grand-père ne l'est pas. Sa mère ne l'est pas. Que lui dirait celle-ci ? Elle reste pour elle un mystère. Que dirait son grand-père ? Rien. Il la serrerait dans ses bras, comme il l'a fait dès le début, alors qu'elle n'était pour lui qu'une étrangère, une petite fille perdue qui ne parlait même pas anglais. Ichi ni san shi go.

Elle songe à Partridge. Où est-il en ce moment ? A-t-il jamais vraiment pensé qu'elle pourrait aller aussi loin ?

Sera-t-elle un jour capable de faire le voyage dans l'autre sens ?

Pour une raison qu'elle ne peut expliquer, elle sait qu'ils rentreront. L'appel de la maison.

Peut-être s'agit-il de Wilda et de tous ceux qui partagent son sort. Elle peut peut-être encore les sauver.

Elle ne croit plus en l'existence exclusive de ce monde-ci. C'est un mythe. Un rêve. Et Newgrange est un lieu qui est en contact avec un autre monde. Peut-être, ici, les lucioles existent-elles encore, peut-être y a-t-il quelque part des papillons bleus - des vrais. Peut-être un jour rencontrera-t-elle son père, et alors il l'embrassera, et elle entendra son cœur véritable. Elle n'est pas seule. Elle fait partie d'une constellation. Des étoiles éparpillées - des âmes lumineuses, brûlant d'un vif éclat.

« Ichi ni », dit-elle à Bradwell.

Et les lèvres de celui-ci tremblent. Il articule faiblement : « San shi go. »

REMERCIEMENTS

De nombreuses personnes ont collaboré au rude ouvrage de cette création. Je tiens à remercier mes agents constants Nat Sobel, Judith Weber - et toute leur équipe -, ainsi que Justin Manask. Je suis profondément reconnaissante à Hachette - Jaime Levine, Jaime Raab, Beth deGuzman, Selina McLemore, et le brillant studio de création - ainsi qu'à Hachette UK, en particulier Hannah Sheppard et Ben Willis, et tous mes dévoués éditeurs étrangers. Merci à Karen Rosenfelt, Rodney Ferrell, et Emmy Castlen de croire en la possibilité d'une adaptation cinématographique. Je suis particulièrement reconnaissante à Heather Whitaker, qui pourrait bien un jour me laisser lire son travail.

Je remercie Andrew Collins pour son travail, en particulier son livre *The Cygnus Mystery : Unlocking the Ancient Secret of Life's Origins in the Cosmos* (Le Mystère du Cygne : le dévoilement de l'ancien secret des origines de la vie dans le cosmos). À nouveau, je voudrais remercier Charles Pellegrino pour son livre, *Le Dernier Train d'Hiroshima*. Merci à Cheryl Fitch de m'avoir invitée au centre de clonage moléculaire de l'université de Floride, pour une visite. Au guide qui nous a fait visiter Newgrange et au garçon qui sautillait dans l'obscurité de la chambre, allumant ses baskets lumineuses (Irlande, mon âme chavire). Je suis reconnaissante à mes nombreux collègues de l'université de Floride - leur vaste et profond travail m'inspire. Et, curieusement, je voudrais remercier la St. Andrew's School. Cela remonte à loin, mais c'est toujours là.

Ma famille. Vous, les enfants. Dave. Je t'aime tendrement. Quand je suis lasse, je me rappelle que je construis cela pour vous.

Et, une fois encore, la trilogie *Pure* n'existerait pas sans mon père, Bill Baggott - trop gentil pour les loups, tu es l'homme le plus sage que je connaisse. Tu m'as appris à être curieuse, critique et courageuse. Tu restes mon « danseur interprétatif » favori et le meilleur modèle que je connaisse pour vivre en suivant son cœur. J'ai envers toi une dette profonde, pour toute chose.

Paix.

Table of Contents

PROLOGUE
PREMIÈRE PARTIE
PRESSIA
PARTRIDGE
EL CAPITAN
PRESSIA
LYDA
PARTRIDGE
EL CAPITAN
PRESSIA
LYDA
PRESSIA
EL CAPITAN
PRESSIA
EL CAPITAN
PARTRIDGE
LYDA
PARTRIDGE
PRESSIA
LYDA
EL CAPITAN
PRESSIA
PARTRIDGE
PRESSIA
EL CAPITAN
LYDA
PARTRIDGE
EL CAPITAN
PRESSIA
DEUXIÈME PARTIE
PARTRIDGE
PRESSIA
LYDA
PRESSIA
PARTRIDGE
EL CAPITAN
PARTRIDGE
EL CAPITAN
PRESSIA
PARTRIDGE
PRESSIA

PARTRIDGE
PARTRIDGE
PRESSIA
PARTRIDGE
PRESSIA
PARTRIDGE
LYDA
EL CAPITAN
PRESSIA
PARTRIDGE
PRESSIA
PRESSIA
PARTRIDGE
LYDA
PARTRIDGE
PRESSIA
LYDA
PARTRIDGE
PRESSIA
EL CAPITAN
TROISIÈME PARTIE
PARTRIDGE
LYDA
PRESSIA
PARTRIDGE
LYDA
EL CAPITAN
PRESSIA
PARTRIDGE
PRESSIA
EL CAPITAN
LYDA
PARTRIDGE
PRESSIA
PARTRIDGE
EL CAPITAN
LYDA
PRESSIA
PARTRIDGE
LYDA
PRESSIA
REMERCIEMENTS